



HAL
open science

Engagement écologique et travail réputationnel des jeunes de Youth For Climate

Mathias Przygoda

► **To cite this version:**

Mathias Przygoda. Engagement écologique et travail réputationnel des jeunes de Youth For Climate. Sociologie. Université de Pau et des Pays de l'Adour, 2024. Français. NNT: 2024PAUU1129 . tel-04707067

HAL Id: tel-04707067

<https://theses.hal.science/tel-04707067v1>

Submitted on 24 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

THESE DE DOCTORAT

ED 481 - Sciences sociales et humanités

Présentée et soutenue le : 25/06/2024

Par : Mathias PRZYGODA

Thèse pour obtenir le grade de

Docteur de l'Université de Pau et des Pays de l'Adour

Sociologie

Engagement écologique et travail réputationnel des jeunes de Youth For Climate.

Thèse dirigée par : Francis JAUREGUIBERRY

JURY

Rapporteurs

- Valérie BECQUET
- Hervé MARCHAL

Professeur /Laboratoire CY EMA / Cergy Paris Université
Professeur /UAR CNRS 3516 /Université de Bourgogne

Examineurs

- Evelyne BARTHOU
des pays de l'Adour
- Pierre-Marie CHAUVIN
Sorbonne

Maîtresse de conférence /UMR 6031 TREE /Université de Pau et

Maître de conférence /UMR 8598 GEMASS /Université Paris

Directeur

- Francis JAUREGUIBERRY
l'Adour

Professeur / UMR 6031 TREE / Université de Pau et des pays de

À toi, sans qui l'existence aurait une autre couleur.

« C'est le problème (...) les gens ne pensent jamais que tous doivent entretenir une façade qui coûte cher », Kurt
Vonnegut, *Le pianiste déchainé*, p. 385 et 386.

Remerciements

Je souhaiterais adresser mes remerciements en premier lieu à mes directeurs de thèse, Francis Jauréguiberry et Jocelyn Lachance, sans qui ce travail n'aurait jamais eu lieu. Vos précieux conseils, vos relectures et nos échanges furent des moments particulièrement enrichissants. Francis Jauréguiberry, merci de m'avoir initié et passionné à cette discipline du début à la fin de mes études. Votre regard sur mon travail a comme vous le savez, toujours beaucoup compté dans mon parcours et en particulier dans ma thèse. Merci d'avoir trouvé les mots justes quand il le fallait.

Je remercie bien sûr les membres de mon jury de thèse, Valérie Becquet, Evelyne Barthou, Pierre-Marie Chauvin et Hervé Marchal qui ont accepté de se donner à cet exercice. Auteurs que j'ai tant lus, c'est un plaisir et un honneur de pouvoir discuter de mes travaux avec vous.

Qu'aurait été ce travail sans les personnes les plus inspirantes dans ma vie : mes parents, mon frère et ma grand-mère. Merci à vous d'avoir toujours cru en moi, depuis mon plus jeune âge jusqu'à ce projet doctoral. Notre quotidien, nos discussions, nos débats, nos voyages... bref tous ces moments qui m'ont amené aujourd'hui là où j'en suis. Je n'oublie pas non plus ces nouveaux arrivants dans la famille, pourtant venus de loin, mais devenus maintenant tellement proches. Taj, Yam, Mam's, Abid merci pour ce boulevard culturel que vous avez ouvert. Merci aussi à Marcel pour ces nombreuses discussions sur mes travaux.

Un sincère remerciement aux personnes qui tous les jours depuis ces quatre ans (et avant encore) m'ont offert ces bulles d'oxygène : mes amis. Partager ces moments de décompression avec vous, tant sportifs que festifs, m'a permis de trouver un équilibre sans lequel ce travail aurait pris une autre tournure. À tous ces souvenirs partagés, parfois oubliés. Merci à Alexy, Margaux, Maxime, Anaïs, Martial, Hugo, Roger, Sacha, Élisabeth, Lucy, Théo, Tom, Alex, Pascal, Mélanie, Thimothé, Léo, Simon, Victor, Thomas, Gab, Iris, à l'équipe du poste de Labenne et à bien d'autres encore pour tout ça.

Un grand merci à mes collègues doctorants pour ces moments de discussions, de pauses et de soutien mutuel. Je tiens sincèrement à remercier aussi l'équipe pédagogique de l'université de Pau qui m'a initié à cette discipline et accompagné lors de ce travail. Merci au soutien administratif, technique, financier et humain du laboratoire TREE UMR 6031 ainsi qu'à ses ingénieurs de recherche, notamment à Gaëlle Delatraz. J'adresse mes remerciements aussi aux

professionnels de l'Institut du Travail Social Pierre Bourdieu de Pau et surtout à Olivier Nogareau pour nos échanges, certes dispersés dans le temps, mais toujours passionnants. Merci spécialement à Sébastien Frisou pour ces heures passées au bord du bassin qui ont participé à l'équilibre nécessaire à cet exercice.

Évidemment, merci aux jeunes qui ont accepté de participer à cette enquête. Sans vous, aucune ligne de ce travail n'aurait vu le jour. Ils ont été les co-producteurs des connaissances qui ont pu être dégagées ici.

Enfin, j'adresse un remerciement à tous mes relecteurs, à tous ceux qui m'ont fait grandir et évoluer pendant ces trois ans, à toutes ces rencontres dans différents coins du monde et à tous ceux qui, de près ou de loin, m'ont finalement aidé dans mon travail de thèse.

Merci à tous.

Résumés

À partir d'une analyse qualitative du mouvement Youth For Climate basée sur un corpus d'entretiens semi-directifs et une observation en ligne, ce travail étudie l'expérience contemporaine de l'engagement écologique juvénile. Le prisme de la réputation a été choisi, en particulier dans les réseaux sociaux, très important dans le quotidien de ces jeunes. À un moment où les injonctions de mise en (in)visibilité de soi pour exister sont puissantes, ces jeunes militants doivent en effet opérer un travail réputationnel quant à ce qu'ils peuvent et doivent exposer de leur engagement. Leurs connaissances des réseaux sociaux leur permettent d'élaborer différentes stratégies, entre dévoilement et effacement de leurs principes écologiques et de leurs pratiques engagées. Pour cela, ils disposent d'un ensemble d'espaces hétérogènes qui implique un travail sur leur réputation qu'ils doivent adapter.

Au cours de leur expérience dans Youth For Climate, ces phases de travail réputationnel peuvent être à l'origine de tensions et de dilemmes entre différentes logiques d'action. Combiner efficacité pour le mouvement, bonne réputation individuelle, intégration dans le collectif et cohérence entre valeurs et pratiques écologiques ne s'avère pas simple. Pour certains jeunes, afficher son engagement peut être risqué par rapport sa réputation, quand pour d'autres, l'exposition de ce dernier est une manière de s'affirmer en tant qu'individu autonome, de se positionner face à ces tensions ou encore d'assumer une éthique vertueuse. La variété de ces réflexions autour de leur engagement et de leur réputation est bien souvent le signe d'une jeunesse complexe et hétérogène, en quête d'autonomie. Ainsi, des enjeux identitaires sont au centre de ces pratiques engagées qui permettent aux jeunes étudiés d'apporter des réponses d'ordre ontologique aux questions et aux injonctions hypermodernes.

Mots clés : Engagement écologique, jeunesses hypermodernes, réputation, réseaux sociaux, expérience sociale.

Summary

Using a qualitative analysis of the Youth For Climate movement based on a corpus of semi-structured interviews and online observation, this work examines the contemporary experience of youthful ecological commitment. The prism of reputation was chosen, particularly in social networks, which are very important in the daily lives of these young people. At a time when the injunctions to make oneself (in)visible in order to exist are powerful, these young activists have to work on their reputation in terms of what they can and must expose about their commitment. Their knowledge of social networks enables them to develop different

strategies, between revealing and concealing their ecological principles and committed practices. To do this, they have a range of heterogeneous spaces at their disposal, which means they have to work on and adapt their reputations.

In the course of their experience with Youth For Climate, these phases of reputational work can give rise to tensions and dilemmas between different logics of action. Combining effectiveness for the movement, a good individual reputation, integration into the collective and coherence between ecological values and practices is not easy. For some young people, displaying their commitment can be risky in terms of their reputation, while for others, exposing it is a way of asserting themselves as autonomous individuals, of positioning themselves in the face of these tensions, or of assuming a virtuous ethic. The variety of these reflections on their commitment and reputation is often the sign of a complex and heterogeneous youth in search of autonomy. Identity issues are at the heart of these committed practices, enabling the young people studied to provide ontological responses to hypermodern questions and injunctions.

Keywords: Ecological commitment, hypermodern youth, reputation, social networks, social experiment

Resumen

A partir de un análisis cualitativo del movimiento Youth For Climate basado en un corpus de entrevistas semiestructuradas y observación en línea, este estudio examina la experiencia contemporánea del compromiso ecológico de los jóvenes. Se eligió el prisma de la reputación, en particular en las redes sociales, muy importantes en la vida cotidiana de estos jóvenes. En un momento en el que las órdenes de hacerse (in)visible para existir son poderosas, estos jóvenes activistas tienen que trabajar su reputación en cuanto de lo que pueden y deben decir sobre su compromiso. Su conocimiento de las redes sociales les permite desarrollar diferentes estrategias, entre revelar y ocultar sus principios ecológicos y sus prácticas comprometidas. Para ello, disponen de un abanico de espacios heterogéneos, lo que les obliga a trabajar su reputación y adaptarla en consecuencia.

Durante su experiencia con Youth For Climate, estas fases del trabajo de reputación pueden dar lugar a tensiones y dilemas entre los distintos enfoques de la acción. Combinar eficacia para el movimiento, buena reputación individual, integración en el colectivo y coherencia entre valores y prácticas ecológicas no es fácil. Para algunos jóvenes, mostrar su compromiso puede ser arriesgado en términos de reputación, mientras que para otros es una forma de afirmarse como individuos autónomos, de posicionarse frente a estas tensiones o de

asumir una ética virtuosa. La variedad de estas reflexiones sobre su compromiso y su reputación es a menudo el signo de una juventud compleja y heterogénea en busca de autonomía. Las cuestiones identitarias están en el centro de estas prácticas comprometidas, que permiten a los jóvenes estudiados dar respuestas ontológicas a los interrogantes y mandatos hipermodernos.

Palabras clave: Compromiso ecológico, juventud hipermoderna, reputación, redes sociales, experiencia social.

Tables des matières

Remerciements.....	4
Résumés	6
Tables des matières	9
Introduction générale : Penser l’expérience de l’engagement à travers le prisme de la réputation.....	14
Pour un lien entre expérience de l’engagement et réputation	14
Réputation, engagement et hypermodernité : pour une histoire croisée	17
Définir la réputation	20
Le choix d’une approche justifiée par le terrain.....	25
Partie 1 : Revue de littérature, cadre théorique et méthodologie	27
Chapitre I. Revue de littérature et cadre théorique.....	27
1. Contextualiser l’engagement contemporain	27
1.1 Modernité, réputation et engagement.....	27
1.1.1 Lire la réputation dans les phases de la modernité.....	27
1.1.2 Hypermodernité et réputation	34
1.1.3 Conclusion	45
1.2 Modèles historiques de l’engagement : de la réputation du mouvement à la réputation du militant	47
1.2.1 Répertoire et registre d’action	47
1.2.2 D’un engagement idéologique.....	49
1.2.3 ... à un engagement pragmatique : quelles différences ?	52
1.2.4 Conclusion	58
1.3 Agir dans une société de mouvements et en mouvement	59
1.3.1 Définir les (nouveaux) mouvements sociaux	59
1.3.2 Évolution de la notion.....	60
1.3.3 Limites des nouveaux mouvements sociaux	62
1.3.4 Mouvements globaux : le sujet et la subjectivation.....	65
1.3.5 L’expérience sociale de l’engagement, reconnaissance et relation à soi.....	71
1.3.6 Conclusion	77
2. Cadre théorique : penser les réputations militantes à l’ère du numérique	78
2.1 Engagement et expérimentation juvénile : de l’importance de l’interaction pour penser les réputations militantes	78
2.2 Adolescence et engagement	82

2.3 Travail réputationnel et engagement à l'ère du numérique	89
2.4 Militantisme et numérique : courants de pensée et limites	97
2.5 Conclusion.....	101
Chapitre II. Une méthodologie adaptée à l'analyse des jeunes engagés dans des espaces hybrides.....	102
1. Bilan sur l'évolution de la relation entre identité, réputation et engagement	102
2. Première phase de terrain : le projet ECOTIC	106
2.1 Le contexte	106
2.2 Objectifs et échantillonnage	107
2.3 Méthodologie	108
2.4 L'ethnographie exploratoire.....	111
3. Deuxième phase de terrain : les jeunes de Youth For Climate.....	113
3.1 Questions et définitions des termes	113
3.2 Quatre hypothèses principales.....	115
3.3 Terrain et méthodologie de recherche.....	117
3.3.1 Contexte et complémentarité de la seconde phase de terrain	117
3.3.2 Échantillonnage et déroulement de la collecte	120
3.3.3 L'éthographie en ligne.....	124
3.3.3.1 Ethnographie et contexte.....	124
3.3.3.2 Choix et justification du terrain.....	128
3.3.3.3 Une posture non participante et semi-clandestine.....	132
3.3.3.4 Limites et adaptations de l'ethnographie	136
3.3.3.5 Les étapes et le déroulement de l'ethnographie	140
4. Conclusion	143
Partie 2 : Analyses et interprétations des données	145
<i>Introduction : Youth For Climate, un mouvement hypermoderne</i>	<i>145</i>
1. L'idéal démocratique et autonome	145
2. L'organisation interne	148
3. L'intégration aux groupes Discord.....	151
4. Répartition des tâches et ambiances des salons.....	154
5. Répertoire d'action	156
6. Conclusion.....	162
Chapitre III. Travailler ses visibilitées.	163

1.	Les échelles de visibilité : du découpage à l’articulation de la visibilité	163
1.1	L’échelle individuelle : esthétiser son profil au détriment de son engagement ...	163
1.2	L’échelle collective : formaliser un savoir-faire pour médiatiser l’engagement .	172
1.2.1	Du savoir-faire au « kit d’aide des réseaux sociaux ».....	172
1.2.2	Instagram et le travail visuel des jeunes.....	176
1.2.3	Twitter et Facebook : les autres réseaux du mouvement.....	190
3.	Conclusion.....	198
2.	Du « Green Washing » aux regards significatifs : vers une critique de la visibilité.....	200
2.1	La pluralité des définitions de l’engagé : entre logiques et tensions	200
2.1.1	De l’engagement authentique à la critique de la visibilité.....	200
2.1.2	Les « profiteurs de guerre »	202
2.1.3	Les « écologistes libéraux »	204
2.1.4	Les « vrais » engagés	207
2.1.5	Le point de vue des non-militants.....	208
2.1.6	Les réflexifs	211
2.1.7	Les enjeux de la « bonne » définition de l’engagé comme révélateurs de l’expérience vécue.....	214
2.2	Les différents regards qui comptent.....	219
2.2.1	Les cercles de regard	220
2.2.2	Liens significatifs, estime de soi et mise en scène de l’engagement.....	221
2.2.3	Les publics éloignés : place de la donnée scientifique et usages des réseaux sociaux	227
2.3	Conclusion	234
Chapitre IV. Les épreuves de l’engagement		236
1.	Ce qu’implique l’engagement dans Youth For Climate	236
1.1	De l’idéal du collectif au pragmatisme : quelques désenchantements liés à ce décalage.....	236
1.1.1	Limites démocratiques : la « fausse horizontalité » et la « hiérarchie cachée »	236
1.1.2	L’engagement genré : du silence féminin à l’ostentation masculine.....	241
1.1.3	Les effets de la Covid-19 sur le mouvement : radicalisation et délitements accélérés.	246
1.1.4	Construire un mouvement social entre utopie et réalité	252
1.2	De l’engagement vécu comme un travail à l’épuisement du militant.....	254
1.2.1	L’emprise de l’engagement : de l’investissement au devoir moral	254

1.2.2	Sentiment d'épuisement et « burn out » militant	258
1.2.3	La pause, ou comment s'en sortir	264
1.3	Conclusion	269
2.	Acceptabilité sociale et engagement écologique : deux notions pas toujours compatibles	271
2.1	Pour une typologie des risques.....	271
2.1.1	Risques physiques.....	271
2.1.2	Risques de surveillance	273
2.1.3	Risques moraux	274
2.1.4	Risques réputationnels	280
2.2	La gestion des risques comme indicateur des tensions de l'expérience	285
2.2.1	S'invisibiliser : quand la logique stratégique rencontre la logique d'intégration	286
2.2.2	Se sécuriser et sécuriser l'autre dans les safe spaces : un compromis entre les logiques ?.....	295
3.	Conclusion.....	302
Chapitre V. Vivre avec ses incohérences réputationnelles et les accepter.		304
1.	Culpabilité, honte et (il) légitimité : les sources de l'amoindrissement de l'engagement.....	304
1.1	Se retrouver face à ses propres contradictions : vivre en tension	304
1.1.1	Se sentir soi-même en contradiction.....	304
1.1.2	Être mis face à ses contradictions : le jugement de l'autre.....	309
1.1.3	Se rassurer en se privant : la question des sacrifices des plaisirs	316
1.2	Le manque de légitimité et les souffrances des engagés.....	318
1.2.1	L'exigence de maîtrise intellectuelle de l'écologie	318
1.2.2	Du découragement à la perte d'espoir	322
1.3	Conclusion	327
2.	Affronter ses incohérences et apprendre à déculpabiliser : un exercice réflexif face à son travail réputationnel	328
2.1	Déculpabiliser et se justifier : « L'engagé parfait n'existe pas ».	328
2.1.1	Accepter ses torts.....	328
2.1.2	Trouver un responsable et se dédouaner : l'exemple des parents.....	330
2.1.3	Chaque action compte	332
2.1.4	Engagement écologique et numérique, une tension surmontable ?	334

2.2	La cohérence réputationnelle est subjective.....	337
2.2.1	Relativiser le regard de l'autre.....	337
2.2.2	Accepter les pertes et les sacrifices réputationnels.....	339
2.2.3	Youth For Climate, un lieu de reconnaissance, de légitimation et de prise d'autonomie.....	341
2.3	Conclusion	345
3.	Estime de soi, liberté, légitimité : les sources de renforcement de l'engagement.....	346
3.1	Du renforcement de l'estime de soi vers l'autonomisation : les voies vers la subjectivation	346
3.1.1	L'engagement et le sentiment d'utilité	346
3.1.2	Écogestes, actions collectives et développement de compétences individuelles : vers une autonomisation ?	348
3.2	Liens sociaux et prise de responsabilités collectives	353
3.2.1	Puissance des relations de la communauté	353
3.2.2	Être porteur d'un projet collectif : assumer une mission d'ordre planétaire	356
3.3	Conclusion	359
	Conclusion générale.....	360
	Bibliographie.....	368
	Annexes.....	384
	Annexe 1. Grille d'entretien.....	384
	Annexe 2. Lettre de présentation de l'étude et autorisation parentale.	388
	Annexe 3. Sociographie des phases de terrain.	391
	Annexe 4. Carte géographique du terrain.....	393

Introduction générale : Penser l'expérience de l'engagement à travers le prisme de la réputation

Pour un lien entre expérience de l'engagement et réputation

Le concept d'engagement en sciences humaines est particulièrement riche en sens, mais aussi en contresens. Ce terme largement étudié devient de plus en plus compliqué à définir de façon précise. Si nous partons de son étymologie, l'engagement est l'action de mettre en gage quelque chose, de lier une action par une convention (contrat) ou par sa parole (promesse). Cette notion de gage renvoie à l'honneur. Une fois engagé, il faut « tenir son engagement ». S'engager « c'est entrer au service de », c'est « agir pour » quelqu'un ou quelque chose. D'ores et déjà, nous pouvons établir un lien fort entre l'idée d'engagement et de réputation. Lorsqu'un individu s'engage, il met sa réputation en jeu. Il doit respecter son engagement vis-à-vis de ses pairs ou d'une institution, au risque de détériorer l'image qu'ils ont de lui. Par exemple, un jeune qui s'engage dans une association écologique mettra sa parole en gage. Il verra son engagement évalué par différents cercles, militants ou non, aux évaluations alors variées.

Dans son sens premier, le terme engagement renvoie à une dimension de contrainte, de nécessité. L'individu s'imposera un cadre d'action qu'il devra respecter pour mener à bien ses promesses. De plus, s'engager suppose d'avoir du temps et d'en donner. Selon le contrat qui lie l'individu à son serment, il sera contraint par le temps qu'il devra investir. Mais une ambivalence est dégagée par Olivier Bobineau, lorsqu'il explique que « s'engager c'est se contraindre et agir, se lier les mains et s'émanciper par l'action »¹. Cette notion apparaît comme éminemment complexe. Source de privation par la convention ou la promesse, l'engagement est aussi un vecteur de libération par l'action et par la valorisation. Les pairs de l'individu évalueront ses actes et prendront part à la constitution de sa réputation. Le jeune qui honore son contrat par l'action sera alors gratifié par l'autre, par des rétributions symboliques et/ou matérielles. De la même façon qu'il en tirera, pour lui-même, une estime de soi².

Quand et comment pouvons-nous considérer qu'une action prend la forme d'un engagement ? Cette notion fait émerger également la question de la reconnaissance ainsi que celle de la visibilité. Nombre d'engagements sont visibles et reconnus au quotidien dans des

¹ BOBINEAU Olivier, *Les formes élémentaires de l'engagement. Une anthropologie du sens*, Paris, Temps Présents, 2010, p. 13.

² Ce qui, en terme philosophique, renvoi à la vertu selon Kant (se donner des règles bonnes pour tous et s'y tenir, au nom de principe).

formes traditionnelles. On pense par exemple au mariage ou aux soldats qui entrent dans l'armée. Mais que faire des engagements moins visibles, plus discrets, plus silencieux ? Particulièrement en prenant en compte l'usage du numérique : comment déceler un engagement à partir d'une trace numérique ou d'une action en ligne isolée de tout groupement officiel ? Pour ne pas tomber dans le sens commun, il faut délimiter les contours de ce concept et intégrer la notion de visibilité³. Un exemple souvent mobilisé dans les recherches est celui du « désintérêt » des jeunes pour la politique. L'argument récurant des médias pour alimenter cette représentation du désengagement juvénile est celui de l'abstentionnisme lors des suffrages. Est-il pertinent de considérer cette action de non-participation à un système, comme une indifférence de la part des jeunes face à la distribution du pouvoir en société ? Les élections présidentielles de 2022 en sont témoins. Si le taux national d'abstention au second tour était de 28,01 % dans la population générale, il est de 41 % chez les 18-24 ans⁴. Ce silence ne doit pas seulement être considéré comme un désengagement. Nous pouvons faire l'hypothèse qu'il est aussi un moyen pour eux de faire passer un message, d'exprimer une opinion. Avec cet exemple, on comprend qu'une vision restreinte de cette notion peut impacter la réputation d'une génération et de son rapport au politique. Des évaluateurs avec une importante influence tels que les médias peuvent construire une représentation déformée de l'engagement des jeunes.

On peut penser que la défiance des jeunes envers les formes traditionnelles de faire de la politique n'implique pas systématiquement une forme de désintérêt ou d'ignorance à la cause publique. Au contraire, elle implique plutôt une remise en question de la représentation politique⁵. L'absence de signes visibles de l'engagement juvénile a conduit à des interprétations qui assurent que ces générations étaient sur la voix du désengagement à la fin du XX^e siècle⁶. Cette absence de signe visible participe à la construction d'une représentation incomplète du rapport à la politique des jeunes. C'est plutôt un manque d'indicateurs adaptés dans ces analyses qui développe cette représentation de « crise » de l'engagement des jeunes⁷. Aujourd'hui,

³ Elisabeth Greissler dégage dans ses travaux l'existence d'engagements invisibles en mobilisant les manières alternatives de consommer, qui s'éloignent de la consommation de masse. Dans GREISSLER Elisabeth, « Les contours de l'alter-engagement des jeunes en situation de marginalité », *Sociétés et jeunes en difficulté*, n°14, 2014.

⁴ Le premier chiffre vient du site du gouvernement (<https://www.resultats-elections.interieur.gouv.fr/presidentielle-2022/FE.html>) et le second de France Inter, selon une étude Ipsos (<https://www.franceculture.fr/politique/presidentielle-age-vote-au-premier-tour-niveau-de-vote-qui-a-vote-quoi>).

⁵ LARDEUX Laurent, « L'engagement des jeunes : stabilité et (r)évolutions », *Revue des parents*, vol. 5, n° 619, 2016, p. 79-97.

⁶ MARSH David, O'TOOLE Therese, JONES Su, *Young People and Politics in the UK. Apathy or alienation ?*, Londres, Palgrave Macmillan UK, 2007.

⁷ PLEYERS Geoffrey et CAPITAINE Brieg (dir.), *Mouvement sociaux. Quand le sujet devient acteur*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 2016.

d'autres formes et d'autres espaces d'engagement sont investis par ces derniers. En plus de la problématique de la visibilité, celle de la reconnaissance institutionnelle vient s'ajouter à cette réflexion. Est-ce qu'une forme d'engagement peut être reconnue comme telle, si elle n'est pas légitime d'un point de vue de l'institution ? La puissance et la formalité des évaluations sociales institutionnelles ont une fonction normative dans la formation des réputations. Par exemple, un jeune qui s'engage dans la vie politique de sa ville bénéficiera d'un statut reconnu par les citoyens, mais aussi et surtout par l'institution de la mairie. Les jeunes qui sont moins dans des engagements institutionnalisés et traditionnels peuvent être plus facilement décrédibilisés ou non reconnus. Or, un affaiblissement de ces modes d'engagement traditionnels a lieu aujourd'hui. Louis Chauvel l'explique par le sentiment de ne plus être représentés par les institutions officielles chez les jeunes⁸.

L'expérience de l'engagement peut être individuel et/ou collectif, mais peut aussi s'inscrire dans des temps longs et/ou courts. Elle peut prendre forme dans des actions collectives longues, tout comme dans des pratiques individuelles courtes. Il est plus complexe aujourd'hui avec la multiplication des actions menées au quotidien, de démêler ce qui relève d'une « simple mobilisation ponctuelle en réaction à un événement de ce qui est lié à une participation sur une plus longue période pour une cause particulière »⁹. Plusieurs auteurs contemporains s'accordent à dire que l'engagement se retrouve sur des scènes à la fois publiques, mais aussi privées et individuelles. Toutes n'auront pas le même impact sur la réputation de l'individu ou du mouvement. Différents paramètres sont à prendre en compte : la notoriété préétablie de l'individu, le contenu du message, l'audience touchée par ce message, le caractère de la scène où est présenté le message (publique, privée, intime, semi-publique, etc.)¹⁰ et d'autres encore que nous creuserons dans ce travail. Cette augmentation du répertoire d'actions engagées est une forme d'autonomisation de l'agir des individus¹¹.

Cela floute d'autant plus les contours de l'engagement et les impacts sur la réputation des individus engagés. Il devient alors complexe de nous arrêter sur un positionnement qui fixerait le « véritable sens » de l'engagement¹² et des effets sur la réputation de l'individu. Ce

⁸ CHAUVEL Louis, « Les nouvelles générations devant la panne prolongée de l'ascenseur social », *Revue de l'OFCE*, n°96, 2006, p. 35-50.

⁹ LARDEUX Laurent, « L'engagement des jeunes : stabilité et (r)évolutions », op. cit., p. 2.

¹⁰ GOFFMAN Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi*, Paris, Le sens commun, 1973, p. 105-137.

¹¹ PLEYERS Geoffrey, « Jeunes alter-activistes : de l'altermondialisme aux indignés », dans BECQUET Valérie, *Jeunesses engagées*, Paris, Syllepse, 2014, p. 51-68.

¹² BECKER Howard Saul, « Sur le concept d'engagement », *Sociologies* [en ligne] : <https://journals.openedition.org/sociologies/642>

constat reflète la modernité avancée¹³ dans laquelle ces notions s'inscrivent. En d'autres termes, ces concepts doivent être étudiés en prenant en compte leur évolution dans l'histoire et la place de l'individu en société. Par conséquent, il sera nécessaire d'évoquer les modèles historiques de l'engagement et de discuter la place de la réputation de l'individu dans ces modèles.

Réputation, engagement et hypermodernité : pour une histoire croisée

Francesco Alberoni, sociologue italien, part de l'idée suivante : tomber amoureux est un phénomène comparable à l'engagement dans les mouvements collectifs. Selon lui, « l'état naissant d'un mouvement collectif à deux »¹⁴ est un mécanisme social que l'on retrouve à la fois dans une relation amoureuse, mais aussi dans un mouvement collectif. L'auteur passe en revue des caractéristiques identiques aux deux phénomènes. Il évoque par exemple l'expérience de la solidarité, la joie de vivre, la créativité, l'enthousiasme ou encore le renouveau. La différence pour l'auteur est le nombre d'individus engagés dans ces deux expériences. La dimension extraordinaire vécue par l'individu qui tombe amoureux ou qui s'engage dans un collectif est au centre de la pensée de Francesco Alberoni. Dans les deux cas, il s'agit de « reconstruire la société, de voir le monde d'un œil nouveau »¹⁵. Par conséquent, c'est la nature des liens, le partage d'un projet commun et la reconnaissance mutuelle des personnes engagées qui rendent le phénomène si intense. Ce dernier point de la reconnaissance mutuelle nous permettra de faire un pont entre l'engagement et la réputation.

En creusant sur les travaux qui mêlent engagement, réputation et amour une auteure se démarque particulièrement. Eva Illouz dans *Pourquoi l'amour fait mal. L'expérience amoureuse dans la modernité*, tisse un lien entre ces deux notions. Elle démontre à travers un historique des relations amoureuses depuis le XIXe siècle que l'individu prémoderne a été contraint par des structures morales liées à son engagement¹⁶. Ses comportements conjugaux étaient dictés par des forces institutionnelles et sociales, dont il ne pouvait et ne souhaitait se défaire. Selon elle, l'engagement amoureux :

« était donc une structure morale qui guidait les émotions, à la fois avant et pendant le mariage, et qui incitait les acteurs à un questionnement intime sur ce qu'ils devaient faire. Cela ne signifie pas que les hommes et les femmes n'avaient ni intériorité ni émotions, mais plutôt qu'une telle intériorité était

¹³ Que nous appellerons aussi deuxième modernité et que nous définirons un peu plus bas dans la partie « Lire la réputation dans les phases de la modernité ».

¹⁴ ALBERONI Francesco, *Le choc amoureux*, Paris, Editions Ramsay, [1979] 1981, p. 9.

¹⁵ *Ibid.*, p. 82.

¹⁶ ILLOUZ Eva, *Pourquoi l'amour fait mal. L'expérience amoureuse dans la modernité*, Paris, Le Seuil, 2012.

structurée éthiquement, déterminée par les questions relatives à ce qu'ils devaient faire, et qui ils devaient chercher à être »¹⁷.

Ainsi, l'impératif de l'engagement et la capacité des acteurs à jouer leurs rôles sociaux assignés participaient à établir une « culture globale » et un « cadre moral global » imposé. L'auteure précise que cette culture morale n'est finalement pas plus rigide qu'aujourd'hui. Elle est plutôt le résultat de mécanismes sociaux distincts. Par exemple, on y retrouvait des réseaux qui englobaient et protégeaient le « Moi ». L'existence de critères objectivés pour la sélection d'un partenaire participait également à cette culture morale. La dimension endogamique légitimait le choix du ou de la conjointe (comme le statut économique, religieux ou social par exemple). Enfin, le cadrage et la régulation des émotions par des rituels renforçaient cette culture. Les engagements amoureux étaient donc régis par une morale traditionnelle. La construction du « Moi » était dans ce contexte fortement marquée par le poids des structures sociales. Elle précise justement qu'au sein de cette morale, des « mécanismes sociaux (...) organisent, même de façon partielle, les interactions émotionnelles des hommes et des femmes dans des rituels et des rôles publics »¹⁸.

Dans ce modèle, l'auteure explique que la réputation était fondée sur le respect de ses engagements. Elle était au cœur des choix des individus sur les marchés matrimoniaux traditionnels. Les hommes et les femmes se devaient d'être loyaux avec son ou sa partenaire. Le respect des promesses était la marque de l'engagement de la personne. Il était le fondement de la « morale globale ». Pour appuyer ses propos, Eva Illouz prend l'exemple des manquements aux promesses de mariage dans l'Angleterre du XIXe siècle : « le simple fait que ces violations de promesse étaient traduites en justice est en soi une preuve qu'elles étaient tenues pour des fautes graves. Elles étaient en outre relativement rares, car la réputation d'un homme ou d'une femme dépendait de son comportement en la matière »¹⁹. Un manquement à cette promesse était perçu comme un trouble à l'ordre moral. La réputation reposait sur la fidélité et les promesses faites lors du mariage. Promesses qui étaient elles-mêmes au cœur de l'engagement. Le « sérieux » était un élément *sine qua non* pour se marier. Eva Illouz met à jour les conditions genrées de l'époque qui étaient primordiales à la bonne réputation, elle-même nécessaire au mariage. Par exemple, le fait de résister à un homme était pour les femmes une façon de mettre en avant leur « sérieux », de signaler leur intérêt et leur aptitude à se marier.

¹⁷ *Ibid.*, p. 69.

¹⁸ *Ibid.*, p. 72.

¹⁹ *Ibid.*

Des pressions sociales et morales structuraient donc les relations amoureuses et la réputation. Elles déterminaient ce que l'individu devait faire et chercher à être. Ainsi, la sociologue explique que :

« la prévalence des considérations économiques dans le processus de séduction traditionnel signifie également que les modes d'évaluation d'alors étaient plus "objectifs" — c'est-à-dire qu'ils portaient sur le statut (plus ou moins) objectif du partenaire potentiel et sur son rang social tel qu'il était connu et accepté par l'environnement social (...) En ce sens, l'évaluation d'un parti était un acte d'évaluation public et non privé. Le niveau d'incertitude qui se cache derrière toute évaluation était réduit par le nombre de personnes investies dans cette tâche et se fondait sur des critères connus de tous »²⁰.

« Le moi se révélait moins vulnérable, moins dépendant du regard des autres et de leur approbation, parce que les sentiments des acteurs n'émanaient pas de leur intériorité. Les modes et les critères d'évaluation, la capacité à aimer sur le long terme, le volontarisme du moi dans l'expérience de l'amour sont ainsi façonnés par les mécanismes sociaux, qui transforment les dispositions en "vertus". Ces mécanismes, à la fois sociaux et moraux, privés et publics, régulèrent tout au long du XIXe siècle le choix d'un partenaire dans les classes moyennes et moyennes supérieures (...) Ce sont précisément les conditions dans lesquelles s'effectuaient les choix amoureux qui ont changé profondément avec la modernité »²¹.

Les mécanismes de la réputation étaient donc plus « objectifs ». Les évaluateurs émanaient de sphères sociales publiques comme la famille. Les individus connaissaient les différents paramètres de jugement du statut du partenaire avec qui il souhaitait s'engager (comme les considérations économiques). De plus, l'individu bénéficiait d'une sécurité ontologique²² plus importante face aux jugements des autres grâce à l'objectivation des critères évalués. Le partenaire n'était pas choisi pour sa réputation personnelle, selon son éthique, selon sa subjectivité. Il l'était selon son rôle et son rang social. Tel a été le processus des choix amoureux. Il impliquait un lien entre la réputation et l'engagement propre à cette époque, avant l'arrivée de la modernité. Les décennies suivantes ont été marquées par des bouleversements majeurs affectant l'individu dans ses rapports à lui-même, aux autres et au monde. Ainsi, ces deux notions ont également évolué dans un contexte social changeant. Cependant, peu de travaux sur l'engagement ont pris en compte cette notion de réputation lors de ces changements.

²⁰ *Ibid.*, p. 63.

²¹ *Ibid.*, p. 71 et 72.

²² Entendue comme la « confiance dans sa propre identité ». Elle « permet de se prémunir contre les angoisses de l'absence que l'on rencontre avec les systèmes abstraits, et de s'affranchir en partie de l'anxiété que l'ampleur des risques ne manque pas de générer en chacun de nous. Cette confiance naît de la mutualité de la relation de confiance », dans PESQUEUX Yvon, « Les conséquences de la modernité par Anthony Giddens », *Développement des Ressources Humaines*, 2004, p. 6.

Si quelques portes ont été ouvertes, notamment avec les travaux sur les relations amoureuses, tout un champ d'études reste à approfondir.

À travers l'analyse des modèles historiques du militantisme, nous verrons que les effets qui structurent la réputation touchent aussi l'engagement des individus prémodernes, modernes et hypermodernes. Ce détour dans notre cheminement permettra de montrer à quel point les notions d'engagement et de réputation sont d'une part intimement liées, et d'autre part, révélatrices de l'époque dans laquelle elles sont étudiées. Ainsi, nous vérifierons aussi dans quelle mesure les penseurs et les théories de l'engagement ont pris, ou non, en considération cette notion de réputation dans leurs travaux. Un lien existe entre les deux, mais est-il possible de le retrouver à travers les écrits des auteurs ? Avant de nous pencher sur des travaux plus classiques sur l'engagement militant et l'évolution de ses modèles, nous souhaitons préciser ce que nous entendons par réputation.

Définir la réputation

La sociologie de la réputation est un champ de recherche encore neuf et en construction. Comme expliqué précédemment, la réputation a longtemps été dictée selon une « morale globale », par des forces sociales qui la structuraient de manière verticale. Le poids du collectif était important. Eva Illouz identifie une grande transformation de la réputation à partir du moment où il y a une « dérégulation normative du mode d'évaluation des partenaires potentiels (c'est-à-dire le fait que le mode d'évaluation ne dépend plus des normes du groupe, des cadres communs) »²³. Il semble que cette idée de « dérégulation normative » des marchés matrimoniaux puisse se généraliser à d'autres domaines de la société et impacter grandement le rapport de l'individu à sa réputation. Réputation qui dépend moins des « normes du groupe » et « des cadres communs ». Quand les évaluations se faisaient dans des sphères publiques, selon des normes collectives tirées d'une « morale globale », elle s'opère aujourd'hui dans des sphères privées dans des cadres davantage individualisés. Elle devient alors éminemment plus complexe à analyser en raison de la difficulté à identifier les évaluateurs et la portée de leurs évaluations.

À partir des années 1980, ce concept devient un objet d'étude à part entière dans des domaines tels que l'économie, l'entreprise ou l'art. Il est analysé à différentes échelles, individuelles et collectives. Howard Becker dans *Les mondes de l'art*, propose une étude sur la

²³ ILLOUZ Eva, *Pourquoi l'amour fait mal. L'expérience amoureuse dans la modernité*, op.cit., p. 38.

manière dont sont élaborées les réputations dans cet univers²⁴. Il déconstruit le sens commun qui associe le « talent génétique hérité » à la notoriété des artistes. Pour cela, il définit sociologiquement les processus de valorisation des œuvres et des artistes qui participent à leur réputation. Selon lui, les réputations artistiques sont des constructions collectives bâties par plusieurs acteurs de ce champ social :

« En somme, l'ensemble des activités coopératives qui débouchent sur la production des œuvres contribuent également à bâtir les réputations des œuvres, des créateurs et des mouvements, genres et disciplines artistiques. Ces réputations indiquent tout à la fois le niveau de qualité de l'œuvre dans sa catégorie, le niveau de talent de l'artiste, la fécondité du mouvement auquel il appartient, et la nature artistique ou non du genre et de la discipline (...) En créant les conditions favorables à l'une ou l'autre sorte de carrière et d'accomplissement, les participants au monde de l'art (élargi ici à la société tout entière) déterminent les moyens possibles de bâtir une réputation »²⁵.

L'auteur affirme explicitement que la réputation est avant tout construite socialement, dans des contextes précis, peu importe la sphère de la société concernée. La création de « conditions favorables » ainsi que la détermination des « moyens possibles de bâtir une réputation » se retrouvent également dans les travaux de Norbert Elias sur la construction sociale du génie de Mozart au XVIII^e siècle²⁶. Il éloigne l'idée d'un talent créateur naturel et explique les facteurs sociologiques de sa réputation. C'est en refusant les normes et contraintes sociales de son art à l'époque que cette figure se distingue des autres. Sa volonté d'émancipation face à son milieu social combiné à ses voyages en Europe organisé par son père ont été des conditions favorables dans son enfance pour le développement de ses capacités musicales. Cet ensemble de moyens et conditions sociales lui a permis de découvrir sa puissance créatrice. Par ailleurs, il ne sera pas pour autant reconnu à son époque. Les critères et les attentes des publics ne correspondaient pas à son œuvre. Il faudra attendre l'évolution des modalités d'évaluation pour qu'il soit reconnu comme un génie. Cet exemple nous renseigne sur les critères qui construisent socialement une réputation : ce qui est valorisé un temps n'est pas garanti de l'être plus tard, tout dépend de l'époque. Dans le cas de Mozart, les modalités d'une bonne réputation ne concordaient pas avec les qualités de l'artiste. Le contexte social dans lequel se forment les évaluations est un élément essentiel à la compréhension des réputations. Cette dernière n'est jamais totalement objective selon des caractéristiques particulières. Elle est aussi le produit d'un contexte social.

²⁴ BECKER Howard, *Les mondes de l'art*, Paris, Flammarion, [1982] 2010.

²⁵ *Ibid.*, p. 358.

²⁶ ELIAS Norbert, *Mozart. Sociologie d'un génie*, Paris, Le Seuil, 1991.

Gloria Origgi rejoint cette idée et ajoute à cela que l'individu se représente ses expériences à deux échelles. D'abord, il y a le *moi subjectif*, qui est la manière dont nous nous représentons et le *moi social* qui est la manière dont « nous nous voyons vu » dans le regard des autres²⁷. Ce second niveau rend le jugement d'autrui fondamental dans la formation des réputations. Pierre-Marie Chauvin partage cette idée quand il définit la réputation comme « une représentation sociale partagée, provisoire et localisée, associée à un nom et issue d'évaluations sociales plus ou moins puissantes et formalisées »²⁸. L'auteur insiste sur plusieurs points dans son travail. D'abord, sur le fait qu'elle est une représentation sociale collective, une image communément admise par un ou plusieurs groupes d'individus. La réputation n'est pas perçue dans les recherches comme un élément immobile et singulier. Elle est mouvante et plurielle dans l'espace et le temps. Elle est aussi la somme d'évaluations d'un ensemble de jugements réalisés par des individus. Ce sont les actions et la démarche empruntée pour arriver au résultat qui sont jugées. Les appréciations de l'évaluateur sont plus ou moins significatives dans le groupe selon la place formelle ou informelle qu'il y occupe. Elles le sont aussi pour la personne évaluée, selon le degré d'importance qui est accordé à l'évaluateur.

C'est pour cette raison que le contexte dans lequel se forment les réputations est essentiel et doit être pris en compte. Il permet de comprendre le pouvoir symbolique de certaines de ces évaluations. Pierre-Marie Chauvin parle ainsi de « variables contextuelles ». La réputation se joue dans des situations ordinaires et extraordinaires dans la vie de l'individu, mais aussi, et surtout dans des interactions quotidiennes. C'est ce que nous rappelle Gloria Origgi :

« Toute interaction sociale comporte une dimension d'évaluation, de jugement réciproque, une perception de qui nous sommes, donnée par notre conduite, la constitution d'une image dans les yeux des autres. Toute interaction sociale comporte ainsi un contrôle de la part du sujet de cette image, une adaptation à la réaction des autres (...) la réputation peut être définie comme la considération de la valeur d'un agent de la part d'autres agents, basée sur les interactions passées et créant des attentes sur la conduite future. Le jugement des autres sur nous-mêmes, l'évaluation sociale dont nous faisons l'objet constant est une étiquette qui nous accompagne dans notre vie sociale, qui stabilise notre identité et favorise ou défavorise nos interactions futures »²⁹.

L'auteure explique que la construction de la réputation se joue précisément pendant l'interaction entre les individus. Elle insiste sur les temporalités du phénomène. Pour elle, les

²⁷ ORIGGI Gloria, *La réputation : qui dit quoi de qui*, Paris, Presses Universitaires de France, 2015, p. 8.

²⁸ CHAUVIN Pierre-Marie, « La sociologie des réputations », *Communications*, vol. 2, n°93, 2013, p. 132.

²⁹ ORIGGI Gloria, « Un certain regard. Pour une épistémologie de la réputation », *Communications*, vol. 2, n°93, 2013, p. 102.

interactions passées vont jouer sur des jugements futurs qui valideront ou non l'identité du sujet. Elle ajoute que l'individu peut essayer de contrôler l'image qu'il renvoie de lui-même sans pour autant en avoir la maîtrise absolue. Le jugement de l'autre comprendra toujours une part d'incertitude. Ces tentatives de maîtrise de sa réputation font l'objet d'analyses dans les travaux de Stephen Zafirau³⁰ ou encore ceux de Minna Bromberg et Gary Alan Fine³¹ dans le monde du cinéma. Dans ces deux études, les auteurs expliquent que différents leviers existent pour entretenir sa réputation. L'adaptation de sa communication verbale et non verbale selon les interlocuteurs est une des techniques analysées. Le fait d'offrir certains biens matériels et symboliques à l'autre est aussi un élément repéré par les auteurs pour valoriser sa réputation. Un véritable « travail réputationnel » est mis en place par les individus étudiés. David Lepoutre dans son étude sur les jeunes de banlieue rejoint cette idée. Il explique qu'une quête à la notoriété est menée par ses répondants. Ils cherchent à accumuler des opinions positives afin d'être reconnus et intégrés dans différents groupes de pairs³².

Si un jeune s'engage dans un mouvement écologique et veut avoir une « bonne réputation », il va devoir dès son arrivée être « efficace » lors des interactions avec les autres militants. En d'autres mots, il doit obtenir un ensemble d'évaluations sociales valorisantes pour se forger une représentation partagée positive dans le groupe. Cela dans le but de s'intégrer, d'être reconnu comme membre engagé, autonome et à part entière du mouvement. Par ailleurs, le pouvoir symbolique de tous les jugements dans le mouvement ne se vaut pas. Les « variables contextuelles » des évaluations sont à prendre en compte : la place, le statut et la notoriété du ou des membres-évaluateurs. En effet, dans la construction de la réputation du nouvel adhérent, l'évaluation d'un des organisateurs n'aura pas le même poids que celui d'un primo-arrivant au sein du groupe. De même, toutes les scènes sur lesquelles les jeunes interagissent n'auront pas la même portée sur sa réputation. S'il manifeste son engagement dans un espace public médiatisé, où il prend des risques au nom du mouvement, la valorisation de son action ne sera pas la même que s'il s'engage dans un espace privé et de manière anonyme³³. C'est ce que Pascal Ragouet appelle les « arènes de réputation » dans ses travaux sur le milieu académique. Il les définit comme « un espace au sein duquel se nouent des relations d'échange, de

³⁰ ZAFIRAU Stephen, « Reputation Work in Selling Film and Television : Life in the Hollywood Talent Industry », *Qualitative Sociology*, vol. 31, 2008, p. 99-127.

³¹ BROMBERG Minna et FINE Gary Alan, « Resurrecting the Red : Pete Seeger and the Purification of Difficult Reputations », *Social Forces*, vol. 80, 2002, p. 1135-1155.

³² LEPOUTRE David, *Cœur de banlieue, codes, rites et langages*, Paris, Odile Jacob, 1997.

³³ GOFFMAN Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi*, op.cit., p. 105-137.

coopération et de compétition pour l'obtention de trophées »³⁴. L'analyse de plusieurs « territoires sociaux » aux frontières plus ou moins établies et aux publics variés lui permet d'affirmer que la réputation se joue dans des espaces-temps interactionnels multiples.

En somme, la réputation est avant tout sociale, dans la mesure où elle doit être partagée pour être valable et pour être validée. Pierre-Marie Chauvin insiste aussi sur la vigilance qui doit être portée au niveau des publics qui construisent les réputations dans un groupe. Pour lui, il faut définir le périmètre du cercle relatif à chacun d'entre eux. Cela permet de comprendre que plusieurs réputations collent à l'individu selon les différents publics qui vont l'évaluer. Parler d'une seule réputation n'a donc pas de sens. De plus, l'utilisation des espaces numériques tels que les réseaux sociaux donne la possibilité d'augmenter à la fois sa visibilité ainsi que les publics avec lesquels les jeunes s'imaginent interagir³⁵. La réputation, telle que nous l'entendons, désigne à la fois un ensemble d'évaluations qui forment des représentations sociales partagées d'un individu selon un groupe, mais aussi un objectif à atteindre, en travaillant ses réputations dans différents cercles de reconnaissance³⁶. Alessandro Pizzorno définit ces cercles comme un ensemble de « personnes dont nous savons qu'ils sont en état de prononcer des jugements, directement ou indirectement, sur les choix du sujet, même si celui-ci n'a pas l'intention d'appartenir à leur groupe »³⁷. Dans ce contexte, où des situations quotidiennes fixent la reconnaissance ou non de l'action du jeune, la réputation ne sera jamais acquise et ne sera jamais figée. Elle deviendra un élément dynamique, mobile, multiple, à travailler.

À propos de l'éclatement des réputations, Pierre-Marie Chauvin parle des transferts d'unité de réputation d'une entité vers une autre. Ce transfert correspond à « la façon dont la réputation d'une entité A (ou une dimension de la réputation d'une entité A) est transmise à une entité B. Un transfert de réputation peut concerner aussi bien des relations interindividuelles (...) que des relations interorganisationnelles »³⁸. Les transferts ont lieu à différentes échelles, interindividuelles et interorganisationnelles. Dans le second cas, un individu peut utiliser la réputation (ou une partie, une unité) d'une organisation et inversement. Ainsi, un militant au

³⁴ RAGOUET Pascal, « Notoriété professionnelle et organisation scientifique », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 109, 2000, p. 329.

³⁵ JENKINS Henry, ITO Mizuko, BOYD Danah, *Participatory Culture in a Networked Era: A Conversation on Youth, Learning, Commerce, and Politics*, Cambridge, Polity Press, 2015.

³⁶ Nous entendons « travail réputationnel » comme l'ensemble d'outils et de mécanismes mis en place par un individu pour modifier ses facettes réputationnelles au sein des cercles de reconnaissance.

³⁷ PIZZORNO Alessandro « Rationalité et reconnaissance », dans CAILLE Alain et LAZZERI Christian, *La reconnaissance d'aujourd'hui*, Paris, CNRS Edition, 2009, 15.

³⁸ CHAUVIN Pierre-Marie, « La sociologie des réputations », op.cit., p. 141.

cours d'une interaction peut utiliser quand il le souhaite la réputation du mouvement dans lequel il est engagé ou au contraire s'en détacher. Cependant, ces allers-retours pour l'individu ne sont pas toujours envisageables. Au fil du temps, le rapport qu'entretient l'individu avec sa réputation se transforme. Il en est de même pour les formes et les manières d'exprimer ses engagements. La lecture croisée de ces deux notions semble être indispensable pour comprendre les évolutions impulsées par la modernité.

Le choix d'une approche justifiée par le terrain

Un élément doit être précisé avant de commencer ce travail, à propos de l'analyse que nous avons réalisée. Il s'agit d'un aspect qui est fortement ressorti de notre terrain et qui a orienté l'interprétation que nous en avons eue. Pour les jeunes que nous avons rencontrés, l'engagement était régulièrement vu comme une épreuve, parsemée de nombreuses difficultés. Ce sont des éléments qui sont ressortis plusieurs fois dans leur témoignage.

Ainsi, nous nous devons d'évoquer ces passages dans notre analyse et de les comprendre comme faisant partie de leur expérience d'engagé. Bien sûr, il ne ressortait pas que du négatif de leur engagement (sinon nous pourrions nous demander légitimement comment le collectif étudié est encore aujourd'hui actif) et la littérature scientifique le montre déjà très largement : le militantisme contemporain dans des causes humanistes fédère des individus qui partagent profondément des principes vertueux et qui s'épanouissent dans ces dernières³⁹.

Il permet de redonner une dimension collective, mais aussi du sens et un but à des existences qui se construisent dans des contextes contemporains parfois incertains, individualistes ou « liquides » (pour reprendre les termes de Bauman). Au nom d'un idéal social, d'un but historique considéré comme juste et bon, les individus s'engagent, s'épanouissent et se réalisent dans des causes collectives. L'estime qu'ils ont d'eux-mêmes et leur éthique s'en voient d'ailleurs renforcées. Nous ne le négligeons pas cette dimension de l'engagement et nous en parlerons.

Cependant, ne pas évoquer les risques et les difficultés vécus par ces militants serait effacer une partie de la réalité partagée par ces derniers. Les étudier sous le prisme de la

³⁹ Voir par exemple les travaux de PLEYERS Geoffrey et CAPITAINÉ Brieg dans *Mouvement sociaux. Quand le sujet devient acteur*, ceux de TOURAINE Alain dans *La conscience ouvrière*, ceux de ROUDET Bernard dans « Entre responsabilisation et individualisation : les évolutions de l'engagement associatif », ceux de GRANJON Fabien dans *Mobilisations numériques*, ceux de BOBINEAU Olivier dans *Les formes élémentaires de l'engagement. Une anthropologie du sens*, ou encore ceux de BECQUET Valérie dans *Géopolitique de la jeunesse*.

réputation permet de faire ressortir cette dimension du militantisme encore peu traité dans le champ des sciences humaines. En effet, la complexité de renvoyer une image cohérente de soi dans des contextes et scènes sociales toujours plus variés renvoie les jeunes à la difficulté de gérer les injonctions sociales contemporaines à travers leur engagement.

C'est pour ces raisons que nous consacrerons une partie de ce travail sur ce qu'est l'épreuve à s'engager, à travers la focale de la réputation. Nous verrons d'ailleurs que dans certains cas, ce sont précisément ces difficultés, une fois surmontées, qui permettent aux jeunes interrogés de se sentir à nouveau capable d'agir sur le réel au nom de leurs valeurs, de reprendre confiance en leur identité militante pour l'environnement et de s'épanouir dans leur engagement.

Partie 1 : Revue de littérature, cadre théorique et méthodologie

Chapitre I. Revue de littérature et cadre théorique.

1. Contextualiser l'engagement contemporain

1.1 Modernité, réputation et engagement

1.1.1 Lire la réputation dans les phases de la modernité

Pendant longtemps, le mode d'évaluation de l'individu dépendait des « normes du groupe » et des « cadres communs »⁴⁰. Dans les sociétés prémodernes, la réputation était régie par une morale collective et par des contraintes sociales puissantes. L'organisation sociale, structurée par l'ordre divin, imposait l'individu à respecter les attentes associées à sa fonction au sein de son groupe⁴¹. Il était contraint de se plier aux obligations liées à ses rôles ainsi qu'à ses statuts. Attribués dès la naissance, il était extrêmement rare que les individus sortent de leur fonction. Dans le cas où le passage de l'un à l'autre était possible dans des conditions très particulières, l'étiquette associée à son rôle d'origine restait une source de marginalisation⁴². Ces attentes et obligations, enracinées dans les normes culturelles et religieuses, fixaient des règles que les individus se devaient de suivre. L'interdépendance et la cohésion des membres dans l'Ancien Régime les poussaient à respecter ces règles. Ils étaient contraints socialement. Leur réputation était alors associée au respect ou non de ces normes. Ces mécanismes touchaient les individus des trois grands ordres du royaume : le tiers état, la noblesse ou le clergé.

Cependant, la réputation était surtout pensée à travers le groupe d'appartenance, dans lequel les obligations sociales étaient fortes. L'individu se devait d'honorer ses obligations pour tenir la réputation de son groupe. Il se devait de respecter la morale collective pour ne pas le déshonorer. Les intérêts du groupe primaient sur ceux de l'individu. Dans cette organisation, le souci de son image personnelle était relativement faible, quand bien même elle était prise en compte par l'individu⁴³. Les évaluations sociales à son égard étaient collectives, puissantes et centralisées dans des groupes définis. Les scènes où se jouaient les réputations étaient souvent

⁴⁰ ILLOUZ Eva, *Pourquoi l'amour fait mal. L'expérience amoureuse dans la modernité*, op.cit., p. 38.

⁴¹ ELIAS Norbert, *La Société de cour*, Paris, Flammarion, [1969] 2008.

⁴² *Ibid.*

⁴³ *Ibid.*

formelles et institutionnalisées. L'individu avait très peu de contrôle sur cette dernière. Il était à la fois protégé et contraint par le groupe. Si nous réutilisons les termes de Gloria Origgi, le *moi subjectif* était englobé par le *moi social*⁴⁴.

Norbert Elias dans *La société de cour*, écrit en 1933 et publié en 1969, brosse un portrait des jeux de « rang », de « prestige » et « d'étiquette » des monarques engagés dans des « maisons » au sein de plusieurs pays européens entre le XVII^e et le XVIII^e siècle⁴⁵. Il y décrit un ensemble de mise en scène des acteurs qui cherchent à conserver leur prestige et à augmenter leur position sociale. Selon l'auteur, la structure sociale imposée par le système monarchique régit les échanges entre les individus. Individus qui ont eux-mêmes un fort désir de conserver cette structure, par peur de ne plus être distingués des masses. Ainsi, une hiérarchisation rigoureuse du prestige s'opère au point de créer un « "mouvement perpétuel", fantôme, actionné - comme un moteur inépuisable – par la lutte pour les chances de rang et de puissance menée par des hommes soucieux de se maintenir face à leurs pairs et à la masse des exclus »⁴⁶. Aucun des membres composant la cour ne pouvait modifier cette structure de reproduction du prestige, au risque d'entraîner « la mise en question, la diminution ou même l'abolition des droits et privilèges d'individus ou de famille »⁴⁷. L'étiquette des acteurs de la cour constituait l'existence sociale des personnes qu'elle touchait. L'auteur explique que ce mécanisme de reproduction était animé par les besoins de prestige des membres qui représentaient leur « maison ».

Ces « maisons » étaient le symbole d'un engagement familial hérité chez les individus où « le rang de chacun était en premier lieu tributaire du rang de leur "maison", de leur titre officiel »⁴⁸. Ils devaient « tenir leur rang » pour gagner en considération face à leurs pairs dans la cour. Cette considération était d'autant plus importante au vu du fort attachement vis-à-vis de ces mêmes « maisons ». Elles leur procuraient un sentiment d'appartenance puissant. Se faisant, l'auteur consacre un chapitre de son ouvrage sur l'art d'observer les autres et de s'observer soi-même dans cette organisation particulière. L'opinion fonde le rang de chacun et chacun doit contrôler ses affects afin de conserver son rang.

L'auteur montre que la place de l'individu dans ce tissu social est largement structurée par des forces collectives. Il déconstruit les « engrenages du mécanisme »⁴⁹ de cette structure afin

⁴⁴ ORIGGI Gloria, *La réputation : qui dit quoi de qui*, op.cit. p. 8

⁴⁵ ELIAS Norbert, *La Société de cour*, op.cit.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 73 et 74.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 75.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 79.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 75.

d'en dégager les jeux de pouvoir. Ainsi, son travail explique qu'à cette période la réputation de l'individu et ses engagements dépendaient de son groupe d'appartenance. Ils étaient régis par des structures sociales, par une hiérarchie et par des « cadres communs ». L'acquisition de prestige était possible dans des relations verticales et selon des codes très stricts. L'acteur était engagé dans une « maison » qu'il devait représenter. C'est l'image et le prestige de la famille qui était en jeu. La réputation du groupe d'appartenance dépassait le rang individuel. En d'autres termes, la réputation prenait du sens dans le collectif. À cette période historique, les dimensions de contrainte et de faible autonomie étaient caractéristiques de l'engagement.

Le passage des sociétés prémodernes aux sociétés modernes vient remettre en question les modalités de la formation des réputations et de l'engagement. Si plusieurs épisodes ont marqué l'histoire de la modernité, tous ont été des moteurs de transformations singulières. Anthony Giddens expliquait en 1994 que la modernité :

« a institué des modes de vie plus éloignés que jamais des modèles précédents. Par leur ampleur et leur profondeur, les transformations de la modernité sont plus importantes que la plupart des changements intervenus précédemment (...) Il y a bien sûr des continuités entre la tradition et l'époque moderne. Aucune des deux ne constitue un bloc homogène, et il serait évidemment stupide de les opposer d'une manière trop contrastée. Mais les changements survenus pendant les trois ou quatre derniers siècles — soit une très courte période de l'histoire — ont été si marquants et d'une telle incidence, que notre connaissance des transitions historiques précédentes nous est d'une aide très relative pour les interpréter »⁵⁰.

Les transformations sociales se jouent sur un temps bien plus court avec l'arrivée des différentes phases de la modernité. Chronologiquement, la première modernité couvre la période de la Renaissance à la révolution industrielle selon Anthony Giddens⁵¹. Elle est marquée par un certain « désenchantement du monde », au sens de Weber⁵². Il constate une rupture de la société face à un ordre divin. Elle s'organise et agit de moins en moins au nom de ces croyances où la raison triomphe sur « le déterminisme divin ou traditionnel »⁵³. La volonté de domestication de la Nature par le progrès technique devient une priorité dans l'évolution de l'humanité. L'individu cherche à objectiver le monde pour se dessiner un avenir meilleur. La première modernité prend vie dans le projet des Lumières avec l'avènement de la Raison. L'individu s'émancipe de ses traditions communautaires et de ses croyances religieuses par la

⁵⁰ GIDDENS Anthony, *Les conséquences de la modernité*, op.cit., p. 14.

⁵¹ GIDDENS Anthony, *Les conséquences de la modernité*, op. cit.

⁵² WEBER Max, *Le savant et le politique*, Paris, Plon, [1919] 1958.

⁵³ JAUREGUIBERRY Francis, « Les technologies de communication : d'une sociologie des usages à celle de l'expérience hypermoderne », *Cahiers de recherche sociologique*, n°59-60, 2015, p. 206.

raison, la science et la technique. Il a désormais le sentiment « d'exister au-dedans et à distance de soi » en plus d'affirmer une « identité singulière »⁵⁴. La représentation sacrée du monde est remplacée par une conception sécularisée, triomphant grâce au succès de la raison instrumentale et l'idéal de progrès par la science.

Par conséquent, la formation des réputations en société ainsi que le rapport qu'en a l'individu se transforment. Les évaluations sociales attribuées au groupe sont moins associées à l'individu. Il se détache progressivement de la représentation sociale collective, unique et globalisante. La réputation de l'individu dépend moins des normes du groupe et de ces « cadres communs ». La rationalisation du rapport au monde induit un début d'autonomisation dans la formation des réputations individuelles. Les croyances traditionnelles ne régissent plus autant les représentations sociales et les évaluations entre individus. En associant la sécularisation à la rationalisation, la première modernité fait de la pensée rationnelle le principe majeur d'organisation de la vie privée et publique. L'épistémè proposée par les Lumières remplace les valeurs traditionnelles et garantit un sentiment de certitude, supérieur à celui proposé par les anciens dogmes. Cette première modernité fut d'abord perçue en sociologie comme positive par Karl Marx qui voyait en elle « un système social plus humain ». Emile Durkheim pensait aussi que l'expansion de la société industrielle allait assurer « une vie sociale harmonieuse et riche en satisfaction »⁵⁵.

Malgré cette laïcisation des mœurs et croyances, François De Singly rappelle que ce modèle ne peut laisser la place à l'expression de la singularité identitaire⁵⁶. Jean-Claude Kauffman le rejoint quand il décrit que lors de cette première modernité, la construction des identités reste fortement marquée par le poids du social. Selon lui, les individus se construisent « sans qu'ils leur soient besoin de développer un questionnement ontologique »⁵⁷. Les réputations dans la société de cour étudiées en amont illustrent cette lente modification dans la construction des identités. Les croyances des individus envers les institutions que pouvait représenter leur « maison » sont encore puissantes. Ainsi, ils sont encore largement ancrés dans des rôles et statuts sociaux lors de cette période⁵⁸. Les réputations sont encore fortement marquées par ces déterminants collectifs. Même si elles se conçoivent de manière plus individuelle, elles restent enracinées et localisées à des échelles collectives. Pour reprendre

⁵⁴ LAURENT Alain, *Histoire de l'individualisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 1993, p. 29.

⁵⁵ GIDDENS Anthony, *Les conséquences de la modernité*, op. cit., p. 17.

⁵⁶ DE SINGLY François, *L'individualisme est un humanisme*, La Tour d'Aigues, l'Aube, 2005.

⁵⁷ KAUFMANN Jean-Claude, *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*, Paris, Pluriel, 2010, p. 63.

⁵⁸ DUBET François, *Le déclin de l'institution*, Paris, Le Seuil, 2002.

François De Singly, un individualisme « abstrait » vient marquer cette première modernité⁵⁹. Il libère en partie l'individu de ses attaches communautaires au nom de la raison émancipatrice, malgré des croyances traditionnelles encore importantes. Par la suite, les changements sociaux complexifient la situation et développent un individualisme « concret ». L'individu a alors plus de choix dans les voies qu'il souhaite investir. C'est un individualisme où les femmes et les hommes cherchent à revendiquer leur originalité, leur authenticité et leur indépendance par leur engagement notamment⁶⁰.

C'est dans la deuxième modernité, également appelée modernité avancée, que ce type d'individualisme voit le jour. Elle émerge à partir des années soixante dans un contexte post-industriel. Cette dernière est marquée par l'effritement « de la croyance fondamentale des institutions dans la discipline libératrice »⁶¹. Les cadres politiques, économiques et culturels s'articulaient dans une logique républicaine, jacobine et universelle au sein d'un État-nation fort et cohérent. Avec la modernité avancée, ces cadres se retrouvent peu à peu confrontés aux problèmes « des différences entre les cultures, les religions, les genres et (...) la singularité des individus »⁶². Cela ne signifie pas que l'individu n'est plus associé ou qu'il ne s'associe plus à des mouvements collectifs. Dorénavant, il existe en plus de ces groupes. Des questionnements inédits émergent chez lui face à sa ou ses réputations individuelles.

Cette dernière entre en tension avec la réputation collective. Toutes deux se côtoient et l'individu doit trouver un équilibre. Il ne peut plus adhérer seulement à la réputation du groupe. Cela lui permet de prendre ses distances face à ces dernières qui lui étaient imposées. Il peut se dire appartenir un groupe (à sa famille, à un syndicat, etc.), mais il peut aussi revendiquer son individualité et son originalité. La réputation devient un outil réflexif. Ce phénomène passe par l'inscription de l'individu dans de nouveaux cercles d'interaction selon ses intérêts. Il multiplie ainsi ses groupes d'appartenances. Il accroît également les espaces et les milieux dans lesquels se jouent ses réputations. Les évaluations sociales qui les constituent sont plus hétérogènes. Elles deviennent moins localisées que dans un collectif unique et se situent dans une pluralité de groupe.

⁵⁹ DE SINGLY François, *L'individualisme est un humanisme*, op. cit.

⁶⁰ *Ibid.*

⁶¹ DUBET François, « Déclin de l'institution et/ou néolibéralisme ? », *Éducation et sociétés*, vol. 25, n°1, 2010, p. 24.

⁶² *Ibid.*, p. 25.

La réflexivité naissante, c'est-à-dire la capacité de se penser soi-même par le processus de distanciation suivi d'un mécanisme d'autotransformation, est aussi un élément qui explique l'épuisement de ces croyances fondamentales. De ce fait, pour l'individu moderne :

« s'ouvre alors ce fossé que rien ne pourra plus combler entre son désir d'être et ce qu'il est ou, dit autrement, entre sa subjectivité et son existence sociale. Le sujet moderne existe dans sa capacité à se penser comme potentiellement autre, en plus ou en moins de ses rôles et statuts, de ses appartenances et assignations. C'est dans ce décalage, dans cette capacité de se penser non pas nécessairement contre (opposé), mais le plus souvent contre (à côté) son personnage fait de statuts, d'habitudes et d'appartenances que le sujet se déploie dans sa capacité d'ouverture et d'imprévisibilité, et qu'il prend pleinement conscience de son irréductible liberté intérieure »⁶³.

Ce « décalage de soi à soi »⁶⁴ peut être rapproché dans une certaine mesure du travail de David Riesman dans *La foule solitaire*⁶⁵. Il explique le passage d'un individu à détermination traditionnelle, un individu intro déterminé, à un individu extro déterminé. Dans le premier cas, l'homme est peu capable de changer de statut ou de rôle social. Il agit selon les règles, principes et valeurs socialement acceptés et qu'il fait siens. Dans le deuxième cas, l'individu est en quête d'autonomie. Il se rend compte qu'il peut exister par-delà ces rôles sociaux en se tournant vers lui-même pour fixer son identité et ses objectifs. Il souhaite se conformer aux attentes sociales pour gagner l'approbation de ses pairs. Le regard de l'autre est alors essentiel.

Selon l'auteur, le passage de la tradition à la modernité a provoqué le passage d'un individu intro déterminé à un individu qui navigue entre intro et extro détermination. C'est dans cette transformation que ce « décalage de soi à soi » est expérimenté, qu'il est possible pour les membres d'une société de se penser en plus que leurs rôles et statuts pour définir leur identité. Par conséquent, l'individu devient aussi davantage conscient des évaluations et jugements qui composent les facettes de sa réputation⁶⁶. Cela amorce également en lui la capacité d'agir sur ces facettes et de déclencher un travail sur ces dernières. Sans jamais pouvoir vraiment la maîtriser, il commence à mettre en place des stratégies de contrôle réputationnel par processus réflexif.

⁶³ JAUREGUIBERRY Francis, « Les technologies de communication : d'une sociologie des usages à celle de l'expérience hypermoderne », op.cit., p. 206.

⁶⁴ *Ibid.*

⁶⁵ RIESMAN David, *La foule solitaire*, Paris, Arthaud, [1950] 1964, p. 320.

⁶⁶ Nous entendons « facette réputationnelle », comme une des représentations partagées venant d'un groupe, dont l'individu a conscience ou qu'il imagine. Il sait qu'elle est constitutive de sa réputation et il a la capacité d'agir dessus ou de la mobiliser lors d'une interaction. Il s'agit par exemple de la facette réputationnelle militante de l'individu.

Ainsi, l'homme moderne est devenu plus conscient de sa capacité de création et de réflexion. Il est plus réflexif. Il se perçoit et perçoit l'autre différemment. L'injonction à prendre en main ses trajectoires biographiques lui est inédite. Il peut alors faire preuve d'autonomie et maîtriser davantage de son existence. L'époque sera marquée par une volonté d'émancipation forte, d'affranchissement des contraintes familiales et traditionnelles au profit de prise de responsabilités et d'une autonomisation individuelle. C'est pendant cette deuxième modernité que la « dérégulation normative du mode d'évaluation » des réputations s'opère⁶⁷. Elles sont de moins en moins dépendantes des normes du groupe et des « cadres communs ». Les forces sociales et la « morale globale » sont amoindries. Les acteurs sociaux développent un rapport plus individualisé à leurs réputations. Ils en deviennent les acteurs et en sont plus responsables. L'arrivée de cette deuxième modernité touche de très près le rapport que l'individu entretient avec sa réputation. Il passe d'une réputation héritée à la nécessité de la travailler.

Ces transformations sociales témoignent d'un processus étendu d'individualisation des modes de vie et des comportements. Parallèlement, la deuxième modernité induit un déclin des structures normatives de la société. C'est ce qu'explique l'auteur François Dubet dans *Le déclin des institutions*, quand il parle de la perte d'influence et de pouvoir de l'école, de la famille ou encore du travail à la fin du XXe siècle dans la construction de l'identité de l'individu⁶⁸. Les trajectoires de vie sont ainsi de moins en moins orientées par des déterminismes sociaux et davantage par la réflexivité émergeant des individus. C'est ce que nous rappelle Anthony Giddens, quand il explique que « la réflexivité de la vie sociale moderne, c'est l'examen et la révision constante des pratiques sociales, à la lumière des informations nouvelles concernant ces pratiques mêmes, ce qui altère constitutivement leur caractère »⁶⁹. Elle est une activité moderne. Cette capacité à se penser soi-même, à prendre de la distance face à ses actions et ses comportements, donne lieu à une prise de conscience sur l'image que l'individu renvoie de lui-même et des publics qu'il pense toucher.

À partir de ce postulat, les spécialistes de la modernité s'accordent à dire que les années 1960 marquent le début de deux angoisses chez l'individu, à la fois existentielles et paradoxales. Dorénavant, ils ont le devoir de s'affirmer de manière singulière, sans pouvoir remplir pleinement cet exercice. Danilo Martuccelli formule cette injonction contradictoire de la deuxième modernité comme « la coexistence contradictoire de la sécurité ontologique et de

⁶⁷ ILLOUZ Eva, *Pourquoi l'amour fait mal. L'expérience amoureuse dans la modernité*, op.cit., p. 38.

⁶⁸ DUBET François, *Le déclin de l'institution*, op.cit.

⁶⁹ GIDDENS Anthony, *Les conséquences de la modernité*, op. cit., p. 45.

l'angoisse existentielle »⁷⁰. C'est ce qu'Ulrich Beck atteste dans *La société du risque* quand il parle du devoir qu'a l'individu vis-à-vis de lui-même et du sentiment d'insécurité ontologique ressenti⁷¹. Assumer la responsabilité de ses échecs et de ses réussites serait le prix de l'autonomie. Cette prise en charge vaut aussi pour les réputations de l'individu. Il en devient le gérant. Face aux différents cercles qui l'évaluent, certaines de ses facettes réputationnelles seront en jeu et il aura le devoir les travailler. Il devra aussi assumer les retours qui lui seront faits. Nous retrouvons cette idée de responsabilisation de l'individu dans les écrits d'Alain Ehrenberg⁷². Selon lui, les individus doivent créer leur propre assurance ontologique. La réputation peut jouer un rôle ici : elle est une façon de se rassurer par l'évaluation. Ainsi, son étude est une opportunité pour comprendre les enjeux de la modernité avancée.

Les individus contemporains doivent trouver un sens à leur existence en faisant des choix biographiques. Tous doivent assumer les évaluations sociales qui résultent de ces choix. En d'autres termes, ils sont des êtres plus autonomes, plus responsables, mais aussi plus incertains. Par exemple, Eva Illouz affirme que les critères objectivés des réputations des individus à l'époque prémoderne assuraient les marchés matrimoniaux. Avec la deuxième modernité et l'incertitude qu'elle induit, la dimension endogamique perd de son importance et les rencontres deviennent moins régulées par cette morale traditionnelle. Ainsi, l'individu plus autonome dans son choix de partenaire sera aussi plus incertain puisque les réputations seront moins connues et maîtrisées. Il aura ainsi le doute sur la pertinence de son choix. Les individus modernes ne cesseront de s'interroger sur les décisions prises dans leur vie et sur les opinions que s'en font les autres. Les frontières de la réputation prémoderne semblent avoir évoluées. Elles étaient ordonnées par des forces sociales. Elles étaient aussi fixées à une échelle collective pour l'individu qui dépendait d'un groupe. Avec la deuxième modernité, la réputation devient un travail à mener sur son image. Elle devient personnalisée et localisée au niveau de ce dernier qui en devient responsable.

1.1.2 Hypermodernité et réputation

⁷⁰ MARTUCCELLI Danilo, *Sociologie de la modernité*, Paris, Gallimard, 1999, p. 527.

⁷¹ BECK Ulrich, *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Flammarion, 2008, p. 282 et 283. D'après lui, son autonomisation reste à nuancer. Les liens sociaux traditionnels s'effacent et sont remplacés par l'ascension de corps intermédiaires, comme les exigences du capitalisme de marché, celles du système néolibéral ou encore celles de la consommation de masse.

⁷² EHRENBURG Alain, *L'individu incertain*, Paris, Calmann-Lévy, 1995, p. 14 et 15.

Dans les années 1980, de nouvelles explications sur la modernité avancée prennent forme. L'une d'entre elles est la postmodernité. Dans cette vision, la société y est décrite comme fragmentée. Les idéaux et les croyances qui ont caractérisé la deuxième modernité se voient remis en question. Des auteurs tels que Jean-François Lyotard y décrivent un individu fragilisé, déstabilisé et animé par un fort sentiment d'insécurité en raison de « la fin des grands récits »⁷³. Il s'agit de la fin des interprétations globales de l'histoire, qu'elles soient économiques, religieuses, scientifiques, politiques, sociales ou culturelles. L'avenir meilleur promis par la modernité avancée grâce au progrès scientifique et à la rationalisation du monde se voit remis en question. C'est cette désillusion sur le futur qui provoque une incertitude individuelle et sociale. Les intellectuels postmodernes considèrent que de cette fin des grands récits découle une désarticulation des sociétés modernisées. Selon eux, le principe d'unité à travers ces grandes structures sociales se désolidariserait à son tour et laisserait derrière lui un espace où des formes et des objets coexisteraient de manières étranges.

Dans cette logique, l'individu accapare tous ces objets lui permettant de donner le sens qu'il lui convient à sa vie. Selon ces penseurs postmodernes, il se tournerait vers des micro-identités, des sous-cultures et sous-groupes face à la perte de croyance et le scepticisme envers les institutions. Les individus auraient alors davantage tendance à se tourner vers des communautés basées sur les mêmes intérêts, qui partagent leurs croyances et valeurs. L'individu y est décrit comme un être autonome dans les choix de ses croyances ou de ses engagements. Ainsi, le consensus sur des récits plus globaux s'épuise et la méfiance envers les institutions totalisantes s'installe⁷⁴. Ce contexte social déclencherait chez l'individu un fort sentiment d'incertitude. Selon Gilles Lipovetsky, ce dernier serait en permanence « obsédé par ses problèmes personnels, exaspéré par un système répressif (...) traumatisé par une violence dont il ignore tout : l'insécurité quotidienne résume sous une forme angoissée la désubstantialisation postmoderne »⁷⁵.

Au vu du caractère incertain de l'avenir, l'individu se retrouve enfermé sur son particularisme. Il n'a d'intérêt que pour la jouissance égoïste de son existence. Son rapport à la reconnaissance devient lui aussi instrumental. Elle doit être immédiate et personnelle. Elle devient une fin en soi. De ce fait, son travail sur ses réputations devient stratégique. Ce mouvement de repli sur soi s'explique par la désarticulation du social. George Balandier parlait

⁷³ LYOTARD Jean-François, *La condition postmoderne : rapport sur le savoir*, Paris, Éditions de Minuit, 1979.

⁷⁴ *Ibid.*

⁷⁵ LIPOVETSKY Gilles, *L'ère du vide : essai sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, 1983, p. 65.

lui d'une société « où tout se défait et où s'affirme le refus des représentations univoques du monde (...) il n'y a plus à saisir une logique d'ensemble »⁷⁶. Pour Jean-François Lyotard, le consensus devient une valeur désuète et suspecte dans ce contexte de fragmentation des discours et des identités. Il explique que :

« le contrat temporaire supplante de fait l'institution permanente dans les matières professionnelles, affectives, sexuelles, culturelles, familiales, internationales comme dans les affaires politiques. L'évolution est certes équivoque : le contrat temporaire favorisé par le système à cause de sa plus grande souplesse, de son moindre coût, et de l'effervescence des motivations qui l'accompagne, tous facteurs contribuant à une meilleure opérativité »⁷⁷.

L'absence de ce principe d'unité entre les composantes de la société est une des caractéristiques fondamentales de la postmodernité. Zygmunt Bauman, penseur sur la crise de la modernité avancée, brosse le portrait d'une société en dissolution. Les titres de ses ouvrages *L'amour liquide* (2003), *La vie en miettes* (2003) et *La vie liquide* (2006) en disent long à ce propos. Selon lui, les structures sociales deviennent flexibles, changeantes et instables (contrairement à la modernité induisant une société « solide » par la force de ses institutions)⁷⁸. Pour cet auteur, cette désagrégation est due à la mondialisation, au modèle économique libéral ainsi qu'à la consommation de masse. Ces différents facteurs exposent les individus à une variété de culture et d'influence dans lesquelles se construire. Dans ce type de société, la seule référence pour l'individu est l'acte de consommation.

Zygmunt Bauman y décrit également des relations interindividuelles de moins en moins permanentes et stables⁷⁹. Dans ce contexte d'interactions motivées par l'intérêt personnel, la valorisation des réputations individuelles serait au cœur des préoccupations. Ainsi, l'action est impulsée par la quête de reconnaissance personnelle et fait abstraction du collectif. L'individu postmoderne serait à la recherche d'une « bonne réputation » sur des temps courts, animé par des intérêts stratégiques, dans des groupes choisis avec qui il partage un intérêt. Il serait utilitariste face au marché concurrentiel de la reconnaissance. Nous serions dans une société fondée sur une course à la gratification individuelle. Il en va de même pour les engagements pris par l'individu. Ces derniers seraient plus éphémères, superficiels et impersonnels envers les autres ou envers l'institution. Ils seraient aussi plus calculés selon les coûts et les bénéfices qu'il peut en tirer. Le sentiment de réalisation de soi primerait sur le reste. En somme, la vision

⁷⁶ BALANDIER George, *Le désordre*, Paris, Fayard, 1988, p. 159.

⁷⁷ LYOTARD Jean-François, *La condition postmoderne : rapport sur le savoir*, op.cit., p. 107.

⁷⁸ BAUMAN Zygmunt, *La société liquide*, Paris, Fayard, 2006.

⁷⁹ BAUMAN Zygmunt, *L'amour liquide. De la fragilité des liens entre les hommes*, Paris, Fayard, 2003.

postmoderne marque une rupture dans la continuité de la pensée moderne. Cette rupture est expliquée par l'épuisement et par l'arrêt de ce qui caractérisait la modernité avancée.

D'autres auteurs, comme Francis Jauréguiberry, abordent ces changements sociaux avec une tout autre perspective, pensant que loin de s'épuiser, la modernité avancée au contraire se renforce dans ce qui fait sa spécificité⁸⁰. Ce constat d'un individu capable d'agir sur le réel ouvre donc une autre conception de cette modernité avancée. Apparue dans les années 1990, elle s'éloigne des théories postmodernes puisque comme son nom l'indique, la société est à un stade « hyper » de ce que proposait la deuxième modernité. C'est-à-dire que des particularités telles que la rationalisation, l'autonomie, le choix ou le mouvement viennent se radicaliser avec le processus d'accélération. Dans cette vision que nous retiendrons dans notre thèse, il s'agit bien d'une « radicalisation », d'un « approfondissement », des caractéristiques de la modernité avancée et non de son épuisement⁸¹. Francis Jauréguiberry insiste sur la question de l'hyper réflexivité. Selon lui, elle toucherait la grande majorité des individus dans un contexte où l'injonction à prendre en main sa trajectoire biographique est particulièrement forte. Cette distanciation acquise chez l'acteur face à ses déterminants sociaux déclenche chez lui un sentiment de responsabilité face à ses échecs, ses réussites, mais aussi vis-à-vis de l'image qu'il renvoie et de sa réputation. Là où ces questionnements touchaient peu d'individus lors de la première phase de la modernité, ils deviennent centraux pour la plupart d'entre eux dans la deuxième modernité. Elle est ainsi nommée l'hypermodernité⁸².

Alain Touraine s'oppose de la même manière à la vision postmoderne. Il refuse ces idées de rejets en particulier grâce à la capacité créatrice du sujet à changer la société collectivement. Dans son ouvrage *La fin des sociétés*, des enjeux communs aux acteurs sont présents dans les luttes sociales⁸³. Ils prennent forme dans les mouvements sociaux et dans l'engagement des individus pour le contrôle du sens de l'histoire de la société. Selon lui, c'est de là qu'émerge l'idée de sujet qu'il définit « comme un rapport à soi transformé par le niveau d'historicité, c'est-à-dire d'autocréation et d'autotransformation d'une société, qui fait des êtres humains la source de légitimité de leurs jugements moraux et sociaux »⁸⁴. De ce fait, les individus issus de cette modernité avancée seraient aussi capables de se décentrer de leur intérêt individuel et de

⁸⁰ JAUREGUIBERRY Francis, « L'individu hypermoderne face aux *big data* », *Sociologie et sociétés*, vol. 49, n°2, 2017, p. 36.

⁸¹ AUBERT Nicole, *L'individu hypermoderne*, Paris, Erès, 2004.

⁸² Nous entendons donc ici l'hypermodernité comme une des interprétations de la deuxième modernité que nous rejoignons.

⁸³ TOURAINE Alain, *La fin des sociétés*, Paris, Le Seuil, 2015, p. 428-433.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 430.

leur rapport stratégique au pouvoir. Les enjeux du travail réputationnel se déplacent ici. Ils s'expriment dans ce niveau de légitimité animé par l'autonomie et la création. Ils migrent vers la capacité de l'individu à avoir une réflexion sur sa propre image et à la modifier. Cela passe notamment par son aptitude à avoir conscience et à évaluer le regard de l'autre. Dans son travail sur le rapport à l'automobile des jeunes, Hervé Marchal pointe justement certaines réflexions qu'ont ces individus sur les choix de personnalisation de leur voiture. Ces choix, qui impacteront directement l'image qu'ont les autres usagers du conducteur, sont révélateurs de la conscience quant au travail réputationnel à mener dans la société contemporaine. Il explique :

« Les jeunes automobilistes désireux d'affirmer leur singularité à travers leur automobile sont attentifs non seulement à la marque de leur voiture, à son niveau d'équipement et de motorisation, mais également aux moindres différences d'un véhicule à l'autre. Un pare-chocs peint aux couleurs de la carrosserie, un certain design de jantes en alliage, un petit sigle collé sur l'aile avant permettent de manifester (...) sa différence et ainsi de matérialiser son identité unique et authentique »⁸⁵.

À partir de ce constat, l'individu devient « hyper » conscient des regards qui l'évaluent et multiplie aussi les espaces dans lesquels il sera évalué. En augmentant ses cercles de sociabilité, il augmente les « arènes » où sont distribuées les évaluations sociales ainsi que les types de regards évaluateurs. Ainsi, davantage de représentations partagées de lui-même lui sont renvoyées⁸⁶. Les occasions de prendre davantage conscience de son *moi social*, d'en être « hyper » conscient s'accroissent. Cependant, il sera plus difficile pour lui d'en avoir le contrôle. C'est la conséquence de l'hétérogénéité des publics qui l'évaluent : les frontières des cercles composant ces publics sont moins définies. En augmentant les individus qui jugent ses actions, il aura moins de contrôle sur les images qu'il renverra. En d'autres termes, à mesure que nous élargissons les cercles que nous fréquentons, les avis portés sur nous augmentent et l'incertitude sur la portée de ses avis s'accroît. La multiplication des opinions et des publics amplifie les questionnements de l'individu qu'il a sur lui-même. Ils deviennent une source importante de réflexivité.

Anthony Giddens avait perçu cette évolution en 1994 lorsqu'il parlait de la présomption d'une réflexivité systématique. C'est-à-dire « une réflexion sur la nature de la réflexion elle-

⁸⁵ MARCHAL Hervé, « Les jeunes et la conduite : une envie sous contraintes », dans David Le Breton, *Les jeunes au volant*, Toulouse, Erès, 2022, p. 155 et 156.

⁸⁶ Nous entendons par « représentations partagées », l'ensemble des évaluations et des jugements des membres d'un groupe sur un individu. Il s'agit d'une image construite et partagée, qui peut être renvoyée à l'individu selon ses actions ou ses discours. Elle n'est pas figée dans le temps. Elle est évolutive selon les actions et discours évalués.

même »⁸⁷, qui est le signe d'un bouleversement social majeur chez les hypermodernes. Ainsi (re) naissent, s'actualisent et s'exacerbent les injonctions modernes. Dans cette ère de l'autobiographie et de l'autorécit, la subjectivité des individus prend une place incontestée. Le moi devient plus qu'un simple point d'intersection de différentes forces. L'individu devient responsable d'accorder et de mêler les diverses faces de son identité par des processus d'autodéfinitions. Processus qui seront matérialisés par des mises en scène de soi, pendant lesquelles l'individu devient hyperresponsable de travailler ces (re) présentations⁸⁸. En multipliant les dimensions de son identité qu'il expose dans différents espaces et face à des regards hétérogènes, il peut développer plusieurs facettes de sa réputation.

Par exemple, un individu peut agir et se présenter de manière à répondre aux attentes d'un groupe dans une situation donnée. Face à un second groupe, il peut adapter ses actions, son discours et se (re) présenter différemment selon de nouvelles attentes. L'exercice peut se répéter autant de fois que l'individu interagit face à un public. Ainsi, les multiples groupes ne partageront pas la même représentation de l'individu en question en fonction des manières dont il s'est présenté devant eux. L'individu, alors « hyper » réflexif, prend conscience de ses différents statuts et rôles qu'il doit jouer selon le public avec qui il interagit. Un effort d'articulation et d'harmonisation de ses représentations lui est nécessaire afin de rester cohérent, pour ne pas perdre la face, mais aussi pour ne pas dégrader sa réputation. Le fait d'être conscient des publics évaluateurs ainsi que de leur hétérogénéité complexifient davantage le rapport qu'entretient l'individu avec son travail réputationnel.

Par conséquent, ils doivent se questionner sur les manières dont ils articulent leurs engagements⁸⁹. Avec les outils numériques, les actions et les réflexions des individus engagés s'inscrivent dans un enchevêtrement d'échelles. Elles deviennent à la fois possibles et nécessaires au niveau local comme au niveau global⁹⁰. L'exemple de la défense de l'environnement est là encore pertinent. Un individu peut avoir le sentiment d'être responsable et de mener des actions à la fois dans son quartier, mais aussi à un niveau mondial. L'importance d'agir à plusieurs échelles est aussi un résultat d'une étude réalisée en 2013 sur la conception de l'engagement des jeunes de 18-25 ans⁹¹. Elle est révélatrice d'un basculement dans l'ordre

⁸⁷ GIDDENS Anthony, *Les conséquences de la modernité*, op. cit., p. 45.

⁸⁸ GOFFMAN Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi*, op.cit., p. 25.

⁸⁹ BECQUET Valérie, *Jeunes engagés*, Paris, Syllepse, 2014.

⁹⁰ GIDDENS Anthony, *Les conséquences de la modernité*, op. cit., p. 156

⁹¹ ViaVoice, « Les jeunes, la société, l'engagement », *L'Observatoire Libération – Animafac*, 2013. Voir tableau, p. 13.

des stratégies d'intervention possibles et des modes d'engagement dans cette tranche d'âge. Une des questions posées est : « Pour améliorer vraiment les choses dans la société, quel moyen vous semble le meilleur ? ». Les réponses tendent vers l'action personnelle, individuelle, de consommation locale. Dans cette étude, plus de 44 % des jeunes ont répondu que si chacun montre l'exemple dans sa vie personnelle, cela peut contribuer à changer les choses à une plus grande échelle. Par exemple, plus de 32 % disent qu'il faut boycotter et mieux sélectionner ses produits.

Pour les jeunes engagés, il faut agir pour des causes globales et mondialisées, mais à une échelle d'action locale. Cette dynamique peut se rapprocher du concept de « Glocalisation » de Roland Robertson⁹². Il le définit comme une globalisation qui se donne des limites, qui s'adapte aux réalités locales. L'auteur envisage dans son concept de débiter son engagement par l'intégration de la dimension locale même si la cause est planétaire. C'est en ce sens que le rapport à l'espace se modifie dans l'engagement des individus hypermodernes. Il se « glocalise », puisqu'il tend à intégrer différentes échelles⁹³. Ces dernières impactent également les groupes d'évaluateurs qui constituent les réputations des individus contemporains. Leur nombre va augmenter et ils vont se répartir ainsi que se croiser à plusieurs niveaux. Ils pourront être à la fois dans des cercles très délimités (un groupe fermé qui partage un intérêt par exemple), mais aussi beaucoup moins localisés puisque plus dispersés dans les espaces (comme un ensemble d'individus hétérogènes qui se retrouvent sur un réseau social).

Le travail réputationnel se joue donc sur plusieurs échelles. De ce fait, les variables contextuelles seront plus nombreuses à prendre en compte (nombres d'individus qui évaluent, notoriété de chaque individu, statut et rôle dans l'espace donné, etc.). Par exemple, sur un réseau social la réputation peut se jouer simultanément à une échelle globale et publique dans un échange de commentaires ouvert à tous, mais aussi à une échelle locale plus intime dans une conversation privée sur le réseau. Si nous multiplions cette logique au nombre de réseaux utilisés par le jeune ainsi qu'au nombre de conversations (privées, semi-privées ou publiques)

⁹² ROBERTSON Roland, « Glocalization : time-space and homogeneity-heterogeneity », dans FEATHERSTONE Mike, LASCH Scott et ROBERTSON Roland (dir.), *Global Modernities*, New York, Sage Publications Inc, 1995, p. 25-44.

⁹³ C'est une des conclusions que fait Anton Oleinik dans sa comparaison des protestations politiques de 2013 en Russie et en Ukraine. Les Ukrainiens, grâce à leur compromis entre les répertoires d'actions locaux et universels, ont eu plus de succès que les manifestants russes. L'auteur explique que c'est par ce mélange entre tradition et rationalité moderne, entre pratiques locales et méthodes globales, qu'ils ont su se démarquer de l'échec voisin. Dans OLEINIK Anton, « Entre localisme et universalisme : le *Maidan* ukrainien en 2013 », dans PLEYERS Geoffrey et CAPITAINIE Brieg (dir.), *Mouvements sociaux. Quand le sujet devient acteur*, Clamecy, MSH, 2016, p. 191-204.

menées sur ces canaux, on comprend aisément que le travail réputationnel est moins balisé qu'auparavant.

Au niveau des lieux où se joue la réputation, une particularité est dégagée quand Olivier Bobineau explique que les espaces institutionnels de l'engagement, hérités et rigides, se voient remplacés par des espaces plus flexibles, polymorphes et éphémères⁹⁴. Les jeunes engagés alternent entre des phases de participation citoyenne dans ces sphères publiques et des périodes d'engagement dans des sphères privées. Ils multiplient les réseaux dans lesquels ils s'intègrent et choisissent de passer de l'un à l'autre à leur guise. L'arrivée des TICs accroît ce phénomène et provoque la déconnexion entre activisme et zone géographique. Les jeunes engagés n'ont plus besoin d'être sur le lieu de la manifestation pour s'engager. Des alternatives sont possibles (signer des pétitions en ligne par exemple). Ils n'ont plus à être frontalement exposés lors d'évènements. On peut encore parler de territoire, moins au sens géographique que thématique.

Cette déconnexion entre activisme et zone géographique questionne la construction des représentations partagées de l'individu par les cercles de reconnaissance. La présence physique n'est plus nécessaire pour travailler son image de militant. Il est possible de le faire à distance, par l'utilisation d'outils connectés. La visibilité du militant sera différente. Quand la présence de son corps attestait de son engagement, il peut désormais ne jamais être présent physiquement sur un lieu de manifestation et pourtant se dire et être reconnu comme engagé. De nouveaux enjeux sur le travail de sa réputation apparaissent dans ce contexte. En donnant à voir un ensemble de pratiques engagées en ligne, l'individu pourra être évalué comme militant sans être sorti de chez lui et sans rencontrer physiquement ses évaluateurs. Les modes d'évaluation ainsi que les frontières de l'engagement se voient déplacés avec cet effet de déconnexion.

En même temps que les arènes réputationnelles se multiplient et se croisent, la temporalité des réputations évolue. Le rapport au temps fut également la porte d'entrée d'analyse de l'hypermodernité. Quand le temps était conçu dans les sociétés traditionnelles de manière cyclique, long, unique, organisé et rythmé par les besoins de la vie sociale (saisons, phases de la lune, rythmes agricoles ou religieux), les avancées industrielles et techniques de la deuxième modernité ont bouleversé cette période. Le temps est divisé selon un calendrier, selon des horaires de travail et de loisir. Ce dernier, alors devenu linéaire et planifié, est ressenti comme accéléré lors de la modernité avancée⁹⁵. Les penseurs hypermodernes voient cette

⁹⁴ BOBINEAU Olivier, *Les formes élémentaires de l'engagement. Une anthropologie du sens*, op. cit., p. 62-66.

⁹⁵ ROSA Hartmut, *Une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte, 2010.

accélération accentuée chez les individus. Elle est vécue à un rythme sans précédent. Les communications instantanées, les moyens de transport toujours plus nombreux et rapides ont participé à cette radicalisation. L'urgence et l'instantanéité deviennent des injonctions contemporaines. Le temps est alors envisagé d'une manière inédite par l'individu hypermoderne. Il est dorénavant perçu comme une succession de séquences que l'on peut manipuler et maîtriser afin de l'optimiser⁹⁶.

Ainsi, il semblerait que les évaluations qui forment la réputation n'échappent guère à cette modification du rapport au temps. Quand elles se figeaient profondément dans un temps long, ou qu'elles se transmettaient lentement d'un groupe à l'autre éloigné géographiquement dans les sociétés antérieures à l'hypermodernité, aujourd'hui elles ne répondent plus aux mêmes logiques. Elles peuvent être davantage provisoires, plus rapidement transmises, oubliées et/ou remplacées et donc perdre de leur puissance. Elles sont moins inscrites dans un temps long et sont moins dépendantes des temporalités antécédentes. Paradoxalement, les Tics ont participé à la fois à ce phénomène, mais aussi à son contraire. L'accélération qu'elles produisent dans les évaluations des actions des individus est aussi puissante qu'elles figent dans le temps des marques réputationnelles à chaque individu qui les utilise. Toutes les données laissées en ligne par les internautes sont des traces de leur passage. Elles peuvent participer à la formation de leurs facettes réputationnelles dans des temporalités croisées (synchrones et asynchrones).

Dans ce rapport au temps hypermoderne, l'individu s'impose un cadre régi par l'urgence. Il s'inscrit dans des logiques de mouvement perpétuel (par exemple, l'ennui peut être quelque chose de mal vu et mal vécu dans l'hypermodernité). La succession d'activités diffuses dans un temps calculé et saccadé est organisée afin d'en tirer le maximum de profit et de plaisir. Nicole Aubert démontre que ce rapport au temps à une échelle collective peut être facteur de dysfonctionnements organisationnels, ou, à une échelle individuelle, source de stress et d'épuisement⁹⁷. Par exemple, la succession rapide des évaluations peut faire poser à l'individu des questionnements incessants sur sa réputation. Ils peuvent être source de fatigue intense. Comment l'individu est-il vu dans ce cercle d'ami ? Qu'a pensé tel(s) évaluateur(s) de son action ? A-t-il été à la hauteur des attentes ? Si ce n'est pas le cas, quelle décision prendre ? De même que le temps, le rapport aux autres est directement impacté par la rationalisation, devenue elle aussi « hyper ». L'individu devient consommateur de relation, « à la carte » selon l'agrégation de ses satisfactions. Il zappe, consomme, use et jette la relation quand il n'est pas

⁹⁶ AUBERT Nicole, *Le culte de l'urgence : la société malade du temps*, Paris, Flammarion, 2009.

⁹⁷ *Ibid.*

satisfait. L'hypermodernité lui impose cette morale conséquentialiste (où l'action est évaluée par ses conséquences) et maximaliste (où maximiser le bien être est un objectif fondamental).

Ces logiques peuvent provoquer un lot de frustration puisque « l'individu hypermoderne est en recherche d'un croire non pas tant qui sauve après, mais qui guérit maintenant des souffrances et frustrations engendrées, entre autres, par le décalage entre la réalité et les désirs produits et non réalisés par la modernité »⁹⁸. Si ce rapport au temps marque « l'approfondissement de la rationalité instrumentale, sur les capacités décuplées de l'action humaine vers plus d'efficacité, sur la généralisation du mouvement et sur l'accélération du temps »⁹⁹, alors il ne faut pas oublier que l'hypermodernité porte également sur « la capacité réflexive qu'elle offre aux individus de pouvoir se penser en extériorité à eux-mêmes »¹⁰⁰. L'individu a la capacité d'agir sur le réel et de porter un regard réflexif sur ces pratiques. Pour Anthony Giddens, des transformations au-delà des institutions de la modernité avancée sont possibles¹⁰¹. L'individu se situe dans cette nébuleuse d'actions et de dynamiques, liant hyperrationalisation, mais aussi hyperréflexivité.

Un phénomène qui illustre peut-être le mieux cette ambivalence chez l'individu hypermoderne est l'engagement écologique. Il est à la fois la conséquence des excès de l'idéologie moderniste, mais aussi la preuve de la capacité des hommes et des femmes à transformer le réel. Cette idéologie prend source quand certains traits de la deuxième modernité sont poussés. La confiance aveugle en la rationalisation et la raison, ou la supériorité de l'Homme sur la Nature par le progrès technique et scientifique sont des éléments qui amoindrissent les capacités réflexives de l'individu¹⁰². La sécularisation, le désenchantement, la rationalisation, l'autorité rationnelle et l'éthique de la responsabilité de Max Weber définissent pleinement cette modernité avancée selon Alain Touraine. L'auteur ajoute à cette conception, l'arrivée de la domination des élites sur le reste du monde par son organisation marchande et par la colonisation¹⁰³. Cette idée de modernisme est aux antipodes de l'humanisme, comme l'a démontré le penseur écologiste Bernard Charbonneau, en raison de sa

⁹⁸ BOBINEAU Olivier, *Les formes élémentaires de l'engagement. Une anthropologie du sens*, op. cit., p. 54

⁹⁹ JAUREGUIBERRY Francis, « L'individu hypermoderne face aux *big data* », *Sociologie et sociétés*, op.cit., p. 49.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 50. Pour un autre exemple de travail qui met en exergue ce phénomène, les interprétations de Francis Jauréguiberry et de Jocelyn Lachance sur le voyageur hypermoderne et ses facultés à être « hyper-réflexif », mais aussi hyper-instrumentale face au réel, sont pertinents dans JAUREGUIBERRY Francis et LACHANCE Jocelyn, *Le voyageur hypermoderne*, op.cit.

¹⁰¹ GIDDENS Anthony, *Les conséquences de la modernité*, op.cit.

¹⁰² TOURAINE Alain, *Critique de la modernité*, Paris, Fayard, 1992, p. 46.

¹⁰³ *Ibid.*

nature dépersonnalisante¹⁰⁴. Selon lui, l'innovation et l'accumulation des savoirs techniques deviennent excessives et rompent un lien avec la nature qu'entretenait l'homme dans les sociétés traditionnelles. La nature est par conséquent impactée et dégradée par cet élan moderniste.

Cette idéologie déclenche les prémices des inquiétudes écologiques. Ils sont liés à la prise de conscience chez l'individu, de ses erreurs, ses excès et ses limites. Dans ce contexte, comment est-il possible qu'un ensemble de « *Je* » forme un « *Nous* » assez puissant pour lutter contre un système de valeurs où l'individualisme est profondément ancré ? Est-ce que les risques inhérents aux crises écologiques sont assez importants pour dépasser cet ensemble d'intérêts particuliers et susciter l'engagement ?¹⁰⁵ Les travaux classiques en sociologie de l'action d'Alain Touraine soulignent la notion de responsabilité de l'individu à s'engager dans la vie politique de la cité. Cette idée, reprise des écrits de Jean Jacques Rousseau dans le *Contrat Social*, introduit une vision d'un « *Nous* » qui dépasserait l'individu, au nom de la construction collective d'une société plus juste¹⁰⁶.

Alain Touraine explique que la modernité avancée offre à la fois une qualité émancipatrice à l'individu face à sa condition sociale, mais aussi un ensemble de responsabilités qu'il doit assumer¹⁰⁷. L'individu, par ses engagements, a la capacité de dépasser la recherche de profils pour valoriser ses facettes réputationnelles. Il s'inscrit dans une cause plus grande, qui le dépasse, en reconnaissant que des mouvements collectifs ont la capacité de changer le sens de l'histoire. Il ne s'agit plus de s'engager à améliorer les conditions d'existence d'un groupe ou de réguler la vie collective, mais plutôt de s'engager pour la survie de l'humanité au niveau mondial. Les individus s'engagent dans l'écologie non plus pour que demain soit meilleur qu'aujourd'hui, mais parce que demain risque d'être pire qu'aujourd'hui¹⁰⁸.

¹⁰⁴ JAUREGUIBERRY Francis, *L'actualité de la pensée de Bernard Charbonneau*, discours d'ouverture du colloque « CHARBONNEAU Bernard : habiter la terre », Pau, 2-4 mai 2011.

¹⁰⁵ C'est ce qu'ont montré Milo Vilain et Narda Henriquez dans leurs travaux respectifs sur les défenseurs de l'océan Atlantique et sur la protection des ressources naturelles des sociétés andines et amazoniennes. Dans VILAIN Milo, *Les défenseurs de l'océan Atlantique : des écologistes sans frontières*, Thèse de sociologie, Université de Pau et des Pays de l'Adour, 2019, 459p et HENRIQUEZ Narda, « Le sujet local et global. A propos des ressources naturelles dans les pays andins », dans PLEYERS Geoffroy et CAPITAINE Brieg (dir.), *Mouvements sociaux. Quand le sujet devient acteur*, op.cit., p. 163-177.

¹⁰⁶ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Du contrat social, ou Principes du droit politique*, Amsterdam, Marc-Michel Rey, 1762.

¹⁰⁷ TOURAINE Alain, *Critique de la modernité*, op. cit. Pour sa démonstration, Alain Touraine s'appuie sur la morale kantienne (qui correspond au remplacement des idéaux et des commandements qui viennent de l'extérieur par une volonté douée de raison) et sur la politique de Rousseau (qui cherche à unir la raison et la volonté pour « défendre une liberté qui est moins une révolte contre l'ordre social que la soumission à l'ordre naturel » p. 38 et 39).

¹⁰⁸ BOBINEAU Olivier, *Les formes élémentaires de l'engagement. Une anthropologie du sens*, op. cit., p. 62-66.

1.1.3 Conclusion

La relation de l'individu à sa réputation a évolué avec les phases sociétales décrites. Quand la personne était dépendante d'une morale collective et de contraintes sociales puissantes, les évaluations sociales étaient inscrites dans un « cadre commun ». L'analyse de la société de cour réalisée par Norbert Elias illustre bien cette idée. Les nouveautés impulsées par le passage des sociétés traditionnelles, à la première modernité, puis à la modernité avancée touche de plein fouet le rapport à la réputation. L'individu, plus autonome dans les rôles et les statuts qu'il endosse, se pose davantage la question de l'image qui lui est associée. Avec la première modernité, sa réputation commence à se détacher des forces collectives traditionnelles. Avec la modernité avancée, elle semble flotter à la merci de courants réputationnels.

Elle est désormais associée à un nom personnel et peut aussi l'être à un ou plusieurs collectifs. Par conséquent, les systèmes de reconnaissance ne sont plus les mêmes. Les groupes et les scènes où se jouent les réputations s'accroissent. La construction de ces représentations sociales partagées s'élabore dans divers contextes. Il y a une diversification des espaces de reconnaissance et une multiplication des réputations que doit travailler l'individu. Également, le temps de formation, de modification ou encore de circulation des réputations se voit rétréci et accéléré. Au cours de l'histoire, nous assistons au passage d'un individu qui doit se conformer à la réputation d'un groupe précis à la nécessité d'effectuer un travail sur ses différentes réputations. Il en devient le gérant. L'hypermodernité semble avoir tracé un lien fort entre autonomie et réputation qui était plus faible auparavant.

Ces nouvelles injonctions à la gestion individuelle de ses réputations ne sont pas synonymes de repli sur soi. L'individu hypermoderne n'est pas qu'un stratège qui cherche à être valorisé par ses pairs. La reconnaissance de soi n'est pas toujours une finalité personnelle. Cet individu est plus complexe parce qu'il est aussi animé par des principes qui dépassent ses propres intérêts. Il est un producteur du social. La relation entre engagement et réputation est également transformée. En effet, les valeurs de l'individu prennent forme dans ses engagements au sein de mouvements sociaux. Il s'associe à la réputation du mouvement collectif, il accepte d'être identifié à la cause, sans en être dépendant. Dans ce cas, cela ajoute une dimension supplémentaire dans l'analyse des travaux réputationnels des individus hypermodernes. En

particulier quand nous savons que la modernité avancée a impulsé de nouvelle manière de s'engager¹⁰⁹.

¹⁰⁹ BOBINEAU Olivier, *Les formes élémentaires de l'engagement. Une anthropologie du sens*, op.cit.

1.2 Modèles historiques de l'engagement : de la réputation du mouvement à la réputation du militant

1.2.1 Répertoire et registre d'action

Charles Tilly analyse les mouvements sociaux et politiques du début du XVII^e à la fin du XX^e siècle en France¹¹⁰. Il y recense les engagements et leurs transformations sur cette période. Il développe une base théorique fondamentale en sociologie des mouvements sociaux qui permet de comprendre que des éléments structuraient fortement ces groupes et laissaient peu de place aux individualités. L'engagement y était total et les protestataires s'adaptaient aux moyens proposés par le mouvement. Le *répertoire* et le *registre* d'action font partie de ces éléments que l'auteur a particulièrement étudiés. Le premier correspond aux différentes actions militantes d'un groupe et le second aux interactions déployées par les militants lors de leurs engagements. Charles Tilly définit le *répertoire* d'action ainsi :

« Toute population a un répertoire limité d'actions collectives, c'est-à-dire de moyens d'agir en commun sur la base d'intérêts partagé. Ainsi, la plupart des gens savent aujourd'hui comment participer à une campagne électorale, fonder une association ou s'y affilier, mettre une pétition en circulation, manifester, faire la grève, tenir un meeting, créer un réseau d'influence, etc. Ces différents moyens d'action composent un répertoire, un peu au sens où on l'entend dans le théâtre et la musique, mais qui ressemble plutôt à celui de la *comedia dell'arte* ou du jazz qu'à celui d'un ensemble de musique classique. On en connaît plus ou moins bien les règles, qu'on adapte au but poursuivi (...) Le répertoire en usage dicte l'action collective. Malgré la spontanéité qu'on associe parfois à l'idée de foule, les gens tendent à agir dans le cadre limité de ce qu'ils connaissent, à innover sur la base de formes existantes, et à ignorer toute une partie des possibilités qui leur sont en principe ouvertes »¹¹¹.

Selon lui, ces deux éléments structurant les mouvements ont connu un tournant progressif, mais essentiel à la moitié du XIX^e siècle. Les manières de s'engager en France ont par la suite été bouleversées. Avant cela, le patronage servait de corps intermédiaire pour faire remonter les plaintes ou les désaccords. Il constate que les répertoires d'actions hérités du passé sont « de moins en moins efficaces pour ce qui est de changer les structures du pouvoir, et de plus en plus efficace pour signaler [aux gouvernements] les problèmes dont il doit s'occuper en priorité »¹¹². Un tournant dans les manières d'agir collectivement devient nécessaire pour améliorer l'action. Le *répertoire* évolue considérablement à cette période. Les individus se

¹¹⁰ TILLY Charles, *La France conteste : de 1600 à nos jours*, Paris, Fayard, 1986.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 541 et 542.

¹¹² *Ibid.*, p. 485.

détachent des moyens proposés par les acteurs sociaux dominants de l'époque (patronage, notables, chef d'entreprise, etc.) pour devenir plus autonomes.

Les protestataires inventent leur propre *répertoire* d'actions en faisant preuve d'innovation et en mobilisant leurs ressources (pétitions, occupations de locaux avec séquestration, création de slogans, etc.). Les nouveautés dans le *répertoire* et dans les *registres* d'action placent les collectifs protestataires dans des situations inédites. Cette transformation soulève un point intéressant dans la pensée de l'auteur. Il explique que « nous saurons qu'une ère nouvelle a commencé non pas lorsqu'une élite ou une constitution nouvelle sont apparues, mais lorsque, dans sa lutte, le peuple recourt à des moyens nouveaux »¹¹³. Ce glissement peut s'interpréter comme un indicateur de changements profonds dans la société française impulsé lors de la deuxième modernité, marquant une nouvelle ère militante pendant le XX^e siècle.

Dans ce contexte social, deux phénomènes parallèles se déploient. Le premier est « le développement du capitalisme (recherche du profit à partir de la confrontation des intérêts privés) » et le second est « la construction d'un État moderne (recherche de l'ordre public à partir de l'intérêt général) »¹¹⁴. À cela s'ajoute l'émergence d'un troisième acteur qui se constitue entre les protestataires et le patronat. Il s'agit de « la société civile, qui se conçoit et s'édifie comme une libre association et activité d'individus souverains »¹¹⁵. Ce tiers permettra une autonomisation accrue des manifestants ainsi qu'une mise à disposition d'un ensemble de moyens lors des contestations. Les relations au sein des conflits sociaux sont modifiées, ce qui impacte le *registre* d'interactions entre les acteurs du débat et les motifs de lutte.

L'engagement regroupait jusqu'au début du XVII^e siècle un registre d'interactions *compétitif* (revendication de ressources entre communautés voisines et rivales). Puis, il devient *réactif* au début de la première révolution industrielle (lutttes défensives contre des forces sociales plus grandes et éloignées comme les grands propriétaires) et devient *proactif* au XIX^e siècle. Ce dernier ouvre la voie à de nouvelles demandes qui n'ont jamais été formulées (l'exemple du mouvement ouvrier et de l'ouverture de leurs droits sociaux est relativement marquant). Ces trois phases de transformation dessinent un individu ainsi qu'un engagement en mouvance, dans un contexte social qui tend vers la modernisation. Modernisation qui affaiblit les forces sociales et la « morale globale » qui structurait l'engagement.

¹¹³ *Ibid.*, p. 56.

¹¹⁴ BOBINEAU Olivier, *Les formes élémentaires de l'engagement. Une anthropologie du sens*, op. cit., p. 20.

¹¹⁵ *Ibid.*

Comprendre ces changements, c'est aussi comprendre l'évolution de la relation entre l'engagement des mouvements protestataires et leur image renvoyée dans l'espace public. En effet, lors des mutations des *registres* et des *répertoires* d'action repérées dans la première modernité par Charles Tilly, les militants étaient encore marqués par des appartenances fortes vis-à-vis des mouvements. La réputation du groupe prévalait. Elle était définie et délimitée par le collectif. Son cadre était formel. L'engagement et la réputation étaient encadrés par « des rituels et des rôles publics »¹¹⁶. L'individu devait adhérer à ces modèles préétablis de *registre* et de *répertoire* d'action pour être considéré comme engagé. S'il y dérogeait, il ne pouvait bénéficier d'une telle réputation. Mais l'autonomie croissante de l'être social lui permet d'augmenter ces *registres* et ces *répertoires* d'action en proposant de nouvelles modalités. Quand la « bonne réputation » de l'engagé était liée à sa capacité à se conformer à un modèle d'action d'un groupe, elle est désormais associée à sa capacité d'innover dans la seconde moitié du XX^e siècle.

À l'aube de l'hypermodernité, l'apparition de nouveaux modes de revendication plus spectaculaires (telle que la séquestration de cadre ou les blocages d'usine) couplée à la démocratisation des médias de masse permet de diffuser le message des militants plus abondamment. La réputation des mouvements sociaux prend une autre ampleur en touchant des publics inédits. Cette médiatisation participe à la construction de l'image des collectifs. De plus, l'autonomisation de ces mouvements permise par le développement de la société civile institutionnalise les revendications et les statuts des groupements militants. Ce phénomène renforce la légitimité de ces derniers dans l'opinion publique. Ces différentes transformations font évoluer la réputation des collectifs sociaux et politiques dans la modernité avancée. Elle devient plus accessible par la médiatisation des actions, mais aussi plus institutionnalisée et légitime. La réputation des individus est encore fortement collée à celles des mouvements dans lesquels ils sont engagés.

1.2.2 D'un engagement idéologique...

Pour discuter des effets de la fin de la première modernité et de l'arrivée de l'hypermodernité sur la réputation et l'engagement, appuyons-nous sur les travaux de Jacques Ion dans son œuvre *La fin des militants ?*¹¹⁷. Partons de l'idée du sociologue, selon laquelle une nouvelle page du militantisme s'est tournée lors du passage de la première modernité à la

¹¹⁶ ILLOUZ Eva, *Pourquoi l'amour fait mal. L'expérience amoureuse dans la modernité*, op.cit., p. 72.

¹¹⁷ ION Jacques, *La fin des militants ?*, Paris, L'Atelier, 1997.

modernité avancée. Selon lui, nous sommes passés d'un engagement « total » à un engagement « post-it »¹¹⁸. Dans son ouvrage, l'auteur précise qu'en aucun cas un modèle ne vient remplacer l'autre. Les anciens militants n'agissent pas uniquement selon le modèle d'engagement « total », tout comme les plus récents ne répondent pas qu'au modèle « post-it ». Cette transition implique que l'individu n'a plus la nécessité de se conformer à la réputation du mouvement. Il doit d'abord se l'approprier, puis il prendra de la distance par rapport à celle-ci pour entamer son travail réputationnel individuel de militant. Les deux réputations, collective et individuelle, pourront entrer en tension ou coexister selon le travail d'articulation de l'individu. Il pourra arriver qu'elles soient en conflit si par exemple les valeurs du mouvement ne correspondent pas en tout point à celles de l'individu.

Pour Jacques Ion, plusieurs facteurs ont provoqué la transition d'un type d'engagement à un autre. Dans un premier temps, c'est « le modèle communautaire du citoyen engagé » qui a dominé. Il s'agit là d'un modèle d'engagement hérité, traditionnel, au nom des « grands idéaux » souvent abstraits pour le militant. Dans ce cas, c'est le mouvement formé par les adhérents autour de la communauté qui va définir l'individu, avec un fonctionnement vertical. La délégation de sa parole vers le groupe est une des caractéristiques de ce militantisme. La capacité de l'individu à se conformer au fonctionnement du mouvement valorisait sa réputation d'engagé. Les organisations ont une hiérarchie plutôt rigide. Il s'agit souvent de corporations, d'organisations syndicales ou partisans qui défendent les droits des travailleurs.

Les membres de l'organisation répondaient à une filiation. Des modalités et des répertoires d'actions collectifs limités y étaient associés. Dans ce modèle, l'implication du militant est intense et l'attachement identitaire aux valeurs de la communauté est puissant. Ce modèle nourrit des représentations contemporaines à propos de l'engagement des jeunes, qui ne s'engagent plus « comme avant », à l'époque des « grandes » idéologies et des « grands » combats politiques¹¹⁹. Avancer de telles idées sous-entendrait qu'un âge d'or de l'engagement eût existé. Mais cette idée est rectifiée par Jacques Ion. Il explique qu'il s'agit plutôt d'une idéalisation d'un modèle passé plus que de la réalité vécue par les militants.

Ainsi la notion de « crise de l'engagement » perd de son sens et vient à être remplacée. Olivier Fillieule parle lui de « crise de la participation »¹²⁰. Il indique que si cette notion est

¹¹⁸ Il s'agit d'une lecture schématique, d'un modèle d'analyse, entre « ancien » et « nouveau militant ». Ces idéaux types ne couvrent évidemment pas l'ensemble de la complexité des réalités militantes.

¹¹⁹ BOBINEAU Olivier, *Les formes élémentaires de l'engagement. Une anthropologie du sens*, op.cit., p. 10.

¹²⁰ FILLIEULE Olivier, « Le désengagement militant », Paris, Belin, 2005.

utilisée, c'est à cause du phénomène de désyndicalisation. Selon lui trois facteurs expliquent ce désengagement. Tout d'abord, la variabilité des redistributions entre en compte. Il s'agit de la valorisation que le groupe accorde à l'individu pour ses actions menées pour le collectif. Elle peut-être plus ou moins valorisante selon le type d'engagement et d'action. D'après l'auteur, l'individu serait de plus en plus à la recherche de reconnaissance personnelle dans son engagement. Cette quête de valorisation de soi donne une place importante au travail réputationnel du militant lorsqu'il s'engage. L'initiative et l'autonomie dont il fera preuve seront des éléments constitutifs de cette reconnaissance individuelle. Sa capacité à innover devient un moyen de travailler sa réputation.

De plus, la perte de croyance dans les idéaux du mouvement expliquerait le passage d'un engagement « total » à « post-it ». Cette conception contemporaine de l'engagement renvoie aux problématiques de l'incertitude moderne. L'individu ne serait plus autant prêt à tout sacrifier pour une cause, qu'importe le prix à payer, parce que ses convictions envers le collectif seraient moins fortes. Le dernier élément explicatif de ce changement est la transformation des relations de sociabilités au sein des mouvements. Avec la multiplication des réseaux et des fréquentations de groupe de pairs, l'individu est amené à se détacher de ses engagements pour d'autres types d'expériences et relations sociales.

De plus, Laurent Lardeux évoque un élément qui remet en question cette conception de « crise » de l'engagement. Il se situe au niveau des pratiques contestataires¹²¹. Quand les militants ancrés dans un engagement « total » occasionnaient des gênes par des grèves, les « nouveaux » militants arrivent désormais à peser dans les rapports de force par l'usage habile des médias (notamment avec les réseaux sociaux). Ils produisent et diffusent des contenus intelligibles, légitimes, alternatifs et indépendants des puissances médiatiques traditionnelles. Selon le sociologue, les collectifs sont aujourd'hui plus souples et s'organisent en réseau. Ils se caractérisent par une forme d'égalité des statuts et par une autonomie dans les modalités d'engagement. Pour Jacques Ion, la représentation de la crise de l'engagement serait basée sur la vision nostalgique du militantisme, avec un modèle de militant trop décalé pour qu'ils soient valables aujourd'hui¹²². Le paradigme d'analyse de l'engagement se voit transformé.

Dans ce contexte, on assiste au passage de l'individualisme « abstrait » à l'individualisme « concret » expliqué par François De Singly. Au niveau des réputations, cela

¹²¹ LARDEUX Laurent, « L'engagement des jeunes : stabilité et (r)évolution », op. cit., p. 80 et 81.

¹²² ION Jacques, *La fin des militants ?*, op. cit., p. 10.

se traduit par le passage d'un individu qui endossait une réputation d'un groupe protestataire à un individu qui doit d'abord la recevoir sans forcément s'y conformer, avant de devoir travailler sa réputation militante. La transition de l'engagement « timbre » à l'engagement « post-it » matérialise ce changement de paradigme. Quand la réputation de l'individu était encore régie par les forces sociales du collectif, qui englobait les individualités, son engagement répondait aux caractéristiques développées par Jacques Ion. Sa réputation était elle aussi transmise par la tradition, construite par une lutte dont l'individu dépendait et qui la dépassait. Son attachement aux valeurs qu'elle représentait était intense. Mais les reconfigurations des frontières de l'engagement impulsé par la deuxième modernité entraînent des répercussions sur le travail réputationnel individuel et collectif.

En particulier si on reprend un des trois aspects de la « crise de la participation » évoquée par Olivier Fillieule. Le groupe valorise davantage l'individu en le reconnaissant personnellement pour ses actions. Il est gratifié par des évaluations positives. Qui plus est par un groupe qui est significatif pour lui. Les autres membres évalueront ses pratiques engagées et l'individu en retour travaillera ses réputations selon ces évaluations. Il pourra s'adapter selon les critères de reconnaissance du groupe, selon la place qu'il veut se faire en son sein ou encore selon les relations qu'il cherche à nouer. À une échelle collective cette fois-ci, l'utilisation des nouveaux moyens de communication (réseaux sociaux, smartphones, etc.) participe à l'autonomisation de la réputation du mouvement. Ces outils permettent à la fois l'autopromotion du collectif, mais aussi le développement de nouvelles pratiques militantes en ligne. Par exemple, le mouvement pourra se créer une page sur chaque réseau social qu'il souhaite utiliser. Il l'alimentera de contenu selon ses buts et ses messages à diffuser.

De ce fait, les réputations à l'échelle individuelle se travaillent chez les militants, et celles à l'échelle collective se détachent de plus en plus du monopole médiatique traditionnel. Dans quelle mesure l'autonomisation et la responsabilisation exacerbée par l'hypermodernité touchent-elles cette relation entre réputation et engagement ?

1.2.3 ... à un engagement pragmatique : quelles différences ?

Dans la théorie de Laurent Lardeux, ce qui est appelé « crise du militantisme » correspond en fait à l'autonomisation des individus face aux structures dans lesquelles ils sont engagés. L'auteur explique que « les réseaux ne sont plus des données préexistantes à l'engagement, ils se dessinent au fur et à mesure des implications croisées des engagements

individuels »¹²³. Le fait de rejoindre des réseaux de protestation hérités par la tradition culturelle ou sociale est remplacé par des choix personnels du militant. Les nouvelles formes de militantisme « post-it » sont décrites comme plus autonomes. Elles émergent dans un contexte d'avènement de l'individualisme. Dans ces cadres de registres inédits, les individus refusent progressivement de déléguer leur parole au nom du mouvement et sont à la recherche d'autonomie dans leurs pratiques. Le rapport à l'organisation se modifie.

Se faisant, « l'action ciblée, l'engagement contractuel et l'autonomie croissante des mouvements sociaux »¹²⁴ sont des caractéristiques qui confirment cette tendance. Les engagés « post-it » sont de plus en plus détachés du mouvement. En d'autres mots, leur degré de participation est plus fluctuant que celui de leurs aïeux. Leurs engagements se font sur un modèle « à la carte », c'est-à-dire qu'ils s'investissent dans des communautés choisies, en pouvant passer de l'une à l'autre facilement. Ces passages alternatifs impliquent une gestion accrue des réputations du militant. En effet, si la première injonction est de travailler les images qu'il renvoie, la seconde est d'arriver à passer de l'une à l'autre en restant cohérent selon l'espace de l'interaction.

Ce multiengagement permis par l'autonomisation de l'individu lui demande de se préoccuper des différentes facettes de sa réputation. C'est encore un autre phénomène qui montre que l'hypermodernité responsabilise l'individu dans ses choix. Les injonctions qui la constituent lui font prendre en charge ce travail réputationnel tout en devant être cohérent. Cohérence qui doit avoir lieu dans des espaces physiques et numériques. Ce qui force l'individu à travailler les connexions entre ce qui est montré en ligne et hors ligne¹²⁵. Ainsi, l'usage de ces deux types d'espaces ne doit pas être pensé séparément quand nous questionnons l'expression de l'identité des individus¹²⁶.

Pour compléter cette notion d'engagement pragmatique, nous pouvons la rapprocher de deux autres types de militantisme. Il est question de la figure du militant moral d'Emmanuèle Reynaud¹²⁷ et de celle du militant altruiste de Marco Guini¹²⁸. Ces militants se distinguent par

¹²³ LARDEUX Laurent, « L'engagement des jeunes : stabilité et (r)évolution », op. cit., p. 50.

¹²⁴ BOUNEAU Christine et CALLEDE Jean-Paul, *Figure de l'engagement des jeunes. Continuités et ruptures dans les constructions générationnelles*, Paris, MSHA, 2015.

¹²⁵ DAVIS Jenny, *Queer Excursions : Rethorizing Binaries in Language, Gender, and Sexuality*, Oxford, Oxford University Press, 2014.

¹²⁶ PAPACHARISSI Zizi, *A Networked Self and Birth, Life, Death*, Londres, Routledge, 2018.

¹²⁷ REYNAUD Emmanuèle, « Le militantisme moral » dans MENDRAS Henri, *La sagesse et le désordre*, Paris, Gallimard, 1980, p. 278.

¹²⁸ GUINI Marco et PASSY Florence, *Political Altruism ? Solidarity Movements in International Perspective*, Lanham, Rowman & Littlefield, 2001.

l'affirmation de leur identité fragmentée, où l'individu s'engage partiellement selon ses goûts et les tendances pour lesquelles il a de la considération. L'engagement est mesuré et réversible. Le principe d'engagement « à la carte » y est retrouvé avec des glissements et des allers-retours possibles. Nous retrouvons cette idée de jouer sur ces différentes réputations selon le cercle d'engagés fréquenté. Selon le groupe dans lequel est intégré l'individu, il pourra se présenter de plusieurs façons de manière à développer différentes représentations partagées de lui-même.

Ces types d'engagements ne nécessitent pas une démarche d'adhésion globale. De même que l'engagement « post-it », l'objet défendu relève moins des modes de vie et des causes du quotidien (des *life politics* comme les définit Anthony Giddens¹²⁹). Les combats s'orientent vers la lutte contre les inégalités, contre l'exploitation ou la stigmatisation d'un groupe de façon à libérer les individus des contraintes qui pèsent sur leurs existences sociales (ce qu'Anthony Giddens appelle les *emancipatory politics*). Il peut être question d'engagement pour le féminisme, d'engagement humanitaire, d'aider les réfugiés ou bien de protection de l'environnement. C'est au niveau de l'objet de lutte, de son caractère autonome et dans la gestion des différentes facettes réputationnelles que le militantisme altruiste de Marco Guini et le militantisme moral d'Emmanuelle Reynaud peuvent se rapprocher du militantisme pragmatique.

La temporalité de l'engagement contemporain est elle aussi transformée. D'après Jacques Ion, l'engagement « distancié » implique des temps différents que ceux de l'engagement « total ». Quand les actions étaient chronophages, continues, avec des revendications globales dans des temps longs, elles sont aujourd'hui plus ponctuelles, spécifiques, avec une recherche d'efficacité et de résultats dans un temps plus court¹³⁰. Dans cette logique, l'idéal pragmatique règne. Cette modification des temporalités à courts ou moyens termes n'empêche pas des échéances et objectifs plus longs. C'est ce que Jacques Ion explique, quand il évoque le « maintien simultané des objectifs à long terme et la recherche concrète d'efficacité sur le court et moyen terme »¹³¹. Olivier Bobineau le rejoint quand il affirme que dans ce contexte, l'engagement « est ponctuel, plus circonscrit dans le temps ; il perd en durée ce qu'il gagne en intensité »¹³². Mais cette temporalité induit que les militants sont dans l'attente de résultats immédiats de leurs actions. Si ces derniers luttent pour une cause

¹²⁹ GIDDENS Anthony, *Modernity and Self-Identity. Self and Society in the Late Modern Age*, Cambridge, Polity Press, 1991.

¹³⁰ ION Jacques, *La fin des militants ?*, op. cit., p. 80.

¹³¹ *Ibid.*, p. 75.

¹³² BOBINEAU Olivier, *Les formes élémentaires de l'engagement. Une anthropologie du sens*, op. cit., p. 21.

sans avoir de résultats rapidement, ils risquent de perdre en crédibilité. Il est possible qu'ils soient évalués par le reste de la société comme inutile, inefficace et de se penser eux-mêmes comme incompétent. L'image qu'ils renvoient aux autres serait alors affectée par des temporalités plus éphémères. Le rapport au temps de l'engagement contemporain est synonyme de l'hypermodernité : il relève de l'urgence et devient une succession d'immédiateté.

L'émergence de cet engagement distancié pour Jacques Ion va de pair avec l'individualisation de la société. Les individus cherchent à s'épanouir, à se réaliser, à travers leurs pratiques engagées. C'est d'ailleurs un des quatre éléments que Bernard Roudet remarque dans ses travaux sur la participation et sur les valeurs associatives en Europe ces vingt dernières années¹³³. Selon lui, l'accomplissement personnel dans une association est un élément fondamental dans l'engagement. Par conséquent, il constate un déclin des associations militantes et syndicales avec un individu motivé par un besoin de se réaliser. L'engagé se retrouve moins dans des activités de défense de droit collectives que dans une recherche d'activités communes. Pour l'auteur, cela explique l'augmentation du nombre des associations sportives et culturelles en France depuis le début du siècle. Il observe, « une stagnation, voire un repli de l'appartenance à des associations militantes, la majorité des adhésions concerne des associations centrées sur l'accomplissement personnel, sur l'épanouissement individuel dans des activités récréatives »¹³⁴. Ainsi, la dimension critique et revendicative tend à s'effacer, au profit d'activités récréatives¹³⁵. Ce phénomène est moins le synonyme de désengagement dans le milieu associatif que d'une évolution dans le rapport entre l'instituant (l'association) et l'institué (l'adhérent).

Le développement de l'engagement associatif est d'ailleurs le deuxième élément décrit par Bernard Roudet. Il indique que « l'investissement individuel ne semble pas avoir diminué » dans les associations, puisque les individus peuvent y « exercer des responsabilités quel que soit le type de groupement »¹³⁶. Le troisième élément avancé par le sociologue est celui du déclin des modalités traditionnelles du militantisme. Selon lui, elles sont remplacées par de nouvelles formes de participation. Enfin, il présente un dernier point dans son article sur le renfort des sociabilités associatives chez les jeunes. Il démontre que les liens recherchés sont

¹³³ ROUDET Bernard, « Entre responsabilisation et individualisation : les évolutions de l'engagement associatif », *Lien social et politiques*, n°51, 2004, p. 18.

¹³⁴ *Ibid.*

¹³⁵ LAPEYRONNIE Didier et MARIE Jean-Louis, *Campus blues. Les étudiants face à leurs études*, Paris, Le Seuil, 1992.

¹³⁶ ROUDET Bernard, « Entre responsabilisation et individualisation : les évolutions de l'engagement associatif », *op. cit.*, p. 19.

ceux que les jeunes vont choisir de manière autonome. Ils veulent se détacher des sociabilités héritées et traditionnelles. À propos des relations étudiées dans les associations, les témoignages des jeunes interrogés par Bernard Roudet lui permettent de conclure que « le fait d'être ensemble compte autant que l'activité conduite en commun »¹³⁷. Considérer l'individualisation des pratiques engagées comme un isolement des jeunes serait un contre sens. À l'inverse, un besoin accru de relations sociales et d'amitiés au sein des associations chez les jeunes est un résultat mis en valeur par le sociologue. Pour lui, l'engagement associatif est la forme de lien qui caractérise le mieux les sociétés contemporaines. Elles reflètent une tendance : celle de la prédominance des liens électifs sur les liens hérités.

Dans ce type d'engagement, la préférence pour la sociabilité implique que les individus puissent se connaître en amont. Ils ont donc partagé des moments et des expériences communes. Ils ont un avis, une opinion sur l'autre. Ils connaissent déjà certains aspects de leur personnalité. En arrivant dans un nouvel espace et face à de nouveaux individus eux aussi engagés dans le mouvement, des enjeux inédits apparaissent. Plusieurs représentations partagées vont être amenées à se côtoyer. Les actions et discours du jeune vont être confrontés aux jugements des pairs. Or, les jugements des inconnus n'auront pas la même valeur que celui de l'ami ou de la connaissance dans le groupe. Les évaluations seront plus ou moins puissantes en fonction de qui la formule et suivant la posture de l'évalué vis-à-vis de son ou ses évaluateurs. Elles pourront être plus ou moins significatives, selon la notoriété des individus inconnus dans le groupe, mais aussi selon le degré d'affinité partagé avec l'individu que l'on connaît. En d'autres termes, l'évaluation du leader du groupe n'aura pas la même portée que celle de l'ami.

Ainsi, la construction de l'image du militant s'opérera avec des évaluateurs qui ne seront pas forcément inconnus. La réputation sera finalement moins localisée et moins limitée au collectif, puisque l'arrière-plan affinitaire débordera sur les évaluations de l'engagé. Aussi, des situations de malaise peuvent apparaître. Par exemple, l'un des deux individus qui partagent une affinité peut décider de mettre de côté ce qui lui a permis une « bonne réputation » aux yeux de l'autre (une valeur ou un principe), afin d'être bien vu dans le groupe dans lequel ils sont engagés. Les représentations que se font les individus peuvent donc être amenées à se confronter. La gestion de ses facettes réputationnelles devient un enjeu dans l'engagement de

¹³⁷ *Ibid.* p. 20.

l'individu hypermoderne. Chaque acteur doit « surveiller soigneusement sa propre conduite sous peine de prêter le flanc aux attaques directes de l'adversaire »¹³⁸.

¹³⁸ GOFFMAN Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi*, op.cit., p. 58.

1.2.4 Conclusion

Cette partie passe en revue les principales théories sur l'évolution de l'engagement au cours des deux modernités. Malgré le lien existant entre engagement et réputation, peu d'entre elles le formulent explicitement. Pourtant, dans le modèle de l'engagement total, l'individu est placé dans une position qui lui attribue une réputation structurée verticalement. Elle va du haut vers le bas, du mouvement collectif vers l'individu. Il est contraint par ce mode d'évaluation. Dans la modernité avancée apparaît le modèle de l'engagement « post-it ». L'individu se détache peu à peu de sa représentation d'engagé « total » et adopte une réputation de militant plus « distanciée ». Avec le temps, il est de moins en moins dépendant de la « morale globale » et des « cadres communs » du groupe. Le militant ne construit plus sa réputation uniquement selon le collectif. Il la travaille dans la différenciation et dans l'autonomie à travers plusieurs cercles. Cette forme d'individualisation touche autant l'engagement du militant que son rapport à sa réputation, devenue plus individualisée.

Lorsque l'hypermodernité bouscule cette relation, l'individu engagé est mis en situation de devoir prendre en main le travail de ses réputations. Il multiplie également les espaces dans lesquels il interagit. Par conséquent, il doit apprendre à passer d'un espace à un autre. Espaces qui engagent des publics et des évaluations différents. Les travaux sur sa réputation s'avèrent être plus complexes. Les cercles d'engagement militant peuvent aussi être composés d'individus qui partagent des affinités. Ce qui peut amener à faire côtoyer plusieurs facettes réputationnelles : celle de l'ami proche, celle du collègue de travail ou encore celle du membre de la famille. La conjugaison de cet ensemble peut être complexe pour l'engagé. Comment l'individu hypermoderne concile-t-il la fréquentation de plusieurs de ses facettes réputationnelles dans ces cercles d'engagement, devenus des cercles de sociabilité ? Comment présent-il son image de militant parmi les autres ?

Les situations où l'individu se retrouve dans ces tensions entre plusieurs facettes réputationnelles sont révélatrices de phénomènes plus généraux en société. L'expérience militante contemporaine permet de concevoir encore différemment la relation entre la réputation et l'engagement. Les mouvements sociaux deviennent dans ce lien de véritables espaces d'expérimentation identitaire qu'il nous faut à présent décrypter. Les situations inédites vécues par l'individu engagé le forcent à prendre des décisions qui participent au travail et à la gestion de ses réputations.

1.3 Agir dans une société de mouvements et en mouvement

« À mesure que nous comprendrons mieux notre société et les choix qu'elle nous offre, nous parviendrons sans doute à créer une multitude d'alternatives nouvelles parmi lesquelles l'autonomie pourra s'exercer (...) [Mais] l'individu qui s'applique à suivre frénétiquement les indications d'un groupe passablement simpliste, croit donner un sens à sa vie en s'attaquant à la despotique majorité. Les jeunes peuvent trouver facilement un clan (parmi toute la diversité proposée) auquel ils peuvent se conformer sans avoir pour autant à se battre avec toutes sortes de principes », David Riesman, *La foule solitaire*, p. 326 et 327.

1.3.1 Définir les (nouveaux) mouvements sociaux

Alain Touraine définit les mouvements sociaux comme :

« la combinaison d'un conflit social et la référence commune des adversaires que celui-ci oppose à (...) leurs enjeux communs — c'est-à-dire des orientations culturelles, comme l'idée de progrès ou la croyance dans les effets possibles de l'augmentation de la productivité dans les sociétés industrielles sur l'amélioration des niveaux de vie des travailleurs »¹³⁹.

La question des enjeux collectifs est primordiale : dans quelle direction la lutte sera-t-elle menée et pour quel(s) changement(s) en société ? Michel Wieviorka prolonge les idées d'Alain Touraine sur cette notion. Il explique le concept de mouvement social comme « la signification la plus haute d'une action conflictuelle, dans laquelle un sujet se dresse contre les méthodes de rationalisation des acteurs dirigeants, mets en cause leur pouvoir, la façon dont ils pensent et dirigent l'historicité »¹⁴⁰. Nous retrouvons l'idée de conflit contre une sphère dirigeante de la société ayant le pouvoir d'orienter l'historicité.

Alberto Melucci caractérise les mouvements sociaux par trois dimensions majeures. D'abord, l'action collective doit induire une forme de solidarité. Puis elle doit provoquer un conflit contre un système ou un adversaire. Enfin elle doit repousser les limites du système sans en altérer la structure¹⁴¹. Selon lui, l'action collective n'est pas linéaire. Elle est le produit d'un conflit, de négociations et d'échanges afin de définir le sens des luttes¹⁴². Une des conditions « pour qu'il y ait mobilisation, il faut donc au préalable qu'une masse critique de gens aient socialement construit une représentation commune de la situation comme injuste et

¹³⁹ TOURAINE Alain, *La fin des sociétés*, op.cit., p. 324.

¹⁴⁰ WIEVIORKA Michel, « Plaidoyer pour un concept », dans DUBET François et WIEVIORKA Michel (dir.), *Penser le sujet, Autour d'Alain Touraine. Colloque de Cerisy*, Paris, Fayard, 1995, p. 210.

¹⁴¹ MELUCCI Alberto, *Nomads of the present. Social movements and individual needs in contemporary society*, London, Hutchinson Radius, 1989, p. 26.

¹⁴² *Ibid.*, p. 35.

immorale »¹⁴³. Par ailleurs, Alberto Melucci émet une distinction entre l'action conflictuelle et le mouvement social. L'action conflictuelle implique une lutte entre deux acteurs dans le but de s'appropriier des valeurs et des ressources sociales. Les mouvements sociaux, en plus de répondre à ces caractéristiques, doivent inclure des conduites qui cassent les normes institutionnalisées dans les rôles sociaux. Ils doivent déborder les règles du système politique et/ou attaquer la structure des rapports de classe d'une société¹⁴⁴.

Pour Alberto Melucci, les individus s'engagent dans un mouvement social selon deux éléments essentiels. Premièrement, le cadre qui le définit motive la décision de l'acteur à le rejoindre ou non. Il s'agit de la signification du mouvement, de son but et de l'environnement des actions. Deuxièmement, les relations interpersonnelles ainsi que la reconnaissance individuelle d'appartenir à un groupe sont des éléments qui comptent pour les individus qui s'engagent dans un mouvement social. L'importance d'être reconnu comme membre engagé et à part entière du groupe militant est une idée qui traverse les travaux d'Olivier Fillieule¹⁴⁵. Les évaluations et les formes de validation que les membres du groupe s'attribuent renforcent le sentiment d'appartenance au sein du mouvement. Une fois intégrés, tous travailleront leur facette réputationnelle de militant dans le collectif en fonction de leur rôle.

1.3.2 *Évolution de la notion*

Afin de mieux comprendre la relation entre réputation et engagement, il est nécessaire de revenir sur le terme de mouvements sociaux qui a également évolué dans le temps. Après la Seconde Guerre mondiale, trois courants de pensée avec leur propre cadre théorique se développent. Michel Wieviorka prend le temps de les décomposer¹⁴⁶. D'après lui, le premier s'inscrit dans le courant du fonctionnalisme. Les mouvements sociaux sont des actions collectives suscitées par la crise du système social. Ils peuvent revêtir des formes extrêmement variées. Le deuxième courant est schématiquement élaboré par deux auteurs. Tout d'abord, Charles Tilly explique que les mouvements sociaux sont des actions collectives dans laquelle des acteurs rationnels vont mobiliser des moyens pour parvenir à leurs fins. Par exemple, l'objectif peut être pour un collectif de s'installer au niveau d'un système politique, de s'y

¹⁴³ CONTAMIN Jean-Gabriel, « Cadrages et luttes de sens », dans FILLIEULE Olivier, AGRIKOLIANSKY Eric, SOMMIER Isabelle (dir.), *Penser les mouvements sociaux. Conflits sociaux et contestations dans les sociétés contemporaines*, La Découverte, Paris, 2010, p. 57 et 58.

¹⁴⁴ MELUCCI Alberto, « Société en changement et nouveaux mouvements sociaux », *Sociologies et sociétés*, vol. 10, n°2, 1978, p. 38.

¹⁴⁵ FILLIEULE Olivier, « Le désengagement militant », op.cit.

¹⁴⁶ WIEVIORKA Michel, *Neufs leçons de sociologie*, Paris, Robert Laffont, 2008.

maintenir et d'y étendre son influence en mobilisant des ressources. L'action collective est ramenée à ses dimensions instrumentales¹⁴⁷. De ce courant va naître la « théorie de la mobilisation des ressources ».

Un autre auteur qui étudie les mouvements sociaux sur cette période est Alain Touraine dans le cadre d'une théorie de l'action. Le sociologue place au cœur de ses analyses le concept de mouvement social. Dans ces mouvements, un acteur défensif et contestataire s'oppose à un autre qui est dominant et dirigeant. Cela forme deux pôles dans un conflit. Ces acteurs vont se battre pour le contrôle de l'historicité, pour sa transformation, pour ses orientations culturelles et son mode d'accumulation des ressources. Au cours du XX^e et dans plusieurs pays, le conflit principal a été structuré par le mouvement ouvrier contre le patronat. Il s'agit des premiers objets d'étude d'Alain Touraine sur la conscience ouvrière¹⁴⁸. L'individu dominé et contestataire était l'ouvrier.

Avec le déclin du mouvement ouvrier dans les années 1970, Alain Touraine propose de voir le monde occidental comme sorti de la société industrielle et entrant dans une ère post-industrielle. De ce nouveau type de société émergent des conflits inédits. C'est de là que les nouveaux mouvements sociaux voient le jour, en parallèle de la deuxième modernité. Il s'agit des luttes féministes, régionalistes, antinucléaires, des mouvements étudiants ou encore de la politisation des causes écologiques. Le concept de mouvement social se transforme et prend en compte ces nouvelles figures de l'action collective. Le cadre de la lutte est de moins en moins limité à l'État-nation. Il devient plus difficile d'identifier clairement un adversaire social. L'objet de l'action se tourne, d'une part, contre les orientations culturelles de la société et d'autre part, contre l'autorité sous toutes ses formes¹⁴⁹. L'objectif des militants n'est pas d'accéder au pouvoir, mais plutôt d'inventer de nouvelles façons de vivre ensemble. Les revendications écologiques se situent au cœur de ces demandes. Les acteurs du mouvement critiquent la société capitaliste ainsi que la consommation de masse. Ils proposent des alternatives du vivre ensemble. Ces nouveaux mouvements sociaux deviennent de plus en plus institutionnalisés. C'est d'ailleurs un tournant pris par les organisations écologiques qui se politisent dans de nombreux pays occidentaux. Cette évolution est le signe que les nouveaux mouvements sociaux sont les garants d'une société réflexive, en mouvement, qui se transforme.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 116 et 117.

¹⁴⁸ TOURAINE Alain, *La conscience ouvrière*, Paris, Le Seuil, 1966.

¹⁴⁹ WIEVIORKA Michel, *Neufs leçons de sociologie*, op.cit., p. 113-142.

À propos des nouveaux mouvements sociaux, Alberto Melucci propose plusieurs constats d'une transformation des modalités d'actions collectives¹⁵⁰. Selon lui, les conflits sociaux deviennent structurels et non plus conjoncturels. De plus, la socialisation au sein des mouvements devient différente avec le développement de nouveaux réseaux interpersonnels de l'individu. Cela rejoint l'idée que les militants se connaissent potentiellement entre eux avant de rejoindre le mouvement. Enfin, les formes d'actions sont évolutives. Elles sont de moins en moins adaptées et adaptables aux modalités de participation existantes¹⁵¹. La nouveauté dans ces mouvements est ambivalente chez l'auteur. Si des éléments structurels sont réactualisés, d'autres sont émergents. Ce qui est différent selon lui, ce sont les significations et les relations au sein des mouvements. Les acteurs en quête d'autonomie veulent définir l'image qu'ils renvoient du mouvement et de leurs actions. Ils «réclament le droit de se définir eux-mêmes»¹⁵².

Par conséquent, « l'identité personnelle, c'est-à-dire la possibilité (...) d'être reconnu en tant qu'individus, est la "propriété" qu'il faut défendre et revendiquer, l'aire d'appartenance sur laquelle s'enracine la résistance individuelle et collective »¹⁵³. C'est dans ce contexte d'autodéfinitions que se joue un tournant au niveau de la gestion des réputations chez les individus engagés. À présent, ces derniers souhaitent définir eux-mêmes le sens de la lutte selon leurs valeurs. Les « identités personnelles » se rencontrent et forment l'identité collective du mouvement. L'acteur se retrouve dans ces mouvements avec des revendications modernes qui tournent autour de ses choix identitaires. Les nouveaux mouvements sociaux apparaissent alors comme une transition entre les mouvements ouvriers d'hier et les mouvements globaux des années 1990.

1.3.3 Limites des nouveaux mouvements sociaux

L'idée qu'un nouveau type de mouvement et de militant se développent ne fait pas l'unanimité au sein de la communauté scientifique. Laurent Lardeux remarque qu'un écart entre l'ancien et le nouveau modèle d'engagement s'est creusé quand les chercheurs des mouvements sociaux aux États-Unis ont étudié ce phénomène¹⁵⁴. Un des biais relevés par cet auteur est que le terme de *social movement* qui émerge des travaux nord-américains ne prenait ni en compte

¹⁵⁰ MELUCCI Alberto, « Société en changement et nouveaux mouvements sociaux », op.cit., p. 47.

¹⁵¹ MELUCCI Alberto, *Nomads of the present. Social movements and individual needs in contemporary society*, op.cit, p. 41.

¹⁵² *Ibid.*, p.61.

¹⁵³ MELUCCI Alberto, « Société en changement et nouveaux mouvements sociaux », op.cit., p. 48.

¹⁵⁴ LARDEUX Laurent, « L'engagement des jeunes : stabilité et (r)évolutions », op. cit., p. 83 et 84.

la référence au mouvement ouvrier, ni sa dimension partisane et syndicale. La diffusion à la fin du XX^e siècle de cette vision chez les sociologues européens a participé à dissocier ancien et nouvel engagement¹⁵⁵. Cela a induit une disqualification et une invisibilisation politique du monde ouvrier et des classes populaires. Pour Laurent Lardeux, il devient alors « difficile d'affirmer que le déclin de l'engagement syndical, partisan ou idéologique soit aussi accompli que certains écrits le laissent supposer, dans la mesure où le changement de paradigme scientifique a aussi fait son œuvre dans le clivage observé »¹⁵⁶. Ces facteurs ont participé à la construction d'une représentation d'un ancien et nouveau militantisme. C'est aussi ce que constatent Dominique Labbé et Maurice Croisat¹⁵⁷. Selon eux, la plupart des travaux des dernières décennies se sont concentrés sur des luttes récentes, représentées par de nouvelles structures. Cela fut exacerbé par une analyse de l'affaiblissement des organisations plus traditionnelles (syndicales, partisans, etc.). L'orientation des travaux scientifiques explique l'écart actuel de représentation entre ancien et nouveau militant.

Une autre vague de critique est adressée aux modèles de l'engagement de Jacques Ion par Lilian Mathieu. Il reconnaît que de profondes modifications ont lieu dans les façons de militer et lors des conflits sociaux, mais il refuse l'idée d'émergence d'un nouveau militantisme¹⁵⁸. Dans ses critiques, l'auteur explique qu'une telle scission entre ces deux figures peut être utilisée et manipulée à tort (par des médias, des intellectuels, etc.). Le risque serait de mettre l'accent sur l'écart significatif des modalités d'engagement entre deux époques. C'est d'ailleurs le cœur de sa critique vis-à-vis du modèle. D'après le sociologue, cette lecture donne une représentation normative des deux concepts, de manière volontaire ou non et dévalorise l'ancien au profit du nouveau. Il rappelle que ce qui est nouveau n'équivaut pas au progrès, même « si la croyance en la nouveauté peut par elle-même produire des effets et induire des modifications de pratiques parfois notables, la recherche sociologique s'expose en surestimant le poids de l'inédit »¹⁵⁹. Enfin, une des dernières remarques qui peut être retenue sur les théories

¹⁵⁵ SAWICKI Frédéric et SIMENAT Johanna, « Décloisonner la sociologie de l'engagement militant. Note critique sur quelques tendances récentes des travaux français », *Sociologie du travail*, n° 51, 2009, p. 97-125.

¹⁵⁶ LARDEAUX Laurent, « L'engagement des jeunes : stabilité et (r)évolutions », op. cit., p. 83.

¹⁵⁷ LABBE Dominique et CROISAT Maurice, *La fin des syndicats ?*, Paris, L'Harmattan, 1992.

¹⁵⁸ MATHIEU Lilian, « Un militantisme qui n'a de nouveau que le nom », dans FRERE Bruno et JACQUESMAIN Marc, *Résister au quotidien ?*, Paris, Presses de Sciences Po, 2013, p. 224.

¹⁵⁹ MATHIEU Lilian, « Un « nouveau militantisme » ? A propos de quelques idées reçues », 2008, p. 5, [en ligne] : <https://www.contretemps.eu/>.

de Jacques Ion est celle d'Alexandre Lambelet¹⁶⁰ et d'Axelle Brodiez¹⁶¹. Ces auteurs nous encouragent à sortir d'une opposition temporelle entre « ancien » et « nouveau ». Ils proposent de se concentrer sur les liens de continuité, afin de ne plus approfondir cet écart de représentation.

Ainsi, une lecture binaire du militantisme est réductrice de la réalité. Cela impose au chercheur un regard plus ouvert sur d'autres études¹⁶². Il vaut mieux parler de coexistence entre ancien et nouveau, de passages alternatifs de l'un à l'autre, voire d'hybridation entre les deux lorsque l'on pense les mouvements sociaux et le militantisme. C'est d'ailleurs une des hypothèses qui conclut l'ouvrage sociohistorique *Figure de l'engagement des jeunes. Continuités et ruptures dans les constructions générationnelles* écrit par Christine Bouneau et Jean-Paul Callède¹⁶³. Ils affirment que l'engagement des jeunes s'inspire de différentes époques. Aujourd'hui les modalités de l'engagement dans les collectifs sont plus flexibles et les jeunes y sont plus autonomes¹⁶⁴. Quand « le timbre de la carte du militant "total", symbole fort de son attachement au groupe »¹⁶⁵ se voit transformé en « post-it », avec une adhésion détachable qui engage peu de liens durables et solides avec la structure, des modèles hybrides naissent de cette transition.

Le prisme de la réputation permet de sortir de cette lecture binaire entre ces modèles. Penser l'identité militante à travers cette notion peut faire naître cette hybridité. Comme expliqué, l'individu qui entre dans un mouvement aujourd'hui n'a plus à se conformer à la réputation du collectif pour être reconnu comme engagé. Il doit aussi se l'approprier et l'articuler avec les représentations partagées que d'autres cercles se font de lui, comme la famille ou le groupe professionnel par exemple. Il y parvient avec plus ou moins de succès

¹⁶⁰ LAMBELET Alexandre, « Engagement distancié », dans Fillieule, Olivier et al., *Dictionnaire des mouvements sociaux*, Paris, Presses de Sciences Po, p. 206-212.

¹⁶¹ BRODIEZ Axelle, *Le Secours populaire français, 1945-2000 : du communisme à l'humanitaire*, Paris, Presses de Sciences Po, 2006.

¹⁶² A ce propos, les écrits d'Axelle Brodiez en 2006 dans « Le Secours populaire français. 1945-2000 : du communisme à l'humanitaire » offre un contre-exemple de l'engagement des militants du Secours populaire dans les années 1950. La volatilité, l'autonomie et la liberté ont été des valeurs revendiquées par les militants malgré le contexte. Un second contre-exemple est délivré par d'Annie Collovald et Lilian Mathieu en 2008 dans « Les retournements de l'improbable. Les conditions de la mobilisation collective des intermittents du spectacle et des salariés de grandes librairies et de centres d'appel, document d'études ». Ils démontrent l'inverse : des formes de militantisme « total » sont retrouvés dans certains engagements contemporains, comme ceux des intermittents du spectacle.

¹⁶³ BOUNEAU Christine et CALLEDE Jean-Paul, *Figure de l'engagement des jeunes. Continuités et ruptures dans les constructions générationnelles*, op. cit., p. 451.

¹⁶⁴ LARDEUX Laurent, « L'engagement des jeunes : stabilité et (r)évolutions », op. cit., p. 81.

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 84.

selon l'écart entre les valeurs du collectif engagé et le(s) cercle(s) de pairs en question. Dans sa manière de se définir, il devra faire l'effort d'intégrer cette caractéristique à son identité. L'individu pourra aussi se détacher de ce mouvement et de l'image qui y est associée en s'engageant dans un autre mouvement. Ainsi, il devra négocier la manière dont il se passera de l'une à l'autre et il devra opérer ce même travail entre ses réputations collectives et individuelles. Pareillement, l'individu peut choisir de ne renoncer ni à l'une ni à l'autre lorsque son engagement est polymorphe. Cependant, il devra fournir un effort d'articulation entre ses engagements et entre ses facettes réputationnelles qui sont impliquées. Il n'y a donc pas de rupture claire entre l'individu qui se conforme à la réputation collective et le militant qui doit travailler ses réputations individuelles, tout comme il n'y en a pas entre ancien et nouveau militant. Les mouvements globaux sont alors des exemples clés de l'épuisement de ces schémas traditionnels d'analyse.

1.3.4 Mouvements globaux : le sujet et la subjectivation

Cela nous amène au troisième courant de pensée analysé par Michel Wieviorka en cette fin de siècle. Il est marqué par l'apparition des termes « mouvements globaux » ou « altermondialistes ». À cette période, une redéfinition conceptuelle des mouvements sociaux a lieu. Elle est marquée par un contexte de l'action encore moins fermé que dans le cadre de l'État-nation, où l'adversaire devient diffus, impersonnel, mal identifié parce que plus éloigné¹⁶⁶. Il peut s'agir, dans le cas des jeunes engagés en faveur de l'écologie, du système capitaliste, de l'État ou des grandes entreprises. Le sujet qui compose l'action collective n'est ni social ni culturel, « il est la personne même dans sa singularité individuelle, dans son souci de se construire, de s'affirmer »¹⁶⁷. En d'autres mots, l'individu cherche à devenir acteur de son existence par son engagement dans les mouvements sociaux. Michel Wieviorka interroge la pertinence du caractère « social » de ces mouvements. Ce qualificatif renvoie à des dimensions assurément importantes de la vie collective, mais bien moins déterminante qu'autrefois. Les mouvements sociaux d'aujourd'hui ont pour revendications le respect et la dignité d'autrui. Ils défendent et font vivre les droits humains. Ils ont une dimension éthique et appellent à la démocratie. Alain Touraine qualifie ces mouvements de « mouvements éthico-démocratiques »¹⁶⁸. Démocratiques, car ils luttent contre un pouvoir total et éthique parce qu'ils

¹⁶⁶ BECK Ulrich, *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, op.cit.

¹⁶⁷ PLEYERS Geoffroy et CAPITAINE Brieg, *Mouvements sociaux. Quand le sujet devient acteur*, op.cit., p. 275.

¹⁶⁸ TOURAINE Alain, *Nous, sujets humains*, Paris, Le Seuil, 2015.

interrogent une manière particulière de vivre son individualité, puis de l'ancrer dans la collectivité.

Les mouvements globaux agissent « localement, mais en s'inscrivant symboliquement, imaginairement et éventuellement concrètement dans un sens planétaire »¹⁶⁹. Ils ont des actions, des formes, des structures, des rapports au collectif qui leur sont singuliers. Force est de constater la multiplication ainsi que la diversification de ces mouvements à l'ère contemporaine. L'individu choisit la cause pour laquelle il s'engage, il choisit le collectif, mais aussi son rythme de militant. Quand l'engagement pouvait être dicté par le contexte social, il est aujourd'hui le fruit d'une décision qui reflète la subjectivité de l'individu. C'est en tout cas l'idée forte qui ressort des écrits de Geoffroy Pleyers et Brieg Capitaine :

« Aujourd'hui, c'est au niveau de la subjectivité même des individus, de la manière dont ils se construisent comme sujets et acteurs que se joue une partie essentielle des enjeux des mouvements contemporains et que se trouve l'un des pôles majeurs de la transformation de la société. C'est dans la relation à soi, dans une éthique personnelle et une volonté de cohérence que se trouve le sens et le moteur de l'engagement de nombreux activistes des années 2010 »¹⁷⁰.

Ainsi, l'engagement de l'individu se joue à présent dans une relation à soi. C'est un processus qui le travaille profondément et intimement. Selon les auteurs, l'individu devient sujet lorsque :

« L'implication dans un mouvement social travaille profondément l'individu jusque dans sa subjectivité et sa subjectivation, entendu comme la manière de se penser et de se construire soi-même comme principe de sens. Le rapport à l'action est vécu sur le mode de l'espoir, du désenchantement, de la lassitude, des émotions plutôt qu'en termes d'efficacité, de succès ou d'échec »¹⁷¹.

Pour Alain Touraine, l'état de sujet n'est jamais constant et acquis définitivement. L'individu vacillerait entre son état d'acteur social et celui de sujet. François Dubet le rejoint dans cette idée de projet inachevé, qui provoquerait chez l'individu une souffrance, une frustration créée par cet entre-deux¹⁷². Il décrit l'existence d'un décalage, d'une tension. Pour lui, « personne ne vit comme un sujet, mais, en même temps, aucun acteur ne se réduit à n'être que son Moi ou ses intérêts, ne serait-ce que dans l'activité critique qui exige la référence culturelle à l'idée de sujet »¹⁷³. Alain Touraine précise que ce travail correspond à un « effort

¹⁶⁹ PLEYERS Geoffroy et CAPITAINÉ Brieg, *Mouvements sociaux. Quand le sujet devient acteur*, op.cit, p. 276.

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 11.

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 8 et 9.

¹⁷² DUBET François, *Sociologie de l'expérience*, Paris, Le Seuil, [1994] 2016, p. 155.

¹⁷³ *Ibid.*, p. 158 et 159.

pour construire, au-delà de la multiplicité des espaces et des temps vécus, l'unité d'une personne (...) le contrôle exercé sur le vécu pour qu'il ait un sens »¹⁷⁴. Cela « pousse l'individu ou le groupe à la recherche de leur liberté à travers des luttes sans fin contre l'ordre établi et les déterminismes sociaux »¹⁷⁵.

L'effort réflexif de mise en cohérence de son récit permet à l'individu ou au groupe de gagner en autonomie face à au poids des forces sociales qui les entourent. Se montrer autonome et cohérent participe à la légitimation de l'individu. Ce sont deux éléments valorisants quand les pairs évaluent le jeune militant. Le statut de sujet implique donc les notions de responsabilités et d'initiatives. L'individu doit à la fois s'affirmer comme un être indépendant de ses déterminismes sociaux, mais doit aussi revendiquer ses combats. Pour Alain Touraine, l'idée de « sujet a donné un relief plus grand encore à ces oppositions nouvelles en montrant la capacité et les droits de tous les acteurs de se construire comme créateurs »¹⁷⁶.

Le passage de l'acteur social au sujet correspond à l'étape de la subjectivation. Elle pourrait être représentée comme un mouvement vers l'intérieur de soi, où l'individu cherche à définir et affirmer ses droits et ceux des autres. Alain Touraine l'explique ainsi :

« La subjectivation est la pénétration du Sujet dans l'individu et donc la transformation — partielle — de l'individu en Sujet (...) La subjectivation est le contraire de la soumission de l'individu à des valeurs transcendantes : l'homme se projetait en Dieu ; désormais, dans le monde moderne, c'est lui qui devient le fondement des valeurs, puisque le principe central de la moralité devient la liberté, une créativité qui est sa propre fin et s'oppose à toutes les formes de dépendance »¹⁷⁷.

C'est précisément dans ce processus de subjectivation que se joue un tournant décisif au niveau des modalités de production des réputations. En réalisant ce travail d'autonomisation, l'individu s'éloigne des « valeurs transcendantes » qui le définissaient, qui le représentaient. De ce fait, il met à distance la réputation des groupes sociaux auxquels il devait se conformer. C'est ici qu'apparaît « la dérégulation normative du mode d'évaluation » devenue moins contrainte par « les normes du groupe » et par les « cadres communs »¹⁷⁸. En devenant le « fondement de ses valeurs » avec une morale basée sur « la liberté, la créativité », l'individu, va tenter de déterminer lui-même l'image qu'il renvoie en réalisant un travail sur ces facettes réputationnelles. Quand Alain Touraine explique que le sujet « s'oppose à toutes les formes de

¹⁷⁴ TOURAINE Alain, *Critique de la modernité*, op.cit., p. 243.

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 245.

¹⁷⁶ TOURAINE Alain, *La fin des sociétés*, op.cit., p. 344.

¹⁷⁷ TOURAINE Alain, *Critique de la modernité*, op.cit., p. 244 et 245.

¹⁷⁸ ILLOUZ Eva, *Pourquoi l'amour fait mal. L'expérience amoureuse dans la modernité*, op.cit., p. 38.

dépendances », nous pouvons l'interpréter comme la fin de la dépendance aux réputations des collectifs et à la nécessité de s'y conformer. Le processus de subjectivation de l'individu passe par le travail de ses réputations, leur gestion et leur articulation. C'est dans les phases de mise à distance de lui-même, dans un dialogue de soi à soi comme effort de mise en cohérence de ces multiples facettes que l'acteur devient sujet. La notion d'effort, de travail de l'individu évoqué par Alain Touraine pour construire « l'unité d'une personne »¹⁷⁹, reflète bien cette idée. D'autant plus que l'auteur précise que différents espaces sont en jeu. Par conséquent, ce travail et cette articulation réputationnelle se complexifient pour l'individu engagé qui interagit dans des scènes plus nombreuses.

Ce phénomène introspectif joue un rôle tout à fait essentiel dans les luttes sociales. Geoffroy Pleyers et Brieg Capitaine regroupent dans leur ouvrage collectif un ensemble d'études internationales sur les « mouvements des places » (comme *Podemos* en Espagne, les *anti-ACTA* en Pologne ou encore les *Zaitoku-kai* au Japon). Ils démontrent que ce processus de subjectivation structure l'action collective. Il s'agit bien pour eux d'un renouvellement de la démocratie et des types de solidarités, dans des formes et sous des conditions à repenser. Ils montrent que « le processus de subjectivation, comme rapport à soi-même, implique à la fois des rapports conflictuels et une grande réflexivité des acteurs vis-à-vis d'eux-mêmes, mais aussi des organisations, de la société et de ses institutions. La subjectivité est à la fois un rapport à soi et un rapport au monde »¹⁸⁰.

La construction de soi, la résistance aux pouvoirs du marché ainsi qu'à celle de l'industrie constituent des principes fondamentaux dans ces groupes de jeunes « alter-activistes ». C'est en tout cas ce qu'expriment les auteurs quand ils écrivent que changer « le monde commence par une transformation de soi, de sa vie »¹⁸¹. Ainsi, un tournant majeur se joue ici dans l'engagement des jeunes : il est vécu de manière profondément personnelle, dans un rapport à soi et au monde bien plus intime qu'auparavant. Il en est de même pour la transition entre l'héritage des réputations collectives à laquelle l'individu devait se conformer et le travail réputationnel qu'il doit maintenant opérer. C'est parce que le rapport à soi et au monde est plus individualisé que l'individu se détache de ce poids hérité du collectif afin de gérer au mieux les images qu'il renvoie de lui aux autres. Il n'est plus défini uniquement par la réputation

¹⁷⁹TOURAINÉ Alain, *Critique de la modernité*, op.cit., p. 243.

¹⁸⁰ PLEYERS Geoffrey et CAPITAINÉ Brieg (dir.), *Mouvements sociaux. Quand le sujet devient acteur*, op.cit., p. 11.

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 12.

collective du mouvement. Il doit dorénavant composer et négocier la place de cette image du collectif dans sa définition personnelle.

Parmi ces nouveaux mouvements sociaux capables de subjectivation, nous retrouvons les groupes engagés en faveur de l'écologie. C'est en tout cas un constat d'Alain Touraine. Selon lui, il y a précisément des opportunités de subjectivation pour l'individu dans le combat contre le nucléaire. Les mouvements sociaux porteurs d'un projet de transformation sociale plus juste permettent cette activité¹⁸². François Dubet le rejoint et explique que les jeunes militants de la cause ne deviennent pas critiques parce qu'ils sont engagés dans l'écologie. Ils le sont en amont de leur engagement, contre des formes de domination sociale. De ce fait c'est :

« en cela que l'activité critique du sujet peut prendre la forme d'un mouvement social, car elle se place dans la tension entre la culture et les relations sociales définies comme des rapports de domination. Il s'agit là d'un point central de la sociologie de Touraine : les mouvements sociaux ne sont pas réductibles à la défense d'une communauté ou à l'agrégation des intérêts ; ils en appellent à l'image culturelle d'un sujet contre la domination sociale ou, plus largement, contre ce qui fait obstacle à la réalisation de ce sujet »¹⁸³.

Dans ces « mouvements des places », la réalisation de soi est une condition à l'engagement. Pour cela, le jeune doit mesurer l'écart de ses actions à l'aune de son éthique¹⁸⁴. En rejoignant une cause, il adhère à de nouveaux principes qui lui semblent bons, corrects et justes. Plus ses actions seront en cohérence avec ses principes éthiques, meilleure sera l'image qu'il aura de lui-même. C'est ici que la notion d'estime de soi apparaît, qui participera à la réalisation du jeune dans son engagement. Sa réputation à ses yeux et l'estime qu'il aura de lui-même seront liées à l'écart plus ou moins grand entre pratiques et éthique. L'acteur qui se regarde de l'extérieur devient sujet et rapporte sa réputation à ses principes éthiques.

Devenir un sujet et être reconnu tel quel dans le groupe est également une condition de la réalisation du jeune dans ces mouvements. Pour cela, les militants sont dans une quête de cohérence dans ces groupes, entre les principes éthiques partagés et les pratiques de l'individu. Un manquement à ce niveau-là peut leur être défavorable dans leur travail réputationnel et dans le mouvement. Ces exigences les conduisent à privilégier des formes d'action figuratives et à considérer des principes comme la démocratie, la justice sociale et environnementale comme des priorités personnelles. Elles se traduisent à la fois dans les actions collectives, mais aussi

¹⁸² TOURAINE Alain, *La fin des sociétés*, op.cit.

¹⁸³ DUBET François, *Sociologie de l'expérience*, op.cit., p. 183.

¹⁸⁴ JAUREGUIBERRY Francis, « Hypermodernité et manipulation de soi », dans AUBERT Nicole, *L'individu hypermoderne*, Toulouse, Erès, 2006, p. 157-170.

dans les pratiques quotidiennes. C'est une idée que nous retrouvons dans l'ouvrage collectif de Geoffroy Pleyers et Brieg Capitaine avec différents exemples des « mouvements des places ». Ce sont des engagements où l'investissement personnel est particulièrement intense.

« Le processus de subjectivation, la construction de soi comme principe de sens et l'expérience ne se produisent pas dans un vide social, mais dans les conditions concrètes de la vie et dans une interdépendance étroite entre le sens, les pratiques et l'action. Placer la relation à soi-même et la subjectivation au centre de l'analyse des mouvements contemporains ne doit pas conduire à nier l'importance des enjeux sociaux, qui restent au cœur de nombreux mouvements et de l'expérience quotidienne de la plupart des acteurs, notamment à travers un rapport au travail (...) Le propre des mouvements "post-2010" est de mêler étroitement revendication économiques, sociales, politiques, culturelles et subjectives, au point de remettre en cause la pertinence de la distinction entre valeurs matérialistes et post-matérialistes »¹⁸⁵.

La subjectivation est au cœur des mouvements contemporains. Elle n'est pas un état constant, mais un travail permanent de l'acteur pour se rapprocher de cet état. Cela passe par sa capacité à formuler ses choix et de résister aux logiques dominantes (sociales, économiques, culturelles, etc.). Ces deux auteurs rejoignent Alain Touraine quand ils expliquent que le « résultat demeure dès lors toujours provisoire et évolutif, mais aussi profondément ancré dans un principe d'opposition à toute dimension aliénante de la vie sociale »¹⁸⁶. C'est également une analyse faite par David Riesman quand il explique que l'autonomie « ne saurait jamais constituer qu'une notion plus ou moins relative, par rapport aux principaux modes de conformité dans une société donnée. Ce n'est jamais une attitude absolue, mais le résultat d'une lutte parfois dramatique, parfois imperceptible, contre ces modes »¹⁸⁷.

Par ailleurs, le phénomène inverse existe. Il s'agit de la désobjectivation. Dans ce cas, l'individu est moins régi par ses capacités émancipatrices et créatives que par les déterminants sociaux de son environnement. Cette situation tend à faire « disparaître la référence au sujet dans les conduites d'un acteur et à remplacer ces conduites dans une autre logique, quelle qu'elle soit, qu'il s'agisse de la recherche de l'intérêt, de la stratégie politique, de la formation d'un pouvoir absolu ou de la domination d'une théocratie »¹⁸⁸. Dans cette logique, la réputation n'est alors qu'une recherche de reconnaissance dans un système sur lequel l'acteur n'aura que très peu de pouvoir. Cette désobjectivation peut porter atteinte au rapport à la réputation du

¹⁸⁵ PLEYERS Geoffrey et CAPITAINÉ Brieg (dir.), *Mouvements sociaux. Quand le sujet devient acteur*, op.cit., p. 16 et 17.

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. 11.

¹⁸⁷ RIESMAN David, *La foule solitaire*, op.cit., p. 326.

¹⁸⁸ TOURAINE Alain, *La fin des sociétés*, op.cit., p. 323.

militant à l'échelle individuelle. Il y a pour lui le risque de ne plus avoir cette capacité de distanciation vis-à-vis de lui-même, mais aussi le risque qu'un écart important se creuse entre ses pratiques et son éthique. À l'échelle collective, il y a le risque de dégradation du mouvement social. Si son objectif n'est que l'accès au pouvoir ou l'intégration à la société, le mouvement risque de perdre la distance qui le sépare de « la machinerie sociale et de ses mécanismes d'autocontrôle »¹⁸⁹. Avec le processus de desubjectivation, les individus et le groupe sont absorbés par « la banalité du moi et de ses situations comme un livre est recouvert par le sable d'une dune et ne peut plus être retrouvé, car il n'a aucune communication avec le sable qui le recouvre »¹⁹⁰.

L'état de sujet n'est donc jamais définitivement acquis, puisqu'il repose sur des questionnements constants. Comme le processus de subjectivation, le travail réputationnel n'est jamais achevé. L'individu engagé sera dans une activité permanente de construction de ses facettes réputationnelles s'il ne veut pas perdre en autonomie dans sa définition de soi. Elle est une activité subjective qui demande à l'engagé de se questionner régulièrement sur l'image qu'il renvoie, à la fois au niveau du collectif (comment est-ce que l'individu représente le mouvement dans lequel il est engagé), mais aussi à l'échelle individuelle (comment est-ce qu'il est perçu en tant qu'engagé en faveur d'une cause). L'articulation de ses deux niveaux fait aussi partie du travail de subjectivation de l'individu. Encore une fois, l'estime de soi ressentie au regard de ses actions et de ses principes éthiques est au centre de ces questionnements. Cette gestion des réputations implique de créer un écart entre la manière dont on se présente et les évaluations de nos pairs. Il en est de même pour les individus qui font preuve de subjectivation dans leur engagement. Ils doivent introduire une distance à soi et à la société. Ils doivent créer une tension avec le monde extérieur par l'action pour devenir et être reconnus comme sujet¹⁹¹. Il faut dans ce cas détailler les mécanismes qui rendent possibles ces écarts. Les travaux sur l'expérience sociale permettront d'éclairer ce point.

1.3.5 L'expérience sociale de l'engagement, reconnaissance et relation à soi.

Pour analyser les différentes composantes qui modélisent l'action engagée appuyons-nous sur les travaux de l'expérience sociale. François Dubet définit l'expérience comme une : « cristallisation, plus ou moins stable, chez les individus et les groupes, de logiques d'actions

¹⁸⁹ TOURAINE Alain, *Un nouveau paradigme*, op.cit., p. 196.

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 198.

¹⁹¹ DUBET François, *Sociologie de l'expérience*, op.cit., p. 157.

différentes, parfois opposées, que les acteurs sont tenus de combiner et de hiérarchiser afin de se constituer comme des sujets »¹⁹². Ainsi, la sociologie de l'expérience sociale :

« vise à définir l'expérience comme une combinaison de logiques d'action, logiques qui lient l'acteur à chacune des dimensions d'un système. L'acteur est tenu d'articuler des logiques d'actions différentes, et c'est la dynamique engendrée par cette activité qui constitue la subjectivité de l'acteur et sa réflexivité »¹⁹³.

C'est à partir d'une approche compréhensive et phénoménologique que l'auteur situe l'expérience comme l'objet de ce champ. Il fait appel à trois grands principes tirés des écrits de Max Weber pour guider sa réflexion¹⁹⁴. D'abord, *l'action sociale n'a pas d'unité*. Ici, la conception du système a changé et la logique d'action unique n'est plus valable. Le phénomène de désenchantement du monde divin a déclenché ce mécanisme. L'unité du monde et de l'action se retrouve brisée. Cela provoque des conflits de valeurs et un déchirement de l'action chez les acteurs. Max Weber distingue quatre types d'actions « pures » avec leurs significations qui leur sont propres. D'abord, l'action traditionnelle motivée par les croyances et les habitudes. Puis, il y a l'action rationnelle par rapport aux moyens disponibles et l'action rationnelle par rapport aux valeurs. Enfin, il décrit l'action émotionnelle où l'intention est plus forte que la rationalité. La rationalité n'est plus totale et l'unité du social est cassée. Ainsi « l'action de la sociologie classique se transforme en expérience »¹⁹⁵. Vient ensuite *l'action qui est définie par des relations sociales*. L'auteur explique à travers cette idée le fait que l'action sociale n'est pas uniquement régie par les orientations normatives et culturelles de l'individu. Elles le sont également par la nature des relations sociales. Selon lui, un type de relation amène un type d'orientation d'action puisqu'elle vise toujours, de près ou de loin, autrui. Enfin, *l'expérience sociale est une combinatoire*. Elle est le mélange de différentes logiques d'action. L'intérêt d'étudier ces logiques est comprendre comment l'acteur les associe, afin de « “remonter” de l'expérience vers le système (...) [pour] comprendre quelles sont les diverses logiques du système social à travers la façon dont les acteurs les synthétisent et les catalysent tant au plan individuel que collectif »¹⁹⁶.

François Dubet met en lumière une articulation de trois logiques « pures » de l'action dans l'expérience sociale. Ces trois logiques définissent un sens de l'action ainsi qu'une

¹⁹² DUBET François, *L'expérience sociologique*, Paris, La découverte, 2007, p. 98.

¹⁹³ DUBET François, *Sociologie de l'expérience*, op.cit., p. 128.

¹⁹⁴ WEBER Max, *Le savant et le politique*, op.cit.

¹⁹⁵ DUBET François, *Sociologie de l'expérience*, op.cit., p. 131.

¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 134.

manière de concevoir les relations aux autres. La première est une logique d'intégration définie à partir des appartenances de l'acteur. La société est vue comme un système d'intégration. Dans cette logique, l'individu a intériorisé des modèles culturels qui regroupent un ensemble de normes et de rôles sociaux. Il se présente et cherche à être reconnu par les autres selon ses appartenances et par ses positions sociales. L'action est motivée par l'intégration dans différentes sphères sociales. La logique d'intégration est « une activité subjective constituée par cette économie de l'intégration dans laquelle les individus visent le maintien ou le changement du monde afin de maintenir la continuité de leur identité »¹⁹⁷.

La deuxième logique est celle de la stratégie. Cette logique est rapportée à des actions rationnelles selon les moyens et les intérêts de l'acteur dans un monde qu'il conçoit comme un marché. Sous ce prisme, l'action est motivée par une rationalité instrumentale, par un opportunisme et un utilitarisme selon les ressources disponibles pour arriver à des finalités. L'acteur est un stratège et l'autre devient un concurrent. Même si l'action stratégique n'est possible qu'avec un socle minimal d'intégration dans un système, cette dernière se voit peu à peu remplacée par une régulation. En effet, l'appartenance n'est plus seulement une norme intériorisée, mais aussi une condition pour l'intérêt de l'individu. Dans cette logique, les relations sociales sont définies en termes de concurrence et de rivalité selon ce que l'acteur peut gagner¹⁹⁸.

La troisième logique d'action est celle de la subjectivation. Elle se réalise à condition que le sujet soit critique et qu'il soit confronté à un système de domination et de production. Dans cette conception, « l'acteur n'est réductible ni à ses rôles ni à ses intérêts quand il adopte un autre point de vue que celui de l'intégration et de la stratégie (...) l'activité critique suppose l'existence d'une logique culturelle par laquelle l'acteur se distingue des autres logiques »¹⁹⁹. La subjectivité développée par l'individu va l'empêcher d'être enfermé dans ses rôles, ses positions. En somme, il sort de son personnage social. Il est partiellement, « hors du monde social » en se détachant de ce que les deux autres logiques impliquent. La capacité réflexive des acteurs est un point clé puisqu'elle va leur permettre de se situer au cœur de l'action. François Dubet explique également que, dans cette logique, c'est la culture qui va définir le sujet.

¹⁹⁷ *Ibid.*, p. 144.

¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 150 et 151.

¹⁹⁹ *Ibid.*, p. 156.

L'action n'est pas uniquement un ensemble de normes et de valeurs qui soudent une société (logique d'intégration) ou un stock de ressources symboliques (logique stratégique). Elle est aussi une définition du sujet qui autorise la critique sociale²⁰⁰. Les personnes impliquées doivent être capable de se décentrer de leurs propres intérêts, de se penser dans cet écart, mais doivent aussi être capable de reconnaître l'autre comme tel. En d'autres mots, l'individu pour devenir sujet doit se sentir appartenir à une entité plus grande que lui dans son action. Il doit se sentir appartenir à quelque chose qui le dépasse et qui le réunit avec d'autres qui ont eux aussi cette démarche réflexive. Il est question ici de reconnaissance mutuelle. Axel Honneth explique à ce propos que sans ce type de reconnaissance, l'individu ne peut se penser en sujet de sa propre vie²⁰¹. Dans les moments de dialogue ou d'action, les individus se rapprochent de cette logique de subjectivation quand ils considèrent l'autre au-delà de ses déterminants sociaux. Ils se considèrent comme des sujets et plus comme des acteurs sociaux.

Le travail réputationnel implique pour chaque logique des mécanismes différents. Pour l'intégration, l'individu cherche à être reconnu à terme dans un groupe. Son nom sera lié à celui du collectif. Selon sa posture par rapport au groupe, il sera plus ou moins capable de mettre la réputation collective à l'écart par un travail de mise à distance. En d'autres termes, il devra composer avec la réputation du mouvement sans forcément en dépendre. Les évaluations des pairs du groupe seront significatives. En particulier si elles viennent de membres haut placés symboliquement ou dans la hiérarchie. L'individu devra incorporer le système de reconnaissance et le mode d'évaluation pour s'intégrer et répondre aux attentes du groupe. Il devra s'adapter pour être reconnu comme membre à part entier. La confirmation de l'appartenance au collectif par les membres est une étape majeure dans cette logique.

Pour la logique stratégique, s'engager dans une « action collective est rationnel (...) Le conflit social n'oppose pas frontalement des groupes, il les met en concurrence dans l'accès aux ressources politiques »²⁰². L'individu voit des opportunités dans l'engagement. Les profils qu'il peut tirer de ce dernier sont des rétributions de divers types : économiques, matérielles et symboliques. Son image et ses statuts qui sont associés à son engagement sont des ressources. Il rationalise son rapport à son travail réputationnel. Il mobilisera certaines facettes de sa réputation dans un monde conçu comme un marché concurrentiel. L'autre est un rival et un allié dans cette société vue comme un système d'échange. Valoriser son image est un objectif.

²⁰⁰ *Ibid.*, p. 161.

²⁰¹ HONNETH Axel, *La lutte pour la reconnaissance*, Paris, Editions du CERF, [1992] 2000.

²⁰² DUBET François, *Sociologie de l'expérience*, op.cit., p. 153.

L'obtention d'avis positifs de la part d'évaluateurs significatifs est une fin recherchée. La réputation devient une ressource symbolique. Elle devient un moyen à l'action et une ressource à faire fructifier.

Enfin, dans la logique de subjectivation sociale, l'individu introduit un écart avec les deux précédentes logiques qui composent son travail réputationnel. Il ne s'agit plus simplement de s'intégrer à un groupe ou d'être stratégique dans son engagement, mais aussi prendre de la distance par rapport à ce travail réputationnel. Il se définit en plus de ces logiques. C'est-à-dire qu'il se détachera de la nécessité à se conformer à la réputation collective et aussi de ces intérêts instrumentaux à s'engager. Cette logique revêt une dimension éminemment critique chez l'individu sur sa condition de personnage social. Par ce processus de subjectivation, il n'est jamais totalement enfermé dans une position. Cette autonomie lui est permise par l'introduction d'un écart entre lui et la société, entre lui et son/ses rôles sociaux. La logique de subjectivation lui permet d'être créatif dans la manière d'articuler et gérer ses réputations selon les publics avec qui il interagit. En se distanciant des statuts qui le définissent, il opérera un travail réputationnel autonome de ces derniers.

François Dubet insiste sur le fait que l'individu est un être pluriel, complexe, qui combine ces trois logiques d'action. La forme de reconnaissance liée à chaque logique lui est singulière. L'acteur sera plus ou moins capable de faire preuve d'autonomie selon sa faculté à articuler intégration, stratégie et subjectivation. Les expériences sociales seront le résultat de la structuration de ces trois logiques à partir d'éléments objectifs du système social. La question de « l'intelligence du social » se pose dans un contexte où les institutions ont moins la capacité de combiner ces logiques que les acteurs autonomes. Elle correspond aux facultés « relatives aux mécanismes d'articulation de l'action au système, relatives à la nature des liens de "causalités" qui les associent »²⁰³. L'action qui s'articule à partir de ces logiques démontre la complexité de l'expérience de l'engagement. L'individu ne sera jamais uniquement dans une de trois logiques. Il sera en permanence dans une tension entre les trois et devra articuler ces logiques dans son action.

Geoffroy Pleyers explique que dans les mouvements écologiques, les jeunes ont la possibilité d'expérimenter cette tension à la fois dans la production de soi et dans des rapports sociaux résistant aux forces sociales dominantes²⁰⁴. Cette relation à soi dans leur engagement,

²⁰³ GOFFMAN Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne. 2. Les relations en public*, Paris, Le sens commun, 1973, p. 165.

²⁰⁴ PLEYERS Geoffroy et CAPITAINE Brieg (dir.), *Mouvement sociaux. Quand le sujet devient acteur*, op.cit., p. 12.

implique des questionnements autour de la responsabilité, de l'éthique, mais aussi à des positions politiques. Le jeune étant lui-même responsable de ses actes qui détruisent la planète, qu'est-ce qui est bon et juste de faire pour elle ? Quelle mesure faut-il prendre pour ne pas empirer son état d'un point de vue écologique et social ? Alors investi d'une responsabilité écologique mondiale, le jeune devient producteur du social. En s'incluant dans le problème, il va déclencher une série d'actions et de réflexions pour lutter contre la dégradation environnementale. Il y a bien là une volonté de s'emparer de l'histoire et de son orientation. Lorsque qu'un jeune rejoint un mouvement écologique et qu'il se rend compte que d'autres personnes partagent ses convictions, son engagement devient subjectivant. Il aura la possibilité de reconnaître des sujets autour de lui. Ces derniers pourront aussi le reconnaître à leur tour de cette manière.

L'autre tient une place majeure dans ce processus d'évaluation et de subjectivation. La notion de travail réputationnel s'invite dans ces questionnements quand le jeune va s'engager en faveur de l'environnement : comment va être reçu l'engagement de ce dernier aux yeux de ses pairs s'il se présente de la sorte ? Comment va-t-il se présenter en tant qu'engagé devant des pairs qui ne partagent pas tous ses opinions ? La dimension interactionnelle apparaît comme essentielle pour décrypter l'engagement des individus contemporains. Pourtant, elle est encore très peu prise en compte dans ce champ d'études.

1.3.6 Conclusion

Les mouvements sociaux sont des catalyseurs de l'action pour l'homme. Ils sont des lieux où l'individu s'engage, où ses principes et ses valeurs peuvent se matérialiser dans l'espace public. Ils participent à son développement dans un contexte de complexification du rapport à soi, à l'autre et au monde. Les auteurs contemporains ont montré que la subjectivation était au centre de l'engagement de l'individu hypermoderne. Ce processus de passage de l'état d'acteur à l'état de sujet nous dit quelque chose sur le travail réputationnel de l'individu. En effet, son autonomisation n'est pas sans conséquence. Il n'est plus seulement le successeur de la réputation d'un groupe en s'y conformant, comme à celle de sa famille ou de son syndicat. Il devient également responsable des facettes réputationnelles qui le constitue et du travail que cela incombe. En d'autres termes, cette démarche réflexive qu'est la subjectivation fait passer l'individu d'une réputation collective à laquelle il devait se conformer à un travail réputationnel sur de multiples facettes le composant. De ce fait, au sein de ces mouvements se jouent, se construisent et parfois s'opposent des réputations individuelles et collectives. C'est dans ces oppositions et dans ces prises de distance qu'apparaissent des tensions.

Malgré le constat d'une pluralité de situations, d'espaces et de publics devant lesquels se joue le travail réputationnel de l'individu, la dimension interactionnelle est peu prise en compte dans la sociologie de l'action et de l'engagement. Pourtant, Geoffroy Pleyers démontre bien que la relation à soi et aux autres sont désormais au centre de l'engagement contemporain. Comment le regard de l'autre médiatise-t-il l'interaction au sein des pratiques engagées ? Comment la réputation est-elle mise en jeu chez les jeunes lorsqu'ils s'engagent dans un groupe ? Le manque d'analyse sur ces interactions au sein d'un mouvement et avec les autres cercles de pairs sera notre point de départ pour analyser les transformations de l'engagement écologique juvénile. C'est dans l'examen de ces relations, à soi et aux autres, mais aussi dans l'analyse d'interactions quotidiennes que pourront ressortir des freins et des leviers à l'engagement. Comment le jeune adapte-t-il ses pratiques engagées selon les situations ? Cette voie ouverte par l'analyse de l'engagement en sociologie de l'action est une occasion d'explorer plus profondément et plus intimement deux phénomènes. D'abord, elle permettra d'aller plus loin dans l'étude de la relation entre l'engagement et la réputation des jeunes écologistes. Puis, elle offrira un approfondissement de la compréhension des tensions réputationnelles, et donc identitaires, qui traversent l'individu contemporain.

2. Cadre théorique : penser les réputations militantes à l'ère du numérique

« L'adolescence représente donc l'âge où continuellement on meurt et on renaît à quelque chose d'autre, où, continuellement, on expérimente les frontières du possible. L'adolescence est l'âge des coups de foudre, l'âge où se déroulent, sans cesse, des unions et des séparations dans une succession de révélations et de déceptions »,

Francesco Alberoni, *Le choc amoureux*, p. 92.

2.1 Engagement et expérimentation juvénile : de l'importance de l'interaction pour penser les réputations militantes

La relation à soi et aux autres sont deux composantes de l'engagement contemporain. La construction du sujet au sein d'espaces engagés passe par le regard de l'autre. David Riesman rappelle que :

« [Pour] l'homme extrô-déterminé, être trop sociable vaut encore mieux que l'être insuffisamment. La présence des "autres", qui le guident et l'approuvent constitue un facteur vital de son système de conformité et d'autojustification. Privé de cette sociabilité dont son caractère a tant besoin, il deviendra non pas autonome, mais simplement anémique (...) l'homme extrô-déterminé qui recherche l'autonomie ne serait y parvenir seul : il lui faut le secours de ses amis »²⁰⁵.

L'autre est essentiel dans cette quête d'autonomie et dans le processus d'autodéfinitions de soi qu'implique la subjectivité. Il « guide » et « approuve », ou non, les choix de l'individu engagé. Dans cette citation, David Riesman évoque le « secours des amis ». Il y a fort à parier que l'auteur ne fait pas référence qu'aux personnes avec qui l'individu partage une amitié. Il faut comprendre cette expression comme le « secours » des différents regards qui composent les cercles que fréquente l'individu. Amis, proches, connaissances, inconnus, tous formulent un avis qui participe de près ou de loin à élaborer une représentation partagée de ce dernier. L'importance de ces avis dépendra de la nature de la relation interindividuelle entre l'individu et l'autre. Plus l'autrui est « significatif »²⁰⁶ pour la personne évaluée, plus ces évaluations seront des retours rétroactifs sur le travail réputationnel opéré par l'individu. La particularité contemporaine de ces regards qui le construisent est qu'ils se multiplient à mesure que les espaces d'expression de l'engagement augmentent. Alessandro Pizzorno rejoint cette idée en expliquant que les cercles de reconnaissance s'hétérogénéisent²⁰⁷. Il précise que les

²⁰⁵ RIESMAN David, *La foule solitaire*, op.cit., p. 344.

²⁰⁶ MEAD George Herbert, *L'esprit, le soi et la société*, Paris, Presses Universitaires de France, [1934] 2006.

²⁰⁷ Pour rappel, les cercles de reconnaissance sont l'ensemble des « personnes dont nous savons qu'ils sont en état de prononcer des jugements, directement ou indirectement, sur les choix du sujet, même si celui-ci n'a pas l'intention d'appartenir à leur groupe », dans PIZZORNO Alessandro « Rationalité et reconnaissance », op.cit., 15.

individus sont de plus en plus renvoyés à des situations où leurs actions sont évaluées par d'autres personnes venant de cercles différents. Ces appréciations peuvent amener la personne engagée à vivre des situations de tensions. Il peut être traversé par des conflits selon la représentation que s'en fait le groupe. Elle ne correspondra pas toujours à l'image qu'il a de lui-même où à celle qu'il souhaiterait renvoyer. Ces formes de reconnaissance sont profondément liées à la formation de son identité.

Les travaux de Vincent de Gaulejac à propos l'identité contemporaine et de la reconnaissance sont particulièrement éclairant sur ces questions²⁰⁸. Il décline trois formes identitaires qui structurent la subjectivité, où le regard d'autrui participe à leur élaboration. L'individu se construit selon son identité « prescrite » (d'où il vient, son origine sociale), son identité « requise » (ce qu'il est, sa position sociale actuelle) et son identité « souhaitée » (ce qu'il désire être). Les ruptures entre ces trois formes peuvent le mettre en tension. Par exemple, si un jeune issu d'une famille climatosceptique (identité prescrite) souhaite s'engager pour le climat avec ses amis (identité souhaitée), il sera dans une situation de décalage avec au moins un de ces deux groupes. Dans cet exemple, les choix de son action ou de son inaction pour l'écologie dépendront de sa position par rapport aux logiques d'action précédemment décrites²⁰⁹. Est-il prêt à sacrifier sa relation parentale au nom de ses principes écologiques ? Cette cause est-elle assez importante à ses yeux pour entrer en conflit avec ses parents ? En d'autres termes, est-il capable de ce choix pour être en accord avec ses convictions écologiques (intégration vs subjectivation) ?

Le militant se retrouve tiraillé face à des dilemmes dans ses engagements, ses idées et ses actions. Toute la difficulté pour lui réside dans l'articulation de ses logiques d'actions (entre intégration, stratégie et subjectivation). Il doit essayer de rester en accord avec lui-même, face aux différents cercles qu'il fréquente et par rapport aux raisons de ses choix. C'est précisément dans le cadre de l'expérience sociale que le travail de réputation de l'individu s'inscrit. Que ce soit pour être intégré dans un groupe, à des fins de reconnaissance ou pour réduire l'écart entre ses valeurs et ses pratiques, la gestion de ses différentes facettes réputationnelles doit être la plus cohérente. Cette articulation est essentielle afin d'harmoniser au mieux ses formes identitaires et ne pas se retrouver dans des situations de contradictions vis-à-vis de lui-même et des autres. Cet exemple serait révélateur des « tensions entre les logiques adolescentes et familiales du fait même du rôle du groupe de pairs dans la construction de soi et de la mise à

²⁰⁸ DE GAULEJAC Vincent, *Qui est « je » ? Sociologie clinique du sujet*, Paris, Le Seuil, 2009.

²⁰⁹ DUBET François, *Sociologie de l'expérience*, op.cit.

distance de la sphère familiale qu'il induit »²¹⁰. Ce travail de mise en cohérence devient une injonction pour l'individu contemporain quant à l'exposition de son engagement écologique.

Il s'agit ici du principe d'unité du sujet d'Alain Touraine²¹¹. Cette unité correspond à la mise en cohérence de l'histoire de l'individu à travers le récit. C'est une idée forte retrouvée chez Paul Ricoeur avec son concept « d'ipséité narrative »²¹². Selon lui, l'identité est construite à travers des récits qui permettent à l'individu d'être dans une forme de continuité narrative dans son existence. Ainsi, une cohérence est établie à travers le temps. L'auteur explique que des moments de rupture ou de discontinuité peuvent survenir et remettre en question cette continuité narrative, qui sont généralement suivis de phases de réorganisation du récit. En somme, cette continuité narrative correspond à la capacité des individus de créer un sens à leur histoire et de se raconter à eux-mêmes et aux autres. Ce souci de cohérence et d'unité est aussi retrouvé chez Henri Jenkins avec son principe de « *transmedia storytelling* »²¹³. Ce concept incarne la manière de raconter pour l'individu des histoires en y ajoutant des composantes narratives dans des espaces médiatiques. L'objectif est d'y créer une représentation complète et augmentée de soi. Avec ce que nous savons sur la responsabilisation hypermoderne de l'individu et de la prise en charge de ses récits narratifs, « l'ipséité narrative » et le « *transmedia storytelling* » peuvent être des outils pour lui afin de répondre à l'injonction moderne de cohérence. Le travail et la gestion des réputations se jouent dans l'appropriation de cet outil, au travers des différents groupes privés ou publics et selon les espaces médiatiques.

Si nous reprenons l'exemple des sociabilités préexistantes à l'engagement, le militant devra jouer sur plusieurs liens à la fois. Il sera néoarrivant dans un groupe déjà constitué. Il devra donc ajuster sa posture pour y être intégré, mais il devra également prendre en compte les relations qu'il entretient avec les individus qu'il connaît. Selon ces relations précédemment établies, il est possible qu'il ne se (re) présente pas de la même manière au groupe. Sa manière d'agir sera différente. De plus, il se peut que la réputation de l'individu établie par le groupe d'amis ne soit pas toujours en accord avec les actes et les discours nécessaires pour avoir une « bonne réputation » dans le groupe militant. Il devra négocier entre plusieurs logiques d'action (intégration vs stratégie dans ce cas) et adapter ses formes identitaires (identité prescrite vs

²¹⁰ BARTHOU Evelyne (dir.), *Les paris à l'adolescence*, Laval, Presses Universitaires de Laval, 2021, p. 4 et 5.

²¹¹ TOURAINE Alain, *Critique de la modernité*, op.cit., p. 243.

²¹² RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Le Seuil, 1990.

²¹³ JENKINS Henry, « Transmedia Storytelling. Moving characters from books to films to video games can make them stronger and more compelling », *MIT Technology Review*, 2003, [en ligne] sur : <https://www.technologyreview.com/2003/01/15/234540/transmedia-storytelling/>

identité souhaitée). Dans ce cas, la gestion des réputations du militant se complexifie face à son souci de cohérence. Le rapport qu'il entretient face aux différents cercles d'individu est essentiel pour comprendre ce mécanisme. L'exemple décrit reste situé dans le cadre du militantisme. Il est aisé d'en imaginer d'autres, où le militant pourrait interagir face à des publics hors de cette sphère d'engagés, dans des espaces où ses idées seraient plus ou moins tolérées. Alors, les notions de travail et de gestion de réputation seraient d'autant plus pertinentes pour analyser le rapport à l'expression de son engagement.

C'est pourquoi l'analyse des interactions vécues par ces jeunes engagés, tiraillés par ces choix, devient un enjeu central pour dégager la relation contemporaine entre réputation et engagement. Elle permettrait de mettre en lumière des freins et des leviers à l'engagement qui passent sous les radars des analyses classiques en sociologie de l'action. Comme nous l'avons expliqué, le militant aujourd'hui navigue d'un contexte interactionnel à un autre en permanence (du groupe militant à la famille, au monde professionnel, aux amis, etc.). Cette diversification implique des espaces différents, des publics hétérogènes, mais aussi des travaux réputationnels plus nombreux. La gestion de ces derniers devient également un enjeu identitaire fort. Nous pouvons penser à Erving Goffman ici avec ses études sur le malaise lors de l'interaction. Qu'il s'agisse du stigmatisé, du « fou » ou de l'interlocuteur qui déroge à l'ordre de l'interaction, tous perturbent l'équilibre de l'échange vécu²¹⁴. Ainsi, si l'individu évalué ne veut pas déstabiliser l'interaction dans un groupe qui ne partage pas ses convictions écologiques, il a tout intérêt à réaliser un travail sur sa présentation dans l'espace et à cacher son engagement.

Le concept d'identité situative d'Hartmut Rosa est intéressant pour parler de ces tensions vécues par le militant contemporain²¹⁵. Dans ce « nouveau rapport subjectif à soi-même » décrit par l'auteur, l'individu se définirait selon la situation face à autrui qui lui assignerait une étiquette. Il présenterait un Soi ponctuel, orienté selon le contexte vécu, sur la base des relations²¹⁶. Dans ces moments, l'idée qu'on a de l'autre permet d'amoindrir l'incertitude dans l'interaction²¹⁷. On le connaît et on peut adapter nos comportements et nos actions selon ces informations²¹⁸. Cependant, selon les situations l'individu sera en permanence mis à l'épreuve

²¹⁴ GOFFMAN Erving, *Les cadres de l'expérience*, Paris, Le sens commun, 1991.

²¹⁵ ROSA Hartmut, *Accélération : une critique sociale du temps*, op.cit.

²¹⁶ *Ibid.*, p. 275 et p. 289.

²¹⁷ DEAGE Margot, « S'exposer sur un réseau fantôme. Snapchat et la réputation des collégiens en milieu populaire », *Réseaux*, vol. 2, n°208-209, 2018, p. 151.

²¹⁸ ELMER Nicholas, « La réputation comme un instrument social », *Communications*, vol. 93, n° 2, 2013, p. 85-89.

puisque'il sera tiraillé entre différentes définitions de lui-même à présenter selon les personnes avec qui il interagit.

La tension se situe précisément dans une interaction mêlant des cercles de reconnaissances qui ont des valeurs divergentes. Si l'acteur veut maintenir « une impression compatible avec la définition globale de la situation »²¹⁹, comment il va-t-il hiérarchiser la reconnaissance de ces cercles et comment va-t-il interagir avec eux ? L'individu « hyper » réflexif est-il capable de s'ancrer dans des formes narratives complexes et complémentaires ? Si nous reprenons l'exemple d'un militant qui fréquente différents cercles qui ne tolèrent pas tous son engagement, il devra faire preuve d'une gestion efficace de ses facettes réputationnelles. Pour vérifier cette relation et démontrer ce raisonnement, une analyse inspirée de l'interactionnisme symbolique sera choisie dans notre travail²²⁰. Erving Goffman insiste d'ailleurs sur les capacités de l'acteur à être :

« suffisamment maître de lui-même pour maintenir un consensus temporaire, il donne une impression idéalisée en mettant certains faits en évidence et en en cachant d'autres, il maintient la cohérence de l'expression en se gardant des dissonances mineures avec plus de soin que ne le justifierait, de l'avis du public, le but déclaré de sa représentation »²²¹.

L'acteur serait capable de faire face à ces « contraintes interactionnelles » selon l'auteur, même s'il précise qu'il « n'existe pas d'interaction dans laquelle les participants ne courent pas un risque sérieux de se trouver légèrement embarrassés, ou au contraire un léger risque de se trouver sévèrement humiliés »²²².

Cette approche permettra de vérifier comment se côtoient ces différentes réputations, comment le militant les travaille et surtout comment arrive-t-il ou non à les gérer ? Ces enjeux liés à l'identité sont particulièrement questionnant quand nous regardons de plus près notre population d'étude que sont les jeunes. Cette phase de construction de soi nécessite quelques précisions dans notre cadre théorique.

2.2 Adolescence et engagement

²¹⁹ GOFFMAN Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi*, op.cit., p. 55.

²²⁰ Par ailleurs, la couche numérique qu'induit l'usage des réseaux sociaux dans les échanges que nous avons observés pose une limite à la lecture goffmanienne des interactions. L'absence des corps (d'un point de vue physique) constitue cette limite sur les plateformes numériques. Si les travaux de l'auteur peuvent servir de moteur de départ dans l'analyse des données, ils restent incomplets et limités pour avoir une lecture plus précise des situations qui se joue en ligne ou en ligne et hors ligne.

²²¹ GOFFMAN Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi*, op.cit., p. 67.

²²² *Ibid.*, p. 230.

Depuis la seconde moitié du XX^e siècle, les spécialistes de la jeunesse s'accordent avec l'idée de ne pas pouvoir fixer une définition unique pour les individus dans des tranches d'âge entre l'enfant et l'adulte. La jeunesse n'est-elle alors qu'un mot comme l'écrivait Pierre Bourdieu ?²²³ Selon François Dubet, elle est avant tout une construction sociale et culturelle en mouvement permanent. Mais comme tous objets d'études socialement construits, cette notion n'a pas le même sens selon les époques, à la fois dans sa délimitation, dans ses droits et dans ses représentations²²⁴. Il est rejoint par Cécile Van De Velde dans son étude sur les jeunes européennes lorsqu'elle démontre « à quel point la jeunesse est également une construction sociale et culturelle répondant à des normes et à des agencements sociétaux spécifiques »²²⁵ selon les cultures.

C'est pour cela qu'il est nécessaire de parler de jeunes plurielles, hétérogènes, partageant un ensemble de références, de codes, de symboles, de valeurs et des représentations qui les rendent singulières, plutôt que de parler d'une jeunesse globalisante et homogénéisante. Notre travail étudiera plus précisément des adolescents qui est une notion elle aussi complexe, mouvante, représentant un temps d'instabilité où l'acteur mène une quête existentielle²²⁶. L'individu est dans une recherche de sens qu'il doit construire dans ce temps d'entre-deux à travers sa culture. Jocelyn Lachance, Louis Mathiot et Philippe Saint-Germain définissent les cultures adolescentes comme l'ensemble des « connaissances, des savoirs, des compétences et des comportements répondant à la nécessité anthropologique d'être reconnu par ses pairs, notamment en tant que qu'être sexué, afin de se sentir appartenir à un ou des groupes lors d'une période marquée par une indétermination identitaire qui fragilise l'individu »²²⁷. Une des spécificités de ces cultures réside dans le besoin fondamental de reconnaissance des acteurs. En effet, c'est une période de la vie où le jugement des pairs est primordial. L'indétermination identitaire provoquée par cette phase d'entre deux, entre l'enfant et l'adulte, explique ce besoin. Les travaux de thèses sur le harcèlement numérique au collège de Margot Déage montrent

²²³ Comme l'avait fait remarquer Pierre Bourdieu dans un de ses travaux, où il précise que les frontières entre jeunesse et vieillesse correspondent à un enjeu de lutte, dans BOURDIEU Pierre, *Questions de Sociologie*, Paris, Les éditions de minuit, 2002, p. 144.

²²⁴ DUBET François, « La jeunesse n'est-elle qu'un mot ? », dans HAMEL Jacques, PUGEAULT-CICHELLI Catherine, GALLAND Olivier et CICHELLI Vincent, *La jeunesse n'est plus ce qu'elle était*, Rennes, Presses Universitaires de France, 2010, p. 13.

²²⁵ VAN DE VELDE Cécile, *Devenir adulte, sociologie comparée de la jeunesse en Europe ?* Paris, Presses Universitaires de France, 2008, p. 9.

²²⁶ Nous précisons dans notre section méthodologique de quels adolescents nous parlerons.

²²⁷ LACHANCE Jocelyn, MATHIOT Louis et SAINT-GERMAIN Philippe, « Culture adolescentes », dans LE BRETON David, JEFFREY Denis et LACHANCE Jocelyn, *Penser l'adolescence*, Paris, Presses Universitaires de France, 2016, p. 36.

précisément que dans la phase d'adolescence, la reconnaissance et la réputation sont primordiales dans le devenir adulte du jeune²²⁸.

De cette culture commune juvénile émerge aujourd'hui une diversification ainsi qu'une augmentation de la visibilité des sous-cultures. Ceci est dû au fait que la norme devienne :

« le bricolage de nouveaux modèles. En d'autres termes, l'individu puise dans ce qui l'entoure pour construire des modalités relationnelles. Il s'inspire des autres, de ce qu'il a pu apprendre au fil de ses expériences, pour "bricoler" un rapport au monde original. Il peut aussi, en collaboration avec les autres, bricoler de nouveaux rites d'interaction, c'est-à-dire de nouvelles façons d'interagir, de communiquer et d'échanger avec les autres (...) Dans un monde où le bricolage vient progressivement amenuiser la reproduction de la contrainte de normes, est-il surprenant de voir des sous-cultures de plus en plus diversifiées ? En ce sens, la jeunesse, soumise à l'impératif de réinventer la socialité, crée des sous-cultures avec ses codes et ses modalités d'être ensemble »²²⁹.

Le « bricolage » du rapport à soi, aux autres et au monde est le mot d'ordre des jeunes contemporaines. Il est l'indicateur d'une forte recherche d'autonomie, d'une volonté de définir soi-même ses trajectoires de vie. Hervé Marchal le démontre quand il parle du rapport des jeunes à l'automobile :

« La voiture a été pensée, construite et diffusée à un moment donné où l'individu veut vivre sa vie comme bon lui semble, où il se perçoit comme un individu individualisé – et non « collectivisé » – aussi bien dans sa chair que dans son esprit. Dans ce sens, la voiture est symptomatique d'une société d'individus soucieux d'être responsables d'eux-mêmes et sujets de leur existence. Elle s'inscrit pleinement dans cette manière normalisée de penser le « Moi » comme une forteresse intérieure se suffisant à elle-même (...) L'individu individualisé, et ce d'autant plus quand il est jeune, souhaite décider de ce qui est important pour lui. Il veut être en mesure de pouvoir délier ce qui est lié et de pouvoir faire ce qui n'est pas encore réalisé. En un mot, il veut maîtriser autant que possible sa vie : en être l'auteur »²³⁰.

Ces mécanismes d'autodéfinitions induisent des phases d'expérimentation pour ces êtres en devenir. Or, si pensons ce phénomène par rapport à l'engagement contemporain, la définition de Geoffroy Pleyers est pertinente. Elle correspond justement à « un processus d'expérimentation créatif par lequel sont mises en pratique les valeurs d'un "autre monde" au sein même des associations, ou au cours de la vie quotidienne »²³¹. L'expérimentation créative permise par cette autonomie croissante (même si relative à certains égards, notamment

²²⁸ DEAGE Margot, « *Avoir une réputation* ». *Etude du (cyber)harcèlement scolaire comme risque réputationnel genré*, Thèse de Sciences sociales et philosophie de la connaissance, Université de la Sorbonne, 2020.

²²⁹ GOGUEL D'ALLONDANS Thierry et LACHANCE Jocelyn, *Etudier les ados*, Rennes, Presses de l'EHESP, 2014, p. 48.

²³⁰ MARCHAL Hervé, « Les jeunes et la conduite : une envie sous contraintes », op.cit., p. 152.

²³¹ PLEYERS Geoffrey, « Jeunes alter-activistes : de l'altermondialisme aux indignés », op.cit., p. 3.

financier²³²) est centrale dans le processus d'engagement des jeunes. À partir de cette proposition, nous pouvons mobiliser les travaux d'Olivier Galland qui explique qu'une des modalités du devenir adulte dans ce contexte moderne pour les jeunes est bien celle d'expérimentation²³³. Il faut en décrire ses tenants et aboutissants afin de comprendre ce qui se joue au niveau de l'engagement contemporain des jeunes.

Le point de départ d'Olivier Galland sur l'expérimentation est le passage d'une société de l'identification à une société de l'expérimentation déclenchée par la modernité avancée. Selon l'auteur, le principe de l'identification comme modalité du devenir adulte est peu à peu remplacé par le principe d'expérimentation. Cette transition n'est pas radicale. Il s'agit plutôt d'une tendance observée, qui est un exemple des transformations des modalités de la formation de l'identité dans le contexte contemporain. En d'autres termes, ce qui était pensé comme essentiel pour se former était déterminé par la société et par le rôle attaché à la position de l'individu. Son groupe de référence était son groupe d'appartenance. L'expérimentation met à jour cette idée. Elle instaure un décalage entre ces deux types de groupe. L'idéal d'authenticité pour le jeune prend une place plus importante. C'est une conséquence de l'injonction moderne à devenir soi-même et à prendre sa trajectoire biographique en main. Par exemple, la famille était associée au groupe de référence et d'appartenance pour le jeune, notamment dans les carrières professionnelles des parents qu'il devait suivre. Mais avec la modernité avancée, ce schéma s'effrite et l'autonomisation des choix de l'individu pour son avenir prédomine. Une forme de reproduction sociale entre les générations était induite dans le modèle de l'identification. Avec l'expérimentation, des possibilités de discontinuité intergénérationnelles apparaissent.

La fin de l'association entre ces deux groupes crée un écart que le jeune doit gérer « entre héritage et objectif, passé et avenir, origine et projet »²³⁴. Cela instaure une « nouvelle modalité du devenir adulte qui transforme le quotidien en laboratoire d'expérimentation »²³⁵ et amène le jeune à faire un travail individuel d'ajustement progressif selon Olivier Galland. Cette démarche modifie le rapport qu'entretiennent les jeunes avec les mécanismes de reconnaissance. Il leur est maintenant nécessaire de faire reconnaître et valider leur nouveau statut plutôt auprès de leurs pairs dans les interactions quotidiennes. Les travaux d'Evelyne

²³² BARTHOU Evelyne (dir.), *Les paris à l'adolescence*, op.cit., p. 4.

²³³ GALLAND Olivier, « Un nouvel âge de la vie », *Revue française de sociologie*, n°31, vol. 4, 1990, p. 529-551.

²³⁴ LACHANCE Jocelyn, *Les tentatives de reconnaissance. Figures anthropologiques des interactions sociales et de la validation de soi*, op.cit., p. 50.

²³⁵ *Ibid.*

Barthou sur l'importance du rôle des pairs dans la construction du jeune sont révélateurs sur ces questions de reconnaissance identitaire :

« Le groupe de pairs, instance majeure de socialisation horizontale, permet donc de répondre à différents types de besoins : de découverte et d'expérimentation, de reconnaissance, d'affirmation, d'attachement et de construction d'une identité personnelle et sociale. Cette période de construction de soi se vit dans un double regard, externe et interne, sous celui des pairs, dans une logique d'identification puissante, mais aussi à travers une injonction à être soi, suivant la norme sociale de l'affirmation individuelle et de l'autonomie (...) l'influence des pairs est souvent un sujet privilégié »²³⁶.

Dans ces nouveaux cercles de sociabilité, le processus du devenir adulte est devenu plus incertain puisque le jeune devient davantage responsable dans ces choix individuels. S'il échoue, il devra assumer et il sera amené à vivre des situations de gêne et de malaise parce qu'il ne sera pas reconnu. Dans ce modèle, le processus de validation de son action est moins garanti que dans le modèle de l'identification. D'autant plus à l'ère hypermoderne, synonyme d'hyperresponsabilisation pour les jeunes qui doivent prendre en main leur trajectoire biographique. Ces derniers doivent « se démarquer des autres sur le plan personnel (...) par l'originalité individuelle »²³⁷.

Un nouveau rapport à la reconnaissance émerge dans ce contexte. Dans la société de l'identification, le jeune existait d'abord dans le regard de ses parents, puis dans ceux des autres cercles qu'il fréquentait (la famille élargie, l'école, les amis, etc.). Avec l'apparition de la société de l'expérimentation, il augmente ses cercles de fréquentation et ses « relations familiales sont de moins en moins hiérarchiques (...) ce qui [lui] permet de vivre des relations horizontales qui parfois se croisent, mais se nourrissent et peuvent se renforcer mutuellement »²³⁸. Le modèle établi se voit modifié. Le jeune peut exister en plus de la sphère familiale. Plus de choix s'offre au jeune dans les regards qu'il considère comme significatifs, mais aussi dans l'échelonnement de ces derniers. Cela lui permet de hiérarchiser l'importance des jugements portés sur lui et par conséquent de s'autonomiser face à ceux de ses parents. Il peut choisir d'accorder plus de légitimité au jugement d'un ami plutôt qu'à celui d'un adulte. Cette classification des regards significatifs va de pair avec celle des facettes réputationnelles. Par exemple, considérer le regard des pairs comme plus important que les évaluations des figures d'autorités scolaires pourra impacter sa réputation d'élève, mais aussi de camarade. La mise en opposition des figures de reconnaissance participe à leur hiérarchisation. Le jeune peut aussi se

²³⁶ BARTHOU Evelyne (dir.), *Les paris à l'adolescence*, op.cit., p. 2.

²³⁷ MARCHAL Hervé, « Les jeunes et la conduite : une envie sous contraintes », op.cit., 155.

²³⁸ BARTHOU Evelyne (dir.), *Les paris à l'adolescence*, op.cit., p. 4.

retrouver dans des situations de tensions, où il sera en difficulté entre la valorisation de deux groupes. François De Singly prend le modèle de la famille et du groupe de pairs²³⁹. Même si le premier reste le lieu privilégié de la reconnaissance, il connaît un effritement face au second. Que ce soit dans l'opposition ou dans la tension des figures de reconnaissance, le jeune expérimente la multiplication des regards, des espaces de socialisation et de valorisation de soi. Cela implique pour lui un travail sur ses réputations et une nécessité croissante à les gérer.

Une limite que l'on peut reprocher aux travaux d'Olivier Galand est le manque de précision sur ce nouveau rapport à la reconnaissance. Dans son travail, l'expérimentation est toujours rattachée à l'objectif d'atteindre un statut au long terme. Il néglige la validation de la démarche qui a amené à ce statut. Jocelyn Lachance met en perspective ce point. Selon lui, un des risques de cette interprétation est de passer à côté d'une des conséquences de la société d'expérimentation sur les modalités identitaires du jeune. Avec la vision d'Olivier Galland, la jeunesse ne serait qu'une phase transitoire avant d'atteindre l'âge adulte. Or, l'expérimentation :

« vient transformer le rapport des plus jeunes à la reconnaissance dans le moment plus restreint de l'interaction qui composent leur quotidien, ce qui n'est possible qu'à la condition d'interroger les deux dimensions de l'expérimentation, c'est-à-dire la validation du résultat produit par une action et la validation de la démarche entreprise pour obtenir ce résultat (...) Il ne s'agit pas d'être reconnu comme adulte, et donc pas toujours de se positionner par rapport à ce statut. Ce qui importe, c'est de se positionner et de se repositionner par rapport aux différents cercles de reconnaissance, et donc par rapport aux différents interlocuteurs dans chaque interaction sociale »²⁴⁰.

L'effort de justification de deux éléments devient essentiel pour être reconnu. Lors des interactions quotidiennes et face à différents publics, le jeune doit justifier son action, mais aussi la démarche mise en place pour la réaliser. Sans cela, le processus de validation de l'autre ne sera pas complet. Jocelyn Lachance explique que le jeune peut ne pas être reconnu par l'autre s'il n'adapte pas sa position et ses valeurs dans son discours en fonction de l'interlocuteur. Cela signifie que la reconnaissance n'est jamais atteinte définitivement. Sa validation et le travail de présentation de soi sont constants. Elle n'est pas transférable d'un groupe à un autre. À l'inverse, l'invalidation n'est pas non plus déterminée sur le long terme. Sur ces questions de reconnaissance, Jocelyn Lachance s'appuie sur les travaux de Vincenzo Cicchelli pour expliquer que c'est l'affirmation de son autonomie qui est la plus importante dans cette

²³⁹ DE SINGLY François, *Sociologie de la famille contemporaine*, Paris, Armand Colin, [1993] 2017.

²⁴⁰ LACHANCE Jocelyn, *Les tentatives de reconnaissance. Figures anthropologiques des interactions sociales et de la validation de soi*, op.cit., p. 52-53.

démarche d'expérimentation²⁴¹. L'autonomie est vécue à travers les choix du jeune qui n'attendent qu'à être validés²⁴² :

« Les tentatives de reconnaissance ne se résument donc pas à faire valider ou invalider des signes de reconnaissance en fonction des interlocuteurs présents, comme de simples signes d'appartenances. Elles consistent en la validation et l'invalidation d'un positionnement subjectif par rapport à des cercles d'interlocuteurs en présence, car que ce soit pour se rapprocher ou l'éloigner symboliquement par rapport à un autre, il s'agit toujours de donner au sentiment d'autonomie une certaine mesure »²⁴³.

Le « processus d'expérimentation créatif » qu'est l'engagement selon Geoffroy Pleyers se complexifie si on la croise avec cette notion de reconnaissance. L'auteur dans ses travaux sur les altermondialistes explique dans ce contexte à quel point l'expression de l'engagement des jeunes est importante pour ces derniers. Elle est multiple et peut prendre des formes variées. L'engagement s'expérimente à la fois dans des répertoires d'action classiques et collectifs (manifestation, ramassage de déchet, actes de désobéissance civile, etc.), lors d'actions quotidiennes dans leurs foyers (faire le tri, faire attention à l'eau consommée, etc.), mais aussi dans des espaces numériques (aimer une publication la partager, participer à l'organisation d'une action, etc.). Autant de scènes publiques, semi-publiques ou privées qui impliquent des interlocuteurs variés, et donc, des modalités de reconnaissance différentes. L'engagé doit « s'assurer que les personnes devant lesquelles il joue l'un de ses rôles ne sont pas les mêmes que celles devant lesquelles il joue un autre rôle dans un autre décor »²⁴⁴. Les formes des engagements que donnent à voir les jeunes se retrouvent jugées par leurs pairs qui valideront ou non leur démarche, mais aussi le résultat de leurs pratiques engagées. Ces processus d'évaluations sociales mettent la présentation de soi au cœur des interactions pour ces jeunes. En d'autres termes, leur réputation de militant est mise en jeu dans des situations quotidiennes.

Le jeune, pour « garder la face », doit s'adapter au contexte de l'interaction pour obtenir les meilleurs jugements de son action et de sa démarche entreprise. Nicoletta Diaso dans un travail sur l'alimentation des adolescents explique que ce caractère situationnel « prend une valeur particulièrement forte à un moment d'élargissement du monde social » que représente cette

²⁴¹ Voir à ce propos CICHELLI Vincenzo, « Les jeunes adultes comme objet théorique » *Recherches et Prévisions*, n°65, vol. 1, 2001, p. 5-18 et VAN DE VELDE Cécile, *Devenir adulte. Sociologie comparée de la jeunesse en Europe*, op.cit.

²⁴² PIZZORNO Alessandro « Rationalité et reconnaissance », op.cit.

²⁴³ LACHANCE Jocelyn, *Les tentatives de reconnaissance. Figures anthropologiques des interactions sociales et de la validation de soi*, op.cit., p. 58.

²⁴⁴ GOFFMAN Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi*, op.cit., p. 52.

période de la vie²⁴⁵. Ainsi, le jeune n'a pas la garantie d'être reconnu en tant qu'engagé par tous ses pairs et dans toutes les situations du quotidien. En effet, selon les « arènes de réputation » dans lesquelles il se situe, « les critères de la reconnaissance changent. La propagation des évaluations d'une arène à l'autre peut présenter des risques. Une réputation n'est ni universelle ni permanente : le succès dans une arène peut être source de déchéance dans une autre »²⁴⁶. Dans le cas de la non-reconnaissance de son statut d'engagé, sa réputation sera mise à mal lors d'une interaction par l'invalidation de ses choix. Alors des situations d'embarras, voire de honte, peuvent apparaître. Faire face à ces échecs sont des revers de l'expérimentation. Lors d'échanges avec des interlocuteurs qui ne partagent pas les mêmes systèmes de valeurs et les mêmes critères de reconnaissance, comment les jeunes engagés hiérarchisent-ils les différents regards qui pèsent sur eux ? Comment arrivent-ils à gérer avec succès ces situations, ou au contraire comment vivent-ils ces échecs ? Ces questionnements trouvent un renouvellement avec l'augmentation des usages des Tics et des sphères en ligne.

2.3 Travail réputationnel et engagement à l'ère du numérique

Les situations de travaux et de gestion des réputations se multiplient en même temps que les jeunes utilisent le numérique. En effet, de nouveaux espaces d'interactions sont investis. Même si la réputation d'un jeune se joue à la fois en ligne et hors ligne, elle n'est pas pour autant à dissocier d'un espace à l'autre. Les informations qui la constituent peuvent se transmettre par des moyens traditionnels de communication hors ligne comme les « bruits de couloir » ou les rumeurs²⁴⁷, mais peuvent également se diffuser sur de nouveaux canaux tels les réseaux sociaux. Ce sont des dispositifs réputationnels qui permettent la diffusion des informations et qui participent à former la réputation de l'individu²⁴⁸. Les traces laissées seront constitutives du travail réputationnel du jeune engagé. Il s'agit par exemple du nombre de *likes*, des bons et des mauvais commentaires ou encore du nombre d'individus qui suivent la page du jeune. Les réseaux sociaux se superposent aux moyens classiques de diffusion. Ils les amplifient et font circuler les informations sur les représentations partagées des cercles de reconnaissance

²⁴⁵ DIASO Nicoletta, « Alimentation, corps et transmission familiale à l'adolescence », *Recherches familiales*, n°11, vol. 1, 2014, p. 41.

²⁴⁶ DEAGE Margot, « S'exposer sur un réseau fantôme. Snapchat et la réputation des collégiens en milieu populaire », *op.cit.*, p. 151.

²⁴⁷ FINE Gary Alan, « The Social Organisation of Adolescent Gossip: The Rhetoric of Moral Education », dans COOK-GUMPERZ Jenny, CORSARO William et STREECK Jurgen (dir.), *Children's Worlds and Children's Language*, 1986, p. 406-421.

²⁴⁸ BEUSCART Jean-Samuel, CHAUVIN Pierre-Marie, JOURDAIN Anne et NAULIN Sidonie, « La réputation et ses dispositifs », *Terrains & Travaux*, vol. 1, n°26, 2015, p. 5-22, [en ligne] : <https://doi.org/10.3917/tt.026.0005>.

plus rapidement. Ils offrent une diversité d'espaces, « d'arènes », qui connaissent un fort engouement chez les jeunes.

Ces derniers travaillent et gèrent leurs réputations en diffusant des contenus les concernant, en donnant leur opinion sur une actualité ou en discutant avec leurs abonnés. Ce sont des moyens pour eux d'augmenter leur popularité²⁴⁹. Par ailleurs, à mesure que les espaces réputationnels augmentent, il y a fort à parier que les types d'évaluation varient. Autrement dit, plus les arènes sont nombreuses, plus les évaluateurs seront différents. De ce fait, leurs évaluations auront des degrés de puissance et de formalisation variés selon la représentation que se fait l'évalué de son/ses évaluateur(s). Le panel des significativités et de cadrage des évaluations augmentera proportionnellement au nombre d'évaluateurs.

Les réseaux sociaux sont également des espaces d'expression de l'engagement des jeunes. Cette expression est passée des mises en scène par les puissances médiatiques traditionnelles, aux puissances des mises en scène des adolescents. Elle est devenue réticulaire. L'usage des réseaux sociaux des jeunes renverse la dominance médiatique traditionnelle²⁵⁰. Les jeunes ont multiplié leurs sources d'informations alternatives et deviennent dans certains cas eux-mêmes producteurs de contenus dans ces espaces²⁵¹. Espaces qui ne sont pas investis par les mêmes jeunes et de la même manière que les dispositifs publics d'engagement²⁵². Les styles d'engagements développés y sont pluriels et évolutifs²⁵³. Ils ont permis aux jeunes d'exprimer leur parole et d'ouvrir le champ des pratiques militantes. Ils ont augmenté les répertoires et les stratégies d'action, les valeurs qu'ils défendent et les objectifs²⁵⁴. Ces outils leur ont permis de produire des symboles du conflit social, nécessaires pour gagner le *front médiatique*²⁵⁵. Pour cela, un travail sur l'organisation et la diffusion de l'information est réalisé. L'objectif est de toucher l'opinion publique et de transmettre le message protestataire dans les différentes couches de la société²⁵⁶. L'acteur « doit réadapter, reconstruire et réinterpréter son action dans

²⁴⁹ CHRISTOFIDES Emily, MUISE Amy et DESMARAIS Serge, « Information Disclosure and Control on Facebook: Are They Two Sides of the Same Coin or Two Different Processes? », *Cyberpsychol Behav*, vol. 12, n° 3, 2009, p. 343.

²⁵⁰ GAMSON William, *Talking Politics*, Cambridge, University Press, 1992.

²⁵¹ Cependant des inégalités intrinsèques à la recherche d'information en ligne persistent. Par exemple, tous ne sont pas égaux dans la faculté à faire le tri dans les informations, à les hiérarchiser selon la source ou encore dans la capacité à faire preuve d'esprit critique entre contenus amateurs et professionnels.

²⁵² BECQUET Valérie, *Jeunesses engagées*, op.cit.

²⁵³ WALTHER Andreas, BATSLEER Janet, LONCLE Patricia et POHL Axel, *Young People and the Struggle for participation. Contested Practices, Power and Pedagogies in Public Spaces*, Londres, Routledge, 2020.

²⁵⁴ RODRIGUEZ Sandra, « « J'aimerais être une antenne ». Pratiques et sens de l'engagement à l'ère des cultures en réseaux », *Agora débats/jeunesses*, vol. 2, n°73, 2016, p. 66.

²⁵⁵ GRANJON Fabien, *Mobilisations numériques*, Paris, Presses des Mines, 2017.

²⁵⁶ DOWNING John, *Encyclopédia of social movement media*, Londres, Sage Publications Inc, 2010.

de multiples espaces et contextes »²⁵⁷, afin délivrer un cadre d'interprétation aux pairs, aux médias ainsi qu'aux politiques dans le but « d'alimenter les compétences réflexives des acteurs (...) de changer les façons de percevoir, d'agir et de penser »²⁵⁸.

L'interprétation de l'information devient alors un enjeu de l'engagement puisqu'elle (dé) servira directement la réputation des acteurs et du mouvement dans l'espace public. L'usage de ces outils numériques facilite cette production médiatique²⁵⁹. Comme expliqué, ils permettent aux jeunes de construire une réputation au mouvement de manière plus autonome que celle renvoyée par les médias traditionnels. Ce travail sur la circulation de l'information passe par l'activation de « chaînes relationnelles »²⁶⁰ dans les réseaux des jeunes. Ces derniers multiplient les canaux de communication, individuels et privés, mais aussi collectifs et publics²⁶¹. Stefania Milan insiste sur le sentiment d'autonomie croissant ressenti par les militants quand ils utilisent les Tics dans les luttes sociales. Selon elle, de nouvelles communautés se développent en ligne. Les possibilités d'échanger se multiplient avec des publics de plus en plus hétérogènes jusqu'à toucher des individus non engagés, non spécialistes :

« ce qui est nouveau dans les pratiques de communication émancipatrices contemporaines tient à leur portée, ainsi qu'à l'autonomie et à l'autosuffisance qui se trouvent à leur principe. Ces projets de communication (...) sont plutôt le signal d'une prise de conscience croissante de la pertinence des questions technologiques et médiatiques en tant que telles au sein des démocraties contemporaines. Pour la première fois dans l'histoire, ces questions mobilisent un public large et diversifié qui comprend aussi des non spécialistes »²⁶².

Une particularité notable de l'apparition des espaces hybrides²⁶³ se joue au niveau de la visibilité. Le jeune, devenu responsable de ses facettes réputationnelles, doit s'exposer face à différents cercles de sociabilité. Il doit rendre visible son engagement et le mouvement. Il doit

²⁵⁷ RODRIGUEZ Sandra, « « J'aimerais être une antenne ». Pratiques et sens de l'engagement à l'ère des cultures en réseaux », op.cit, p. 71.

²⁵⁸ *Ibid.*, p. 73.

²⁵⁹ GRANJON Fabien, *Mobilisations numériques*, op. cit., p. 15

²⁶⁰ RODRIGUEZ Sandra, « « J'aimerais être une antenne ». Pratiques et sens de l'engagement à l'ère des cultures en réseaux », op.cit., p. 70.

²⁶¹ MILAN Stefania, « Wikileaks, Anonymous, and the Exercice of Individuality: Protesting in the Cloud », dans BREVINI Benedetta, HINTZ Anne et MC CURDY Patck (dir.), *Beyond Wikileaks : Implication for the future of communication, journalism and society*, Londres, Palgrave Macmilan, 2013, p. 199.

²⁶² MILAN Stefania, « Wikileaks, Anonymous, and the Exercice of Individuality: Protesting in the Cloud », op.cit, p. 199.

²⁶³ Nous entendons par là des espaces qui sont à la fois numériques et physiques. Ces espaces sont aussi superposés et entrecroisés d'activités et de communication variées. Ils sont à la fois interconnectés, interdépendants et complexes. En somme, ils répondent aux caractéristiques définies par le géographe Luc Gwiazdzinski sur les espaces hybrides : cf. GWIAZDZINSKI Luc, *L'hybridation des mondes*, Elya, 2016, p. 311-334.

capter l'attention, produire une image continue et permanente de soi puisqu'il est constamment « considéré, apprécié, jugé au travers de la quantité de signes, de textes et d'images qu'il produit, incité à en présenter de façon incessante »²⁶⁴. Ces injonctions à la visibilité se reflètent dans les pratiques engagées des jeunes dans différents espaces. C'est à travers la création de symboles visibles, matériels et/ou immatériels que les mouvements sociaux réunissent les individus. Nous entendons le terme symbole comme l'ensemble « des signes de reconnaissance, des idées, certes, mais aussi des images, des objets ou des personnes, des figures qui peuvent fédérer, rassembler des individus »²⁶⁵.

Marcel Mauss explique que dans « la plupart des représentations collectives, il ne s'agit pas d'une représentation unique d'une chose unique, mais d'une représentation choisie arbitrairement, ou plus ou moins arbitrairement, pour en signifier d'autres et pour commander des pratiques »²⁶⁶. Le symbolique est une image²⁶⁷. Elle est employée comme le signe d'une chose²⁶⁸. Le symbole devient efficace quand les individus ont le sentiment d'appartenir à un « même tissu de sens », quand il réveille la dimension communautaire dans un consensus social²⁶⁹. C'est ce qu'explique Louis Quéré à travers la figure du tiers partagé²⁷⁰. Elle serait une sorte d'observateur symbolique extérieur qui permet aux individus de comprendre la réalité sociale. Il participerait à la création et à la négociation des significations partagées autour d'un symbole en lui donnant du sens.

Dans la lutte écologique contemporaine, de nombreux signes et symboles sont créés pour fédérer les individus, mais aussi pour développer et entretenir la réputation des mouvements. La différence est qu'Internet « permet à chacun de faire connaître ce qu'il produit »²⁷¹. Ainsi, un jeune amateur a dans cet univers les outils pour produire des contenus et

²⁶⁴ AUBERT Nicole et HAROCHE Claudine, *Les tyrannies de la visibilité. Être visible pour exister ?* Toulouse, Eres, 2011, p.8.

²⁶⁵ BOBINEAU Olivier, *Les formes élémentaires de l'engagement. Une anthropologie du sens*, op. cit., p. 127.

²⁶⁶ MAUSS Marcel, *Sociologie et anthropologie. Méthodes d'observation. Morphologie sociale. Technologie. Phénomènes artistiques. Phénomènes économiques. Phénomènes juridiques. Phénomènes moraux. Phénomènes religieux*, Paris, Payot, [1926] 1947, p. 294 et 295.

²⁶⁷ L'image est comprise ici comme toutes représentations mentales et/ou matérielles du réel, qui lui donne une forme visible. Toutes les images renvoient à un acte de symbolisation par l'individu. Ces propos se réfèrent aux travaux d'Hans Belting sur l'image dans *Pour une anthropologie de l'image*, Paris, Gallimard, 2004.

²⁶⁸ TURNER Victor, *Forest of Symbols Aspects of Ndembu Ritual*, New York, Cornell University Press, [1967] 1970.

²⁶⁹ LE BRETON Davis, *Anthropologie du corps*, Paris, Presses Universitaires de France, 1990, p. 136.

²⁷⁰ QUERE Louis, *Des miroirs équivoques : aux origines de la communication moderne*, Paris, Aubier, 1992.

²⁷¹ FLICHY Patrice, *Le sacre de l'amateur. Sociologie des passions ordinaires à l'ère du numérique*, Paris, Le Seuil, 2010, p. 65.

les espaces pour diffuser ces symboles²⁷². Les espaces de lutte traditionnels préétablis dans lesquels le militant devait s'aligner sont aujourd'hui délaissés par les jeunes qui en fabriquent de nouveaux. Ils sont évolutifs selon leurs pratiques en ligne et hors ligne. Ils contribuent constamment à les définir.

L'exemple du mouvement *Friday For Future* est pertinent. Devenu en quelques mois l'effigie d'une jeunesse engagée et mobilisée pour l'environnement, ce mouvement a réuni le 20 septembre 2019 plus de 3 millions d'étudiants et de lycéens, dans 4400 villes et 134 pays différents²⁷³. Ces milliers de jeunes dans le monde ont répondu aux appels à la grève scolaire lancés par Greta Thunberg depuis la fin de l'été 2018. Éluée en fin d'année 2019 personnalité de l'année par l'hebdomadaire *Times*²⁷⁴, cette jeune Suédoise devient porte-parole et symbole de la lutte d'une jeunesse mécontente de l'inaction étatique face au réchauffement climatique. *Friday For Future* connaît un fort engouement dans de nombreux pays depuis cette première grève. Il est devenu une référence dans les mouvements écologiques juvéniles²⁷⁵. Ces jeunes internautes engagés dans l'écologie essaient de créer une identité reconnaissable et d'élaborer de nouvelles représentations collectives. Ils diffusent des signes, des symboles, des campagnes de sensibilisation à un public hétérogène dans des espaces élargis. Les outils numériques proposent de nouvelles manières d'interagir dans ces espaces, de nouvelles formes de mise en scène de soi et du mouvement.

Ce travail d'expression de l'engagement écologique aux échelles collectives et individuelles est évalué par les internautes. Ces engagements peuvent être ostentatoires et publics, mais aussi discrets, personnalisés, intimes voire invisibles. Dans ce cas, ils échappent à toutes expressions dans les espaces publics et physiques²⁷⁶. Elisabeth Greissler décrit l'existence d'engagements invisibles chez les jeunes. Elle mobilise l'exemple de la consommation alternative et utilise le concept d'alter-engagement pour qualifier des « formes

²⁷² Dans le sens de Patrice Flichy : l'amateur se situe entre l'individu ordinaire et le professionnel, entre le profane et le virtuose (*Ibid.*, p. 11).

²⁷³ BECQUET Valérie et STUPPIA Paolo, *Géopolitique de la jeunesse*, Paris, Le Cavalier Bleu, 2021, p. 76.

²⁷⁴ <https://time.com/person-of-the-year-2019-greta-thunberg/>

²⁷⁵ WAHLSTROM Mattias, SOMMER Moritz, KOCYBA Piotr et DE VYDT Michiel, « Protest for a futur: Composition, mobilization and motives of the participants in Fridays For Futur climate protests on 15 March 2019 in 13 European cities », *Research Gate*, 2019.

²⁷⁶ PLEYERS Geoffrey et CAPITAINE Brieg, « Alteractivisme : comprendre l'engagement des jeunes », *Agora débats/Jeunesses*, vol. 2, n°73, 2016, p. 49-59. Par exemple, lors des directs sur Instagram organisés par un collectif lors d'une manifestation, de nombreux jeunes réagissent aux images proposées par des *likes*, des commentaires ou toutes sortes d'émojis. Le tout représentant un engagement et un soutien.

d'engagement plus intimes, plus communautaires ou plus créatives et artistiques »²⁷⁷. Francis Jauréguiberry explique que l'anonymat permis par les échanges sur Internet a développé la « manipulation identitaire (...) en superposant une identité virtuelle à son identité réelle »²⁷⁸. « L'emprunt identitaire » devient donc possible où l'individu s'essaye à « différentes formes de soi qu'il teste avec Internet avec l'intention d'expérimenter "l'effet que ça fait" »²⁷⁹. Fabien Granjon le rejoint en précisant que ce phénomène est particulièrement présent sur les réseaux sociaux donne²⁸⁰. Ainsi, l'individu découvre la possibilité d'exprimer des facettes de sa réputation qu'il ne divulguerait pas sans pouvoir cacher son identité.

Le dévoilement de l'engagement des jeunes dépend de son caractère public d'énonciation. En d'autres termes, selon le type de visibilité proposé par le réseau et si l'identité du jeune est rattachée à son propos, il adaptera son exposition publique par crainte d'être stigmatisé²⁸¹. Ce découpage dans la visibilité est, selon Dominique Cardon, autant liée à une démonstration des différents « moi » selon les réseaux qu'à une conséquence des fonctionnalités des sites du Web 2.0. Pour l'auteur il est question du lien entre la mise en scène de soi et de la visibilité offerte par la plateforme utilisée. Il nomme cela le *design de la visibilité*²⁸². Ces logiques de présentation et d'exposition de soi chez les jeunes ne sont pas des nouveautés impulsées par les réseaux sociaux. Ce sont plutôt les réseaux sociaux qui sont de nouvelles scènes à expérimenter pour les jeunes.

Dominique Cardon distingue quatre types de réseaux sociaux en ligne avec des logiques de mise en visibilité différentes²⁸³. Bien sûr, il s'agit ici d'une typologie, ce qui signifie que la complexité de la réalité des pratiques dépasse ses catégories. D'abord, il y a le réseau *paravent* où le dévoilement des informations du profil est progressif (comme sur Tinder ou Meetic par exemple). Puis, l'auteur catégorise les réseaux où la visibilité est privée et publique, qu'il qualifie de *clair-obscur*. L'utilisateur expose une partie de sa vie personnelle sans vouloir être vu par tout le monde (Facebook en est un exemple pertinent). Le troisième type se rapporte aux

²⁷⁷ GREISSLER Elisabeth, « Les contours de l'alter-engagement des jeunes en situation de marginalité », op.cit., p. 3.

²⁷⁸ JAUREGUIBERY Francis, « Le moi, le soi et Internet », *Sociologie et sociétés*, vol. 32, n°2, 2000, p. 135.

²⁷⁹ *Ibid.*, p. 136.

²⁸⁰ GRANJON Fabien, « Résistances en ligne : mobilisation, émotion, identité », *Variations*, vol. 20, 2017, p. 11.

²⁸¹ ELIASOPH Nina, *L'évitement du politique : Comment les Américains produisent l'apathie dans la vie quotidienne*, Paris, Economica, coll. « Études sociologiques », 2010.

²⁸² CARDON Dominique, *Culture numérique*, Paris, Presses de Science Politique, 2019.

²⁸³ *Ibid.*, p. 157 à 160.

réseaux qui donnent une forte visibilité aux internautes (comme Twitter²⁸⁴), qu'il nomme réseaux *phares*, où l'identité montrée tend vers un centre d'intérêt particulier. Enfin le quatrième type de réseaux concerne les univers virtuels (comme World of Warcraft) où les identités sont publiques, mais fabriquées. Ce sont les réseaux *lanterna magica*.

Selon lui, « il existe une relation étroite entre ce que l'on montre de soi et la visibilité que la plateforme accorde aux publications des utilisateurs »²⁸⁵. Si nous faisons l'hypothèse que les jeunes engagés dans l'écologie répondent de près ou de loin à cette typologie, il est à supposer qu'ils répondent aussi aux types de liens associés aux familles de réseaux. Dans la famille de réseaux *clair-obscur*, les individus sont dans une logique de *bonding* afin développer « des liens préexistants » où « le lien social est renforcé de toutes les manières possibles à travers le nouvel appareillage de médiations technologiques »²⁸⁶. Dans la famille de réseaux *phares*, il y a une « une visibilité beaucoup plus large au profil des participants (...) que l'on peut qualifier de phares, par opposition à clair-obscur : tout y est visible par tous »²⁸⁷, les comptes sont accessibles au public. Les informations divulguées sur le profil auront une portée plus ou moins privée. Selon le type de réseau, un public plus ou moins large évaluera la personne et établira une représentation partagée de cette dernière. La connaissance et la maîtrise du public faciliteront le travail et la gestion de la réputation du jeune. Cela vient questionner la deuxième caractéristique qui distingue les canaux entre eux : l'audience.

Dans la famille des réseaux *phares*, le public y est large et les inconnus n'en sont pas exempts, au contraire. L'audience est élargie avec de nombreux contacts et des réseaux « plus divers, inattendus, longs et distendus que ceux qui s'observent dans la vie réelle. Sur ces plateformes (...) les participants présentent différemment leur identité, exposant moins leur quotidien et leur personne que leurs pratiques amateurs et leurs centres d'intérêt »²⁸⁸, comme l'écologie par exemple. Il s'agit d'étendre son réseau, de faire des ponts avec des inconnus. L'individu est dans une logique de *bridging*. Il ne pourra qu'imaginer l'audience touchée par

²⁸⁴ Nous garderons l'ancien nom de Twitter et non celui d'aujourd'hui (« X ») puisque lorsque les terrains ont été réalisés, la modification n'avait pas été effectuée. De plus, nous pouvons imaginer qu'avec le changement de propriétaire, le réseau social puisse être modifié, même légèrement (en termes de fonctionnalités, d'ambiance, d'interaction, de pratique ou encore d'usage chez les individus). Ainsi, pour ne pas biaiser la lecture des résultats présentés, nous nous référerons à l'imaginaire anciennement associé à Twitter.

²⁸⁵ *Ibid.*, p. 167 et 168.

²⁸⁶ *Ibid.*

²⁸⁷ *Ibid.*, p. 159.

²⁸⁸ *Ibid.*, p. 144.

ses publications²⁸⁹. Romain Badouard rejoint cette idée dans son étude sur *Les mobilisations de clavier*. Il explique que certains réseaux sociaux mobilisent un public plus « généraliste » que « thématique ». Selon lui, la circulation de l'information va reposer « sur des affinités personnelles et non militantes », qui touchent ainsi un plus grand nombre de personnes qui n'étaient pas sensibilisées à la cause²⁹⁰.

Pour Fabien Granjon, ces espaces de partage correspondent à des terrains propices à l'expression de l'individu, qui cherche à revendiquer ses particularités et son autonomie. Il peut ainsi « mettre en visibilité des causes et des identités personnelles particulières », des expériences et « qualités personnelles via la production d'expression citoyenne qui peuvent être appréhendées comme des formes d'accomplissement ». Par conséquent, ces « modes de production de soi s'appuient sur la mise en visibilité de trait distinctif davantage attaché au sujet (...) tout en revendiquant la participation citoyenne à des communautés solidaires de pensée et de débat »²⁹¹. Ces « modes de production de soi » sont un des moyens pour les jeunes de travailler leurs réputations.

Ils rendent visibles leurs productions dans le double but d'être reconnu comme individu singulier capable de s'affirmer face à un public, mais aussi pour revendiquer leurs positions citoyennes. Cette pratique prend forme sur les comptes personnels des jeunes, mais aussi sur les comptes collectifs des mouvements. Qu'est-ce que l'on diffuse sur une page collective qu'on choisit de ne pas diffuser sur sa page personnelle ? Au contraire, qu'est-ce qu'on expose à un public restreint en son nom, mais qu'on ne diffuse pas sur un compte collectif ? Fabien Granjon explique que la « réussite et la pérennité de ces entreprises semblent ainsi tenir à la gestion de stabilités multiples entre l'individuel et le collectif, le singulier et le général, *l'online* et *l'offline*, etc. qui dépendent notamment des interactions avec les publics »²⁹². L'exposition de soi sur les réseaux sociaux n'est pas hasardeuse chez les jeunes. Ils doivent s'adapter à la situation, au contexte et à ses variables s'ils souhaitent renvoyer une image cohérente des différentes facettes de leur identité et de leurs réputations. Ils doivent produire une image d'eux-mêmes en accord

²⁸⁹ MARWICK Alice et BOYD Danah, « I tweet honestly, i tweet passionately: Twitter users, context collapse, and the imagined audience », *New Media and Society*, n°13, 2007 p. 115-133.

²⁹⁰ BADOUARD Romain, « Les mobilisations de clavier. Le lien hypertexte comme ressource d'actions collectives en ligne », *Réseaux*, vol. 5, n°181, 2013, p. 101 et 102.

²⁹¹ GRANJON Fabien, *Mobilisations numériques*, op.cit., p. 112 et 113.

²⁹² *Ibid.*, p. 113.

avec leurs discours et leurs idées face à leurs pairs pour être reconnus comme des sujets autonomes²⁹³.

La notion de mise à l'épreuve est retrouvée dans la production d'image de soi puisque le jeune doit s'exprimer, prendre position et assumer ses choix aux yeux de son entourage. En particulier quand il utilise des espaces en ligne et hors ligne. Il aura d'autant plus de chance d'être traversé par des tensions dans son travail réputationnel et dans la manière de gérer ses facettes réputationnelles (puisque l'augmentation des espaces hétérogénéise les publics qui l'évaluent). Ces questionnements s'inscrivent dans des logiques juvéniles contemporaines plus générales qui sont celles de l'expérimentation et de l'injonction à être visibles pour exister²⁹⁴. De nouveau, l'apport d'une analyse basée sur l'interactionnisme symbolique semble pertinent. Comment les jeunes rendent-ils visible leur engagement ou non ? Quelle dimension de leur réputation d'engagé donnent-ils à voir à leurs pairs ? Quels cercles de valorisation privilégient-ils ? Quels sont les contextes d'interaction significatifs pour la formation des réputations ? Autant de questions pouvant trouver des réponses dans l'étude des présentations de soi et des échanges interindividuels.

2.4 Militantisme et numérique : courants de pensée et limites

Néanmoins, l'efficacité des Tics au sein des mouvements sociaux fait face à quelques critiques. Quand une nouvelle technique arrive et se massifie en société, son lot d'espoirs et de méfiances la suit de près. Que ce soit du côté technophile ou technophobe, qui mobilise les termes de *Hactivisme* ou *Slacktivisme*²⁹⁵, les recherches qui traitent de l'informatique connectée au sein des mobilisations sociales et politiques s'opposent parfois. Ainsi, différents courants de pensée apparaissent à propos du Web politique.

Clément Mabi et Anaïs Theviot proposent d'en distinguer trois²⁹⁶. D'abord, celui de la normalisation regroupe les penseurs qui considèrent que les militants actifs en ligne sont ceux

²⁹³ LACHANCE Jocelyn, LEROUX Yann et LIMAIER Sophie, *Selfies d'ados*, Laval, Presses de l'Université de Laval, 2017, p. 167 et 168.

²⁹⁴ AUBERT Nicole et HAROCHE Claudine, *Les tyrannies de la visibilité. Être visible pour exister ?*, op.cit.

²⁹⁵ *Hactivisme* est un néologisme qui concerne les vocables « Hack » et « activisme » qui désignent un militantisme plutôt actif sur internet. *Slacktivisme* réunit les mots « Slacker » et « activisme » et désignent un militantisme fainéant ou un activisme en ligne « de bonne conscience » comme l'explique Evgeny Morozov dans *The Net Delusion* en 2011.

²⁹⁶ MABI Clément et THEVIOT Anaïs, « S'engager sur Internet. Mobilisation et pratiques politiques », *Politiques de communication*, n°3, 2014, p. 5-24.

qui l'étaient déjà auparavant²⁹⁷. Ces derniers sont capables de trouver des contenus et des ressources politiques en multipliant les sources d'information sur Internet. Ils savent également dans quels espaces parler pour être entendu, soit du plus grand nombre, soit d'un cercle précis des internautes. Un entre soi s'autoalimente et la discussion politique ne toucherait que des individus déjà positionnés politiquement. En d'autres termes, les activistes en ligne sont ceux qui le sont déjà hors ligne²⁹⁸. Les individus qui n'ont pas développé une culture militante hors ligne n'auront pas le réflexe d'utiliser ces outils pour un engagement citoyen. Internet a tendance à améliorer le niveau d'information et de socialisation politique, sans élargir la sphère des internautes engagés. Le travail réputationnel des engagés dans ce modèle sera complémentaire d'un espace à un autre en permanence. Il sera moins localisé, moins balisé dans un espace défini. Les évaluations en ligne alimenteront celles faites hors ligne et inversement. Il est possible également qu'elles soient plus nombreuses, et donc, qu'elles aient des échelles de puissance et de formalisation plus variées. Autrement dit, qu'elles aient des significativités et un cadrage plus vaste comme expliqué en amont.

Le deuxième courant décrit est celui de la différenciation. Il défend l'idée selon laquelle les pratiques engagées dans les espaces numériques dépendent des données sociodémographiques des usagers, ainsi que des cadrages techniques des dispositifs utilisés²⁹⁹. Les auteurs qui défendent cette thèse expliquent qu'il est important de prendre en compte la nature de l'outil utilisé. Elle structurera les dynamiques d'expression du mouvement et les types d'engagements des individus. La technique n'est pas neutre : « les dispositifs renferment des principes normatifs qui contribuent à mobiliser un type de public correspondant aux attentes des concepteurs »³⁰⁰. L'autonomie croissante et la créativité des individus dans leur usage du numérique permettent de nuancer cette vision. La portée déterministe de ce modèle accorde une liberté limitée à l'individu dans le travail et la gestion de ses réputations. Les prédispositions imposées par la technique structureront ces dernières.

²⁹⁷ MARGOLIS Michael, RESNICK David, *Political as usual: The cyberspace revolution*, New York, Sage Publications Inc, 2000, et NORRIS Pippa, « Preaching to the Converted? Pluralism, Participation and Party Websites », *Party Politics*, n°1, 2003, p. 133-160.

²⁹⁸ Voir PEDERSEN Karina, SAGLIE Jo, « New Technology in Ageing Parties. Internet Use in Danish and Norwegian Parties », *Party Politics*, n° 3, 2005, p. 359-377, SEGRETTIN Denis, « Les communautés pertinentes de l'action collective : canevas pour l'étude des fondements sociaux et des conflits du travail en France », *Revue française de sociologie*, vol. 21, n°2, 1980, p. 171-202 ou encore OBERSCHALL Anthony, *Social Conflict and Social Movements*, Englewood Cliffs, Prentice Hall, 1973.

²⁹⁹ OSER Jennifer, HOOGHE Marc, MARIEN Sofie, « Is Online Participation Distinct from Offline Participation ? A Latent Class Analysis of Participation Types and Their Stratification », *Political Research Quarterly*, n° 1, 2013, p. 91-101.

³⁰⁰ MABI Clément et THEVIOT Anaïs, « S'engager sur Internet. Mobilisation et pratiques politiques », op. cit., p. 17.

Le troisième courant est celui de l'effet de la mobilisation. Il développe l'idée d'inclusion de nouveaux publics dans les causes grâce au numérique. L'architecture réticulaire et la facilitation des communications entre gouvernants et gouvernés permis par Internet participeraient à cette vision. La circulation d'information y serait plus fluide, accessible et diversifiée. Les internautes seraient incités à discuter de politique en ligne³⁰¹. Ici, les évaluations constitutrices des réputations seraient plus nombreuses et leur transmission accélérée. Ces dernières auraient des mobilités ainsi que des transformations intensifiées.

Même si ces trois thèses ont des points de vue divergents sur les conséquences d'Internet sur l'agir militant en ligne, toutes convergent vers l'idée que cette technologie a eu un effet sur les façons de s'engager. Pour les plus critiques, Internet reste « un dispositif complémentaire dans la panoplie des moyens mis à la disposition des militants pour renforcer leur action, “élargir la base” et toucher des individus jusqu'à présent intouchables ou insensibles »³⁰². Les principales limites sur cette thématique sont résumées dans les travaux de Lilian Mathieu. Dans son ouvrage *La démocratie protestataire*³⁰³, le sociologue part de plusieurs constats.

D'abord, une structure militante qui se revendique informelle et horizontale est moins garante de démocratie dans son groupe que d'autres structures où la bureaucratie et la hiérarchie sont explicites³⁰⁴. Lilian Mathieu explique qu'en « valorisant ou en sollicitant certaines dispositions ou propriétés sociales, et en en disqualifiant d'autres, les groupes militants produisent, souvent sans le vouloir ni en être conscients, la relative homogénéité de leurs effectifs, et induisent une exclusion »³⁰⁵ de certains membres. Ce processus de sélection questionne le sociologue sur l'image et le caractère égalitaire associé au nouveau militantisme. De plus, il note la difficulté qu'ont ces mouvements à transposer leur revendication dans le monde politique à cause de leur manque de reconnaissance institutionnelle. Geoffrey Pleyers et Marlies Glasius qui étudient les mouvements de places retrouvent cette idée. Pendant leurs actions, l'enthousiasme est progressivement remplacé par un épuisement des manifestants. Ils

³⁰¹ MOSSBERGER Karen, TOLBERT Caroline et MACNEAL Ramona, *Digital Citizenship: The Internet, Society, and Participation*, Cambridge, MIT Press, 2008.

³⁰² BRACHOTTE Gilles, « L'engagement désengagé d'internet : quelques exemples autour de la militance en ligne », dans DELAYE Richard et LARDELLIER Pascal, *Engagement de la société aux organisations*, Paris, L'Harmattan, p. 193.

³⁰³ MATHIEU Lilian, *La démocratie protestataire*, Paris, Les Presses de Sciences Po, 2011.

³⁰⁴ Il prend l'exemple de la prise de parole lors de réunion qui doit être équitable selon ce modèle égalitaire et autonome. Il explique que, lors de ces rassemblements, seuls celles et ceux qui se sentent compétents, légitimes ou qui ont des capacités d'orateur vont oser prendre la parole, alors que les autres ne se sentiront pas autorisés. Un processus de sélection sociale implicite et inconscient s'opère au sein du groupe.

³⁰⁵ MATHIEU Lilian, « Un « nouveau militantisme » ? A propos de quelques idées reçues », op.cit.

concluent que malgré l'engouement pour ces mouvements, les militants ont du mal à pérenniser leurs succès et à rendre concrètes leurs idées innovantes en les transposant dans la politique institutionnelle³⁰⁶. L'efficacité dans le temps et le passage des idées dans une matérialité publique légale, font partie des limites structurelles du nouveau militantisme.

Enfin, nous pouvons ajouter que souvent, l'action en ligne est analysée comme insuffisante. L'action présentielle donne une dimension pleinement politique à l'action numérique³⁰⁷. De nombreuses enquêtes montrent que les outils numériques à eux seuls ne suffisent pas à produire l'action des jeunes militants³⁰⁸. Certains auteurs vont jusqu'à hiérarchiser les formes d'engagement et préconisent de se méfier de « l'activisme paresseux ». Il soulagerait la conscience de l'internaute qui affiche son appui sur en ligne, mais n'a d'effets politiques ou sociaux dans le monde physique³⁰⁹. Pour notre travail, nous retiendrons qu'il faut penser ces espaces de lutte, physiques et numériques, comme complémentaires, interconnectés et interdépendants.

³⁰⁶ PLEYERS Geoffrey et GLASIUS Marlies, « La résonance des « mouvements des places » : connexions, émotions, valeurs », *Socio*, n°2, 2013, p. 59-80.

³⁰⁷ SEDDA Paola, « La politisation de l'ordinaire : Enjeux et limites de la mobilisation en numérique », *Sciences de la société*, Toulouse, Presses Universitaires du Midi, 2015, p. 157-175.

³⁰⁸ Voir par exemple les travaux de Josh Pasek (« America's youth and community engagement. How use of mass media is related to civic activity and political awareness in 14- to 22-yearolds ») ou de Kathryn Montgomery (*Youth as E -citizens: Engaging the Digital Generation*, Center for Social Media School of Communication) sur les répercussions des TICs sur l'engagement des jeunes.

³⁰⁹ MOROZOV Evgeny, *To Save Everything, Click Here. Technology, Solutionism and the Urge to Fix Problems that Don't Exist*, Londres, Allen Lane, 2013.

2.5 Conclusion

Les jeunes qui s'engagent dans les causes écologiques doivent répondre à de nouvelles injonctions liées à la visibilité quand ils utilisent les Tics. La multiplication des scènes et des publics devant lesquels ils exposent leur engagement nécessite un travail de mise en cohérence de soi. Mise en cohérence à la fois au niveau des statuts et rôles individuels qu'ils occupent, mais aussi au niveau collectif. Ils doivent gérer les différentes identités situatives dans des contextes toujours plus variés. Cette articulation des différentes sphères de la vie des jeunes n'est pas une tâche aisée pour ces derniers. Elle peut les mettre en situation de décalage, de tension, entre l'identité qu'ils souhaitent exposer et le jugement que leur renvoient leurs pairs.

Ici, le travail et la gestion des réputations sont révélateurs d'enjeux de reconnaissance particulièrement liés aux jeunesses. Ce sont des périodes dans lesquelles l'être social est en devenir face aux questions d'incertitude existentielle. Par conséquent, l'analyse de la mise en cohérence qu'ont les jeunes engagés de leurs identités sociales semble pertinente pour creuser davantage la relation entre leur engagement et leur réputation. Des travaux ont déjà montré la pertinence d'étudier ces espaces numériques investis par les adolescents pour déceler les tensions entre besoin de sociabilité et besoin de reconnaissance³¹⁰. Nous souhaitons dans ce travail, aller plus loin sur ces questions pour élargir le spectre de réponse.

³¹⁰ BALLEYS Claire, « Comment les adolescents construisent leur identité avec Youtube et les médias sociaux », Nectart, vol. 1, n°6, 2018, p. 124-133.

Chapitre II. Une méthodologie adaptée à l'analyse des jeunes engagés dans des espaces hybrides.

« L'idée selon laquelle on procède à une présentation de son moi aux autres n'est guère originale ; ce qu'il faut souligner en revanche, c'est qu'on peut analyser la structure même du moi en fonction des dispositions que l'on prend pour donner ces représentations », Erving Goffman, *Les rites d'interaction*, p. 238.

1. Bilan sur l'évolution de la relation entre identité, réputation et engagement

Après avoir réalisé cet état de l'art, force est de constater que d'importants manques persistent sur le lien entre réputation et engagement. La littérature scientifique explique bien en quoi l'engagement et l'individu ont été marqués par les différentes phases de la modernité, mais elle délaisse le rapport qu'à l'individu à sa réputation lors de cette phase de changement social. La chute des instances collectives, des « grands récits » et de la morale globale a affecté la relation de l'individu au monde et à son identité. Olivier Bobineau synthétise ces instances d'autorité héritées de la première modernité en sept figures. Il les nomme « les sept P ». Ils correspondent au père, au patron, au parti, au prêtre, au professeur, à la patrie et au prince (dans le sens « le chef politique »). Chaque figure représente un des pôles d'autorité de la société moderne, une instance socialisante primordiale pour l'individu³¹¹. D'après l'auteur, elles encadrent « méthodiquement l'individu » afin de lui permettre « une construction identitaire dans laquelle il incorporait des rôles et des comportements selon différentes instances de socialisation, dans différentes institutions organisées les unes par rapport aux autres »³¹². Après avoir décliné, ces figures d'autorité laissent la place à de micro-instances de socialisation. Ce sont majoritairement des groupes affinitaires choisis par l'individu. Selon le sociologue, nous sommes passés d'une « morale des pères », à une « morale des pairs ».

L'engagement suit aussi cette voie du déclin traditionnel. Quand il avait une forte connotation familiale et communautaire, lorsqu'il s'inscrivait dans la tradition, la génération des « soixante-huitards » a mis à distance cette morale et privilégie maintenant des pratiques « axiologiques plurielles avec leurs semblables »³¹³. L'engagement juvénile devient plus confinitaire depuis cette période. Les jeunes expérimenteront des logiques de volontariat, d'affinité et de partage. Les causes pour lesquelles ils s'engagent ne sont plus les mêmes à partir

³¹¹ Le père représente la famille, le parti représente la communauté politique, le prêtre la religion, le professeur l'école, la patrie et le prince pour l'Etat-nation.

³¹² BOBINEAU Olivier, *Les formes élémentaires de l'engagement. Une anthropologie du sens*, op. cit., p. 66.

³¹³ *Ibid.*, p. 67.

de cette époque. Les anciens militants défendaient leurs conditions de travail et d'ordre économique. Aujourd'hui, nous assistons à un glissement sur des questions d'ordre identitaires (sexuelles, régionales, etc.) ainsi que sur la qualité de la vie et particulièrement sur les questions de l'écologie. C'est ce que nous fait remarquer Sébastien Hauger quand il affirme que :

« la prise de conscience environnementale s'est développée à partir des années 1970. L'écologie politique naît et se structure en mouvement également à la fin des années soixante, en même temps que les revendications de mai 1968. Les mouvements portent des valeurs autres que celles engagées par la société capitaliste de consommation »³¹⁴.

Mai 68 marque un temps dans l'individualisme. Cet évènement historique, en plus d'être un mouvement contestataire, est une véritable quête au droit à être soi-même chez les jeunes. Ce phénomène les met dans une position réflexive de choix de vie multiple suivie de près par une incertitude croissante³¹⁵. De plus en plus souhaitent s'engager dans des causes qui répondent à leurs valeurs. Ils veulent défendre des principes qui leur tiennent à cœur. C'est dans ce contexte d'individuation des causes défendues, dans ce nouveau rapport à soi et au monde, qu'évolue l'engagement juvénile. C'est également à cette période que les mouvements écologiques connaissent un essor particulièrement fort. Plusieurs générations de jeunes font le choix de s'y engager. Les premières revendications sociales et politiques écologiques³¹⁶ se forment dans le monde avec des organisations écologistes comme World Wildlife Fund (1961), Green Peace (1971) ou encore Sea Shepherd (1977). L'écologisme connaît une expansion considérable à partir des années 1980 dans l'Union européenne. Certains de ces principes commencent à être intégrés dans les politiques nationales, comme en Allemagne, et en France plus tard. À cette période, l'écologisme connaît une multitude de formes et de déclinaisons. Il se retrouve autant sous la forme du militantisme politique qu'associatif.

Ce sont des engagements qui offrent aux militants la possibilité de se responsabiliser, mais aussi d'expérimenter le processus de subjectivation. Les jeunes seront intégrés au sein

³¹⁴ HAUGER Sébastien (dir.), *L'environnement à la croisée des savoirs*, Paris, Vuibert, 2009, p. 92.

³¹⁵ LE BART Christian, « L'individualisation comme grand récit », dans CORCUFF Philippe et DE SINGLY François., *L'individu aujourd'hui. Débats sociologiques et contrepoints philosophiques*, Presses Universitaires de Rennes, 2010, p. 29.

³¹⁶ Nous entendons ce terme comme la science qui étudie les relations entre les êtres vivants (humains, animaux, végétaux) et le milieu organique ou inorganique dans lequel ils vivent. C'est l'étude entre les êtres vivants et leur habitat. Un des courants de pensées qui se rattache à cette science est l'écologisme, qui a pour fondement le souci de protéger l'environnement naturel et l'homme contre des facteurs à risque comme la pollution, l'altération ou la destruction qui découlent des activités anthropiques. Sa base scientifique est multidisciplinaire, réflexive et critique. L'idéologie regroupe un corpus de valeurs d'autoanalyse des risques de l'action humaine sur son milieu afin de lutter contre la dégradation ou la destruction des habitats, des écosystèmes, mais aussi du « monde vécu » (dans GORZ André, « L'écologie, ce matérialisme historique », *Actuel Marx*, vol. 2, n°12, 1992, p. 15-29).

d'un ou plusieurs groupes. Ces expériences participeront à leur devenir adulte. Si la littérature questionne déjà comment l'engagement écologique permet au jeune de s'affirmer comme un être autonome, elle explore très peu en quoi l'expression de ce dernier peut mettre à jour des tensions identitaires contemporaines. Même si des travaux avancent des propositions sur la manière dont les jeunes écologistes expriment leur engagement en ligne et hors ligne³¹⁷, aucun d'entre eux ne semble intégrer la dimension réputationnelle. Pourtant, elle est fondamentale pour comprendre ces mécanismes d'expression. En particulier depuis que nos sociétés ont très fortement accéléré le phénomène que la première modernité avait peu à peu impulsé : le passage d'une réputation dont l'individu héritait, dont il dépendait et par laquelle il était contraint, à un travail qu'il doit désormais lui-même mener sur ces différentes facettes réputationnelles.

Nous l'avons vu, ces multiples facettes se côtoient dans le quotidien des jeunes engagés. Pour autant, elles ne semblent pas pouvoir se compléter en toutes circonstances, dans tous les contextes interactionnels et devant tous les publics. La multiplication des « arènes réputationnelles » peut mettre en tension ces facettes. L'hypermodernité a donc transformé le lien entre la notion de réputation et d'engagement. Il va moins de soi qu'hier : être engagé dans un mouvement aujourd'hui, c'est la possibilité de moins se définir par celui-ci qu'avant, mais c'est aussi moins dépendre de la réputation collective qui y est associée. Le fait que le militant ne soit plus rattaché systématiquement à la réputation du collectif marque un virage important : on passe d'une représentation sociale partagée associée au nom du groupe à un nom personnel. L'individu est plus autonome et plus responsable dans l'invention et dans le travail de ses réputations. Une des questions qui se joue ici concerne la distribution de la reconnaissance. Si elle est moins répartie verticalement dans le collectif, des leaders du groupe vers le militant, comment ritualiser la valorisation de l'individu au sein des mouvements ? Dans ce cas, peut-être que de nouvelles formes de ritualisations de la réputation seront à explorer !

Les délimitations spatio-temporelles des scènes où se joue le travail réputationnel des jeunes engagés se voient modifiées avec ces nouvelles injonctions hypermodernes. L'hybridation des espaces d'engagement en ligne et hors ligne participe fortement à ce phénomène. D'abord, au fur et à mesure que ces espaces d'engagement augmentent, les expériences d'expression de l'engagement s'amplifient, les publics touchés s'élargissent et le

³¹⁷ LACHANCE Jocelyn et PRZYGODA Mathias, « Scientific Data in the Ecological Commitment of Young People in the Digital Age », *Interdisciplinary Journal of Environmental and Science Education*, vol. 17, n°1, 2021 et LACHANCE Jocelyn et PRZYGODA Mathias, « When identity issues are limits to ecological commitment of young activists. The case of exposing one's commitment on social networks », *Convergence*, vol. 29, n°3, 2021.

rapport à la visibilité se complexifie (en s'invisibilisant par exemple)³¹⁸. Ainsi, l'individu peut passer d'une « bonne réputation » à une « mauvaise » en peu de temps selon les actions menées et selon comment il les présente. Ces glissements s'accroissent avec l'hypermodernité. Puis, quand les cercles d'individus fréquentés s'élargissent, les interactions et les évaluations sur les actions du militant sont exponentielles. Les différentes facettes qui composent sa réputation peuvent lui échapper et devenir de moins en moins contrôlables. C'est en ce sens que leurs délimitations et leurs gestions deviennent plus complexes.

D'autant plus quand nous prenons en considération les couches d'interactions qui se jouent en ligne. Cette dimension rend les évaluations sur l'action du jeune encore plus délicates à décrypter puisqu'elles sont parfois asynchrones, discrètes, voire invisibles. Il en est de même pour les effets de ces évaluations qui ont lieu en ligne et qui se répercutent hors ligne. La littérature peine à donner des éclairages sur ces questions de mise en visibilité de son engagement par rapport au travail réputationnel du jeune. De même, peu d'écrits sont disponibles sur les transferts de réputation entre le jeune et son mouvement. Il s'agit de situation où l'engagé s'identifierait et utiliserait la réputation (ou une unité de la réputation) du mouvement par exemple. Le jeune pourra se protéger derrière un collectif ou profiter de ce dernier pour valoriser sa réputation personnelle. Il est important d'évoquer que le phénomène inverse peut exister : le mouvement peut bénéficier de la réputation qu'un jeune a acquise avant de s'engager dans le groupe. Le collectif pourra ainsi mettre en avant une figure importante sur le devant de la scène. Autant de choix qui reflèteront des leviers, mais aussi des freins à l'engagement contemporain.

C'est pour cet ensemble de mutation que l'analyse des réputations, du travail et de la gestion qu'en font les jeunes peuvent se démarquer par son originalité. Elle permettra d'actualiser certains questionnements propres aux jeunes et à la formation de l'identité. Le cadre théorique de la sociologie de l'expérience combinée à une approche interactionniste semble pertinent pour mener à bien cette analyse. Cela puisque l'expérience du jeune qui s'engage en faveur de l'écologie en ligne et hors ligne est complexe. D'abord parce qu'elle plonge le jeune dans une superposition de logique d'action : en se conformant à une morale communautaire, il se frottera à la logique d'intégration ; en cherchant à obtenir de la reconnaissance par ses actions engagées ou par son statut, il se situera dans la logique stratégique ; et en réduisant l'écart entre ces nouvelles valeurs écologiques et ses pratiques, il

³¹⁸ AUBERT Nicole et HAROCHE Claudine, *Les tyrannies de la visibilité. Être visible pour exister*, op.cit.

gagnera en estime de lui-même et sera dans la subjectivation. C'est précisément dans cette expérience de l'engagement, dans l'enchevêtrement et les tensions entre ces logiques que le travail des réputations du jeune se donne à voir. Il s'agit de questionner à chaque niveau (intégration, stratégie et subjectivation) le travail de ces jeunes engagés.

2. Première phase de terrain : le projet ECOTIC

2.1 Le contexte

Afin de contextualiser au mieux notre recherche ainsi que d'en dévoiler sa chronologie exacte, il est important d'évoquer le projet ECOTIC et la place que nous y occupons. C'est en effet en partie dans le cadre de ce projet de recherche-action que nous avons réalisé cette thèse. Il s'agissait d'un projet de recherche de quatre ans (2019-2023) mené au sein du laboratoire TREE, qui cherchait à interroger le concept d'engagement des jeunes à l'ère contemporaine. La particularité du projet résidait dans sa capacité à faire collaborer différents acteurs publics. Le projet associait l'Institut des Travailleurs Sociaux Pierre Bourdieu de Pau avec une association de défense de l'environnement paloise, Eocène. À cela, l'enseignant-chercheur Jocelyn Lachance, quelques stagiaires en master de sociologie et moi-même (doctorant) apportons une perspective universitaire face à ses questions. Le but de cette recherche-action était de dégager des caractéristiques communes de l'engagement des jeunes en croisant une approche universitaire, une vision des travailleurs sociaux et une perspective associative.

Notre travail en tant que doctorant a été de participer aux questionnements collectifs de ces diverses institutions, et surtout d'approfondir la question de l'engagement des jeunes en faveur de l'écologie à l'ère numérique. Dès le départ, c'est un principe itératif entre terrain et approches théoriques qui a été mis en place pour éclairer ces notions d'engagement écologique et d'outils numériques. Après une première phase de recherche bibliographique pour problématiser notre thèse, nous avons pu partir rapidement sur le terrain (lors de la première année de thèse en 2019). Par la suite, une grille d'entretien semi-directif abordant l'engagement au sens large fut coconstruite avec les acteurs du projet en respectant la méthodologie universitaire. C'était une grille qu'il nous a fallu adapter et remodeler selon nos questionnements autour de l'écologie et du numérique. À partir de cette grille, nous avons réalisé en personne une première batterie d'entretiens avec des jeunes engagés en faveur de l'environnement (32 au total). Au vu de la

qualité des données recueillies, nous avons choisi de les conserver et d'en faire une première phase de terrain pour notre thèse.

Il nous faut préciser que ces données ont eu une double fonction. D'une part, elles ont été utilisées à des fins exploratoires dans les six premiers mois de notre travail de thèse. Elles ont été le support de réflexions lors de l'élaboration de notre état de l'art. D'autre part, elles ont été utilisées pour établir nos questionnements ainsi que les hypothèses de notre terrain principal (qui a été la seconde phase de terrain). Nous cherchions plus précisément à décrypter l'expérience des jeunes engagés, le travail et la gestion de leurs réputations. C'est à partir de ce moment que notre travail de thèse s'est à fois éloigné des grandes lignes du projet ECOTIC et orienté vers des problématiques spécifiques (expérience de l'engagé et travail des réputations). Par la suite, nous nous sommes concentrés davantage sur le travail de thèse (avec ces lignes directrices) tout en continuant à entretenir des liens avec le projet et avec les acteurs (par l'intermédiaire de journées d'intervention, de co-écriture d'articles³¹⁹ ou par l'organisation d'un colloque scientifique).

2.2 Objectifs et échantillonnage

Notre première phase de terrain de thèse fut alors réalisée en 2019. Les objectifs de cette phase sont multiples. Ils convergent tous vers l'acquisition d'une connaissance plus fine et plus qualitative des contours de l'engagement écologique ainsi que du rôle des Tics dans les pratiques militantes. Pour cela, nous sommes entrés en contact avec des jeunes ayant déjà un pied dans le monde associatif et qui participent à des actions collectives pour la défense de l'environnement sur le territoire français. Nous avons également contacté via les réseaux sociaux les comptes officiels des groupes locaux de mouvements écologiques. Le but était qu'ils nous ouvrent leurs réseaux et que nous puissions rencontrer des jeunes qui se disent engagés et qui agissent à leur échelle sans forcément faire partie d'associations activistes. Notre échantillon était donc composé de jeunes engagés collectivement dans des structures, mais aussi d'autres qui ont des pratiques individuelles en faveur de l'écologie. Un tel choix méthodologique s'explique par les résultats de Geoffrey Pleyers³²⁰, qui nous propose de comprendre l'engagement écologique juvénile contemporain comme plus individualisé et

³¹⁹ Deux articles ont été co-écrits dans ce cadre : LACHANCE Jocelyn et PRZYGGODA Mathias, « Scientific Data in the Ecological Commitment of Young People in the Digital Age », op.cit., et LACHANCE Jocelyn et PRZYGGODA Mathias, « When identity issues are limits to ecological commitment of young activists. The case of exposing one's commitment on social networks », op.cit.

³²⁰ PLEYERS Geoffrey, *Alter-globalization : Becoming actors in the global age*, Cambridge, Polity Press, 2010.

privatisé qu'auparavant. Selon lui, les modalités d'engagement sont changeantes, ce qui oblige le chercheur à élargir son champ d'analyse.

Par ailleurs, une condition de participation à notre enquête était que les jeunes interviewés devaient se définir comme engagés. Parmi nos répondants, nous comptons seize filles et seize garçons. Environ la moitié d'entre eux ont affirmé faire partie d'associations ou de structures engagées en faveur de l'écologie. L'autre moitié situait leur engagement plutôt dans des pratiques quotidiennes et individuelles. La plupart des entretiens se sont déroulés en face à face (25 sur 32). Le reste s'est fait par visioconférence pour des raisons de faisabilité. Cet outil est à la fois un moyen de lever la barrière de la distance géographique entre le chercheur et le répondant, mais aussi une source de biais lors de l'interaction (perte de dimension physique, lien entre l'intervieweur et l'interviewé plus distant, climat de confiance plus compliqué à instaurer, peu d'accessibilité au non verbal, problèmes techniques, etc.). Tous les jeunes ont été entendus une fois pour une durée qui a varié de quarante minutes à une heure et demie. Notre protocole était divisé en deux parties. La première regroupait des questions à propos des critères de définition de l'engagement écologique (ses modalités, les significations de l'action engagée ainsi que la place de l'autre étaient questionnées). La seconde était sur la réception, la diffusion ainsi que sur la production de contenus en ligne en faveur de l'environnement. Cela afin de mieux comprendre le rôle du numérique dans l'engagement des jeunes.

2.3 Méthodologie

La méthode de l'entretien semi-directif a été choisie pour cette première phase. Nous cherchions à en connaître davantage sur les représentations et les valeurs des jeunes qui se disent engagés en faveur de l'écologie et qui utilisent les Tics. Comment les jeunes vivent-ils ces pratiques et comment en parlent-ils ? Il s'avère que le parcours de vie, qui peut être raconté à travers ce type d'échange, est une bonne porte d'entrée pour étudier l'engagement des jeunes

³²¹Nous considérons l'entretien semi-directif comme une interaction « entre des personnes qui s'engagent volontairement dans pareille relation afin de partager un savoir d'expertise, et ce, pour mieux dégager conjointement une compréhension d'un phénomène d'intérêt pour les

³²¹ BECQUET Valérie, « Le « moment-école » dans les carrières d'engagement des jeunes » dans ROUYER Véronique, BEAUMATIN Ania et FONDEVILLE Bruno (dir.), *Éducation et citoyenneté. Regards croisés entre chercheurs et praticiens*, Louvain-la-Neuve, De Boeck, p. 269-283.

personnes en présence »³²². Dans cette approche, la perspective des jeunes que nous avons rencontrés a du sens. Les répondants ont les clés de compréhension de leur univers et le chercheur doit adopter la posture de l'ignorant pour y accéder. Alain Blanchet explique dans un de ses ouvrages que l'entretien permet l'étude des « faits dont la parole est le vecteur principal (étude d'actions passées, de savoirs sociaux, des systèmes de valeurs et de normes, etc.). Ou encore d'étudier le fait de parole lui-même (analyse des structures discursives, des phénomènes de persuasion, argumentation, implication) »³²³. Dans notre cas, nous cherchions à avoir accès aux conceptions de l'engagement écologique des lycéens et lycéennes. Nous souhaitions également obtenir une meilleure compréhension sur leur manière de lutter collectivement, mais aussi individuellement au quotidien avec les outils qu'ils ont à leur disposition. Pour cela, avoir accès à leurs récits était essentiel.

Nous avons réalisé trente-deux entretiens semi-directifs avec des jeunes de 14 à 17 ans. Les jeunes venaient de trois zones géographiques en Nouvelle-Aquitaine et de leur périphérie : le Pays basque, Pau et Bordeaux³²⁴. Il s'est avéré que c'est au fur et à mesure de notre recrutement que ces zones se sont dessinées. Les contacts que nous avons et ceux qui nous ont été fournis étaient localisés dans ces zones. Nous avons également travaillé sur trente autres entretiens avec des jeunes de 18 à 24 ans qui résident en France, réalisés par d'autres membres du projet ECOTIC³²⁵. Les données des 18-24 ans ne seront pas utilisées ici. Cependant, il faut reconnaître que travailler dessus a permis d'avoir une perspective plus globale du sujet pour notre thèse. Cela à la fois dans les représentations de l'engagement écologique dans différents espaces, mais aussi dans les actions menées en faveur de l'environnement.

Chaque entretien est aussi unique que la relation entretenue par le jeune avec son engagement écologique. Dans le cadre précis de notre thèse, l'intérêt de l'entretien avec des adolescents tient au fait que « les cultures adolescentes se manifestent sous des formes diverses, parfois subtiles, que seule une analyse du sens que leur donnent les ados eux-mêmes peut relever »³²⁶. Au sein de ces cultures, tous les jeunes ont une conception singulière de l'objet que nous étudions. C'est la multitude de ces singularités que nous souhaitons mettre en perspective

³²² SAVOIE-ZAJC Lorraine, « L'entrevue semi-dirigée », dans GAUTHIER Benoit (dir.), *Recherche sociale : de la problématique à la collecte des données*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2016, p. 266.

³²³ BLANCHET Alain, *Dire et faire dire : l'entretien*, Paris, Masson et Armand Colin, 1997.

³²⁴ Voir annexe 4.

³²⁵ Dans le cadre du projet, 30 autres entretiens semi-directifs ont été menés auprès de jeunes travailleurs sociaux de 18 à 24 ans. La grille d'enquête a été adaptée pour questionner le rapport à leur engagement dans le travail social et au numérique. Ce qui fait un corpus total de 90 entretiens semi-directifs pour ce projet de recherche ECOTIC sur l'engagement contemporain et la place du numérique que nous avons suivi de près.

³²⁶ GOGUEL D'ALLONDANS Thierry et LACHANCE Jocelyn, *Etudier les ados*, op.cit., p. 41.

dans cette thèse. Bien sûr, cette technique comporte des biais méthodologiques. Nous avons essayé de les réduire au maximum. Par exemple, la dissymétrie des rôles et des statuts entre le chercheur et le répondant, ajoutée au fait que les entretiens ont été enregistrés³²⁷, est des facteurs qui peuvent intimider le répondant au point qu'il s'autocensure. C'est pour cela que lors de nos rencontres avec les jeunes, il était indispensable de faire preuve d'une éthique, de neutralité et d'empathie afin d'enrayer au maximum ces phénomènes.

Après avoir réalisé ces trente-deux entretiens, l'effet de saturation dans le discours des jeunes a été ressenti. Il correspond à un moment de récurrence important dans les récits des répondants, où très peu de nouveaux éléments ressortent. À ce moment-là, le chercheur peut considérer qu'il a fait le tour des grandes lignes et des points essentiels dans les témoignages de son échantillon avec sa grille d'entretien. Dans l'ensemble, la passation des entretiens s'est bien déroulée et aucune difficulté n'a été repérée. Qu'il s'agisse des entretiens en face à face ou ceux réalisés en visioconférence, les jeunes interrogés n'ont pas présenté de difficultés à répondre aux questions. Notons tout de même des réponses parfois moins détaillées ou des exemples moins approfondis lorsque nous échangeons en ligne. Une fois cette phase de terrain terminée, nous avons procédé à la retranscription de l'ensemble de nos entretiens.

Nous avons ensuite opté pour une approche inductive, inspirée par les travaux de la théorie ancrée de Barney Glaser et Anselm Strauss, en respectant les étapes de la codification, de la catégorisation puis de la mise en relation³²⁸. Dans une première lecture, nous avons étiqueté les entretiens réalisés pour en faire ressortir des unités de sens. Ensuite, nous les avons regroupés pour élaborer des catégories pertinentes. Après ce premier travail, un retour sur notre terrain nous a amené à une seconde lecture de nos entretiens avec cette fois-ci d'autres objectifs. Nous cherchions à faire émerger de nouvelles relations que nous n'avions pas remarquées dans chacun des thèmes : de quelles natures étaient leurs liens et pourquoi étaient-elles liées ? Ce travail nous a permis deux choses. D'abord, nous avons pu travailler des axes d'analyse avec ces données. Ils nous ont permis d'avoir de premiers résultats que nous présenterons dans le

³²⁷ Rappelons qu'au début de chaque entretien, nous expliquions aux répondants qu'à aucun moment des données personnelles pouvant rattacher le répondant à son propos n'allaient apparaître dans la thèse. Ce qui a, selon nous, réduit ce phénomène d'autocensure. Tous les entretiens ont été pseudonymisés, afin de respecter la vie privée des répondants. A ce propos, comme les jeunes interviewés étaient mineurs, leurs responsables légaux ont dû remplir un formulaire de consentement avant de pouvoir participer aux entretiens de la phase une ou deux de notre terrain, que vous trouverez en annexe (cf. annexe 2).

³²⁸ GLASER Barney et STRAUSS Anselm, *The Discovery of Grounded Theory : Strategies for Qualitative Research*, Oxford, Aldine Transaction, 1967.

prochain chapitre de cette thèse. Puis, nous avons pu améliorer et peaufiner certains axes de réflexions et hypothèses que nous souhaitions tester lors de la seconde phase de terrain.

2.4 L'ethnographie exploratoire

En parallèle de ce recueil de discours, nous avons entamé une première phase d'ethnographie en ligne. À la suite de nos échanges avec certains modérateurs de comptes Instagram et Discord du mouvement Youth for Climate, nous avons été en effet conviés par ces derniers à rejoindre leurs communautés. Ils souhaitaient nous montrer plus précisément ce qu'ils voulaient nous expliquer lors des entretiens. Ce sont des comptes accessibles à toutes personnes inscrites ou non sur ce réseau social. Mais nous avons été sollicités par nos répondants pour suivre différents comptes les comptes bordelais, basques et nationaux sur cette plateforme. Il s'agissait de comptes que suivaient où sur lesquels étaient engagés les jeunes interrogés, qui étaient associés à leur zone géographique d'habitation. À propos des comptes nationaux, ils sont suivis par une majorité de jeunes qui sont déjà abonnés à leur compte local (qui eux bénéficient d'une certaine indépendance face aux comptes national). Les jeunes cherchaient à nous montrer à travers cette démarche, les actions qu'ils réalisaient en ligne qu'ils nous décrivaient dans leur discours.

De plus, le mouvement utilise le réseau social Discord pour l'organisation interne. Il est quant à lui, un réseau social plus fermé qu'Instagram puisqu'au moins trois étapes sont nécessaires afin d'être intégré dans un groupe. Il faut d'abord avoir un compte personnel sur le réseau, puis recevoir un lien qui permet de trouver le groupe en question, et enfin, il faut être accepté par un des modérateurs pour le rejoindre³²⁹. Les lycéens et lycéennes que nous avons interviewés nous ont conviés à rejoindre ces comptes. Ils nous ont envoyé les liens pour intégrer la communauté paloise, bordelaise, basque et nationale. Puis, ils ont accepté notre demande d'entrée. Même si cela s'est passé lors de notre première année de travail et que nous n'avions pas encore d'idée précise de nos futures phases de terrain, nous avons saisi cette occasion puisque nous nous doutions (après avoir réalisé la première batterie d'entretiens) que nombre d'interactions et de subtilités se jouaient en interne sur ce réseau. Intégrer ces groupes était selon nous un des seuls moyens d'y accéder. Par cette action, les jeunes rencontrés nous ont légèrement sortis de notre posture de chercheur puisque sans rien demander, ils nous ont ajoutés

³²⁹ Nous retrouvons ici la typologie de Dominique Cardon sur le *design de la visibilité* des réseaux sociaux, où l'utilisation d'Instagram pour les jeunes de Youth For Climate correspondrait aux caractéristiques du réseau *phare* et l'utilisation Discord tendrait plutôt vers celles du réseau *clair-obscur* : cf. CARDON Dominique, *Culture numérique*, p. 154.

à leur communauté. Nous avons essayé dès le départ de réajuster notre posture en restant objectif. C'est une des raisons pour lesquelles d'emblée, notre posture fut celle de l'observateur non participant semi-clandestin. C'était une posture non obstructive. Nous développerons ce choix lorsque nous présenterons l'ethnographie de notre seconde phase de terrain.

La mise en place d'une relation de confiance avec nos répondants nous a valu les invitations dans différents espaces numériques publics et privés (sur Instagram et Discord). Pendant un peu moins d'un an, nous sommes restés en retrait sur ces réseaux en adoptant une posture d'observateur non participant semi-clandestin, sans avoir véritablement de grille de lecture et d'analyse. Nous nous rendions arbitrairement sur leurs pages. Nous avons observé l'avancement de leurs projets, le contenu de leurs publications ainsi que quelques échanges qu'ils avaient entre eux. Nous avons pris des notes afin de faire avancer notre réflexion qui en était au stade de la relecture et de l'analyse des premiers entretiens. Nous pouvons avancer l'idée selon laquelle cette phase d'observation éloignée relevait plutôt d'une phase « d'observation exploratoire ».

C'est au moment où nous avons commencé à nous plonger plus en profondeur sur deux thèmes (qui sont les thèmes des articles co-écrits à savoir le rapport à l'information scientifique et aux visibilités de l'engagement) que nous avons remarqué que des processus particulièrement importants se jouaient en ligne. Cela nous a fait prendre conscience que certaines de nos hypothèses et réflexions de départ pouvaient être améliorées et perfectionnées si nous croisions la technique de l'entretien semi-directif avec celle de l'ethnographie en ligne. Nous avons vu dans cette opportunité ethnographique la possibilité d'interroger plus en détail les travaux et la gestion des réputations. La compréhension de cet univers pouvait être facilitée par l'analyse de la présentation de soi en ligne et hors ligne. Certes la recherche est guidée par des objectifs fixés en amont, mais nous devons aussi nous laisser des portes ouvertes afin de nous laisser surprendre par le terrain³³⁰. Nous avons donc décidé de réaliser une seconde phase de terrain plus tard dans la thèse. Celle-ci nous paraissait complémentaire à la première et devait répondre à des interrogations plus précises (qui sont l'expérience de l'engagement et le travail des réputations).

³³⁰ GENARD Jean-Louis et ROCA-i-ESCODA Marta, « Le rôle de la surprise dans l'activité de rechercher et son statut épistémologique », *Sociologies* [en ligne] : <http://sociologies.revues.org/4532>

3. Deuxième phase de terrain : les jeunes de Youth For Climate.

3.1 Questions et définitions des termes

Notre seconde phase de terrain fut réalisée lors de la deuxième année de thèse. Elle impliquait alors de se pencher davantage sur la manière dont les jeunes engagés dans Youth For Climate vivaient l'expérience de leur engagement ainsi que d'analyser les processus liés à la réputation individuelle et collective³³¹. À travers ces réflexions entre logiques d'action et réputation, plusieurs interrogations ont alors émergées. Les jeunes qui font l'expérience de s'engager dans un mouvement écologique vont mettre en jeu leur réputation dans de multiple contexte en ligne et hors ligne. Ainsi, il est pertinent de se demander comment ces derniers vont gérer leur travail réputationnel dans des espaces hybrides ? De quelle manière ce travail fonde-t-il l'expérience sociale de l'engagement ? Comment l'articulation entre ces logiques et les facettes réputationnelles s'opère-t-elle ? Autant de questions qui impliquent de définir quelques termes avant de dégager les hypothèses principales de notre sujet.

D'abord, l'adolescence est en sociologie un objet construit socialement, il faut en délimiter les contours. Dans notre sujet le terme d'adolescent est utilisé pour désigner les lycéens et lycéennes de 14 à 17 ans qui résident en Nouvelle-Aquitaine. Une des conditions du projet ECOTIC était de travailler sur les lycéens et les lycéennes. C'est pour cela que nous avons choisi cette tranche d'âge, qui correspond en moyenne à l'année d'entrée au lycée ainsi qu'à l'année de sa sortie. Nous tenons à préciser que certains jeunes interviewés ont eu 18 ans dans l'année. Ils étaient nés en début d'année ou avaient redoublé une classe. Les autres caractéristiques de cette notion se trouvent dans notre partie « Adolescence et engagement » de notre revue de littérature.

Pour la notion de réputation, il faut garder en tête l'idée principale que nous avons dégagée de notre problématisation. Avec les phases de la modernité, nous sommes passées de réputation de groupe, associée à un nom collectif, dont l'individu dépendait, avec des modes d'évaluation régis par des « cadres communs », à des travaux et à de la gestion réputationnelle. En termes de définition, nous nous basons principalement sur la proposition d'Howard Becker, complétée par Pierre-Marie Chauvin que nous avons aussi développé dans notre revue de

³³¹ Nous consacrerons une présentation détaillée du mouvement dans l'introduction de la partie deux de notre thèse (cf. « Youth For Climate, un mouvement hypermoderne »).

littérature. Pour rappel, elle est avant tout construite et sociale. Elle doit être partagée et validée par un groupe d'individu défini. Elle est également provisoire, localisée et se construit par le biais d'évaluations sociales plus ou moins puissantes et formalisées (en prenant en compte les impacts de l'hypermodernité bien sûr).³³²

Elle se joue dans différents espaces, dans plusieurs territoires sociaux et face à des publics variés. La notion d'espace prend une définition pluridimensionnelle ici. Elle peut être comprise comme l'ensemble des réseaux sociaux sur lesquels le jeune interagit. Par ailleurs, dans cette définition, l'espace correspond aussi à la variété de zones d'interaction au sein même des réseaux utilisés (zone de conversation privée, de groupe, zone de commentaire, de réactions, de publication, etc.). En sommes, différentes couches d'espace sont entendues dans notre définition. Nous précisons à chaque fois de quel niveau nous parlerons.

Le contexte dans lequel se forment les réputations est essentiel et doit être pris en compte pour comprendre le « pouvoir » symbolique de certaines de ces évaluations (les variables contextuelles). Ainsi, une vigilance doit être portée au niveau des effets de la co-présence d'acteurs qui construisent les réputations individuelles dans un groupe, mais aussi des conditions spatio-temporelles de l'échange. Par ailleurs, la spécificité de notre terrain nous oblige à élargir cette définition aux interactions qui se jouent en ligne. Nous ne souhaitons pas distinguer drastiquement réputation en ligne et réputation hors ligne, mais plutôt les étudier comme des entités interconnectées, interdépendantes et complémentaires. Par conséquent, l'une agit sur l'autre et inversement. À ce propos, Pierre-Marie Chauvin explique qu'avec les dispositifs médiatiques, la circulation des évaluations subit un effet d'amplification et d'accélération³³³.

Pour rappel, lorsque nous parlons de travail et de gestion réputationnelle, nous faisons référence aux outils et mécanismes mis en place par le sujet pour modifier ses facettes réputationnelles au sein de cercle de reconnaissance varié. C'est l'effort du jeune à être cohérent face aux différentes situations auxquels il est confronté³³⁴. Il s'agit pour lui d'articuler sa réputation militante avec les autres qui composent son identité (le meilleur ami, le frère, le petit copain, etc.). Pour ce faire, il doit travailler et gérer au mieux la formation de ses multiples facettes identitaires. Ainsi, différents espaces s'offriront à lui pour réaliser cet effort de

³³² CHAUVIN Pierre-Marie, « La sociologie des réputations », op.cit., p. 132.

³³³ *Ibid.*, p. 133.

³³⁴ JENKINS Henry, « Transmedia Storytelling. Moving characters from books to films to video games can make them stronger and more compelling », op.cit.

cohérence. Les espaces sont compris comme les « arènes réputationnelles » dans lesquels se jouent les travaux sur sa réputation. Pour rappel, une arène est un « espace au sein duquel se nouent des relations d'échange, de coopération et de compétition en vue de l'obtention de trophées »³³⁵.

De plus, la dimension collective de l'engagement implique la notion de groupe, de communauté. À propos de cette notion, nous retiendrons qu'elle renvoie à :

« une forme particulière de rapport dans les groupements humains, caractérisée par une solidarité naturelle spontanée et animée par des objectifs communs (...) groupement d'individus liés entre eux par des relations d'interdépendance, vécue sur un mode affectif, une solidarité née de l'unanimité de croyance aux mêmes valeurs »³³⁶.

Les croyances, normes, valeurs et objectifs qui sont admis et partagés entre les individus dans un groupe développent un sentiment d'appartenance sociale. C'est ce sentiment qui forme la communauté. Là encore nous devons rappeler que les principes qui délimitent ces groupes hors ligne s'appliquent à ceux qui se forment en ligne. Nous ne pouvons penser les groupes qui utilisent des espaces en ligne seulement dans leur dimension numérique. Par conséquent, nous pensons les membres des communautés et leurs actions dans des espaces hybrides à la fois dans de manière physique et virtuelle. Howard Rheingold propose une définition des communautés virtuelles. Il explique que ce sont des « groupements sociaux qui émergent du Web quand suffisamment d'individus mènent des discussions publiques assez longtemps, et avec assez de sentiments humains permettant de constituer des réseaux de relations personnelles dans l'espace virtuel »³³⁷. Nous faisons le choix de conserver une partie de la pensée de l'auteur, à savoir le degré nécessaire d'interaction entre individus afin de constituer un réseau de relation au sein de groupements. Par ailleurs, il faut préciser que ces interactions et ces réseaux de relations dépassent « l'espace virtuel » et s'inscrivent dans les espaces physiques.

3.2 Quatre hypothèses principales

À partir de ces réflexions, nous avons imaginé plusieurs grandes idées à vérifier auprès des jeunes, quant à leur expérience d'engagement et à leur travail de réputation. Notre première hypothèse est la suivante : l'hétérogénéité d'espaces sur les réseaux sociaux au sein desquels les jeunes publient des contenus implique un travail réputationnel différencié. Cette hypothèse

³³⁵ RAGOUET Pascal, « Notoriété professionnelle et organisation scientifique », op.cit., p. 329.

³³⁶ GRAWITZ Madeleine, *Lexique des sciences sociales*, Paris, Dalloz, 2004, p. 72.

³³⁷ RHEINGOLD Howard, *Les communautés virtuelles*, Boston, Addison-Wesley, 1995, p. 3.

se concentre sur le type de contenu et leurs effets différentiels sur la réputation des jeunes en fonction de l'espace dans lequel il est partagé. L'espace ayant déjà été défini, nous entendons par « contenu », tous types de supports et/ou publications qu'il est possible de créer, publier ou partager en ligne. Cela peut ainsi être du contenu textuel, visuel, audio, audiovisuel ou bien un mélange de différents supports dans le même contenu. Par « contenus écologiques », nous entendons tous types de contenus ayant un lien proche ou éloigné avec la défense et la protection de l'environnement. Selon nous, le choix des contenus écologiques partagés et des espaces choisis par les adolescents (sur leur compte personnel ou sur les comptes collectifs des mouvements) fait l'objet de choix et de négociations. L'intérêt est d'étudier le fond et la forme du message, mais aussi les retours des pairs qui voient ces données. Une véritable réflexion émerge quant à la présentation de ces contenus en ligne. Des questions restent en suspens sur la place qu'occupent ces derniers sur les profils en ligne des répondants.

Notre deuxième hypothèse se formule ainsi : le travail réputationnel différencié des jeunes les amène à vivre des tensions. Cette hypothèse interroge les conséquences de la variété du travail réputationnel dans ces espaces, et donc des publics que les adolescents imaginent toucher. Nous entendons par tension, des situations de choix, de dilemme, situées entre deux logiques d'action dans le schéma de l'expérience, vécue par le jeune. Cela implique donc de se pencher sur les types de visibilité proposés par les réseaux sociaux et leurs effets sur le travail réputationnel des engagés. Ce sont les espaces, en ligne ou hors ligne, que les jeunes peuvent utiliser dans la limite de ceux qu'ils ont à leur disposition. Les conditions d'accessibilité au contenu de chaque espace par autrui lui sont propres et dépendront de la connaissance qu'en a le jeune. Il peut s'agir d'un réseau social ouvert, mais aussi des salons de conversations privés ou encore des discussions de groupe fermées au sein même de ce réseau. Les publics et la visibilité ne seront pas les mêmes dans ce cas-là. Les espaces hors ligne ne sont pas exclus de cette définition. Il peut s'agir de lieux privés où les jeunes se réunissent en groupe restreint pour discuter de l'organisation. Par exemple, il peut s'agir de rassemblement en ville dans des espaces publics. Du reste, nous pensons que certaines tensions peuvent émerger chez l'individu lorsqu'il augmente les espaces d'exposition de soi.

Notre troisième hypothèse est la suivante : le degré de conviction des jeunes dans leurs valeurs écologiques à une incidence directe sur la nature de leur travail réputationnel. Cette idée interroge le lien entre l'investissement des adolescents dans la cause qu'ils défendent et leur réputation. Par « degré de conviction », nous entendons l'implication du jeune dans le mouvement (ses activités, ses actions individuelles et/ou collectives, etc.), ses croyances dans

son engagement, la cohérence entre ses valeurs écologiques et son quotidien, etc. Depuis que la défense de l'environnement est arrivée sur le devant de la scène médiatique, la cause a connu un certain engouement. Or, les jeunes n'ont pas tous le même degré de conviction dans leur engagement. Si certains sont profondément convaincus de l'urgence d'agir, d'autres surfent sur cet engouement sans autant partager les valeurs liées à la cause. Des formes d'opportunisme peuvent alors apparaître depuis l'importante médiatisation de l'engagement environnemental. Au même titre que de grandes entreprises ou des États qui font du « Green Washing » (pratique qui consiste à donner au public une image trompeuse d'une organisation qui respecte l'environnement), nous pensons que certains jeunes peuvent profiter des rétributions matérielles et symboliques que leur procure l'image d'un individu engagé en faveur de l'environnement (comme la reconnaissance de leurs pairs ou le fait d'avoir une « bonne réputation » par exemple).

Enfin, notre dernière hypothèse est : l'exposition de l'engagement écologique d'un jeune représente un risque pour sa réputation. Nous cherchons à comprendre quels sont les risques que peut prendre un jeune lorsqu'il rend visible son engagement. Le risque est ici entendu à une échelle individuelle. Par rapport à notre première phase de terrain, nous avons pu déjà faire ressortir des types de risques (la marginalisation ou la stigmatisation par exemple) et nous souhaitons creuser cette piste qui semble particulièrement intéressante. Selon nous, la facette réputationnelle militante des jeunes peut être mise en jeu lorsqu'elle est exposée à un trop grand nombre de personnes. Par exemple, lorsqu'elle est présentée à des cercles éloignés d'individus, à des non-spécialistes, ou à des pairs qui ne partagent tout simplement pas le point de vue des répondants sur les questions écologiques. Nous pensons que se dévoiler en tant qu'engagé pour le climat peut être risqué pour le jeune.

Ces hypothèses ont servi de point de départ à notre réflexion. Cependant, la richesse des discours des répondants a permis d'élargir notre regard. En d'autres termes, les hypothèses ont été validées et/ou infirmées, mais nous verrons aussi et surtout comment la richesse des données recueillies a permis de les dépasser. Ainsi, de nouvelles hypothèses ont par la suite été développées (que nous présenterons dans nos résultats).

3.3 Terrain et méthodologie de recherche

3.3.1 Contexte et complémentarité de la seconde phase de terrain

Pour cette seconde phase de terrain, nous nous sommes concentrés sur les problématiques liées aux logiques d'action de l'engagement, mais aussi à celle de la réputation, du travail et de la gestion qu'en avaient les jeunes engagés. Pour cette seconde phase de terrain, se concentrer particulièrement sur la communauté de Youth For Climate semblait être pertinent. Ce mouvement est né en janvier 2019, plusieurs mois après les premières grèves lycéennes pour le climat lancées par la Suédoise Greta Thunberg le 20 août 2018. Une fois enclenché, le mouvement a été fortement investi par des jeunes des quatre coins du monde souhaitant s'investir pour la défense de la planète. Lors de son premier appel à la mobilisation internationale plusieurs millions de jeunes Français ont répondu présents. Le très rapide engouement pour ce mouvement a suscité notre intérêt en tant que chercheur sur les lycéens qui s'engagent en faveur de l'écologie. Il nous paraissait être un collectif d'actualité certes jeune, mais qui pourrait répondre à nos questionnements.

Une fois lancé, le mouvement s'est structuré majoritairement sur les réseaux sociaux (Instagram et Discord surtout) uniquement par une poignée de jeunes qui ont fabriqué le « modèle mère » d'organisation aux échelles nationales. À partir de ce « modèle » développé sur Discord et Instagram, n'importe quel lycéen pouvait le copier et le reproduire dans la zone géographique qui le concernait afin de recruter de nouveaux membres. Le développement du mouvement autour des outils numériques combiné au fait que les jeunes soient indépendants du monde militant adulte (dans un premier temps) n'ont fait que confirmer nos interrogations quant aux choix de notre second terrain. À ce moment-là (en 2020), il suffisait de se rendre sur les pages des réseaux sociaux des autres mouvements écologiques (Extinction Rebellion, Green Peace, Sunrise Movement, Jeunes Ecologistes, etc.) pour comprendre que l'activité, l'interactivité et la visibilité de Youth For Climate étaient largement plus denses que celles des autres.

Pour ces raisons, le mouvement Youth For Climate nous paraissait être en 2020 (et est peut-être encore aujourd'hui), l'organisation la plus pertinente pour explorer notre sujet. Il est constitué de plusieurs centaines de jeunes qui agissent pour l'environnement et qui utilisent à des degrés variés les Tics. Par ailleurs, le choix d'une communauté en particulier était un choix aussi délibéré. En se concentrant uniquement sur une organisation, cela nous a permis d'en avoir une connaissance plus fine que si l'on avait étudié plusieurs. L'analyse profonde et microsociologique des interactions au sein d'un groupe allait nous permettre de mieux comprendre l'articulation des différentes logiques d'actions et facettes réputationnelles de ces jeunes.

Ce choix allait permettre aussi d'explorer au mieux les tensions de l'expérience de l'engagement dans des situations quotidiennes, parfois peu propices à l'expression de leur conviction. Il était un moyen de vérifier comment ils adaptaient leur posture d'engagé dans des espaces ordinaires. Ce choix méthodologique a particulièrement été motivé par la relecture de nos premiers entretiens. Lors de ces rencontres avec certains membres de Youth For Climate, les thèmes de la visibilité et de l'exposition de leur engagement étaient récurrents. La gestion des logiques d'action et de son image était au centre de certains discours. Ils organisaient leur présentation de soi afin qu'elle soit la plus adaptée selon le public devant lequel ils étaient.

Une des surprises de notre premier terrain a été que ces images renvoyées ne correspondaient pas toujours à celles du jeune engagé en faveur de l'écologie, motivé par la défense de l'environnement. En d'autres termes, il y avait un écart entre les convictions écologiques des jeunes et l'image qu'ils laissaient paraître d'eux dans différentes arènes. Quand certains jeunes n'avaient aucun souci à revendiquer leur engagement, à exposer leur facette réputationnelle de militant, d'autres refusaient catégoriquement d'associer leurs activités à leur nom aux yeux de tous. Nous avons constaté que nombre de stratégies d'exposition de soi pouvaient découler de ces choix afin de lisser au mieux leurs différentes facettes réputationnelles dans des interactions quotidiennes. Cela soulevait des enjeux identitaires de taille que nous voulions approfondir avec une seconde batterie d'entretien.

Comment un jeune travaille-t-il l'image qu'ils renvoient aux autres ? Quels retours reçoivent-ils de la part de leurs pairs ? Quelles stratégies de présentation de soi découlent de ces interactions ? Ce sont là des points que nous avons souhaité éclairer avec l'utilisation des entretiens semi-directifs. Cet outil était nécessaire lors de cette seconde phase pour étudier ces mécanismes qui participent au travail réputationnel des jeunes engagés. Nous avons obtenu des explications pour comprendre ce qui motivait leur choix d'afficher, ou au contraire, de cacher certaines facettes de leur engagement. L'entretien permet précisément d'aller chercher des détails sensibles sur les raisons de cet effacement de leur identité. Il se révèle être « un outil indispensable et irremplaçable pour accéder aux informations subjectives des individus, à leur biographie, à leurs représentations personnelles »³³⁸. Notre but dans cette seconde phase de terrain était aussi d'aller vérifier certaines informations sur leur usage du numérique que nous avons obtenues lors de nos premières rencontres. Ces usages ne sont parfois pas évidents à comprendre avec le seul discours des répondants. C'est pour cette raison que dans la seconde

³³⁸ BENONY Hervé et CHAHRAOUI Khadija, *L'entretien clinique*, Malakoff, Dunod, 1999.

grille d'entretien, nous avons demandé aux jeunes d'illustrer leur propos en nous montrant sur leur smartphone des exemples concrets de leurs pratiques sur Discord et Instagram.

3.3.2 *Échantillonnage et déroulement de la collecte*³³⁹

Pour cette seconde phase, nous avons choisi à nouveau d'utiliser l'entretien semi-directif. Ce choix fut motivé à la vue des hypothèses que nous avons retenues, puisqu'il est question de représentations autour de l'engagement, de valeurs et pratiques écologiques, mais aussi de réputation. En effet, cet outil semblait être très efficace pour récolter les données faisant discuter ces dernières. En rencontrant des jeunes de Youth For Climate, nous avons pu leur faire parler des espaces qu'ils investissaient et des contenus publiés dans le cadre de leur engagement. Il y avait là une opportunité de discussion sur leurs représentations quant à aux similarités et différences des espaces utilisés. Les usages du réseau ou des conversations privées et de groupes pouvaient aussi être questionnés. Dans tous les cas, il y avait l'opportunité pendant ces entretiens d'en apprendre davantage sur le travail réputationnel qu'il menait à bien sur les différents espaces utilisés. Ces rencontres pouvaient faire aussi l'objet de discussions et d'explicitation autour des enjeux différenciés de leur réputation selon l'espace investi.

Nos hypothèses impliquaient également d'obtenir des récits autour de tensions ressenties et vécues par les jeunes qui multiplient les espaces d'exposition de soi, et donc, une hétérogénéité des publics potentiels avec qui ils peuvent interagir. Des enjeux autour des degrés de visibilité et d'accessibilité des contenus peuvent ainsi être décrits à travers le discours lors des entretiens. De plus, nous souhaitions les entendre à propos de l'engouement qu'a suscité l'engagement écologique ces dernières années. Comment se représentaient-ils la forte médiatisation du mouvement ? Où se situaient-ils face à ce phénomène ? Mais aussi, avaient-ils déjà rencontré d'autres jeunes dont ils avaient remarqué des écarts de conduite vis-à-vis de leur discours sur l'écologie ? Autant de questions qui ont pu être posées lors de cette seconde phase de terrain. Enfin, nous cherchions à approfondir les questions de risque autour des actes engagés chez les militants de Youth For Climate. Quand certains n'auraient aucun problème à en parler, d'autres peuvent être davantage sur la réserve. Selon les expériences vécues et la sensibilité de chacun, ce sont parfois des histoires délicates puisque marquantes à raconter. Cela peut être lié par exemple au besoin de protéger son nom pour des raisons de sécurité ou encore

³³⁹ Pour justifier de la pertinence de l'utilisation de l'entretien semi-directif, nous nous référons aux arguments déjà mobilisés dans la section « 2.3 Méthodologie » développés ci-dessus. Cela explique que cette partie soit moins longue que celle qui suit sur l'utilisation de l'ethnographie en ligne, dans laquelle nous prouvons sa pertinence.

des difficultés à revenir sur des faits traumatisants. Or, du fait de son déroulement et de sa durée, l'entretien semi-directif a cet avantage de pouvoir créer une relation de confiance entre l'interrogé et le chercheur, permettant ainsi de revenir sur des épisodes de vie délicats à dévoiler.

Afin d'explorer au mieux nos hypothèses, nous avons de nouveau contacté plusieurs jeunes sur les réseaux sociaux. L'utilisation des contacts que nous nous étions faits lors de la première phase a été bénéfique pour ce recrutement. Des annonces en ligne ont également été postées sur différentes plateformes (mailing, annonces sur les blogs, auprès d'associations, de lycées, etc.). Les critères d'inclusion de notre échantillon sont restés similairement les mêmes, à quelques détails près afin de garder une continuité entre nos deux phases de terrains. En d'autres termes, les jeunes devaient être âgés de 14 à 17 ans, ils devaient se dire engagés en faveur de l'écologie et faire un lien entre leurs utilisations des Tics et leurs pratiques de défense de l'environnement. De plus, les jeunes répondants devaient résider en Nouvelle-Aquitaine et plus particulièrement à Pau, Bordeaux, dans le Pays basque (et/ou dans les périphéries de ces lieux).

Cela pour être d'abord dans le prolongement de notre première phase de terrain³⁴⁰, mais aussi parce que la concentration des membres du réseau de Youth For Climate gravite autour de ces trois zones en Nouvelle-Aquitaine. La spatialisation des engagés sera peu prise en compte dans cette thèse. En effet, le lien entre les travaux réputationnels et la zone d'habitation n'est pas ressorti clairement de nos analyses. Nous ne réfutons pas l'existence de ce dernier, mais nos grilles d'entretien, d'observation et plus généralement notre raisonnement n'était pas focalisé sur ces échelles géographiques. Ils restent cependant des questionnements ouverts pour de futures recherches. Les liens entre réputation et espaces que nous décrivons se situent à une échelle plus microsociologique. Il convient plutôt d'étudier les lieux investis tels que les réseaux sociaux utilisés, les zones de conversations avec un pair, les espaces de réunion, etc.

La spécificité de cette seconde phase de terrain est que tous les répondants devaient faire partie de près ou de loin du mouvement Youth For Climate. C'est-à-dire que tous devaient au moins suivre et être actif sur un des comptes Instagram et être dans un des groupes Discord du collectif au niveau local, régional et/ou national. Par actif nous entendons se rendre sur les pages des réseaux, consulter des contenus (publics et/ou privés) et interagir avec un ou plusieurs membres des comptes. Cependant, nous pensons que le degré d'activité et d'interactivité du

³⁴⁰ Prolongement dans le sens où les lycéens et lycéennes que nous avons à étudier doivent résider en Nouvelle-Aquitaine et que ce sont des zones que nous avons déjà définies lors de notre première phase de terrain.

jeune n'est pas forcément lié aux publications qu'il poste, qu'il partage, qu'il commente ou qu'il *like*. Certains d'entre eux préfèrent se rendre discrets, invisibles, ou même ne pas laisser de traces sur la plateforme alors qu'ils l'utilisent régulièrement³⁴¹. Nous ne souhaitons pas passer à côté du discours de ces jeunes plus mesurés dans leur exposition. Cette caractéristique est significative de leur rapport à la visibilité de leur engagement et à leur travail réputationnel. C'est pour cela que nous entendons « jeune actif » sur ces réseaux, comme un jeune qui consulte des contenus et qui converse avec d'autres membres sans forcément rendre ses activités visibles.

En outre, nous avons choisi Instagram et Discord, puisque qu'Instagram est le réseau social le plus utilisé chez les jeunes³⁴² et que Discord est largement investi par les jeunes membres de Youth For Climate pour gérer en interne le collectif. Tout le mouvement est organisé dans ces espaces. La forte utilisation des plateformes de communication chez les jeunes de Youth For Climate était pour nous un argument et un avantage afin d'étudier cet échantillon. Concernant les profils des jeunes de cet échantillon, force est de constater que la majorité de leurs parents se situent dans les classes moyennes, moyennes supérieures, voire supérieures. Ils sont tous scolarisés. La plupart sont dans des filières types générales (anciennement littéraire, scientifique ou sciences économie et sociales). Cet échantillon ne vient que confirmer la tendance selon laquelle les jeunes engagés en faveur de l'écologie sont généralement issus des classes supérieures³⁴³.

Lors de cette phase de terrain, nous avons réalisé trente entretiens semi-directifs. Dix jeunes des trois zones géographiques sélectionnées ont été retenues afin d'avoir un équilibre entre ces dernières (Bordeaux, Pau et le Pays basque). Les répondants avaient lors des entretiens, entre 15 et 18 ans. Au total, treize filles et dix-sept garçons ont été rencontrés pour cette phase de terrain. Notre objectif était d'entendre à peu près le même nombre de témoignages d'un côté comme de l'autre. Il est à noter que nous n'avons pas cherché à en savoir davantage sur les genres sociaux des jeunes interviewés. Il est possible que certains de nos répondants n'associent pas leur sexe biologique au genre qu'il leur a été attribué à leur naissance (masculin ou féminin) et que d'autres aient fait des *coming outs* en manifestant le passage d'un genre à un autre. Cependant, nous ne sommes pas allés chercher ces informations auprès des

³⁴¹ AUBERT Nicole et HAROCHE Claudine, *Les tyrannies de la visibilité. Être visible pour exister ?*, op.cit.

³⁴² Selon une récente étude de Diplomeo, [en ligne] : <https://diplomeo.com/actualite-sondage-reseaux-sociaux-jeunes-2020>

³⁴³ LE LANN Yann et GABORIT Maxime, « Le profil social et politiques des marches pour le climat », du collectif de recherche en sciences sociales spécialisé dans l'étude des mouvements sociaux et de la participation politique *Quantité Critique*, 2020.

jeunes rencontrés. Cette donnée pourrait être particulièrement intéressante du point de vue des réputations en jeu, mais nous la trouvons un peu éloignée de nos questionnements et de nos hypothèses. Par ailleurs, elle pourrait être une nouvelle porte d'entrée pour de futures recherches.

Les entretiens ont été réalisés là encore en présentiel ou en visioconférence. Par ailleurs, à la vue du contexte sanitaire dans lequel le pays se trouvait, plusieurs jeunes ont préféré réaliser l'interview à distance. Cela en raison des restrictions de déplacement, mais aussi par crainte de transmission du virus de la Covid-19. Ainsi, sur trente entretiens, dix se sont faits en présentiel et vingt ont eu lieu par visioconférence. Tous ont duré entre quarante minutes et une heure quarante-cinq. Plusieurs des jeunes entendus ont pu être observés sur Discord et Instagram puisque leur pseudo sur les réseaux leur était demandé au début de l'entretien. Presque tous ont accepté de transmettre cette information (à l'exception de deux qui ne voyaient pas l'intérêt de les donner au vu de leur faible interactivité sur ces réseaux). Cela nous a permis d'entendre à la fois le discours de ces jeunes, mais aussi d'aller vérifier leurs pratiques sur les réseaux Discord et Instagram.

Nous n'avons pas rencontré de difficulté majeure. La plupart des jeunes étaient ouverts à la discussion et nourrissaient leur argumentation par de nombreux exemples. Par ailleurs, nous avons retenu deux anecdotes lors de la récolte de données que nous souhaitions décrire dans cette partie de notre travail. La première est que plusieurs jeunes qui se considéraient comme radicaux dans leur engagement ont refusé de nous parler de certains détails de l'organisation et du déroulement d'actions de désobéissance civile. Cela pour se protéger des opposants au mouvement ainsi que des forces de police, qui selon eux, les surveillent sur les réseaux sociaux pour parer les actions de désobéissance civile. La deuxième est que l'un des jeunes, qui se considérait lui aussi comme radical dans son engagement, nous a demandé une preuve de notre statut de doctorant. C'était une condition *sine qua none* de sa participation à l'enquête. Après les entretiens avec ces jeunes, certains nous ont expliqué les raisons qui les poussaient faire ces choix d'invisibilisation de leurs pratiques. La peur de la surveillance numérique et des sanctions juridiques justifiait la non-divulgaration de certaines informations au grand public. Ces deux anecdotes sont significatives quant à la prudence des jeunes qui organisent des actions de désobéissance civile et des échanges qu'ils ont à ce propos.

Une fois les entretiens passés, nous avons suivi les mêmes phases d'analyses et d'interprétations que celles réalisées lors de la première phase. Nous avons procédé à la lecture, puis à des relectures des données en respectant les étapes de la théorie ancrée de Barney Glaser

et Anselm Strauss énoncées précédemment³⁴⁴. À la vue des nombreuses catégories et mises en relation qui ressortaient autour des interactions sur Discord, nous avons choisi de réaliser de nouveau une ethnographie en ligne sur ce réseau. Puisque nous avons été surpris par des échanges et des réactions lors de notre première « observation exploratoire », nous souhaitons compléter nos entretiens avec une ethnographie en ligne supplémentaire et plus longue. Cela afin de pallier à une limite qui est reprochée à l'entretien semi-directif : celle de l'écart qu'il peut y avoir entre la réalité pratique et empirique des répondants par rapport à leurs représentations des faits qu'ils décrivent dans leurs discours. Nous souhaitons avoir recours à la triangulation des données en mobilisant la technique de l'ethnographie en ligne³⁴⁵. La combinaison de ces méthodes a permis une description plus exhaustive de la complexité des interactions des jeunes engagés³⁴⁶.

3.3.3 L'ethnographie en ligne

3.3.3.1 Ethnographie et contexte

« Internet est un texte qu'il faut transcrire, l'ethnographe est un traducteur, voire un scribe », Vincent Berry,
« Ethnographie sur Internet : rendre compte du « virtuel », p. 38.

Selon Marcel Mauss, l'ethnographie doit pouvoir répondre à cette triple question : qui sont ces gens, que font-ils et qu'en pensent-ils ?³⁴⁷ L'ethnographie facilite la compréhension d'un groupe d'individu dans un espace-temps délimité. Il s'agit de rendre explicites les phénomènes qui vont de soi dans une communauté, mais aussi les « les façons tacites dont les gens font sens de cela dans leur vie. L'ethnographe se doit d'habiter dans un monde entre deux, à la fois indigène et étrangère »³⁴⁸ afin de « comprendre l'homme dans la totalité de ses expériences et de ses réalisations »³⁴⁹. Il doit se baser sur une méthode de compréhension des dynamiques et des structures du groupe étudié. L'objet de recherche d'une ethnographie se concentre sur le sens et les pratiques individuelles et/ou collectives. Le chercheur doit faire

³⁴⁴ GLASER Barney et STRAUSS Anselm, *The Discovery of Grounded Theory : Strategies for Qualitative Research*, op.cit.

³⁴⁵ FORTIN Marie-Fabienne, *Le processus de la recherche : de la conception à la réalisation*, Montréal, Décarie éditeur, 1996. L'auteure définit ce principe comme « l'emploi d'une combinaison de méthodes et de perspectives permettant de tirer des conclusions valables à propos d'un même phénomène » (p. 318).

³⁴⁶ COHEN Louis et MANION Lawrence, *Methods in Education*, Londres, Croom Helm, 1986.

³⁴⁷ MAUSS Marcel, *Manuel d'ethnographie*, Paris, Payot, [1926] 1967.

³⁴⁸ HINE Christine, *Virtual Ethnography*, London, Sage, 2000, p. 5.

³⁴⁹ Entretien avec LEVI STRAUSS Claude dans RIBBOWSKI Nicolas, *Définition de l'ethnologie par Claude Levi Strauss*, Apostrophes, 1984, 4 minutes, [en ligne] : <https://www.ina.fr/video/I06292950>

preuve de réflexivité, de rigueur et de perspicacité afin d'obtenir un bon niveau de compétence pour collecter et interpréter les données³⁵⁰.

Dans notre travail de thèse, nous avons eu recours à une forme particulière d'observation : l'ethnographie en ligne. Elle cherche à adapter « les fondements ethnographiques à l'étude des cultures et communautés qui émergent grâce aux communications automatisées et à l'interconnexion des réseaux »³⁵¹. Cela nous paraissait essentiel puisque les comportements et les pratiques en ligne sont aujourd'hui des parties intégrantes de notre quotidien. Ils sont indispensables pour comprendre l'individu contemporain³⁵². L'importance du rôle des Tics dans l'engagement écologique des jeunes (et en particulier dans le mouvement Youth For Climate) représente une opportunité de réponse à nos hypothèses et d'analyse que l'on ne peut négliger. D'autant plus que nous nous intéressons dans notre travail à l'expérience et aux interactions entre ces jeunes, qui se joue à la fois en ligne et hors ligne qui sont « centrales à l'organisation de la culture et à l'organisation sociale »³⁵³. Cet outil semble être particulièrement bien adapté pour récolter des données dans ce mouvement.

Nous avons adopté la posture épistémologique qui considère que l'ethnographie en ligne est peu différente de l'ethnographie classique décrite ci-dessus. Cela en raison de l'origine même de notre terrain. Nous étudions le quotidien des jeunes engagés en faveur de l'écologie en ligne, où les phénomènes et les rapports sociaux ne sont pas fondamentalement différents de la vie humaine hors ligne³⁵⁴. Certes des spécificités dans ces interactions existent, mais nous gardons en tête l'idée selon laquelle les faits qui se passent en ligne et hors ligne restent intimement liés³⁵⁵. Kelly Cadec et Serge Proulx rappellent à ce propos que les frontières de ces deux univers sont trop faibles pour les penser de manière discontinue³⁵⁶.

Avant d'aller plus loin dans la justification de l'ethnographie en ligne, précisons que depuis le début de la crise sanitaire presque aucune action collective n'a été menée par les jeunes

³⁵⁰ KOZINETS Robert, « E-tribalized marketing? The strategic implications of virtual communities of consumption », *European Management Journal*, vol. 17, n°3, 1999, p. 252-264.

³⁵¹ KOZINETS Robert, *Netnography : Doing ethnographic research online*, Londres, Sage, 2009, p.8.

³⁵² BELK Russell, « Extended self in a digital world », *Journal of Consumer Research*, vol. 40, n°3, 2013, p. 477-500.

³⁵³ GOODWIN Marjorie, *He-Said-She-Said: Talk as Social Organization Among Black Children*, Bloomington, Indiana University Press, 1990, p. 1.

³⁵⁴ PASTINELLI Madeleine, « Pour en finir avec l'ethnographie du virtuel ! Des enjeux méthodologiques de l'enquête de terrain en ligne », *Anthropologie et Sociétés*, vol. 35, n°1-2, 2011, p. 38 et 39.

³⁵⁵ BERRY Vincent, « Ethnographie sur internet : rendre compte du « virtuel », op.cit., p. 37 et 38.

³⁵⁶ CADEC Kelly et PROULX Serge, « Les représentations de l'amitié sur Facebook : un continuum hors ligne/en ligne », *Communication*, vol. 33, n°2, 2015, [en ligne] : <http://journals.openedition.org/communication/5755>.

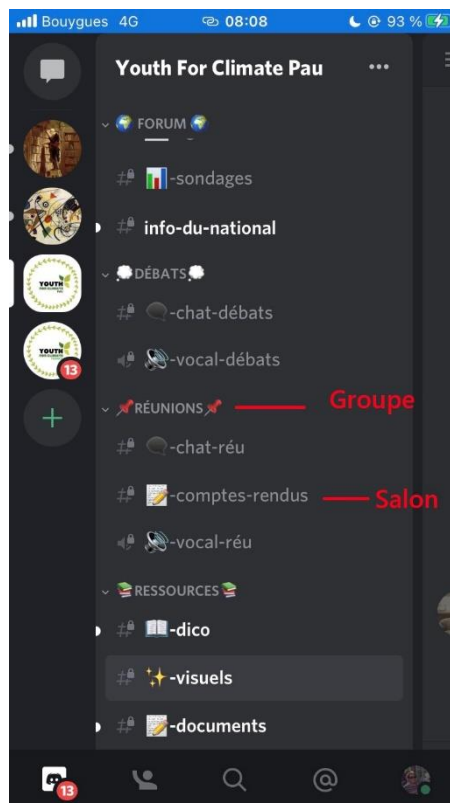
de Youth For Climate en Nouvelle-Aquitaine. Les quelques réunions qui avaient encore lieu se faisaient majoritairement en visioconférences ou en discussion en ligne sur Discord. De base, la plupart des échanges internes au mouvement se faisaient déjà en ligne sur cette plateforme et la crise sanitaire n'a fait qu'exacerber ce phénomène. Au niveau des actions, les jeunes ont su faire preuve d'inventivité et utiliser les réseaux sociaux pour continuer à agir. Nous y reviendrons. Ces deux éléments propres au contexte de la Covid-19 nous ont particulièrement encouragés à nous lancer dans une ethnographie en ligne. Nous avons pu ainsi observer comment les jeunes se sont adaptés face aux contraintes qui limitaient leur engagement.

Chaque terrain est spécifique. Un travail de contextualisation s'impose, d'autant plus pour une ethnographie en ligne où le risque de saisir des données en dehors de leur contexte est présent. Les informations que nous avons collectées et analysées lors de cette ethnographie sont des contenus envoyés sur le réseau Discord entre les membres de Youth for Climate (messages, photos, sondages, etc.). Ces jeunes répondent aux mêmes critères d'échantillonnage que ceux de notre seconde phase d'entretiens.

Discord est un logiciel gratuit, disponible sur ordinateur, tablette et smartphone. Il est au départ conçu pour les communautés de joueurs de jeux vidéo en ligne. Il sert à communiquer entre les équipes sur leurs parties et leurs stratégies, ou encore à discuter avec plusieurs centaines de joueurs selon des thématiques. Les jeunes militants du groupe Youth For Climate se sont réapproprié ce réseau pour organiser le mouvement en interne et en ligne. Il existe des serveurs nationaux et internationaux. Chaque groupe local (villes ou régions) a son serveur de discussion. Pour nos observations, nous nous sommes limités aux groupes de Youth For Climate de Pau, de Bordeaux, du Pays basque et celui du groupe national. Ils ont été observés pour avoir un fil conducteur avec nos phases de terrain. En effet, nous avons récolté des témoignages lors de nos entretiens ainsi que des données sur Discord qui venaient des mêmes jeunes inscrits dans un ou plusieurs serveurs de ces trois zones géographiques. Le serveur national était également intéressant à analyser puisqu'il réunit bien plus de jeunes. Son interactivité y est plus élevée. Par conséquent les phénomènes y sont accentués (comme la réaction à une publication, la réponse à un sondage, etc.). D'autant plus que certains jeunes des groupes locaux de Bordeaux, Pau ou du Pays basque interagissent aussi sur le groupe national. Ces échanges nous ont été utiles lors de l'analyse puisque les jeunes ne s'adressent pas au même public selon le groupe utilisé.

Les serveurs locaux et nationaux sont divisés en groupes de discussion. On y trouve par exemple le groupe de présentation du mouvement, celui des débats, un forum de discussion

général, un autre pour organiser les réunions, etc. Dans ces groupes, nous retrouvons des sous-groupes. Les jeunes les appellent les salons. Les salons regroupent un thème de discussion en particulier sur lequel tous les membres peuvent échanger à leur guise. Par exemple dans le groupe «réunion», il y a un salon nommé «compte-rendu» (voir capture-écran 1). Les échanges au sein de cette plateforme sont variés. Ils vont de la présentation ordinaire de soi, aux débats quotidiens sur des pratiques écoresponsables, jusqu'à la rédaction collective de lettres au Parlement européen. Le but pour les jeunes est de communiquer entre eux, d'organiser leurs actions.



Le but de cette démarche ethnographique était d'entrer concrètement dans le monde des jeunes de Youth For Climate en allant au-delà de leurs discours. Précisons que cet environnement numérique nous a donné accès à l'étude des comportements dans leurs contextes et non à des individus comme une ethnographie classique le permettrait³⁵⁷. C'était donc là tout l'intérêt de rencontrer les jeunes internautes observés en ligne pour éviter au maximum la décontextualisation des données récoltées. David Myles explique à ce propos que « la complémentarité de l'analyse du discours réside dans sa propension à rendre compte de la constitution et du reflet d'une culture donnée à travers l'interaction, toujours dans une visée

³⁵⁷ KOZINETTS Robert, « The field behind the screen : using netnography for marketing research in online communities », *Journal of Marketing Research*, vol. 39, n°1, 2002, p. 61-72.

ethnographique de contextualisation »³⁵⁸. Nous avons croisé les observations en ligne et les entretiens pour d’avoir une vision plus précise de l’expérience de l’engagement ainsi que du travail réputationnel qui se développe dans ces espaces hybrides. Comme nous le rappelle Pauline Neuveu « tout phénomène en ligne est incarné dans un contexte plus général, et que ce contexte est accessible hors ligne »³⁵⁹. De plus, lors de cette ethnographie en ligne nous tenions un carnet de bord pour noter différents éléments de contextes spatio-temporels dans lesquelles nous avons récolté les données (phase de préparation d’une manifestation sur les réseaux, phase de contestation vis-à-vis d’un projet politique, discussion ordinaire entre jeunes, etc.). L’avancement de nos tâches et de nos réflexions y était noté afin de rester dans une démarche perspectiviste.

3.3.3.2 Choix et justification du terrain

Notre ethnographie en ligne a rendu visibles des éléments auxquels nous n’aurions pas eu accès avec les seuls entretiens. Par exemple, nous avons pu mieux comprendre les différentes couches de communication, d’interaction ou encore certains éléments communicationnels implicites. Également, cet outil nous permet d’aller au-delà de la sociologie compréhensive de l’expérience du jeune militant, puisqu’elle permet d’étudier pragmatiquement les stratégies mises en place pour gérer les tensions et les facettes réputationnelles en jeu. De plus, nous avons eu accès à une multitude de documents présents sur Discord. Ces derniers contenaient des informations permettant une meilleure compréhension du mouvement, mais aussi des aides proposées aux groupes locaux afin qu’ils s’organisent au mieux. Cette phase d’observation fut réalisée dans le même temps que notre seconde série d’entretiens. Elle questionnait l’expérience de l’engagement ainsi que les caractéristiques de la gestion de la réputation et de la visibilité des jeunes (gestion des espaces, la question du risque, des rôles ou encore du degré de conviction par exemple).

Grâce à la synchronisation de ces méthodes, nous avons pu réajuster dans nos entretiens certaines questions que nous posions. Nous avons également affiné notre regard d’observateur avec le point de vue des jeunes récoltés en entretien. Sur les quatre serveurs que nous observions (celui de Pau, de Bordeaux, du Pays basque et le serveur national), nous avons dans un premier

³⁵⁸ MYLES David, « Les bénéfiques mutuels de l’ethnographie et de l’analyse du discours en contexte numérique », dans MILLETTE Mélanie, MILLERAND Florence, MYLES David et LATZKO-TOTH Guillaume, *Méthodes de recherche en contexte numérique. Une orientation qualitative*, Montréal, Presses Universitaires de Montréal, 2020, p. 106.

³⁵⁹ NEUVEU Pauline, « Entre profils et discours : les environnements « en ligne » et « hors ligne » comme source de données complémentaires dans un réseau d’hospitalité », *Recherches Qualitatives*, Hors-séries, n°24, 2019, p. 55.

temps décortiqué les différents groupes présents, puis les salons au sein de chaque groupe, avant de nous plonger dans les échanges entre les jeunes. Pendant cette phase, une certaine connaissance fut acquise sur l'organisation du mouvement sur le réseau³⁶⁰. Lors de ces séances d'observation, nous avons testé et vérifié nos hypothèses sur le travail réputationnel des jeunes.

Ce choix de l'observation est justifié par la nécessité d'une « l'immersion intensive au sein d'une communauté en ligne (...) pour atteindre une compréhension profonde de la nétiquette de cette dernière et de ses codes d'usages, puisque le contexte est crucial pour comprendre les interactions observées »³⁶¹. David Myles ajoute à cela que cette immersion :

« vise à développer une compréhension plus fine des codes culturels, normatifs et identitaires d'un collectif ou d'une communauté donnée. En ce sens, les méthodes ethnographiques ont comme premier objectif de "contextualiser" (une culture, des pratiques, des identités, etc.), dans la mesure où l'objet d'analyse "est" le contexte tel qu'il est appréhendé, dans toute sa complexité, ses tensions et ses contradictions »³⁶².

C'est bien cette compréhension profonde des différents espaces utilisés par les jeunes de Youth For Climate qui a motivé cette observation. Autrement dit, quels éléments sur le travail et la gestion des réputations des jeunes se jouent en interne et ne sont pas accessibles au grand public ? Vincent Berry qui a également étudié une communauté de joueurs en ligne, explique à son tour que le choix de « l'immersion ne s'impose ni comme une tactique, ni en termes de stratégie de recherche, mais comme une nécessité. Les mondes virtuels n'existent que par la participation, ils ne produisent du sens que dans l'interaction : se connecter, échanger, agir sur un écran »³⁶³. Cette immersion dans l'univers des Youth For Climate nous a plongés dans un ensemble d'interactions et d'échange, qui nous ont permis de compléter les propos des jeunes.

Le fait de confronter ces discours avec les pratiques des répondants sur Discord était un pari méthodologique afin de vérifier les concordances et discordances qui ressortaient au terme

³⁶⁰ Nous avons en fait étudié un cinquième serveur sur Discord appelé « La Bibliothèque ». Il est exclusivement réservé au stockage de connaissances utiles aux jeunes qui s'engagent. Est rangé dans cet espace un nombre extrêmement important d'informations, de vidéos, d'images, d'articles, de conseils, de guides, de manuels, de kits d'aide, etc. sur tous ce qui peut toucher de près ou de loin l'engagement, le militantisme, l'écologie et toutes les causes qui s'y rattachent. L'étude de ce serveur nous a permis d'avoir accès à des documents très utile afin de mieux comprendre le fonctionnement du mouvement. Très peu d'interaction se retrouvent sur ce groupe. Il s'agit d'un support de stockage et de partage de contenus.

³⁶¹ BRANTHONNE Adeline et WALDISPUEHL Elena, « La netnographie pour étudier une communauté masculiniste en ligne : contributions méthodologiques d'un e-terrain », *Recherches Qualitatives*, Hors-séries, n°24, 2019, p. 14.

³⁶² MYLES David, « Les bénéfices mutuels de l'ethnographie et de l'analyse du discours en contexte numérique », op.cit.

³⁶³ BERRY Vincent, « Ethnographie sur internet : rendre compte du « virtuel » », op.cit., p. 53 et 54.

de cette comparaison. L'idée était de « mettre en parallèle des données de pratiques numériques ainsi que des discours à propos de ces pratiques »³⁶⁴ sur ce réseau. Le but était d'avoir un regard plus étayé et plus critique lors des entretiens. Cela a permis de « créer des parallèles interprétatifs avec l'environnement en ligne »³⁶⁵. En confrontant le discours qu'avaient ces jeunes sur leur expérience virtuelle face à leur pratique empiriquement observable sur Discord, nous avons augmenté notre compréhension des formations de leurs réputation. Dans notre cas d'étude, un jeune peut-il retracer entièrement les contours de la représentation partagée par ses pairs dans son discours ? Peut-il avoir conscience de tous les aspects de sa réputation ? Nous sommes partis du principe que cela pouvait difficilement être le cas, et que bien des aspects de leur réputation pouvaient leur échapper. Même si nous ne prétendons pas en avoir une compréhension exhaustive, la vérification sur Discord par l'observation a permis de mettre au clair certains points.

Cette méthode s'avère être d'autant plus efficace puisque lors de notre première phase de terrain, nous avons repéré des freins à l'exposition de l'engagement écologique des adolescents. Freins qui finalement, se sont révélés être en lien direct avec leur travail réputationnel et la manière dont ils la gèrent. Par exemple, certains jeunes refusaient d'exposer leur engagement en ligne, par peur d'être stigmatisés par leurs pairs. Ces espaces inédits matérialisés sur Discord sont des occasions pour eux de s'exprimer avec moins de retenue puisqu'ils se retrouvent entre jeunes engagés. L'observation de ces salons permet au chercheur d'avoir accès à certains éléments parfois inaccessibles par l'entretien. De plus, s'il existe des freins pour certains jeunes quant à l'exposition de leur engagement face à leurs pairs, il n'est pas à exclure que d'autres puissent apparaître lors d'un entretien avec un chercheur qu'ils ne connaissent pas. Aller vérifier certains éléments de leur travail réputationnel et de leurs pratiques directement sur les réseaux permettait de contourner, au moins en partie, ce biais méthodologique.

Sur Discord, il existe une multitude d'espaces et de sous-espaces qui sont investis par les jeunes avec des manières de communiquer différentes. Chaque espace et sous-espace sont régis par des normes. Par exemple, la façon de parler et les sujets évoqués ne seront pas les mêmes sur le salon « compte-rendu » que sur le « blabla détente ». Il est donc d'autant plus intéressant de questionner la diversité des dynamiques interactionnelles de ce logiciel selon

³⁶⁴ NEUVEU Pauline, « Entre profils et discours : les environnements « en ligne » et « hors ligne » comme source de données complémentaires dans un réseau d'hospitalité », op.cit., p. 56.

³⁶⁵ *Ibid.*, p. 59.

l'espace dans lequel les jeunes communiquent. Chaque groupe, salon ou espace de commentaires aura son ensemble de codes et de règles communicationnelles plus ou moins implicites à respecter. Différentes facettes de la réputation des jeunes sont présentées et reconnues selon l'arène dont il est question. Or, la découverte de cette diversité des règles communicationnelles au sein des différents espaces a été faite lors nos phases d'observation. Par ailleurs, l'ethnographie nous a aussi permis de distinguer certains jeunes sur Discord qui avaient les capacités « à faire une différence productive dans l'interaction »³⁶⁶ dans chacun des espaces. En d'autres mots, des jeunes qui font preuve d'agentivité. Agentivité qui ne peut être négligée dans les questions de travail réputationnel et de reconnaissance des autres membres sur le réseau et dans le mouvement.

Également, la densité des échanges est une des raisons pour lesquelles nous avons choisi le réseau Discord dans notre ethnographie. La quantité d'échanges disponibles sur le réseau étudié est une des conditions pour que l'ethnographie en ligne soit pertinente (messages privés/publics, conversations de groupe, etc.)³⁶⁷. À cela, vient s'ajouter le nombre de membres présents sur ce réseau qui crée cette forte interactivité. Sur le serveur national plusieurs dizaines voire centaines de messages sont envoyés quotidiennement (dans le cas d'une préparation à un événement ou en réponse à une catastrophe naturelle par exemple). Ce serveur compte en fin d'année 2021 pas moins de 1587 membres et environ une centaine de membres connectés à tout moment de la journée. L'interactivité quotidienne est forte. Pour les autres serveurs étudiés, les chiffres sont inférieurs, mais ils n'en sont pas moins significatifs. Les données disponibles sur Discord sont donc riches et denses.

Enfin, nous souhaitons aborder un dernier argument qui justifie le recours à ce type d'ethnographie pour notre travail. Une des particularités de certains espaces numériques réside dans leur caractère sécurisant, ou du moins dans l'impression de sécurité qu'ils procurent pour les internautes³⁶⁸. Les individus qui se retrouvent sur des réseaux plutôt fermés et entre « spécialistes » (comme Discord peut l'être) se sentiront en sécurité. Les groupes de discussion ne sont pas accessibles à n'importe qui et les individus présents dans ces communautés

³⁶⁶ MYLES David, « Les bénéfices mutuels de l'ethnographie et de l'analyse du discours en contexte numérique », op.cit., p. 113.

³⁶⁷ KOZINETS Robert, *Netnography : Doing ethnographic research online*, op.cit.

³⁶⁸ Nous parlons bien d'impression ou de sentiment et non de « réalité », puisque certains passagers clandestins au sens de Mancur Olson, dont le chercheur peut faire partie ou des personnes malveillantes peuvent très bien se retrouver en quelques clics sur ces communautés. Même si la plupart des membres ont l'impression de n'être qu'entre eux, cela nous amène à parler d'impression ou de sentiment de sécurité au sein de ces espaces et non de sécurité à proprement parlé. De plus, tous les membres ne situent pas le risque et la sécurité au même endroit. S'arrêter objectivement sur une définition « réelle » de ces notions n'est donc pas possible.

partagent un même centre d'intérêt. Ils savent qu'ils seront amenés à discuter avec d'autres amateurs ou initiés à ce centre d'intérêt. Ce sentiment est généralement partagé au sein de la communauté, ce qui amène les individus à concevoir ces espaces « comme des espaces protégés au sein desquels les membres peuvent communiquer leurs idées de manière plus ou moins sécuritaire »³⁶⁹ puisque « ce dernier est censé protéger les membres de la communauté en ligne du monde extérieur »³⁷⁰. Cette impression partagée donne au chercheur l'accès à des échanges en toute transparence entre les membres. Or, nos premiers répondants ont témoigné de situation de crainte quand ils se présentaient comme militant écologiste devant certains publics. Il s'avère que Discord est l'un de ces espaces sécurisants qui lèvent ces barrières de la peur de se présenter comme engagé puisque tous les membres partagent ce centre d'intérêt qu'est l'écologie. Ce sentiment d'entre soi sécurisant sur Discord est un élément que nous avons retrouvé dans les discours des jeunes lors de nos deux phases de terrain.

Cela amène deux questionnements majeurs dans notre travail. Premièrement, cette réflexion interroge le degré d'intimité de l'espace pour les membres. Est-il public, semi-public, privé ? Ce qui nous oblige de prendre en compte les règles de confidentialité ainsi que les normes qui constituent ces *safe spaces* que nous avons observé et au sein duquel les individus ont le sentiment de s'exprimer plus librement, sans crainte³⁷¹. Deuxièmement, elle soulève d'importantes questions d'éthiques quant à la posture du chercheur.

3.3.3.3 Une posture non participante et semi-clandestine

Pour cette ethnographie, nous avons fait le choix de rester dans une posture d'observateur non participant et semi-clandestine³⁷². Ce dilemme méthodologique n'a pas été facile à trancher. Après plusieurs lectures et réflexions, il semble que ce soit la posture la plus adaptée pour obtenir des résultats aussi fins que possible sur ce réseau. Très vite, il nous faudra préciser les enjeux d'éthique et d'honnêteté face à cette posture particulière qui implique qu'une partie des observés ne sont pas au courant qu'ils le sont. Dans cette partie, nous ferons preuve de transparence sur le déroulé des événements méthodologiques ainsi que sur les choix de notre posture. Pour commencer, nous souhaitons mobiliser l'expérience d'ethnographie en ligne de Nada Sayarh. Elle décrit le réseau qu'elle étudie comme un espace :

³⁶⁹ BRANTHONNE Adeline et WALDISPUEHL Elena, « La netnographie pour étudier une communauté masculiniste en ligne : contributions méthodologiques d'un e-terrain », op.cit., p. 7.

³⁷⁰ *Ibid.*, p. 10.

³⁷¹ *Ibid.*, p. 15.

³⁷² Il s'agit d'une posture semi-clandestine puisqu'une poignée de jeunes sur les groupes Discord étaient au courant de notre présence et de notre statut de chercheur.

« sécurisé où l'individu se sent libre d'aborder au sein de la communauté virtuelle des sujets non discutés en face à face. Ce caractère sécuritaire fait place au soi véritable qui émerge dans le contexte virtuel (...) Nos résultats laissent à penser que participer à cette communauté peut réduire l'effet d'inhibition qui permet la discussion de sujets sensibles en toute transparence. Pour la chercheuse, divulguer sa présence peut signifier pousser certains membres à adopter le même comportement qu'au sein de leur environnement social, c'est-à-dire avoir recours au mensonge ou bien se retirer des discussions. Cela peut aussi mettre en péril la séparation entre les membres et les non-membres. Sa déclaration peut être vécue comme une intrusion et risque de modifier la conscience commune de la communauté, élément indispensable à sa pérennité. Elle peut être considérée comme une violation des normes de bienveillance dans la mesure où les intentions de la chercheuse peuvent être interprétées de manière négative. Cela peut mener au rejet de cette dernière par la communauté, risque de toucher les fondements de la communauté et peut même avoir des conséquences négatives sur ses normes de confiance sociale »³⁷³.

Ainsi, la posture clandestine est la plus appropriée pour obtenir des résultats pertinents dans ce type de situation. Selon elle, le chercheur ne doit pas déranger le milieu observé en rendant manifeste sa présence. Nous partageons ce point de vue. Signaler notre présence engendrerait des risques importants pour notre récolte de données. Cela pourrait induire une modification des pratiques de communication et d'interactions qui ont lieu en temps « normal » entre les membres de la communauté (sans qu'il y ait un chercheur qui observe le groupe).

Dans notre cas, les jeunes les plus réticents à dévoiler leur engagement pourraient comme le précise l'auteure, mentir ou tout simplement s'effacer des communications. Il y a déjà là un résultat en soi sur le rapport à la visibilité de son engagement et à la gestion de sa réputation. En plus de perturber la communauté, ces différents risques pourraient directement biaiser l'authenticité des données récoltées puis les analyses et les résultats par la suite. Selon Vincent Berry, dévoiler son statut de chercheur peut poser un problème dans les interactions qui ont lieu dans l'espace numérique étudié. Dans son cas d'étude de joueurs de jeux vidéo, cette expérience a été « inefficace et décalée »³⁷⁴. Cela a créé un décalage puisque les usagers ne s'attendaient pas à rencontrer un chercheur dans un espace ludique.

Certes, chaque terrain et méthode sont uniques, mais nous pouvons imaginer que peu d'adolescents présents sur Discord souhaitent et s'attendent à être observés par un chercheur. D'autant plus que des freins et des gênes existent chez ces jeunes lorsqu'ils souhaitent exposer leur engagement face à des publics inconnus ou non spécialisés. Nous avons préféré obtenir une compréhension plus fine de ces groupes sociaux en restant observateur non participant et

³⁷³ SAYARH Nada, « La netnographie : mise en application d'une méthode d'investigation des communautés virtuelles représentant un intérêt pour l'étude des sujets sensibles », op.cit., p. 244.

³⁷⁴ BERRY Vincent, « Ethnographie sur internet : rendre compte du « virtuel » », op.cit., p. 45.

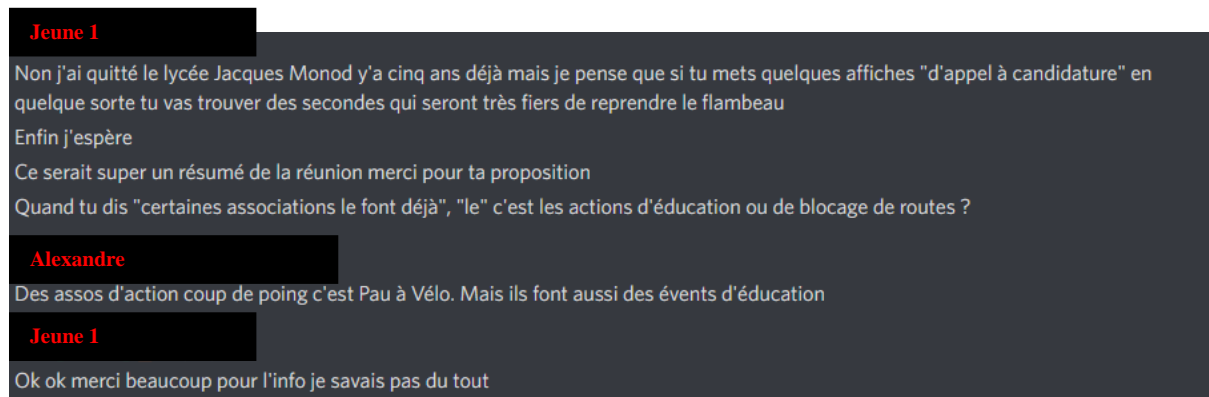
semi-clandestin, plutôt que de risquer dévoiler notre posture et dénaturiser ce milieu par l'arrivée d'un « étranger ». Selon nous, le meilleur choix fut de ne pas s'interposer avec la population étudiée. C'est une des possibilités offertes par les réseaux sociaux : voir sans être vu.

Cette posture vient très vite soulever des questions d'honnêteté et d'éthique. Il nous faut rappeler dans un premier temps que ce sont les jeunes modérateurs interrogés dans notre première phase de terrain qui nous ont inclus dans leurs réseaux (en étant conscient de notre statut d'apprentis chercheur). Pendant les entretiens, ce sont eux qui nous ont invités à aller vérifier leurs récits sur Discord. Ils souhaitaient que nous ayons une vision plus concrète de leurs engagements en nous donnant des exemples empiriques mobilisés lors des interviews. Même s'ils n'avaient pas imaginé la suite de nos intentions en termes d'analyse quand ils nous ont invités sur le réseau, nous pouvons supposer que leur démarche d'invitation témoigne d'une certaine confiance. De plus, ces invitations à regarder ce qu'ils font sur ce réseau est aussi une forme de consentement quant à l'accessibilité de leurs échanges sur les groupes. Néanmoins, ne faire preuve d'aucune franchise vis-à-vis de ces jeunes n'était pas une option envisageable non plus. C'est pour cela que nous sommes d'abord revenus vers les modérateurs en leur demandant l'autorisation de récolter des données sur leurs groupes. C'est pour cela que nous pouvons parler de posture semi-clandestine. Aucun d'entre eux n'a refusé, à condition de rendre les informations anonymes.

Les données principalement récoltées sont des captures d'écran d'échange entre les jeunes dans différents espaces en ligne. Nous nous sommes engagés dans un premier temps à demander le consentement aux jeunes que nous avons rencontrés lors des entretiens pour récolter certaines de leurs données. Nous leur avons demandé s'ils étaient d'accord pour nous fournir leurs pseudonymes sur Discord (afin que nous puissions retrouver plus facilement leurs communications sur le réseau). Puis, nous leur avons précisé que chaque donnée récupérée était traitée et présentée dans un cadre strictement universitaire. À cela, nous rajoutions que comme pour un entretien enregistré nous ne divulguerions aucune donnée personnelle qui pouvait faire remonter le propos jusqu'au jeune qui l'a tenu. Comme il aurait été compliqué d'attribuer un pseudo sur les captures d'écran, nous avons préféré rayer les noms que les jeunes se sont attribués sur le réseau qui apparaissent lorsqu'ils prennent la parole. Les espaces rayés en noir

sur les captures d'écran correspondent au processus d'anonymisation de nos répondants³⁷⁵.

Voici un exemple de capture d'écran anonymisée :



Dans l'ensemble des interviewés, nous n'avons pas rencontré de refus à ce niveau-là. Il faut aussi préciser que nous avons récolté certaines données sur Twitter et Instagram en réalisant des captures d'écran. Ces dernières sont complémentaires aux témoignages des jeunes interviewés et viendront illustrer leur propos afin de faciliter la compréhension de nos résultats.

Pour les jeunes que nous n'avons pas eu la chance d'entendre, mais qui ont eu des échanges pertinents sur Discord à propos de nos questionnements, nous avons procédé à la même démarche d'anonymisation en effaçant leur pseudo. Ces derniers sont certes moins informés que les jeunes que nous avons rencontrés à propos de l'utilisation de leurs échanges, mais à aucun moment ils ne verront leurs données personnelles dévoilées dans ce travail (pseudo, nom, prénom, âge, genre, origine, lieu d'habitation, etc.). Tout comme une ethnographie hors ligne dans certains cas, les individus ne sont pas toujours au courant qu'ils sont observés et que des données à propos de leur comportement seront traitées par des chercheurs (lors d'une observation dans un centre commercial ou dans un parc par exemple). L'Association of Internet Researchers a rédigé en 2012 un document à propos de l'éthique de la recherche sur Internet³⁷⁶. Il renvoie au principe de *contextual integrity* (d'intégrité contextuelle) pour définir la nature des données (privées ou publiques) recueillies spécifique au terrain. Dans notre cas, les données se situent plutôt dans la sphère privée, puisqu'il est nécessaire d'être invité sur les groupes pour pouvoir avoir accès aux conversations et interagir. Dans le but de rester intègres face à ce contexte, nous avons anonymisé les jeunes observés.

³⁷⁵ Lorsque nous mobiliserons des captures d'écran provenant de Discord, nous garderons les pseudos des jeunes que nous aurons rencontrés lorsqu'ils interviendront (qui seront dans la bande noire qui cachera leur nom d'utilisateur). Dans les cas où nous n'avons pas interviewé le jeune qui interagit, nous remplacerons sur nom sur Discord par « Jeune... » suivi d'un numéro selon le nombre de participant à l'échange.

³⁷⁶ Voir <http://aoir.org/reports/ethics2.pdf>

Nous restons conscients que ce dilemme méthodologique est une source de débat dans le monde universitaire et que notre choix, même s'il est justifié et défendu, implique des discussions morales et juridiques. C'est pour cela que nous avons essayé au mieux de prendre des précautions (d'autant plus que notre population est mineure³⁷⁷) et de faire des ajustements méthodologiques « pour analyser les interactions en ligne sans enfreindre certaines limites éthiques. La netnographie permet une observation autrement impossible, mais pose des défis éthiques inédits qui doivent impérativement être pris en compte lors de l'élaboration du design méthodologique et de la collecte de données »³⁷⁸. La posture du chercheur est une des difficultés et limites de cette méthode. Comme toutes méthodes, l'ethnographie en ligne porte son lot de limites sur lequel nous aimerions apporter des éclairages.

3.3.3.4 Limites et adaptations de l'ethnographie

Comme nous le rappelle très justement Marcel Mauss, il « Ne [faut] pas croire qu'on sait parce qu'on a vu »³⁷⁹. Pour un travail qui analyse les interactions de jeunes engagés hors ligne et en ligne, se focaliser seulement sur nos observations serait autant une erreur que de se contenter du discours des répondants. Le croisement de ces deux techniques apparaît comme une des réponses méthodologiques aux limites qui peuvent être reprochées à l'ethnographie en ligne.

Comme le soulève Vincent Berry dans son travail, une vision postmoderne de l'ethnographie en ligne partirait du principe que l'analyse des pratiques dans l'environnement numérique suffirait à comprendre la complexité du réel et des significations des interactions³⁸⁰. Mais cette vision cantonnerait l'individu dans ses comportements en ligne à son statut d'internaute, déconnecté du monde physique, sans essayer de comprendre les liens et la continuité qui se jouent hors ligne. Dans notre cas, cela réduirait la réputation des adolescents que l'on étudie aux évaluations de leurs pratiques et interactions numériques. Se limiter aux données récoltées en ligne sans questionner les liens d'interconnexion, de complémentarité et d'interdépendance avec les données hors ligne n'est pas fiable méthodologiquement. Nous pensons que la réputation hors ligne des adolescents engagés en faveur de l'environnement (et les enjeux identitaires qui en découlent) se prolonge dans le monde numérique et inversement.

³⁷⁷ Rappelons ici que des autorisations de la part des responsables légaux ont été signées avant l'interview.

³⁷⁸ BRANTHONNE Adeline et WALDISPUEHL Elena, « La netnographie pour étudier une communauté masculiniste en ligne : contributions méthodologiques d'un e-terrain », op.cit., p. 12.

³⁷⁹ MAUSS Marcel, *Manuel d'ethnographie*, op.cit., p. 9.

³⁸⁰ BERRY Vincent, « Ethnographie sur internet : rendre compte du « virtuel » », op.cit., p. 46 et 47.

Par exemple, ils ont la possibilité de transformer des liens préexistants sur les réseaux et d'en créer de nouveaux dans ces espaces dématérialisés. Également, une information diffusée en ligne peut jouer sur la réputation hors ligne d'un jeune. La seule observation en ligne pourrait donc induire une disparition du réel³⁸¹. Le sens du visible en ligne ne nous renseigne pas sur le contexte interactionnel plus global des échanges entre les jeunes engagés. Ainsi, il est nécessaire de se poser la question suivante : est-ce que nous nous intéressons à ce que rendent visible les jeunes internautes engagés ou plutôt aux jeunes qui utilisent Internet et ses outils pour rendre visible en ligne une infime part de leur complexité ? Ces questionnements nous ont fait prendre conscience de l'importance de trianguler les données récoltées en ligne avec les entretiens semi-directifs.

Ce croisement de méthode permet de pallier, au moins en partie, à une deuxième limite que l'on pourrait nous adresser sous cette question : peut-on replacer les dynamiques observées en ligne au sein d'un contexte social élargi dans lequel elles ont lieu ? Sommes-nous en capacité de concevoir les rapports de force et de sens qui sont en marge de notre objet d'observation ?³⁸² Nous ne prétendons pas à une exhaustivité dans notre montée en généralité et dans notre analyse de ces rapports. Cependant, le fait d'avoir rencontré plus d'une soixantaine de jeunes nous a permis de poser un contexte plus global que nos seules observations. Cette ethnographie, après une première phase d'entretiens a pu éclaircir certains comportements précis en ligne, elle-même nourrie simultanément par une seconde phase de rencontres avec des jeunes engagés. Ce principe itératif entre les deux méthodes a amélioré la compréhension de nos résultats sur l'analyse des interactions sur Discord.

Mais est-ce que les échanges observés sont aussi riches en ligne que hors ligne ? Est-ce que les observations de ces interactions sont aussi fines que si elles avaient eu lieu en « face à face » ? Il faut reconnaître que même si nous pouvons perdre un pan de la finesse que propose la tradition de l'observation hors ligne (notamment au niveau corporel, gestuel, non verbal, dans la répartition dans l'espace, etc.), nous gagnons à observer de nouvelles subtilités (en particulier sur la visibilité ou l'invisibilisation de certaines pratiques). En réponse aux critiques adressées à cette méthode, Christine Hine explique dans ses travaux d'observation qu'il était « possible pour un ethnographe demeurant assis derrière une table de travail dans un bureau (son propre bureau, rien de plus) d'explorer l'espace social d'Internet »³⁸³. Il est d'ailleurs probable qu'au

³⁸¹ BAUDRILLARD Jean, *Simulacres et Simulation*, Paris, Galilée, 1981.

³⁸² PASTINELLI Madeleine, « Pour en finir avec l'ethnographie du virtuel ! Des enjeux méthodologiques de l'enquête de terrain en ligne », op.cit., p. 44 et 45.

³⁸³ HINE Christine, *Virtual Ethnography*, op.cit., p. 45.

vu du contexte sanitaire mondial, nombre d'ethnologues ont dû revoir leur technique d'observation et s'adapter en faisant de l'observation en ligne.

Pour revenir sur les questions de la qualité des interactions en ligne, de plus en plus de recherches expliquent qu'après quelque temps d'utilisation des chats en ligne, un savoir-faire se développe chez l'individu. Par exemple, une sensibilité apparaît sur le rythme de l'écriture, sur la manière d'écrire selon le contexte,³⁸⁴ mais aussi sur les variabilités des lexiques employés³⁸⁵. Pour rappel, nous travaillons sur des jeunes actifs sur les réseaux et avec des modérateurs de pages collectives. Cela suppose une certaine maîtrise et expertise des codes et des règles communicationnelles de leur part dans ces espaces. Néanmoins, nous restons conscients que tous n'ont certainement pas les mêmes compétences et capitaux face à ces technologies. Des facteurs socio-économiques (profession des parents, accès à Internet, équipements numériques à la maison, etc.) et socioculturels (habitude/autorisation de connexion, rapport aux Tics, âge, genre, etc.) impactent leurs utilisations des Tics. Ils participent au développement d'inégalités dans l'usage des outils numériques. Ce sont d'ailleurs des informations sur les jeunes observés que nous n'avons pas toujours.

Le manque de données générales sur les individus observés en ligne est un reproche régulièrement fait aux ethnographies. C'est une des difficultés rencontrées lors de nos observations. Comment savoir si la bribe de conversation récupérée dans un salon sur Discord a bien été écrite par un jeune de notre échantillonnage ? Pour les données récoltées et utilisées, soit nous savons qu'elles ont été produites par les jeunes que nous avons interrogés (grâce à son pseudo), soit nous avons contacté le jeune auteur de l'échange sur Discord. Nous lui expliquions brièvement la situation. Nous précisions le cadre de notre recherche, le processus d'anonymisation et nous lui posions la question de son âge, afin de savoir s'il répondait au moins à ce critère essentiel de notre échantillon. Certains nous ont répondu, d'autres non. Sur une centaine de profils contactés, un peu moins de la moitié nous a répondu. Ce qui présente une limite supplémentaire à notre travail. Pour les autres critères, nous avons supposé après nos entretiens qu'un jeune sur un groupe local ou national de Youth For Climate sur Discord se considérait comme étant un minimum engagé en faveur de l'écologie. Il fait également un lien entre son utilisation de la plateforme et son engagement (étant donné sa présence sur un groupe

³⁸⁴ SCHAAP Frank, *The Words that Took Us There : Ethnography in a virtual reality*, Amsterdam, Aksant, 2002.

³⁸⁵ PASTINELLI Madeline, *Des souris, des hommes, des femmes et une ethnologue au village global. Parole, pratiques identitaires et lien social dans un espace de bavardage électronique*, Laval, Les Presses de l'Université Laval, 2007., et VELKOVSKA Julia, « L'intimité anonyme dans les conversations électroniques sur les webchats », *Sociologie du travail*, vol. 44, 2002, p. 193-213.

Discord de Youth For Climate). Le jeune observé réside aussi très probablement dans la région du groupe dans lequel il est (un jeune sur le groupe « Youth For Climate Bordeaux », habite très certainement à Bordeaux ou dans les environs).

Autrement dit, même si nous manquions de données sociographiques nous pouvions en deviner certaines. Par ailleurs, une marge d'erreur est possible en raison de ces incertitudes latentes. C'est une limite dans notre méthodologie que nous reconnaissons, mais qui semble difficilement franchissable. De plus, le problème du lieu de résidence se pose sur les extraits récoltés sur le groupe national Youth For Climate. Même si l'extrait est écrit par un jeune entre 14 et 17 ans, il pouvait venir de toute la France. L'utilisation de quelques extraits récoltés sur le groupe national est aussi une des limites de notre travail. Nous ne pouvions savoir si les jeunes en question résident en Nouvelle-Aquitaine ou non. Rappelons tout de même que la plupart des données récoltées et présentées dans ce travail viennent des groupes locaux de Nouvelle-Aquitaine. Nous avons utilisé des données du groupe national le plus souvent pour valider des phénomènes observés sur ces groupes locaux.

En ce qui concerne les données sociodémographiques des répondants, nous avons élaboré deux sociographies (cf. annexe 3) avec des informations que nous avons recueillies lors des entretiens. Sur ces questions de données personnelles, rappelons que notre travail ne porte pas sur un état quantitatif des travaux réputationnels ou sur les usages juvéniles des Tics pour défendre l'environnement selon leurs caractéristiques sociales, économiques ou culturelles. Les interviewés devaient répondre à nos critères d'inclusions d'enquête et nous n'avons donc pas besoin d'établir un profil sociodémographique détaillé et complet de chacun d'entre eux. Cependant, cette question des données sur les jeunes utilisateurs des réseaux pour défendre l'environnement soulève un problème récurrent lors d'une ethnographie en ligne : celui de l'homophilie³⁸⁶. Le risque pour l'ethnographe est de tomber sur les mêmes tranches de sa population dans son analyse. Il peut involontairement étudier seulement les membres les plus actifs du réseau et de faire l'impasse sur les autres. Ce qui pose évidemment des questions quant à la généralisation et l'applicabilité des résultats. C'est pour cette raison qu'il nous faut rester prudents dans l'interprétation de nos données et que d'autres études seront nécessaires pour transposer nos modèles à d'autres milieux.

³⁸⁶ Vincent Berry dans son étude sur les joueurs de jeux vidéo en ligne définit ce processus comme « la probabilité statistique que certaines variables sociales encouragent des rencontres entre joueurs. Qu'il s'agisse de contraintes d'horaires, temporelles, familiales, parentales, professionnelles ou des affinités culturelles entre les joueurs, il existe un ensemble de variables qui prédisposent les joueurs, l'ethnographe compris, à rencontrer une partie de la population et à en ignorer d'autres » (p.48).

Enfin, la dernière limite à cette méthode que nous avons repérée est celle de l'abondance de données ainsi qu'à leur surinterprétation. Cette quantité de « "preuves", de citations, de références peut induire un réel décrochage par rapport à la réalité sous-jacente des phénomènes étudiés »³⁸⁷. Une des difficultés pour le chercheur est de garder un pied dans la réalité des faits observés sans être tenté de surinterpréter les données. Il faut reconnaître que nous avons récolté un grand nombre de données avec ces deux méthodes et que le risque de s'y noyer est présent. Malgré cela, l'ensemble des allers-retours entre les récits et les observations, entre nos phases de terrain et la théorie ou entre nos données et les échanges collectifs qu'offre cette recherche-action, nous ont permis de garder un pied dans la réalité de ces adolescents.

Comme plusieurs auteurs l'expriment, l'ethnographie en ligne peut comporter des phases de bricolage dans son élaboration et dans son déroulement. Elle nécessite des ajustements selon les divers points de vue observés et le terrain sur lequel le chercheur se situe³⁸⁸. Ce dernier doit alors faire preuve de flexibilité et d'un pragmatisme face au réel observé afin de récolter des « matériaux de nature disparate [qui] sont assemblés pour produire une construction émergente, une "création" complexe, dense et réflexive »³⁸⁹. Nous avons cherché dans ce terrain à contourner au mieux l'ensemble de ces écueils probablement non exhaustifs afin de rendre notre démarche la plus rigoureuse et scientifique possible. Mais comme dans chaque travail scientifique il nous faut reconnaître quelques limites et améliorations possibles de notre méthode de l'ethnographie en ligne.

3.3.3.5 Les étapes et le déroulement de l'ethnographie

Notre ethnographie en ligne a débuté peu de temps après le début des entretiens semi-directifs de la seconde phase de terrain (lors de la deuxième année de thèse). Nous avons construit notre outil à partir de notre problématique et de ces premières données récupérées dans les échanges avec les jeunes. Pour cela, nous avons tout d'abord préparé notre entrée sur le terrain. Il nous a fallu cibler l'espace en ligne qui répondait au mieux à nos questionnements et aux jeunes déjà rencontrés (en plus de ceux que nous allions rencontrer). Discord s'est avéré ici comme le plus pertinent puisqu'il réunissait des jeunes engagés pour le climat qui faisaient

³⁸⁷ HEAS Stéphane et POURTAINE Véronique, « Les méthodes d'enquête qualitative sur Internet », *ethnographiques.org*, n°4, 2003, p. 13.

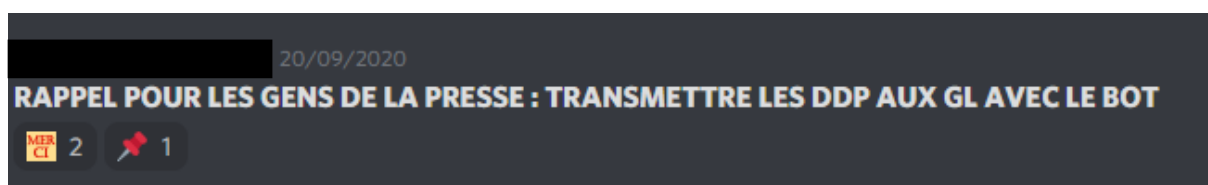
³⁸⁸ DENZIN Norman, YVONNA Lincoln, *Strategies of Qualitative Inquiry*, Californie, SAGE Publications, 1998.

³⁸⁹ ROGINSKY Sandrine, « Les terrains de recherche en ligne et hors-ligne : proposition pour une triangulation des méthodes », dans MILLETTE Mélanie, MILLERAND Florence, MYLES David et LATZKO-TOTH Guillaume, *Méthodes de recherche en contexte numérique. Une orientation qualitative*, Montréal, Presses Universitaires de Montréal, 2020, p. 132.

tous partie d'une même communauté. Communauté dans laquelle les jeux de réputation se sont avérés particulièrement intéressants. Il nous permettait aussi d'étudier les interactions qui s'y déroulent. De plus, au vu de la forte interactivité, mais aussi du nombre de membres qui y sont actifs, ce réseau paraissait totalement adapté à notre recherche. Puis, il nous a fallu en apprendre le plus possible sur cet espace avant de nous lancer dans ce travail. Notre « observation exploratoire » nous a familiarisés avec cette plateforme. Ces deux étapes ont été facilitées puisque les répondants de notre première phase de terrain nous avaient ajoutés sur les différents serveurs. Ils nous ont également expliqué les grandes lignes de l'application ainsi que de leur méthode d'organisation.

Dans un troisième temps, nous avons observé les interactions en ligne qui se jouaient de manière continue ou discontinue entre les jeunes quand ils étaient connectés (tout en réalisant la seconde batterie d'entretien spécifique aux travaux et à la gestion réputationnelle). D'anciennes conversations ont été récoltées et analysées. Lorsque nous récoltions des données rétroactivement, nous avons pris en compte au maximum le contexte dans lequel ces interactions ont eu lieu (soit par les informations délivrées lors des entretiens, soit en regardant la date de l'échange, les profils des protagonistes ou encore en remontant le fil de conversation). De même, lorsque nous récoltions des données qui venaient de jeunes avec qui nous n'avions pas échangé, nous essayons de prendre en compte le contexte dans lequel elles ont été produites.

Nous avons arrêté notre récolte quand nous sommes arrivés à l'effet de saturation qui répond aux mêmes caractéristiques que celui des entretiens. Au total, l'observation dans leur réseau aura duré environ trois mois. Nous avons eu le temps de nous familiariser avec le logiciel, mais aussi, et surtout d'avoir une meilleure maîtrise des codes et des usages de ces groupes. Notre temps d'observation nous a aussi permis de comprendre la signification des certains signes et symboles dont un non initié aurait du mal à remarquer la présence ou le sens. L'apprentissage du vocabulaire a été une étape nécessaire pour comprendre les échanges. Ci-dessous un message envoyé sur un des salons Discord, avec un certain degré de complexité dans sa compréhension :



La « traduction » que nous pouvons proposer de cette annonce après l'apprentissage de leur « langue » est la suivante : rappel pour les gens qui sont dans le groupe qui s'occupe de la

presse, transmettez les demandes de presse (les interviews accordées aux médias) aux groupes locaux avec le diffuseur de message automatique.

En d'autres mots, nous avons appris à mieux comprendre le langage parlé sur ces espaces sans prétendre bien sûr en maîtriser parfaitement son fonctionnement. Pendant ce temps d'observation, nous fréquentions presque quotidiennement leurs groupes et récoltions des données du moment présent ou explorions des échanges passés. Là encore, dans l'ensemble la récolte de données s'est bien passée. Par la suite, nous avons procédé à l'analyse de nos données par les méthodes de codification, de catégorisation et de mise en relation de ces catégories. Puis, nous avons dégagé de ces interactions analysées des unités de sens. Enfin, nous avons confronté ces résultats à ceux de nos entretiens.

4. Conclusion³⁹⁰

Même si notre méthodologie est en partie expérimentale avec l'ethnographie numérique, son déroulé a été rigoureux et a respecté soigneusement les étapes des méthodes de recherche qualitative. Nous avons commencé par établir une question de recherche à laquelle nous avons rattaché une série d'hypothèses. Nous avons ensuite expliqué et justifié notre échantillon avant de réaliser la même procédure de justification pour nos outils de collecte. En couplant entretiens semi-directifs et ethnographie en ligne, nous avons cherché à trianguler nos données afin que les discours des répondants soient confrontés à nos observations et réciproquement. Nos grilles respectives d'entretiens et d'observations nous ont offert des données structurées, que nous avons systématisées et qui ont été soumises aux phases de l'analyse (répondant aux règles de codification, de catégorisation et de mise en relation). Se concentrer uniquement sur ce qui se passait en ligne ou hors ligne nous aurait porté préjudice dans le sens où le risque de produire des analyses décontextualisées aurait été trop grand. Là où chaque méthode a ses points forts et ses limites, le croisement de celles que nous avons choisies diminue dans une certaine mesure leurs biais.

Le numérique prend de plus en plus de place dans nos vies aujourd'hui et nous sommes persuadés que certaines frontières des outils méthodologiques peuvent être déplacées afin de cerner plus justement la réalité vécue des acteurs. Cela à la fois en couplant des méthodes préexistantes, mais aussi en bricolant et en adaptant d'autres outils de manière originale. Nous souhaitons pour ce travail trouver une démarche adaptée et innovante pour notre objet d'étude. Les questionnements sur le travail et la gestion des réputations des jeunes engagés étaient alors au centre de nos réflexions : « peut-on considérer que les données publiées "en ligne" sont des indicateurs de la nature publique des activités "hors-ligne" dont elles font le récit ? Le fait d'être visible "en ligne" induit-il automatiquement la visibilité de l'activité "hors-ligne" ? »³⁹¹. Notre

³⁹⁰ Lors de la réalisation de notre seconde phase de terrain, nous avons été invités en tant que chercheur associé à participer à la recherche ECOCOV. L'objectif de ce projet était de vérifier si la sortie de la crise sanitaire de la Covid-19 était toujours conciliable avec la transition climatique en Nouvelle Aquitaine. Nous avons réalisé une enquête quantitative avec l'équipe de recherche sur un échantillon représentatif de la population française avec une marge d'erreur de 3% (N=1020). Notre intérêt dans ce projet était de vérifier les spécificités des jeunes (15-24 ans) de la Nouvelle-Aquitaine. Quelques données sur l'expression de l'engagement des jeunes nous serviront dans notre travail puisqu'elles sont révélatrices de leur rapport à leur travail réputationnel et de l'image qu'ils renvoient à leurs pairs. En particulier quand les questions portaient sur les sentiments de honte, de peur ou de moquerie que les jeunes engagés ressentaient lorsqu'ils parlaient de leurs pratiques. Les résultats sont disponibles sur le site internet dédié au projet : <http://ecocov.fr/>.

³⁹¹ ROGINSKY Sandrine, « Les terrains de recherche en ligne et hors-ligne : proposition pour une triangulation des méthodes », op.cit., p. 133.

méthodologie et ses différentes phases s'inspirent d'une sociologie ouverte, soucieuse de comprendre les jeunes dans leurs capacités à agir, à produire des récits, mais aussi dans leurs difficultés. En somme, elle est un cheminement afin de se plonger dans leur expérience subjective.

Partie 2 : Analyses et interprétations des données

Introduction : Youth For Climate, un mouvement hypermoderne

« On accède à une compréhension plus vive et plus profonde de l'individualité de chaque être humain, si on le situe à l'intérieur des formations qu'il constitue avec d'autres humains » Norbert Elias, *La société de cour*, p. 238.

Ce chapitre introductif vient présenter le mouvement Youth For Climate. Il présentera des éléments constitutifs du groupe, la manière dont il s'organise, mais aussi comment les jeunes y sont intégrés et comment ils se répartissent les tâches. Nous présenterons également le répertoire d'action du mouvement. Cette partie ne traitera pas fondamentalement des questions de travaux et des gestions réputationnelles des jeunes. Cependant, les éléments expliqués seront des clés nécessaires pour la bonne compréhension du mouvement et des logiques qui participent aux formations des réputations.

1. L'idéal démocratique et autonome

Youth For Climate est un mouvement qui se veut le plus horizontal, le plus inclusif et autonome possible. Les jeunes du mouvement refusent catégoriquement d'avoir un leader qui représenterait l'organisation. Dans leur discours, il est fondamental d'éloigner toutes structures hiérarchiques. En particulier dans la prise de décision. Adrien, 17 ans, engagé dans le Youth For Climate bordelais, explique qu'il n'y a « jamais une personne hégémonique qui tranche, mais à chaque fois c'est une concertation et une discussion pour arriver sur un consensus. Globalement on passe toujours par des votes quand il y a des décisions importantes à prendre, c'est systématique »³⁹². Cette systématisation du principe de démocratie participative est un processus qui est mis en avant par les jeunes pour décrire l'organisation du mouvement. Ce jeune prend l'exemple de la signature d'une tribune au nom de Youth For Climate. Il affirme que « cette tribune va être passée dans les groupes locaux et si les groupes locaux acceptent ça passera ; il y a tout un processus de décision qui est mis en place pour avoir une sorte de démocratie en interne (...) pour prendre les décisions les plus démocratiques » (Adrien, 17 ans). Le jeune témoigne dans cet exemple de la décentralisation du pouvoir dans Youth For Climate.

³⁹² Dès que nous citerons un répondant pour la première fois, nous indiquerons son pseudonyme, son âge et le groupe local dans lequel il est engagé. Par la suite, nous ne citerons que son pseudonyme et son âge.

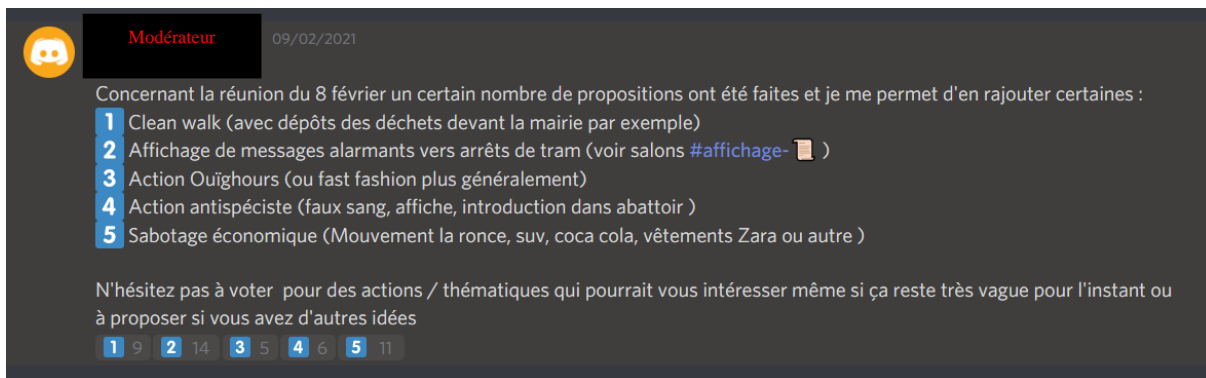
Ce n'est pas le groupe national qui dirige les groupes locaux, mais bien les groupes locaux qui votent entre eux les propositions du national pour établir un compromis collectif.

L'architecture du mouvement, dans son principe, tend vers la juste répartition des voix pour les décisions à prendre. Lorsque le consensus sur des décisions n'est pas possible dans le groupe et que les compromis ne sont pas satisfaisants, les modérateurs mettent en place la solution la plus démocratique à leurs yeux : celle du vote. Laurie, 15 ans, engagée dans le groupe du Pays basque, évoque l'exemple des mandats après un vote dans deux situations pour prouver le fonctionnement démocratique du mouvement :

« je suis admin sur Discord. En gros c'est un mandat de quatre mois, après un vote. Et ça consiste à administrer le serveur, donc je dois créer des serveurs, des catégories, s'il y a besoin de quoi que ce soit (...) ça ne nous donne aucun droit en plus. On essaye de respecter l'horizontalité la plus totale. Ça ne veut pas dire que je suis en charge du groupe local, je suis au même niveau que les autres » (Laurie, 15 ans).

« [Pour les codes des réseaux sociaux] on fait un sondage en demandant qui veut les codes de Facebook, Twitter et Instagram et on a fixé le nombre de personnes à trois. Parce qu'en septembre y'a deux ans, on était à 8 dessus c'était n'importe quoi. C'est là qu'on a commencé à réguler la chose. On voit qui les veut, s'il y a trois personnes ou moins on ne vote pas parce que c'est bon et sinon on vote pour trois personnes. En ensuite elles commencent un mandat de trois (...) j'ai beau avoir les codes Instagram ou être admin sur Discord, ce n'est pas pour autant que j'ai une meilleure position ou quoi » (Laurie, 15 ans).

L'égalité à l'accès aux droits fait partie intégrante du discours des membres du groupe. L'obtention d'une part de pouvoir dans l'organisation n'est pas envisagée comme un facteur de disparité. Dans ces exemples, même après l'obtention de nouveaux droits (être administratrice sur Discord et avoir les codes des réseaux sociaux), Laurie se considère au même niveau que les autres membres de son groupe. Son effort de justification sur sa position d'égal à égal est intéressant. Il nous renseigne à propos de la quête d'horizontalité recherchée dans le mouvement, ainsi que sur le désir de renvoyer une image la plus juste de ce dernier. Thimothé, 16 ans, engagé dans le groupe palois, parle lui des « bons cadres » démocratiques du mouvement à diffuser. Le mouvement est animé par ce principe d'horizontalité que les jeunes tentent de mettre en place. Il est un élément clé de l'image renvoyée par les membres de Youth For Climate. D'autres exemples peuvent être donnés, notamment dans la prise de décision sur les futures thématiques des débats au niveau national, les suggestions d'amélioration ou encore la prochaine action à mener. Ci-dessous un exemple de vote sur Discord proposé par un des modérateurs du groupe « Événements ». En bas de l'image, les chiffres gris collés aux bleus représentent le nombre de votants pour l'option associée à l'action.



Le second principe qui constitue le collectif est la tentative d'autonomisation face à différentes composantes de la société. Il s'agit d'instances publiques qui représentent le pouvoir, mais qui n'ont pas su selon les membres du mouvement, s'emparer des enjeux environnementaux. Ces instances sont représentées par l'État, l'Assemblée nationale, le Parlement, les députés, les représentants et les partis politiques, etc. Dans leur discours, elles sont souvent associées et soumises à la puissance des firmes multinationales et à la doctrine capitaliste. Le profil et l'accumulation des richesses se feraient aux dépens des problématiques écologiques. Cet ensemble est souvent flou dans le discours. Il est englobé par l'étiquette du « système » à changer. Raphaël, 15 ans, engagé dans le groupe basque, explique que : « le système est à changer et il faut régler le problème à la racine en réglant la surproduction, la surconsommation et tout ça, la sur exploitation des ressources naturelles ». Cette désignation du « système » est moins une méconnaissance du fonctionnement de l'idéologie capitaliste qu'une volonté d'écarter tous les rouages qui le composent pour s'en dissocier en tant que mouvement³⁹³.

Ce détachement du « système » pour les membres du mouvement est une manière de revendiquer leur autonomie. Il est une preuve pour les adultes responsables de gouverner que les jeunes sont en capacité d'offrir des solutions face aux échecs de leurs aînés. Il est aussi une façon de s'organiser indépendamment des institutions traditionnelles de l'engagement. Le mouvement n'est ni une association ni un parti politique. Il est un collectif autonome établi par des jeunes et pour des jeunes. Ils y ont matérialisé des valeurs qui sont propres à leur culture, telle que l'autogestion, l'horizontalité, le respect de tous et en particulier des minorités, la liberté d'expression et bien sur l'autonomie.

³⁹³ En effet, de nombreux jeunes sont capable d'aller assez loin dans leur déconstruction des tenants et aboutissant du modèle capitaliste.

En somme, cette volonté de passer par le vote pour décider, d'être inclusif, d'être organisé de manière horizontale, d'être autonome face aux institutions sociales ou encore de procéder par discussions ouvertes et égales correspond à un renouvellement de ce que Charles Tilly décrivait quand il parlait des innovations politiques au sein des mouvements sociaux³⁹⁴. Il s'agit de la création expérimentale de modes de gouvernance d'un groupe. Elles sont des pratiques novatrices qui cherchent à aller au-delà des limites des modèles démocratiques plus traditionnels. Les jeunes engagés dans le mouvement proposent finalement de repenser la manière dont la politique est pensée et appliquée en société. Ici, une participation davantage égalitaire et réticulaire est prônée.

2. L'organisation interne

Pour respecter au mieux ces principes, Youth For Climate s'organise en réseau. Il est composé de trois niveaux : le groupe national, les groupes régionaux et les groupes locaux. À la suite de notre observation et des témoignages des jeunes, nous avons pu constater que les groupes régionaux ne connaissent que très peu de succès et d'engouement. Ils sont présents sur Discord, mais ne sont presque pas investis par les jeunes. Ce sont des « espaces morts » selon Noa, 16 ans, modérateur du groupe basque. C'est pour cette raison que nous les laissons de côté pour notre analyse. Les différents niveaux se retrouvent sur Discord avec des groupes et des salons qui leur sont propres. Comme expliqué dans la méthodologie au sein du serveur, une multitude de groupes et sous-groupes existent. Ils sont appelés « patates » par les membres³⁹⁵. Cela dans le but de répartir les échanges des membres selon les thématiques abordées. Au sein du groupe national, l'interactivité entre les jeunes y est très forte.

Les politiques et les directives y sont choisies puis délivrées aux groupes locaux qui, rétroactivement, votent pour leur mise en place. Par exemple, les jeunes y décident des prochaines dates de manifestations, diffusent les grands axes de communication ou encore suggèrent des contenus à publier sur les réseaux sociaux. Un ensemble d'outils, d'informations pratiques et de tutoriels sont mis à disposition pour aider les groupes locaux à se construire. Le groupe national s'apparente en quelque sorte à la page « mère » qui oriente la direction des groupes locaux toujours avec une trame démocratique. Les décisions dans les deux niveaux

³⁹⁴ TILLY Charles, *Democracy*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007.

³⁹⁵ Selon les plus anciens membres du groupe, l'origine de ce surnom vient des premières réunions pour structurer le mouvement. Un jeune aurait dessiné plusieurs formes pour tous les sous-groupes à créer. Ces formes ressemblaient à des patates. L'expression s'est transmise au fur et à mesure du temps et s'est installée dans le langage courant du collectif.

sont le fruit de votes et de discussions entre les membres des groupes concernés. Ainsi, l'organisation interne se veut démocratique où les décisions se prennent de manière collective et participative. Le pouvoir n'est pas détenu exclusivement par des leaders et les décisions sont accessibles aux membres du groupe. Ce modèle inclusif et égalitaire renvoie à nouveau à l'analyse réalisée par Charles Tilly sur les mouvements sociaux contemporains³⁹⁶.

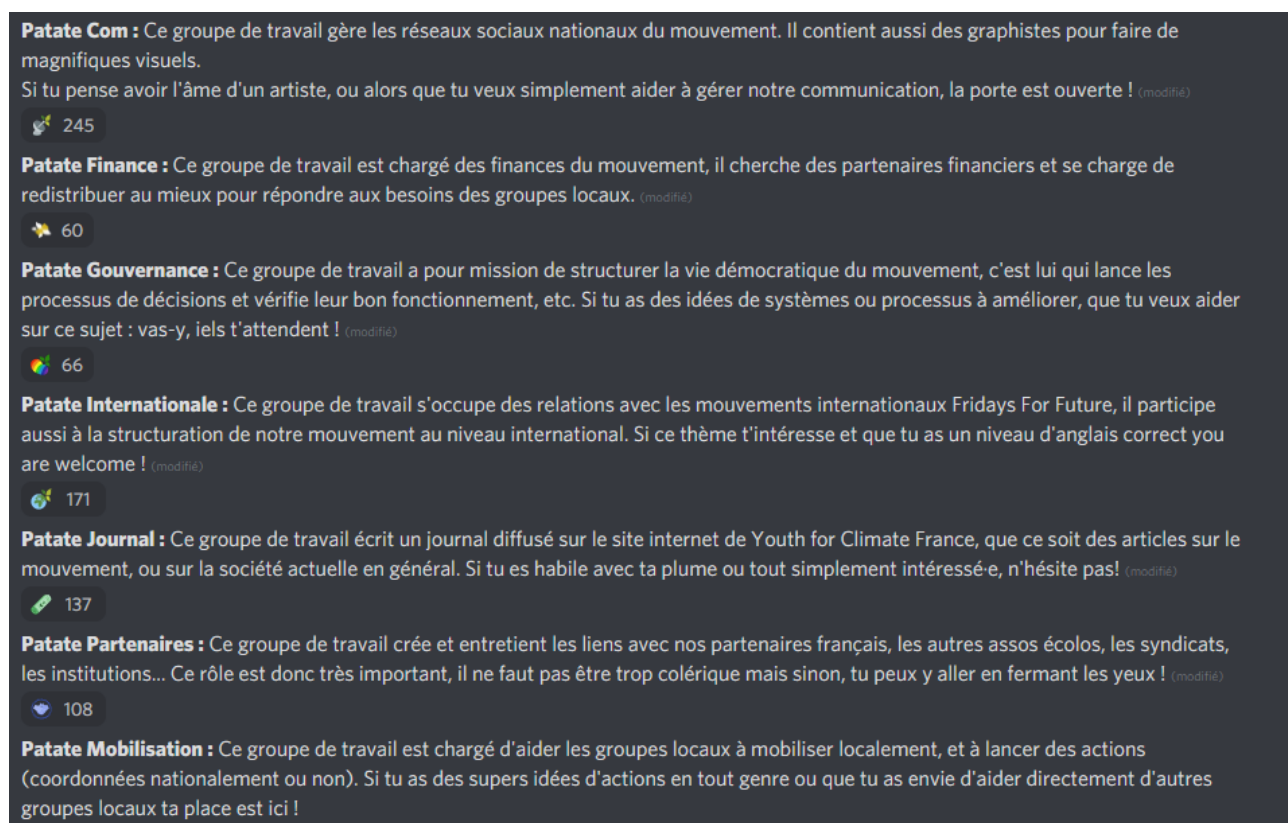
Dans les premiers temps de formation du mouvement, les groupes locaux n'avaient qu'une légère marge de manœuvre par rapport aux directives nationales. Cela afin de renvoyer une image cohérente du mouvement qui forme un bloc uni. Avec le temps, de plus en plus d'autonomie a été prise par dans les groupes locaux. Victor, 15 ans, est modérateur dans son groupe local bordelais et est également investi dans le groupe national. Il insiste sur cette dimension de prise « d'indépendance » des groupes locaux quand il explique que :

« il y a deux parties, il y a les groupes locaux qui sont indépendants et le serveur national. Il y a aussi les serveurs régionaux, il n'y en a que deux de vraiment actifs, mais je n'en fais pas trop partie, donc je ne vais pas en parler. Chaque groupe local est indépendant, il y en a dans chaque ville de France et dans d'autres villes où il y a des personnes pour en avoir un (...) Le groupe local est indépendant, il adhère juste aux valeurs du mouvement qui ont été décidées au début. Après, il est complètement indépendant dans ses choix. Après il y a la partie nationale, donc ce qui ne peut être fait par un groupe local, ou ce qui est plus simple à gérer d'un point de vue national. Par exemple la partie finance, c'est plus simple de faire ça nationalement, pour récupérer des dons et les redistribuer aux groupes locaux quand ils en ont besoin. Pour la communication, avoir un groupe national c'est mieux. Après on a une partie de gouvernance, donc c'est la partie qui essaye de faire en sorte que les décisions soient prises par tout le monde et le mieux possible. Donc en gros son rôle c'est de vérifier que lors des votes, tout soit fait de manière équitable et le mieux possible. Après on a une partie internationale qui gère les relations avec les autres groupes nationaux. On a un pôle partenaire pour parler avec tous les partenaires, une partie presse pour gérer les relations presse. Une partie informatique pour gérer le site Internet ou le drive où on stocke les documents. Et une partie inter groupe locaux pour que tous les groupes locaux puissent discuter ensemble s'ils le souhaitent » (Victor, 15 ans).

Ce jeune insiste à la fois sur l'indépendance de l'organisation du groupe, mais aussi sur la distribution des rôles dans le mouvement (entre groupes locaux et le groupe national en fonction de la tâche à gérer). Cette répartition s'est faite sur des critères de praticité. Un salon nommé « Gouvernance » s'assure tout de même du respect des droits des groupes locaux face au groupe national. Il en est en quelque sorte le garde-fou. Il existe également un salon « inter-groupes locaux » afin d'harmoniser la parole des différents groupes qui le composent. L'effort démocratique prend forme à travers l'existence de ces deux salons. Voici une capture d'écran

³⁹⁶ TILLY Charles, *Democracy*, op.cit.

du serveur national qui regroupe les principaux salons, appelés « patates ». Sous chaque description est indiqué le nombre de réactions vis-à-vis du groupe. Ils sont l'équivalent des *likes* avec des émoticônes personnalisées selon le thème du salon (le salon finance est associé à un billet par exemple) :



The screenshot shows a list of seven 'Patate' groups on a dark background. Each entry includes a title, a description, a count of reactions with a corresponding emoji, and a '(modifié)' label. The groups are: Patate Com (245 reactions, 🍌 emoji), Patate Finance (60 reactions, 💰 emoji), Patate Gouvernance (66 reactions, 🗳️ emoji), Patate Internationale (171 reactions, 🌍 emoji), Patate Journal (137 reactions, 📖 emoji), Patate Partenaires (108 reactions, 🤝 emoji), and Patate Mobilisation (no reaction count visible).

Patate Com : Ce groupe de travail gère les réseaux sociaux nationaux du mouvement. Il contient aussi des graphistes pour faire de magnifiques visuels.
Si tu pense avoir l'âme d'un artiste, ou alors que tu veux simplement aider à gérer notre communication, la porte est ouverte ! (modifié)
🍌 245

Patate Finance : Ce groupe de travail est chargé des finances du mouvement, il cherche des partenaires financiers et se charge de redistribuer au mieux pour répondre aux besoins des groupes locaux. (modifié)
💰 60

Patate Gouvernance : Ce groupe de travail a pour mission de structurer la vie démocratique du mouvement, c'est lui qui lance les processus de décisions et vérifie leur bon fonctionnement, etc. Si tu as des idées de systèmes ou processus à améliorer, que tu veux aider sur ce sujet : vas-y, iels t'attendent ! (modifié)
🗳️ 66

Patate Internationale : Ce groupe de travail s'occupe des relations avec les mouvements internationaux Fridays For Future, il participe aussi à la structuration de notre mouvement au niveau international. Si ce thème t'intéresse et que tu as un niveau d'anglais correct you are welcome ! (modifié)
🌍 171

Patate Journal : Ce groupe de travail écrit un journal diffusé sur le site internet de Youth for Climate France, que ce soit des articles sur le mouvement, ou sur la société actuelle en général. Si tu es habile avec ta plume ou tout simplement intéressé-e, n'hésite pas! (modifié)
📖 137

Patate Partenaires : Ce groupe de travail crée et entretient les liens avec nos partenaires français, les autres assos écolos, les syndicats, les institutions... Ce rôle est donc très important, il ne faut pas être trop colérique mais sinon, tu peux y aller en fermant les yeux ! (modifié)
🤝 108

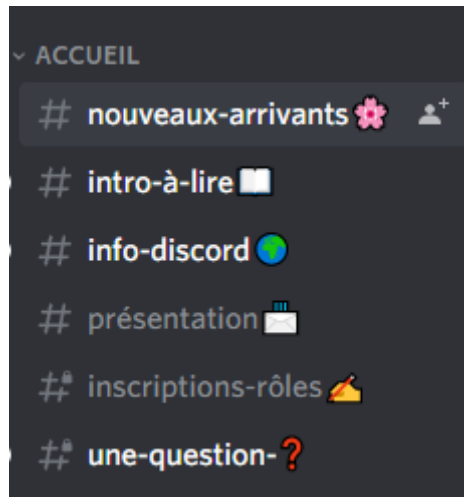
Patate Mobilisation : Ce groupe de travail est chargé d'aider les groupes locaux à mobiliser localement, et à lancer des actions (coordonnées nationalement ou non). Si tu as des supers idées d'actions en tout genre ou que tu as envie d'aider directement d'autres groupes locaux ta place est ici !

Certains des jeunes interrogés comme Victor exercent des responsabilités à la fois dans des « patates » locales, mais aussi dans certaines nationales. Ils sont des acteurs « tampons » entre les deux groupes. Ils traduisent et synthétisent les informations d'un groupe à un autre pour faciliter la communication. Ce sont des coordinateurs entre les différents groupes. Cette position d'entre-deux leur permet une compréhension plus globale du mouvement. Ils peuvent passer habilement d'un groupe à un autre pour trouver l'information recherchée. Ce sont des jeunes qui fluidifient les interactions au sein de ces nombreux espaces. Cette figure de coordinateur introduit la notion de réputation dans le mouvement. Si un jeune rencontre des difficultés à trouver une information, il sait que dans son groupe un coordinateur pourra l'aider et lui indiquer la voie à suivre. Au vu de la diversité des groupes et sous-groupes sur Discord, ces jeunes détiennent un rôle essentiel pour assurer la coordination des différents groupes de travail. Ce sont des guides de l'information dans cet enchevêtrement de salons.

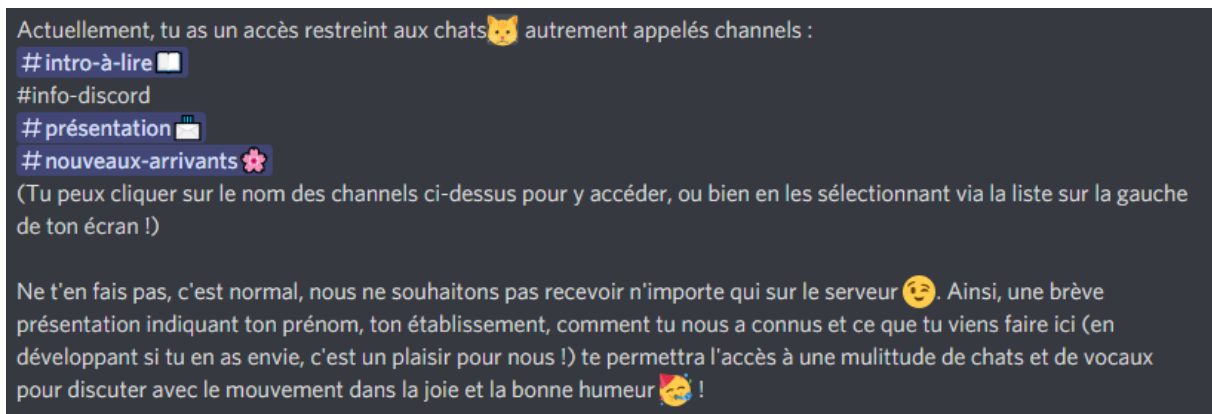
Chaque groupe de travail est constitué de plusieurs sous-groupes. Par exemple, la « patate » communication est divisée en 15 sections. On y retrouve une partie calendrier avec les dates de réunion spécifique au salon, une boîte à idée où sont suggérées les nouveautés, une partie spécifique à chaque réseau social utilisé (Facebook, Instagram, Twitter et TikTok) ou encore une *to-do-list*. Dans les quatre serveurs étudiés, chaque « patate » a sa réputation et chaque membre est associé à un ou plusieurs rôles. Le travail fourni par les membres qui les composent participe à la construction de ces images. Si nous reprenons l'exemple des groupes de la communication, les jeunes qui y travaillent sont vus comme « les gros bosseurs du mouvement, parce qu'il y a toujours quelque chose à faire » selon Tony, 17 ans, modérateur du serveur palois. La charge de travail demandée aux jeunes responsables de la communication est si importante que les autres membres du groupe les voient comme ceux qui travaillent le plus. Par opposition, Tony ajoute que « la patate relation avec les médias c'est plus tranquille parce qu'on a moins souvent des tâches à faire. Après y'a quand même du boulot quand on fait des actions, mais c'est moins dense quoi ». La quantité de travail qui est associée au groupe participe à construire son image. Il est intéressant de noter que la réputation de la « patate » dans laquelle est le jeune peut lui être transférée.

3. L'intégration aux groupes Discord

L'étude de la distribution des tâches au sein du mouvement permet ainsi de mieux comprendre cette répartition des réputations. À l'image démocratique et autonome du mouvement, les jeunes sont libres de choisir la ou les « patates » dans lesquelles ils s'investiront. Ils pourront également évoluer dans plusieurs d'entre elles au cours de leur engagement dans Youth For Climate. En amont, un rite d'intégration dans le mouvement est nécessaire. D'abord, il faut que le jeune novice ait accès au lien du serveur Discord (par invitation ou en allant le chercher sur les pages Instagram des groupes). Une fois arrivé dessus, il a la possibilité de consulter que les salons d'accueil.

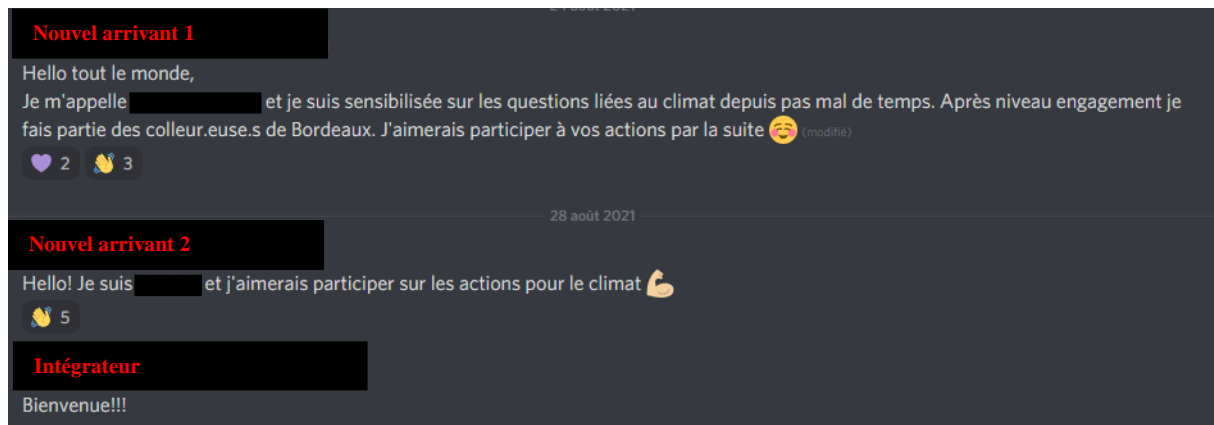


Le jeune doit alors prendre connaissance des informations disponibles sur ces salons, jusqu'à trouver dans « info-discord » le moyen d'avoir accès au reste du serveur.



Les étapes pour pouvoir rejoindre l'intégralité du serveur y sont décrites. Une rapide présentation de soi est exigée pour qu'un membre qui a le rôle d'intégrateur débloque les fonctionnalités de la plateforme. Par ailleurs, un détail a retenu notre attention dans cette capture d'écran lorsqu'il est écrit que les membres déjà présents souhaitent ne « pas recevoir n'importe qui sur le serveur ». D'ores et déjà, les modérateurs du mouvement laissent paraître avec ce commentaire un risque, une menace latente d'intrusion dans le serveur. Cela justifie la mise en place d'un système de filtration en plusieurs étapes à l'entrée des serveurs. Une de ces étapes est de se présenter devant l'ensemble des membres de cet espace. Ci-dessous, deux nouveaux arrivants annoncent leur présence³⁹⁷.

³⁹⁷ Comme expliqué dans notre méthodologie, par soucis d'anonymisation de l'échantillon observé nous remplaçons les pseudos utilisés en ligne et les informations personnelles des répondants par une bande noire. Pour faciliter la lecture des données, nous précisons quand même leur statut ou les pseudos que nous leur avons attribués avec des écriteaux rouges.



Dans ce rituel de bienvenue, il faut remarquer les réactions des autres jeunes de la communauté qui sont matérialisées par des émoticônes accompagnées d'un chiffre (comme un cœur violet ou une main qui salue dans cet exemple). Il est aussi important de noter la présence d'une réponse d'un intégrateur. Ces deux signes sont gages de la validation des pairs des néo-arrivants sur le groupe. Dans cette interaction, le message de l'intégrateur compte plus que la quantité de réactions venant des membres qui ont moins de responsabilités et d'importance aux yeux de nouvel arrivant. Il est symboliquement plus important dans l'intégration dans la communauté. Il vient confirmer que l'ancien accepte le nouveau. Ce geste est le garant de l'appartenance du jeune dans le groupe. Léa, 17 ans, engagée dans le groupe de Bordeaux, nous confirme que : « au début j'étais un peu stressée de poster le message parce qu'il y a beaucoup de monde. Mais finalement ils te répondent très vite et ils sont super gentils ! ». Adrien, 17 ans, qui lui est intégrateur dans son groupe, explique le processus d'accueil : « quand les gens arrivent sur Discord on est averti, on lui envoie un message et le but est soit d'organiser une assemblée générale avec tous les nouveaux et on les intègre à ce moment-là, soit on les fait par vocaux, ça dure une heure. On présente et on répond aux questions ».

Cette interaction cristallise la première impression que fait le nouvel arrivant, alors constitutive de sa réputation. L'intégration dans le groupe par la ritualisation est une étape essentielle³⁹⁸. Lors de cette interaction, le nouvel arrivant perd son statut de non-engagé et apprend celui d'engagé dans Youth For Climate. L'intégration doit être respectée afin d'enclencher l'engagement du jeune dans Youth For Climate. Deux figures aux réputations divergentes se distinguent dans cette situation : le novice et l'habitué. Par la suite, les membres déjà actifs organisent des moments de formation pour les nouveaux arrivants pour qu'ils aient les clés de compréhension du fonctionnement du mouvement. Une fois les connaissances

³⁹⁸ VAN GENNEP Arnold, *Les rites de passage*, Picard, Paris, 2011 [1909], 320 p.

acquises, le rite d'intégration se termine et le novice peut commencer son engagement dans le mouvement.

4. Répartition des tâches et ambiances des salons

Une fois intégré, le nouveau membre doit choisir son rôle au sein du mouvement. Les jeunes peuvent manifester leur intérêt sur les « patates » thématiques (internationale, relation avec les médias, partenaire, communication, gouvernance, mobilisation, stratégie, informatique, plaidoyer, finance, intégration, graphisme, administrateur, finance, éducation, etc.). Le choix des groupes de travail est libre. Il dépend des envies et/ou des domaines d'expertises du jeune. Comme le précise Leslie, 17 ans, engagée dans Youth For Climate Pau, « ce sont des groupes de travail selon nos compétences ou selon ce qu'on veut faire on va dans tel ou tel groupe. Moi j'étais surtout dans la patate communication et on faisait par exemple toutes les communications pour les réseaux sociaux (...) on faisait des *posts*, des *stories* explicatives ». En outre, certains s'inscrivent dans des groupes spécifiques pour améliorer des aptitudes en informatique par exemple, quand d'autres disent rejoindre des groupes « par défaut, parce qu'il y avait besoin » (Grégoire, 17 ans, engagé dans Youth For Climate Bordeaux). Une forte autonomie est laissée aux nouveaux arrivants lorsqu'ils débutent dans le mouvement. Au sein de ces salons autogérés, le respect et la bienveillance mutuelle sont des principes fondamentaux. La solidarité entre les membres participe également au bon fonctionnement de ce modèle démocratique autonome. Ce système est fait pour être le moins contraignant dans les premiers temps de leur engagement. Nous verrons dans de prochaines parties que ce sentiment de liberté est mis à mal dans certaines situations³⁹⁹.

Une autre norme partagée sur Discord est la répartition de deux ambiances selon les salons. Les membres font l'effort de dissocier drastiquement les espaces dédiés au travail et ceux pour la « détente ». Cette dissociation leur permet d'être plus efficaces dans les échanges. En répartissant d'un côté tout ce qui concerne les tâches nécessaires au fonctionnement du mouvement et de l'autre les conversations ordinaires de jeunes. Grâce à cela, ils optimisent leur organisation. Léo, 17 ans, engagé dans le Youth For Climate basque, explique que :

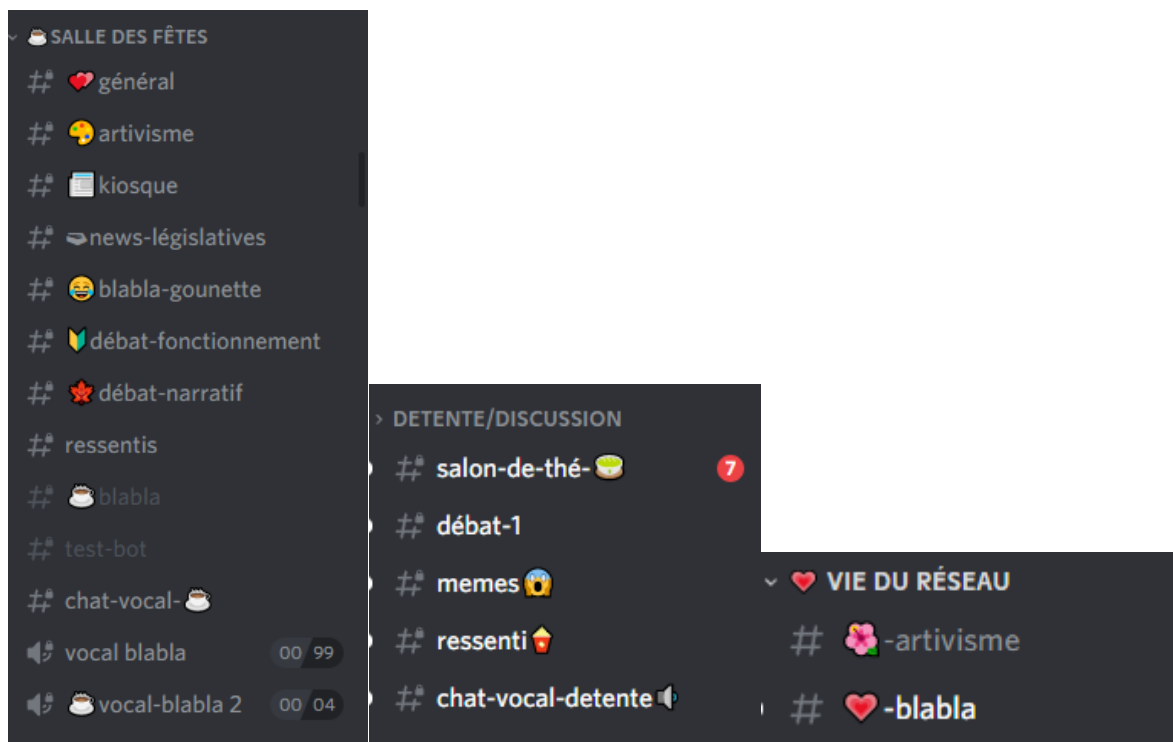
« On a plusieurs salons et c'est très sérieux. C'est très bien organisé. On a un salon pour être plus détendu, pour parler plus tranquillement, mais après dans les salons plus sérieux on s'organisait bien. C'est pratique. Donc l'ambiance est à la fois sérieuse en allant droit au but et en même temps on a ces salons pour discuter plus tranquillement et du coup c'est assez équilibré » (Léo, 17 ans).

³⁹⁹ Voir chapitre IV.

Léo insiste sur la délimitation marquée des ambiances dans les salons. Victor, 15 ans, évoque que sur Discord, « il y a deux parties : une de travail et une détente. Dans celle travail on essaye de rester le plus sérieux possible, d'avoir des échanges constructifs et après y'a la partie détente où on parle entre nous, pour rigoler, se détendre ». Clémentine, 17 ans, engagée dans Youth For Climate Pays basque, ajoute que ces « moments pour rire » sont importants sur le serveur, qu'ils amènent de la légèreté dans leur engagement. Le salon de détente est à Youth For Climate ce qu'est la salle de repos à l'entreprise. Outre l'aspect pratique de dissocier les thèmes de discussion, il permet aux jeunes d'échanger sur leur quotidien avec d'autres militants. Ce salon peut s'apparenter à une version numérique du tiers lieu conceptualisé par Ray Oldenburg⁴⁰⁰, en ce sens qu'il réunit les jeunes entre eux dans une ambiance de convivialité, amicale, de respect mutuel en dehors de la « maison » (entendue comme le foyer) et du « travail » (entendu comme les autres espaces d'engagement plus formel pour faire avancer le mouvement).

Pour aller plus loin dans cette analogie, Morgan, 15 ans, engagé dans Youth For Climate Pau, précise que lors des confinements liés à la Covid-19, c'est « un peu notre vie sociale qui se passait et se jouait sur Discord. Du coup y'a plein de discussion entre potes et à côté on arrive quand même à hyper bien bosser et à être hyper efficace (...) Même à trois heures du mat y'a une bête d'ambiance et on faisait des travaux de modération ». Dans ce contexte d'isolement chez soi, les jeunes du groupe palois ont créé d'intenses sociabilités sur les groupes Discord afin de maintenir leur lien militant ainsi que leur amitié. Les membres sont unanimes sur la jovialité dans ces espaces. Les salons aux ambiances de détente sont eux-mêmes découpés en plusieurs groupes thématiques. Les captures d'écran qui les illustrent ci-dessous sont récupérées de gauche à droite des salons du Discord national, bordelais et basque. Nous reviendrons plus tard sur les salons qui concernent le travail des militants.

⁴⁰⁰ OLDENBURG Ray, *The great good place : Cafés, coffee shops, bookstores, bars, hair salons, and other hangouts at the heart of a community*, Cambridge, Marlow, 1999.



5. Répertoire d'action

Finalement, les jeunes de Youth For Climate ont créé de toutes pièces ces espaces dans lesquels interagir et s'organiser. En théorie, les règles et les normes qui y sont imposées correspondent aux valeurs fondatrices du mouvement. Un des groupes de travail concerne les mobilisations nationales et celles des antennes locales. En d'autres termes, c'est dans ces espaces que le répertoire d'action du mouvement se développe. Trois types de pratiques collectives ressortent dans leurs discours. D'abord, la sensibilisation sur les réseaux sociaux. À travers les comptes collectifs, les jeunes produisent, diffusent et partagent des contenus en ligne. Différentes informations sont relayées dans ces publications, allant des dates pour les manifestations aux propositions d'alternatives de gestes du quotidien. À ce propos, nous pouvons prendre l'exemple du calendrier de l'avent réalisé par le groupe local de Pau en décembre 2019. Le but de cette campagne de sensibilisation était de proposer un « éco-geste » sur Instagram par jour et par publication du 1^{er} au 24 décembre. À travers les différentes « patates », une division du travail est mise en place dans le mouvement. Quand Alexandre, 16 ans, présent dans plusieurs groupes de travail explique qu'il cherchait les informations sur ces alternatives, Violette, 17 ans, responsable du graphisme dans le groupe se chargeait des dessins et des visuels des publications. Thimoté, 16 ans, décrit ainsi le calendrier :

« ce sont des petits gestes... par exemple les pailles en inox, les serviettes hygiéniques jetables, ce sont plein de petits trucs qui aujourd'hui semblent bénins, mais qui quand on s'en rend compte et qu'on le fait,

bah ça change (...) C'est plein de petites choses comme ça qui font que sur le long terme on va devenir une personne qui va avoir une émission de déchets et de ce genre de chose moindre. Quand on fait apéro avec les copains, bah pour les pailles il y en a qui peuvent en passer beaucoup en une soirée. Alors que si chacun à sa petite paille en inox il y en aura que quelques-unes d'utilisées et on pourra les relaver. Ce sont des petits gestes à long terme, si tout le monde les fait, ça serait plus intéressant. Et le calendrier bah c'est bien parce que ce ne sont pas de gros changements, mais que des petites choses qui au fur et à mesure du temps et avec de la volonté, pourront changer » (Thimoté, 16 ans).

Voici deux exemples d'écogestes (serviettes hygiéniques réutilisables et *smartphones* reconditionnés) proposés par les jeunes sur leur page Instagram au 12 et 21 décembre :



Comme dans chaque campagne de sensibilisation, les membres du groupe définissent en amont un objectif. Ici, le but était de proposer des « petites choses » qui sont réalisables à l'échelle du quotidien pour un jeune. La sensibilisation prend aussi d'autres formes selon les répondants. Par exemple, elle peut passer par le débat ou par la conversation quotidienne en ligne et/ou hors ligne. Le souhait de ces jeunes engagés est bel et bien de montrer l'accessibilité de gestes écologiques quotidiens, faciles et peu contraignants.

Les deux autres types d'actions présents dans le répertoire des jeunes sont des mobilisations légales et illégales. Pour les premières, les plus populaires sont les grèves pour le climat, les manifestations dans les rues et les marches pour ramasser les déchets appelés *clean walk*. Les jeunes organisateurs doivent faire face à plusieurs démarches administratives pour rendre leur action légale (écrire à la préfecture, à la mairie, tracer un itinéraire qui sera surveillé par la police, etc.). Là encore, le travail est divisé selon le type de tâche à réaliser : sur l'organisation, la communication, les besoins matériels, etc. Lors de l'évènement, chaque jeune à un rôle qui lui est attribué en amont. Il s'agit ici d'exemples d'actions militantes

traditionnelles. Cependant, deux anecdotes méritent d'être détaillées afin de mieux comprendre la place des réseaux sociaux des jeunes lors de ces actions.

D'abord, Fanny, 17 ans, engagée dans le Youth For Climate de Bordeaux, décrit son rôle de « coordinatrice » pendant une manifestation. Un petit groupe de militant, dont elle faisait partie se retrouvait chez un des jeunes lors de l'action pour organiser à distance certains éléments. Elle explique que « la maison c'était un petit QG, on se posait toute la journée et on gérait à fond les réseaux sociaux en temps réel de ce qu'il se passait lors de la manif. Donc s'il y avait des infos, des lieux à donner ou quoi, on donnait les infos avec des ordi et des portables ». Ce groupe devait à la fois gérer la diffusion d'informations aux autres manifestants sur le lieu, mais aussi la communication de l'action en direct. La communication passe notamment par la rediffusion de vidéo ou d'images prises sur les différents réseaux sociaux. Ici les outils numériques servent à augmenter la visibilité et la portée de l'action.

Dans la seconde anecdote, Victoire, 15 ans, engagée dans le Youth For Climate basque, explique que les outils numériques jouent un rôle tout autre. Elle raconte une action menée sur Twitter. Lors des confinements liés à la pandémie mondiale au printemps 2020, le mouvement s'est réapproprié la pratique du « *tweetstorm* » :

« Un *tweetstorm* c'est quand tu vas mettre un message que tu divises en plusieurs tweets que tu envoies les uns après les autres pour qu'au final il y ait plus de tweets sous une publication pour un seul message. Et quand on est 100 ou 200 à faire ça, je te laisse imaginer ce que ça donne... ça fait bouger Twitter !! (...) Pendant un *tweetstorm* fait pendant le confinement contre une firme, je n'arrêtais pas de passer de Discord pour tout organiser avec les autres, à Instagram pour faire de la communication et répondre aux gens, à Twitter pour moi-même twitter ! J'avais l'ordi avec Discord et Twitter et mon iPhone pour Instagram. Je passais de l'un à l'autre sans cesse et je parlais à tout le monde en même temps c'était intense ! » (Victoire, 15 ans).

À l'image d'une boîte mail spammée ou d'un affichage intensif dans un espace public, le but du *tweetstorm* est d'inonder l'espace de commentaires sous une publication Twitter. Cette pratique n'a pas été inventée par ces jeunes, mais est devenue une action phare lorsque les mobilités étaient restreintes en France. Cela montre leur capacité d'adaptation d'usage des outils numériques dans un contexte d'isolement. En effet, cette pratique leur a permis de maintenir leur engagement quand les manifestations traditionnelles et physiques n'étaient pas autorisées. Lors de cette action, la jeune répondante explique passer d'un réseau social à un autre, ou d'une conversation à une autre, afin de réaliser les tâches dont elle était responsable. Par exemple, elle devait expliquer le principe de l'action sur Instagram, elle devait répondre

aux questions et orienter les participants sur Discord, mais elle devait aussi participer elle-même sur Twitter à l'action. Comme dans l'exemple de Fanny, les réseaux sociaux et les *smartphones* sont à la fois des outils qui servent le mouvement, mais aussi des médias qui offrent de la visibilité. Dans le second exemple, ils sont un support organisationnel et des espaces de l'action militante.

Le second type de mobilisation cette fois-ci illégal porte le nom de désobéissance civile. Elles sont plus rares et plus risquées. Une organisation plus rigoureuse et une vigilance accrue sont requises pour les participants. Par exemple, le lieu et l'heure de l'action sont connus par une petite poignée d'organisateur·s. Ces informations sont dévoilées la veille, voire quelques heures avant son commencement afin qu'elles ne fuitent pas et pour assurer le bon déroulement de l'action. En amont, des formations à la désobéissance civile sont mises en place et sont obligatoires dans Youth For Climate. Les jeunes y apprennent le planning type de ces actions, les rôles de chacun, le degré de risque associé à ces rôles, les consignes à appliquer s'ils se font interpellés par les forces de l'ordre ou encore le matériel nécessaire à se procurer. Toute cette préparation vaut surtout pour les actions les plus spectaculaires comme les blocages ou les « sit-in ». Elsa, 17 ans, organisatrice de désobéissance civile dans le groupe bordelais, raconte son expérience en insistant sur la complexité de l'organisation :

« La désobéissance civile c'est quelque chose de très compliqué parce qu'il y a une organisation de malade derrière (...) on a un groupe de personnes qui a l'idée et qui crée cette désobéissance civile et là l'idée c'était de faire une action durant le Block Friday. Je ne suis pas au courant, mais il y avait quelques personnes qui l'étaient et qui se sont décidées là-dessus, de plusieurs associations. Ils ont discuté de ça, ils se sont mis au point sur la cible, sur le jour, sur l'heure, sur comment procéder et ensuite on crée des groupes. C'est-à-dire qu'on avait le groupe des bloqueurs, les bloqueurs intérieurs qui allaient bloquer les portes avec des chaînes. Il y avait le groupe des bloqueurs extérieurs, qui bloquaient de l'extérieur. C'est eux qui allaient être confrontés en premier aux CRS. Et il y a d'autres groupes alternatifs, tout ce qui est *freeskiper*, ce sont ceux qui font en sorte que tout se déroule bien, qui discutent avec les gens dans l'Apple Store, avec les gérants, avec les gens qui passent dehors aussi qui se demandent ce qu'il se passe. On a aussi les médecins. Là c'est s'il y a un problème, si on se fait gazer, s'il y a des blessés, ce sont eux qui s'occupent de ça aussi en manif » (Elsa, 17 ans)

« Il y avait un rdv donné une semaine à l'avance avec un horaire. On était 50/80 et on nous a parlé de l'action, on ne dévoile ni le lieu ni l'horaire de l'action, rien n'est dit. On sait juste que c'est un blocage, on ne sait pas de quoi, mais on sait juste que c'est en rapport avec le Black Friday et les gens sont mis dans ces cases : bloqueurs, *freeskipers*, médecins, presse, discuter avec la police. Les gens sont mis dans ces groupes et aussi par prise de risque. C'est-à-dire ceux qui étaient à l'intérieur de l'Apple Store, c'est ceux qui prenaient le plus de risque parce que c'était ceux qui se font contrôler par la police et ceux qui étaient à l'extérieur c'est ceux qui prenaient le moins de risque parce qu'ils étaient juste dégagés et c'est

tout. Ça a été fait comme ça et on va dire le matin de l'action, nous on savait déjà quel jour c'était, c'était déjà pas mal, mais le matin de l'action vers midi on nous a donné l'heure un lieu de rdv, qui n'était pas évidemment le lieu de l'action, mais qui n'était pas très loin. Donc chaque groupe a eu un lieu et une heure de rdv différent. On a toujours aussi un ou plusieurs leaders. Du coup il nous briefait sans encore nous donner le lieu de l'action, on nous dit ce qu'on va devoir faire, il y en a qui ont les chaines, d'autres les affiches et dès que c'est l'heure on file. On trace, on se dépêche » (Elsa, 17 ans).

Comme l'indique la répondante, une organisation minutieuse est requise pour ce type d'actions. Le secret du lieu et de l'heure est tenu jusqu'au dernier moment dans cet exemple. Elle décline également les différents degrés de risques associés aux rôles des militants selon le rapport qu'ils auront avec la police. Nous pouvons noter la présence de « leaders » dans ces événements pour coordonner son bon déroulement. L'idéal non hiérarchique du mouvement est revu avec ce type d'actions. Les contraintes organisationnelles et structurelles des désobéissances civiles imposent aux jeunes militants de négocier avec leur principe d'horizontalité. D'autres événements de ce type existent. Ils peuvent être plus discrets, comme les *light-off* qui consistent à éteindre en pleine nuit les devantures lumineuses des magasins en ville. Il y a aussi des actions lors de journées spécifiques comme le Black Friday. Certains jeunes entrent dans de grandes enseignes vestimentaires et glissent dans les poches des vêtements des courts messages sur la maltraitance des employés qui les produisent dans leur pays. L'exemple des Ouïghours est régulièrement mobilisé dans les témoignages des répondants. Ils agrafent également ces messages sur les étiquettes des vêtements. La photo ci-dessous est une publication sur la page collective Instagram du groupe de Youth For Climate Pau qui illustre cette action.



Les jeunes qui ont recours à ces pratiques de désobéissance civile sont considérés comme plus radicaux dans le mouvement⁴⁰¹. Ils jouissent d'une réputation différente au sein du groupe. Ils sont souvent vus comme des extrémistes alors que le reste des jeunes plus modérés se définissent comme des militants plus ordinaires. En somme, ces quelques exemples tirés du répertoire d'action des militants de Youth For Climate permettent de mettre en lumière la créativité et l'adaptation des pratiques engagées selon le contexte (avec la Covid-19 par exemple) et l'objet de lutte (l'écologie et la justice sociale avec les Ouïghours). Ces anciens modes d'action combinés à de nouveaux outils permettent aux jeunes d'inventer un répertoire d'actions innovant et collaboratif, adapté aux degrés d'engagement de chacun.

⁴⁰¹ Ces notions de radicalisation et de radicalité dans notre analyse font écho aux termes que nos répondants ont employés lorsqu'ils parlaient d'actions illégales et de désobéissances civiles en comparaison aux actions légales.

6. Conclusion

Ce tour d’horizon du fonctionnement du mouvement était nécessaire afin de comprendre au mieux les différents processus qui s’y jouent et que nous allons décrire par la suite. D’ores et déjà, quelques réflexions autour des rôles de chacun des membres en ligne et hors ligne nous permettent de cibler des questionnements pour le travail réputationnel des jeunes au sein du mouvement, mais aussi pour le collectif lui-même. Qu’il s’agisse des jeunes engagés dans deux niveaux de groupe sur Discord (local et national), de comment se présentent les anciens et les nouveaux sur ces groupes de discussion ou sur la réputation de chacune des « patates » du mouvement, ce collectif réunit un ensemble d’enjeux complexes sur ce thème. Les différents chapitres de cette analyse traiteront de ces questions pour dégager une vision originale des dynamiques d’engagement juvénile.

Chapitre III. Travailler ses visibilitées.

1. Les échelles de visibilité : du découpage à l'articulation de la visibilité

« Tout est une histoire d'image » Alexandre, 16 ans.

Les outils numériques ont permis des formes d'expression inédites de l'engagement. Les jeunes de Youth For Climate se sont approprié ces technologies afin de publiciser leurs actions engagées. Plusieurs échelles d'expression se dégagent de ces pratiques. De ces échelles va dépendre le degré de visibilité de leur engagement.

1.1 L'échelle individuelle : esthétiser son profil au détriment de son engagement

Les jeunes qui ont participé à notre étude ont tous au moins un compte sur Instagram. Certains sont aussi présents sur d'autres réseaux sociaux comme Facebook ou Twitter. Il arrive également qu'ils aient plusieurs comptes sur le même réseau. Ce sont des réseaux généralistes. Ils impliquent des publics variés, hétérogènes et non spécialistes sur les questions environnementales. Il peut s'agir de membres de la famille, de cercles d'amis proches et éloignés ou encore d'inconnus. Dans les pratiques ordinaires d'un adolescent, son ou ses comptes Instagram sont alimentés de publications sur des événements de leur vie. Il s'agit de vidéos lors d'une soirée entre amis, d'un paysage qui l'a marqué, d'une rencontre sportive, d'un selfie avec un de ses proches ou encore d'une photo de son animal de compagnie. En somme, ce sont des contenus qui les définissent ou qui représentent une partie de sa personnalité. Cholé, 18 ans, engagée dans le groupe bordelais, explique que « n'importe quelle publication permanente fait partie de la personne, ça montre qui elle est, qu'elles sont ses idées, ses opinions ». Elles représentent leur « mode de vie », précise Maé, 17 ans, engagé dans le groupe palois.

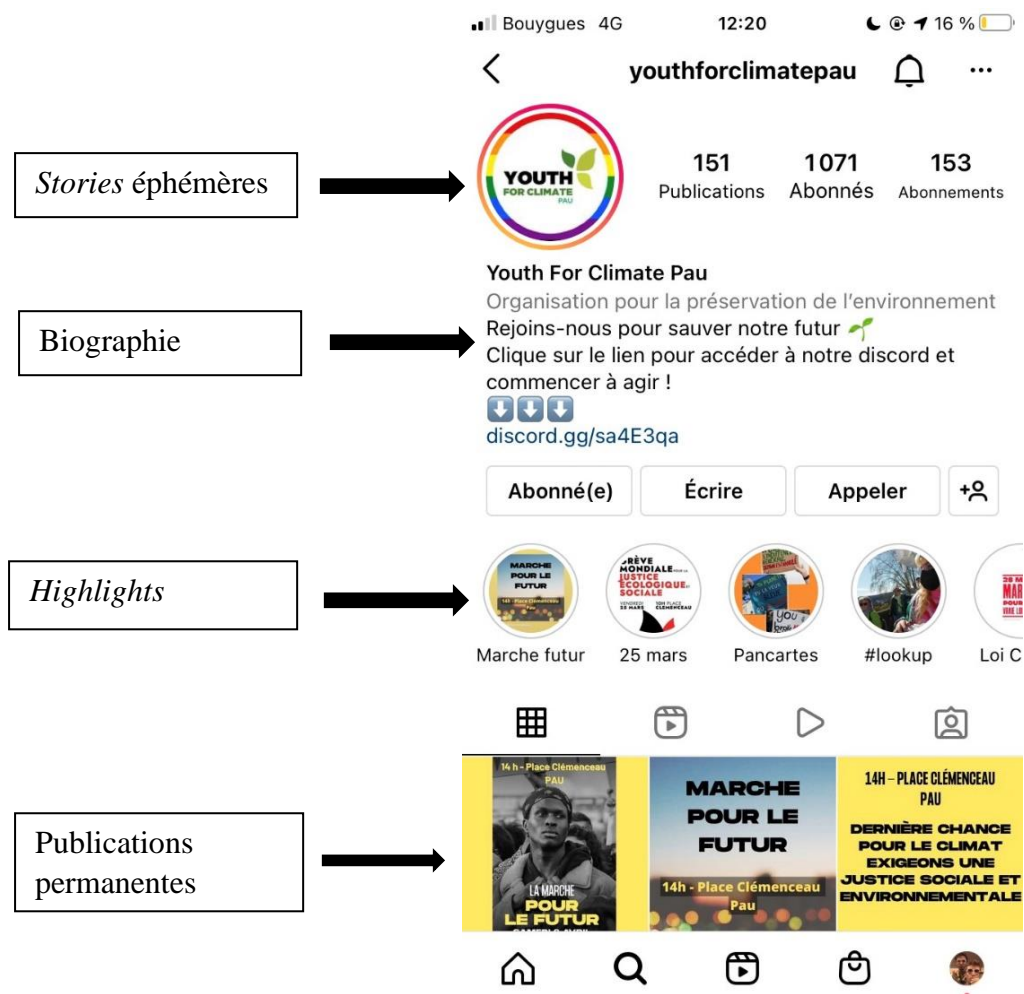
D'autres jeunes comme Amaya, 17 ans ou Gaël, 16 ans, tous deux du groupe basque, affirment publier des contenus qui les définissent sur le long terme. Antoine, 17 ans, engagé dans le groupe palois, témoigne que ses publications sont faites « pour renvoyer une image » de qui il est et de ce qu'il aime. Les publications sont donc des éléments qui montrent une facette de leur personnalité, elles sont des éléments de langage visuel⁴⁰². Pourtant, sur les pages individuelles des jeunes répondants il n'est pas commun de voir directement leurs actions pour l'environnement. Ce qui est assez paradoxal puisqu'ils devaient tous se définir eux-mêmes

⁴⁰² BOYD Danah, *C'est compliqué. Les vies numériques des adolescents*, CetF Editions, Cambridge, 2016.

comme étant engagés en faveur de l'écologie. De prime abord, nous aurions pu penser que l'écologie faisait « partie d'eux », pour reprendre leurs termes, que nous allions retrouver des contenus sur leur engagement au sein de leur page individuelle. Notamment aux vues de leurs actions et de leur discours. L'écologie tient une place centrale dans leur quotidien, qu'ils qualifient eux-mêmes « d'une part de leur vie importante » (Maël, 16 ans). Pourquoi leur engagement n'est-il pas toujours visible sur cette plateforme ? Où se situe leur engagement écologique dans leur présentation de soi en ligne ?

Une partie de nos répondants indiquent se servir des sous-espaces sur Instagram pour exprimer leur engagement. Il s'agit d'utiliser les fonctionnalités des *stories* et des *highlights*. Les premières sont des contenus de quelques secondes que l'utilisateur peut publier et choisir de rendre visibles à tous ou seulement à une poignée d'individus. Il est possible de consulter autant de fois que l'on souhaite la publication pendant une durée de 24 h. La *story* n'apparaît pas directement sur le profil. Il faut cliquer sur la photo de profil de la page pour y accéder. Les *highlights*, ou « *story* à la une » répondent aux principes décrits ci-dessus avec quelques particularités supplémentaires. La différence majeure est qu'elles restent dans le temps. Elles ne sont pas éphémères comme les *stories*. Il est possible d'accéder aux contenus autant de temps que le gérant du compte le souhaite. Également, ce dernier peut ajouter un titre sous l'espace réservé aux *highlights*. Ci-dessous, une capture-écran de la page Instagram du collectif de Pau⁴⁰³.

⁴⁰³ Nous n'avons pas choisi un profil individuel d'un des jeunes interrogés pour le respect de leur vie privée et par souhait de garder anonyme au maximum nos répondants. Cependant, le principe des *stories* et *highlights* reste le même sur un compte individuel.



Contrairement aux publications permanentes visibles dès l'arrivée sur la page, les *stories* éphémères et les *highlights* nécessitent une démarche pour accéder au contenu. Les jeunes qui font le choix d'exprimer exclusivement leur engagement dans ces sous-espaces accordent une visibilité restreinte à ces publications. Ce premier constat permet de valider en partie notre première hypothèse selon laquelle l'hétérogénéité d'espaces disponibles en ligne implique un travail réputationnel réfléchi, adapté et surtout différencié pour chacun d'entre eux.

Ce choix de ne pas rendre directement visible son engagement sur son profil individuel a plusieurs explications. D'abord, les lycéens rencontrés nous ont expliqué que les *stories* éphémères offrent plus de visibilité. Selon eux, il y a plus de chance que leurs abonnés consultent leurs *stories* que leurs publications permanentes. Alexis, 16 ans, engagé dans le groupe basque, parle lui des habitudes qu'ont les jeunes sur Instagram. Ils consulteraient les *stories* des personnes qu'ils suivent dans des moments creux de leur journée avec plus d'attention. Alors que pour les publications permanentes, « ils peuvent passer à côté en scrollant

sans faire gaffe » en faisant autre chose en même temps. Ses amis et lui-même consultent les *stories* de leurs abonnés lors d'un trajet en transport en commun, dans une file d'attente ou encore pendant une pause entre deux cours. Clémentine, 17 ans, engagée dans le groupe basque, parle d'une « habitude prise de regarder plutôt les *stories* » éphémères que les publications de ses abonnés depuis qu'elle est sur Instagram. Ainsi, les jeunes engagés font le pari que cet espace sera plus pertinent pour transmettre une information sur l'écologie. C'est par l'observation de l'usage d'Instagram que les lycéens font ce choix sur la mise en visibilité des contenus écologiques. À cela, un autre élément explicatif est retrouvé dans le discours de plusieurs de nos répondants. Ils souhaitent ne pas surcharger leur profil avec des *stories*, au risque que les personnes se lassent et ne prennent plus le temps de les regarder. Morgan, 15 ans, dit à ce propos qu'il ne partage que rarement des informations sur l'écologie :

« parce que je ne veux pas noyer les gens qui me suivent avec plein de *stories* et jamais ils n'iront voir celles qui sortent du lot, donc je n'en publie pas beaucoup (...) si tous les jours je partage 10 *stories* sur l'écologie ils en auront marre et ils n'iront plus voir. Je pense qu'une de temps en temps qu'ils vont voir et où ils vont se dire "tient il n'en partage jamais, ça faut aller voir c'est important" » (Morgan, 15 ans).

Ne pas « noyer » les autres en les inondant de contenus écologiques est une technique développée par ce jeune. Il utilise le principe de sobriété et de rareté de ses publications afin de susciter l'attention des autres. Il mise sur l'effet de surprise créé par l'apparition d'une de ses *stories* chez ses abonnés. Beñiat, 16 ans, parle d'une fréquence de publication qu'il a trouvée pour « ne pas soûler les gens ». À force d'expérience, il a remarqué que ses abonnés réagissaient moins à ses *stories* lorsqu'elles étaient plus nombreuses. Il adopte la même démarche que Morgan en les publiant de temps en temps. Ces jeunes veulent créer un sentiment de rareté quand leurs abonnés voient apparaître un de leur contenu éphémère.

Dans le cas où les jeunes militants ne souhaitent pas répondre à ce principe de sobriété sur leur profil, ils combinent l'utilisation des *stories* en plus des *highlights*. Ces derniers ne s'affichent pas sur la barre des contenus éphémères des utilisateurs. Il faut se rendre sur le profil de l'individu, puis cliquer sur une d'entre elles. Ce sont des espaces qui permettent aux jeunes de publier plus conséquemment leurs actions et leurs campagnes de sensibilisation. Ces espaces sont perçus différemment des *stories* éphémères. À la fois parce que leurs fonctionnalités ne sont pas similaires, mais aussi parce que les jeunes ne se les représentent pas de la même manière sur leur profil. Prenons l'exemple de Marie, 16 ans, qui explique sa vision des *stories* à la une. Elle raconte avoir réuni toutes les informations sur son engagement, sur les principales actualités écologiques ou sur des thématiques clés dans ces espaces : « j'ai tout mis dans les

stories à la une, avec des titres pour chaque type d'info. Par exemple "Urgence de s'informer" et du coup je les laisse et les gens peuvent consulter au besoin. Ce sont les choses les plus importantes selon moi, qu'il faut savoir ». Selon la répondante, certaines informations doivent être partagées à tout prix, malgré la quantité de contenus que cela mobilise. C'est pour cette raison qu'elle a choisi de les classer selon les sujets concernés en y ajoutant un titre indicateur. Pour aller plus loin, mobilisons les propos de Clémentine, 17 ans. Selon elle, « sur les *stories* à la une on peut trouver les manifs en détail (...) Les *stories* à la une ça va comme être des tiroirs où on range les choses et où les gens savent ce qu'ils vont voir quand ils cherchent sur notre profil parce qu'il y a les titres en dessous ». La comparaison des *stories* à la une comme des « tiroirs » où les jeunes rangent des éléments thématiques de leur engagement est encore plus parlante. Les caractéristiques de ces espaces (permanents et accessibles seulement en le cherchant) combinées aux usages des jeunes (classer et ordonner les publications par thème) leur permettent de gérer leur profil comme ils le souhaitent pour répondre aux attentes de leurs pairs.

Une autre raison technique est évoquée par les répondants sur le choix d'utiliser des *stories* éphémères pour exprimer son engagement plutôt que les contenus permanents. Pour eux, il est plus pratique de publier des informations en *story*. Cela facilite la transmission de l'information puisqu'il ne faut que quelques secondes pour partager dans sa *story* une publication. C'est l'argument technique retrouvé dans beaucoup de discours de nos répondants. Quand nous demandons à Hugo, 16 ans, engagé dans le groupe palois, s'il partage des contenus sur les espaces permanents de son profil, il répond :

« Jamais (...) je ne trouvais pas ce format adéquat dans le sens où ma méthode de publication pour l'écologie ne s'y adapte pas forcément dans le sens où ce sont déjà des publications je me vois mal prendre une capture-écran pour la republier derrière, mais sous un autre compte. Ça ne le ferait pas, ce serait moche et aussi... C'est pour ça que je la mets directement en *story* pour que ça renvoie sur l'autre compte de quelqu'un d'autre qui doit avoir le crédit » (Hugo, 16 ans).

Hugo est catégorique. Jamais il n'a publié et ne publiera des contenus écologiques permanents sur son profil. On retrouve dans un premier temps l'aspect technique de sa « méthode » de publication qui n'est pas adaptée. Méthode qui est, au passage, largement partagée par la plupart des répondants. C'est une norme partagée dans ce groupe et plus généralement par les jeunes utilisateurs de ce réseau. Les publications qu'il partage sont déjà mises en ligne. Faire une capture-écran pour le mettre sur son profil ne serait pas efficace selon lui. Alors que la publication peut être directement partagée en *story* éphémère en quelques clics

sous un format plus adapté. Par la suite, il donne deux autres raisons qui justifient son choix : l'esthétisme et le respect de l'éditeur de la publication. Le premier argument est ressorti très régulièrement chez nos répondants. Le second quant à lui est plus rare. En effet, l'esthétisme du profil a une place centrale chez les jeunes engagés. Les normes de beauté d'Instagram traversent leur discours. Qu'il s'agisse du principe de sobriété sur le profil, des méthodes de partage ou des modalités techniques de publication du réseau, le souhait d'avoir un « beau » profil est l'objectif qui motive les lycéens. Tout un travail d'esthétisation est mené afin d'offrir à sa communauté un profil cohérent et agréable à regarder. Là encore, notre première hypothèse sur la variété des espaces qui induisent un travail réputationnel singulier semble se valider. Il est même possible d'aller plus loin en affirmant qu'un réel apprentissage des normes selon l'espace est nécessaire chez les jeunes pour mener à bien leur travail réputationnel. Ici le jeune doit apprendre à rendre son profil esthétique et sobre.

Or, il est parfois difficile de lier esthétisme et engagement écologique. C'est ce que nous précise Mathilde, 17 ans, qui préfère publier de belles photos qui peuvent potentiellement avoir « un lien avec l'écologie, plutôt que de parler de l'écologie directement. Parce que je veux que mes publications permanentes soient de belles photos que j'ai prises. Qu'on voit que je fais attention à la qualité de mes photos. Parce que des fois, les *posts* sur l'écologie ne sont pas très beaux ». La qualité de ses photos passe avant l'expression de son engagement écologique. Le souci de montrer aux autres cet effort d'esthétisation du profil est plus fort que le fond de sa publication. Prenons deux autres exemples de jeunes, Beñiat, 16 ans et Maxime, 17 ans engagé dans le groupe bordelais.

« Répondant : les *stories*, ça a presque plus de visibilité que les *posts*, et que... moi j'ai fait un jolie *feed* Instagram et je n'ai pas trop envie qu'il soit attaqué par des informations écologiques (...) j'ai fait des *stories* sur l'Amazonie, ce n'est plus vraiment d'actualité donc en post je ne sais pas si ça serait encore vraiment pertinent.

Intervieweur : OK, parce que l'info n'est plus au goût du jour ?

Répondant : Oui c'est ça, les 24 h de la *story* c'est bien et après ce sont des infos qu'on peut aller voir dans mes *stories* à la une, spéciale écologie » (Beñiat, 16 ans).

« quand je mets une publication permanente, les gens la voient une fois, la *like* et passent leur chemin (...) la *story* c'est pareil tu la regardes qu'une fois. Donc au lieu de rajouter du contenu à mon fil [d'actualité], plutôt que de le charger je préfère mettre les informations qui m'intéressent et qui sont claires en *story* en plus les *stories* c'est cleanné toutes les 24 h donc ça fait mieux, plus propre » (Maxime, 16 ans).

Les deux lycéens reprennent les arguments mobilisés par les autres jeunes et ajoutent celui de l'esthétisme de leur *feed*, de leur profil. Tous deux expliquent la pertinence de l'utilisation de la *story* éphémère face au principe de sobriété et de beauté. Principes auxquels les publications écologiques ne répondent pas toujours. Le vocabulaire utilisé est assez explicite pour parler des contenus écologiques qui viennent « attaquer » leur profil, qui ne les rendent pas propres ou qui ne sont rapidement plus d'actualité. Ce dernier argument est récurrent dans le discours des jeunes. Vu que les événements et les problématiques écologiques sont souvent des phénomènes situés dans un espace-temps, ils sortent rapidement de l'actualité. Ainsi la publication n'a plus sa place sur le profil permanent du jeune. Nolan, 17 ans, engagé dans le groupe palois, dit ne pas vouloir « gâcher » le travail d'esthétisation par des contenus qui seraient vite « démodés ».

Grégoire, 17 ans, insiste sur une autre raison. Ses changements d'avis et d'opinions sur ces questions sont trop fréquents pour qu'une publication écologique permanente soit postée sur son profil. Ce qu'il publierait ne reflèterait plus sa pensée quelques mois plus tard : « je n'ai pas d'avis ancré sur le sujet parce que je me rends compte que ça change trop vite et que je suis à côté de la plaque ». Présenter des contenus « à côté de la plaque », qui ne représentent pas son opinion n'est pas une option envisageable pour ce jeune. Il serait alors dans l'obligation de supprimer sa publication. Mélanie, 16 ans, engagée dans le groupe palois, publie rarement des contenus écologiques. Elle n'aime pas supprimer ses publications permanentes parce que cela « modifie trop souvent la structure de son profil ». Par conséquent, son travail d'esthétisation de son profil s'avère être d'autant plus important lors des suppressions de publications militantes qui n'entrent pas toujours dans les canons de beauté partagés sur le réseau. Le partage de ce type de contenus nécessiterait des mises à jour régulières du profil.

Que vient nous dire cet exemple sur le rapport des jeunes à la suppression de publication sur son profil ? D'abord, qu'elles sont significatives et qu'elles ne sont pas publiées au hasard. Tout un travail et une réflexion accompagnent la publication selon les espaces disponibles sur les profils (*stories*, *highlights* et publications permanentes). Supprimer l'une d'entre elles amène à penser les potentiels bouleversements dans l'architecture de la présentation du jeune. Enfin, ces quelques exemples montrent bien que le travail de leur *feed* s'apparente à une partie du travail réputationnel.

Finalement, les exemples de Mathilde, Beñiat, Maxime, Nolan, Grégoire ou encore de Mélanie, sont révélateurs du souci de l'image que les jeunes renvoient à leurs pairs. Cette image doit correspondre aux normes partagées sur le réseau. Si les espaces éphémères et/ou cachés

sont plus utilisés pour diffuser de l'information écologique brute, les espaces permanents sont réservés à des contenus qui pourront être rendus « beaux » selon les critères d'esthétisme partagés sur Instagram. L'architecture et l'esthétisation du profil sont des éléments significatifs pour le travail réputationnel de ces jeunes. Ils cherchent à renvoyer une identité qui soit la plus actuelle avec l'image qu'ils ont d'eux-mêmes. Pourtant leur engagement écologique aussi important soit-il, n'est pas toujours visible sur leur profil. Ce faisant, les jeunes opèrent un découpage réfléchi et minutieux de leur visibilité selon les possibilités qui s'offrent à eux. Ce travail de leur image sur Instagram participe à la gestion de leur réputation individuelle. Profil qui sera jugé et apprécié par leurs pairs, selon les normes du réseau. C'est une des conclusions de nos travaux de recherche menés dans le cadre d'un article co-écrit, quand nous expliquons que « les jeunes réaffirment un sentiment de contrôle d'une identité multiple en actualisant et en répartissant les visibilités de contenus thématiques, associés à une facette de leur personnalité »⁴⁰⁴. À force d'expériences et d'observations, ces lycéens développent des savoir-faire et une expertise sur les normes de la visibilité au sein d'Instagram. Nous entendons savoir-faire comme :

« la connaissance qu'un individu a du contexte dans lequel il agit (savoirs d'environnement) ou à sa connaissance des modes et des moyens d'action (savoirs procéduraux). Les savoir-faire, quant à eux, correspondent à la capacité à réaliser une opération à partir de savoirs procéduraux (savoir-faire formalisés), aux connaissances tacites issues de l'expérience (savoir-faire empiriques), à la capacité à interagir aisément dans un groupe social (savoir-faire relationnels) ou à la capacité d'analyser et de résoudre des problèmes (savoir-faire cognitifs) »⁴⁰⁵.

Ainsi, ces connaissances acquises dans le temps ont permis aux jeunes de diviser et structurer les espaces utilisés dans Discord. Devenus gestionnaire et responsable de leur visibilité, les ils démontrent qu'un lien fort entre visibilité et identité peut d'ores et déjà être tissé. Ce lien est composé d'enjeux réputationnels et de reconnaissance pour les lycéens : ce dernier doit avoir de jolis contenus à présenter à ses pairs, mais il souhaite tout de même exposer son engagement écologique sur Instagram, au risque de détériorer l'esthétisme de son profil. Leur logique de subjectivation (sensibiliser sur l'éthique écologique) est mise à mal par leur logique stratégique (conserver un « beau » profil sur les réseaux). La nature de ce phénomène vient discuter notre deuxième hypothèse, selon laquelle le travail réputationnel différencié peut

⁴⁰⁴ LACHANCE Jocelyn et PRZYGODA Mathias, « When identity issues are limits to ecological commitment of young activists. The case of exposing one's commitment on social networks », op.cit.

⁴⁰⁵ HILDWEIN Fabien, « Mobilisation au travail par les compétences : l'apport de l'étude des groupes activistes », *Revue Interdisciplinaire Management, Homme & Entreprise*, n°26, vol. 6, p. 52.

entraîner chez le jeune des tensions entre les normes attendues sur l'espace utilisé et l'exposition de ses idées écologiques.

Une des techniques mobilisées par ces jeunes qui aspirent à une « belle » page personnelle tout en exprimant leurs convictions plus librement est de créer un autre compte dédié à l'écologie. Ce sont des jeunes qui ne sont pas investis dans le groupe de travail « communication » de Youth For Climate, mais qui souhaitent quand même exprimer leur engagement indépendamment à travers une page individuelle. C'est une des pratiques de Paul, 15 ans et de Leslie, 17 ans, engagée dans le groupe de Pau. Le répondant explique que les jeunes peuvent « avoir des comptes différents pour des visées différentes, comme un compte perso et un compte pro où on poste des trucs d'avantage travaillés et réfléchis [sur l'écologie] ». Laurie, 15 ans, la rejoint dans cette idée de dissocier sa vie personnelle à sa vie de militante quand elle explique avoir également deux comptes sur Instagram. Sur son compte personnel qui est privé, seuls des contenus à propos de son quotidien sont présents. Elle accepte d'être suivie seulement par des personnes dont elle est proche et qui sont déjà « sensibilisées aux combats de l'écologie ». Alors que son compte dédié à son engagement est ouvert à tous et a pour but de sensibiliser les individus par des contenus très spécifiques. Par ailleurs, aucun lien n'est fait entre les deux comptes pour que les inconnus ne puissent pas savoir qui elle est. Cette multiplication des comptes permet à ces jeunes de découper leurs facettes réputationnelles et ainsi d'augmenter la gestion de leur visibilité. Dans cette logique de multicomptes, ils transfèrent à leur guise l'expression de leur engagement sur une page spécialisée.

Les jeunes interrogés nous ont décrit des pratiques et des stratégies sur leur page personnelle Instagram⁴⁰⁶. Elles sont finalement révélatrices de la manière dont ils se représentent leur(s) profil(s). Tous passent par ce questionnement : est-ce qu'ils veulent plutôt sensibiliser leurs abonnés sur leurs actions et réflexions écologiques ou présenter une partie de leur quotidien ? Comment peuvent-ils articuler ces dimensions sur leurs profils ? Si tous se situent dans des entre-deux, leurs choix en matière de visibilité dégagent des figures des jeunes. Ces modèles oscillent entre l'engagé muet qui ne publiera rien sur son profil, à l'engagé discret n'utilisant que des sous-espaces pour exprimer son engagement en passant par l'engagé multifaces que créera un autre compte consacré à l'écologie. Il y a donc là tension pour ces jeunes.

⁴⁰⁶ Découper la visibilité de son propos écologique, esthétiser son profil, supprimer des publications, multiplier ses comptes, etc.

Malgré ces techniques d'effacement de l'engagement en ligne, les jeunes rencontrés et observés sont également pris dans un questionnement plus général, plus éthique. Tom, 18 ans, résume bien cette tension qui se situe au cœur de notre deuxième hypothèse. Il trouve important de ne pas surcharger son profil de publications écologiques, mais explique que « cacher son engagement, c'est comme cacher une partie de son visage ». Les répondants se retrouvent parfois dans cette situation d'entre-deux : répondre aux normes juvéniles du « beau » profil partagé sur Instagram et la volonté d'exprimer leur engagement qui risque de détériorer ce travail d'esthétisation. Les jeunes dans ces questionnements se retrouvent précisément entre une logique de subjectivation et stratégique : il souhaite sensibiliser ses proches à des valeurs qui sont importantes avec du contenu qui pourrait dégrader l'esthétisme de son profil, et donc sa réputation. Nous pouvons même ajouter en complément de notre deuxième hypothèse que plus cette tension est forte entre ces logiques, plus le travail réputationnel sera complexe pour le jeune. En d'autres termes, plus elle sera importante, plus elle sera difficilement gérable dans les choix qu'elle implique de faire. Cette tension explique en partie pourquoi ils ne se limitent pas à ce niveau individuel d'expression de l'engagement. Une des solutions apparaît au niveau de l'expression à un niveau collectif, à travers les pages des comptes des groupes locaux de Youth For Climate.

1.2 L'échelle collective : formaliser un savoir-faire pour médiatiser l'engagement

« Il est évident que, si une équipe veut maintenir sa ligne adoptée, les équipiers doivent se comporter comme s'ils avaient accepté certaines obligations morales », Erving Goffman, *La mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi*, p. 201.

1.2.1 Du savoir-faire au « kit d'aide des réseaux sociaux ».

Les pages des groupes locaux sur les réseaux sociaux sont un moyen pour les jeunes d'exprimer leur engagement sans entacher leur compte personnel. Elles sont de véritables devantures pour le mouvement. Elles participent en grande partie à la formation des représentations partagées que le public se fait du collectif. La plupart des répondants s'accordent à dire que les pages des comptes collectifs sont aux mouvements sociaux ce que sont les vitrines pour les magasins en ville. Leur fonction est de sensibiliser le plus grand nombre. Les jeunes engagés dans Youth For Climate ont su saisir la portée médiatique de ces outils. Les publications retrouvées sont informatives et/ou préventives. Elles annoncent une future action, dénoncent l'impact d'un produit de consommation ou proposent des pratiques alternatives. Chaque groupe local a créé un salon de travail qui s'occupe de la communication.

Souvent, les membres qui gèrent ces tâches sont des jeunes qui ont acquis une certaine expertise de la visibilité sur les réseaux sociaux. Ils mettent à profil leurs compétences pour travailler l'image du mouvement. Au sein des réseaux sociaux, les jeunes utilisent tous les espaces et sous-espaces disponibles pour structurer la page. Le but étant de répondre aux normes de visibilité partagées par les internautes, afin de rendre la page la plus attrayante possible. Le travail réputationnel pour le mouvement qui est opéré par ces jeunes est extrêmement minutieux.

Comme pour les profils individuels, on retrouve l'idée de répondre aux normes du réseau utilisé. Par ailleurs, la création de la page et le partage de publication sont des pratiques réglementées. Les premiers jeunes qui ont initié le mouvement ont cadré la manière de communiquer leur engagement en ligne de manière collective. Ils ont créé une charte graphique à laquelle chaque groupe local doit répondre. Bien sûr, cette dernière a été revue et améliorée au fil du temps, mais un souhait d'unifier les manières d'exprimer l'engagement sur les réseaux sociaux était présent dès le début. Noa, 16 ans, va même jusqu'à parler « d'identité graphique ». Il explique : « en changeant de ligne graphique, ça a fait un changement dans notre identité. Mais ça à l'air de marcher, ça nous fait une identité graphique. Et notre identité graphique fait que nos visuels vont être facilement reconnaissables ». Ce terme « d'identité graphique » revêt une signification particulièrement forte. Elle réaffirme le sentiment d'appartenance au groupe et permet l'identification de ce dernier sur les scènes médiatiques grâce à des signes qui les distinguent.

Il est possible de retrouver sur le site officiel de Youth For Climate quelques conseils généraux sur la communication (comme le logo du mouvement, les couleurs dédiées, des exemples de visuels, etc.)⁴⁰⁷, mais la charte graphique détaillée se trouve dans le salon communications du groupe national et dans leur serveur Discord « La Bibliothèque ». Dans ce document intitulé « Kit d'aide aux réseaux sociaux » est expliqué pour chaque réseau utilisé comment diffuser des informations à leurs abonnés (sur Facebook, Instagram et Twitter), mais aussi comment communiquer en interne selon la plateforme (Discord, Télégram et Signal). Le but est d'améliorer au maximum « l'image publique du mouvement au titre national ou local » (phrase tirée du kit d'aide). Les jeunes ont donc opéré une formalisation du savoir-faire de la visibilité en ligne afin d'améliorer la communication faite autour du mouvement. C'est d'ailleurs une des phrases qui introduit le document qui aide les groupes locaux à gérer leur

⁴⁰⁷ <https://youthforclimate.fr/rejoindre-un-groupe-local/charte-graphique-et-logos/>

communication : « Ces conseils s'appuient sur ceux de Benjamin, responsable des réseaux sociaux de "on est prêt/il est encore temps", mais aussi et beaucoup sur l'expérience de terrain des membres de la patate communication ! ».

Ici, l'idée des auteurs Mayer Zald et John McCarthy sur la conception du mouvement social comme une entreprise peut être évoquée⁴⁰⁸. Dans leur ouvrage *Dynamics of Social Movements : Ressource Mobilisation, Social Control and Tactics*, ces sociologues parlent des mouvements sociaux comme des catalyseurs de ressources à la fois matérielles, financières, humaines ou encore symboliques pour atteindre leurs objectifs. Cela passe par la récolte de fond, par la mobilisation des réseaux, de compétences ou de stratégie pour l'action. Ces deux derniers points sont centraux dans la constitution du kit d'aide sur les réseaux sociaux. C'est en mobilisant leurs connaissances et leur savoir-faire que ces jeunes ont pu l'élaborer pour permettre la mise en place des campagnes de sensibilisation en ligne. Ces jeunes deviennent experts de la communication sur les réseaux sociaux dans leur groupe, offrant un panel de conseils techniques et stratégiques pour la visibilité du mouvement.

Pour aller plus loin sur ce phénomène, une des particularités de ce kit est ce qu'ils appellent « la base arrière comm ». Il s'agit d'un petit groupe de membres du mouvement qui doit organiser la communication pendant des journées de manifestations importantes. Nous pouvons mobiliser de nouveau les exemples de Fanny et de Victoire, cités dans le chapitre introductif, pour illustrer ce qu'est cette base de communication reculée de la manifestation. Ils sont situés en dehors de l'évènement, mais ils ont pour rôle de coordonner et de relayer les informations. Il s'agit pour ce groupe de gérer les différents réseaux sociaux en même temps (Instagram, Facebook et Twitter). Les acteurs de cette base se retrouvent sur une discussion créée sur Télégram et sont en lien avec les « média-activistes » qui sont des jeunes présents sur le lieu de l'action pour fournir des photos, des vidéos et des informations en temps réel. Ils sont aussi en relation avec d'autres jeunes qui rédigent les tweets pour alimenter ce réseau particulièrement exigeant sur l'apport en informations spontanées pendant une manifestation. À tel point que certains tweets sont prérédigés. Sur cette conversation Télégram les règles y sont très strictes : « on y passe les infos on n'y discute pas » et chacun à un rôle précis : « les personnes qui sont sur le terrain envoient le contenu, les personnes derrière leurs ordinateurs/smartphones mettent en forme les informations qui arrivent en fonction de leur RS, puis le publie avec un minimum d'approbation du groupe de la base arrière comm » (citations

⁴⁰⁸ ZALD Mayer et MCCARTHY John, *Dynamics of Social Movements : Ressource Mobilisation, Social Control and Tactics*, Boston, Little Brown and Co, 1979.

tirées du kit d'aide). L'efficacité communicationnelle est l'enjeu de cette technique de communication pour ces experts juvéniles de la visibilité sur les réseaux sociaux.

Cette articulation des tâches de travail a pour but l'autonarration ainsi que l'automédiatisation de l'évènement en cours. Le concept de *transmedia stotyelling* d'Henri Jenkins se retrouve ici⁴⁰⁹. En effet, les jeunes des Youth For Climate cherchent bien à se raconter en tant que mouvement à travers leurs actions par le biais d'espaces numériques médiatiques. Le kit d'aide précise que la première étape de cet autorécit est un « un Tweet introductif qui donne les infos essentielles de la mobilisation, puis sous ce même tweet vous commentez votre propre tweet en racontant au fur et à mesure ce qui se passe, ce qui est pertinent de montrer selon la ligne de com dont vous aurez décidé ». Nous pouvons voir une illustration ci-dessous lors du blocage du siège de Black Rock en février 2020. C'est le compte Twitter de Youth For Climate Paris qui enclenche le premier tweet avant de répondre à ses propres tweets :



⁴⁰⁹ JENKINS Henry, « Transmedia Storytelling. Moving characters from books to films to video games can make them stronger and more compelling », op.cit.

Au sein de ces bases arrière de communication, tout est très ritualisé et cadré. Chacun à un poste et intervient à des moments très précis afin de garantir le maximum de succès sur la communication de l'action. La constitution de ces bases demande une connaissance aigüe des réseaux sociaux, mais aussi une capacité à articuler leurs utilisations. Diviser avec efficacité les tâches de travail selon les possibilités offertes par les différents réseaux est le signe d'un certain savoir-faire. Savoir-faire formalisés dans un document et mis en pratique pour créer ces bases. D'une bonne base va dépendre la qualité d'une communication lors d'une action. Ainsi, elle est constitutive du travail réputationnel des jeunes pour l'image du mouvement. Ces savoir-faire sont mis au service du mouvement afin d'optimiser ses futures évaluations. L'efficacité de la communication sera alors décisive lors d'un évènement.

C'est alors dans ce type d'engagement, par le partage de savoirs et la mise à disposition de leurs ressources sur les pages collectives que les jeunes peuvent sortir de la tension entre volonté de sensibiliser autrui aux valeurs écologiques et refus de publier des contenus engagés sur leur page personnelle. Ainsi le jeune sera reconnu comme engagé dans le groupe par ses pairs. Sa réputation de militant sera validée et partagée uniquement dans son cercle de Youth For Climate, tout en pouvant sensibiliser d'autres cercles plus larges en ligne. Ici, notre deuxième hypothèse peut être complétée avec cette solution pour le jeune qui peut sortir, au moins temporairement, de cette tension autour de son travail réputationnel d'engagé par l'utilisation de la page collective. Davantage de connaissances amènent les jeunes à gérer la réputation du mouvement selon le réseau utilisé. Nous décrirons dans la suite de cette partie les techniques utilisées d'abord pour Instagram, puis pour Twitter et Facebook.

1.2.2 Instagram et le travail visuel des jeunes

Instagram est le réseau dans lequel sont investis énormément d'efforts en termes de communication chez les jeunes de Youth For Climate. C'est souvent une plateforme que nos répondants utilisent depuis un certain temps pour leurs loisirs et leurs échanges quotidiens. Au moment de la création du collectif en 2019, nombre d'entre eux ont mis leurs connaissances au service du mouvement. Un exemple parmi d'autres est celui de Mélanie, 16 ans, qui explique être devenu responsable de la communication de son groupe local. En mettant à contribution ses compétences sur Instagram pour le groupe, elle a participé à cette catégorisation des différents savoirs de la visibilité sur le réseau. Ces codes, une fois acquis, sont constitutifs du travail sur la réputation du mouvement : plus ils seront maîtrisés, plus la page du collectif

augmentera ses chances d'une communication efficace et valorisante. Prenons trois exemples détaillés par Mélanie.

D'abord, il y a l'augmentation des abonnés sur un compte. Lors de l'entretien, cette jeune a avoué avoir utilisé une méthode pour son compte personnel. Elle décrit la manière dont elle a utilisé ce processus afin de créer la page de son groupe local au début du mouvement :

« Répondante : Il y a une technique pour gagner des followers assez facilement. Avant de faire une des premières marches avec Youth For Climate, je devais m'occuper de créer le groupe sur Insta et récupérer un maximum de followers. Et pour ça j'ai créé le compte et j'ai commencé regarder les pages connues de l'écologie en France et après je me suis mis à suivre leurs abonnés avec le compte de cette page. Comme ça eux voyaient qu'une nouvelle page sur l'écologie les suivait, ils vont la voir, lisent la bio rapidement et *scroll* un peu le *feed*. C'est déjà bien pour la visibilité et je ne sais pas je dirais que presque un compte sur deux que j'ai suivi avec la page m'a suivi en retour. Donc ça peut aller vite si on connaît les bonnes pages où récupérer des gens. Après j'y pense je ne sais pas si je dois le dire maintenant, mais j'ai dû préparer un petit *feed* avec quelques publications au début, ou je n'avais presque pas de *like*, mais c'était pour montrer que la page existait et qu'elle était active. Et une fois que ça s'est lancé un peu là, j'ai commencé à publier un peu plus.

Intervieweur : OK, c'est-à-dire tu publiais un peu plus ?

Répondante : En fait j'avais préparé aussi des publi à l'avance pour rythmer la page une fois que j'avais assez d'abonnés. Genre j'avais toujours 3 ou 4 publications d'avance que je préparais quand j'avais du temps pour ne pas être prise au dépourvu, j'essayais de mettre une publi par jour le temps que l'évènement soit passé du coup il ne fallait pas que je sois prise par le temps avec les cours au lycée et tout à côté » (Mélanie, 16 ans).

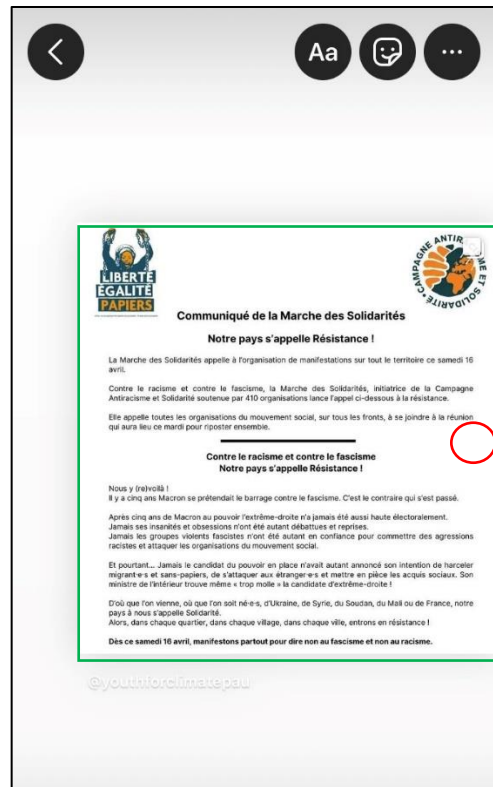
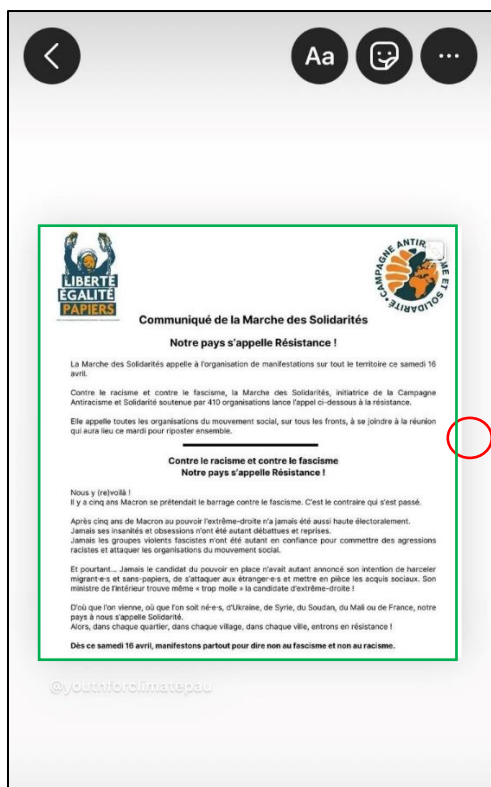
Dans son récit, cette jeune engagée raconte les débuts de la page collective de son groupe local. D'office, en la créant, elle applique une méthode particulière afin de faire remarquer sa présence sur le réseau et plus spécifiquement dans des cercles d'individus déjà sensibilisés à l'écologie. Pour cela, elle se rend sur la liste d'abonnés d'autres comptes populaires pour leur faire une demande individuelle d'abonnement et par conséquent signaler l'existence de sa page. Pour anticiper les futures visites de ces personnes, Mélanie avait préparé une courte description présentant le mouvement ainsi que quelques publications déjà présentes sur le fil d'actualité du compte. Cette anticipation servait à montrer que même si le mouvement était récent, il était déjà actif et publiait des contenus. À ce propos, cette gestionnaire de la visibilité avait également prévu une réserve de publication pour ne pas « être prise au dépourvu » dans les moments où le collectif serait dans une période de creux au niveau de leurs actions. Finalement, ces techniques se sont révélées fructueuses puisqu'elles ont permis de faire gagner des abonnés et donc de la visibilité à la page de son groupe local.

Une autre connaissance acquise sur ce réseau par cette jeune est l'heure de publication pour maximiser le nombre de personnes atteintes par le contenu :

« c'est bien de le faire le soir, mais ça je ne l'ai vu nulle part, c'est à force de publier j'ai remarqué que si tu la postes le soir tu auras plus de visibilité et j'ai l'impression que c'est de plus en plus tard tu vois. Vers 21 h c'est bien, j'en ai déduit que peut être les gens vers cette heure-là les gens sont sur leur canapé en train de regarder une série ou sur leur téléphone alors qu'à 15 h les gens sont au boulot. Je ne suis pas sûre, mais bon » (Mélanie, 16 ans).

À force de publier sur son compte personnel, cette répondante a trouvé les « bonnes heures » pour optimiser la visibilité de ses publications. En se mettant à la place de ses abonnés, Mélanie imagine leur mode de vie et repère le moment où ils utiliseraient potentiellement le plus Instagram. De là, elle publie ses photos afin que ces derniers aient le plus de chance de tomber dessus. Sans être certaine d'avoir des explications valables qui justifient le succès de cette technique, la répondante confirme avoir malgré tout trouvé les heures les plus efficaces en termes de visibilité. Enfin, Mélanie raconte une dernière ruse qu'elle a découverte quand elle consultait les *stories* des personnes qu'elle suit sur Instagram. Il s'agit d'amener l'internaute de manière subtile sur une publication qui est en *story*. Elle raconte :

« quand tu fais une publication tu vas la partager en *story* pour qu'elle soit plus visible et après les gens peuvent cliquer sur la publication que tu as partagée en *story* pour se rendre sur la publi. Mais souvent les gens ne cliquent pas sur la publication à part si c'est une photo très belle et qu'ils ont envie de la voir plus en détail. Aujourd'hui les gens défilent les *stories* hyper vite et ils ne prennent pas le temps de regarder quand c'est un contenu avec du texte, sauf s'ils sont vraiment intéressés par le thème (...) En gros tu mets ta publication en *story* et tu fais en sorte qu'elle soit sur la droite de l'écran et que quand ils cliquent sur la droite pour passer d'une *story* à une autre. En fait au lieu de faire défiler ta *story* ça va te faire cliquer sur la publication qui est dedans et ça va te couper quand tu *scroll* les *stories*. Et là Instagram te propose de te rendre sur la publication. Du coup après tu te dis que tu vas aller la voir maintenant que tu es stoppé » (Mélanie, 16 ans).



La capture d'écran de gauche est le placement par défaut d'un contenu que l'on veut publier en *story* sur Instagram. À droite, il s'agit de l'astuce de la jeune répondante. La publication en question est un exemple que nous avons reproduit après la démonstration de Mélanie. C'est un communiqué pour la marche des Solidarités proposé par Youth For Climate. Selon les critères d'esthétisme des répondants, cette publication n'est pas attrayante (peu de couleur et beaucoup de texte) et aurait donc toutes les raisons pour ne pas être consultée par un internaute qui regarde les *stories* de ses abonnés. L'encadré vert représente la délimitation de la publication sur laquelle il faut cliquer pour y avoir accès. Le rond rouge est, selon notre répondante, l'endroit où appuient les internautes pour passer les *stories*. En déplaçant de quelques centimètres la publication, l'internaute ne se rendra pas compte de cette subtilité jusqu'au moment où il cliquera sur la publication sans le vouloir. À cet effet, il sera stoppé dans le visionnage des *stories* et un lien lui sera proposé pour se rendre sur ledit contenu. Après nous avoir montré cette astuce sur son téléphone, la répondante explique que c'est une manière de suggérer voire de contraindre les abonnés de prendre le temps de consulter la publication. En remarquant une subtilité dans la manière de passer d'une *story* à une autre sur ce réseau, cette jeune vient stopper un mouvement répétitif pour interpeller l'internaute. Même si l'efficacité de cette technique reste relative (il n'est pas sûr que chaque internaute qui est stoppé prenne le temps de se rendre sur la publication), il faut reconnaître le degré d'observation et de fine

maîtrise nécessaire afin de comprendre ce mécanisme quand on réussit à le mettre en place après l'avoir « subi ».

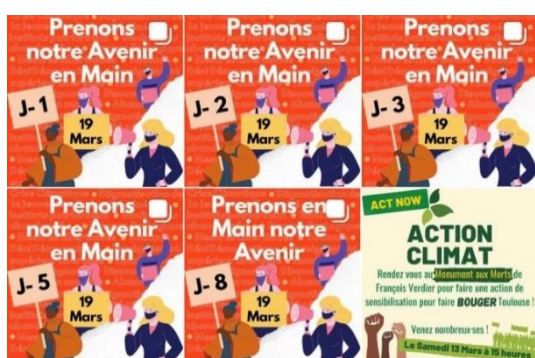
Ces trois exemples sont les garants d'un certain savoir-faire chez nos répondants. La compréhension des mécanismes de ce réseau par son utilisation permet aux jeunes engagés d'accéder à des connaissances et de mettre en place des stratégies pour gagner en visibilité. En somme, Mélanie partage son expertise à son groupe local afin de leur faire jouir d'une meilleure autopromotion. Elle transfère donc des compétences acquises lors de son travail réputationnel individuel que le groupe reprendra pour créer un document. Ce dernier contribuera à la formation des autres membres. Ici, la répondante dans son expérience de l'engagement se situe entre la logique utilitaire (gagner en abonnés) et celle d'intégration (intégrer de nouveaux membres et faire partager ses connaissances aux autres membres déjà engagés). Nous retrouvons ici une forme de solidarité entre les jeunes du mouvement sur le savoir-faire de la visibilité. Les principales compétences présentes dans le document de Youth For Climate tournent autour du repérage des publics sur le réseau (quelle tranche d'âge toucher ?), les tendances qui s'y manifestent (qu'est-ce qui est tendance sur le réseau ?), les codes qui y sont partagés (qu'est-ce qu'on y publie et comment ?) et l'utilisation quotidienne des internautes (comment sont investis les espaces ?). Les techniques de communication sont alors établies dans ce document pour que les groupes locaux travaillent de manière efficace leur réputation et qu'ils soient harmonisés entre eux.

Le réseau social qui demande le plus d'effort sur la gestion de sa réputation est Instagram selon nos répondants. En plus d'interagir avec les internautes, l'aspect visuel est l'élément le plus à développer par rapport aux autres plateformes. L'enjeu est tel qu'un des répondants, Hugo, 16 ans, explique avoir fait appel à une agence de communication pour les aider à gérer au mieux leur compte. Malgré ces difficultés, c'est aussi un des réseaux que les répondants ont l'impression de mieux maîtriser. Clémentine, 17 ans explique qu'au vu de son âge, elle « l'utilise beaucoup », elle sait « comment il marche » et qu'elle sait « l'utiliser correctement ». Elle ajoute que les membres de son groupe local ont fait le choix de créer un compte public professionnel. C'est une fonctionnalité sur Instagram qui permet d'avoir de nombreuses statistiques sur sa visibilité. Ce calculateur est un outil idéal pour les internautes qui cherchent à optimiser leur réputation en ligne. Clémentine explique que grâce à cela, elle :

« peut voir à quelle heure publier pour avoir le maximum de visibilité, donc vers 18 h-20 h, c'est là où nos abonnés sont le plus actifs. Donc on regarde ce genre de choses oui pour avoir le plus de visibilité. Ça nous est donné par Instagram en fait. Et on l'utilise beaucoup, ça nous permet de regarder quand on a

le plus d'attractivité, comment on fait pour avoir plus de visibilité, donc ça nous aide. Donc on s'adapte pour avoir le plus de visibilité » (Clémentine, 17 ans).

Cet outil fournit des informations qui peuvent orienter les choix en termes de visibilité des responsables de la communication des pages collectives. L'heure de publication et l'attractivité sont deux éléments faisant partie d'un ensemble de techniques de communication associé à ce réseau. Ces techniques regroupent à la fois un travail sur l'architecture du profil, mais aussi sur la manière de faire passer les informations. Un travail de forme et de fond donc. Pour la forme, l'agencement des différentes publications est un des éléments étudiés par les jeunes. Il n'est jamais aléatoire. Les publications suivent un ordre précis afin donner une vue d'ensemble agréable à observer et qu'il y ait de la cohérence au fur et à mesure des contenus.



Nous pouvons mobiliser quelques exemples pour illustrer notre propos.

Dans le cas de gauche, un des groupes locaux utilise chaque publication comme un décompte pour annoncer une manifestation. C'est une manière à la fois d'entretenir son profil tout en sensibilisant les internautes sur l'arrivée d'un évènement.

Dans un autre exemple à droite, le groupe national a utilisé les lignes verticales du profil. En défilant sur la page, l'internaute peut voir ce travail d'ensemble. Les jeunes ont découpé un arbre en plusieurs publications thématiques. On y retrouve l'écologie, l'écologie décoloniale, le féminisme, la démocratie, les minorités sexuelles, la justice sociale et l'anti-vandalisme. Dans chacune d'entre elles, plusieurs informations sont disponibles avec un court texte explicatif selon le sujet évoqué. Le but étant ici de sensibiliser leurs abonnés sur l'importance de l'intersectionnalité des luttes contemporaines. De nombreux autres exemples d'agencement d'une page existent et sont expérimentés par les groupes locaux. On y retrouve par exemple les publications thématiques en damier, en puzzle, celles coordonnées par couleurs ou encore par les bordures des photos. En somme, nous retrouvons cette idée d'harmoniser le profil afin de répondre aux attentes des jeunes qui utilisent Instagram. C'est un élément qui participe à leur travail réputationnel en tant que collectif. Lorsque cet aménagement n'est plus d'actualité ou qu'il devient trop complexe à gérer avec l'apparition de nouveaux contenus, les modérateurs des pages suppriment et archivent l'aménagement. Cela leur permet de



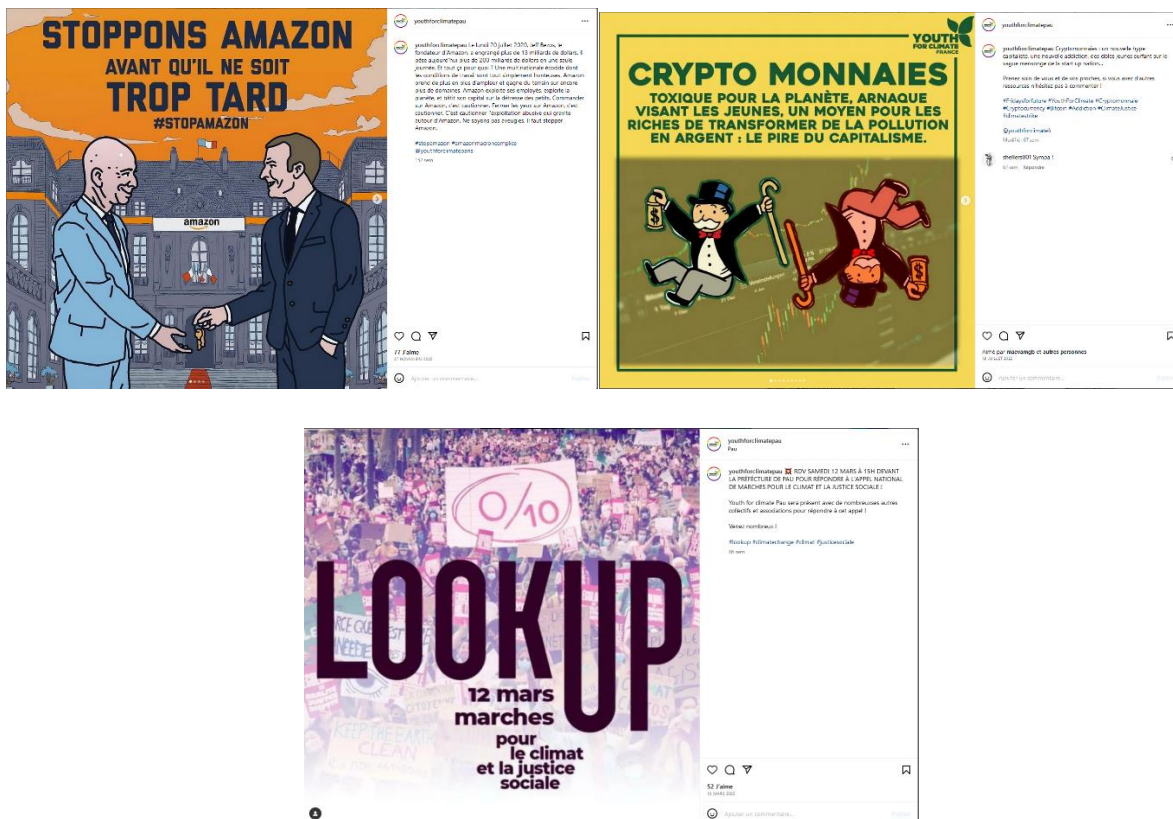
garder une trace de leur production tout en « nettoyant le fil d'actu du groupe » toujours dans le but d'esthétiser la page, selon Léonie, 15 ans, engagée dans le groupe palois.

Au niveau du travail de fond des publications, d'autres paramètres sont à prendre en compte afin de comprendre comment les jeunes gèrent la réputation du mouvement sur Instagram. Le visuel est la première étape de réflexion. Il leur faut choisir les bonnes couleurs, trouver les bons contours, trouver un bon logiciel de retouche photographique qui ne propose pas des filtres « hasbeen » (Mélanie, 16 ans), rester dans une forme de sobriété ou encore ne pas inclure trop d'écriture (au moins dans la première photo de la publication). Tom, 18 ans, nous parle des « mauvais comptes » qui ont des publications « avec beaucoup trop de texte », ce qui n'attire pas les jeunes sur Instagram. L'arbre découpé en plusieurs publications est un exemple de contenus travaillé sur le réseau. En somme, il leur faut « épurer la publication pour qu'elle soit plus propre » (Mélanie, 16 ans). Ils doivent s'adapter aux tendances du moment sur Instagram pour esthétiser au maximum les données qu'ils présentent. Elle doit être à la fois compréhensible, intelligible par tous, mais elle doit aussi garder sa dimension scientifique et/ou informationnelle. Cette double exigence met les jeunes en situation de dilemme. Comment faire d'une donnée brute un contenu attrayant sans pour autant la déformer ? Notre récente recherche a démontré que si certains tenaient à conserver la teneur scientifique et/ou informationnelle aux dépens de la qualité de la publication, d'autres n'hésitaient pas à modifier la donnée pour l'embellir⁴¹⁰. Cette tension traverse les jeunes engagés qui ont le sentiment d'être responsables de diffuser et de vulgariser ces savoirs scientifiques et/ou informationnels écologiques. Ainsi, ils construisent leur image à la frontière de l'esthétisme idéal et la donnée scientifique brute, où chaque publication oscille vers l'un ou l'autre.

Une autre caractéristique fondamentale qui est revenue dans le discours de nos répondants sur les contenus publiés est la volonté de renvoyer une image « cool » du militantisme écologique dans Youth For Climate. Il faut que l'engagement soit vu comme du « plaisir », selon Maé, 17 ans, engagé dans le groupe basque. Il continue en précisant qu'ils essayent « de donner une image de l'écologie où ce n'est pas juste un truc chiant avec que des mauvaises nouvelles ou des mesures qui font chier ». Derrière ces expressions se cachent des efforts pour transmettre cette image particulière. L'humour et le sarcasme sont notamment des lignes communicationnelles utilisées par ces créateurs de contenus. Justin, 18 ans, affirme utiliser régulièrement des blagues sarcastiques et de la légèreté lorsqu'il élabore une publication

⁴¹⁰ LACHANCE Jocelyn et PRZYGODA Mathias, « Scientific Data in the Ecological Commitment of Young People in the Digital Age », op.cit.

pour son groupe local. Il précise son explication et dit s'être inspiré des « tweets des grosses organisations, comme Green Peace, parce que souvent c'est par la blague qu'ils arrivent le mieux à accrocher ». Marie, 16 ans, explique qu'elle partage cette façon de faire. Elle récupère la méthode de Netflix qui « lancent beaucoup de vanes pour faire leur comm ». Enfin, Fanny, 17 ans, parle des campagnes de sensibilisations écologiques avec des adultes qui « faisaient de l'humour ou qu'ils avaient un charisme » qui faisait que les jeunes « les trouvaient cool » et portaient rapidement de « l'intérêt à ce qu'ils disaient ». De ce fait, lorsque cette répondante prévoit de créer des contenus elle se réfère à ces expériences qui se sont démontrées efficaces pour elle et ses amis. Voici quelques exemples de ces publications humoristiques récupérées sur le compte Instagram de Youth For Climate Pau :



Sur l'image en haut à gauche, nous reconnaissons le chef de l'entreprise d'Amazon Jeff Bezos récupérant les clés du palais de l'Élysée, alors dans les mains du président français Emmanuel Macron. Une banderole aux couleurs et avec l'écriteau « Amazon » y recouvre le palais. L'objectif étant ici de dénoncer l'inaction de l'État français face à la prise de pouvoir croissante de cette multinationale, devenant plus puissante que certaines nations. Sur l'image d'en haut à droite, nous retrouvons l'iconique mascotte du jeu Monopoly Uncle Pennybags, dont le principe est de gagner du capital économique face les autres joueurs. Les jeunes militants dénoncent à travers cette publication les risques liés aux cryptomonnaies en termes

d'enrichissement des individus déjà devenu riche par la financiarisation des marchés économiques. Enfin, sur l'image d'en bas, les jeunes de Youth For Climate ont utilisé une partie du titre du film « Don't look up », narrant le dénie de la population quant à deux astronautes lanceurs d'alerte sur une fin du monde proche par le crash d'astéroïde. Il s'agissait ici de prévenir les abonnés du mouvement sur Instagram qu'il fallait « regarder en haut » pour comprendre que si rien ne changeait, l'effondrement de notre société allait arriver.

L'humour, le sarcasme et le détournement de contenu sont des éléments efficaces en termes de communication pour les jeunes engagés, que cela se fasse en ligne ou hors ligne. Ils sont des outils utilisés et partagés dans différents groupes locaux afin de renvoyer une image « à la cool » et détendue du mouvement. Ils sont des clés pour le travail réputationnel du mouvement. Les producteurs de ce type de message montrent encore que certains engagés deviennent des experts en termes de production et de diffusion de contenu⁴¹¹.

Par ailleurs, Fanny nous précise que d'autres interventions auxquelles elle avait assisté et qui étaient animées par des adultes pouvaient s'avérer de moins bonne qualité. Cela en raison de la portée moralisatrice de leur discours envers les jeunes. C'est une caractéristique qu'elle retrouve aussi dans de nombreux *posts* en ligne sur l'écologique. Elle développe : « c'étaient des trucs dits par des adultes très moralisateurs et pas éducatifs. C'était fait presque pour nous gronder ou nous menacer, ça pouvait être fait sous un ton menaçant et donc on se disait "lui il est chiant je ne vais pas l'écouter" ». En opposition, elle compare la manière de communiquer de Youth For Climate avant qu'elle ne prenne ses distances avec le groupe. Elle explique qu'elle « était faite par des jeunes pour des jeunes » et elle trouvait « que le truc était bien fait. On voyait que ce n'était pas des trucs faits par et pour les adultes ». D'autres répondants partagent cette opinion et ne souhaitent pas tenir ce type de discours sermonneur, associé à l'adulte moralisateur. Beaucoup ont expliqué ne pas vouloir être trop culpabilisateurs et/ou alarmistes dans les publications sur les pages collectives. Justin rejoint Fanny quand il raconte que « les gens ont en marre des tweets fâchés du style "la planète s'effondre" ». Ils ne veulent pas ancrer leur discours dans une peur latente à propos de l'écologie qu'ils retrouvent en ligne. Pour eux, c'est à la fois l'occasion de se distinguer des autres figures médiatiques qui surfent sur ces vagues d'inquiétudes, mais aussi une possibilité de renverser le paradigme de la sensibilisation écologique. Ils ne cherchent plus à présenter systématiquement les problèmes.

⁴¹¹ ZALD Mayer et MCCARTHY John, *Dynamics of Social Movements : Ressource Mobilisation, Social Control and Tactics*, op.cit.

Les engagés veulent proposer des solutions et donner de l'espoir. Adrien, 17 ans, à un discours réflexif sur ces questions. Pour lui, il faut :

« donner de l'espoir, essayer de montrer un nouveau visage de ce que pourrait être la société et des nouvelles aspirations que peut avoir la jeunesse. Pour moi c'est très important, ça rentre dans l'univers collectif, dans l'imaginaire qui est très important pour avoir l'adhésion des gens. On est dans un système aujourd'hui où tout le monde dit que c'est de la merde, mais on n'a pas de porte de sortie et tant que personne ne la crée en essayant de créer un imaginaire bah personne n'essayera de changer les choses » (Adrien, 17 ans).

Donner de l'espoir par la création d'un nouvel imaginaire commun. Tel est l'objectif de ce jeune à travers la communication de son groupe local. Son sentiment de responsabilité en tant que médiateur des enjeux environnementaux est si fort dans son discours qu'il se sent être l'instigateur de ce projet de changement de représentation collective. Pour illustrer ce renversement de paradigme de la sensibilisation, appuyons-nous sur la publication du groupe local basque lors des incendies en Australie en août 2019. À cette période les hashtags « #PrayForAustralia » étaient une tendance sur les réseaux sociaux. Au niveau de sa communication, le groupe a choisi de barrer le hashtag créé en soutien à l'Australie et de le remplacer par « #ActForAustralia ». Une cagnotte solidaire en ligne avait été activée pour reverser les fonds à des organismes d'aides humanitaires. Ce choix illustre la volonté de ne pas être passif face aux catastrophes climatiques par le soutien symbolique d'une « prière » pour les habitants du pays. Le but est d'agir, de proposer des solutions et de donner de l'espoir concrètement en envoyant une aide financière. Cette cassure entre sensibilisation « passive » et engagement « actif » est un renversement dans l'image du mouvement renvoyée par les jeunes. Ci-dessous l'exemple en question de cette campagne de communication :



Montrer qu'il y a de l'espoir est une ligne directrice de leur communication. Il faut qu'ils donnent une représentation « ultra positive de l'écologie » (Maé, 17 ans), qu'ils prônent une « écologie positive » (Claire, 16 ans, engagée dans le groupe bordelais) et qu'ils sortent d'une vision catastrophique de l'environnement. Bien sûr, tous ne sont pas en accord avec cette politique. Certains jeunes engagés souhaitent établir une communication plus « choc » plus « angoissante et inquiétante » comme Éva, 17 ans, engagée dans le groupe palois. Alexandre, 16 ans, explique justement qu'il est un des rares dans son groupe à raisonner les autres sur ce type de communication. Il témoigne :

« on est tous d'accord avec les stratégies de visibilité et je suis souvent dans l'avis contradictoire des choses parce que je me mets plus à la place des gens. Sur notre groupe de discussion c'est souvent moi qui dis non. Je trouve qu'ils sont un peu radicaux donc des fois je leur dis qu'il faut se calmer parce que le but c'est d'aller avec les gens et pas contre les gens » (Alexandre, 16 ans).

Cet effort réflexif de se mettre à la place de l'autre montre la volonté du jeune à être dans la pédagogie plutôt que dans la provocation. La justification donnée par Alexandre est que la provocation va occasionner des débats houleux et des confrontations violentes sur leur page Instagram. Selon lui, ces échanges agités ne donneront rien de bon pour dans leur travail réputationnel. Grégoire, 17 ans, le rejoint et affirme qu'il « faut y aller en douceur quoi parce qu'on voit trop de colère sur les réseaux sociaux sur les *posts* sur l'écologie. C'est sûr que si on

s'intéresse à l'écologie, on a tous des coups de blues ou l'envie de crier sur les autres, mais ça ne fait pas avancer les choses ».

Une des techniques pour éviter d'occasionner des échanges conflictuels à la suite d'une publication est que les jeunes apolitisent au maximum les contenus diffusés sur les pages collectives. Cela pour ne pas « braquer » les internautes et pour éviter que l'échange dévie sur d'autres thématiques comme l'explique Bixente, 17 ans, engagé dans le groupe basque. Il affirme mettre « des garde-fous pour être sûr de pas faire de scandale. Par exemple il faut qu'on soit apolitique (...) on n'est pas censé exprimer nos opinions politiques. Il faut être aussi neutre dans ce qu'on dit, donc je ne peux pas tout me permettre sur le compte (...) pour pas que les gens se rebellent ». La neutralité politique est mise en avant par les groupes locaux afin que leurs abonnés ne se divisent pas autour d'autres désaccords. Elle permet ainsi une cohésion entre ceux qui suivent la page ainsi qu'une meilleure compréhension des enjeux environnementaux, selon Adrien, 17 ans.

Malgré cet ensemble de techniques qui optimise leur image en ligne et préserve le travail sur leur réputation, il arrive que des interactions soient plus conflictuelles que d'autres. Mais il s'avère que même dans ce type de situation, les jeunes sont formés pour réagir de sorte à ne pas dégrader leur image. Ce sont les consignes qu'appliquent les responsables de la communication des groupes locaux : pas de réaction désobligeante sous le nom du collectif. Ils doivent mettre de côté leur ressenti personnel lorsqu'ils prennent la parole avec le compte du groupe pour répondre à un commentaire déplacé. Morgan, 15 ans, détaille cet aspect :

« c'est important de ne pas répondre méchamment y'a quand même l'idée de se donner une bonne image, d'être crédible en tant qu'écologiste. On ne peut pas insulter les gens ou les envoyer chier ça détruirait un peu notre image d'agir comme ça. On prend le temps de répondre avec bienveillance, avec patience même si ça nous fait chier. C'est un mal pour un bien. On ne peut pas se permettre de chier sur les gens, ça entacherait nos luttes » (Morgan, 15 ans).

L'ampleur et la portée des réponses ne sont pas les mêmes selon le pseudo sous lequel le jeune s'exprime, collectif ou individuel. Au nom de la cause, du temps passé à travailler l'image du mouvement et des luttes pour lesquelles ils sont engagés, ce répondant explique ne pas pouvoir dire ce qu'il veut quand il parle au nom du groupe. Ce qu'il nous dit implicitement, c'est que si le reste de leurs abonnés tombent sur un échange où le collectif répond de manière agressive ils risquent d'être choqués et ils formuleront un ensemble d'avis négatifs sur le groupe. Ainsi, la nature de ce phénomène dégraderait la réputation du mouvement. Il provoquerait aussi une potentielle perte d'abonnés qui serait suivie d'une perte de visibilité pour

la page du collectif. Nous pouvons même imaginer que la dépréciation du mouvement se répercute au niveau national, dans le cas où l'échange serait fortement médiatisé. Plus encore, dans cette escalade de propos violents entre engagés et abonnés, il réside le risque que les espaces d'échanges ouverts à tous ressemblent davantage à un ensemble de propos disparates, isolés, dissous, désagrégés qui font abstraction du débat écologique. Ainsi, les groupes locaux doivent répondre à l'injonction du respect de leurs abonnés même dans le cas où ce n'est pas réciproque. Faire preuve de diplomatie en étant bienveillant et patient est essentiel pour le travail réputationnel du groupe afin d'éviter la dégradation de leur image.

Cette citation montre à quel point la parole du collectif est constitutive de la réputation du mouvement. Elle représente une entité à laquelle les internautes pourraient s'attaquer. La nécessité de lisser les interactions dans un échange en ligne devient un enjeu central. Ainsi, les détenteurs des codes des comptes sur les réseaux sociaux sont dotés d'importantes responsabilités. Chaque groupe local désigne plusieurs jeunes pour cette gestion afin que plusieurs avis soient donnés avant la publication d'un contenu, d'un message ou encore d'un commentaire. Cette méthode améliore le travail sur la réputation du collectif puisqu'au moins deux regards seront concernés sur les activités de la page. Elle permet aussi de partager les droits de cette dernière afin d'éviter la centralisation de ce pouvoir au niveau d'un jeune. Cela amoindrit les risques de conflits entre les gestionnaires de la page et leurs abonnés. Le discours de Nicolas, 15 ans, est révélateur de cet enjeu. Quand nous lui demandons s'il a les mots de passe de la page Instagram de son groupe local, il explique son raisonnement :

« Les codes c'est Clémentine, Hugo et François qui les ont. Mais moi je ne les veux pas parce que d'un je sais que je vais faire une couille et que je vais dire de la merde. De deux ça me donnerait trop de responsabilités et j'adore trop la responsabilité donc je sais que psychologiquement ça n'ira pas, je ferai une connerie à un moment. Il y a forcément un moment où... je peux être très très impulsif. Autant il y a des moments où je peux garder mon calme, mon sang-froid, mais quand je monte je pars vite et là je peux faire des conneries que je ne peux même pas imaginer. C'est pour ça que je ne veux pas les codes d'Instagram » (Nicolas, 15 ans).

Malgré son attrait pour les responsabilités, ce jeune refuse d'avoir les codes afin de ne pas gâcher le travail réputationnel réalisé en amont par ses pairs pour le collectif. C'est finalement une barrière contre lui-même qu'il s'impose pour que les efforts des autres ne soient pas vains. La tension dans laquelle il se situe lui fait hiérarchiser ses priorités. Les jeunes responsables de la communication dans les groupes locaux sont investis d'une tâche primordiale dans le travail réputationnel du mouvement. Ce sont eux qui créent les contenus médiatisés de toutes pièces. Ils doivent retenir l'attention de leurs abonnés en proposant des publications, sans

pour autant entrer dans quelconques conflits avec leurs abonnés. Ces « gardiens » de la réputation peuvent compter sur le kit d'aide aux réseaux sociaux pour se former et apprendre à répondre calmement. Il est écrit de façon claire à propos des commentaires virulents qu'ils peuvent recevoir qu'il : « ne faut pas leur répondre automatiquement, ne pas se laisser emporter par une envie fouguese de les faire taire et de rétablir votre/notre vérité, surtout en tant que Youth for Climate “...” ou Friday for future “...”, etc. Évitez un maximum d'impliquer votre page puisque votre réponse ne sera pas les pensées de votre groupe local et pourrait lui porter préjudice... ». La consigne est claire pour les jeunes responsables de la communication dans les groupes locaux : prendre en compte les enjeux au niveau de la réputation du collectif.

Il faut que ces publications « donnent envie de s'y arrêter, attirent l'œil et soient agréables à voir », selon Mia, 17 ans, engagée dans le groupe basque, mais aussi que le groupe impulse une ambiance conviviale et respectueuse. Ceci implique un certain niveau de cohérence et d'unicité dans la disposition des contenus ainsi qu'un choix dans les responsables de la gestion des pages. Dans ce « contexte d'autopromotion généralisé »⁴¹², les salons de travail sur la communication doivent respecter à la fois l'injonction d'attractivité des contenus et celle de lisser les interactions qui en découlent. La forme et le fond des publications deviennent des responsabilités dont les jeunes doivent se saisir. Ils sont les garants de ce que l'on pourrait nommer la fabrique de l'attention et des réputations. Cette idée augmente notre première hypothèse quant à l'hétérogénéité des espaces utilisés et aux travaux réputationnels différenciés qui y sont associés, dans la mesure où des codes très précis doivent s'acquérir par les jeunes avant l'utilisation de l'espace en question. Sur Instagram sont demandé par exemple, une harmonie visuelle agréable, une mobilisation de l'humour dans les contenus, une vision positive de l'écologie, de faire preuve de pédagogie ou encore d'éviter le conflit.

Ainsi, le jeune qui fait l'expérience de l'engagement écologique dans Youth For Climate se retrouve dans une nouvelle tension. Lorsqu'il était tiraillé entre sa logique stratégique (préserver l'esthétisme de son profil sans publier de contenu écologique) et sa logique de subjectivation (vouloir sensibiliser ses pairs aux valeurs écologiques) avant que son engagement lui offre une sortie de ce dilemme (travailler les contenus pour les pages collectives pour sensibiliser d'autres individus à l'écologie), il semblerait qu'une nouvelle tension naisse. En effet, le jeune qui est maintenant engagé dans Youth For Climate doit respecter les codes et normes des réseaux sociaux utilisés par le mouvement afin de lui faire gagner de la visibilité et

⁴¹² BEUSCART Jean-Samuel, « Sociabilité en ligne, notoriété virtuelle et carrière artistique. Les usages de MySpace par les musiciens autoproduits », *Réseaux*, vol. 6, n°152, 2008, p. 156.

le rendre davantage populaire (tension entre intégration et stratégie). La marque personnelle de Youth For Climate doit être respectée dans la production de contenus pour en assurer sa célébrité⁴¹³. Les jeunes ont donc tout intérêt à respecter les normes de visibilité et d'audience propres à chaque réseau⁴¹⁴, comme Instagram, mais aussi Twitter et Facebook.

1.2.3 *Twitter et Facebook : les autres réseaux du mouvement.*

Lorsque nous avons rencontré les jeunes engagés et qu'ils nous ont parlé de la communication en ligne, leur discours portait moins sur les autres réseaux sociaux que sur Instagram. L'importance du travail sur le visuel explique l'orientation de leur discours sur ce réseau. Il nécessite comme chaque réseau d'être alimenté régulièrement par des contenus pour ne pas faire baisser son attractivité. Cependant le travail visuel est une part plus importante que les autres réseaux puisque très chronophage. Pourtant, les utilisations des autres plateformes sont tout aussi importantes pour la gestion de la réputation du collectif. Elles sont aussi régies par le « Kit d'aide aux réseaux sociaux » mis en place par le mouvement. Morgan, 15 ans, nous parle de la gestion de la page Twitter de son groupe local :

« chacun y met le temps qu'il veut. S'il y en a un qui veut twitter 25 fois dans la journée il le fait, s'il n'y a pas de tweet pendant un mois ce n'est pas grave. Twitter ce n'est pas notre réseau social le plus cadré. Instagram on essaye de publier de temps en temps, d'y faire des *stories* et de garder un rythme, parce que sur Instagram s'il n'y a pas de flow, si tu ne donnes pas des contenus à tes abonnés, ça disparaît vite. Sur Twitter c'est à l'arrache chacun mets le temps qu'il veut » (Morgan, 15 ans).

Le jeune continue sa description sur la gestion de la page Twitter. Il explique qu'ils sont trois à s'en occuper :

« il y a une personne qui est vachement axée sur des tweets hyper carrés, sur des dénonciations. Moi je suis un peu le guignol qui répond à tout, qui s'insurge contre les politiques quand ils font de la merdre et qu'ils mettent des blagues drôles. Et la 3e personne est moins là, mais elle fait des argumentaires cadrés et répond aux politiques avec plus d'arguments que moi. Moi je me contente de chier sur eux et en amenant quelques arguments qui rentrent dans un tweet alors que les autres prendraient plus de tweets pour expliquer tout » (Morgan, 15 ans).

Par la description du rôle de chacun, ce jeune nous fait comprendre deux choses. D'abord, il nous dit qu'une fois responsable de ce réseau le jeune peut gérer la page selon sa vision des interactions sur le réseau. Il peut être plutôt dans la critique fondée ou au contraire dans

⁴¹³ MARWICK Alice, *Status Update: Celebrity, Publicity, and Branding in the Social Media Age*, New Haven, Yale University Press, 2013.

⁴¹⁴ CARDON Dominique, *Culture numérique*, op.cit.

l'échange instantané virulent. C'est là le deuxième point fondamental. Sur Twitter les responsables des pages s'autorisent un degré de véhémence et de spontanéité qu'ils s'interdisent sur Instagram. Nous pouvons donc ajouter à l'idée de Dominique Cardon selon laquelle il y a bien une différence d'utilisation des réseaux sociaux selon les normes en vigueur en termes de visibilité et d'audience⁴¹⁵, qu'un impact réputationnel puisse toucher l'individu ou le groupe qui l'utilise dans le respect ou non de ces normes. Morgan poursuit :

« si j'ai envie de répondre à un truc qui m'a fait vraiment réagir, là je vais le détruire de part en part, mais quand ce sont des trucs débiles je réponds au même niveau (...) j'ai déjà eu l'impression de twitter vraiment de la merde et de me rendre compte deux minutes après en relisant je me suis dit... je l'ai vite supprimé. Au final je ne pense pas que c'était tant de la merde, mais sur le coup... j'ai eu peur de poster ça au nom du mouvement donc j'ai vite retiré (...) je ne voulais pas que ça donne une mauvaise image du mouvement » (Morgan, 15 ans).

Qu'il s'agisse de « détruire » l'argumentaire de l'autre ou de répondre à des tweets « débiles », ce jeune s'autorise un certain niveau de violence dans ses réponses au nom du collectif. Cependant, la fin de sa citation démontre qu'il y a quand même un seuil à ne pas franchir. Le risque de dégradation de la réputation du mouvement était trop grand dans le cas de son twitte. Ainsi, cet exemple montre que selon le réseau utilisé, il existe des niveaux de tolérance sur la façon de s'exprimer en ligne. Un commentaire virulent n'aura pas le même impact réputationnel s'il est publié sur Instagram ou sur Twitter. Les normes d'utilisation pour le collectif ne sont pas les mêmes. Si nous reprenons les premières lignes du kit d'aide aux réseaux sociaux à propos de Twitter, il y est clairement dit que la plateforme s'ancre dans cette logique de spontanéité :

« Twitter alias la drogue des journalistes. C'est le réseau de la polémique et du direct : il faut être vif ! Il y a de tout (jeunes et moins jeunes), néanmoins l'esprit twittos est très fort, c'est-à-dire que les jeunes qui sont sur Twitter sont très attaché·e·s aux codes aux délires qui sont nés sur Twitter, iels sont très attaché·e·s à ces références. Il peut être intéressant d'exploiter un délire d'actu de Twitter pour sa comm de groupe local/national. Si vous n'êtes d'ailleurs pas un twittos de base, on vous conseille de vous créer un compte perso pour voir comment ça marche parce que c'est difficile à comprendre au début ! » (Citation tirée du document Kit d'aide aux réseaux sociaux).

Le respect de la culture partagée sur Twitter est fondamental dans la formation réputationnelle du mouvement. Des « codes », des « délires » et des « références » doivent être utilisés par le collectif afin de ne pas être en décalage avec les tendances actuelles du réseau. Si le responsable est novice sur Twitter et qu'il n'a pas une maîtrise assez grande de cette culture,

⁴¹⁵ *Ibid.*

il lui faudra se former par ses propres moyens en utilisant la plateforme. Dans ces cas-là, les autres responsables de la page l'accompagnent dans sa formation pour éviter toutes actions déplacées.

Des techniques de communication sont établies dans le document pour aider ces gestionnaires à comprendre les pratiques de Twitter. Le principe de base est la gestion de l'immédiateté ainsi que la maîtrise de certains paramètres du réseau. En effet, même si les tweets peuvent être nombreux dans une même journée, il faut qu'ils soient dans un premier temps publiés « à des horaires décalés, d'au moins quelques heures » et qu'ils le soient « presque en direct lors des actions : il faut essayer d'aller plus vite que les journalistes qui voudraient parler de vous [des groupes locaux] » (selon le kit d'aide aux réseaux sociaux). Sur Twitter la vivacité est de vigueur surtout pendant des événements fortement relayés par différents acteurs. Cette course au partage entre journalistes, politiques et groupes locaux a pour récompense le gain de la visibilité : le premier à twitter aura l'exclusivité de l'information et sera le premier à être retwitté par les autres. Il bénéficiera ainsi d'une plus grande médiatisation et d'une forte valorisation si l'information twittée s'avère véridique. L'immédiateté devient un outil réputationnel sur Twitter qui pourra définir la popularité du mouvement. Par exemple, lors d'un blocage d'un Apple Store à Bordeaux en novembre 2019, les jeunes de la base arrière de communication se sont chargés de publier des tweets en direct avec des informations fournies par les médias-activistes. Ci-dessous, deux exemples de *posts* partagés en direct lors du début de l'action puis lors de l'entrée des CRS pour les déloger :





Cependant, l'immédiateté dans le partage d'information peut aussi être source de dévalorisation lorsqu'un élément dans le tweet est défaillant par précipitation. Cela peut être le cas quand le message est inapproprié ou encore quand un détail trahit la méconnaissance de la culture de Twitter chez le publicateur. Le kit d'aide aux réseaux sociaux est fait pour réduire ces situations dans les groupes locaux. Il incite même les responsables de la communication de s'emparer des tweets maladroits de leurs adversaires : « un tweet mal tourné (...) à chaque instant ! Au mieux on répond avec quelques mots et un GIF bien choisi : l'humour est le mot clé ! » (Citation récupérée du kit d'aide). Jouer sur l'erreur d'inattention de l'autre est aussi un moyen pour le discréditer. Par la même occasion, c'est une opportunité pour valoriser sa page en montrant à ses abonnés qu'on a repérés une faiblesse chez un adversaire. Les détails devant composer les « bons tweets » et éviter leur détournement sont précisés dans le kit d'aide. Ils doivent s'accompagner de hashtags et d'identifications pertinents afin de cibler un acteur et un public précis. Ils doivent aussi être courts, concis et accompagnés de mèmes et de GIF qui font le buzz⁴¹⁶. Le kit d'aide précise aussi que pour gagner en abonnés et donc en visibilité, les pages doivent repérer les tendances du réseau pour se faire connaître et gagner en célébrité. Selon les interrogés, une des tendances principales est le clash de l'autre. Il est utilisé comme

⁴¹⁶ Les mèmes et les gifs sont des images et des montages sur internet composés d'une image explicite et d'un court texte humoristique.

un moyen pour capter l'attention des internautes. Une certaine culture de l'affrontement est présente sur Twitter. Elle est moins présente dans l'utilisation des jeunes de Youth For Climate sur Instagram et Facebook. Même si des commentaires violents sont laissés aux pages collectives, il y a très peu de réponses des responsables de la communication qui vont dans ce sens sur ces deux autres réseaux. Sur Instagram, l'attention est retenue par les stratégies visuelles mises en place par les modérateurs. Il nous reste maintenant à décrire l'usage de la dernière plateforme utilisée : Facebook⁴¹⁷.

Considéré comme le réseau où ils toucheront un public plus âgé qu'eux, les contenus partagés sur Facebook sont encore différents. Il s'agira pour les jeunes engagés de publier des articles sur une actualité, de longues vidéos, des reportages, des chiffres clés ou encore des informations pour une action. Les contenus sont destinés et adaptés à un public d'étudiants, de parents et de grands-parents selon le kit d'aide. Les indications pour les publier sont encore une fois très nettes et précises : « Les règles de publication sur FB existent plus que sur d'autres RS pour toucher le plus de monde : 3 publications par jour (max) : à 12 h, 16 h et 20 h, poster entre ces horaires n'est pas vraiment le bon plan ». Le kit d'aide impose une limite et des heures de publication. Les jeunes responsables de la communication sur Facebook ne doivent pas impulser une trop forte dynamique, à la différence de Twitter. Il en est de même pour la production de *live* lors des actions. Les directives sont extrêmement précises. Il y est écrit :

« N'hésitez pas à faire des interviews personnalisées, visez la diversité de la communauté. Demandez d'abord le consentement : Soyez sûr·e·s et traditionnel·le·s, posez des questions ouvertes, simples et préparées, des questions auxquelles vous auriez su répondre : "Pourquoi vous êtes là ?" (Tout le monde vous la posera), mais pourquoi ne pas tenter des questions plus idéologiques : "Quel message tu veux faire passer ?" Innovez, mais soyez sûr·e·s de vous ! Ne zoomez pas ! Restez bien cadré·e·s et allez lentement (très lentement) lors du déplacement de la caméra, n'hésitez pas à rappeler le contexte du live pour les petit·e·s nouveaux·elles ! ».

Le kit rappelle des éléments sur le fond (montrer l'hétérogénéité des participants par exemple) et la forme de la vidéo prise en direct lors d'un événement (en faisant un rappel sur les techniques de captation d'images). C'est un ensemble de codes partagés dans les « références » communes des jeunes sur les réseaux sociaux. Afin de ne pas être en décalage avec ceux-ci, le kit stipule que le degré d'innovation dans ces *lives* est possible, mais qu'il doit être limité et maîtrisé.

⁴¹⁷ Il faut préciser qu'entre la réalisation de notre terrain et l'écriture de notre thèse, les jeunes de Youth For Climate ont investi le réseau TikTok. Malheureusement nous n'avions ni le temps ni les moyens pour explorer les dynamiques se jouant sur ce réseau. Cela pourra faire l'objet de prochaines recherches.

Dans un autre paragraphe, le document précise aussi que pour Facebook, les modérateurs des pages doivent s'attendre à des commentaires impétueux sous leurs publications. Ils sont souvent longs et détaillés de la part d'individus plus âgés qui cherchent à les mettre devant leurs propres contradictions et/ou qui ne comprennent pas leurs luttes. Un exemple récurrent est celui de l'adulte qui explique le paradoxe aux jeunes engagés pour l'écologie, d'utiliser des outils polluants pour défendre cette cause. Le kit d'aide fait référence à ces personnes : « Ce sont ceux/celles qui commenteront sans cesse et systématiquement vos publications... “Vous ne comprenez pas, vous n'êtes pas assez informé·e·s, vous faites tout mal, petit·e·s ignorant·e·s, etc.” Bref : iels parlent en pavé sous vos posts et voudront prouver par A+B qu'iels ont raison et vous tort. Iels voudront et auront souvent le dernier mot (ça dépend de leur level lol) ». La consigne de réponse étant la même, les modérateurs ne doivent pas empirer la situation et détériorer la réputation du mouvement ou les espaces de commentaires en laissant des traces qui pourraient leur porter préjudice.

Une dernière idée intéressante peut être isolée dans ce kit d'aide à propos des *lives* sur Facebook. Faire des vidéos en direct est un moyen de tranquilliser les parents présents sur cette plateforme qui suivent les actualités du mouvement et qui ont un enfant engagé dans Youth For Climate. Lorsqu'un *live* est lancé, une des consignes est de « rassurez les parents et montrez-leur que tout se passe bien lors de vos actions/manifs ! » (Selon le kit d'aide). Il y a un double but dans cette directive. D'abord, il faut que les parents ne soient pas inquiets lorsque leur(s) enfant(s) vont manifester afin de leur laisser cette autonomie et ne pas perdre de militants. Puis, c'est aussi un moyen de travailler la réputation du mouvement auprès d'un public adulte qui ne comprend pas toujours la lutte de ces jeunes et leurs manières de faire. Sur Instagram et Twitter, aucune consigne n'est donnée à ce propos. Pour le premier, c'est parce que les jeunes pensent que les adultes sont moins présents sur le réseau. Pour le second, le texte prédomine sur les images et la violence est davantage tolérée afin de susciter le buzz. Chaque réseau a donc ses caractéristiques afin d'optimiser l'image du mouvement. Victoire, 15 ans, les synthétise :

« sur Facebook, les personnes qui réagissent le plus ça va être les plus vieux, enfin des jeunes aussi, mais dans les commentaires ce seront des gens plus vieux quoi tu vois ? Les jeunes nous suivent, mais commentent moins sur Facebook, ils sont moins actifs. Les jeunes vont plus réagir sur Instagram. Donc sur Facebook on a plutôt des retours de la part de plus vieux que nous. Sur Instagram ça va être des gens de notre âge qu'on peut croiser genre au lycée ou dans des endroits où on traîne. Et après sur Twitter, bah là c'est un peu un mélange des deux, y'a des vieux et des jeunes, mais tout le monde réagit à tout, tout le monde est assez direct, avec moins de tact, où se balance des blagues. Twitter j'ai l'impression que c'est un endroit pour se défouler quoi » (Victoire, 15 ans).

Finalement, ce kit d'aide aux réseaux sociaux regroupe et formalise des connaissances et des savoir-faire. C'est un manuel indiquant les « bonnes » pratiques du travail réputationnel pour le mouvement. Il est un guide dans la compréhension des cultures des réseaux sociaux. C'est un document regroupant les principaux questionnements à prendre en compte avant de partager un contenu : à qui on s'adresse, comment on s'adresse à ce public, quel espace est le plus adapté pour ce que l'on a à dire ou encore comment réagir face à un message insultant selon le réseau. Il est un ensemble de conseils qui permet aux jeunes d'ancrer la communication de leur groupe local dans les « références » communes et partagées sur les différentes plateformes et ainsi d'optimiser leur réputation. Cela leur permet de ne pas être à la marge dans l'utilisation des réseaux. Ce que nous dit également l'existence de ce document c'est qu'à chaque réseau social est associée une culture différente. La communication doit être adaptée si on partage un contenu sur Twitter, sur Facebook ou sur Instagram. Ainsi, l'étude de ce kit permet de comprendre que la plateforme numérique utilisée est une des « variables contextuelles » à prendre en considération dans le travail réputationnel du mouvement. Ces trois réseaux sont trois arènes où se joue la réputation avec des règles particulières pour chacun d'entre eux. Être efficace dans chacune des arènes, c'est s'assurer un degré de cohérence dans l'image renvoyée du mouvement.

Les jeunes sont devenus des gestionnaires des réputations des groupes locaux. Un certain nombre de consignes et directives leur sont données, à partir desquelles ils ont une légère marge de manœuvre pour développer leurs stratégies communicationnelles internes. Tous ne se positionnent pas également dans la manière de personnaliser la page du groupe local. De cet écart, entre les règles et l'autonomie des modérateurs, émergent différentes figures. Les jeunes oscillent entre l'optimiste ou l'alarmiste. Par exemple, Adrien d'un côté veut donner de l'espoir et Éva de l'autre, cherche plutôt à alarmer dans sa manière de communiquer. Les jeunes voguent aussi entre le raisonné qui sait qu'il ne doit pas répondre violemment aux abonnés comme Alexandre et l'impulsif qui répond agressivement comme Morgan sur Twitter. Nous retrouvons aussi la figure de la connaisseuse stratège, représentée par Mélanie avec toutes ses astuces pour gagner en abonnés et en visibilité, ou encore celle du diplomate qu'incarne Bixente par l'apolitisation des contenus pour éviter les conflits d'opinions. Bien sûr les jeunes peuvent se situer dans plusieurs figures en même temps ou passer de l'une à l'autre. Selon là où se place les modérateurs des pages, l'image renvoyée sera différente.

Le travail et la gestion de la réputation dépendront aussi de la posture adoptée par ces jeunes. Selon la culture partagée sur le réseau, les jeunes devront s'adapter en produisant des contenus

appropriés et en interagissant selon les règles partagées sur la plateforme. Si un des membres répond de manière agressive sur Instagram aux abonnés au nom du groupe, un travail réputationnel sera nécessaire pour rattraper cette maladresse. Alors que s'il le fait sur Twitter, l'acte sera considéré comme banal puisqu'il relève d'un code partagé sur ce réseau. Un des risques pour ces modérateurs est d'être dans des postures trop différentes les unes des autres pour la gestion du même compte collectif. Le manque de communication ou de compromis à propos des publications et des réponses à formuler peut leur porter préjudice. Ce manque de coordination peut les amener à perdre en cohérence dans l'image qu'ils renvoient (passer d'un tweet très réactionnaire à un tweet très calme et peu critique par exemple) et ainsi leur faire perdre leur popularité. Dans ce travail réputationnel à mener, il leur est nécessaire de garder un certain degré de contrôle à ce niveau.

3. Conclusion

Aux deux échelles d'expression de l'engagement écologique en ligne sont associées des logiques différentes. Elles nous renseignent sur le travail réputationnel que les membres du mouvement opèrent sur leur image individuelle ou sur celle du collectif. La création et/ou la diffusion de contenus dans ces espaces que sont les réseaux sociaux apparaissent comme des moyens de s'engager. Elles sont des activités militantes à part entière pour nos répondants.

Au niveau individuel et pour Instagram, certains d'entre eux sont dans une tension entre l'esthétisation de leur profil et l'affirmation de leur engagement. Comment répondre à l'injonction de « beauté » de sa page en publiant des contenus écologiques qui répondent peu souvent à ces normes ? Comment ne pas trahir ses valeurs d'engagé pour le climat sans les exposer à leurs pairs ? Quand certains utilisent les sous-espaces d'Instagram (*stories*, *stories* privées, *stories* à la une) pour exprimer leur engagement, d'autres préfèrent se créer un autre compte indépendant et spécialisé sur l'écologie pour sensibiliser leurs pairs. Finalement, tous questionnent et travaillent leur réputation afin qu'elle soit la moins dévalorisée possible. D'autres encore rejoignent le mouvement social et réalisent des tâches pour lui afin de ne pas voir l'esthétisme de leur profil se dégrader au moment de publier du contenu en lien avec l'écologie. Pensons à Hugo ou Nolan qui ne souhaitent pas « gâcher » le travail d'esthétisation de leur profil par des publications écologiques pour reprendre leurs mots.

Au niveau collectif, les jeunes impliqués dans les groupes de modération des pages du mouvement sont investis dans une tâche considérable : créer et entretenir de toute pièce l'image du groupe local. Pour cela, le groupe national fournit une aide dans le « kit d'aide aux réseaux sociaux » basée sur une formalisation des savoir-faire des utilisateurs. Tous doivent se plier aux règles de ce guide pour alimenter ces réseaux en possédant une légère latitude d'autonomie. De là, certains vont être alarmistes dans leur communication quand d'autres seront plutôt rassurants. Différentes figures se manifestent et traduisent des visions singulières qu'ont les jeunes sur le travail réputationnel du collectif.

Dans les deux cas, tous les réseaux sociaux et tous les espaces utilisés ont leur culture spécifique. Ce sont des arènes réputationnelles hétérogènes dans lesquelles des références, des normes et des codes particuliers sont partagés. Cela valide ainsi notre première hypothèse et permet de la compléter dans sa dimension d'intériorisation de ces cultures singulières liées à chaque espace. Ces arènes investies demandent toutes un apprentissage afin de garantir un travail réputationnel optimal. Si Instagram s'ancre dans une recherche du « beau » par le travail

minutieux de chaque visuel, Twitter lui répond plutôt à une tendance du « clash ». Repensons à Morgan et les termes forts qu'il utilise quand il veut démontrer que son adversaire à tort sur un sujet : « je vais le détruire de part en part ». Les jeunes, très conscients de ces différences, jouent avec pour capter le regard de l'autre et ainsi construire leurs réputations et celle du mouvement. Devenus entrepreneurs de leur visibilité, ils développent une véritable expertise sur cette dernière. Il est alors possible de parler de l'acquisition d'un « capital réputation » à travers cette expertise qui regroupe l'ensemble des connaissances qui permettent une gestion efficace de sa réputation.

Ces spécialistes de la narration de soi en ligne par l'embellissement des profils (qui est propre à chaque réseau) se risquent alors dans des formes d'invention d'eux-mêmes et du mouvement⁴¹⁸. Formes d'invention qui situent ces jeunes dans une nouvelle tension entre logique d'appartenance et stratégique (faire du « bon » travail pour le groupe afin de gagner de nouveaux abonnés). Puisqu'ici, il s'agit de s'assurer de la bonne cohérence de l'ensemble des éléments exposés dans les différents espaces⁴¹⁹. Au sein de cette économie de l'attention portée par les réseaux sociaux, nous pouvons à présent questionner le discours critique tenu par ces engagés vis-à-vis de la visibilité et de la formation des réputations.

⁴¹⁸ DE GAULEJAC Vincent, *Qui est « je » ? Sociologie clinique du sujet*, op.cit., p. 130.

⁴¹⁹ JENKINS Henry, « Transmedia Storytelling. Moving characters from books to films to video games can make them stronger and more compelling », op.cit.

2. Du « Green Washing » aux regards significatifs : vers une critique de la visibilité

« il y en a beaucoup qui prennent la cause écologique parce que ça fait beau » Chloé, 18 ans.

2.1 La pluralité des définitions de l'engagé : entre logiques et tensions

2.1.1 *De l'engagement authentique à la critique de la visibilité*

Au vu des connaissances sur la question de la visibilité en ligne des jeunes interrogés, il n'est pas surprenant qu'une partie de leur discours soit axée sur une critique de cette dernière. Les principaux reproches que l'on retrouve chez nos répondants à propos de l'exposition de l'engagement écologique sur les réseaux sociaux est ce que l'on appelle le « Green Washing ». Il s'agit communément d'une pratique retrouvée dans les secteurs de l'économie, du marketing, de la publicité, du commerce ou encore en politique. Elle consiste à ce qu'un individu ou un groupe renvoie une image responsable de l'écologie dans différents espaces, alors que ses pratiques ne le sont pas. Généralement, les acteurs de la société contemporaine valorisent ceux qui prennent au sérieux et qui agissent contre les problématiques environnementales. Certains profitent de ce discours dominant pour tirer des profils, quels qu'ils soient (économiques, symboliques, matériels, etc.). Cette notion de Green Washing est directement liée au travail réputationnel puisque des individus mettent en place des stratégies pour valoriser leur image auprès de tous. Il s'agit d'influencer dans une direction les représentations sociales et partagées que les autres se font de nous.

Or, il s'avère que le Green Washing est une pratique qui touche aussi les jeunes engagés ou non dans l'écologie selon nos répondants. Les bénéfices de cette pratique seraient de l'ordre de la reconnaissance, de la notoriété, de la gratification, de la popularité, de l'estime de soi, de la visibilité ou encore de l'intégration dans un groupe. Certains des jeunes interrogés nous ont avoué en faire de manière consciente ou sans le vouloir. C'est pour cette raison que dans leur discours, ils ont pris le temps de déconstruire le lien entre visibilité et engagement qui peut être fait en observant les profils sur les réseaux sociaux. Presque tous séparaient le discours engagé aux convictions écologiques de celui qui le tient. À partir de ce constat, il est complexe pour les jeunes de démêler ce qui relève d'un engagement « authentique », qui est accompagné de croyances et d'actions envers la cause, d'un engagement « factice », plutôt motivé par les bénéfices qu'il peut rapporter. Cette distinction des définitions chez nos répondants induit

d'office une hiérarchisation des conceptions de l'engagement. L'une vaudrait mieux que l'autre, la première attribuerait un mérite plus important que la deuxième. Mais alors, comment définissent-ils l'engagement « authentique » ? Comment arrivent-ils à le reconnaître ?

Pour la majorité d'entre eux, un engagement « authentique » est un engagement avant tout honnête. D'abord avec soi-même et après avec les autres. En d'autres termes, un engagement authentique est avant tout pour le jeune un engagement où l'écart entre ses valeurs et ses pratiques est faible. Il doit être assez faible pour que le jeune en question puisse avoir de l'estime de soi lorsqu'il se distancie de ses pratiques engagées pour vérifier si elles sont bien en accord avec ses idées. Puis, l'engagement doit être honnête envers ce que le jeune renvoi aux autres. Or, les possibilités offertes par les Tics en matière de visibilité ont permis à beaucoup d'individus de tromper leur audience dans de nombreux domaines. Ainsi, leur discours peut s'avérer particulièrement critique lorsqu'un jeune essaye de bernier ses pairs à propos de la « véracité » de son engagement. En d'autres termes, c'est lorsqu'ils repèrent des « illusions identitaires, voire des mises en scène de l'authenticité »⁴²⁰ que se fonde la critique entre visibilité et engagement.

D'emblée un problème se pose sur ces représentations, du « vrai » engagé, de celui qui est sincère à celui qui ne l'est pas : elles sont fondamentalement subjectives. Ainsi, ce qui relève de l'engagement « réel » à des engagements qui sont « faux » varie d'un jeune à un autre. Nous avons pu dégager plusieurs profils dans les discours de nos répondants. D'abord, il y a le jeune qui n'affiche que des contenus écologiques sur ses réseaux pour être identifié à la cause et être reconnu comme engagé, sans aucun acte derrière. Puis, il y a « l'écologiste libéral » qui se contente d'écogestes, persuadé d'être engagé, mais qui en fait serait dupé par des figures médiatiques dans sa représentation de l'engagement. Ces deux profils sont établis et jugés par un troisième type de jeunes, qui sont une majorité de nos répondants : les membres de Youth For Climate⁴²¹. Eux sont persuadés de la véracité de leur engagement, au point d'être plus radical dans leurs pratiques et dans leurs discours (en passant par la désobéissance civile notamment). Puis, il y a une autre figure dépeinte par les jeunes du mouvement, qui est celle des non militants, au discours davantage critique. Enfin, nous retrouverons les jeunes qui se sont détachés de leur réputation de militant. Prenons le temps de dépeindre le portrait de cet

⁴²⁰ DIASIO Nicoletta et PARDO Véronique, « Déconstruire la « culture adolescente » », *Cahier de l'Ocha*, n°14, 2009, p. 31.

⁴²¹ Bien sûr, tous n'entrent pas dans cette catégorie mais c'est un résultat qui reste significatif dans notre enquête.

ensemble d'acteurs avant de décrire les tensions ainsi que les jeux d'évaluations qui les traversent.

2.1.2 Les « *profiteurs de guerre* »

Le premier type de jeunes est catégorisé par une partie des membres du collectif. Ils sont, selon eux, ceux qui surexposent leur engagement sur leur profil en ligne. Ainsi, l'engagement numérique ostentatoire devient suspicieux. Victor, 15 ans, appelle cette pratique du « militantisme washing ». Pour lui, ce sont des jeunes :

« qui veulent faire de la politique ou comme ça, parce que valoriser son image écologique quand on est une personne lambda... (...) ce sont ceux que j'appelle les carriéristes. Ce sont les personnes qui sont là juste pour gagner en influence, pour gagner des relations et avoir un job pour monter dans l'échelle du militantisme et se retrouver je ne sais où (...) C'est très décevant, heureusement on n'en croise pas tous les jours, mais c'est dommage que des personnes utilisent ça pour elle, pour gagner de l'argent, des relations ou ce genre de chose » (Victor, 15 ans).

Pour ce répondant, ces jeunes seraient stratèges en utilisant la cause écologique afin de valoriser leur rang social et de gagner en privilège (influence, relations, argent, reconnaissance, etc.). Pour lui, ce sont les réseaux sociaux qui permettent de jouer sur cette mise en scène de soi : « c'est facile de montrer que ce qu'on veut sur les réseaux sociaux donc on peut facilement paraître pour quelqu'un qu'on n'est pas vraiment ». Selon lui, les chances que les profils exposés en ligne soient falsifiés sont importantes. Par conséquent, un stratège pourrait très bien mentir sur ses pratiques engagées ou sur les discours qu'il relaye à travers ses réseaux. À ce propos, Maé, 17 ans, se rallie à la pensée de Victor. Il explique qu'il n'est « pas plus mal de garder son engagement pour soi et de se concentrer sur les vrais buts » sans afficher ses pratiques écologiques. En distinguant les « vrais buts » des faux, ce jeune balise la définition de l'engagement en y excluant la médiatisation numérique des pratiques. Grégoire, 17 ans, va encore plus loin dans son propos en le généralisant à la « société » entière. Il explique que nous sommes rendus dans un monde de « l'illusion où chacun doit s'emparer des meilleures luttes sans forcément les vivre ». Tristan, 17 ans, engagé dans le groupe basque, raconte une anecdote qui appuie les propos de Grégoire. Pour contextualiser, le jeune dont il parle ne fait pas partie de Youth For Climate :

« Ça ne vaut rien de montrer juste en vidéo des choses que les gens ne font pas. Je pourrais te montrer des vidéos (...) de quelqu'un qui a jeté les déchets en dehors des poubelles, il prend sa caméra, se met à filmer en train de ramasser des déchets qu'il avait lui-même jetés. Et dès qu'il a fait la vidéo, il laisse les déchets là. Du

coup j'ai déjà écrit quelques commentaires aussi, j'avais été con, je l'avais insulté. Mais je le connais ce gars et ce qu'il fait, il fait semblant » (Tristan, 17 ans).

Même si le jeune ne fait pas partie du mouvement, l'exemple mobilisé par ce militant démontre que ce type de comportement existe. Pour Tristan, la mise en scène est ici poussée à son paroxysme. Dans les cas de Victor, Maé, Grégoire ou encore Tristan, les dérives de la quête de la reconnaissance contemporaine se retrouvent dans l'appropriation de la lutte écologique sans pour autant avoir les convictions qui y sont associées. Ce sont de jeunes stratèges, des « carriéristes » pour reprendre l'expression de Victor, qui cherchent seulement à valoriser leur facette réputationnelle d'engagé sans tenir compte des valeurs de la cause. Le gain en visibilité et en reconnaissance est leur motivation. La figure du passager clandestin de Mancur Olson est associée à la représentation que se font certains jeunes du mouvement de Youth For Climate vis-à-vis de ces profiteurs de guerre⁴²². Ces profiteurs, conscients de pouvoirs bénéficier des avantages du collectif, vont alors s'épargner les coûts de l'engagement en se comportant en « *free rider* ».

Nombre de nos répondants affirment que l'engouement pour l'écologique chez ce type de jeune s'explique par l'effet de mode. Nina, 18 ans, engagée dans le groupe bordelais nous dit qu'au début de Youth For Climate beaucoup de jeunes se sont joints au mouvement « parce qu'il était en vogue, mais rien de plus ». Hugo, 16 ans, la rejoint :

« C'est une mode et certains jeunes sont écolos par mode et si hier la mode était la croissance, ces jeunes-là seraient économistes ! (...) Un truc tout bête, à la deuxième marche pour le climat il faisait beau on était 500 et la troisième il pleuvait comme pas possible on s'est retrouvé à 200. On voit que... ça ne vient pas des tripes pour certains, ce n'est pas une conviction au fond d'eux » (Hugo, 16 ans).

Une représentation sociale est partagée sur cette première catégorie de jeunes avec un engagement « fallacieux », sans agir sur le long terme et sans convictions « réelles » derrière leurs discours en ligne. Nous avons pu rencontrer des militants qui répondaient à cette description. C'est le cas d'Antoine, 17 ans, qui nous avoue qu'avant de raccorder ses idées écologistes à ses actions, il avait à son sens fait du Green Washing. Étant dans une période de mal-être, il s'est « monté des idées de mec à fond dans l'écologie » quand il est entré dans le mouvement qu'il ne l'était pas vraiment selon lui. Il explique : « par exemple je disais qu'il ne fallait pas aller dans les *fast foods*, mais j'étais le premier à y aller ». Ce jeune expliquera plus tard dans l'entretien qu'il cherchait de la reconnaissance dans un groupe à ce moment difficile de son adolescence et que Youth For Climate lui aura permis cela. Par la suite et grâce à un

⁴²² OLSON Mancur, *Logique de l'action collective*, Paris, PUF, [1965] 1978.

« travail sur le long terme », il s'accordera à dire ne plus faire de Green Washing et se situer plutôt dans « l'être que dans le paraître ». Bien sûr, il nous faut nuancer les propos de ces répondants en affirmant qu'il est possible qu'il s'agisse aussi d'un effet d'Internet sur l'expression de l'engagement. Tous ces jeunes ne sont pas cyniques. En effet, un des usages des réseaux sociaux de la part de ces « profiteurs » se situe sur la réutilisation de contenus déjà existants, sur le fait de *liker* ou de repartager une publication. Ainsi, ils peuvent être profondément convaincus de la nécessité de sensibiliser les autres à l'écologie, tout en souhaitant retirer un peu de gloire ou de reconnaissance d'éléments en ligne déjà produits par le mouvement collectif. Quand d'aucuns le considèrent comme un engagement faignant, d'autres parlent même « d'activisme paresseux »⁴²³, nous préférons parler d'un degré d'engagement différent chez les jeunes.

2.1.3 Les « écologistes libéraux »

La deuxième catégorie de jeunes identifiée par les membres du mouvement est celle qu'ils dénomment « les écologistes libéraux ». Ces derniers matérialisent leur engagement par des écogestes (faire le tri, faire attention à l'eau, acheter de la seconde main, etc.). Ils sont reconnus pour avoir un engagement un peu plus « honnête » que la première catégorie, sans pour autant bénéficier du statut d'engagé aux yeux des membres de Youth For Climate. La critique adressée à ce type de jeunes est le manque de recul sur leur définition de l'engagement et sur les personnes qui définissent cette notion. Le simple fait d'avoir des pratiques quotidiennes n'est pas suffisant pour être engagé, selon certains membres du collectif. Les écogestes sont à leurs yeux une campagne de communication sur ce que devrait être l'engagement écologique pour certaines institutions et figures médiatisées. Il s'agit par exemple de l'État, des firmes multinationales ou encore des influenceurs sur les réseaux sociaux. Tous seraient motivés par des intérêts politiques, de reconnaissance et/ou économiques derrière la promotion de cette définition de l'écologie. Fanny, 17 ans, considère les célébrités des réseaux sociaux comme des « manipulateurs », eux-mêmes contraints par leurs sponsors publicitaires. Marie, 16 ans, parle de leurs abonnés comme étant des « victimes » de leurs mises en scène. Quand nous demandons à Justin, 18 ans, de nous définir le Green Washing, il répond que :

« c'est une farce qui existe depuis très longtemps. On ne mettait pas de nom dessus avant. C'est une mascarade et ça permet de convaincre des gens qu'ils sont écolos alors que pas du tout (...) au même sens que l'écologie libérale, celle que le gouvernement porte actuellement. Ça, c'est très dangereux parce que ça détourne notre

⁴²³ MOROZOV Evgeny, *To Save Everything, Click Here. Technology, Solutionism and the Urge to Fix Problems that Don't Exist*, op.cit.

message, ça l'utilise pour dire "regardez nous on est écolo" alors que pas du tout. Et c'est difficile face à ça de montrer aux gens que ce n'est pas vrai (...) montrer que l'écologie n'est pas que celle qui existe aujourd'hui, que nous on a une écologie différente, qui est populaire, qui est sociale, qui se base d'abord sur l'action collective et le changement de système avant de chercher les petits gestes et l'individualisme » (Justin, 18 ans).

Cette « farce » promulguée par des acteurs comme l'État met en difficulté les jeunes membres du mouvement puisqu'ils se réapproprient leur combat et en détournant « leur message ». Ainsi, ces acteurs convainquent des jeunes qu'ils sont engagés dans l'écologie alors que pour une partie des membres de Youth For Climate, tout cela n'est qu'une façade qui cache d'autres enjeux. Cela empêcherait les néo-engagés d'avoir accès à une écologie « différente », « populaire », « sociale », « collective », qui n'enferme pas l'individu sur ses pratiques individuelles. Nous pouvons prendre un exemple revenu régulièrement dans les témoignages de nos répondants : celui des gourdes individuelles. En quelque temps, cet accessoire est devenu l'objet de controverse dans le milieu du militantisme environnemental. Apparue dans un projet de diminution des bouteilles en plastique, les jeunes ne sont pas tous convaincus des raisons du succès ainsi que des biens faits écologiques de cet ustensile.

Mathilde, 17 ans, explique en parlant des jeunes qui en achètent « qu'ils sont victimes du Green Washing des marques. Ce sont des jeunes qui ont l'impression d'être écolos parce qu'ils ont une gourde ». Selon elle : « ce n'est pas assez à la mode pour que le fait de ne pas en avoir soit mal vu, mais c'est assez à la mode pour que quand on en a une, ce soit bien vu ». Son point de vue est intéressant puisqu'elle apporte une nuance importante dans le processus de reconnaissance. L'objet en question n'est pas encore suffisamment populaire pour être une source de marginalisation si on ne le possède pas, en revanche il l'est assez pour être socialement valorisé. Elle ajoute malgré tout, que ce sont les « marques » qui dictent cette conduite et qui associent l'achat de cet objet à de l'engagement écologique. Une autre critique sur ces gourdes est adressée par Victoire, 15 ans. Quand nous lui demandons pourquoi elle a fait le choix de ne pas en acheter, elle répond que :

« Beaucoup de gens au lycée ont en une, mais moi je n'en ai pas acheté, déjà ça coûte cher et en plus ce n'est pas toujours écolo. On ne sait pas où c'est produit avec quels métaux... À la place je fais autre chose. Quand on fait des soirées avec mes copines, je sais qu'on va boire du coca. On achète des bouteilles en plastique. Et moi je réutilise après ces bouteilles. Je pense que mon action est plus écologique que d'acheter des gourdes en métal, puisque mes copines et moi on n'est pas prêtes d'arrêter de boire du coca ! Je préfère réutiliser que d'acheter des choses. J'utilise du plastique oui, mais je suis plus écolo que d'autres qui font venir ça dont ne sait pas où » (Victoire, 15 ans).

Cette répondante questionne l'impact carbone des gourdes importées et produites à l'étranger. Elle pense que la réutilisation des bouteilles en plastique destinées à l'usage unique est plus « rentable » sur le plan environnemental que d'acheter des gourdes. Cette idée, qu'elle soit fondée ou non, reste intéressante puisqu'elle se sert de cet argument pour légitimer sa conduite de prime abord peu écologique (« J'utilise du plastique oui, mais ») et pour se situer au-dessus de ceux qui achètent une gourde métallique (« je suis plus écolo que d'autres qui font venir ça dont ne sait pas où »). Dans la continuité de cette idée, elle expliquera plus tard son choix par le fait de ne pas vouloir soutenir des entreprises qui font du bénéfice sur des produits plus respectueux de l'environnement (comme les gourdes ou les sacs en tissu).

Ainsi, les « écologistes libéraux » sont pour une partie de nos répondants des jeunes qui manquent d'information sur l'écologie et de regards critiques sur leurs pratiques. Il est nécessaire pour les membres de Youth For Climate d'apprendre à déconstruire les discours de ces « entrepreneurs de morale »⁴²⁴. Une partie de ces jeunes sont alors critiques envers ceux qui ne définissent pas eux-mêmes les critères de leur engagement. Leur principal reproche porte sur la passivité des « écologistes libéraux » quant à leur définition de l'engagement. Ils ne seraient pas capables d'avoir une définition plus « sociale », « populaire » et « collective » de l'écologie comme le disait Justin. Leurs critères sont ceux imposés par l'État, les firmes ou encore les influenceurs. En d'autres mots, leur manque d'autonomie les empêcherait de sortir d'un rôle imposé par des acteurs et des forces sociales, pour devenir un sujet de leur engagement⁴²⁵. Selon les jeunes de Youth For Climate, l'écologiste libéral manquerait de capacité critique pour être davantage dans une logique de subjectivation dans son engagement. Ils seraient en quelque sorte coincés dans une conception marchande de l'engagement.

Ces deux premiers portraits (les profiteurs de guerre et les écologistes libéraux) sont élaborés à partir des représentations de militants tels que Victor, Maé, Grégoire, Nina, Justin, Mathilde, Fanny ou encore Victoire. Pour eux, c'est un type d'engagement qui ne peut pas être « authentique », « sincère ». Puisque dans le premier cas l'engagement est utilitariste et sert à valoriser leur réputation. Dans le second, les engagés manqueraient d'esprit critique et seraient manipulés par le « système libéral et capitaliste » précise Fanny. Par conséquent, une partie des membres de Youth For Climate se différencie et vient caractériser notre troisième catégorie

⁴²⁴ BECKER Howard, *Outsider : Studies in the Sociology of Deviance*, New York, The Free Press, p. 147-153.

⁴²⁵ TOURAINE Alain, *La fin des sociétés*, Paris, Le Seuil, 2013.

d'engagés. C'est par leur sentiment d'avoir conscience des limites de l'engagement des deux premières et de les dépasser qu'ils se distinguent.

2.1.4 Les « vrais » engagés

Pour ces jeunes de la troisième catégorie, l'engagement doit revêtir une part de croyances et de convictions fortes associées aux actes ainsi qu'au discours. Pour considérer leur engagement comme « honnête », « sincère » et « vrai », deux caractéristiques doivent être respectées. L'engagé doit d'abord être honnête envers lui-même en trahissant au minimum ses principes. Il doit aussi agir sans rendre ses actions individuelles particulièrement ostentatoires. Ces jeux d'exposition et/ou d'effacement sont synthétisés par un des jeunes du mouvement. Il décrit les deux types de militants enrôlés dans cette « guerre à la visibilité » dans l'engagement écologique (Thimoté, 16 ans). Il s'agit des « héros de l'ombre » face aux « profiteurs de guerre », selon ses propos. Les héros étant les membres de Youth For Climate qui ne surexposent pas leur engagement et les profiteurs les jeunes des deux premières catégories, qui bénéficient de la reconnaissance du travail des autres ou qui sont manipulés. Cette métaphore est intéressante parce qu'elle en dit long sur la perception de leur engagement, qui est ici vu comme un combat, une lutte pour le bien de la planète. Avec ces termes, Thimoté synthétise schématiquement la vision binaire des militants de la troisième catégorie en situant le bien et le mal qui lui est représenté par le Green Washing. Ces « vrais engagés » se définissent alors plutôt dans une logique critique, en situant bonnes actions à mener, ce qui est juste au nom de valeurs écologiques pour la planète.

Malgré cette autodéfinitions, un détail important est ressorti de l'analyse du discours d'un des jeunes qui s'oppose à la surexposition de l'engagement s'il n'est pas sincère. Paradoxalement, ce jeune nous dit que :

« Si être écolo c'est devoir éteindre tout le temps la lumière et tout, parfois bon quand tu es tout seul, par flemme tu ne vas pas pas être écolo parce que ça ne va pas déteindre sur toi parce qu'il n'y aura personne pour constater que tu ne l'es pas. Donc parfois tu vas te permettre de ne pas l'être par flemme » (Grégoire, 17 ans).

Même devant sa propre contradiction, il se justifie en précisant que l'acte d'éteindre la lumière n'est pas quelque chose qui le définit comme « écolo » si personne ne le voit. Ainsi, l'honnêteté envers soi-même prônée dans leur discours du « vrai » militant est mise à mal. Cette citation vient mettre un point d'honneur sur l'importance du regard de l'autre dans l'acte écologique et dans la reconnaissance du statut d'engagé. Sans personne pour reconnaître l'action engagée, elle ne peut être considérée comme telle. Dans le cas de Grégoire, son action

n'est pas réalisée justement parce que personne ne le regardait. Ainsi, pour que l'action prenne du sens, elle doit être confrontée au regard de l'autre.

Grégoire, que l'on aurait pu considérer comme un « héros de l'ombre » puisque pour rappel, il décrivait la société d'aujourd'hui comme illusoire où chacun s'empare des luttes les plus valorisantes sans les vivre. Or, il semblerait avec cette citation supplémentaire qu'il adhère au moins en partie au système qu'il critique. Quand il dit ne « pas être écolo parce que ça ne va pas déteindre » sur lui, nous pouvons le comprendre comme le fait que si aucun jugement et évaluation ne viennent dévaloriser son statut d'engagé, il peut se permettre de ne pas être sincère avec lui-même. Ainsi, une des caractéristiques des « vrais » engagés est l'honnêteté envers soi-même. Cependant, elle correspond plutôt à une forme de validation de son acte si quelqu'un le regarde plutôt que l'acte en lui-même. En effet, le jeune peut se passer de ce travail réputationnel s'il est à l'abri du jugement d'autrui.

Grégoire se retrouve ici dans une tension entre sa logique critique et sa logique utilitaire. Lorsqu'il se définit comme quelqu'un qui ne surexpose pas ses actes écologiques parce qu'il ne recherche pas la reconnaissance qu'obtiennent les « profiteurs » en ligne, il reste quand même soucieux de qui est en capacité de voir ses actions écologiques. Ces jugements et cette reconnaissance détermineront la réalisation ou non son acte (ici, éteindre la lumière). Dans ces cas-là, le jeune se rapproche plus d'une logique stratégique que critique dans son expérience d'engagé en faveur de l'environnement. Dans cette tension, « l'authenticité » défendue par les jeunes de Youth For Climate se voit remise ici en question. C'est d'ailleurs l'objet d'une forte critique de la part de certains de nos répondants : les jeunes qui n'adhèrent pas au mouvement Youth For Climate, ceux qui se disent engagés, mais non militants.

2.1.5 Le point de vue des non-militants

Un point de vue complémentaire doit être apporté avec notre quatrième figure : celle des non-militants. Nous avons rencontré deux jeunes qui ne font pas partie de Youth For Climate, Samy et Carl, 17 ans, habitant à Pau. Ces deux répondants expliquent être sensibilisés aux enjeux environnementaux, sans pour autant être engagés dans un collectif. Pourtant, certains membres de la communauté de Youth For Climate Pau les considèrent comme « climatosceptiques » selon leur propos. Cela parce qu'ils ne partagent pas toutes les explications du réchauffement climatique avec le collectif. Même si qualifiés de la sorte, ces deux jeunes ne se considèrent pas ainsi. Cela en raison de leur vision de l'écologie. Pour Carl « le fait de respecter la nature, dans le sens naturel du terme c'est-à-dire pas faire n'importe

quoi, faire des trucs simples comme trier ou si on peut ne pas utiliser la voiture » c'est une forme d'engagement. Il continue en précisant : « pour les vacances d'hiver pour aller skier, je ne vais pas dans les Alpes parce que c'est loin, l'empreinte carbone est trop importante, contrairement à d'autres qui se revendiquent écologistes. Pourquoi aller à l'autre bout du monde alors qu'on a des choses à disposition ici ? ». Il fait directement référence à certains membres de Youth For Climate de Pau que nous avons interrogés quand il parle des « autres ». Samy, lui aussi porte de l'importance aux actions écologiques locales. Il précise : « je vais faire les choses dans mon coin, c'est-à-dire que l'été je vais m'occuper d'un potager, manger local quand on peut, aller à vélo en cours tout ça ».

Ces deux jeunes qui ont le statut de « climatosceptique » auprès de leurs connaissances dans Youth For Climate, s'avèrent tout de même sensibilisés face aux enjeux environnementaux. En insistant sur la dimension « locales » de leurs pratiques, ils introduisent une échelle qui les rapproche de la notion de glocalisation⁴²⁶. Cela crée une certaine ambivalence dans cette quatrième figure qui semble avoir une définition de l'engagement encore différente. Pour les jeunes du mouvement, le contraste définitionnel se joue dans les croyances sur les théories du réchauffement climatique. Pour Carl et Samy, il se joue au niveau de la tension dans laquelle se situent les engagés de Youth For Climate dans leur expérience d'engagement. Dans leur discours, ces deux jeunes mettent régulièrement les membres du collectif face au décalage entre leur logique critique et leur logique stratégique. Selon eux, ceux qui se définissent comme des « vrais engagés » n'arrivent pas à faire coller leurs valeurs écologiques par rapport à toute la mise en scène produite sur les réseaux sociaux. L'écart se situe entre leur degré de mise en scène de l'engagement et leur façon de vivre, leurs connaissances réelles du sujet ou les effets concrets sur le réel. Prenons quelques exemples afin d'illustrer leur critique.

D'abord, Samy et Carl pointent du doigt les incohérences journalières des membres de Youth For Climate. Tous deux parlent d'engagement « hypocrite » voire « d'imposture » (Samy, 17 ans). Carl nous donne deux exemples :

« il y en a qui vont faire la morale à tout le monde, mais à côté ça, ça a un MacBook pro, deux téléphones et tout ça. On arrive très vite à le voir et ce sont souvent les premiers à te faire la morale (Carl, 17 ans).

« je connais quelqu'un qui est au lycée, c'est quelqu'un d'assez investi, on ne peut pas lui enlever, il produit des contenus, mais là pour les vacances de Noël il va skier dans les Alpes... Ah bon voilà. Jusqu'à

⁴²⁶ ROBERTSON Roland, « Glocalization : time-space and homogeneity-heterogeneity », op.cit.

preuve du contraire l’empreinte carbone elle est plus forte pour aller skier dans Alpes que dans les Pyrénées. Là il faut faire gaffe, il ne faudra pas trop venir chercher la petite bête, c’est très facile de trouver des contre-exemples, des choses qui vont à l’opposé de ce qu’ils montrent » (Carl, 17 ans).

Ici Carl met en perspective leur façon de vivre avec les convictions qu’ils revendiquent. Qu’il s’agisse des objets du quotidien (ordinateur, téléphone portable) ou des destinations de vacances (skier dans les Alpes), ce jeune soulève une limite de cohérence entre leurs revendications et leur mode de vie : « On peut dire ce qu’on veut, mais si on fait le contraire à côté ou même si on ne fait pas ce qu’on dit ça ne sert à rien » (Carl, 17 ans). Samy le rejoint lorsqu’il dit avec ironie « ça me fait rire les gens en permanence sur leur téléphone, à faire des *posts* Instagram et tout alors que ça pollue, avec les histoires de serveur. Il y a quelque chose avec Internet qui est différent du mythe, Internet pollue, tout le monde le sait, mais on a l’impression que ça les arrange d’oublier ça ». L’utilisation d’Internet pour défendre l’écologie est ici le principal reproche adressé par ce jeune. Finalement, au fur et à mesure de ces deux entretiens l’élément qui importune ces répondants dans le discours des jeunes est l’aspect moralisateur qu’il revêt. C’est un aspect de leur communication qu’ils ne comprennent pas au vu de l’incohérence dans laquelle ils les situent. C’est pourtant une des caractéristiques que les groupes locaux de Youth For Climate cherchent à éviter.

Ensuite, Carl et Samy reprochent à ces jeunes engagés dans Youth For Climate de manquer d’arguments, scientifiques et/ou rationnels, quand ils sont mis face à leurs contradictions. Ces deux jeunes racontent entrer régulièrement en débat avec les membres du mouvement à cause de leurs différentes perceptions de l’engagement. Carl a une vision plutôt tranchée à ce niveau-là :

« Moi je pense qu’une personne qui n’est pas capable d’exposer des arguments n’a pas le droit de se dire être pour ou contre une cause (...) Moi j’aime beaucoup débattre, je n’aime pas être pris pour un con, je n’aime pas être à la ramasse dans un débat du coup dans tout ce que je soutiens ou pas, j’arrive à proposer des arguments et c’est tout. Je pense que c’est important de savoir débattre. Et aujourd’hui pour l’écologie je pense qu’ils ne savent pas trop comment défendre leurs arguments » (Carl, 17 ans).

Carl est clair. Un individu qui ne peut se défendre à l’oral par des arguments n’a pas le droit de se dire pour ou contre une cause. Cette notion de droit dépasse celle de légitimité dans la prise de position. Pour ce jeune, la rhétorique est essentielle dans une discussion opposant deux points de vue. Il explique ne pas aimer être dans une position de vaincu lors de sa démonstration. Alors, sa démarche est d’établir un argumentaire sur des sujets en restant informé. L’écologie fait partie des sujets sur lesquels il se renseigne afin de se situer dans une

position supérieure à celle de son adversaire. Si nous relions la première et la dernière phrase de cette citation, il est clair que lors d'un débat avec un membre de Youth For Climate qui est mis devant ses incohérences, Carl ne fera preuve d'aucune indulgence : « Moi je pense qu'une personne qui n'est pas capable d'exposer des arguments n'a pas le droit de se dire être pour ou contre une cause (...) Et aujourd'hui pour l'écologie je pense qu'ils ne savent pas trop comment défendre leurs arguments ».

Nous retrouvons cette idée quand Samy compare leur façon de débattre à une « politique de l'autruche ». Pour ce jeune, les membres de Youth For Climate n'ont pas d'arguments valables et se confortent dans l'idée de se dire qu'ils ont raison et qu'ils ont « repéré les méchants » contre qui se battre. Il parle « de raccourcis faciles » faits par ces engagés. Samy poursuit : « ce sont des phrases à voix haute, pour que tout le monde entende, mais ça ne demande pas forcément de réponse (...) moi ça me fait rire parce que quand on va arriver sur la table avec des arguments, il n'y aura plus personne ». Ce jeune semble identifier également la vision binaire du bien et du mal dans le discours des répondants qui se disent engagés. Selon lui, ce dualisme leur permet de simplifier les débats sans entrer dans une dimension plus complexe, plus « scientifique » (Samy, 17 ans).

2.1.6 Les réflexifs

Enfin, une dernière figure peut être retenue dans cette analyse : celle du réflexif fasse à sa réputation. Certains jeunes prennent conscience qu'ils surexposent leur engagement en ligne. Cela déclenche chez eux des questionnements d'ordre identitaires. En effet, ils souhaitent retrouver un engagement plus « sincère » plus « authentique », plus ancré dans le réel en se détachant du travail lié à leur image de militant en ligne. Pour eux, un décalage trop important existerait entre toute la promotion faite sur les réseaux sociaux et leur manière de s'engager. Ils la jugent trop superficielle. Ce type de jeune ressent un manque d'effet sur le réel par rapport à ses convictions écologiques, à ses envies de transformer la société. C'est le cas de Léo, 17 ans, membre du Youth For Climate basque. Il explique avoir pris un peu de recul sur le mouvement depuis quelque temps. Il développe : « on ne fait pas les choses à la va-vite parce qu'on sait que ça peut jouer sur notre image et notre réputation, même si c'est un peu triste (...) on façonne notre image par rapport à ce qu'on n'est pas. On est juste concentré sur notre image, ce n'est pas du fond ce n'est que de la forme ». C'est précisément la construction d'une image artificialisée de l'engagement des jeunes de Youth For Climate (une « forme » trop travaillée)

combinée au manque d'action sur le réel (un « fond » trop abstrait) qui le met dans une situation de tension.

Antoine, 17 ans, alors encore engagé dans le mouvement lorsque nous l'avons rencontré, a pris ses distances justement par rapport aux questions de la mise en scène de l'engagement sur les réseaux sociaux. Engagé depuis plusieurs années dans Youth For Climate, il explique avoir beaucoup fait évoluer sa vision de l'engagement :

« Je suis beaucoup plus au niveau personnel que dans l'image. Y'a un an j'étais encore beaucoup dans l'image que je voulais renvoyer de moi. Maintenant je veux plus être dans l'être que dans le paraître (...) Je pense que j'ai mûri, je suis moins un petit con prétentieux qui se croit supérieur à tous comme d'autres. Je l'étais beaucoup avant. Et j'ai lu beaucoup de philosophie et ça a joué (...) le mieux c'est de travailler ce qu'on est plutôt de ce qu'on veut paraître, même si c'est plus difficile parce que ça prend plus de temps, mais essayer de travailler le soi. C'est compliqué de changer de philosophie de vie, de pensées, de plein de trucs, ça prend du temps alors que changer de paraître ça prend dix secondes sur les réseaux sociaux. En dix minutes tu peux paraître pour qui tu veux » (Antoine, 17 ans).

La volonté de se détacher de ce qu'il nomme « le paraître » en ligne s'accompagne d'une reconnexion avec ce qu'il veut devenir en tant qu'engagé. Il souhaite se raccorder avec ses projets personnels plutôt que d'afficher une image de lui-même faussée et être associé à l'image du « petit con prétentieux qui se croit supérieur à tous ». Rompre avec l'idée de surexposer son engagement ou de travailler à outrance son image écologique est un objectif chez Antoine. Ce sont des pratiques présentes dans Youth For Climate qu'il cherche à mettre à distance. Au travers de son expérience de l'engagement, Antoine souhaite à s'éloigner de sa logique stratégique afin de se rapprocher de sa logique critique, à travers un détachement progressif des questions liées à son image et revenir vers des pratiques plus individuelles, qui font plus sens selon lui.

Après avoir pris conscience du décalage entre leur image et leur réputation de militant par rapport aux impacts qu'ils avaient sur le réel, Antoine ou Léo ont commencé à poser des réflexions sur leur manière de concevoir l'engagement. Il n'était pas en accord avec la définition qu'il s'en faisait, et encore moins avec la définition qu'ils avaient d'eux-mêmes en tant qu'engagé. Ainsi, ces deux jeunes élaboreront une critique de leur propre mouvement, avant de s'en éloigner et de redéfinir leur engagement écologique chacun de leur côté. Finalement, Antoine et Léo cherchent à se mettre à distance de la logique stratégique liée au travail de réputation du mouvement pour se rapprocher d'une logique de subjectivation, où ils pourraient se définir en plus que de cette image « superficielle » de l'engagé.

Enfin, deux autres jeunes seront mobilisés ici, de Marion, 16 ans et Chloé, 18 ans. La première explique s'être retirée temporairement du mouvement, ce qui lui a permis de prendre de la distance sur sa manière de voir les choses :

« C'est important d'être ouvert face à la réalité et de ne pas tomber dans du sectarisme de l'écologie où les gens ne se mettent plus en question par rapport à ce qu'ils font. Les arguments des autres c'était "ouais on agit pour l'écologie", c'était un peu le camp du bien, et comme on est dans ce camp-là on s'octroyait le droit de faire tout ce qu'on veut et tout ce qu'on sera bien. Nos intentions sont bonnes donc nos actions sont bonnes. C'était le raisonnement qu'avaient les autres et que je pouvais avoir avant, mais c'est ridicule » (Marion, 16 ans).

Dans cette citation la répondante fait de nouveau appel à cette notion du « bien » ainsi que de la vision manichéenne au sein du groupe. Les « autres », comme elle les désigne, justifiaient toutes les actions au nom de leur position dans ce combat. Marion explique se rendre compte après son départ que la hiérarchisation des types d'engagements provoquait de l'intolérance chez certains membres du mouvement en particulier de la part des « héros » contre les « profiteurs ». Or c'est un comportement qui s'éloigne des valeurs de Youth For Climate lors de sa création et dans laquelle la répondante ne se reconnaît plus. Chloé, 16 ans, préconise à ce propos d'encourager toutes les pratiques en faveur de l'environnement sans les classer. Pour elle « il n'y a pas de petites formes d'engagement. Venir juste pour prendre des photos, c'est très bien. Je ne classe pas les formes d'engagement. Il faut tout valoriser ». Marion continue son témoignage sur le manque de tolérance envers la contradiction entre valeurs écologiques et pratiques quotidiennes :

« Ça, on nous l'a reproché dans Youth For Climate. Certaines personnes pouvaient être très activistes de façade, mais après ils n'avaient pas d'engagements politiques sincères. C'est ridicule d'imposer une vision aux gens de l'écologie... ce n'est pas parce que tu es activiste que tu dois vivre dans une grotte avec trois cailloux. C'est naze, on reste des jeunes dans un monde capitaliste, chacun doit avoir ses engagements et ne pas se les imposer aux autres (...) il faut rester ouverts, car c'est une question de point de vue. Et l'écologie reste une opinion et non une vérité, c'est ridicule d'imposer ou de juste être méprisant avec des gens qui ne pensent pas comme nous. Donc, garder une bienveillance et une ouverture d'esprit (...) L'écologie, ça reste un choix moral » (Marion, 16 ans).

Consciente du monde qui l'entoure, Marion explique l'écart qui existe chez les jeunes engagés par des phénomènes sociaux plus globaux (« monde capitaliste »). Elle souligne l'impossibilité de vivre totalement avec ses principes écologiques et rappelle quelque chose que peu de nos répondants ont pour l'instant affirmé : il est essentiel de respecter la forme des engagements de chacun sans contraindre l'autre à sa vision. Marion rappelle ici quelque chose

d'essentiel à propos de l'expérience de l'engagement écologique : l'individu se situera entre plusieurs logiques, s'orientant et se définissant plus vers l'une qu'une autre. Ces moments de tensions, de décalage ou de dilemme entre utopie et pragmatisme sont courants dans une expérience d'engagement⁴²⁷.

Elle va à l'encontre des jeunes cités plus haut qui parlent d'un « véritable » engagement écologique, de l'engagement « sincère ». Il est avant tout « une opinion » et un « choix moral ». La répondante propose alors de se détacher des jugements de valeur sur les bons et mauvais engagements, sur ceux qui sont « authentiques » ou mis en scène et de se concentrer sur ce qui fonde leur lutte. Plus globalement, elle préconise de moins accorder d'importance au travail réputationnel individuel et collectif, au risque de tomber dans des formes de catégorisation des engagements. En plaçant l'éthique de la cause au centre de la représentation qu'elle se fait d'un engagé, Marion se détache des autres dimensions de leur réputation de militant (opportuniste ou stratégique par exemple). Nous reviendrons plus tard sur ce travail de distanciation qui rapproche un peu plus le jeune qui l'opère du statut de sujet, comme nouvelle hypothèse d'analyse.

2.1.7 Les enjeux de la « bonne » définition de l'engagé comme révélateurs de l'expérience vécue

Les questionnements à propos de la définition de l'engagement se retrouvent aussi sur les groupes Discord de Youth For Climate. Ainsi, ils permettent d'apporter de la nuance à notre modèle d'analyse composé de cinq profils de jeunes. Au sein de cette communauté, tous ne partagent pas la même conception du Green Washing et de la publicité de la cause écologique sur les différents médias. Les captures-écrans qui suivent traitent d'échanges à propos d'une émission diffusée à la télévision sur le groupe bordelais. Elle portait sur l'écologie des petits gestes quotidiens, ce que certains membres appellent « l'écologie libérale ». Quatre jeunes sont impliqués dans l'échange.

⁴²⁷ DUBET François, *Sociologie de l'expérience*, op.cit.

Elsa

Question : Vous êtes d'accord avec les idées transmises par cette émission ? Vous acceptez que nous y soyons assimilés ?

Samuel

16/10/2019

en vrai ça av dans le bon sens
mais bon c'est un peu niais

Jeune 1

16/10/2019

Buvez dans des gourdes et achetez d'occas mdr

Samuel

16/10/2019

J'ai envie de dire c'est déjà ça
je dit pas que ça suffit mais c'est mieux que rien

Esla

16/10/2019

bon on agis et on choisit de maitriser la situation ou on se tait et on prend le risque de maintenir une situation qui n'est pas claire et que ça se reproduise encore

Samuel

16/10/2019

bon ça fait un peu green washing avec le coup de la tour eiffel et tout mais bon

Jeune 1 (parlant à Samuel)

16/10/2019

c'est greenwashing mdr

Jeune 1

16/10/2019

C'est pas un peu, c'est carrément

👍 2

Elle était aberrante cette émission
Enfin bref

Elsa

5/10/2019

perso je ne veux pas être représenté par une usurpatrice niaise (modifié)

Sammel

16/10/2019

après façon de palrer hein 😊

Jeune 2

16/10/2019

je sais pas trop si vous comprenez vraie,t la définition de greenwashing, le greenwashing c'est faire de la com en prônant les aspects écologiques dans le but de se refaire une belle image alors que l'entreprise/l'orga en charge ne respecte pas du tout des principes en faveur de l'environnement et la nature. parler d'éco gestes c'est pas du green washing mdr, bien que les médias ne sont pas du tout écolos il n'en font pas leur pub mais font une émission dessus enfin je sais pas si vous voyez ce que je veux dire :/

Samuel

16/10/2019

ça leur fait de la pub en soit

Jeune 2

mais pour moi faire des éco gestes c'est pas du green washing

oui mais pas dans ce but les gens vont pas se dire "ah bah maintenant j'ai le droit d'acheter des iPhones qui polluent vu que je regarde France 2 et qu'ils parlent d'éco gestes" mdr tu vois?
fin je sais pas c'est mon point de vu après

Samuel

16/10/2019

ils vont se dire je peux acheter un iPhone de toute façon maintenant ils font gourde :kappa: (modifié)

Elsa

16/10/2019

Ben mettre la Tour Eiffel en vert c'est un gros coup de com, un symbole de la France aux couleurs de l'écologie, c'est censé donner une bonne image donc pour moi ça s'apparente à du greenwashing, je n'en ai pas dit autant de l'émission qui à mon sens était juste inintéressante, enchaînant les platitudes et faisait croire qu'on allait sauver la planète en plantant des fleurs pour les abeilles.

Dans cet échange, il est question à la base d'associer le nom du mouvement à l'émission en question. D'emblée, Elsa et le jeune numéro 1 ne semblent pas partager la vision de Samuel. Ce dernier n'est pas dérangé outre mesure d'associer Youth For Climate à ce type d'écologie puisque l'émission peut leur faire de la publicité. Alors que les deux autres refusent catégoriquement « d'être représentés par une usurpatrice naïve » (qui est la présentatrice de l'émission) qui associerait le mouvement à une forme de Green Washing. La jeune numéro 2 intervient plus tard dans l'interaction pour donner sa définition du phénomène, en y excluant les écogestes. Cet exemple nous permet de comprendre qu'au sein même de la troisième catégorie de jeune chez les membres de Youth For Climate, la représentation du Green Washing n'est pas partagée unilatéralement. Tous ne se situent pas de la même manière : là où certains n'acceptent pas d'être associés à une écologie libérale, d'autres leur expliquent qu'ils se trompent de positionnement par rapport à ces écogestes. Différents degrés de tolérance sont retrouvés.

Mais la question subsidiaire à cela est la suivante : pourquoi y a-t-il une lutte pour la « bonne définition » du Green Washing et du « vrai » engagement ? Pourquoi chaque catégorie de jeunes fait-elle l'effort de justifier son point de vue comme étant le meilleur ? Le point de départ de cet ensemble de désaccord peut provenir de l'expérience de l'engagement de l'individu, et plus précisément du risque de décalage entre la manière dont il la vit et sa réputation en tant qu'engagé. Le jeune en question peut par exemple se sentir profondément engagé étant donné son fort investissement dans le mouvement, publier régulièrement du contenu sur ses réseaux personnels et avoir la réputation du « profiteur de guerre » ou de « l'écologiste libéral » au sein de la communauté de Youth For Climate. Ainsi, des questionnements de la sorte touchent nos répondants : qu'est-ce qui vaut le coup d'être renvoyé dans l'espace public ou non ? Dans quelle mesure ce choix impactera-t-il la gestion de la réputation ? Parmi les jeunes rencontrés, tous opèrent un travail sur leur réputation qui est particulier et la définition du Green Washing occupe une place importante dans ces décisions d'exposition de l'engagement. Ce travail réputationnel profondément subjectif montre que chacun doit composer entre son expérience et sa réputation et ainsi faire des choix sur ce qu'il rend visible ou non. Choix qui détermineront la définition à laquelle le jeune s'associera et sera associé.

À partir de ces différentes définitions de l'engagement écologique, plusieurs catégories ont émergé : « les profiteurs de guerre », « les héros de l'ombre », les « vrais » engagés, les non militants ainsi que les réflexifs. Toutes répondent à des critères spécifiques dans l'imaginaire

des répondants quant à leurs pratiques engagées. Il existe un enjeu pour ces jeunes de se situer dans ou en dehors d'une catégorie plutôt qu'une autre. Se définir et être défini par les autres dans la « bonne » définition de l'engagement réside précisément dans sa classification : en hiérarchisant les « bons » et les « mauvais » engagements, les jeunes peuvent justifier que leurs pratiques doivent être plus reconnues et qu'elles sont plus légitimes que d'autres selon leurs systèmes de valeurs. Cela leur permet également, dans la narration qu'ils ont de leur engagement, de rapprocher leurs idéaux de l'écologie à leurs pratiques. En d'autres termes, cela leur permet de construire de la cohérence dans la manière de vivre leur expérience d'engagé.

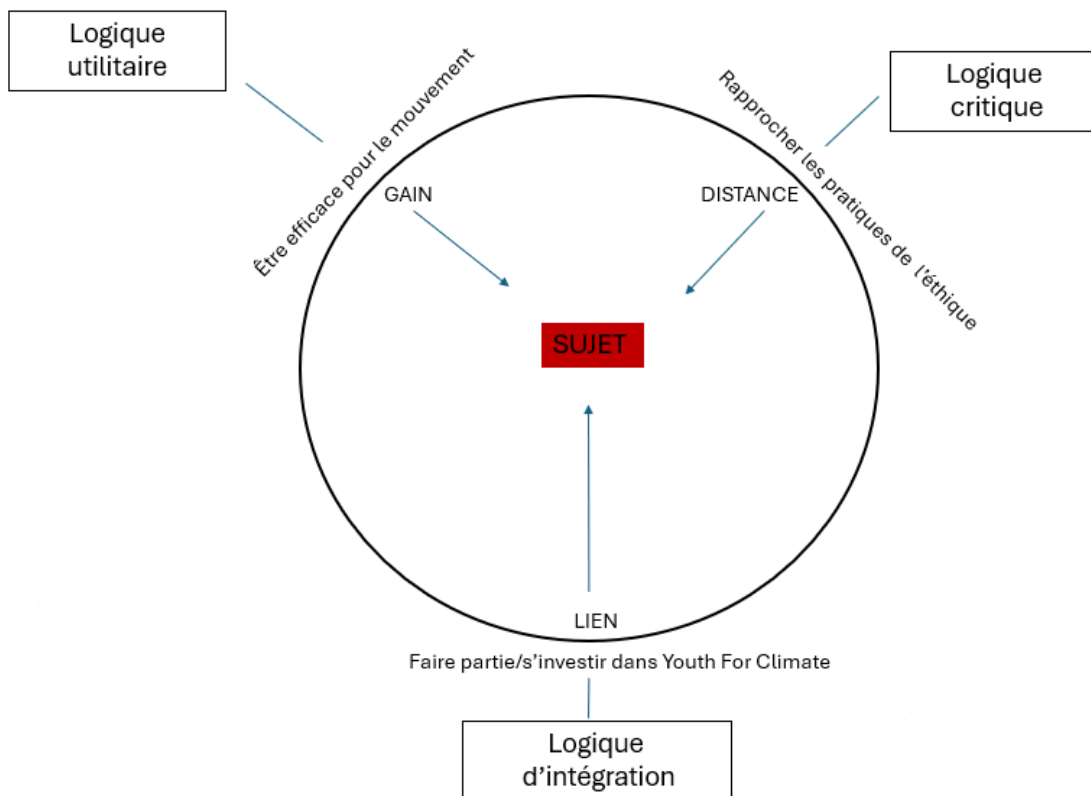
Ces différentes figures montrent à quel point les notions d'engagement et d'exposition sont des questions de perspective et de tension chez les jeunes. L'excès de visibilité par rapport aux pratiques engagées « réelles » pour les uns ne sera pas interprété de la même manière par les autres. Également, l'équilibre entre mise en visibilité et pratiques écologiques trouvé par certains ne sera pas valable pour d'autres. Des comparaisons similaires pourraient être évoquées. Mais il est important de retenir que toutes viennent nous en apprendre davantage sur l'expérience vécue de l'engagement de ces jeunes et des éventuelles tensions qu'elles incarnent. Situer les caractéristiques de son engagement, c'est identifier les modalités de son expérience en tant qu'acteur en faveur de l'environnement.

L'illustration ci-dessous reprend le schéma classique de la sociologie de l'expérience sociale du militant. Il s'inspire de celui réalisé par Francis Jauréguiberry sur son travail sur les usagers des téléphones portables⁴²⁸. Bien sûr, nous l'avons adapté à notre sujet. Nous présenterons d'abord un schéma de cette expérience militante de l'engagé en faveur de l'écologie pour poser les bases théoriques de notre réflexion. Puis, nous le reprendrons en y incluant un prisme basé sur le travail et/ou le vécu réputationnel des jeunes rencontrés. Cette lecture inédite de l'expérience militante nous permettra de porter un regard nouveau sur la lecture des trois logiques d'action de l'expérience. Nous pourrions ainsi intégrer les différentes catégories de jeunes établis plus haut (les profiteurs de guerre, les réflexifs, les non engagés, les écologistes libéraux ainsi que les vrais engagés) et discuter très précisément des tensions qui se jouent entre leur réputation et leur engagement.

Dans les trois logiques d'action de l'expérience de l'engagement dans Youth For Climate, le jeune se situe à la fois dans l'intégration via les liens, dans l'utilitarisme via les gains et dans la critique via la distanciation. Dans la première, il va aspirer à faire partie du

⁴²⁸ JAUREGUIBERRY Francis, *Les branchés du portable*, Paris, PUF, 2003, p. 168.

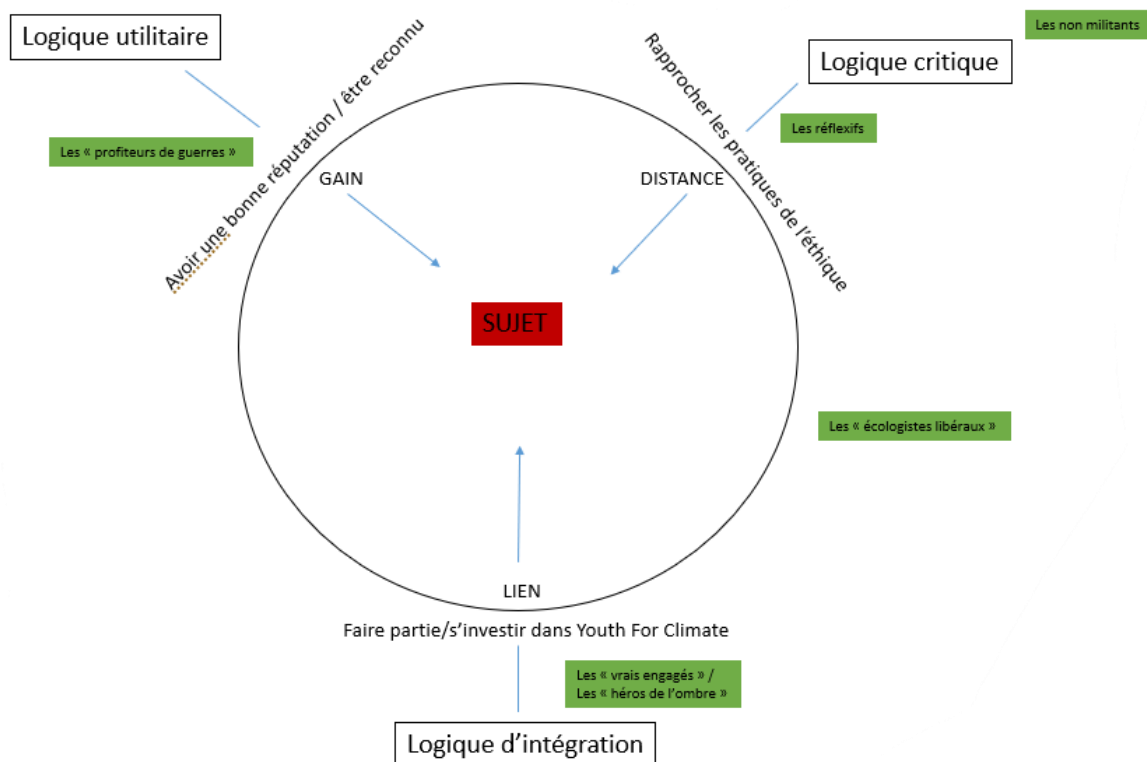
collectif en répondant à la morale communautaire du groupe. Il sera à la recherche d'une validation statutaire. Il souhaitera être intégré comme membre à part entière, que son statut de militant soit validé par les autres. Dans la deuxième, il sera à la recherche d'efficacité dans la réalisation des actions du mouvement. Son ambition sera le succès du collectif, que ce qui est mis en place pour la cause fonctionne. Dans la dernière, il mettra à distance ces deux premières logiques en se définissant en plus de la logique d'intégration et stratégique. Il sera dans une construction autonome de ses valeurs, de son éthique écologique. Le jeune sera alors à la recherche d'une préservation « de sa propre subjectivité sous une forme d'authenticité de soi à soi et de soi aux autres »⁴²⁹. Ce premier schéma illustre donc l'expérience militante de l'engagé en faveur de l'environnement :



À la lumière de ce premier schéma, il est maintenant possible d'y ajouter une focale sur le travail et/ou le vécu réputationnel et y intégrant les différentes catégories établies plus haut. Il faut remarquer qu'avec cette lecture, la motivation de la logique stratégique chez le jeune est de jouir d'une bonne réputation, d'être reconnu comme militant dans différents groupes. Ainsi, les « profiteurs de guerre » se situent davantage dans une logique utilitariste, en cherchant à valoriser leur réputation par leur engagement. Les « vrais engagés », aussi appelé « les héros de

⁴²⁹ *Ibid.*, p. 148.

guerre » se placent plutôt dans l'intégration, où les actions du collectif sont une priorité. Les « écologistes libéraux » se retrouvent à la frontière entre l'intégration et la critique. Ils cherchent à agir pour le « bien » de la planète dans un mouvement et à travers des actions individuelles (achat de gourde par exemple), mais sont critiqués par les « vrais engagés » à cause de leur manque de connaissance sur leurs gestes écologiques. Enfin, les réflexifs et les non militants sont plutôt dans une prise de distance dans leur expérience d'engagement, avec un discours critique sur les autres types d'engagés et sur le mouvement. Ils cherchent à faire coller au plus près leurs pratiques en faveur de l'environnement avec leurs valeurs.



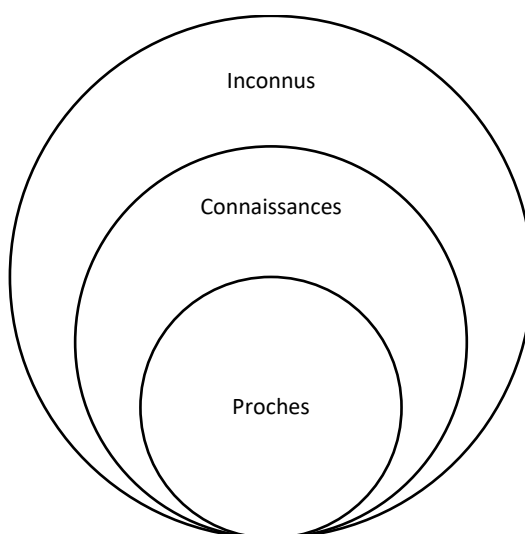
Tous évaluent ou se font évaluer lors de cette expérience de l'engagement écologique. Son étude a permis de comprendre que la perspective de l'autre était essentielle pour comprendre vers quelle logique les jeunes tendaient et l'impact sur leur réputation par la suite. Réputation alors construite par de nombreux acteurs. Ce constat démontre l'imminent besoin d'approfondir ces questionnements d'évaluations et d'effets de ces différents regards sur les jeunes.

2.2 Les différents regards qui comptent

« L'image de l'écolo n'est pas encore bien vue donc je ne sais pas si ça valorise la réputation chez les gens en général, parce qu'après des écolos oui ça va être valorisé, mais je ne pense pas que l'image de l'écolo soit la mieux vue » Antoine, 17 ans.

2.2.1 Les cercles de regard

Les jeunes rencontrés ont fait dans leur discours un lien fort entre la significativité de la relation entretenue avec une personne et la manière dont ils allaient mettre en scène leur engagement. Ce lien impactera directement le travail de la facette réputationnelle militante du jeune. Certaines interactions plus significatives que d'autres feront l'objet de réflexions plus importantes dans l'exposition de son engagement. Ce choix s'explique par la puissance qu'aura l'évaluation de l'autre quant à la présentation du jeune. Ce jugement (validation ou invalidation) impactera plus ou moins puissamment le travail réputationnel de l'engagé. Ainsi, le ou les regards qui pèsent sur le jeune lors d'un échange sont des « variables contextuelles » considérables à prendre en compte pour la formation de la réputation de ce dernier. Cependant, les répondants ont très vite dissocié l'intimité du lien entretenu avec la personne à la réciprocité des convictions écologiques. Par exemple, un jeune pouvait être très proche d'une personne sans pour autant qu'elle partage son engagement. Les regards sont repartis en plusieurs cercles d'affinités chez les répondants. En nous basant sur leur discours et sur leurs pratiques, nous avons élaboré un schéma synthétisant les différents cercles qui composent l'imaginaire des jeunes.



Le premier cercle est composé d'individus qui entretiennent une relation privilégiée avec le jeune. Leur lien est particulièrement fort. Ils peuvent se rapprocher de la figure « d'autrui significatif » élaborée par George Herbert Mead⁴³⁰, dans le sens où elles sont des personnes qui

⁴³⁰ MEAD George Herbert, *L'esprit, le soi et la société*, Paris, Presses Universitaires de France, [1934] 2006.

jouent un rôle important dans le devenir adulte du jeune. Nous y retrouvons certains membres de la famille et les amis proches. Il est composé des parents, du frère, de la sœur, du ou de la petite amie ou encore des amis qui sont importants pour lui ou pour elle. Le lien partagé avec ces acteurs est puissant. Le deuxième cercle correspond aux connaissances des jeunes. Il peut s'agir de camarades du lycée ou de partenaires du club sportif par exemple. Nos répondants associent à ce cercle des individus avec qui ils partagent une activité sans être forcément en être proches. Il y a donc moins d'affinité avec ces individus. Les relations interindividuelles y sont plus distantes et les sujets abordés sont moins intimes. Enfin, le troisième cercle réunit l'ensemble des personnes que le jeune ne connaît pas ou très peu. Il est composé d'adultes et de jeunes. Le lien qui les unit est souvent une discussion en ligne ou un échange dans la rue.

Plusieurs figures se situent aux frontières de deux de ces cercles. Par exemple, la famille éloignée des jeunes comme les oncles, les tantes ou encore les grands-parents se placent entre le cercle des proches et des connaissances. La figure du professeur est aussi revenue régulièrement dans leurs témoignages. Nous pourrions la situer entre le cercle des connaissances et celui de l'inconnu. Il est important de préciser qu'au sein de ces cercles les autres membres de Youth For Climate peuvent se situer à n'importe quel endroit. Ils peuvent également évoluer d'un cercle à l'autre. Un des membres peut très bien être le meilleur ami d'un de nos répondants et un autre être un inconnu sur un des groupes Discord. À chaque cercle et à chaque acteur est associé un niveau d'intimité chez les jeunes. Il présentera son engagement selon ce degré d'intimité, mais aussi selon l'avis qu'il se fait de l'acceptation de l'engagement écologique de l'autre. Ainsi, il devra travailler ses réputationnelles selon le ou les cercles fréquentés pendant l'interaction. Ces différents regards évaluateurs impliquent également des espaces et des arènes réputationnelles variées, autant en ligne et hors ligne.

2.2.2 Liens significatifs, estime de soi et mise en scène de l'engagement

Les parents

Si nous commençons par les interactions quotidiennes qui se déroulent au sein du domicile familial avec les parents, deux situations schématiques se dégagent. Soit ils acceptent l'engagement écologique de leur enfant, soit ils sont contre. Dans le premier cas, la famille peut déjà être sensibilisée aux pratiques écologiques, voire être militante. À ce moment, cette culture se transmet au jeune et les parents valoriseront les actions engagées de ce dernier. Par exemple Clémentine, 17 ans, explique que ses parents :

« sont très fiers parce que c'est eux qui m'ont donné les convictions. Depuis que je suis petite, c'est eux qui me disent qu'il faut faire ci ou ça, qu'il faut protéger la planète. Ce sont eux qui m'ont sensibilisé en premier en fait, donc ils sont très fiers et ils me soutiennent à 100 % (...) Je suis très contente parce que ça me permet de me sentir bien et ce n'est pas négligeable. Moi je connais d'autres amis qui ont des parents qui n'ont pas les mêmes convictions. Ça dépend des familles, mais ils ont moins de soutien et du coup ils n'ont pas le droit de faire des choses comme des marches ou autres parce qu'ils n'ont pas les mêmes convictions que leurs parents. Je sais que moi quand j'ai dit que j'arrêtais de manger de la viande rouge, ils m'ont dit "OK, on te suit". Et je connais des amis qui ont essayé de faire pareil avec leurs parents, mais leurs parents continuent à leur faire de la viande et des trucs comme ça » (Clémentine, 17 ans).

Les « convictions » écologiques de cette répondante lui ont été transmises dès son enfance par ses parents. Ils l'encouragent dans ses décisions et la valorisent dans ses actions engagées. Cette reconnaissance apporte du bien-être à Clémentine qui, selon elle, n'est pas une chance donnée à tout le monde. Elle compare sa situation avec celle de certains de ses amis dont les parents ne sont pas engagés et refusent d'ancrer leurs « convictions » écologiques dans le domicile familial. Fanny, 17 ans, rejoint Clémentine en expliquant être aussi dans une famille « engagée écologiquement et politiquement. Donc mes parents suivent ce que je fais et ils sont fiers donc ça pousse d'autant plus parce que ça me donne l'impression de faire une bonne chose ». Chloé, 18 ans, a aussi des parents qui soutiennent son engagement en raison de la culture militante au sein de sa famille. Elle précise que cela lui permet de ne pas craindre de dire ce qu'elle pense : « moi je suis engagée depuis que j'ai 10 ans, parce que je veux montrer à tout le monde, jeune ou pas, qu'il ne faut pas avoir peur de défendre ce qu'on pense et d'être un exemple ».

L'éducation familiale joue un rôle dans l'engagement du jeune. Sa valorisation par des regards très significatifs tels que ceux des parents permet de rendre « fiers » les répondants de leur engagement. Ils se sentent davantage en confiance, ils ont l'impression de faire quelque chose de bien quand ils agissent et en discutent avec d'autres. Ainsi, les parents qui valident les pratiques écologiques et militantes de leur enfant participent à les mettre en confiance face à ses valeurs écologiques. Ce sont des valorisations qui rassurent les jeunes dans leur travail réputationnel d'engagé. Elles développent l'estime de soi de l'adolescent. Il aura plus confiance en son identité d'écologiste. Ainsi, son besoin de reconnaissance s'amointrit à mesure que cette estime augmente.

Dans d'autres situations, il arrive que ce soient les jeunes qui importent les pratiques engagées au sein de la famille. Même si les parents n'étaient pas sensibilisés à ces questions,

ils acceptent de modifier leur quotidien au nom des principes écologiques de leur enfant. Grégoire, 17 ans, nous raconte cette anecdote :

« j'ai la chance d'avoir un cercle familial très ouvert. Un jour j'étais au lycée, j'ai envoyé un message à ma mère sans prévenir comme ça : "je te mets au défi de ne pas manger de viande pendant une semaine" et à la fin de la semaine elle m'a dit qu'elle avait tenu sauf à un repas. Et après cette semaine j'ai remarqué que ça ne me manquait pas, donc je suis devenu végétarien et mes parents n'en mangent presque plus à part quand ils sont invités chez mes amis. Donc là aussi il y a une très grande confiance, je peux en parler » (Grégoire, 17 ans).

Ce répondant qui était déjà engagé avant de lancer le défi à sa mère a instauré la réduction de consommation de viande à ses parents. Le fait que son cercle familial proche soit « très ouvert », qu'il y ait une « très grande confiance » et que la discussion soit autorisée a facilité l'introduction de cette pratique. Dans un même contexte, Martial, 17 ans, nous a raconté qu'il a réussi à faire stopper la consommation de Nutella à sa mère et qu'elle s'est également mise à fabriquer son propre savon dans le but de réduire son impact sur l'environnement. Enfin Victor, 15 ans, explique être devenu végétarien dans une famille qui n'était pas engagée de base : « c'est moi qui ai réduit tout seul et après forcément j'en ai parlé avec mes parents. Après on en a parlé avec mon médecin pour vérifier qu'il n'y avait pas de problème (...) Il n'y a eu aucun problème ils ont été assez compréhensifs ». L'instauration de nouvelles pratiques écologiques dans le foyer familial par le jeune est un phénomène qui les met en confiance. Lorsqu'ils ne rencontrent pas d'oppositions et que leurs parents les suivent, tous affirment être plutôt fiers d'être à l'origine de ces changements. Dans le cas où une culture militante est imprégnée dans la famille proche ou lorsque le jeune inculque des pratiques dans le quotidien du cercle familial, les parents sont dans un processus d'acceptation et de gratification de l'engagement écologique de leur(s) enfant(s). Ces derniers voient leur travail réputationnel d'écologiste évalué et valorisé par des regards particulièrement significatifs à cet âge. Ainsi, une forme de sécurité ontologique émerge chez le jeune dans cette dynamique : il prend confiance en sa propre identité d'écologiste et en ses valeurs.

Ces gratifications que les jeunes obtiennent leur assurent un certain socle de reconnaissance et d'assurance dont tous ne bénéficient pas. Parfois, le décalage entre les valeurs militantes des jeunes et l'avis des parents sur les questions environnementales est trop grand pour que ces derniers comprennent et acceptent l'engagement de nos interviewés. Ainsi, les modifications des pratiques quotidiennes dans le domicile familial ne sont pas envisageables. Nolan, 17 ans, nous parle des impossibles changements à ce niveau-là à cause de sa mère « fermée sur ces questions ». Antoine, 17 ans, raconte les difficultés de dialoguer avec son père employé chez

Total Énergies, qui a « des idées... climatosceptiques. Il est toujours très très dans le capitalisme, ce qui n'est pas mon cas. Il est assez fermé dans ses idées donc j'évite très souvent d'aborder ces idées avec lui ». Célia, 15 ans, est devenue végétarienne depuis deux ans et demi sans l'approbation de ses parents. Elle explique recevoir encore aujourd'hui des « piques » sur cette décision. Ces quelques exemples montrent l'écart qu'il peut exister entre les valeurs des jeunes engagés et celles de leurs parents. Les discours de ces différents répondants montrent que l'acceptation de l'engagement au sein de la famille n'est pas une évidence. De fait, les jeunes ne seront pas reconnus par leurs parents pour leur engagement comme c'est le cas de Clémentine, Chloé ou encore Grégoire.

Ces situations nous renseignent sur le rapport qu'ont les jeunes à leur engagement. Le regard des parents peut s'avérer être un moteur pour la confiance que le jeune a en ses valeurs, tout comme il peut être un frein important, rappelant aux jeunes les contradictions de ses pratiques. Certains seront valorisés et reconnus comme Fanny ou Chloé, leur permettant ainsi d'affirmer avec assurance leur engagement. Par exemple, Fanny explique que grâce à la confiance que ses parents lui ont donnée, elle prend peu en compte le public avec qui elle interagit quand elle parle de son engagement. Elle raconte une anecdote quand elle était chez son ancien petit ami : « il ne faisait rien pour l'écologie. Dès que le sujet était sur la table chez lui, beaux-parents ou pas, ce n'est pas parce que je dois une forme de respect à quelqu'un que je dois m'asseoir sur mes convictions et me mettre à genoux devant leur avis ». Chloé, qui a aussi bénéficié de la valorisation parentale de son engagement, est également à l'aise pour en parler librement : « même à des soirées, moi je n'ai pas peur de dire ce que je pense, de parler ouvertement. Beaucoup ont peur et se cachent derrière des pseudos. Mais ils n'ont pas confiance en eux et ils n'osent pas avouer, révéler leurs idées écologiques ». Malgré le respect pour les beaux-parents pour l'une et le contexte festif pour l'autre, aucune ne semble gênée d'exposer et de défendre ses idées écologiques.

D'autres cependant ne bénéficieront pas de cette mise en confiance parentale et auront plus de problèmes à s'affirmer comme engagés en faveur de l'écologie devant leurs pairs. Tout comme Nolan, Antoine, Célia ou Mathilde, Léo n'a pas bénéficié de cette socialisation militante et de la valorisation parentale de ses pratiques. Quand nous lui demandons s'il est à l'aise avec le fait de parler de son engagement face à ses amis proches il répond que « non, j'ai l'impression d'être le gros relou. Si on me pose des questions bien sûr je leur réponds, mais je n'ai pas envie d'engager la conversation ». La crainte de passer pour quelqu'un d'ennuyeux face à ses amis est un élément ressorti dans plusieurs discours de jeunes n'ayant pas eu ce socle de

reconnaissance parentale suffisant pour leur engagement. Ainsi, ils ne sont pas autant mis en confiance dans leur rôle d'engagé que d'autres.

Les amis proches

Les amis sont le second public qui compose le cercle des proches. Comme pour les parents, certains d'entre eux seront déjà engagés en faveur de l'environnement. Ils comprendront et soutiendront le jeune. D'autres ne seront pas sensibilisés à ces enjeux et ne porteront pas ou peu d'intérêt au discours et aux actions écologiques. Dans ce cas, Léo explique que c'est à cause d'une méconnaissance collective : « ils ne se rendent pas compte de l'enjeu, de ce que ça représente, de pourquoi j'insiste, de pourquoi je ne suis pas drôle et je parle de truc sérieux ». Quand le cercle amical fréquenté n'est pas intéressé par ces questions, les répondants doivent mettre de côté leurs convictions et s'inscrire dans des discours et des activités plus ordinaires, moins sérieuses et plus légères. Maé, 17 ans, raconte que quand ils se retrouvent avec ses amis non engagés :

« On est plus là pour se voir et faire autre chose, mais ça m'arrive d'en débattre avec des potes en privé (...) on sait prendre de la distance entre un truc d'actualité écolo et notre amitié. Et ça on ne va pas jusqu'à la divergence des points de vue. Et je sais que ça peut arriver à certains militants de perdre des amis parce qu'ils ne sont pas du tout en accord avec eux, moi ce n'est pas le cas. Même s'ils seraient en désaccord, si on prend de la distance par rapport à ça et qu'on n'en parle jamais et qu'en dehors on est super pote bah ça se passe très bien » (Maé, 17 ans).

La distinction entre amitié et engagement écologique est présentée ici comme nécessaire afin de ne pas détériorer, voire de rompre, les liens entre les individus dans le groupe. Il s'agit souvent de ne pas vouloir « se prendre la tête avec ces questions » ou encore « de penser embêter tout le monde » lorsque le sujet est évoqué, comme le précise Nick, 16 ans, engagé dans le groupe palois. Maé, 17 ans, ajoute tout de même que les débats sur ces sujets peuvent s'envisager, mais dans un contexte interactionnel privé, dans un décor contrôlé et sécurisant pour reprendre les termes d'Erving Goffman⁴³¹. Nous pouvons imaginer que l'ami avec qui il se permet de lancer un débat, à l'abri des autres regards et de leurs jugements, est plus ouvert par rapport au reste du groupe sur l'écologie. Par ailleurs, ni l'un ni l'autre ne peut avoir et rendre cet échange public avec le reste de leurs amis au risque de détériorer l'image que les autres ont d'eux. Il est intéressant de constater que dans le cas où le groupe d'amis n'est pas engagé, les répondants cachent, dissimulent ou n'exposent pas leur facette réputationnelle

⁴³¹ GOFFMAN Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi*, op.cit., p. 93 et 95.

d'écologiste. Ils font le choix de ne pas travailler leur réputation d'engagé au sein de ce cercle composé d'évaluateurs qui leur sont significatifs, mais qui ne valoriseront pas leur engagement.

Au contraire, si les amis proches du répondant sont sensibilisés aux enjeux environnementaux, la discussion est plus ouverte et plus libre. Les jeunes aborderont et débattront de sujets écologiques sans gêne. En se reconnaissant les uns et les autres pour ce qu'ils sont, ils renforceront mutuellement leur statut d'engagé. La plupart du temps, il s'agit d'adolescents qui ont rejoint Youth For Climate ensemble et qui étaient déjà amis auparavant. Il arrive aussi que des liens d'amitié forts se tissent au sein même du mouvement entre les membres. Un exemple typique est un des trois groupes locaux rencontrés : celui de Pau. Les jeunes nous ont décrit les débuts du mouvement dans leur ville. Violette, 17 ans, raconte :

« Au début on s'est rencontré tous en septembre pour organiser la première manif. On ne se connaissait pas, mais on a commencé à travailler en équipe, ça crée des liens assez forts, puis on s'est mis à faire des sorties, des soirées et des réunions qui tournent juste en conversation d'amitié, mais une amitié entre passionnés. Donc ça donne encore plus envie de se voir en vrai et de partager (...) on reste toujours ensemble » (Violette, 17 ans).

Dans ce récit, les liens militants qui ont réuni ces jeunes ont été dépassés et se sont transformés en liens d'amitié. Ainsi, les interactions au sein du groupe sont devenues des moments propices pour discuter de leurs pratiques militantes, mais aussi pour passer du bon temps. Dans ce cas, aucune question ne se pose sur le fait d'exposer ou non son engagement écologique puisqu'il est communément admis. Grégoire, 17 ans, engagé dans le Youth For Climate bordelais, parle des autres membres du groupe comme son « cercle d'amis proches » avec qui il peut s'exprimer sans gêne parce qu'il se sent en confiance. Il précise : « je partage mes questionnements à mes amis proches. Avec eux je pourrais beaucoup parler d'écologie et d'engagement. Ça sera très productif et très mature parce que si on se fait confiance on peut avoir des dialogues ouverts et acceptés ». Lorsque les amis proches du jeune sont eux aussi engagés, les interactions se dérouleront dans la franchise et la bienveillance. Leurs actions et les discussions à propos de l'écologie seront encouragées et gratifiées au sein du groupe.

Dans ce premier cercle d'affinité, dans lequel les répondants partagent des liens forts et significatifs avec leurs parents ainsi qu'avec leurs amis proches, les regards des individus jouent un rôle majeur dans le travail de la réputation militante. La reconnaissance ou l'invalidation de cette facette réputationnelle impactera la confiance que le jeune aura en ses convictions, mais aussi son rapport à l'exposition de son engagement ainsi qu'à sa mise en scène. Si le cercle des proches valorise les actions et les discours engagés, les répondants expliquent être assez reconnus pour être en confiance avec d'autres publics. Ils vont interagir davantage avec des

publics larges et hétérogènes. Au contraire, si les parents et/ou les amis proches ne valorisent pas le jeune, il sera plus incertain dans ses choix de parler ou non de son engagement au sein même de ce cercle d'affinité. Par conséquent, il sera moins serein à l'idée d'en parler dans des interactions qui réunissent des publics moins connus.

La discussion de notre quatrième hypothèse sur le risque lié à l'exposition de son engagement peut alors débiter ici. Il existe bien un risque symbolique pour le jeune d'exposer son engagement devant des parents ou des proches qui ne partagent pas ses idéaux. Cet amoindrissement de sa confiance en son identité d'engagé lui fera remettre en question la manière dont il peut et doit présenter son engagement aux autres. Dans ce cercle de proches, plus l'évaluateur ou le groupe qui évalue se rapproche des convictions militantes du répondant, moins les variables contextuelles de l'interaction seront vues comme des contraintes ou des risques pour le jeune. En d'autres termes, il se sentira plus libre de sensibiliser l'autre ou de parler de ses actions en toutes circonstances avec ces personnes. Son travail réputationnel n'en sera que valorisé. Au contraire, moins les individus du cercle proche avec qui l'adolescent interagit partagent ses idées, plus l'incertitude sera forte sur la manière de présenter son engagement et plus le risque de voir son travail réputationnel se dégrader sera fort. Dans ce cas, le contexte interactionnel d'exposition de l'engagement sera bien plus pris en compte par les jeunes. Ils se questionneront davantage sur l'avis que l'autre se fait sur l'écologie et le militantisme avant d'enclencher une conversation.

2.2.3 Les publics éloignés : place de la donnée scientifique et usages des réseaux sociaux

Les connaissances et les inconnus

Parlons maintenant des publics éloignés : les connaissances et les inconnus. Lorsque les jeunes interagissent avec ces groupes de personnes et sont amenés à parler d'écologie, un élément est largement ressorti de leur discours. Souvent, ils donnent une dimension scientifique à leur discours dans des situations où ils ressentent le besoin d'être légitime (en présence de connaissances et/ou d'inconnus). Marie, 16 ans, explique que :

« si je ne connais pas la personne, je vais être un peu plus sur les chiffres, sur les trucs scientifiques, etc. Je pense qu'il faut avoir des arguments solides quand on parle avec des personnes que l'on ne connaît pas forcément, alors qu'avec des personnes qu'on connaît on peut prendre des exemples un peu plus softs (...) quand c'est un inconnu je pense que la personne s'attend à avoir des arguments solides, en mode "je veux une preuve solide, est-ce que ta source elle est vérifiée, etc.". Alors que quand c'est quelqu'un qu'on connaît, on sait à qui on a à faire, on sait que la personne est sérieuse, ou qu'elle ne l'est pas. On sait si ce qu'elle va nous dire c'est pertinent, si c'est juste » (Marie, 16 ans).

Les chiffres, les statistiques, les rapports du GIEC, les articles et les revues scientifiques sont régulièrement mobilisés par les jeunes lorsqu'ils parlent de leur engagement avec une connaissance et/ou un inconnu⁴³². N'étant pas conscients du degré de maîtrise du sujet de l'interlocuteur, les répondants s'attendent à devoir justifier leurs arguments et fournir des preuves sérieuses. Ainsi, dans une conversation sur l'écologie, l'argument scientifique permet d'asseoir sa légitimité dans des interactions dans lesquelles les jeunes ne connaissent pas ou peu l'autre. Cependant, nombre d'interviewés ont affirmé ne pas avoir une aisance orale ainsi qu'une maîtrise de ces arguments suffisante pour exposer leur engagement à leur connaissance et aux inconnus.

Les plus à l'aise vont attendre que le sujet « arrive sur table » comme Hugo, Célia, Beñiat ou encore Éloïse parce qu'ils ne se sentent pas à l'aise avec toutes ces données. Dans ce cas, ces jeunes affirment que pour oser prendre la parole il faut que le contexte s'y prête et qu'une autre personne engage la conversation dessus pour qu'ils puissent se sentir légitimes à prendre parti. D'autres prendront la décision de ne pas parler du tout de leur engagement. En plus de ne pas avoir confiance en eux face aux données à mobiliser, ils expliquent que l'écart est trop grand du point de vue des convictions sur l'écologie. Théo, 16 ans, engagé dans le groupe palois, prend l'exemple de chasseurs qu'il connaît et qui ont une vision diamétralement opposée à la sienne. Il affirme « mentir » sur son engagement devant eux pour cette raison et préfère parler de « choses plus consensuelles » puisque selon lui, même s'il mobilise des chiffres la conversation serait peine perdue. Fanny, 17 ans, prend l'exemple d'une soirée festive entre jeunes dans laquelle elle ne se verrait pas lancer un débat sur l'écologie : « je pense que ça ne plait pas à tous les gens de parler de ça, il y en a qui ne se sentent pas concernés (...) c'est déjà arrivé que des personnes même pas dans la conversation disent "ça va on ne va pas parler de ça". Pour eux, si on ne parle pas de sexe, de soirée, de drogue ou truc "cool" bah ça ne va pas être intéressant. Genre si on parle de données écolos et tout ça les soûle ». Dans l'exemple de ce moment festif qui réunit des jeunes qui se connaissent vaguement, l'écologie ne semble pas être un sujet dont tous apprécient discuter.

Ainsi, lorsque les répondants interagissent avec des connaissances et/ou des inconnus, les variables du contexte interactionnel sont davantage prises en compte qu'avec leur proche (statut de l'individu, espace-temps de l'interaction, nombre de personnes présentes, etc.). De même, ce que le jeune imagine de la représentation que se fait l'autre de l'engagement écologique

⁴³² Données qui pour rappel, sont parfois déformées lorsqu'elles sont diffusées sur des publications Instagram afin de les rendre plus esthétiques.

impacter la manière dont il présentera ses idées engagées. La maîtrise de ces sujets chez le répondant et sa capacité à tenir un débat participeront également dans sa décision à interagir avec les autres. Les répondants ont finalement expliqué que la mobilisation des données était à double tranchant. Si elle est placée de manière pertinente dans un débat, elle peut s'avérer être très fructueuse pour le travail réputationnel du jeune (il sera reconnu pour avoir su placer telle donnée à tel moment de la discussion). Mais elle peut aussi porter préjudice à l'exposant qui ne la maîtrise pas assez bien, qui ne la place pas au bon moment ou qui est trop approximatif. Son travail réputationnel s'en verra impacté. Pour reprendre notre quatrième hypothèse, un risque latent dans ce type d'interaction peut être ressenti chez nos répondants.

Notons que les jeunes qui baignent régulièrement dans des données scientifiques, légitimes, dans leur foyer familial ou au sein de leurs amis proches, intérioriseront et maîtriseront davantage ces dernières. Ils auront alors plus de facilité lors d'échanges avec des individus de cercle plus éloignés. Alors que d'autres ne pourront se familiariser avec ces données dans des conversations ordinaires et quotidiennes. Alors, ils adapteront leurs discours face à des publics plus lointains en étant plus incertains sur leur avis à propos de l'écologie. Ils auront aussi moins de confiance et moins d'aisance sur la mobilisation de données scientifiques puisqu'ils seront moins habitués à les manipuler. Un des moyens pour ce type de jeune pour aborder des connaissances et/ou des inconnus avec plus d'aisance est l'utilisation des réseaux sociaux pour communiquer, débattre et prendre position sur l'écologie. D'après nos répondants, les modes d'interaction sur les plateformes permettent de faciliter l'expression de leur engagement. Pourtant, sur les réseaux sociaux les situations d'interactions qui mélangent les différents cercles que nous fréquentons sont exacerbées. Par exemple, nous avons davantage de chances d'interagir dans un espace numérique avec à la fois un parent, un ami et un inconnu dans le même espace. Les conceptions que se font ces différents acteurs peuvent parfois être très différentes. Le jeune devra donc prendre en compte cette dimension afin de se présenter de manière adaptée et de ne pas être dévalué par un de ces acteurs.

Toutefois, une partie de nos répondants explique se sentir plus en sécurité lorsqu'ils interagissent en ligne. Ils se justifient par la possibilité de filtrer le type de public qui composera l'arène réputationnelle numérique dans laquelle se jouera leur présentation d'éco-engagé. Comme Marie, 16 ans, beaucoup portent une grande « attention » sur qui les suit. Hugo, 16 ans, explique qu'en « ligne on a une forme d'anonymat choisie ou non, qui fait que la parole peut-être plus libérée (...) l'anonymat permet de s'exprimer un peu plus librement que dans la réalité ». En parcourant leur paramètre de confidentialité, ils choisissent selon le réseau qui aura

accès à quel contenu. Dans ce cas, l'aspect incertain du « public imaginé » décrit par Alice Marwick et Danah Boyd⁴³³ se voit rétréci et de plus en plus identifié. Ainsi, les jeunes peuvent adapter leur présentation et renvoyer une image d'eux qui correspond aux attentes des personnes qui les suivent sur le réseau. Un échange très clair a été mené à ce propos avec Théo, 16 ans :

R : Ce sont mes amis sur Instagram donc ça va être un public différent que sur Facebook. Sur Facebook j'ai quelques amis dans la vraie vie, mais sinon ce sont des membres de ma famille ou des gens d'Europe Écologie les Verts avec qui je suis ami sur Facebook (...) sur la désobéissance civile, souvent je publie des publications sur ce qu'ils prônent ou des publications sur des actions ou des points de vue radicaux. Par exemple sur les végétariens. Mais moi je ne le suis pas. Donc il y a une vision déformée.

Q : Tu ne voudrais pas que les gens t'associent à des choses extrêmes ?

R : Oui, après ça dépend de réseaux sociaux, Facebook typiquement oui parce qu'il y a mes parents et ma famille, je ne vais pas partager un visuel qui prône la désobéissance civile. Alors que sur Instagram, ça ne me gênera pas du tout parce qu'il n'y a pas ma famille proche. Je sais qu'il faut que je garde une image de quelqu'un d'assez rangé parce que mes amis s'en foutent, ils savent que je ne le ferai pas, ils savent que je les soutiens moralement, mais eux je m'en fous qu'ils le sachent quoi. Alors que mes parents je ne veux pas qu'ils le sachent » (Théo, 16 ans).

Conscient de la différence de public entre Facebook et Instagram, Théo travaille son image de militant de manière différente selon la plateforme. Il ne souhaite pas que ses parents ou ses collègues de son parti politique l'associent à un militant radical, alors qu'auprès de ses amis il n'est pas inquiet. Il explique cette différence par le fait que ses amis savent qu'il n'ira pas aussi loin dans son engagement que ce qu'il peut publier en ligne. Théo suppose qu'ils savent que cela correspond à une forme de soutien moral. Tandis que sa famille et ses collègues pourraient penser, selon lui, qu'il a des pratiques plus radicales. Il nous expliquera plus tard dans l'entretien que cela pourrait lui porter préjudice, à la fois dans les libertés que lui laissent ses parents dans son engagement, mais aussi pour la place qu'il a au sein d'Europe Écologie les Verts. Ainsi, il met en place une stratégie d'invisibilisation pour une partie de ses abonnés. Dans cet exemple, les différentes réactions de sa famille ou de ses collègues à propos des contenus que ce jeune publie l'incitent à travailler davantage et gérer cette « vision déformée » qu'il propose en ligne. La gestion des paramètres de visibilité est donc une des composantes du travail réputationnel numérique et permet aux jeunes de multiplier les représentations qu'ils

⁴³³ MARWICK Alice et BOYD Danah, « I tweet honestly, i tweet passionately: Twitter users, context collapse, and the imagined audience », op.cit.

renvoient de leur engagement selon le réseau. Représentations qu'ils doivent distinguer les unes des autres en fonction du contexte de la situation (à qui il s'adresse, dans quel espace, etc.).

Deux autres raisons sont évoquées par une partie des jeunes rencontrés pour justifier leur préférence de mener un débat sur leur engagement en ligne. Il s'agit de l'asynchronie temporelle des échanges ainsi que de l'accessibilité de l'information sur Internet. Lors d'un échange sur une plateforme, nos répondants nous ont expliqué pouvoir mobiliser en un temps très court un chiffre scientifique, un argument d'un spécialiste ou toutes autres données permettant de légitimer leur propos. Ils peuvent aussi choisir de répondre quand ils le souhaitent. Victor, 15 ans développe qu'en ligne :

« c'est plus simple parce que déjà on a le temps pour réfléchir pour répondre à un message ou quelque chose comme ça, donc on peut beaucoup plus argumenter. On peut aller chercher des chiffres ou ce genre de choses. Et en vrai [*entendu comme hors ligne*], soit il faut avoir les chiffres en tête soit il faut plus faire évoluer l'idée générale sans donner de chiffres précis et du coup ça peut-être plus compliqué même si ça dépend beaucoup des personnes. Et en ligne il faut juste appuyer sur un bouton pour partager quelque chose alors qu'en vrai il faut réfléchir à ce qu'on va dire, à nos arguments, etc. » (Victor, 15 ans).

Pour Victor, il est plus aisé de défendre une idée en ligne en raison du temps qu'il peut prendre pour réfléchir à sa réponse et à la mobilisation d'arguments pertinents. Il peut mobiliser des données toutes prêtes et disponibles sur différents sites. Sur Discord, le serveur « La Bibliothèque » de Youth For Climate est régulièrement alimenté en information et souvent utilisé par les jeunes pour trouver des arguments et/ou des données sur un sujet débattu sur l'écologie. En plus d'être une ressource informationnelle importante, cette bibliothèque est un outil qui leur permet de gonfler leur argumentaire pendant un échange en ligne. Pour cela, il leur faut chercher et trouver l'information pertinente dans cette base de données. Alors que dans les débats hors ligne, les jeunes doivent retenir de mémoire les chiffres et les arguments à mobiliser selon le thème débattu. Ces efforts de mémorisation et de mobilisation d'idées pertinentes sont plus complexes dans un débat physique et spontané selon une partie des jeunes engagés.

Un des effets pervers qu'induisent les débats en ligne est la surabondance des arguments présents dans l'interaction, aux dépens de l'écoute mutuelle. La forte accessibilité aux données peut transformer les échanges en superposition incohérente d'idées peu « fructueuses » selon Nola, 17 ans. Les éco-engagés rencontrés ne souhaitent pas être décrédibilisés aux yeux de leurs pairs, au point que cela leur arrive de ne pas toujours être réceptifs aux idées des autres. De fait, ils se concentrent seulement sur l'enchaînement de leurs arguments. Ils cherchent à être

reconnus en légitimant leur réputation de militants informés, capables de sourcer leurs propos. C'est pour cette raison que parfois, le débat prend une forme de profusion d'arguments scientifiques peu structurés. Ainsi, dans ces situations la qualité du débat est estompée par les interlocuteurs contre l'assurance de montrer aux autres que sa parole est légitime. Par exemple, Caroline, 16 ans, déplore la faiblesse des échanges et le manque d'écoute en ligne dans des situations où plusieurs personnes interagissent. Pour elle, sur les réseaux sociaux :

« la personne peut très bien ne pas lire le message et ne pas regarder ce qu'on dit alors qu'en vrai la personne nous écoute, elle est sincère. Et une conversation marque toujours plus qu'un message. Parce qu'un mot dit aura plus d'impact qu'un mot lâché dans une conversation au milieu de plein d'autres »
(Caroline, 16 ans).

En nous basant sur nos observations, nous pouvons aller plus loin dans cette idée. Lors de ces démonstrations de connaissances, c'est un peu comme si chacun des interlocuteurs était conscient du manque de structuration de la communication, mais que tous étaient complices de cette situation afin d'en assurer le bon déroulement. En d'autres termes, le fond du débat serait sacrifié pour que tous puissent être reconnus en tant qu'individus informés et éclairés sur l'écologie. Paradoxalement, cette norme implicite rend la valeur de la donnée scientifique obsolète dans des situations où personne ne prend le temps de décrypter les informations et répondre en conséquence. La confrontation des réflexions en ligne se transforme en enchevêtrement d'idées et de données participant au travail réputationnel de chacun. Cette protection assure aux acteurs des représentations rassurantes d'eux-mêmes qu'ils répètent sur une scène déjà connue. Il s'agit finalement d'une convention tacite qui régule les relations entre évalués et évaluateurs au détriment du sens de la communication. Dans cette conception des échanges en ligne, le numérique peut réduire l'incertitude interactionnelle avec des variables contextuelles maîtrisées. Il s'agit de situations où le jeune restreint l'accessibilité à ses réseaux et qu'il connaît son public.

Évidemment, certains résultats nuancent cette idée puisque les interactions en ligne peuvent aussi être plus hasardeuses dans le cas où les interlocuteurs sont plus hétérogènes et moins connus. Les prises de parole sont alors plus risquées et la reconnaissance de l'autre moins garantie. Le travail de la réputation du jeune sera davantage incertain. Par ailleurs, quand les jeunes discutent d'écologie ou de leur engagement avec des connaissances et des inconnus, certains outils leur permettent d'avoir le sentiment d'un peu plus de contrôle dans ces situations. Il s'agit là de mobiliser des données scientifiques afin de légitimer leur discours et d'asseoir une position d'expert face à l'autre, mais aussi d'utiliser les réseaux sociaux pour créer une

barrière artificielle lors de l'interaction. Dans les deux cas, ce sont des outils qui leur permettent de travailler leur réputation de militant dans des contextes qu'ils maîtrisent moins que s'ils interagissaient avec des proches. Alessandro Pizzorno expliquait dans ses travaux sur la reconnaissance que les individus ont des moyens de renverser « l'incertitude de valeur » par le contrôle de « l'agent qui peut en réduire la probabilité en conservant des relations stables avec le cercle de reconnaissance qui le conforte »⁴³⁴. Il apparaît ici que ces renversements sont aussi possibles dans des cercles qui ne confortent pas forcément le jeune dans son engagement.

⁴³⁴ PIZZORNO Alessandro « Rationalité et reconnaissance », op.cit., 23.

2.3 Conclusion

Les discours de nos répondants contiennent une dimension éminemment critique et réflexive sur les questions de la mise en visibilité de l'engagement écologique. Tous balisent une certaine définition de l'engagement et cherchent à se rapprocher de l'engagé « authentique ». Or, avec un schéma emprunté à la sociologie de l'expérience, force est de constater que différents types de jeunes gravitent autour des trois logiques d'action. Beaucoup affirment que les réseaux sociaux favorisent le Green Washing et revêtent une dimension artificialisante sur la sincérité des convictions écologiques, sur cette « authenticité ». La survalorisation de sa facette réputationnelle d'engagé se trouve au centre de ces critiques. C'est ce qu'une partie des membres de Youth For Climate reproche à d'autres jeunes. Par ailleurs, la vision des deux non-militants (Carl et Samy) sur l'utilisation des réseaux sociaux de ces mêmes membres permet de rappeler quelque chose de simple et pourtant essentiel sur ces définitions des « vrais » engagements : il est plus souvent question de perspective selon qui évalue nos pratiques et devant qui on se présente plutôt que de vérités admises et partagées par tous sur ce qu'est l'engagement.

Ces figures nous ont permis de faire discuter notre troisième hypothèse par rapport à l'incidence du degré de conviction des jeunes engagés et la nature de leur travail réputationnel. À des niveaux différents de conviction pour la cause, le travail réputationnel varie dans ces idéaux types. Cependant, l'hypothèse peut être précisée puisqu'il a plutôt été discuté de la représentation du degré de conviction que se font certains jeunes sur d'autres, qui les amènent à travailler leur propre réputation (« les vrais engagés » qui en prenant conscience des travers des « profiteurs de guerre », se confortent et travaillent leur réputation).

De plus, les publics qui évaluent les répondants quant à leur engagement se situent différemment sur ces questions. Le lien entretenu avec le jeune participera aussi de la confiance qu'ils auront en leurs valeurs écologiques. Cela facilitera également l'affirmation de leur engagement et la manière dont ils le présenteront. Parfois les proches partagent leurs convictions et les mettent en confiance pour de futurs débats sur l'environnement avec des connaissances ou des inconnus. Il arrive aussi que les parents et les amis proches n'offrent pas un cadre rassurant pour l'engagé. Celui-ci devra interagir dans des situations où il maîtrisera très peu les variables contextuelles sans avoir confiance en lui. Ces jeunes rencontreront certaines difficultés à assumer leur engagement et/ou à se sentir légitimes d'en parler. Ils percevront alors ces situations comme potentiellement à risque, ce qui vient appuyer notre

quatrième hypothèse. Il semblerait que ce ne soient pas les seuls problèmes auxquels ils doivent faire face. En effet, les répondants ont évoqué plusieurs épreuves et risques qui les suivaient de près lorsqu'ils s'engageaient.

Chapitre IV. Les épreuves de l'engagement

1. Ce qu'implique l'engagement dans Youth For Climate

« Pour se battre pour l'écologie en ce moment, il faut avoir une santé mentale de fer » Justin, 18 ans.

1.1 De l'idéal du collectif au pragmatisme : quelques désenchantements liés à ce décalage

Quelque temps après s'être engagés, beaucoup de jeunes rencontrés se rendent compte qu'il existe un écart entre ce qu'ils imaginaient du mouvement et la réalité vécue. Les principes et les valeurs qui fondent la réputation du mouvement, tel que l'horizontalité, l'autonomie, l'idéal démocratique ou encore l'égalité des rôles se voient remis en cause. Les répondants ont relevé plusieurs limites dans les niveaux d'organisation des groupes. Ainsi, s'engager dans Youth For Climate implique de renoncer en partie à ces idéaux. Quand certains essayent de pallier aux limites du mouvement, d'autres se voient impuissants face au système au sein duquel ils sont engagés. Nous présenterons ici cette première épreuve pour les jeunes qui consiste en l'acceptation d'une organisation qui ne colle pas toujours à l'idéal souhaité.

1.1.1 Limites démocratiques : la « fausse horizontalité » et la « hiérarchie cachée »

« l'étiquette règle les rencontres des individus non pas en tant que tels, mais en tant que représentants de leurs rôles sociaux, soigneusement hiérarchisés » David Riesman, *La foule solitaire*, p. 112.

L'épuisement du modèle démocratique est la première limite à laquelle sont confrontés les jeunes engagés. Si lors de leur intégration, le mouvement leur est présenté comme horizontal, non hiérarchique et démocratique, il s'avère que la réalité vécue est plus complexe. Même si les plus expérimentés essayent de mettre en place un modèle démocratique pour l'organisation et les prises de décision, les effets structurels du mouvement provoquent des disparités dans la répartition du pouvoir et des droits. Ces derniers se retrouvent alors confrontés aux modalités du « dilemme de la pyramide », en choisissant une approche basée sur l'horizontalité⁴³⁵. Différents facteurs expliquent la nature de ce phénomène. D'abord, Youth For Climate est un mouvement récent (créé en 2019) qui a connu un engouement rapide. Lors de la création des groupes locaux, les premiers jeunes arrivés se sont vu attribuer les rôles avec

⁴³⁵ JASPER James, *Getting your way*, Chicago, Press of the University of Chicago, 2006.

le plus de responsabilités. En co-construisant leur groupe, ces derniers se sont forgé une connaissance globale de l'organisation. Ces jeunes sont à l'origine des tenants et aboutissants du mouvement, de son fonctionnement et en connaissent les mécanismes. Les membres qui ont consacré du temps à créer et/ou développer le mouvement et qui ont accueilli les nouveaux arrivants ont été identifiés par défaut aux *leaders*. C'est pourtant une dynamique que les premiers membres ne souhaitaient pas instaurer. L'horizontalité des relations était un de leur but premier. C'est précisément en cela que l'effet structurel de l'organisation du mouvement fragilise le modèle démocratique. Céline, 17 ans, engagée dans le groupe palois, va même parler de « fausse horizontalité » et de « hiérarchie cachée » dans Youth For Climate. Ainsi de petits groupes décisionnaires sont souvent responsables d'une partie du fonctionnement et de l'organisation des branches locales du mouvement. Par exemple, Alyssa, 17 ans, engagée dans le groupe bordelais depuis sa création explique être haut placée, mais trouve sa position gênante par rapport au reste des membres :

« c'est malheureux, mais dans Youth For Climate... (...) dans plein de circonstance on s'est rendu compte qu'il y avait pas mal de fois où c'était assez vertical. Je sais aussi que s'ils proposent une action et que moi je ne valide pas, je sais qu'on ne la fera pas. Je sais que si je propose un truc que j'ai vraiment envie de faire, qui me tient vraiment à cœur, je sais que ça se fera. Si je demande, ça se fera. Par exemple il y a une réunion qui va se préparer ce weekend et je sais que si je dis qu'on ne la fait pas samedi et qu'on la fait mardi prochain, je sais que ça se fera comme ça ». (Alyssa, 17 ans).

Cette jeune répondante très consciente de son pouvoir décisionnel au sein du groupe ne semble guère satisfaite de cette situation. Elle expliquera plus tard que c'est un phénomène involontaire qu'elle n'a pu maîtriser. Grégoire, 17 ans, engagé lui aussi depuis la création du collectif a passé beaucoup de temps à expliquer son ressenti et son malaise face à ce phénomène. Il commence par expliquer :

« comme j'y suis depuis un certain temps je suis administrateur et le paradoxe est là : ce n'est pas censé t'apporter plus de voix, vu que c'est censé être horizontal, mais puisque c'est moi qui poste des messages en annonce ou quoi, forcément les nouveaux et tout voient que c'est moi et une hiérarchie se pose quand même puisque je suis parmi les anciens qui organisent des choses » (Grégoire, 17 ans).

« En théorie c'est censé être horizontal, où il n'y a aucune hiérarchie. Tous apportent les idées et s'impliquent. Les idées se valent. En pratique quand tu es nouveau et que tu arrives tu vas voir les plus actifs, ceux qui ont les droits sur Discord de mettre les annonces et tout. Donc y'a quand même une sorte de direction, une mini hiérarchie, mais qu'on essaye de cacher de manière à laisser aux nouveaux le meilleur de leur avis sur le mouvement » (Grégoire, 17 ans).

L'écart entre théorie et pratique est bien présent et les militants expérimentés du mouvement en ont conscience. Les droits et l'activité d'un militant sur Discord seraient associés par les nouveaux arrivants à son niveau hiérarchique dans le groupe. Celui qui est le plus visible est associé à la figure du dirigeant, du *leader*. Il hérite d'une réputation par défaut, parfois volontairement et d'autres fois sans le vouloir. De plus, le réseau est paramétré pour que certains espaces d'échanges nécessitent des droits particuliers pour poster des messages. Cet avantage creuse l'inégalité des droits ainsi que les différentes positions hiérarchiques dans le mouvement. C'est un aspect que les modérateurs tentent malgré tout de dissimuler aux nouveaux. En leur donnant cette impression les néo-arrivants participeront à diffuser des « avis » positifs autour d'eux sur le collectif et valoriseront sa réputation. L'intérêt pour le collectif est de recruter et d'attirer de nouveaux membres avec la diffusion de cette image d'un groupe aux principes démocratiques et horizontaux.

Grégoire expliquera plus tard que cette hiérarchie « malgré lui » est une chose qu'il regrette, mais dont les groupes locaux ne peuvent se passer pour bien fonctionner. Selon lui, la coordination de tous les membres pour chacune des décisions est impossible. Le manque de réactivité de certains provoque une inertie permanente dans les choix à prendre et dans les projets à organiser. C'est l'urgence des prises de décisions qui poussent les membres les plus investis à agir de la sorte. Il précise :

« on ne se fixe pas d'emploi du temps avec chaque semaine tant de temps à consacrer à Youth For Climate ou quoi ce n'est jamais très stable donc les projets mettent pas mal de temps à s'organiser. Ils sont toujours poussés par les mêmes donc ce n'est pas très horizontal non plus. Pour moi le choix c'est : soit faire le système le plus horizontal, mais qui va avancer très lentement parce qu'on va devoir aller chercher l'avis des gens, soit on fait quelque chose qui veut s'approcher de l'horizontalité par le fait d'aller chercher les gens quand on peut pour leur demander leur avis, mais à côté prévoir toujours d'organiser des choses en laissant tout le monde libre d'y accéder pour quand même avoir des choses à mettre en place. On ne peut pas attendre que tout le monde ait un coup de motivation sur le même projet » (Grégoire, 17 ans).

Ce jeune soulève un dilemme intéressant sur deux modèles de fonctionnement : perdre en égalité des rôles ce qu'il peut gagner en efficacité de gestion, ou inversement, gagner en décisions démocratiques, mais perdre en temps d'organisation. Dans l'ensemble des groupes observés, il semblerait que le premier modèle domine. Nombre de nos répondants qui sont modérateurs dans leur groupe, tel que Fanny, 17 ans, expliquent qu'il faut accepter que certains soient « au-dessus des autres » dans le fonctionnement du groupe. Ils s'accordent à dire que ces principes démocratiques sont des valeurs vers lesquelles ils peuvent tendre, mais sans jamais les atteindre. La présence d'une hiérarchie au sein des groupes locaux permet également selon

eux des gains de temps importants dans le fonctionnement du mouvement. Cette stratification du mouvement lui donne, selon William Gamson, davantage de chance de succès dans ses actions, de pérennité dans le temps ainsi que d'écoute auprès de leurs interlocuteurs⁴³⁶.

Par ailleurs l'accès au pouvoir et aux responsabilités n'est pas complètement fermé et rigide dans les groupes locaux. Malgré les effets structurels présentés, les jeunes mettent en place des mécanismes pour pallier à ces effets. Une des conditions à l'accès à certaines responsabilités dans le mouvement est de « faire ses preuves » face aux autres membres. Cette expression est souvent ressortie dans le discours des répondants. Pour continuer avec l'exemple de Fanny, nous pouvons préciser que cette jeune a dû prouver sa valeur et gagner la confiance des autres pour avoir accès à la base arrière de communication lors d'un évènement :

« [les autres jeunes dans la base arrière de communication] c'étaient des gens de confiance. Quelqu'un qui a rejoint le groupe depuis une semaine il n'a pas fait assez ses preuves pour qu'on se dise qu'on lui fait confiance et qu'il ne va pas poster n'importe quoi. Parce qu'il y a quand même une image du mouvement à garder et qui est en jeu. Ils m'ont pris moi parce que ça faisait quand même plus de six mois que j'étais dans le groupe, qu'ils m'ont vu parler devant des gens mille fois, que j'ai fait des interviews, que j'ai représenté le groupe à plusieurs reprises. Donc j'ai pu faire ça » (Fanny, 17 ans).

Son ancienneté couplée à son investissement a participé à l'obtention de ce poste dans le collectif. Elle précise que c'est une place prestigieuse, qui détermine l'image du mouvement et à laquelle seulement des membres de confiance peuvent avoir accès. Ce processus de filtrage n'est pas anodin. Son cas n'est pas isolé. Souvent les jeunes qui s'investissent dans un groupe de travail voient leurs « parcours », leur carrière de militant évoluer selon leurs compétences au sein de cette hiérarchie. Inversement un jeune peut se voir retirer certains droits et responsabilités dans le cas où son travail est mal fait. Ce sont des situations plus rares qui se produisent dans des cas très particuliers, mais qui sont révélatrices du rapport à la gestion du pouvoir dans Youth For Climate. Mathilde, 17 ans, raconte le manque de gestion des responsables de la communication d'Instagram dans son groupe local :

« C'est déjà arrivé que des filles disent qu'elles gèrent la comm sur Instagram, qu'elles ne le fassent pas et qu'elles ne veulent pas nous donner leur travail. Donc on a fini par changer les codes Instagram. C'est parti un peu en embrouille, mais parce que ça nous soulait on leur avait dit qu'elles ne géraient pas et elles n'ont ni voulu changer ni déléguer du coup on a pris le pouvoir et hop ! (...) elles ne voulaient pas déléguer et elles ne voulaient pas faire ce qu'on voulait qu'elles fassent. Du coup c'était très épuisant parce que moins de gens venaient parce qu'il y avait moins de comm (...) Donc on a décidé de changer les codes et quand elles ont su ça elles étaient trop énervées. Elles se sentaient trahies, elles ne trouvaient pas ça juste.

⁴³⁶ GAMSON William, *The Strategy of Social Protest*, Wadsworth Pub., Belmont, 1975.

On leur a dit qu'on gérait pendant trois mois et qu'elles récupèreraient après. Donc elles nous ont laissé gérer, enfin après une bonne engueulade. Et après elles n'ont jamais récupéré les codes et on ne les voit plus (...) plus de Youth For Climate pour elles » (Mathilde, 17 ans).

Cet exemple vient confirmer en quoi la possession des codes des réseaux sociaux est un enjeu pour le travail réputationnel du mouvement. Le ou les responsables doivent répondre aux exigences communicationnelles afin de garder la meilleure attractivité. C'est d'ailleurs le manque de travail des jeunes engagées de l'époque qui a provoqué cette situation de conflit et de rétrogradation des responsabilités. Le refus d'obéir à l'autorité des autres membres décisionnaires du collectif leur a coûté cette rétraction.

Finalement la distribution du pouvoir dans les groupes locaux se fait selon des critères précis. L'ancienneté, le temps consacré à l'engagement, la visibilité de son investissement sur Discord, faire ses preuves et gagner la confiance du groupe décisionnaire font partie de ces critères d'obtention de responsabilités. Autant de savoir-faire acquis qui participent au développement du capital militant du jeune⁴³⁷. Quand la distribution des pouvoirs entre les membres met à mal le modèle démocratique, la formation de petits groupes décisionnaires remet en cause l'horizontalité des décisions dans les groupes locaux. Bien sûr, il faut nuancer ces propos en précisant que les répondants observés ne sont pas avides de pouvoir. Beaucoup n'ont pas choisi cette posture de *leader* qui s'est imposée à eux au début du mouvement. Ce sont les néo-arrivants qui les ont identifiés ainsi et qui participent à la construction de ce modèle. Souvent, les membres expérimentés parlent de leur statut de *leader* avec une certaine gêne voire les rend malaisés. Malgré leur travail réputationnel qui consiste à renvoyer une image d'égal à égal avec les autres, une partie de leur réputation leur échappe. Ainsi, une injonction contradictoire semble les traverser : ils sentent qu'ils trahissent malgré eux les valeurs démocratiques qui fondent le mouvement en étant un petit groupe décisionnaire, mais ils constatent avec satisfaction que ce modèle permet au mouvement de mieux fonctionner. En reprenant le premier schéma de l'expérience du militant, ce dilemme se situe entre la logique stratégique (tout mettre en place pour que le mouvement fonctionne de manière efficace) et la logique critique (faire appliquer l'horizontalité dans la manière de manager le groupe).

⁴³⁷ MATONI Frédérique et POUPEAU Franck, « Le capital militant. Essai de définition », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2004, vol. 5, n°155, p. 4-11.

1.1.2 L'engagement genré : du silence féminin à l'ostentation masculine.

Les limites démocratiques n'ont pas été les seuls écarts relevés par les répondants entre l'idée qu'ils se faisaient du mouvement et la réalité de leur engagement. Youth For Climate se revendique inclusif et égalitaire. Pourtant beaucoup de jeunes interrogés soulèvent des inégalités et des différences dans les façons de s'engager selon le genre. Cet écart est en partie lié au travail réputationnel opéré par les modérateurs des groupes locaux. Ces derniers élaborent des stratégies pour surexposer des figures féminines dans les espaces publics médiatisés afin d'entretenir cette réputation inclusive. Justin, 18 ans, nous parle de qui ils envoient « dans la presse ». Ils vont « essayer de beaucoup plus tourner dans les genres, voire d'envoyer plus de filles que de garçons (...) ça porte une attention supplémentaire sur comment sont gérées les relations en interne ». Le souhait de varier le genre des représentants médiatiques est bien présent. Ces stratégies sont mises en place afin prouver au public que les jeunes engagés se préoccupent de l'organisation genrée du mouvement. Ainsi, ils amènent l'opinion publique à se représenter le collectif d'une certaine façon. Les organisateurs préfèrent prendre les devants en exposant des figures féminines engagées sur des scènes tactiques.

Ce que ne nous dit pas ce jeune, c'est que cela leur permet de ne pas être confrontés aux critiques sur l'inégalité des genres exposés sur le devant de la scène. Comme expliqué, un lien est souvent fait entre les individus visibles et les rôles à hautes responsabilités. L'exemple de Greta Thunberg est le plus frappant. Elle a été pendant longtemps la figure la plus visible du mouvement en étant associée au leader, sans pour autant avoir le plus de responsabilités dans le groupe. Cette corrélation faite dans l'opinion publique n'est pas partagée par tous les membres du mouvement. Par ailleurs, certains jouent dessus pour renvoyer une image du collectif dans lequel les postes à responsabilités sont occupés principalement par des filles. Marion, 16 ans, explique que « ça peut aider à avoir une neutralité et éviter de se prendre des remarques ». Cette pratique permet de travailler la réputation du groupe en proposant une image d'un mouvement égalitaire, inclusif et soucieux des questions de genre. Les répondants nous ont expliqué que cette autopromotion et l'entretien de cette réputation avaient pour but de « donner envie » à de nouveaux jeunes de s'engager. Ils sont des moyens stratégiques de recrutement. Mais rapidement, les néo-arrivants se rendent compte de la réalité de leur engagement. Ils font l'expérience des limites structurelles et fonctionnelles du mouvement.

Bien sûr, les jeunes sont quand même très largement sensibilisés à ces questions d'inclusivité des genres et tentent de freiner activement les inégalités au sein du collectif. Les

disparités se jouent à deux niveaux entremêlés : dans la répartition des tâches ainsi que dans les formes que prend l'engagement. Clémentine, 17 ans, explique :

« je trouve que les garçons vont être plus aptes à rentrer dans le tas, genre à faire des désobéissances des trucs comme ça, à faire des choses plus énervées (...) par exemple les actions de désobéissances civiles, les mecs ils y vont et les filles vont être plutôt à l'arrière et vont prévenir par message : si la police arrive, faire un live sur Instagram, voir s'il y a besoin de chose pendant l'action... elles sont un peu plus dans la gestion que dans l'action je dirais » (Clémentine, 17 ans).

Les modes d'expression de l'engagement des garçons sont pour la répondante plus directs, plus physiques, mais aussi plus risqués. Ils seront plus dans la démonstration lors des actions. Vincent, 17 ans, engagé dans le groupe basque rajoute que les garçons vont plus souvent être dans les premiers rangs d'une manifestation. Alors que les modes d'expression des filles seront plus discrets, silencieux, en retrait du terrain et plutôt dans « la gestion ». Clémentine est rejointe par Mathilde, 17 ans :

« les filles seront plus dans le travail de derrière, le petit travail de derrière qui est indispensable, mais qu'on ne voit pas (...) il y a aussi pour prendre la parole lors des débats. Ça va être plus facilement des mecs. Parce qu'ils ont plus d'aisance et qu'ils parlent plus fort. Ils sont plus à l'aise (...) il y avait souvent des mecs qui allaient prendre plein de responsabilités et qui allaient essayer de tout faire, mais qui ne feront rien. Mais par égo ils n'allaient pas accepter de ne rien faire. Et souvent les filles au niveau des responsabilités, soit elles devaient s'occuper de tous les trucs administratifs un peu chiantes et les mecs aimaient bien prendre les choses importantes comme les discours ou quoi » (Mathilde 17 ans).

Le travail de gestion et d'administration est pris en charge par les filles selon Mathilde. Ce travail de l'ombre, plus discret, moins visible est pourtant « indispensable » à la bonne réalisation de l'action. La répondante dissocie la visibilité du travail fourni pour l'organisation des actions. Elle soulève également la prise de responsabilité plus importante chez les garçons qui n'est pas toujours assumée et aussi leur besoin de démonstration de leur engagement. Elle interprète cela comme une sorte de fierté de leur part, une nécessité à prouver qu'ils peuvent faire des choses importantes pour le mouvement. Pourquoi ont-ils recours à ces démonstrations ? Est-ce que ces modes d'expression d'engagement masculin sont des tentatives pour affirmer et faire valider leur virilité ? L'ostentation de leurs actions leur permettrait de valoriser cette caractéristique sociale associée à leur genre.

Le manque de confiance en soi des filles est un autre point évoqué par Mathilde lorsqu'elle raconte les prises de parole en réunion. Selon elle, les garçons monopoliseraient ces moments d'échanges. Elles expliquent qu'ils « parlent plus fort, ils sont plus expressifs et plus

à l'aise ». Pour la répondante, ils ont tendance à s'octroyer le temps de parole lors des réunions. Marie, 16 ans et Justin, 18 ans, tous deux engagés dans le groupe de Bordeaux partagent cet avis :

« il y a beaucoup de garçons, ce sont eux qui vont être prépondérants. Ça m'est déjà arrivé au sein du mouvement d'être confrontée à des garçons qui prennent constamment la parole et qui ne laissent pas les filles s'exprimer. Mais après il y a une volonté de faire attention à tout ça. Donc souvent quand on leur dit "Là, laissez nous parler !", ils nous laissent. Mais oui c'est arrivé que le genre masculin soit... oppressant (...) s'il y a des garçons qui ne vont pas nous laisser parler si on leur fait la remarque, ils seront désolés. Il y en a plein qui font vraiment attention à ça et justement c'est vraiment bien parce qu'il y a une prise de conscience à ce niveau-là » (Marie, 16 ans).

« Y'a beaucoup plus de filles, mais ça c'est une tendance du mouvement écolo de manière générale, qui comme partout ont beaucoup moins tendance à prendre la parole en réunion. Elles vont se sentir moins légitimes de prendre la parole. Mais je trouve que le mouvement est très inclusif sur cette question-là et il essaye de ne surtout pas reproduire les schémas de domination qui existent à l'extérieur » (Justin, 18 ans).

Si les deux répondants ne sont pas d'accord sur le genre majoritaire dans le mouvement, ils partagent cependant le sentiment que les filles subissent une forme de domination masculine. L'une parle « d'oppression » et l'autre de manque de légitimité. Ils évoquent également tous deux les efforts mis en place afin de parer la reproduction des modèles de domination de « l'extérieur » présents dans d'autres sphères en société. Mathilde, 17 ans, les rejoint quand elle affirme qu'on « reproduit ce qu'on a l'habitude de voir. Les mecs ont plus tendance à prendre de place dans l'espace public et à prendre la parole parce que c'est eux qu'on a l'habitude de voir donc c'est eux qui prennent cet espace ». Cette disparité rejoint d'une manière plus générale le sentiment de vulnérabilité féminine dans l'espace public décrit dans les travaux de Marylène Lieber dans son ouvrage *Genre, violences et espaces publics. La vulnérabilité des femmes en question*⁴³⁸.

Concernant les constats sur le type d'engagement masculin, il peut se rapprocher des travaux de David Le Breton dans *Rites de virilité à l'adolescence*⁴³⁹. Les modes d'expression des garçons engagés sont bruyants, ostentatoires et physiques. Ils participent au « brevet de virilité » décrit par l'auteur et permettent aux jeunes de confirmer leur appartenance au groupe. C'est :

⁴³⁸ LIEBER Marylène, *Genre, violences et espaces publics. La vulnérabilité des femmes en question*, Paris, Presses de Sciences Po, 2008.

⁴³⁹ LE BRETON David, *Rites de virilité à l'adolescence*, Paris, Fabert, 2016.

« une sorte d'examen de passage pour attester du fait d'être digne des pairs. Joutes verbales, affrontements physiques, attitudes agressives, par la constance de leurs défis, créent une hiérarchisation au sein du groupe. Chacun doit soutenir une réputation qui se construit dans une opposition aux valeurs de la société globale, et dans l'exaltation des valeurs virilistes des pairs. Une culture de la "virilité" reste l'ultime ressource pour se forger avec les poings ou l'arrogance une image de soi positive. Toute relâche serait fatidique pour le jugement des pairs. Les autres sont les témoins indispensables de ces épreuves personnelles qui, sinon, n'auraient jamais lieu »⁴⁴⁰.

D'après nos observations et les récits des répondants, les façons de s'engager chez certains garçons de Youth For Climate répondent à ces caractéristiques virilistes. Même si ce n'est pas le cas de tous et que certaines filles expriment leur engagement de la sorte, des traits communs de ces rites se sont dégagés dans notre terrain. Ils sont des moyens pour eux « de se rendre digne du regard du public masculin des lieux et d'asseoir sa réputation »⁴⁴¹.

Les organisateurs du mouvement, sensibilisés à ces effets de genre, travaillent en interne pour casser cette distribution genrée des rôles. Ils intègrent ces questions d'inclusivité dans leur réflexion et les placent aux centres des discussions sur l'organisation du collectif. Lors des réunions nationales par exemple ils expliquent chronométrer le temps de parole entre les garçons et les filles afin de respecter au mieux sa répartition. Ils favorisent également lors des moments d'échanges l'intervention des filles au détriment des garçons. En somme, ces mesures sont prises pour rééquilibrer les responsabilités selon les genres. L'incorporation de nouvelles mesures est faite pour donner le sentiment aux filles engagées d'être autant intégrées et responsables que les garçons. Tous sont plus ou moins conscients de la reproduction de schémas de domination au niveau du genre dans le mouvement. Ils cherchent à lutter contre. Cependant, des difficultés persistent pour contrecarrer le phénomène.

Dans le cas où une inégalité et/ou une injustice genrée est mal vécue de la part d'un ou d'une engagé(e), les répondants ont décrit la création de lieux d'échanges sécurisés sur Discord. Le but est de débriefer sur ce qu'il s'est passé et faire en sorte que cela ne se reproduise plus. Tout le monde n'a pas accès à ces espaces de discussion. Seuls quelques responsables et les victimes de ces inégalités peuvent échanger dans ces groupes. Malheureusement, nous n'avons pas eu accès à ces zones sécurisées lors de notre observation. Nous nous baserons uniquement sur les propos des répondants. Victor, 15 ans, explique qu'ils ont « mis en place des *safe spaces*.

⁴⁴⁰ *Ibid.* p. 20.

⁴⁴¹ *Ibid.*, p. 24.

Il y a eu des réunions de *safe place* sans mecs cisgenre⁴⁴² (...) on essaye de faire le plus attention à dégenrer tout, faire attention d'être le plus inclusif possible (...) on essaye de ne pas reproduire les comportements qui sont en dehors ». En excluant les garçons cisgenres, les organisateurs du mouvement cherchent à limiter les interactions entre les victimes d'inégalité et les membres qu'ils jugent les plus propices à déclencher ces situations. Un détail dans le discours de Victor est interpellant. Tout comme Justin qui parle des inégalités genrées qui existent à « l'extérieur », Victor parle lui du « dehors ». Ces répondants situent les problèmes en question en dehors de leur groupe. Ils les isolent et s'en détachent. Ils souhaitent créer dans leur groupe local un environnement où les injustices du quotidien ne se reproduisent pas. L'utilisation des réseaux sociaux leur permet de trouver des solutions concrètes à ces problématiques. En créant des pièces virtuelles et sécurisées que sont les *safe spaces*, ces jeunes offrent aux victimes d'inégalités genrées des moyens de s'exprimer en comité restreint.

Tout comme la volonté d'instaurer un modèle démocratique, l'inclusivité au sein du mouvement est un idéal défendu par les jeunes modérateurs. Même si les engagés font l'expérience d'un décalage entre leurs attentes et la réalité de leur engagement ces projets traduisent d'une vision plus juste, plus éthique de ce que doit être le vivre ensemble dans une communauté. Ils sont à la fois soucieux de l'image qu'ils renvoient pour recruter de nouveaux membres, mais ils ont aussi le désir d'enrayer des logiques sociales dominantes. Finalement, ils sont animés par un projet social, par une représentation de ce que doit être la vie en groupe qui va à l'encontre d'institutions de « l'extérieur », dominantes et parfois oppressantes. Ce projet se matérialise au sein de leur organisation dans leur mouvement. Dans l'expérience de l'engagement au sein de Youth For Climate, il semblerait que les jeunes ne soient pas uniquement à la recherche d'un monde écologiquement meilleur, mais aussi d'une société socialement plus juste. Ainsi les jeunes engagés :

« n'attendent plus le changement d'un vaste mouvement social porteur de révolution, mais plutôt d'inventions quotidiennes, d'initiatives multiples, individuelles et collectives, portées par des individus sujets créateurs d'historicité. Il ne s'agit plus de changer l'ordre social, mais de se faire une place dans un "ordre" de plus en plus mouvant et instable »⁴⁴³.

⁴⁴² Cisgenre est un terme désignant les individus dont l'identité de genre correspond au sexe avec lequel ils sont nés.

⁴⁴³ DE GAULEJAC Vincent, *Qui est « je » ? Sociologie clinique du sujet*, op.cit., p. 130 et 131.

1.1.3 Les effets de la Covid-19 sur le mouvement : radicalisation et délitements accélérés.

« ils ne nous écoutaient pas avec nos marches pacifistes. Du coup on est allé plus loin », Justin, 18 ans.

Valérie Becquet et Paolo Stuppia expliquent qu'il existe une diversité de forme de mouvement écologique, en particulier dans le degré de radicalité choisit par le collectif à travers trois exemples dont Friday For Futur. Ce dernier est en comparaison, le plus modéré face à Extinction Rebellion ou à des occupations illégales comme les ZAD⁴⁴⁴. Pour compléter leurs propos, il est intéressant de noter que dans notre enquête, l'arrivée de la Covid-19 a provoqué quelques changements à ce niveau-là. Au sein de Youth For Climate, elle a amplifié et accéléré certains phénomènes déjà présents dans le mouvement. En effet, les répondants ont expliqué que leur engagement a été mis à l'épreuve individuellement, mais aussi collectivement lors de ce temps de crise sanitaire. En plus du fort ralentissement des activités militantes, beaucoup ont raconté les difficultés à gérer le délitement du mouvement ainsi que la radicalisation d'une partie des membres à cette période. Si l'objectif premier du collectif était d'agir par l'action légale et non violente, plusieurs membres ont constaté avec le temps l'inefficacité de ces mesures. Les ramassages de déchets, les campagnes de sensibilisation ou encore les marches et grèves pour le climat ont été des modes d'action remis en question.

Certains groupes locaux et une partie du mouvement national ont ces trois dernières années, exprimé leur mécontentement sur l'efficacité de ce type d'actions. Ces premières contestations ont divisé le mouvement entre ceux en faveur des actions illégales ou de désobéissances civiles et ceux qui s'y opposaient. Cette volonté de radicaliser le répertoire d'action du collectif est selon nos répondants, le point de départ du délitement du mouvement. Il est un nouveau décalage qui se creuse ici entre l'idéal souhaité dans le groupe et la réalité des pratiques. Les jeunes nous ont précisé que si ces tendances existaient avant la Covid-19, elles ont été renforcées à partir du moment où les restrictions de rassemblement ont été mises en place et que les formes légales de manifestations n'étaient plus autorisées.

C'est à ce moment-là que des collaborations avec Extinction Rebellion ont commencé⁴⁴⁵. L'exemple le plus frappant a été le blocage du siège de Black Rock à Paris le

⁴⁴⁴ BECQUET Valérie et STUPPIA Paolo, *Géopolitique de la jeunesse*, op.cit., p. 75-82.

⁴⁴⁵ C'est un mouvement écologique que nos répondants considèrent plus radical que Youth For Climate à cause de ses modes d'actions et de ses messages plus forts.

10 février 2020. Une majorité de jeunes de Youth For Climate s'est mise d'accord pour s'associer avec Extinction Rebellion afin d'investir les locaux de cette société de gestion de capitaux financiers. Les répondants qui se situent en faveur de la radicalisation de l'engagement écologique se justifient par le manque d'écoute de la part des gouvernants ainsi qu'un manque d'efficacité des actions pacifistes et légales. Justin, 18 ans a participé au blocage de Black Rock. Il explique qu'aujourd'hui son engagement passe par « des démonstrations de forces dans la rue, donc des manifs, des actions de désobéissances civiles, des blocages (...) parce qu'on sait que quand on est trop gentil, on ne nous écoute pas assez ». Il dégage deux raisons qui expliquent la montée en intensité dans ces actions et convictions écologiques :

« D'abord la constatation pratique qui est qu'on a fait des manifs pendant un an et que rien n'a changé, que la politique du gouvernement n'est pas devenue plus écolo, voir presque pire. Donc ce premier constat factuel qui est de dire "on a agi, on ne nous a pas écoutés". Le deuxième constat est philosophique. Dans nos réflexions collectives, on rencontre des gens on discute, on compare nos points de vue et on se rend compte que l'écologie qu'on porte en se disant "tient peut-être qu'elle peut s'adapter dans notre système capitaliste libéral basé sur l'économie et sur le profit". En fait on se rend compte que notre écologie elle ne correspond pas du tout à ce système-là et qu'il faut en changer de système pour mettre en place l'écologie qu'on veut. Donc c'est ce double constat d'abord pratique et ensuite théorique qui nous amène, je pense, à une discussion et réflexion collective à se dire qu'il faut agir autrement parce que notre aboutissement ne peut se faire au sein de ce système-là » (Justin, 18 ans).

L'inaction gouvernementale face aux alertes lancées par les militants couplée au constat d'un écart trop important entre ce à quoi devrait ressembler la société et ce qu'elle est aujourd'hui a déclenché la radicalisation du groupe selon Justin. Il prend ensuite le temps de parler de la réputation du mouvement et des conséquences de ce tournant :

« c'est un mouvement de jeunesse donc qui dit jeune dit peu politisé et donc peu engagé dans les mouvements sociaux de manière générale. Donc avec des méthodes de militantismes qui ne sont pas forcément radicales on va dire. Mais je pense que le mouvement a quitté cette image-là. On a réussi à avoir une image plus radicale dans nos actions, dans nos modes de pensée, dans nos réflexions. Maintenant toute la difficulté est de continuer à jouer sur les deux terrains parce que l'écologie qu'on porte est radicale donc elle peut faire peur. Mais si on veut recruter des gens, ce n'est pas en leur disant d'aller brûler des banques qu'on va le faire. Donc il faut réussir à avoir les deux messages à la fois. Je pense qu'on est plus vu comme des gentils, mais qu'il faut quand même garder cet ancrage-là pour recruter des personnes qui n'auraient pas une sensibilité radicale de base » (Justin, 18 ans).

Malgré cette radicalisation nécessaire, ce jeune insiste sur l'importance et la difficulté de ne pas effrayer de potentielles nouvelles recrues avec cette image de collectif radical. Selon lui, cette montée en intensité dans les modes d'action et dans les revendications ont provoqué

un renversement dans la représentation que se faisaient les individus de Youth For Climate. Noa, 16 ans, a un discours similaire à ce propos. Il revient sur le blocage de Black Rock auquel il a aussi participé :

« Youth For Climate était vu dans le milieu militant comme les jeunes gentils qui manifestent, mais qui ne font pas de vraies actions concrètes. Et cette action était très symbolique et très virulente pour le coup. Ça a beaucoup formé la réputation [du mouvement] et surtout dans le milieu militant. Les gens qui connaissaient déjà Youth For Climate et qui pouvaient avoir des aprioris, cette action a montré qu'on était là, déterminés et qu'on n'allait pas juste s'arrêter à aller manifester dans la rue en mode "on n'est pas content" » (Noa, 16 ans).

L'aspect symbolique du blocage d'une société de placement et la virulence de l'action ont permis de modifier la perception du groupe Youth For Climate dans le monde du militantisme. Justin et Noa s'accordent à dire qu'avant d'agir de manière plus radicale le groupe souffrait d'un manque de crédibilité dans l'opinion publique. Ce changement de représentation est partagé par Marie, 16 ans, qui nous raconte la médiatisation d'un blocage d'un Mac Donald :

« ça a changé totalement le regard qu'avaient les gens sur nous, celle des jeunes tout mignons qui vont dans la rue et qui crient pour leur avenir climatique. Donc on nous a pris un peu plus au sérieux et maintenant on se méfie de nous dès qu'on chante ou quoi, les gens paniquent un peu. Même on a plus le droit de passer dans certaines rues, la préfecture nous l'interdit ! On ne peut plus aller devant la mairie non plus (...) on a commencé par juste les marches, ça n'a pas marché donc forcément si ça ne marche pas, l'urgence est toujours là donc on essaye d'autres choses » (Marie, 16 ans).

Selon ces trois jeunes, la radicalisation des actions a permis un tournant dans la réputation du mouvement. S'ils étaient vus jusqu'à présent comme des jeunes « peu engagés », « gentils », « sans actions concrètes » et « tout mignons », ils sont dorénavant perçus comme un groupe « plus sérieux » et « déterminé ». Ce virage n'a pas été reçu de la même façon au sein des groupes locaux. Certains ont mis en valeur et revendiquaient fièrement cette forme de crédibilité gagnée aux yeux de tous. Alors que d'autres se sont éloignés du mouvement. Plusieurs raisons expliquent cette prise de distance chez nos répondants.

D'abord des jeunes comme Antoine ou Fanny ne se reconnaissaient plus dans les valeurs et les opinions véhiculées par le mouvement. Le premier explique être « un peu moins d'accords avec les idéaux de Youth For Climate qui se radicalisent ». Il précise : « Ma pensée évolue aussi, mais je ne suis plus tout à fait d'accord avec ce qui se fait et ce qui se dit ». La seconde témoigne qu'avec « le Covid j'ai commencé à me détacher parce que je ne m'y retrouvais plus [face à la radicalisation des pratiques] ». La limite des dégâts matériels dans une action engagée a aussi été un frein évoqué par plusieurs jeunes, comme Martial, 17 ans, qui explique s'être « mis en

retrait » du mouvement lorsqu'il a constaté le début des dégradations dans certaines manifestations. Finalement, cette radicalisation d'une partie du mouvement a été utilisée comme un outil réflexif dans l'engagement de certains répondants. Ce processus est un moyen pour eux de faire discuter leurs pratiques d'éco-engagés face aux valeurs qui les ont motivées à s'engager. Hugo, 16 ans, revient sur la phase de radicalisation de son groupe local :

« Je me souviens que ça m'avait marqué parce que je me suis dit que c'était couillu. Aller bloquer des aéroports c'était un mode d'action fort. Je ne dis pas que j'étais complètement d'accord, mais ça m'avait fait remettre en cause le militantisme en me disant que c'est un moyen et je m'étais posé la question si c'était le bon ou pas. Ça m'avait fait pas mal cogiter justement sur ma façon de militer (...) Même si on est écolo, on a quand même le droit de dire que des gens ont besoin de prendre l'avion. Je trouve ça violent et je ne pense pas que ça donne la meilleure image de l'écologie. J'ai toujours considéré que l'écologie était une cause noble et peu de gens considèrent l'inverse, mais j'ai l'impression qu'avec ce mode de militantisme on ne fait pas passer l'écologie comme un sujet sérieux, mais comme un sujet de quelques-uns qui sont un peu extrémistes. J'ai l'impression que c'est le message qui passe plutôt que d'un vrai plan en se disant que l'écologie est à prendre en compte, mais qu'on va construire quelque chose autour (...) c'est l'extrémisation du mouvement qui moi me dérange un peu dans le sens où ça commence à trop se rapprocher d'Extinction Rébellion » (Hugo, 16 ans).

En mettant à distance ces pratiques militantes, Hugo remet en question la pertinence de ce type d'actions. Il insiste sur le fait que cela déforme le message de base du militantisme écologique. La réputation du mouvement et des jeunes qui y sont engagés est biaisée avec ces pratiques. Selon lui, ce sont des actions lancées par une minorité de militants plus extrêmes, mais qui sont aussi plus visibles dans l'espace médiatique. Plus tard dans l'entretien, il expliquera que cette radicalisation fait sortir ses pratiques militantes du cadre de son engagement de départ parce qu'elles s'éloigneraient de « l'essentiel ». Il expliquera s'être distancié du mouvement afin de réajuster ses pratiques à des valeurs plus modérées et qui correspondent davantage aux origines de son engagement. Elsa, 16 ans, va encore plus loin dans son explication. Pour recontextualiser l'entretien avec cette répondante, cette dernière a pris le temps d'expliquer en quoi son engagement en faveur de l'écologie est aussi un engagement humaniste qui lui permet de lutter contre « des groupes d'extrême droite fascistes » :

« ce qui m'a dérangé [c'est] l'atteinte à la liberté des gens. C'est-à-dire qu'on ne peut pas imposer une bien-pensance. Le plus horrifant c'est qu'on commence à devenir des fachos verts on va dire. On commence à imposer nos idées, pas de manières violentes, mais on les impose, on empêche de penser aux gens autrement que de notre manière et je pense que... ça m'a beaucoup dérangé sur le coup et ça m'a remis en question sur les actions de désobéissance civile, c'est un peu difficile (...) j'ai arrêté les actions du type blocus, ça m'a retourné le cerveau, je n'ai pas aimé l'expérience que j'avais eue. Je ne trouve pas que ce soit un bon moyen d'action le blocage » (Elsa, 16 ans).

Imposer des idées et/ou contraindre l'autre par l'action sont des processus qui dérangent la répondante. La restriction de liberté qu'impliquent les actions de désobéissance civile n'est pas compatible à ses yeux avec les valeurs d'écoute et de respect de l'autre qu'elle défend. Selon elle, forcer un individu à penser comme soi c'est se rapprocher de ceux contre qui elle lutte. Ce mode d'action ne correspond pas aux idéaux au nom desquels elle s'est engagée. Elle expliquera plus tard dans l'entretien qu'elle refusera d'être associée à cette image radicale que le mouvement développe puisque ce ne sont pas des valeurs qui lui correspondent individuellement et auxquelles elle souhaite être associée. Cette image va à l'encontre du temps qu'elle passe à défendre l'idée de respect et de liberté de tous. Elle va à l'encontre de son travail réputationnel et de l'estime qu'elle a d'elle-même.

Elsa n'est pas la seule à prendre des distances avec le mouvement afin que son engagement ne soit pas associé avec celui du mouvement aux pratiques radicales. Alban, 16 ans, raconte avoir été particulièrement touché par le virage emprunté par son groupe local au point de l'avoir quitté. Pour lui, il n'était pas acceptable d'être « associé idéologiquement à ce groupe ». Il explique qu'il a essayé de freiner ses collègues et amis dans cette voie, mais sans succès : « une des raisons pour lesquelles je ne suis plus dans le groupe c'est parce que je le trouve un peu trop anarchiste et extrême. Et sur le moment j'essayais de freiner ça ». Ce jeune explique qu'il cherchait plutôt à montrer l'exemple, à être dans la sensibilisation plutôt que dans le « combat ». Dans notre entretien, il nous raconte comment lors d'une action visant à éteindre les enseignes lumineuses des magasins la nuit, le groupe s'est scindé en deux. D'un côté, il y avait ceux qui voulaient se contenter de ce qui était prévu et de l'autre des jeunes ont voulu taguer les vitrines des magasins. Cette divergence a fait naître de nombreux débats dans le groupe sur les valeurs et le mode d'action à promulguer. Finalement, Alban finira par quitter son groupe avec quelques-uns de ses camarades :

« Moi ça m'attriste parce qu'on est quatre ou cinq à avoir quitté le mouvement à cause de ça. En plus on était dans le groupe dès le départ... De l'écologie on en voit tous les jours, on s'envoie des *posts*, on est bien dedans. Et c'est très significatif que ces quatre ou cinq personnes quittent le groupe parce que les avis ne vont pas, parce qu'on ne se comprend pas. Et à partir de ce moment-là, je me dis que je ne vois pas comment d'autres personnes extérieures peuvent comprendre, peuvent réussir à entrer dans ce groupe-là (...) il y a eu des longs soirs où des journées où l'un ou l'autre d'entre nous n'était pas d'accord, avait mal pris quelque chose, était vexé. Du coup ça pouvait créer une phase tendue dans l'amitié parce qu'on n'était pas d'accord sur ce qu'il fallait faire » (Alban, 16 ans).

Ce jeune décrit la radicalisation de son groupe local comme un moment difficile à la fois parce que cela a motivé son départ, mais aussi parce qu'il craint une disparition progressive

de ce dernier par manque de recrutement. Le fait que d'autres membres fondateurs du groupe local partent est met en lumière le risque que les nouveaux arrivants ne comprennent pas les valeurs originelles du mouvement. Cette divergence a créé un écart de représentation interne (entre les membres), mais aussi externe (sur ce qui était renvoyé au grand public) sur ce que devait être le collectif. Elle est aussi la cause principale de la sortie de l'expérience militante chez notre répondant.

En plus des témoignages que nous avons présentés, nous avons eu l'occasion d'assister au détachement progressif et à la radicalisation de certains membres sur les serveurs Discord lors de notre observation en temps de Covid-19. Un changement de ton significatif est à relever dans les discours de jeunes engagés. Des commentaires et opinions plus tranchées ont vu le jour dans des salons à propos des modes d'actions et de sensibilisations du mouvement. Lors de cette période de crise sanitaire, nombre de remarques de la sorte ont été publiées en réponse à des propositions d'actions pacifistes : « Mais on est en France avec un gouvernement aveugle et borné. Il faut être plus radical. », posté le 29/03/2019 dans un des salons nationaux. Les échanges entre les membres ont été aussi plus hostiles avec l'arrivée de points de vue plus tranchés. En voici un exemple issu du salon « Débat » du groupe bordelais, entre un jeune modéré et un plus radical :

Jeune modéré
Donc tu es pour la prison à vie pour les terroristes, et "tout ceux qui polluent"?

Deleted User 05/06/2019
Oui ou plus si il y avait la peine de mort
👎 3 🤔 1

Jeune modéré
Sais-tu pourquoi, en France, la perpétuité est de 30 ans ? Car on vise (je dis bien on vise, et non "on atteint "hein") une justice éducative plus que répressive. C'est l'un des principes de la justice en France.
La peine de mort est une aberration, et je ne comprends pas comment on peut se sentir "juste" en reproduisant l'acte de criminels, pour justement les punir de leur acte.
et "peine de mort ou prison pour tout ceux qui polluent" t'es ultra radical c'est un peu flippant
👍 5
Et d'ailleurs on pollue tous (modifié)

Deleted User 05/06/2019
Bien que je soit contre l'extreme droite et plutôt pour la répartition des richesses et des ressources il y a certaines choses que je considère comme très grave comme manger de la viande, polluer énormément alors qu'on peut moins polluer, le terrorisme, les guerres, l'exploitation ect.... et ça on doit le punir de manière radicale

Les réponses qui suivent de la part du jeune plus radical sont les suivantes :

« En mettant des lois “dures” comme ça les gens sont prévenus et on les éduque en même temps, mais trop de liberté nuit à la biodiversité, surtout qu’on est en train de tout détruire donc la dictature est la seule solution pour sauver des vies »

« Notre idéologie c’est un monde meilleur pour tout le monde »

« c’est soit ça, soit on va droit vers la catastrophe qui fera des millions de morts »

Avant de commenter ces propos, nous avons fait le choix volontaire de ne pas cacher la dénomination du jeune sur le réseau. Il y est indiqué « *Deleted User* », soit « usager supprimé ». Face aux échanges houleux qui ont suivi le début de la conversation, un des modérateurs a pris la décision de supprimer cet utilisateur, de l’exclure du groupe. Cela à cause de ses propos « trop extrémistes et son incitation à la haine » qui ne rentraient pas dans le cadre des échanges autorisés dans le groupe. Cet exemple n’est pas isolé sur Discord. Il est possible de retrouver des profils supprimés pour différentes raisons, mais toujours dans le but de garder une bonne ambiance dans les salons, de lisser la réputation du groupe en flirtant les jeunes qui le composent. Les modérateurs sont là pour identifier ce genre d’échanges afin de réguler la situation si possible.

Dans cette capture d’écran, le jeune en question propose des sanctions radicales pour les individus qui polluent (la prison à vie ou peine de mort). Il justifie cela en associant la gravité de certains actes polluants (manger de la viande) à d’autres phénomènes meurtriers (le terrorisme et la guerre). Puis, il généralise son propos en affirmant qu’une dictature « verte » serait bénéfique pour la Nature, aux dépens des libertés de l’Homme. Son idéologie permettrait de garantir un monde meilleur et de sauver une partie de l’humanité qui est vouée à sa propre perte. C’est à cause de ces propos jugés extrêmes que le compte de ce jeune a été supprimé du serveur. Ces discours radicaux existaient déjà avant la pandémie mondiale. Cependant, elles se sont massifiées au cours de cette période et ont été rendues de plus en plus visibles sur les serveurs Discord.

1.1.4 Construire un mouvement social entre utopie et réalité

Ces trois thèmes abordés que sont les limites démocratiques de l’organisation, l’engagement genré ou encore la radicalisation du collectif, viennent montrer les difficultés de Youth For Climate de se définir en tant que mouvement dans plusieurs dialectiques. En partant de cette idée, nous pouvons établir un lien fort entre ces différents thèmes. En effet, ce dernier existe d’abord dans l’articulation entre l’utopie et le réel, entre ce qui est souhaité en termes de

fonctionnement idéal et ce qui est mis en place concrètement au cours du temps. Le mouvement avance donc de l'« existant » vers un « horizon » en devant composer entre ces deux pôles. Txomin Poveda dans son étude sur les mouvements sociaux du Pays basque nord explique à ce propos qu'il y a :

« une possibilité d'association des différentes dialectiques pour dresser des polarités composées. À la polarité du pragmatisme, semblait s'associer la recherche du mieux, depuis l'existant par des pratiques prenant la réalité comme critère d'action. À l'inverse, la radicalité semblait associer la recherche d'un horizon idéal prenant le bien comme référent des fins projetées dans l'action »⁴⁴⁶.

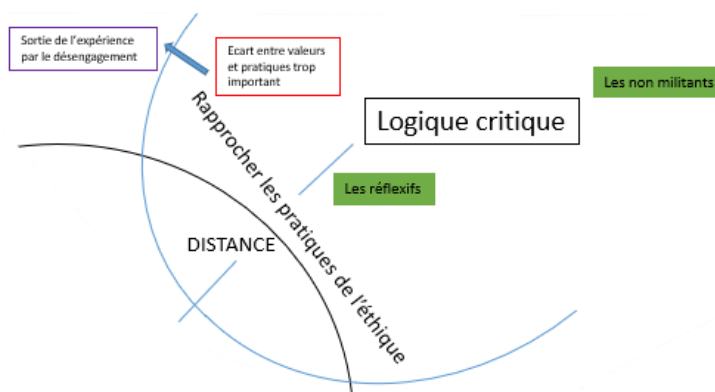
Ainsi, pour Youth For Climate le fondement égalitaire dans les statuts ou dans le genre, ainsi que le fait de rester dans un cadre légal lors des actions sont des aspirations d'organisation du collectif pour le « bien », pour son « bon » fonctionnement. Ils sont des principes constitutifs de cette utopie. Ces derniers sont visés par l'existant de Youth For Climate vers cet horizon idéal.

Cependant, ce cheminement est parsemé de tensions et de décalages entre les réalités vécues par les jeunes et l'utopie promulguée. Ainsi, deux conséquences les touchent lorsqu'ils en prennent conscience. D'une part, ils remettent en cause la capacité du mouvement à devenir ce qu'il aspire à être. Ils deviennent critiques à son égard, et plus particulièrement dans sa capacité à changer le monde, à le rendre meilleur en respectant ces principes. De là naissent des incertitudes. Ces dernières viennent se frotter à une seconde conséquence : celle du désengagement. Alors provoqué par un fort désenchantement lié au décalage entre idéal et réalité, certains jeunes préfèrent quitter le mouvement plutôt que de le voir s'engager vers un horizon différent que celui imaginé à son début. Lorsque l'expérience de l'écart est trop forte, alors nos plusieurs de nos répondants ont ressenti de la déception et renoncent parfois à leur engagement dans Youth For Climate.

Alors une nouvelle hypothèse peut émerger à la suite de cette analyse. Il semblerait qu'arrivé à un certain degré de décalage entre ce que devrait être le mouvement (dans ses principes et valeurs fondateurs) et ce qu'il est quand il est expérimenté (dans sa réalité vécue par les jeunes), le désenchantement est trop fort pour certains militants et ils finissent par sortir de l'expérience de l'engagement. Cela à la fois puisque ces derniers ne souhaitent pas être associés par d'autres à cette image collective qui ne colle pas à leurs valeurs, mais aussi parce qu'eux-mêmes ne se retrouvent plus dans ces discours et actions non démocratiques,

⁴⁴⁶ POVEDA Txomin, *There is an alternative. Expérience de la pensée radicale et de l'agir pragmatique au Pays basque nord*, Thèse de sociologie, Université de Pau et des Pays de l'Adour, 2020, p. 247.

inégalitaires ou « radicales ». Ils ne tolèrent pas que la narration qu'ils ont de leur histoire d'engagé renvoie à ces pensées et pratiques. Alors, ils préfèrent quitter le mouvement. Notre schéma de l'expérience vu sous le prisme de travail réputationnel peut alors être complété de la sorte :



Un dernier élément constitutif de la réputation du mouvement doit être mis en perspective par rapport aux ressentis des jeunes : celui d'engagement facile, léger, « à la cool » promulgué sur les réseaux par certains responsables alors qu'en réalité, beaucoup parlent de travail.

1.2 De l'engagement vécu comme un travail à l'épuisement du militant

« Ils ont la cause dans la peau », Chloé, 18 ans.

1.2.1 L'emprise de l'engagement : de l'investissement au devoir moral

La plupart des répondants ont comparé leur engagement à un travail. De prime abord, cela peut paraître étonnant puisqu'au sein du mouvement Youth For Climate, tous les membres sont bénévoles et aucun jeune ne perçoit de rétribution financière pour son engagement. Pourtant, le champ lexical du monde professionnel est bel et bien présent dans leurs témoignages. Des termes tels que « job », « taffe », « collègue », « sous-effectif », « vie professionnelle », « management d'équipe », « efficacité », « programmer des réunions » ou encore « flux tendu » sont largement retrouvés dans le discours de nos répondants. Certains vont même expliquer « faire du Youth For Climate tous les jours » ou dire que « c'est ce qu'ils font dans la vie » comme un emploi professionnel (Antoine, 17 ans). À l'image du marché du travail, un des salons sur les groupes Discord se nomme « Taffe à prendre ». Quand nous demandons à Adrien, 17 ans, quelle est sa place dans le groupe bordelais, il nous répond :

« Hum... c'est moche de dire ça comme ça, mais c'est du management, en mode gestion d'équipe et permettre de donner à tout le monde la possibilité de s'engager que ce soit dans l'intégration ou dans la répartition des tâches, programmer les réunions. Créé du lien avec les gens aussi. Aller voir les gens qui se mobilisent dans les groupes locaux pour essayer de les aider et donner des coups de pouce. Vu que je suis un ancien aussi c'est donner des contacts. Dès qu'il y a une personne qui a besoin d'un contact ou d'une info, vu que je connais presque tout du mouvement, ça me permet de transmettre ces infos (...) C'est un peu le tafé que personne ne veut. Moi j'aime bien et y'avait besoin de monde quand ça a commencé » (Adrien, 17 ans).

Dès le début de son témoignage, Adrien ne semble pas assumer totalement son rôle de manager d'équipe dans le mouvement. Une de ses tâches est également d'attribuer un poste à chaque nouveau membre de son groupe local et de faire le lien entre les différents membres. La gêne qui s'installe dans son discours se prolonge quand il nous explique plus tard ne pas vouloir de « patron » dans Youth For Climate, au nom du principe d'horizontalité. Paradoxalement, ce jeune semble prendre conscience au fur et à mesure de l'entretien qu'il adopte la figure qu'il cherche à esquiver. Les responsabilités induites par ses rôles le placent dans une position hiérarchique supérieure face aux autres membres. Comme nous l'avons vu, il n'est pas le seul dans ce cas. La nature de ce phénomène est souvent le résultat de circonstances que le jeune ne maîtrise pas. Adrien s'est engagé dans le groupe depuis sa création. Il a participé à son développement et est devenu à son instar, comme d'autres, un membre avec plus de responsabilités et de pouvoir.

Ce jeune est vu par les nouveaux arrivants comme un représentant hiérarchique de son groupe local. Pour prolonger la métaphore de son engagement avec le travail, le jeune complète son explication et affirme que « c'est du flux tendu la comm, c'est très stressant comme job, enfin comme... [*temps d'arrêt*] engagement ». L'instant où le répondant s'est arrêté de parler suivi, de la précision qu'il apporte à la fin de cette citation n'est pas anodine. Le fait qu'il se reprenne sur le terme « job » pour le remplacer par « engagement » renforce l'idée que cette vision de l'engagement comme un travail n'est pas totalement assumée. Même si ce côté professionnel est en partie dénigré par ce répondant, le vocabulaire qu'il utilise pour décrire son rôle et ses pratiques est intimement lié au monde du travail. Cette conception de l'engagement comme un travail est particulièrement partagée dans le discours des répondants. Elle est révélatrice du rapport qu'entretiennent les jeunes militants à la lutte écologique. Le sentiment de responsabilité qui les traverse est tellement fort qu'ils s'investissent dans leur engagement comme dans une vocation professionnelle.

Dans les discours les plus forts, des formes de militarisation et de religiosité sont également associées à l'engagement des jeunes dans ce mouvement. Dans le premier cas, un champ lexical particulier est utilisé pour parler de leurs pratiques engagées. Certains parlent par exemple de « quartier général » ou de « base arrière de comm » pour qualifier le lieu où se réunissent les organisateurs lors d'un événement pour coordonner l'action. D'autres évoquent le « combat » pour l'écologie, voire de « guerre » menée contre un ennemi en commun : l'État, les grandes entreprises, le capitalisme, etc. Il est intéressant de noter que la plupart du temps, l'ennemi en question est diffus, difficile à identifier de manière précise. Il peut parfois regrouper un ensemble d'acteurs ou d'institutions partageant des valeurs ou pratiques allant à l'encontre de l'écologie. Les réseaux sociaux sont souvent qualifiés « d'armes », utilisées par des « escouades » qui partent à la « conquête » de différents espaces (termes récupérés dans le kit d'aide aux réseaux sociaux). Enfin, les jeunes expliquent régulièrement les « stratégies » et les « plans » mis en place pour parer les attaques de cet ennemi.

Dans le second cas, en plus du champ lexical qui tourne autour de la religion nous pouvons trouver dans les discours le dogme de devoir « faire le bien » autour de soi à travers les actions écologiques. Cette obligation idéologique « d'agir pour le bien » s'opère en « prêchant la bonne parole », nous dit Martial, 17 ans, engagé dans le groupe de Pau. Ce lien entre spiritualité et activisme écologique n'est pas nouveau⁴⁴⁷, mais se consolide à travers l'étude de l'expérience des jeunes de Youth For Climate. D'autres formulations indiquent clairement une relation forte entre la lutte écologique et des formes de religiosité. La façon dont parle Antoine, 17 ans, engagé lui aussi dans le groupe de Pau est assez frappante. Il explique ne pas forcer les gens à croire en l'écologie parce que cela doit plutôt venir d'une révélation intérieure. Il explique :

« je n'essaye pas de les convertir à ma religion si je peux dire. C'est comme forcer quelqu'un à croire en Jésus ou autre. Je me suis rendu compte que quand je m'étais engagé avec Youth For Climate, je faisais un peu la même chose avec l'écologie et en fait ça se rapportait un peu à ça. J'essayais de convaincre d'une façon de penser alors que ça doit venir de la personne » (Antoine, 17 ans).

Ce jeune compare lui-même le processus d'enrôlement dans une religion à celui de l'engagement dans le mouvement Youth For Climate. L'objectif n'est pas de forcer l'individu à croire, mais plutôt d'attendre qu'il s'investisse par lui-même. De plus, à l'instar d'une croyance religieuse, la figure du messie dans Youth For Climate n'est pas exclue. Souvent

⁴⁴⁷ TAYLOR Bron, *Dark green religion : Nature spirituality and the planetary future*, Californie, Presses Universitaires de Californie, 2009.

représentés par Greta Thunberg lors de son premier discours à l'ONU en 2019, plusieurs jeunes répondants nous ont affirmé avoir répondu à « l'appel de Greta », alors porteuse d'un message prophétique. Cependant, d'autres répondants restent très critiques sur ces approches militaire et religieuse de l'engagement. Revenons sur le témoignage de Marion, 16 ans, qui remet en question ces représentations du mouvement trop fermées :

« l'écologie reste une opinion et non une vérité, c'est ridicule d'imposer ou de juste d'être méprisant avec des gens qui ne pensent pas comme nous (...) C'est important d'être ouvert face à la réalité et de ne pas tomber dans du sectarisme de l'écologie où les gens ne se mettent plus en question par rapport à ce qu'ils font. Les arguments des autres c'étaient "ouais on agit pour l'écologie", c'était un peu le camp du bien et comme on est dans ce camp-là on s'octroyait le droit de faire tout ce qu'on veut et tout ce qu'on fera sera bien. Nos intentions sont bonnes donc nos actions sont bonnes, c'était le raisonnement qu'avaient les autres » (Marion, 16 ans).

Cette répondante précise que l'engagement écologique est une opinion et non une « vérité » unique. Elle prône la tolérance et condamne le sectarisme. Elle déconstruit cette idée manichéenne du bien et du mal souvent associée à l'engagement écologique. Qu'il s'agisse de répondants qui ont une conception militaire ou religieuse de leur engagement ou de jeunes davantage modérés dans leur discours, beaucoup affirment avoir tendance à se surinvestir et à s'imposer des charges de travail trop importantes pour les assumer. Ils nous expliquent que régulièrement ils se sentent débordés par les tâches qu'ils ont à mener dans le mouvement. Pour reprendre l'exemple du calendrier de l'avent palois, Alexandre, 16 ans, était un des jeunes à s'occuper de cette campagne de sensibilisation. Il revient sur cette expérience :

« tous les soirs c'était le gros rush parce qu'on est en mode "il nous faut un objet, un texte et tout, on corrige" et ça peut prendre beaucoup de temps. Et du stress aussi (...) le calendrier de l'avent tous les soirs c'était une heure. Je ne considère pas ça comme du temps libre. C'était un rush, ce n'était pas agréable, c'était stressant » (Alexandre, 16 ans).

Pour ce projet, les jeunes du groupe palois se sont lancés sans anticiper la charge de travail que cela pouvait représenter. Ainsi, pendant ces 24 jours de création de contenu, ce jeune explique avoir été confronté à une pression quotidienne. Le stress et le temps investi pour cette activité sont deux éléments qui ressortent de son discours. Lors de notre discussion, il explique qu'après sa journée de cours au lycée, il sacrifiait du temps de révision afin de préparer la publication du lendemain. Il n'est pas le seul à faire passer son temps d'engagement en priorité face à son temps de travail scolaire. Laurie, 15 ans, nous partage son impression d'être régulièrement débordée entre ses devoirs et son travail dans Youth For Climate. Elle explique que pour organiser une grève, elle avait chronométré le temps qu'elle y avait passé : « c'était

8 h en 7 jours de tout faire, avec les *posts* Instagram et tout. Ça peut paraître peu, mais une heure chaque soir quand on est au lycée... voilà quoi » (Laurie, 15 ans). Il est intéressant de noter que ce sont souvent les responsables de la communication des pages sur les réseaux sociaux qui doivent communiquer une image de l'engagement « à la cool » qui se retrouvent dans des situations de surcharge de travail.

D'autres temps sont sacrifiés au profit de celui consacré à l'engagement, comme les temps familiaux ou encore les temps de sommeil. Justin, 18 ans, nous explique avoir le sentiment de toujours être débordé, au point de passer des nuits plus courtes au nom de son engagement. Victor, 15 ans le rejoint en expliquant que s'engager pour l'écologie, « c'est souvent moins dormir pour le mouvement ». Un exemple qui va encore plus loin dans cette idée est celui de Noa, 16 ans, investi dans le groupe de travail qui gère la communication basque. Il raconte devoir produire sur Instagram « beaucoup de visuels dans un laps de temps assez court ». Il précise : « j'ai passé beaucoup de nuits blanches avec mon collègue de l'époque. On était les deux à faire ça, on a passé beaucoup de nuits blanches » (Noa, 16 ans). Le surinvestissement des jeunes dans leur « travail » de militant n'est pas anodin. Ils doivent répondre aux objectifs qu'ils se fixent pour ne pas décevoir leurs abonnés. S'engager dans un collectif comporte alors une dimension d'engagement envers soi-même et les autres à propos du travail à réaliser pour le mouvement. Parfois, ce rythme de travail peut s'apparenter à une épreuve pour les jeunes.

1.2.2 Sentiment d'épuisement et « burn out » militant

« L'écologie est pour moi un combat de tous les jours qui ne s'arrête jamais », Fanny, 17 ans.

La cadence qu'impose l'engagement des jeunes de Youth For Climate leur est parfois compliquée à supporter. Les contraintes temporelles, psychologiques ou encore physiques engendrées se font ressentir dans leur quotidien. Raphaël, 15 ans, engagé dans le groupe basque, explique que le rythme qu'il a tenu au début de son engagement a fini par être insoutenable. Il témoigne :

« J'y ai consacré beaucoup de temps, mais à la longue c'est insoutenable en fait. Je pense qu'il y a d'un côté l'engagement et de l'autre la vie quotidienne. Ce n'est pas un problème que d'autres ont créé. Ça ne doit pas nous empêcher de vivre... (...) à la longue c'est insoutenable. On ne tient pas le rythme. Si par exemple je bosse deux heures par jour pour écrire un communiqué de presse, écrire un article ou faire une affiche de sensibilisation, si je fais ça tous les jours pendant deux mois, à la fin je vais être éclaté et je vais laisser tomber. J'ai ma motivation qui va descendre (Raphaël, 15 ans).

Selon lui, une distinction est nécessaire entre la vie militante et la vie quotidienne. Si cette séparation n'est pas faite, il y a un risque pour la personne engagée de ne pas se rendre compte de son surinvestissement. La fatigue et l'épuisement peuvent être source de découragement dans l'exemple de Raphaël. Il précise que ce sont les militants eux-mêmes qui s'imposent ce rythme qui peut être « insoutenable ». L'autonomie dans la gestion des responsabilités dans le mouvement comprend une limite que peu de jeunes arrivent à cerner au début de leur engagement. Une fois l'engagement commencé beaucoup nous raconte qu'ils se retrouvent coincés, presque piégés, dans un rythme qu'ils ont eux-mêmes construit. Le cas de Tom, 18 ans, est significatif à ce niveau-là.

“Il y a certaines semaines, en plus des cours, je passais 10 h au local qu'on nous avait prêté pour régler des choses, faire des réunions, alimenter les réseaux sociaux et en plus de ça des fois je faisais des trucs depuis chez moi. Donc ça m'a pris beaucoup de temps (...) je pense que j'ai un peu lâché les cours à ce moment-là et c'est devenu la priorité sur tout le reste, sur ma vie personnelle, familiale, et sur les cours principalement (...) J'avais l'impression que ça me suivait partout quoi que je fasse” (Tom, 18 ans).

Ce jeune raconte avoir passé beaucoup de temps pour le mouvement lors de réunions prévues dans le local qui leur était prêté. Il précise aussi avoir dépassé ces temps en travaillant chez lui. Malgré la dissociation des espaces-temps accordés à son engagement et ceux réservés pour le reste de ses activités, ce jeune pose une priorité sur ses pratiques engagées qui empiètent sur le reste (cours au lycée, vie personnelle et familiale). Nous pouvons supposer que malgré cette tentative de distinguer militantisme et vie ordinaire, les jeunes sont en permanence renvoyés dans leur quotidien à des éléments qui se rapprochent de leur engagement : dans les médias, avec leurs proches, dans leurs pratiques de consommation ordinaires, etc. À partir de ce constat, la distinction, la gestion de l'engagement et celle de la vie privée semblent compliquées. C'est ce que précise Tom, quand il parle de l'impression que son engagement le suivait partout.

Sur les soixante jeunes qui composent notre échantillon, environ une quarantaine nous ont affirmé avoir vécu une expérience d'épuisement, de fatigue ou de stress lié à leur travail dans le mouvement. Bien sûr les modalités et les façons de vivre ces expériences varient d'un jeune à un autre. Par ailleurs, le fait que presque deux tiers d'entre eux racontent avoir vécu cela montre à quel point s'engager peut être éprouvant pour un lycéen. Dans ces cas, il y a une forme d'abandon chez nos répondants dans la cause qui se situe entre l'attrait insoupçonné⁴⁴⁸ de certains pour le militantisme et la nécessité de « faire tourner la machine » pour d'autres

⁴⁴⁸ HIRSCHMAN Albert, *Bonheur privé, action publique*, Paris, Pluriel, [1982] 2013, p. 174 et 175.

(Adrien, 17 ans). Selon Francesco Alberoni, cet abandon est un phénomène commun chez la jeunesse :

« Se passionner pour la politique, s'enthousiasmer pour une foi, se jeter à corps perdu dans une aventure sont, comme le fait de tomber amoureux, des caractéristiques de la jeunesse. De même que changer brusquement d'humeur, passer rapidement de l'enthousiasme au désespoir, puis à un nouvel enthousiasme pour une nouvelle chose. Crises mystiques et crises politiques, dénonciation de l'hypocrisie du monde, affirmation d'une justice absolue, espoir en un monde absolument bon et, en même temps déception profonde, amertume, désespoir »⁴⁴⁹.

L'attrait pour ce rythme intense d'engagement se confirme avec l'ethnographie en ligne. En effet, en recherchant les mots clés qui gravitent autour du stress, de la fatigue ou de l'épuisement, dans les groupes observés, de nombreux témoignages sont ressortis. En partant de ce constat et en gardant toujours cette analogie entre engagement et travail, est-ce qu'une forme d'épuisement extrême peut ressortir des pratiques engagées des jeunes ? Est-il possible que leur engagement soit si intense qu'ils finissent par ressentir des formes de mal-être ? Il semblerait que oui. À l'image des *burnout* dans le milieu professionnel, les répondants nous ont parlé d'eux-mêmes de ce phénomène dans le mouvement. Ils le qualifient de « *burnout* militant ». Adrien, 17 ans explique :

“Physiquement c'est dur. On fait de très longues journées et souvent on est très fatigué, y'a vraiment des coups de moins bien et c'est un des gros problèmes de Youth For Climate. Des gens craquent assez régulièrement. Il y en a un ou deux par mois. Les personnes font des petites pauses pendant deux ou trois semaines et reviennent, mais oui parce qu'on est en manque de gens et que les anciens se comptent sur les doigts de la main et qu'on est tellement sollicité pour informer des gens ou pour pouvoir faire tourner la machine. Et en plus on a eu une régression à cause du confinement parce qu'il y a moins de militants. [Avec la Covid-19] On peut moins militer et tout le monde est un peu déprimé donc la structure nécessite toujours autant des gens, mais ça tire toujours sur les mêmes et donc certains craquent et on essaye de remplacer temporairement ces personnes le temps qu'elles fassent leur pause. Mais ce n'est pas toujours simple de faire une pause quand on a 3 00 trucs à faire à côté” (Adrien, 17 ans).

Selon lui, l'épuisement n'est pas seulement psychologique, mais aussi physique. Le rythme des journées qu'ils passent à s'engager peut être si éprouvant qu'ils ressentent une fatigue corporelle. Adrien évoque un phénomène qui semble courant dans Youth For Climate. Il s'agit de l'arrêt temporaire de membres expérimentés à cause de la surcharge de travail et de leur sur sollicitation. Il semblerait que ces abandons de poste puissent s'apparenter à l'une des trois réponses de l'individu face à son engagement dans une organisation (militant entre

⁴⁴⁹ ALBERONI Francesco, *Le choc amoureux*, op.cit., p. 91.

autres) étudiée par Albert Hirschman⁴⁵⁰. Ici l'*exit*, la sortie du mouvement est associée à une fatigue trop importante face aux défis et aux attentes de ce dernier.

Adrien continue son raisonnement quand il évoque la difficulté de remplacer les militants expérimentés alors désengagés. L'interchangeabilité des militants du mouvement se confronte à une limite en termes d'efficacité : si un « ancien » militant vient à faire une pause où à stopper définitivement son engagement, il sera remplacé par un jeune moins expérimenté qui ne remplira pas ou moins bien les tâches de son prédécesseur. Ce remplaçant aura moins de connaissances pratiques, d'informations ou même de réseaux au sein du mouvement. Ce phénomène entretient une boucle puisque les « anciens » restants vont devoir « passer derrière pour vérifier » le travail des moins expérimentés, ce qui augmentera la charge travail de ceux qui sont déjà dépassés par le leur, précise Adrien. L'impasse dans laquelle se retrouvent les membres de Youth For Climate peut parfois être difficilement soutenable. Une formulation dans le témoignage du répondant mérite toute notre attention. Il parle de « faire tourner la machine ». Dans cette vision très mécanique de l'organisation du mouvement, chaque jeune tient une place singulière et nécessaire au bon fonctionnement d'un tout. À l'image d'une pièce dans une machine, ce sont eux qui fixent la cadence d'un rythme parfois intense qui les dépasse et qu'ils subissent de plein fouet. À la fois complices et victimes de cette cadence, les jeunes engagés se retrouvent parfois bloqués dans leur engagement sans porte de sortie apparente.

Dans certains cas, les jeunes viennent à nous parler d'épuisement si dense qu'ils utilisent l'expression de « dépression ». Clémentine, 17 ans, explique qu'à un moment donné certains font des « mini dépressions » lorsque les obstacles de leur engagement sont trop grands. Elle développe :

« ça va arriver quand la personne dans son rôle a vraiment trop de trucs à faire parce qu'il y a un évènement ou quoi. Genre entre sa vie perso et le mouvement, il aura vraiment trop de trucs à faire et il va plus en voir le bout donc il sera déprimé parce qu'il ne sera pas à la hauteur de son engagement. La y'a un sentiment d'impuissance qui naît... Donc le mieux à faire à ce moment c'est de se retirer parce qu'on le voit quand les gens ne vont pas bien dans le groupe local. On est ami, on se connaît et on le voit quand les gens ne sont pas bien. Même dès fois ce sont les autres qui lui disent d'arrêter un peu la parce que ça ne va pas. J'appelle ça des mini dépressions » (Clémentine, 17 ans).

Le sentiment de ne pas être à la hauteur et celui d'être impuissant sont pour cette répondante deux éléments explicatifs de la difficulté des jeunes. Les responsabilités que prennent les militants sont parfois trop importantes pour être assumées. Quand ils s'en rendent

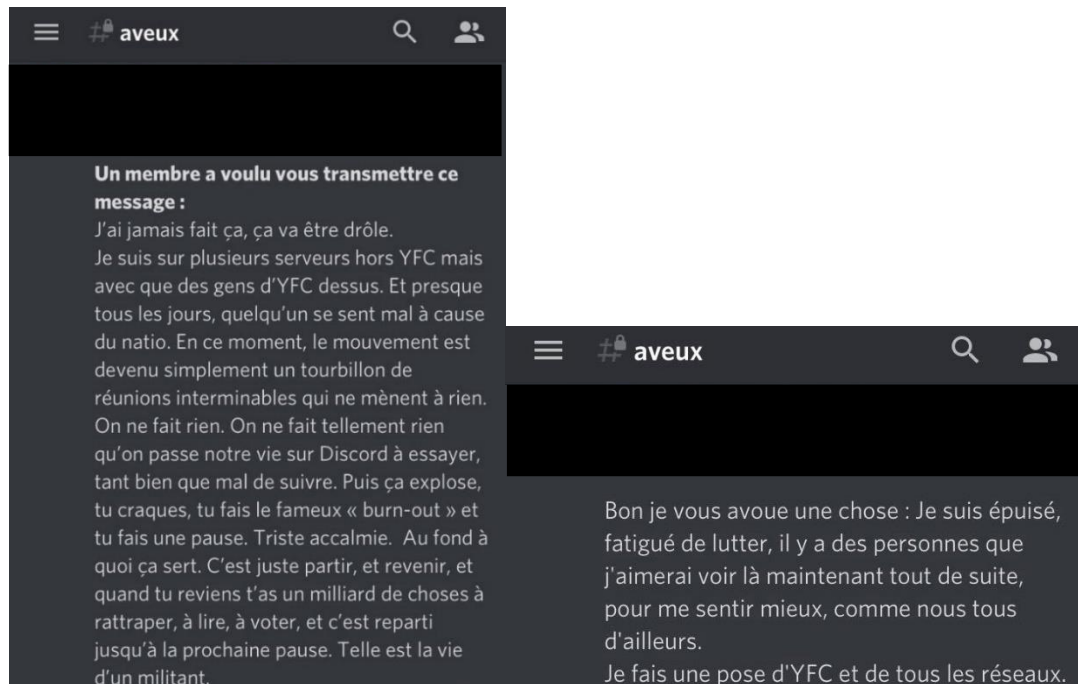
⁴⁵⁰ HIRSCHMAN Albert, *Exit, Voice and Loyalty*, Harvard, Presses universitaires d'Harvard, 1990.

compte, l'impression d'être débordé et de manquer de contrôle sur son travail participe du mal-être ressenti par les jeunes. Pour Albert Hirschman dans *Bonheur privé, action publique*, le « sur engagement (ainsi que du recul qui lui fait suite et [qui] atteint la cause) » est provoqué par « l'ignorance initiale du temps qu'exigera de nous l'action publique, alors que l'on sait assez bien, en général, le temps nécessaire aux activités de consommation privée, qui tendent par nature à être répétitives »⁴⁵¹. L'auteur explique que cette ignorance du militant tient au sentiment que son engagement sera facile, sans sacrifice et qu'il n'empiètera pas sur ses occupations et plaisirs habituels. Albert Hirschman décrit qu'au fur et à mesure, l'engagement demande un investissement exponentiel en temps avant de se transformer en « sur engagement ». Nous pouvons imaginer qu'à sa création en 2019, les adolescents engagés dans Youth For Climate ne s'attendaient pas à un tel engouement et à de telles charges de travail. Aussi, la représentation commune de l'engagement chez les jeunes (et celles qu'ils veulent bien renvoyer à travers leur communication) est celle d'un engagement facile, léger, « à la cool ». Le manque d'anticipation et de mise en place de cadres organisationnels a participé au « sur engagement » de certains membres du mouvement.

Les retours d'expériences des répondants présents depuis le début du mouvement confirment cette idée. Depuis qu'ils ont commencé leur engagement dans Youth For Climate, ils expliquent être entrés dans un « monde d'adultes », comme nous dit Andrew, 14 ans. Les adolescents doivent faire face à des contraintes et à des responsabilités qui demandent des compétences de gestion et des connaissances pluridisciplinaires (d'écriture, juridiques, organisationnelles, administratives, etc.) afin de maintenir le mouvement en place. Or, le collectif est composé majoritairement de lycéens et lycéennes « normaux » nous précise Caroline, 16 ans, qui n'ont « pas que ça à faire ». Les adolescents font ressortir ce décalage entre ce « monde d'adultes » militants et la « vie ordinaire » de jeune, déjà remplie d'activités et de problématiques propres à ces âges. Leur engagement écologique vient se superposer à ces préoccupations et les oblige à endosser des rôles d'un « autre monde » qui n'est pas le leur. Les responsabilités et le travail que ces rôles demandent les contraignent à se former, à être compétents et à passer du temps pour leur engagement afin d'être à la hauteur. Cette accumulation peut parfois s'avérer compliquée à gérer.

⁴⁵¹ HIRSCHMAN Albert, *Bonheur privé, action publique*, op.cit., p. 171.

Ces témoignages d'épuisement face aux charges de travail sont aussi partagés sur Discord. C'est dans la section « aveux » des groupes locaux que les membres expriment leur fatigue :



Dans ces exemples, les militants font part de différents ressentis qui les ont traversés pendant leur engagement dans Youth For Climate. Dans celui de gauche, on y retrouve le sentiment de surcharge avec le « tourbillon de réunions », celui de perte d'efficacité, des difficultés à suivre le rythme face à la rapidité et à l'intensité des échanges. Puis vient le sentiment de décrochage, le moment où le jeune « craque » parce qu'il a perdu de vue le sens de son engagement. Quand bien même il retrouve de l'espoir et de la motivation, une sorte de fatalisme conclut son discours : « c'est reparti jusqu'à la prochaine pause. Telle est la vie d'un militant ». L'idée de l'impossible sortie de ce rythme se manifeste de nouveau ici. Malgré l'alternance entre les phases d'engagement et les phases de pause, il explique qu'au bout de ces cycles, un sentiment d'échec prévaut. L'impuissance et le désespoir sont deux éléments récurrents dans les témoignages écrits en ligne, mais aussi dans les discours de nos répondants. Celui de droite est plus concis et synthétique, mais témoigne des mêmes ressentis. Finalement, ces témoignages sont représentatifs de jeunes qui sont dans une logique d'intégration si puissante qu'ils ne sont plus vraiment capables de prendre du recul sur le reste de leur expérience d'engagé. Ainsi, comment faire face à cette difficulté ? Comment se protègent-ils de ce rythme qu'ils qualifient d'insoutenable ?

1.2.3 La pause, ou comment s'en sortir

Tous les engagés ne sont pas égaux face à ces risques de fatigue liés à l'excès de travail dans le mouvement. Quand certains ont les ressources familiales et/ou amicales pour se sortir de ces situations d'épuisement, d'autres sont obligés de faire face à cette épreuve tout seuls. Le désengagement temporaire est régulièrement mobilisé comme solution à la surcharge temporelle, mentale ou physique qu'implique le militantisme. Nombreux sont les jeunes engagés qui témoignent devoir faire une pause. Cet arrêt de leur engagement peut varier en termes de temps et d'intensité. Lorsque certains se retirent de leur fonction principale en restant informés sur les décisions majeures du mouvement, d'autres préfèrent se retirer complètement pour une durée indéterminée. Ces pauses correspondent à des moments de lenteur, pour contrebalancer la vitesse du rythme de l'engagement, des charges de travail et toutes autres exigences que demande la lutte pour l'écologie. Cette démarche peut impliquer de désactiver les notifications des réseaux sociaux liés à Youth For Climate, de ne plus suivre les pages du collectif, mais aussi bloquer les messages de certains groupes sur ces réseaux afin de se couper entièrement de tout contact.

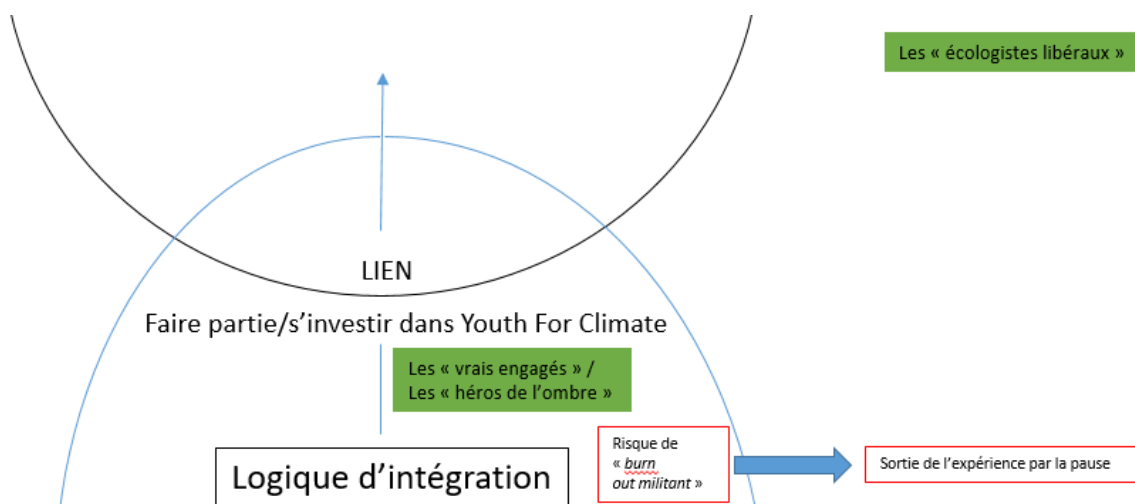
La pause est un temps où le jeune se repose, où il retrouve du temps libre et cherche à reconstruire un équilibre dans sa vie. La majorité des jeunes qui se sont désengagés finissent par revenir dans le mouvement. Ils expliquent que la pause leur a été bénéfique et qu'ils s'engagent de manière plus modérée par la suite pour préserver ce nouvel équilibre de vie. Ce travail réflexif est souvent réparateur pour ces jeunes sursollicités. Ce sont des moments d'apprentissage de l'adolescent en devenir d'un jeune adulte sur son engagement. Elles sont des introspections nécessaires pour prendre du recul sur les épreuves que vivent les membres de Youth For Climate. Finalement, ils apprennent à travers ces rythmes de l'engagement à gérer différentes composantes de leur existence : les charges émotionnelles qui les traversent, le travail et l'énergie que demande un tel investissement, la gestion de son temps, où et comment se situer dans un groupe, etc.

Arrêtons-nous sur deux exemples de jeune ayant dû faire une pause dans leur engagement dans Youth For Climate. D'abord Léo, 17 ans, explique qu'au bout d'un an d'engagement dans Youth For Climate une pause lui était nécessaire. Il détaille : « j'ai dû faire une pause parce que c'est très très fatigant. Vraiment ce n'est pas facile. Déjà c'est décourageant parce qu'on n'a pas de résultats concrets des gouvernements et c'est beaucoup de temps pour pas grand-chose, mais faut le faire (...) pendant ces moments [de pause] je me disais, à quoi

bon ? ». Marquer un temps d'arrêt dans ses pratiques engagées permet à Léo d'éloigner les contraintes quotidiennes de son engagement. La fatigue, mais aussi le découragement sont les motifs de l'arrêt temporaire de ce jeune. Le sentiment de mener une action dans le vide, sans modification directe et immédiate du réel, joue sur le désengagement de ce dernier.

Puis Beñiat 16 ans, engagé dans le groupe basque, partage que « pendant le confinement j'ai totalement arrêté (...) j'avais plus du tout espoir que les choses changent ». Il explique que sa motivation variait selon des « coups de blues » pendant lesquels il faisait une pause. Lors de ces congés, il va « perdre totalement confiance en ce que je fais en me disant que ça ne sert à rien, que rien ne changera (...) du coup je me suis demandé “en quoi moi je peux vraiment changer l'avis des gens ?”, donc ça m'a dé-chauffé pendant quatre mois ». L'absence de conséquence à court terme renseigne sur le rapport au temps des jeunes sur leur action. Le résultat d'un investissement intense doit pouvoir s'observer rapidement au risque de perdre l'espoir dans leur engagement. L'impact de leur action sur la société est aussi un indicateur du rapport à leurs pratiques militantes. Si aucun effet de l'action n'est visible sur le tissu social, la perte d'espoir peut être renforcée. Ces deux éléments participent au désengagement temporaire des jeunes.

Ainsi, la pause devient un moyen pour ces jeunes surengagés dans le groupe de quitter temporairement ou définitivement leur expérience de militant au sein de Youth For Climate. « L'excès » d'intégration peut les mener à vivre des formes d'épuisement intense. L'hypothèse selon laquelle le jeune se doit d'être à la hauteur de sa réputation « d'engagé total », quitte à prendre des risques pour sa santé, peut alors s'inviter à notre analyse. Il s'agit de situation où la logique d'intégration est poussée à son paroxysme, où le jeune doit répondre aux attentes liées à sa réputation dans le mouvement. Or, cela peut l'amener à une sortie de l'expérience militante. Pour compléter notre schéma débuté plus haut, ces jeunes se situeraient à côté de la logique d'intégration, prêts à quitter l'expérience temporairement et/ou définitivement.



Cependant, cette sortie de l'expérience par la pause ne s'avère pas toujours bénéfique. Lorsque Léo et Beñiat mettent de côté leur engagement, une phase de remise en question de ce qu'ils peuvent apporter sur le réel apparaît (« à quoi bon ? », « en quoi moi je peux vraiment changer l'avis des gens ? »). Ils sont dans une posture de réflexion face à l'inefficacité ressentie de leur pratique. Cela déclenche chez eux une perte de sens dans leurs pratiques par la diminution des croyances dans le changement social. La pause dans l'engagement, lorsqu'elle se transforme en phase d'introspection sur l'impact de son action, est un risque de dissolution de l'espoir des jeunes. Il semblerait qu'elle ne soit pas toujours une réponse satisfaisante et bénéfique à la surcharge de travail des militants puisqu'elle n'est pas toujours réparatrice pour les jeunes, au contraire.

Une autre alternative est évoquée par plusieurs de nos répondants afin de gérer ces situations si la pause n'est pas efficace. Il s'agit de distinguer très clairement l'utilisation de ses comptes sur les réseaux sociaux afin de séparer sa « vie privée » sur un compte et « vie professionnelle » (entendue comme tout ce qui est relatif à leur engagement) sur un autre. Si le dédoublement de compte est utilisé chez les jeunes pour distinguer esthétique du profil sur Instagram et sensibilisation écologique⁴⁵², il semblerait qu'il soit aussi utile pour se protéger face aux surcharges de travail induites par l'engagement. Alban, 16 ans, explique avoir deux comptes sur Instagram afin de pouvoir séparer au mieux son engagement de sa vie quotidienne de lycéen :

« À mon échelle de lycéen oui j'étais en mode "c'est comme une vie professionnelle" (...) il y a l'écologie d'un côté et après il fallait aussi se reposer sur l'autre parce que comme je le dis (...) je n'avais pas envie

⁴⁵² Cf. chapitre III : Les échelles de visibilité pour gérer ses réputations.

d'avoir toujours des notifications de conversation qui disait "oui il faut bloquer ça, on va faire ça, etc.". Donc j'ai préféré séparer l'écologie de ma vie privée. Même si dans ma vie privée je fais des actions écologiques et tout ça. C'est juste que... en fait c'était plutôt séparer le groupe Youth For Climate de ma vie privée (...) ça peut finir par être fatiguant. Parce que quand tout le national était en mode "on va faire des trucs forts" et que mon groupe voulait suivre, je leur disais "bah on ne peut pas, on est genre quatre, on ne peut pas bloquer un truc à quatre". Donc c'était surtout se reposer un peu sur mon compte perso parce que Youth For Climate c'était toujours "il faut faire ce *post*, publier cette *story*, etc." et au final ça prend beaucoup de temps. Et puis le soir j'aime bien aller sur Instagram pour regarder les infos, des politiques ou voir des choses divertissantes et je n'ai pas envie d'avoir dix milliards de notifications, de voir qu'ils sont encore en train de travailler, parce qu'on peut appeler ça du travail. Et quand on te dit qu'il faut séparer ta vie privée de ta vie professionnelle... ce n'est peut-être pas non plus professionnel, mais c'est une vie qui prend beaucoup de temps et d'énergie. Et je voulais séparer ça pour ne pas être dérangé par l'activisme quand je me repose et ne pas être dérangé par mes divertissements quand je suis activiste après » (Alban, 16 ans).

Alban utilise le terme de « vie professionnelle » pour décrire son engagement écologique. Cela lui permet de découper clairement ses activités et de créer une distance entre vie privée et vie professionnelle. Ainsi, il peut se reposer et ne peut pas être en permanence sollicité par les autres militants pour l'organisation de projet. Il apporte tout de même un détail important dans son témoignage en précisant qu'il s'est créé deux comptes sur Instagram pour détacher Youth For Climate, et non son engagement, de sa vie privée. Pour lui, ses pratiques quotidiennes ne sont pas celles qui nécessitent une distinction nette avec sa vie privée. En revanche, mettre le collectif à l'écart est quelque chose qu'il recherchait à cause de toutes les tâches et les sollicitations qui y sont associées. Étant donné la dimension sociale, la structuration et les contraintes qui sont rattachées au mouvement, le jeune associe son engagement collectif à un travail.

En divisant ces deux aspects de sa vie sur deux comptes distincts, Alban optimise son temps de travail sans être dérangé par des divertissements et inversement. Il nous racontera plus tard dans l'entretien qu'au passage de l'un à l'autre il doit changer « l'état d'esprit » dans lequel il se trouve. Il doit écrire et réfléchir différemment, mais aussi s'adapter à la sphère (privée ou professionnelle) à laquelle il s'adresse sur son compte. Ces jeux de passage lui demandent un effort de malléabilité qu'il semble opérer avec succès, puisqu'il finira l'entretien en nous expliquant qu'il arrive à se protéger du « *burnout* militant » de cette manière. L'exemple d'Alban montre à quel point les jeunes deviennent responsables de leur engagement et du temps qu'ils y consacrent. Ainsi, ils doivent eux-mêmes élaborer les frontières entre vie privée et engagement professionnel. C'est à eux de négocier cette limite sous peine d'être confrontés à

des formes d'épuisement. Le « *burnout* militant » deviendrait le prix à payer pour des jeunes qui n'arriveraient pas à se fixer un cadre dans leur engagement.

1.3 Conclusion

Les jeunes qui s'engagent dans Youth For Climate se font une idée de ce qu'est le mouvement en fonction de ce qu'ils voient sur les réseaux sociaux et de ce qu'ils en entendent. Certaines valeurs telles que l'égalité des droits, l'inclusivité des genres ou l'horizontalité élaborent leur représentation. Par ailleurs, une fois engagés, ils font l'expérience du décalage entre l'image qu'ils ont du collectif et la réalité vécue en tant que militant. Cet écart est aussi retrouvé chez les jeunes déjà en place dans le mouvement. En particulier chez ceux qui ont participé à sa création et qui se rendent compte qu'ils deviennent des *leaders* malgré eux. L'épreuve pour ces jeunes est d'accepter cette discordance parfois difficile puisque source de déception. Certains préfèrent même se désengager du mouvement lorsque l'idéal qu'ils se faisaient du mouvement (non-violent, aux modes d'actions légales, etc.) s'éloigne trop de leur réalité de militant : c'est le cas par exemple d'une partie des jeunes créateurs du groupe palois lorsque les autres engagés sont devenus plus radicaux. Ainsi, nous pouvons formuler une nouvelle hypothèse selon laquelle un certain degré de décalage est toléré par les jeunes entre leurs valeurs militantes et la réalité du mouvement. Passé ce cap, certains sortent de l'expérience d'engagé pour ne pas être associé à des pratiques et discours qui s'éloignent trop de ce qu'ils jugent comme étant « l'essentiel » de leur engagement.

Une autre épreuve vécue par les jeunes de Youth For Climate est la capacité à résister au travail que demande leur engagement. La sur sollicitation des membres du mouvement entraîne chez eux une perturbation dans leur rythme de vie. Plusieurs racontent avoir du mal à trouver un équilibre entre le travail qu'induit leur engagement, leurs obligations de lycéens, les moments familiaux ou encore amicaux. Pensons notamment aux récits de Raphaël, Tom, Adrien ou encore à celui Clémentine qui racontent être tellement sollicités et investis dans les rôles que leur incombait le mouvement, qu'ils dormaient moins, qu'ils étaient épuisés ou qu'ils se coupaient de leurs proches. Leur désengagement lié à cette difficulté peut s'analyser à partir de l'hypothèse selon laquelle les logiques d'actions poussées à l'extrême (ici celle de l'intégration puisque le jeune doit être à la hauteur de sa réputation dans le mouvement) peuvent pousser à la sortie de l'expérience militante. Ce faisant, beaucoup de nos répondants affirment devoir trouver des solutions afin de ne pas « craquer » et faire un « *burnout* militant ».

Ces risques et ces épreuves se retrouvent dans la communauté de Youth For Climate, en interne. Cependant, de nombreuses autres difficultés et souffrances ont été évoquées par les

jeunes. Elles sont cette fois-ci causées par des regards extérieurs d'individus qui ne sont pas membres du mouvement. C'est ce que nous allons maintenant traiter.

2. Acceptabilité sociale et engagement écologique : deux notions pas toujours compatibles

« je n'aime pas trop le conflit et l'écologie est le meilleur moyen d'y arriver », Thimoté, 16 ans.

« Est-ce que ton groupe va t'accepter si tu montres que tu es écolo ? », Mathilde, 17 ans.

2.1 Pour une typologie des risques

Très tôt pendant son entretien Victor, 15 ans, affirme qu'en « politique ne plus être écolo c'est un suicide politique ». Si l'engagement en faveur de l'environnement est aujourd'hui considéré comme une priorité dans certaines sphères de la société, se revendiquer comme tel ne semble pas pour autant être exempt de tout risque. Les jeunes que nous avons suivis ont souligné une multitude de difficultés lorsqu'ils défendaient cette cause et/ou lorsqu'ils exprimaient leur engagement écologique. Ces dernières n'étant pas neuves dans l'histoire du militantisme écologique, elles ont pourtant surpris nos répondants. Quatre types de risques associés à ces difficultés ont été dégagés : les risques physiques, de surveillance, moraux et réputationnels.

2.1.1 Risques physiques

Ce premier type de risques est la plupart du temps présent lors d'actions de désobéissances civiles. Dans ces situations, le corps du jeune se retrouve au centre de l'action militante. Ces types de violence sont souvent dus à des confrontations avec les forces de l'ordre. Elles sont le résultat de coups de matraque, d'utilisation de gaz lacrymogène ou encore de charges policières. Elsa, 16 ans, raconte le blocage d'un Apple Store en novembre 2019 à Bordeaux lors des soldes du Black Friday : « quelques-uns ont été matraqués (...) Il y avait le groupe des bloqueurs extérieurs, qui bloquait de l'extérieur, c'est eux qui allaient être confrontés en premier aux CRS (...) On a aussi les médecins, là c'est s'il y a un problème, si on se fait gazer, s'il y a des blessés. Ce sont eux qui s'occupent de ça aussi en manif ». Une « équipe médicale » est formée aux premiers secours en cas de blessure chez un des participants. Nyla, 18 ans, bloqueuse intérieure de l'Apple Store lors de ce même évènement témoigne qu'il y « a eu quelques coups de matraque qui sont passés à travers la porte sur nos mains pour qu'elle s'ouvre. Ils ont été un peu violents quand ils nous ont sortis ». Tom, 18 ans, lors d'une autre action de désobéissance civile explique s'être fait « traîner par les policiers » et s'être fait « gazer en manif ». Il précise que ces risques pris ont même « marqué » son corps avec des égratignures, des bleus et des petites cicatrices.

Les violences policières ne sont pas les seuls risques physiques que prennent les jeunes engagés. Il arrive aussi que ce soient les clients des enseignes bloquées qui menacent l'intégrité corporelle de nos répondants. Marie, 16 ans, explique lors d'un blocage du Mac Donald de la rue Sainte-Catherine à Bordeaux que :

« des gens nous ont poussés, nous ont marché dessus, on était juste assis et on avait des revendications (...) les gens étaient très agressifs, on nous a insultés je ne sais combien de fois. Il y a quelqu'un qui a forcé le passage, qui a piétiné nos camarades, c'était de la folie ! J'étais sidérée de voir des réactions comme ça alors qu'à 800 mètres il y avait un autre MacDo » (Marie, 16 ans).

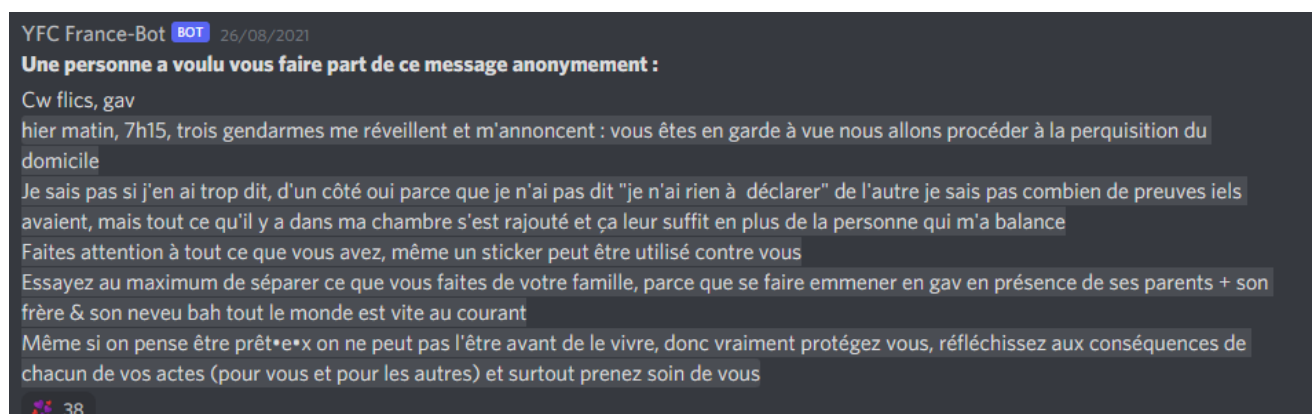
L'incompréhension de la répondante face à la violence des consommateurs est forte. Les corps mobilisés pour bloquer l'enseigne lors de cette action furent violentés. Un dernier cas de figure nous a été rapporté par Alban, 16 ans. Quelques heures avant une manifestation qui avait lieu en ville, ce jeune lycéen et d'autres militants se sont rendus devant un autre établissement afin de convaincre des élèves de se joindre à eux : « on s'est dit qu'on allait aller devant les lycées et voir si on peut ramener deux ou trois personnes, peut-être qu'ils n'avaient pas vu l'info. Et quand on y est allé, on nous a jeté des clopes et des cailloux, ce n'était pas très joyeux ». Cette tentative de recrutement prend une tournure inattendue pour les jeunes engagés qui finissent par recevoir des projectiles.

En somme, ces exemples font ressortir différentes violences physiques que subissent les militants : utilisation de matériel antiémeute, piétinement et jets de projectiles. Quoi qu'il en soit, l'intégrité corporelle des répondants se retrouve menacée dans certaines situations. Leur corps est violenté et parfois marqué. Dans certains cas comme celui de Tom, il serait intéressant de se demander si les traces laissées sur les corps des jeunes ne trouvent pas une symbolique particulière dans son travail réputationnel. Selon la place laissée aux égratignures, aux bleus ou aux cicatrices dans la narration de son action, les représentations que les autres se feront de lui ne seront pas les mêmes. Dans un cercle où la confrontation est une pratique valorisée, le jeune qui montre ses marques corporelles, preuves d'une altercation avec la police, sera reconnu. Les marques seront des éléments qui valoriseront sa réputation. Au contraire, si les parents du jeune en question sont réticents à l'idée que leur enfant aille manifester dans la rue à cause des risques encourus, il est possible que ce dernier tente de les dissimuler afin de gérer son image de militant face à ses parents. Les traces physiques peuvent faire partie de l'expérience militante et deviennent alors un enjeu pour le travail réputationnel des jeunes engagés.

2.1.2 Risques de surveillance

Tout comme les risques physiques, les risques de surveillance concernent les jeunes qui participent à des actions de désobéissances civiles. Ils se disent généralement plus radicaux dans leur engagement. Nous avons eu la chance de rencontrer certains d'entre eux. Leur crainte concerne l'éventualité d'être surveillé en ligne sur les réseaux sociaux ou d'être sur écoute à travers leur téléphone portable. L'exemple type est la peur d'être écouté par les forces de l'ordre lors de réunions d'organisation. Par exemple, Noa, 16 ans, nous a clairement dit qu'il savait qu'il était suivi par les services de police (« ce n'est pas un secret je suis suivi par les services de renseignements ») et devoir organiser ses actions en « souterrain ». Également, Nyla, 18 ans, organise les réunions d'actions de désobéissance civile dans le sous-sol d'un bar associatif « où il n'y a pas de réseau (...) on ne sait jamais s'il y a des infiltrés ». Laurie, 15 ans, va plus loin elle en expliquant interdire les objets électroniques lors des réunions avant les désobéissances civiles pour éviter tout risque de surveillance. Une certaine réticence s'est d'ailleurs fait ressentir lors de l'entretien quand nous lui demandions d'aller plus loin sur les explications de ce type d'actions : « Je n'ai pas trop le droit d'entrer dans les détails ». C'est également le cas de Justin, 18 ans, qui refuse de nous expliquer les systèmes de sécurité mis en place pour se couvrir juridiquement : « je ne pourrais pas t'expliquer, justement par sécurité ».

Le risque juridique qu'engendre la désobéissance civile est sous-jacent à ce risque de surveillance. Les jeunes nous ont d'ailleurs expliqué que le mouvement n'avait pas d'existence légale, associative par exemple, et qu'il était sans liste de membres afin de minimiser les poursuites et les arrestations. Certains témoignages sont d'ailleurs présents sur les groupes Discord afin de prévenir les jeunes voulant se lancer dans la désobéissance civile. Ici, nous retrouvons un exemple d'une descente de police dans la résidence familiale d'un jeune militant bordelais embarqué en garde à vue par la suite :



À travers cette publication, le jeune souhaite sensibiliser les autres face au risque de surveillance. Il insiste sur les précautions à prendre lorsque l'on décide de réaliser des actions de désobéissance civile. La sécurité est une notion qui est revenue régulièrement dans leur discours. Par exemple, Adrien, 17 ans, ne publie que très peu de contenu sur son engagement « par souci de sécurité ». Il craint d'être affilié à un certain type d'actions et avoir des soucis judiciaires. Pour lui : « ce sont des preuves supplémentaires pour nous inculper ». Il précise :

« avec les actions qui ont été les plus réprimandées récemment par la police, j'ai presque tout supprimé, j'ai créé une casquette de l'écolo gentil pour la police pour éviter d'avoir des problèmes. Mais ce n'est pas pour autant que j'ai arrêté de faire des actions risquées. Juste on ne le met pas en valeur de la même façon et on fait beaucoup plus attention de comment on le met en valeur, on passe par des discussions et non par les réseaux sociaux » (Adrien, 17 ans).

Le lissage de ses publications par la mise en scène d'un profil de « l'écolo gentil » lui permet de contourner les risques juridiques tout en continuant les actions de désobéissance civile. En trompant les forces de l'ordre sur son image d'engagé, il explique pouvoir continuer à valoriser sa réputation de militant plus « radical » aux yeux des autres jeunes par le biais de conversations privées. Ainsi, le travail réputationnel des jeunes engagés pour minimiser les risques de surveillance et juridiques consiste à maîtriser les traces qu'ils laissent derrière leurs actions. Dans ce type de risque, il ne s'agit plus de montrer ou de couvrir des impacts sur sa peau, mais bien de dissimuler les marqueurs réputationnels des désobéissances civiles numériques (échanges et publications en ligne par exemple).

2.1.3 Risques moraux

« L'autonome, une fois qu'il passe les barrières vers le chemin de la liberté, rencontre un nouvel obstacle plus subtil : celui représenté par l'opinion publique », David Riesman, *La foule solitaire*, p. 325.

Les deux premiers types de risques se retrouvent principalement dans des situations et dans des contextes particuliers (engagement qualifié de « radical » ou lors de désobéissance civile). Les jeunes rencontrés nous ont fait part d'un type de phénomènes auxquels ils sont confrontés presque quotidiennement. La stigmatisation, la discrimination ou encore l'intimidation sont parfois les conséquences de l'exposition de leur engagement. Lorsque Francesco Alberoni compare le fait de tomber amoureux à l'engagement dans une cause dans son ouvrage dans *Le choc amoureux*, il précise qu'autour « de la personne amoureuse, s'édifie toute une barrière de moqueries, de dérisions »⁴⁵³. Il s'avère que les jeunes rencontrés ont rapporté dans leur discours

⁴⁵³ ALBERONI Francesco, *Le choc amoureux*, op.cit., p. 94.

un ensemble de situations où ils s'étaient fait moquer par leurs pairs. Dans de nombreux discours, les répondants expliquent avoir conscience des regards qui pèsent sur eux lorsqu'ils expriment leur engagement écologique. Ces regards lourds les font se sentir différents face aux autres. Dans certains contextes, le dévoilement de son engagement en faveur de l'environnement devient un stigmate pour les jeunes. Il peut même devenir une source de discrimination ou même être le moteur d'imitation morale. Martial raconte : « toutes les personnes dans la conversation avaient une opinion opposée au mien, ils s'en foutaient [de l'écologie]. Quand tu es face à plusieurs personnes c'est compliqué de te faire respecter parce que tu es submergé par... c'est plutôt la pire pression sociale (...) Je me suis tu et j'ai regardé débattre les gens ».

Ces situations sont vécues avec tout type de public avec lequel le jeune interagit : sa famille proche, ses amis, ses connaissances, des inconnus. Elles ont lieu dans des espaces variés, en ligne et hors ligne. Cependant, le lycée est un endroit dans lequel les répondants vivent des situations de conflit et de moquerie de manière récurrente. Caroline, 16 ans, nous parle de « l'étiquette d'écolo » attribuée par ses camarades comme le « prix à payer » pour exprimer son engagement dans son lycée. Laurie, 15 ans, explique être « marquée comme l'écolo » de sa classe à partir du moment où elle a commencé à dévoiler son engagement aux autres. Ces marqueurs réputationnels ne sont pas toujours évidents à assumer pour les adolescents rencontrés. Si certains arrivent à faire face aux jugements qui pèsent sur eux en passant au-dessus, d'autres prennent très à cœur ces remarques au point de ne plus oser exprimer leur statut d'engagé. Un exemple frappant est celui d'Alyssa, 17 ans, qui raconte que :

« en classe les gens me regardent bizarrement. Ils sont contents de me montrer qu'ils ont acheté de nouvelles Nike et moi je n'en ai rien à faire, mais ils sont quand même super heureux de me les montrer et de me dire "tu vois moi je ne suis pas écolo, j'aime les nouvelles Nike et je n'en ai rien à faire. Elles ont été fabriquées en Chine et je suis heureux avec" » (Alyssa, 17 ans).

Selon Alyssa, ses camarades qui sont conscients de son engagement insistent sur le fait qu'ils ne partagent pas sa sensibilité écologique. En la traitant et en la jugeant comme une personne différente, il est aisé de comprendre la situation de malaise que vit cette lycéenne. Plus tard dans l'entretien, elle expliquera ne pas toujours réussir à passer outre ces réflexions, en particulier lorsque ses camarades ont ce type de discours. Alyssa ira encore plus loin en parlant de phase de remise en question de son engagement. Une certaine honte peut émerger face à cette discrimination. De cette honte naît la peur d'exprimer ses valeurs en faveur de l'environnement (en particulier dans le cadre du lycée). Par la suite les jeunes s'autocensurent

en fonction du contexte de l'interaction (avec qui échangent-ils notamment). À ce propos, Maé, 17 ans, rappelle qu'il ne faut pas associer visibilité et engagement : « ce n'est pas parce qu'on n'affiche pas son engagement qu'on n'est pas engagé. En fait des fois, le fait d'afficher son engagement ça peut nous restreindre dans notre engagement ». Il explique cela par le fait que certains conflits à propos de l'écologie avec des pairs amènent à des difficultés « à reparler de ce sujet ». C'est en tout cas ce qu'Alyssa a témoigné dans son entretien.

Dans notre travail, le cas de cette jeune est loin d'être isolé. Bixente, 17 ans, raconte : « pour l'élection des écodélégués, j'étais le seul à me présenter. Les gens de ma classe ne m'avaient pas pris au sérieux et du coup ils ont voté pour quelqu'un d'autre pendant l'élection alors que c'était sûr que j'allais être élu (...) J'ai rigolé, mais juste pour montrer que je n'étais pas en froid avec eux. Mais ça ne m'a pas plu, je me suis senti vraiment seul ». De nouveau, un jeune engagé subit la moquerie de ses pairs en classe par le détournement de l'élection des écodélégués. Afin d'éviter le conflit, Bixente fait abstraction de son mécontentement, mais sa déception n'en est pas moindre. Il finit son explication en insistant sur le sentiment de solitude ressenti. Cet exemple nous permet aussi de questionner la pertinence des écodélégués dans les lycées, ou invite au moins à repenser la conception de ce rôle dans l'établissement. Ici, Bixente voit son travail réputationnel de jeune engagé se détériorer dans sa classe à cause de ce statut.

Un dernier exemple de violence morale subie au lycée est celui d'Éva, 17 ans. Elle témoigne que lors d'un échange avec d'autres élèves : « plein de gens ont ri quand je leur ai dit que j'allais manifester. Rien que ça, je trouve ça triste (...) il y en a je sais que c'est peine perdue. Ils me disent "alors Éva il fait trop chaud ?" trop marrant... ». Cette jeune nous raconte plus tard dans l'entretien que les remarques qu'elle subit au lycée par certains de ses camarades de classe se prolongent sur les réseaux sociaux. C'est en ce point que cet exemple apporte une autre dimension à l'analyse. Les moqueries, commentaires et réflexions déplacés adressés aux jeunes peuvent dans certains cas se poursuivre en ligne. Nombre de jeunes entendus et observés pendant ce terrain font part de l'intimidation qu'ils vivent en ligne lorsqu'ils expriment leur engagement.

Revenons sur le blocage de l'Apple Store à Bordeaux ayant eu lieu en novembre 2019. Nous avons pu rencontrer la modératrice qui gérait le compte Twitter à ce moment-là. Il s'agit de Marion, 16 ans. Pendant que cette jeune relayait en direct l'action en alimentant le compte par des vidéos et des photos sur le réseau, une vague de commentaires agressifs à l'égard de Youth For Climate a émergé. Les premières critiques relevaient que la publication du blocage de l'Apple Store avait été twittée depuis un iPhone. Elle raconte :

« Twitter s'est réveillé (...) Le problème c'est qu'Extinction Rebellion avait fait un twitte sur l'action sauf que ça avait été twitté depuis un iPhone alors qu'on bloquait un Apple Store... c'était assez ironique. Peu importe si la personne avait acheté son iPhone de manière reconditionnée, le tribunal de Twitter a fait ce qu'il fait de mieux, c'est-à-dire qu'il s'en fiche (...) je trouvais ça ironique. On s'est juste pris une vague de haine pas possible. J'ai un pote qui était là ce jour-là, qui fait partie de Youth For Climate au Pays basque, il était venu à Bordeaux pour ses études et il était venu avec nous faire l'action. Il avait été filmé et interviewé. Il y a eu un passage de son interview qui avait été posté sur Twitter et il s'est pris une vague de haine monstrueuse, très peu argumentative, c'était parfaitement gratuit. Ça m'a remis beaucoup en question ce jour-là... déjà c'était la première fois qu'on s'était pris une vague de haine aussi violente, c'était... traumatisant. Je gérais le compte à ce moment-là, je ne sais pas si c'était pertinent de répondre, mais j'avais besoin de répondre, même si c'était pour parler sans rien dire. C'était un peu horrible » (Marion, 16 ans).

Cette jeune lycéenne semble avoir été particulièrement marquée par l'expérience en parlant de trauma et de remise en question. La tension entre le moyen utilisé pour communiquer et le sens de l'action a, selon elle, réveillé le « tribunal de Twitter », déclenchant ainsi une « vague de haine » sur le réseau. À partir de cette contradiction remarquée par les utilisateurs de Twitter, d'autres types de reproches sont adressés aux jeunes militants. Nous avons recherché la publication en question sur ce réseau afin de vérifier les propos de la répondante :





30 septembre, 23:31

Excellente réponse d'un journaliste de skynews Australie aux jeunes qui ont récemment manifesté pour le climat :

" Vous êtes la première génération à avoir demandé la climatisation dans chaque salle de classe ; vos leçons sont toutes faites à l'ordinateur ; vous avez une télévision dans chaque pièce ; Passez toute la journée à utiliser des moyens électroniques ; au lieu de marcher à l'école, vous prenez toutes sortes de moyens de transports. Vous êtes les plus grands consommateurs de biens de consommation de toute l'histoire, vous achetez sans cesse les vêtements les plus chers pour être " tendance ". Les gars, avant de protester, éteignez la climatisation, allez à l'école à pied, éteignez vos téléphones et lisez un livre, faites un sandwich au lieu d'acheter de la nourriture. " rien de cela ne se produira, parce que vous êtes égoïstes, mal éduqués, manipulés par des gens qui vous utilisent, disant que vous avez une cause noble tout en vous amusant dans le luxe occidental le plus fou. Réveillez-vous, et fermez-la. Informez-vous des faits avant de protester ".

J'ajouterais : commencez déjà par faire le lien entre un déchet et une poubelle !!! Ce sera déjà un bon début !!!



Ces quelques commentaires ne sont qu'une partie d'un ensemble bien plus important. Force est de constater le degré de violence de certains d'entre eux : « Comment on peut être aussi débile », « Dégager ces barjots », « Blaireau », « Bande de ploucs », « Bande de couillons », « fermez-la » ou encore « Informez-vous avant de protester ». Les reproches faits aux jeunes vont de leur contradiction à leur manque d'information en passant par leur mode de vie. Même si cette « vague de haine » concernait le collectif, Marion explique se retrouver seule à devoir gérer le compte et les réactions qui découlent de cette publication : « on a eu beaucoup beaucoup de remontés, très négatives, c'était un peu dur, j'ai tout lu (...) C'est un peu compliqué

à gérer parce que quand pendant bien une semaine on reçoit toutes les minutes des tweets pour se faire bâcher en mode “vous êtes vraiment que des petits cons”, ça fait un peu mal à l'égo ». À la suite de cette publication, Marion s'est retrouvée en souffrance.

Cependant, elle nous expliquera que le travail réputationnel du mouvement n'a pas été plus impacté que cela après cet évènement. Selon elle, ce sont surtout des adultes mal renseignés sur l'ensemble de leurs actions qui ont réagi de la sorte. Ainsi, le collectif a la capacité d'amortir ce genre de risque pour sa réputation avec ses pages sur les réseaux sociaux. L'image du mouvement est préservée par le travail de communication. Par ailleurs, les conséquences de ces insultes sur la personne qui est en charge de la page ne sont pas toujours prises en compte. Le mal-être post-publication peut se révéler être une véritable difficulté pour les gestionnaires du compte collectif. D'autres gérants témoignent de leur souffrance face à ces commentaires déplacés. Célia, 15 ans, modératrice sur l'Instagram de Pau parle de la peur qu'elle ressent après avoir lu des commentaires proposant de « frapper » les militants. Nola, 17 ans, modératrice du même réseau social au Pays basque explique son mal-être à force de lire des commentaires tels que « sale écolo » sous les publications. Tony et Violette, 17 ans, responsable de la communication sur le groupe palois partagent ce constat. Le premier parle de « la haine contre les écologistes » quand la seconde explique se faire « attaquer violemment dans les commentaires » lorsqu'il y a des contenus publiés.

Il arrive aussi que les jeunes soient attaqués directement en leur nom dans des publications sur la page collective. Si le jeune est connu et reconnu par ses pairs sur une photographie ou une vidéo, les commentaires peuvent être ciblés sur sa personne. Dans ce cas la violence est concentrée sur un individu dans un espace d'échange collectif. Morgan, 15 ans, partage cette expérience :

« pour avoir fait une petite action où j'étais représenté le plus [sur la vidéo], dans les commentaires de la vidéo de l'action je me faisais attaquer personnellement. Ce n'était plus le mouvement, c'était moi qui me faisais niquer. Je me faisais traiter de nazi pour avoir éteint des enseignes. Ça m'a fait mal. Je ne comprenais pas et je ne comprends toujours pas. Les gars ont fait une trentaine de commentaires tous plus con les uns que les autres. Et ce qui m'a fait le plus chier c'est que c'était moi qui étais pris pour cible, même plus le mouvement, mais ma petite personne » (Morgan, 15 ans).

L'attaque personnelle est ce qui a le plus dérangé Morgan. N'étant plus couvert par le collectif, le jeune se retrouve au centre de commentaires désobligeants sur l'action engagée à laquelle il participait. En somme, cet ensemble de témoignages est révélateur de la violence ressentie et vécue par les jeunes lorsqu'ils expriment leur engagement. Il y a là bien deux types

de risques à dissocier : ceux que les répondants imaginent et ceux qu'ils vivent concrètement. Si le premier type fait développer un sentiment de peur et provoque de l'autocensure chez nos répondants, le second impacte leur estime, leur fait ressentir de la honte à être engagé et peut les mener à des situations conflictuelles. Nous avons pu vérifier statistiquement ces données avec les résultats de l'enquête ECOCOV⁴⁵⁴. En effet, 23 % des 15-24 ans de Nouvelle-Aquitaine ont parfois honte d'exprimer leur opinion sur les enjeux environnementaux⁴⁵⁵. 40 % d'entre eux affirment craindre parfois la réaction des autres quand ils expriment leur engagement⁴⁵⁶. Nous retrouvons le même pourcentage de jeunes qui disent avoir déjà été moqués et être entrés en conflit à cause de leur opinion sur l'environnement⁴⁵⁷. Ces données statistiques viennent confirmer les difficultés des jeunes à exprimer leur engagement face à différents publics et dans des espaces variés.

2.1.4 Risques réputationnels

« pour ne pas tomber en dépression et pour avoir des amis, tu es obligé de taper un peu sur tes convictions »,
Justin, 18 ans.

Dans le prolongement des risques moraux et des différents sentiments remarqués chez nos répondants, la peur ou la honte par exemple, nous retrouvons les risques réputationnels. Ce sont des situations où le jeune a subi ou craint de subir la dégradation d'une de ses facettes réputationnelles (de militant ou d'élève par exemple). S'exposer en tant qu'écologiste peut être source de risque pour le travail réputationnel des jeunes. Ces questionnements sont fréquents dans le cas où les répondants sont amenés à interagir avec des individus et/ou des groupes aux représentations divergentes sur l'engagement écologique. Il est parfois compliqué pour eux de s'adapter aux normes du ou des interlocuteurs qui peuvent aller à l'encontre de leurs convictions. L'ajustement des comportements des jeunes vis-à-vis des signes de reconnaissance des cercles fréquentés n'est pas toujours évident⁴⁵⁸. Ainsi, le jeune prend le risque de voir une partie de sa réputation se dégrader. Nous reviendrons sur deux situations : celle de leur avenir universitaire ou professionnel et celle d'interactions avec leur groupe d'amis non engagés.

Le risque pour l'avenir professionnel et universitaire

⁴⁵⁴ Qui est pour rappel représentatif de la population française avec une marge d'erreur de 3% (N= 1020).

⁴⁵⁵ LACHANCE Jocelyn et MANE Idrissa, *Le rapport aux enjeux environnementaux des jeunes est-il différent de celui de l'ensemble de la population française ?*, Rapport d'enquête du projet ECOCOV, Université de Pau, 2022, p. 23.

⁴⁵⁶ *Ibid.*, p. 25.

⁴⁵⁷ *Ibid.*, p. 27 et 29.

⁴⁵⁸ LACHANCE Jocelyn, *Les tentatives de reconnaissance. Figures anthropologiques des interactions sociales et de la validation de soi*, op.cit., p. 40.

D'abord, certains jeunes nous ont expliqué être vigilants sur les traces de leur engagement qu'ils laissent en ligne. Le risque pour eux se situe au niveau du recrutement potentiel de leurs futurs employeurs professionnels et/ou recruteurs à l'université. Une réelle crainte est ressortie de nos terrains à ce propos. Hugo, 16 ans, parle de ces traces comme de possibles handicaps pour trouver un travail :

« le plus gros risque aujourd'hui qu'on prend c'est par rapport au côté professionnel puisque tout ce qu'on fait aujourd'hui, y'a des traces et que c'est facilement retrouvable. On prend ce risque en se disant que peut-être que dans 20 ans l'écologie c'était n'importe quoi et qu'en fait c'était tous des extrémistes, des totalitaristes verts et là on se fait prendre au piège. Si le dogme majoritaire c'est ça, ça sera compliqué » (Hugo, 16 ans).

Hugo anticipe un scénario dans lequel les personnes engagées en faveur de l'écologie seraient toutes considérées comme des extrémistes dans le futur. Il s'inquiète sur les traces visibles de son engagement qui pourraient lui porter préjudice professionnellement parlant en cas de changement de « dogme » à propos de l'écologie. Sa facette réputationnelle de militant se verrait alors dévalorisée et le pénaliserait dans différentes sphères de sa vie. Il n'est pas le seul à avoir cette crainte. Zariah, 16 ans, explique avoir effacé l'entièreté des traces numériques de son engagement laissées sur les réseaux sociaux afin que son futur employeur ne puisse pas tomber dessus (publications, *stories* à la une, commentaires, *likes*, etc.). De manière moins absolue, Maxime, 17 ans, raconte avoir « lissé » sa page Facebook pour lui donner une allure plus professionnelle et moins militante. Il explique : « je vais arriver prochainement à être recruté quelque part et je n'aimerais pas qu'un engagement crée un désaccord et m'empêche d'être recruté ». Ces exemples s'accompagnent d'une réflexion plus globale sur la traçabilité de l'interaction dans le processus de travail réputationnel. L'inquiétude des répercussions sur leur avenir pousse certains répondants à s'interroger sur les données de leur engagement qu'ils laissent en ligne.

En plus de ces questionnements sur les traces numériques, certains de nos répondants cherchent à protéger leur dossier scolaire de leur engagement afin de maximiser leur chance d'obtenir un emploi ou une formation universitaire. Plusieurs anecdotes renvoient à des situations où les professeurs ne partagent pas les idéaux écologiques de leurs élèves. En plus du risque d'être moqué en classe, ces répondants craignent aussi que leur dossier scolaire soit impacté si leurs professeurs apprennent qu'ils sont engagés (notamment par la baisse des notes ou par des commentaires négatifs sur leurs bulletins). Violette, 17 ans, dit ne pas exposer son engagement devant ses professeurs par crainte « d'abimer son dossier scolaire ». Hugo, 16 ans, parle lui de « discrimination » contre les jeunes engagés dans son lycée de la part des

enseignants. Certains de nos répondants font donc en sorte de ne pas exposer leur engagement au lycée. D'une part, ils souhaitent ne pas être stigmatisés par la figure d'autorité de l'enseignant. Et d'autre part, ils refusent que leur engagement apparaisse sur leur dossier scolaire et qu'il empiète sur leur futur professionnel ou universitaire.

Dans les deux cas (craintes vis-à-vis de son employeur ou de son professeur), les jeunes présentés ici se retrouvent dans une tension au sein de leur expérience d'engagé. En effet, ces derniers doivent composer entre leur logique instrumentale, en se donnant un maximum de chance pour leur avenir professionnel ou universitaire, et logique critique en rapprochant leur pratique ou discours de leur éthique d'engagé pour l'écologie. Là encore, la réputation permet de lire cette tension dans laquelle se situent certains de nos engagés comme Hugo, Zariah ou Violette. Conscients de devoir avoir une bonne réputation scolaire pour leur avenir, ils choisissent ainsi de mettre de côté leurs discours et profils d'écologistes.

Il faut tout de même compléter cette idée pour deux raisons. D'abord, parce que nous avons eu l'occasion d'interroger deux jeunes non-militants qualifiés de « climatosceptiques » qui, même s'ils ont un point de vue différent sur cette question, subissent aussi la stigmatisation de leurs professeurs justement à cause de leur point de vue. Carl, 17 ans, raconte ses difficultés à exprimer ses opinions en cours :

« il y a un consensus qui se fait au niveau des profs assez établi sur le fait que l'écologie est une belle cause. Et du coup les gens qui pensent comme moi on ne peut pas trop se mouiller sur ces sujets par rapport à nos bulletins ou pour tout ce qui est orientation, études supérieures et même pour nos notes ! (...) le truc c'est qu'au bout d'un moment si je gagne un peu le débat et que le prof à trop d'amour propre je me fais défoncer sur mon bulletin et sur mes notes » (Carl, 17 ans).

Il y a ici une inversion des représentations dans le cas de figure de Carl. Selon lui l'écologie est une cause valorisante et valorisée auprès des professeurs. Dans son cas, les croyances dominantes ne sont plus dans le même camp, mais le risque de jouer avec sa réputation scolaire est toujours présent dans l'interaction élève/enseignant. Même si les croyances en termes d'écologie semblent être antinomiques entre Carl et les autres répondants cités ci-dessus, ces jeunes vivent une expérience commune pendant leurs cours : celle de l'autocensure de leurs opinions face à la figure d'autorité de l'enseignant. Dans le discours de ces jeunes, la crainte d'une dévalorisation de leur réputation scolaire est centrale. Aucun deux ne se trouve en sécurité à ce niveau. Le risque de dégradation de la réputation scolaire de ces lycéens passe ainsi par l'invalidation et/ou la dévalorisation d'un enseignant face à leur opinion de l'engagement écologique.

La seconde raison qui nous oblige à nuancer notre propos est que tous nos répondants ne voient pas dans l'exposition de leur engagement des risques pour leur facette réputationnelle de militant. Au contraire, certains utilisent même leur engagement afin de la valoriser et d'augmenter leur chance d'être recruté. C'est le cas de Marion, 16 ans, qui a pour projet d'intégrer la filière de science politique à Bordeaux et qui pense que dévoiler son engagement ne peut être qu'un plus pour être acceptée. Caroline, 16 ans, indique aussi le fait qu'elle soit modératrice au sein de Youth For Climate dans Parcoursup puisqu'elle postule dans des formations dans lesquelles la défense de l'environnement est une pratique valorisée. Dans ces cas, Caroline et Marion semblent pouvoir accorder leur stratégie utilitaire et critique à travers le choix de filières qui permettent de faire concorder à la fois discours et pratiques écologiques avec avenir professionnel, ce qui n'est pas le cas de Hugo, Zariah ou Violette.

Ce premier exemple sur les risques réputationnels démontre la diversité et la complexité des questionnements des jeunes quant à l'exposition de leur engagement pour leur avenir professionnel et pour leur dossier scolaire. Il dévoile également un peu plus la tension dans laquelle les jeunes peuvent se trouver, entre logique instrumentale pour leur avenir universitaire et/ou professionnel et logique critique d'engagé.

Les amis non engagés

Nous avons déjà commencé à discuter dans le chapitre précédant des situations dans lequel les jeunes n'interagissaient pas toujours avec des amis non-engagés dans l'écologie⁴⁵⁹. Ainsi, ils doivent accepter de ne pas évoquer leurs pratiques engagées dans certains cercles pour ne pas dégrader leur amitié. Dans le cas contraire, il peut arriver que le jeune engagé voie sa facette réputationnelle de militant dans son groupe de pairs se détériorer, voire d'être exclu du groupe. C'est en tout cas une peur qui est largement partagée par nos répondants. Léo, 17 ans, craint de perdre ses amis en ayant « la réputation d'un mec chiant » s'il parle de son engagement. C'est aussi le cas d'Andrew, 14 ans, qui ne cherche pas à sensibiliser ses amis afin de « ne pas passer pour quelqu'un de chiant » devant ses amis. Adrien, 17 ans, parle lui du risque de « déclassement social ». Il le définit comme le fait de perdre sa place dans son groupe et d'en être expulsé. Selon lui, « entre amis des fois, surtout au début quand on aborde le sujet ça peut être chaud parce qu'il y a ce gap dans les connaissances face au sujet du militantisme qui peut être différent. Les gens en face ont leur propre prisme sur ces sujets et le risque c'est de paraître

⁴⁵⁹ Avec par exemple le témoignage de Maé, 17 ans, qui avait « peur de perdre des amis » en raison de l'expression de son militantisme dans certains groupes.

un peu trop militant ». Le dévoilement d'un engagement considéré comme trop « militant » peut participer à ce déclassé social ou ses amis pourraient « ne plus [lui] adresser la parole ». À nouveau, ce jeune se retrouve en situation de tension entre sa logique d'intégration avec ses amis (non engagés) et sa logique critique. Ces peurs peuvent être traduites par des dilemmes chez ces jeunes, tiraillés entre deux logiques dans leur expérience. Adrien poursuit avec un exemple :

« cette année au lycée j'ai un camarade [engagé en faveur de l'environnement] qui venait de sortir de garde à vue avec des violences policières. J'étais choqué. C'était compliqué de trouver des personnes avec qui en parler dans ses amis, sans qu'on soit en mode "mais attends c'est quoi ta vie en fait ?!". Parce que c'est chaud tu te fais grave voir comme un ouf... là c'était le cas d'un camarade qui s'était fait mettre du gel hydroalcoolique pendant qu'il était aux toilettes par les policiers et il s'est fait frapper par terre » (Adrien, 17 ans).

Le répondant n'ose pas évoquer cette anecdote au sein de son groupe de pairs par peur qu'ils se fassent une image de lui d'un militant « extrême ». Le risque est pour lui qu'il y ait un trop grand décalage entre ses expériences d'engagé et la réalité de ses amis non engagés. D'autres comme Victor, 15 ans, semblent avoir moins anticipé ce genre de réaction. Il raconte une situation où il avait débattu avec ses amis de la sécurité informatique dans un café :

« je disais que j'utilisais des applis cryptées à cause du militantisme, avec des personnes fichées, que je connaissais des personnes qui sont fichées S à cause de leur militantisme. J'ai dit ça et en sortant il y'a quelqu'un qui est venu me voir et qui m'a dit "il y a quatre personnes qui ne te parleront plus parce qu'elles ont peur de toi" » (Victor, 15 ans).

Le fait que certains de ses amis prennent la décision de ne plus adresser la parole à Victor après sa déclaration vient du même écart soulevé par Adrien ci-dessus. Pour un militant de Youth For Climate, il peut devenir ordinaire de devoir se protéger de certains risques (physiques ou de surveillance) en utilisant des réseaux cryptés et en connaissant des individus « fichés S ». Il est intéressant de relever qu'en essayant de se protéger d'un risque (physique ou de surveillance), le jeune augmente ses chances d'être confronté à un autre (réputationnel et de « déclassé social »). Ces expériences de militantisme, une fois mises en récit et racontées aux autres, creusent l'échelle des pratiques et des représentations entre engagés et non-engagés. Un écart naît entre les jeunes militants écologistes et les jeunes aux pratiques plus ordinaires (entendu comme non engagés).

Ces militants font face à des épreuves et à des risques qui les font grandir différemment des autres jeunes non engagés. Des écarts de réputation au sein d'une même génération se creusent.

Constituteur d'une diversité au sein des jeunes, l'engagement écologique demande cependant des renoncements et des sacrifices. Pour autant cette tension est créatrice puisque les risques encourus par les jeunes engagés les mettent régulièrement dans des postures réflexives, d'adaptation face aux tensions de leur expérience. Notre quatrième hypothèse se voit complétée par deux dimensions. D'abord, parce que l'exposition de l'engagement écologique des jeunes ne représente pas qu'un risque réputationnel. Les risques physiques, de surveillance, mais aussi moraux se combinent avec ce dernier. Mais aussi et surtout parce que ces situations vécues sont des moments dans lesquels les jeunes doivent faire preuve de réflexivité afin de gérer au mieux les situations. Elles les obligent à se questionner en permanence sur le contexte interactionnel et à s'y adapter (avec qui le jeune militant parle, qui peut voir ce qu'il publie en ligne, dans quel(s) espace(s) il se situe, quels sont les enjeux pour sa réputation, etc.) avant d'exprimer leur engagement afin de minimiser ces risques. Risques qui peuvent laisser des traces qui participent à leur réputation (à la fois physiques, juridiques, psychiques, numériques, sur leur dossier scolaire, mais aussi dans leur future carrière professionnelle). Ces marques réputationnelles impliquent pour les jeunes engagés de gérer différentes situations et tensions dans leur expérience d'engagé.

2.2 La gestion des risques comme indicateur des tensions de l'expérience

« L'art d'éviter ces événements inadéquats du point de vue de l'expression est aussi une forme de contrôle de l'information », Erving Goffman, *La mise en scène de la vie quotidienne. I. La présentation de soi*, p. 140.

« l'estime de soi serait (...) au centre des mobilisations contemporaines de la part d'individus toujours menacés d'humiliation », Jacques Ion, *S'engager dans une société d'individus*, p. 124.

Si comme l'a montré Daniel Trotter, tous les jeunes ne semblent pas être préparés aux effets de l'exposition de soi en ligne, quelques parades peuvent être mises en place face à ce phénomène⁴⁶⁰. Les interviewés ont évoqué plusieurs stratégies afin d'éviter les risques latents à l'exposition de leur engagement écologique. Ces différentes stratégies passent globalement par une gestion de la visibilité des marques réputationnelles militantes présentées ci-dessus. Nous détaillerons plus particulièrement les stratégies sur les risques moraux et réputationnels⁴⁶¹. D'abord parce qu'ils sont intimement liés, mais aussi et surtout parce qu'ils sont révélateurs de la manière dont les jeunes gèrent les tensions de leur expérience d'engagé.

⁴⁶⁰ TROTTER Daniel, « Policing Social Media », *Canadian Review of Sociology*, vol. 49, n°4, p. 411-425.

⁴⁶¹ Concernant l'intégrité physique, une campagne de sensibilisation est menée sur Discord à propos des degrés de risques pris selon les actions et selon le rôle choisi pendant les actions de désobéissance civile. Différents indicateurs permettent de mesurer cette échelle. Le contact avec les forces de l'ordre ou les conséquences

2.2.1 S'invisibiliser : quand la logique stratégique rencontre la logique d'intégration

À propos des risques moraux et réputationnels, les répondants expliquent ne pas surexposer leur engagement afin de se protéger. Hors ligne, il suffit pour eux de ne pas renvoyer trop de signes visibles de leurs convictions selon les personnes et le lieu dans lequel elles interagissent (prise de position lors d'une discussion, vêtement distinctif, symbole associé à l'écologie, etc.). Cependant, en ligne, ces stratégies se complexifient. En ajoutant une dimension numérique aux interactions entre les jeunes, certaines dynamiques se révèlent et de nouvelles possibilités émergent en termes de protection de sa vie privée. Les réseaux sociaux utilisés par nos répondants procurent pour certains un sentiment de sécurité et permettent par la suite une libération de l'expression de leur engagement. Nous avons relevé différentes stratégies en ligne utilisées par les jeunes. Selon leurs besoins, ils peuvent s'inscrire dans plusieurs d'entre elles en même temps.

Dans un premier temps, les jeunes peuvent s'invisibiliser à travers le groupe. Il leur est possible d'exprimer leur engagement en prenant la parole au nom du collectif (en répondant à un message privé ou en likant et en commentant des publications) de manière anonyme. Citons Laurie, 15 ans, qui explique : « On peut parler à travers le mouvement, à travers les comptes, mais pas à travers nos comptes personnels (...) je suis militante, mais pas moi-même en fait ». Les comptes collectifs lui permettent d'affirmer son engagement, sans pour autant lui faire sentir qu'elle s'exprime en sa personne. Léo, 17 ans, se dit davantage « rassuré » lorsqu'il parle avec le nom de Youth For Climate plutôt qu'avec le sien. Il préfère puisque ça ne touche pas sa vie personnelle. Fanny, 17 ans, apprécie l'idée d'être « cachée aux yeux de tous » avec la page du collectif. Marie, 16 ans, la rejoint en quand elle dit se sentir en sécurité depuis qu'elle s'exprime sur Instagram et Facebook avec le compte du collectif. Personne ne peut la chercher et lui envoyer un message privé si elle ne laisse rien paraître sur son profil personnel. Cette répondante nous raconte un moment de stress lors duquel elle pensait parler au nom du groupe sur Facebook alors qu'elle était connectée avec son compte individuel : « j'avais oublié de

juridiques en sont les deux principaux. Les jeunes sont relativement bien informés sur ces questions grâce aux échanges sur Discord. La gestion de ce risque par les jeunes passe par le choix de participer ou non à l'action. Dans le cas où il souhaite y participer il peut choisir le rôle qu'il souhaite. A propos de la surveillance que subissent les militants engagés dans des actions de désobéissance civile, quelques pistes ont déjà été évoquées. Leur manière la plus sûre de se couvrir est d'utiliser des canaux de communication cryptés tels que WhatsApp ou Télégramme. Lors des réunions physiques, le choix du lieu est essentiel pour qu'il n'y ait pas de possibilité de fuite d'informations. Les militants essaient de sécuriser au maximum leurs échanges afin que l'action ne soit pas déjouée. Sur Discord, de nombreux documents sont à portée des jeunes qui souhaitent faire de la désobéissance civile. Ils stipulent les risques encourus et suggèrent les manières pour réagir en cas d'arrestation. Nous retrouvons par exemple le « Guide du manifestant arrêté » ou encore le « Manuel de survie en garde à vue ».

changer mon compte, donc j'avais répondu avec mon propre compte (...) Sur le moment je me suis dit "ah merde !", je me suis sentie presque un peu moins en sécurité ». Elle continuera en expliquant avoir retiré le commentaire afin de ne pas être repérée sur ce réseau.

Dans un deuxième temps, les répondants s'invisibilisent en utilisant des pseudos. Soit ils anonymisent leur compte principal, soit ils dédoublent leur compte sur les réseaux sociaux⁴⁶². Dans les deux cas, ils filtrent l'accessibilité d'accès à leur(s) compte(s) en ne laissant pas paraître leur identité civile sur le réseau. Victor, 15 ans, explique avoir plusieurs comptes sur Twitter qui sont pseudonymisés afin de se couvrir au maximum. Lorsqu'il les a créés, il explique avoir donné de fausses informations sur sa personne : « c'est toujours bien d'avoir un pseudo quand on est militant. Que ce soit pour différentes choses dans le militantisme ou actions de désobéissance civile c'est toujours mieux d'avoir des pseudos que des noms, prénoms, numéros de téléphone et tout ». Comme d'autres, il sélectionnera dans ses paramètres les individus qui ont accès à son compte qu'il a mis en « mode privé » pour limiter son accessibilité. « Se mettre en privé » sur Instagram est aussi une pratique afin de se protéger des risques moraux et réputationnels. Il s'agit de limiter l'accessibilité des informations disponibles sur le réseau (pseudo utilisé, photo de profil et biographie) et d'obliger toute personne qui souhaite s'abonner à son compte de faire une demande à laquelle le gérant peut accepter ou refuser. Cela permet de filtrer qui a accès aux contenus du profil.

Sur le dédoublement de compte, nous pouvons reprendre l'exemple d'Éva, 17 ans, qui pour rappel avait subi des moqueries sur son engagement dans sa classe et qui avait continué en ligne. Après cette expérience, la répondante a décidé de se créer un second compte sur Instagram anonyme et privé, sans que ses camarades y aient accès pour pouvoir partager son engagement écologique sans être moquée : « c'est plus compliqué quand on pense autrement... je n'avais pas envie de m'exposer parce que les réflexions je me les prends déjà en cours et ça me suffisait (...) Donc je me suis fait un autre compte, sans que personne ne sache que c'était moi et j'ai plus posté avec mon compte avec mon nom ».

Ici, les réseaux sociaux ont été à la fois une source de prolongement des intimidations de ses pairs, mais aussi un moyen pour elle d'avoir le sentiment de se protéger face à ce même groupe. Éva élabore une stratégie d'invisibilisation afin d'éloigner les liens possibles entre son identité civile et l'exposition de son engagement. La répondante expliquera que ce passage de

⁴⁶² De nouveau, les jeunes ont recours au dédoublement de compte sur un réseau social. Il semblerait que cette pratique trouve plusieurs sens selon les motivations du jeune : esthétiser un profil et réserver un compte pour l'écologie, séparer sa vie privée de sa vie militante ou dans ce cas se protéger de potentiels intimidateurs.

l'expression hors ligne à l'expression en ligne a provoqué chez elle une forme de solitude. Ce sentiment d'isolement est évoqué par Justin, 18 ans. Il explique qu'être « derrière un écran n'apporte pas une sécurité supplémentaire dans le sens où on a l'impression de se sentir un peu isolé quoi. Quand on ferme son écran, on est tout seul chez soi ». Si l'utilisation des réseaux sociaux permet aux jeunes de se protéger des moqueries de leurs pairs, il semblerait par ailleurs qu'il engendre le risque de se sentir seul.

Dans un dernier temps, il arrive que nos répondants aient à mentir ou à omettre sur leur engagement afin d'éviter d'être moqués ou de voir leur facette réputationnelle de militant se détériorer. Dans des situations où les jeunes discutent avec d'autres personnes (allant de la famille proche pour certains aux inconnus pour d'autres), le mensonge sur leur engagement tient une place importante dans le discours. Grégoire, 17 ans, explique que régulièrement il cache son adhésion dans Youth For Climate. Il se justifie par le fait que certaines positions du mouvement sont trop « fixes et tranchées » et qu'il refuse que les individus l'associent à ces idées : « je ne vais pas aller dire aux autres “tu connais Youth For Climate ? Je fais partie de l'organisation”, ça non je ne le dirai pas à quelqu'un en dehors de Youth For Climate. Ça ne me gêne pas de le cacher ». Les exemples de Mélanie et Noa sont aussi révélateurs de la mise en place de mensonge quant à leur engagement, dans deux contextes différents :

« Une fois j'étais en stage professionnel qui acceptait le télétravail et j'ai voulu participer à une manifestation pour le climat un vendredi qui était à Paris. Le truc c'est qu'avec les réseaux maintenant les gens ils peuvent savoir où et quand tu es et je ne savais pas trop ce que mes collègues pensaient de l'écologie... ah oui parce que j'étais en public, genre mon compte Instagram était accessible à tous. Du coup j'ai dû mettre mes *stories* en privée parce que j'avais dit à mes collègues que je télé travaillais le vendredi alors que je suis partie à Paris pour manifester. Il ne fallait pas qu'ils voient les publications que j'allais mettre à Paris pour mes amis écolos, alors que j'étais censée travailler chez moi (...) je n'avais pas le choix sinon ça aurait pu me retomber dessus au niveau de mon stage et je ne préférerais pas » (Mélanie, 16 ans).

« Répondant : Ou alors... on est d'accord que cette interview est anonymisée ?

Intervieweur : Oui oui bien sûr.

Répondant : OK, moi par exemple je suis infiltré dans plusieurs groupes d'extrême droite où là évidemment je vais mettre mes convictions écologiques de côté. Je vais me faire passer pour quelqu'un qui va dire “Olala ce sont vraiment des cons ces militants pour le climat” afin de pouvoir ensuite apporter des intérêts à la cause écologique en rapportant des informations (...) J'adhère pas du tout à ce qu'ils font, mais par exemple, pour le mouvement XXX⁴⁶³ je suis vraiment quelqu'un de chez eux qui est vraiment

⁴⁶³ Au vu de la sensibilité de l'anecdote racontée, il est préférable de ne pas citer les mouvements d'extrême droite qui sont évoqués par le répondant.

rattaché à leur cause. Alors que ce n'est pas du tout le cas, ça me permet juste de récolter beaucoup d'informations sur leurs actions pour pouvoir les contrer par la suite. C'est aussi le cas dans le mouvement XXX, j'ai une place où ils me font confiance (...) c'est quelque chose qui visiblement marche ! (*Rires*) Vu que par exemple les gens du mouvement XXX n'ont aucun doute sur moi et me font extrêmement confiance, ce qui me permet d'avoir accès à plein de choses sensibles » (Noa, 16 ans).

Ces deux répondants se sont retrouvés dans des situations où dévoiler leur statut d'engagé pouvait les mettre en difficulté. Dans le premier exemple, Mélanie partage son engagement sur les réseaux sociaux pour ses amis militants, mais doit le cacher à ses collègues de travail. Elle est alors partagée entre la peur qu'un de ses collègues puisse tomber sur une preuve indiquant qu'elle n'était pas en train de travailler, mais aussi par la volonté d'exprimer son engagement sur Instagram. Ainsi, en restreignant la visibilité de ses *stories* pour une partie de ses abonnés (ses collègues), cette jeune surmonte le risque d'avoir des retombées au niveau de son stage. Sa réputation professionnelle est alors préservée. De même, le fait de mettre des *stories* de la manifestation en privé pour que ses amis militants puissent suivre ses pratiques lui permet d'affirmer et de renforcer sa facette réputationnelle d'engagée écologique. En ayant conscience de son degré de visibilité et des risques associés, cette jeune arrive à renvoyer une certaine image d'elle-même afin de protéger ses réputations. Finalement, Mélanie opère une forme de négociation entre le risque qu'elle prend et le degré de visibilité de sa réputation d'engagée pour le climat.

Dans le second exemple Noa, 16 ans est à la fois engagé dans Youth For Climate, mais aussi infiltré dans deux mouvements d'extrême droite qu'il combat par la même occasion. Depuis quelque temps ce jeune a infiltré les réseaux de mouvements d'extrême droite dans le but de saboter leurs actions. Avec le temps il a acquis une certaine notoriété, une certaine réputation dans ces collectifs extrémistes en ligne et hors ligne. Il nous expliquera plus tard dans l'entretien qu'il utilise un faux nom, prénom et des pseudos sur les réseaux sociaux afin de tromper les militants de ces mouvements. Au cours du temps, ce jeune a su mener un travail réputationnel efficace puisque sa place dans les mouvements d'extrême droite lui a permis d'avoir accès à des « choses sensibles » sans que les autres militants aient de doutes sur lui. Cette forme de démultiplication identitaire par le mensonge implique des jeux de glissement d'une facette réputationnelle à une autre selon l'espace et le groupe avec lequel il interagit.

Un dernier exemple nous vient de Beñiat, 16 ans, qui affirme pouvoir mentir sur son engagement et avoir des pratiques polluantes dans le cadre de son futur emploi afin de gagner le respect de ses collègues : « si je dois rentrer dans une entreprise, mais que pour y rentrer il

faut que je fasse semblant que ça ne me dérange pas de polluer et tout, je serai capable de le faire. Mais juste comme ça, pour gagner le respect des gens ». Ici, l'intégration dans un groupe passe au-dessus des convictions écologiques du jeune. Ce phénomène démontre que dans de nombreuses interactions, les jeunes attendent que le sujet de l'écologie « arrive sur la table » avant de se positionner. Ils préfèrent ne pas prendre la parole sur ces questions afin de connaître en amont l'opinion des autres. Ainsi, ils peuvent s'assurer de ne pas entrer en conflit avec d'autres dans le cas où quelqu'un ne partagerait pas ses convictions écologiques. Clémentine, 17 ans, raconte : « Je chercherais plus à voir comment la personne elle est avant de pouvoir parler d'écologie, parce qu'on ne sait pas quelle réaction elle pourrait avoir (...) je vais attendre de voir comment il se positionne par rapport à ça ». L'omission de son engagement lors d'une conversation est une chose courante chez les répondants rencontrés.

Ces différentes stratégies sont finalement pour les jeunes « une mise en relief de certains traits de son identité personnelle pour influencer lui-même la catégorisation, le jugement que se font les autres de lui-même pendant l'interaction »⁴⁶⁴. En choisissant ce qu'ils dévoilent sur les réseaux sociaux et la manière dont ils montrent leur engagement, ils ont le sentiment de maîtriser davantage les jugements des autres. Ces choix relèvent du travail réputationnel qu'opèrent les jeunes dans des situations quotidiennes afin de se protéger de différents risques. Malgré ces formes d'invisibilisation, il nous a été décrit une limite à ces stratégies. Que le jeune utilise le compte du groupe pour s'exprimer, qu'il ait plusieurs comptes avec des pseudos où qu'il soit en mode « privé », il suffit qu'un élément dans sa biographie Instagram reflète son engagement pour qu'il puisse être intimidé par d'autres⁴⁶⁵. Dans ce cas de figure, les intimidateurs vont chercher dans les biographies des jeunes s'il y a une trace de leur engagement. Si c'est le cas, des messages privés sont envoyés contre l'internaute en question. Plusieurs répondants ont dû essayer ce type de message malgré leurs stratégies d'invisibilisation mises en place en amont. Marie, 16 ans, témoigne :

« des gens sont apparus dans nos messages sur nos comptes privés parce qu'on avait marqué sur notre biographie "engagé pour l'écologie" (...) des fois tu reçois un message "ouais c'est n'importe quoi ce que vous faites" ou alors "vous avez fait telle action, vous êtes trop nul", ça peut être violent. Ça nous arrive oui que des gens nous envoient un message privé pour nous exprimer leur haine contre nous, de manière gratuite et sans vraiment de justification » (Marie, 16 ans).

⁴⁶⁴ LACHANCE Jocelyn, *Les tentatives de reconnaissance*, op.cit., p. 40.

⁴⁶⁵ Pour rappel, la biographie Instagram (souvent appelée « bio » par les utilisateurs) est un court texte de présentation de la personne situé juste en dessous du pseudo de l'internaute. Généralement les utilisateurs y mettent quelques mots clés et des emojis liés à leurs centres d'intérêts.

Cet exemple montre à quel point les jeunes doivent se couvrir avant d'exprimer leur engagement en ligne. Même si le numérique permet de se protéger de certains risques, il n'est pas exclu que de nouveaux émergent. Il semblerait qu'il occupe une place ambivalente dans le discours de nos répondants quant à leur impression de sécurité. Il est d'ailleurs un sujet largement discuté par ces derniers. Si lors de l'enquête ECOCOV, 59 % des jeunes de Nouvelle-Aquitaine affirmaient que les réseaux sociaux leur permettaient d'exprimer sans crainte leurs opinions sur les enjeux environnementaux⁴⁶⁶, les discours récoltés sur nos terrains ont permis de mettre en perspective ce chiffre. À la question « Que penses-tu de cette affirmation : derrière mon écran, je me sens libre de dire et de faire ce que je veux pour l'écologie » posée lors des entretiens, les réponses ont été disparates. Comme nous l'avons vu, le risque de se sentir seul après s'est fait moquer est ressorti des témoignages de Justin ou de Bixente. Adrien, 17 ans, parle lui de la violence exacerbée sur les réseaux sociaux. Pour ce répondant, les messages irrespectueux sont plus forts en ligne et « peuvent partir plus vite justement parce qu'on est derrière un écran ». Martial, 17 ans, le rejoint et parle « de flot d'insultes » et « de manque de respect ». Les deux expliquent que c'est parce que les intimidateurs se sentent plus en sécurité d'insulter les autres en raison de leur anonymat, qu'ils sont plus violents. Ce qui permet à certains répondants d'exprimer leur engagement en ligne est aussi ce qui justifie les intimidations que d'autres reçoivent.

Pour compléter ces questions de degré de violence en ligne et hors ligne, prenons un dernier exemple de conflit qui a débuté en cours au lycée et qui s'est prolongé sur les réseaux sociaux. C'est Alban, 16 ans, qui nous raconte que trois camarades à lui ont un jour lancé un débat avec des jeunes du groupe Youth For Climate dans leur classe puis sur la page du groupe :

« dans ma classe, il arrivait qu'on en parle de temps en temps, mais ce n'était pas aussi virulent qu'en ligne puisqu'il y avait les autres de la classe qui écoutaient. Donc ils n'osaient pas se lâcher autant qu'en ligne et là c'était violent (...) sur les trois il y en avait un que je connaissais un peu mieux, du collègue qui m'a envoyé un message personnel, mais là c'était plus en mode gentil du genre "arrête de batailler au pire, enlève-nous du compte Instagram (...) il s'est rendu compte que ça faisait vraiment chier donc il a arrêté et il m'a dit de faire ça [(de les virer du groupe Instagram)]. Par contre, sous les commentaires laissés sur les contenus de Youth For Climate, ils n'hésitaient pas à balancer nos prénoms" (Alban, 16 ans).

Selon lui, le fait que le conflit ait débuté dans un cadre scolaire avec le professeur et les autres élèves présents a permis de canaliser les propos de ses pairs. Alban précise que les

⁴⁶⁶ LACHANCE Jocelyn et MANE Idrissa, *Le rapport aux enjeux environnementaux des jeunes est-il différent de celui de l'ensemble de la population française ?*, op.cit., p. 31.

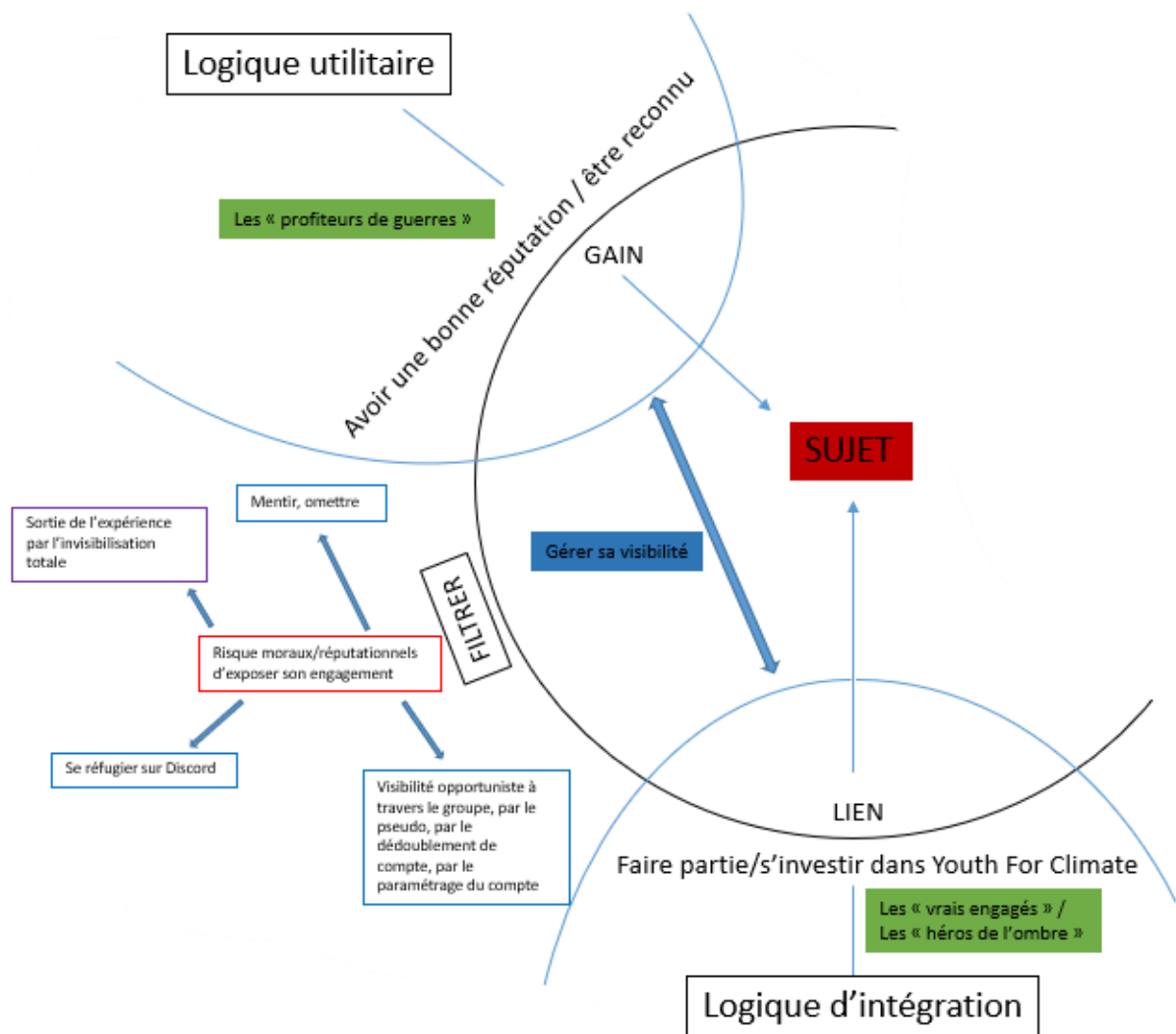
échanges ont pris une tournure plus violente une fois que ce conflit s'est prolongé en ligne. L'avantage pour le répondant a été de connaître en amont un des jeunes qui avait déclenché le conflit. Cet intermédiaire a permis de désamorcer la situation conflictuelle. Cet exemple nous renseigne sur l'influence que peut avoir le contexte du conflit sur l'interaction. En passant d'un espace cadré par l'institution scolaire (la salle de cours) à un espace aux normes communicationnelles informelles (une zone de commentaires sous une publication sur Instagram), les règles interactionnelles se sont modifiées. Quand Alban ne semblait pas craindre le débat face aux spectateurs de la première scène, sa classe, il semble moins à l'aise de se livrer au même exercice sur la seconde. Cette différence s'explique d'abord par la présence d'une figure d'autorité qui régule les prises de parole et les conflits en cours. Il s'agit du professeur. Ensuite, l'ensemble des élèves présents crée aussi une forme de régulation dans l'interaction (« il y avait les autres de la classe qui écoutaient »). De plus, dans ce groupe restreint de jeunes, tous se connaissent plus ou moins bien et tous sont informés de l'engagement d'Alban. Ce cadre semble amoindrir les risques d'un conflit à propos de l'écologie.

Cependant, lorsque le conflit se prolonge en ligne les règles de l'interaction conflictuelle se modifient. Les régulateurs que représentaient le professeur et les camarades de classe ne sont plus présents ou plus efficaces sur la seconde scène du conflit. Par conséquent, les échanges sont plus virulents. La dernière phrase du témoignage est particulièrement intéressante quand Alban explique que les intimidateurs n'ont pas hésité « à balancer » les prénoms des jeunes responsables de la page Instagram du groupe. Lorsque ces informations ont été dévoilées sur cette scène composée d'individus qui forment un groupe bien plus grand et hétérogène qu'une salle de classe, Alban s'est senti en danger. La sécurité garantie par l'anonymisation de la page du groupe s'est vue brisée par la trace d'un échange numérique. Alban nous expliquera plus tard qu'à la suite de cette expérience, il expérimentera une invisibilisation totale temporaire de son engagement sur les réseaux sociaux à cause de ces situations précédemment décrites.

Ainsi, tous les abonnés de la page de Youth For Climate (proches, connaissances, inconnus) et tous ceux qui veulent consulter cet espace de commentaires peuvent être au courant de l'identité des gérants du compte. Tous les efforts d'anonymisation de ces jeunes afin de sauver leur facette réputationnelle de militant se voient balayer en un commentaire. Cette interaction montre à quel point la sécurité ressentie en ligne par les répondants est finalement fragile et à quel point la perte de contrôle de son travail réputationnel peut être rapide selon le contexte interactionnel. Dans cet exemple, il a suffi qu'un jeune connaisse le niveau d'engagement d'un de ses camarades pour le divulguer en quelques secondes à un grand nombre

de personnes. L'exemple montre aussi que le répondant semble sensible à la protection de sa vie privée en ligne. Les traces laissées sur les réseaux peuvent leur porter préjudice dans leur travail réputationnel. Elles sont donc pour eux un enjeu de taille dans la protection de sa réputation. Il est fort à parier que cette situation et que les risques associés à ce type d'engagement ne sont pas exclusifs à l'écologie, mais qu'ils sont encourus plus généralement lors de prise de position politique ou éthique particulière.

En somme, différentes stratégies sont mises en place afin de gérer ces risques qui tournent autour de stratégies opportunistes : invisibilisation par l'utilisation des comptes Youth For Climate, par l'utilisation de pseudo ou par le dédoublement de compte, par le paramétrage de la visibilité du compte individuel, par le mensonge ou encore par l'omission. Ces stratégies sont révélatrices d'une tension vécue entre la logique stratégique et la logique d'intégration. Entre la volonté de potentiellement pouvoir rejoindre une entreprise et d'y être reconnu par ses collègues, celle de ne pas se faire intimider par ses camarades de classe ou par ses pairs et celle d'affirmer son appartenance à Youth For Climate, se trouvent l'évaluation des risques d'exposer son engagement. C'est précisément parce que ces jeunes sont dans un entre-deux, entre leur logique utilitaire et leur logique d'intégration qu'ils doivent estimer, évaluer les risques de violence à leur égard. Cela peut être une piste d'analyse de leur invisibilisation et de leurs mensonges vis-à-vis de leur engagement dans Youth For Climate. L'enjeu étant ici la gestion de sa visibilité. Avec cette perspective, de nouvelles précisions peuvent être insérées dans le schéma de l'expérience de l'engagé dans Youth For Climate, entre la logique utilitaire et d'intégration.



Gérer sa visibilité est une injonction qui vient se situer entre la logique d'intégration et la stratégie. L'action que les jeunes peuvent réaliser est alors de filtrer qui a accès à son ou ses comptes où sont postés des contenus écologiques. Les risques omniprésents dans cette mauvaise gestion sont donc moraux et réputationnels. Deux types de solutions ont été décrits par les jeunes pour sortir de cette tension : d'un côté, préserver sa réputation de jeune « ordinaire » (dans le sens non engagé) aux yeux des autres en mentant ou en omettant son engagement, de l'autre, continuer à agir dans le groupe tout en étant moins visible. Ces différentes situations évoquées démontrent à quel point les tensions de l'expérience et leur gestion peuvent être synonymes de perte de contrôle sur le travail réputationnel de ces jeunes. À partir de ce constat, il semblerait que notre deuxième hypothèse se vérifie : il existe bel et bien une tension vécue lorsque le jeune doit opérer des travaux différenciés sur sa réputation. Nous pouvons aller plus loin dans cette hypothèse, en affirmant que plus cette ou ces tensions seront fortes entre les logiques d'action (ici entre l'intégration et l'utilitaire), plus la gestion du travail réputationnel

sera complexe pour le jeune. Il se peut même dans certains cas, et c'est là une nouvelle hypothèse que nous pouvons formuler, que lorsque cette tension est intenable pour le jeune, il sort de l'expérience en quittant une des logiques (en s'invisibilisant totalement par exemple). Si être vu pour exister aux yeux des autres est une des conditions du jeune engagé hypermoderne, alors ceux qui n'exposent plus leur engagement sortent d'une des logiques de l'expérience (comme c'est le cas d'Alban).

En somme, c'est précisément parce que l'incertitude règne dans des interactions numériques quotidiennes que les responsables du mouvement ont fait en sorte que leurs membres puissent se réunir entre eux, dans des espaces sécuritaires, au sein desquels les risques d'exprimer son engagement sont largement amoindris. Cette façon de gérer les risques offre une autre porte de sortie vis-à-vis de cette tension en se réfugiant dans ces *safe spaces*.

2.2.2 Se sécuriser et sécuriser l'autre dans les *safe spaces* : un compromis entre les logiques ?

« Youth For Climate est un *safe space*, qui fait en sorte qu'on soit en sécurité », Laurie, 15 ans.

Un *safe space* est entendu dans Youth For Climate comme lieu sécurisé et sécurisant pour l'ensemble de jeunes engagés en faveur de l'écologie, en théorie. Ils correspondent aux différents groupes dans lesquels s'organisent les membres du mouvement. Les interactions sont ainsi moins risquées au sein de ces espaces composés d'individus qui partagent un centre d'intérêt. Pour rappel, plusieurs étapes sont nécessaires avant de pouvoir y entrer. Ils sont surveillés et contrôlés par les modérateurs qui interviennent en cas de problème. L'intervention prend la forme de sanctions, allant jusqu'au bannissement définitif en cas de non-respects récurrents des règles. Il est intéressant de noter à cet égard que les traces des échanges qui ne respectent pas ces règles sont difficilement repérables et rapidement supprimées par les modérateurs. Quoi qu'il en soit, les répondants affirment que ces espaces leur permettent de lever les craintes quant à l'expression de leur engagement. Ils peuvent plus facilement échanger sur les pratiques et leurs questionnements écologiques. Une fois intégré, le jeune adopte les règles de communication instaurées, les valeurs partagées ainsi que les ambiances en vigueur (de travail ou de détente). Dans ces espaces, « la seule moralité est celle du groupe »⁴⁶⁷ afin que ses membres puissent y obtenir une protection interactionnelle, réputationnelle, mais aussi et surtout ontologique.

⁴⁶⁷ RIESMAN David, *La foule solitaire*, op.cit., p. 110.

L'éthique du *care* au sens de Joan Tronto est retrouvée dans ce type d'espace. Elle est une approche où l'attention, le soutien et la prise en charge d'une personne vulnérable dans les relations interpersonnelles sont essentiels⁴⁶⁸. Le *care* est "une activité générique qui comprend tout ce que nous faisons pour maintenir, perpétuer et réparer notre « monde », en sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible. Ce monde comprend nos corps, nous-mêmes et notre environnement"⁴⁶⁹. Prendre soin de soi, l'autre ou de son environnement est le mot d'ordre de cette éthique. Un lien fort peut s'effectuer avec les *safe spaces* de Youth For Climate, puisque les personnes cherchant du soutien au sein de la communauté ont la possibilité de s'y rendre et d'interagir avec d'autres jeunes qui doivent être dans une démarche de soutien. Ainsi, des formes de solidarité se développent entre les membres. Un jeune ayant du mal à assumer ses convictions ou s'étant fait moquer pour ses idées écologiques peut trouver du soutien dans ces *safe spaces*. Par exemple, Chloé, 18 ans, explique que :

« Ceux qui sont végétariens et qui ont du mal à l'assumer et à bien manger local, bah en parler ça peut reconforter et créer des liens et montrer qu'on n'est pas seul, rassurer quoi, avoir confiance en soi. Quelqu'un qui est végétarien peut être mal compris, s'il tombe sur quelqu'un qui n'est pas ouvert d'esprit. Les agriculteurs crient, les parents ne sont pas toujours d'accord. Je pense que ça peut créer des liens d'amitié [ces espaces]. On montre à la personne qu'elle n'est pas seule et on l'incite à continuer, peu importe les avis autour, qui essayent de changer ses habitudes » (Chloé, 18 ans).

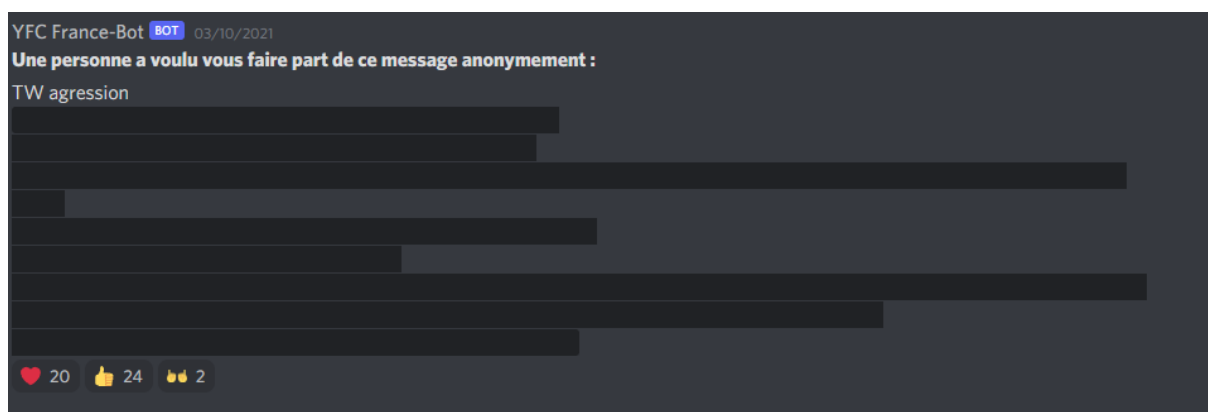
Ces groupes ont pour but de faire prendre conscience aux jeunes qu'ils ne sont pas seuls et leur redonner de l'espoir lorsqu'ils n'en trouvent plus ailleurs. Cette entraide permet de contre-carrer les discours de certains acteurs (parents, agriculteurs, mais aussi professeurs, camarades de classe, etc.) qui peuvent intimider le jeune à cause de son engagement. Un panel de conseils est présent sur les salons Discord, en particulier sur le « Kit d'aide aux réseaux sociaux ». Il y est indiqué les bons comportements à adopter en cas d'agression en ligne. Par exemple, le kit propose de masquer les commentaires négatifs afin qu'ils ne nuisent pas à l'image renvoyée par le jeune ou de l'aide de la part d'autres membres : « tu peux répondre avec ton compte personnel et/ou demander de l'aide au compte national, on se fera un plaisir d'y répondre en escouade avec nos comptes perso héhé ». Ainsi, le jeune intimidé peut faire appel à d'autres membres venant de groupes locaux différents afin de ne pas être seul face à une personne désobligeante. Se réfugier dans ces espaces sont pour les jeunes qui souhaitent discuter et exposer leur engagement une solution pour sortir de la tension entre leur logique d'intégration et leur logique stratégique. C'est une manière pour eux d'être reconnu à nouveau, de reprendre confiance en

⁴⁶⁸ TRONTO Joan, *Moral Boundaries: A political Argument for an Ethic of Care*, New-York, Routledge, 1993.

⁴⁶⁹ TRONTO Joan, « Du care », *Revue du Mauss*, vol. 2, n°32, 2008, p. 244.

eux par l'affirmation et la reconnaissance de leur engagement dans le groupe. Ainsi, notre deuxième hypothèse se voit complétée avec ces pratiques dans les *safe spaces* et la possible sortie d'une tension entre deux logiques.

À cette solidarité s'ajoute la volonté de la part des modérateurs de ne pas choquer et/ou brusquer les utilisateurs avec des témoignages trop durs. Sur Discord, la fonctionnalité « masquer des messages » permet de surligner en noir une partie ou l'intégralité d'un récit considéré comme violent, démoralisant ou choquant pour le lecteur. Il s'agit par exemple de messages sur le thème de la maltraitance animale (avec des supports photos et vidéos), sur les vagues de réfugiés climatiques ou encore sur la violence en manifestation. Le témoignage est généralement publié de manière anonyme par un « bot »⁴⁷⁰ qui prévient en amont ce dont il est question. Le message débute par un « TW » suivi du thème du témoignage. Ainsi, le choix est laissé à l'internaute de poursuivre ou non sa lecture comme le montrent les captures d'écran ci-dessous. Cette fonctionnalité de publier de manière anonyme avec un bot dans le groupe est là aussi une manière de ne pas mettre en jeu son nom même au sein du *safe space*.



Le lecteur est informé que la publication concerne une agression. Il lui faut cliquer sur une des lignes noir foncé pour accéder au contenu. Un dernier détail doit être mis en avant dans ces espaces afin de comprendre l'atmosphère qui y est imposée. Il s'agit d'une mise en abîme, des *safe spaces* au sein même de *safe spaces*. Ce sont des lieux encore plus sécurisés pour que les jeunes les plus vulnérables puissent échanger avec encore moins de membres à leur côté. Ils sont des espaces auxquels nous n'avons pas eu accès pendant notre observation. Nous nous basons sur les dires de quelques répondants qui ont expliqué que ces *safe spaces* étaient réservés pour des groupes discriminés souffrant le plus. Victor précise que « c'est un lieu pour que les personnes concernées par la même oppression systémique donc le sexisme, les LGBTQR+

⁴⁷⁰ Un « bot » est une application logicielle qui est faite pour réaliser certaines tâches de manière automatique. Les jeunes ont la possibilité ici de demander à un bot de publier un message à leur place de manière anonyme.

phobie, le racisme, le validisme et la transidentité. Qu'ils puissent se retrouver entre elles, partager leur vécu entre personnes *safe* (...) Ça aide beaucoup les personnes nouvelles qui sont concernées ». Pour rappel, Victor nous avait déjà fait part de ce niveau de *safe spaces* lorsqu'il parlait des inégalités de genre dans le mouvement et des lieux de discussions prévus sans « mecs cisgenres ».

Cet ensemble d'éléments constitutifs des *safe spaces* crée une sorte de cocon confortable dans lequel les membres de Youth For Climate se sentent protégés du « monde extérieur ». Ces espaces rendent favorables l'expression et les discussions autour de l'engagement écologique pour certains jeunes parfois déstabilisé, en souffrance à cause de jugements. Ce manque d'assurance repéré par certains modérateurs a motivé la création de ces espaces, qui permettent alors aux jeunes de s'affirmer à nouveau, de reprendre confiance en leur statut de militant à travers des jeux de « conversations identitaires » (*identity talk*)⁴⁷¹ entre engagés.

Même si des enjeux réputationnels persistent dans ces *safe spaces* (notamment sur la hiérarchie « cachée » et la distribution des responsabilités), les adolescents que nous avons interrogés et observés se retrouvent dans un climat apaisé et serein pour interagir. David Riesman écrivait que dans chaque groupe, la « sécurité réside non pas dans la maîtrise d'une spécialité difficile, mais dans la maîtrise de toute une gamme de préférences de goûts et de leur mode d'expression »⁴⁷² et que pour « arriver à choisir le mode d'expression approprié, il faut savoir deviner, avec flair et talent, les goûts possibles des autres, puis équilibrer leur sympathie et apathie mutuelle afin d'acquérir la maîtrise de l'intimité du groupe »⁴⁷³. À force d'expérience, les modérateurs des groupes locaux semblent avoir une connaissance assez fine de « l'intimité » du collectif et aussi de maîtriser les « goûts » et « les modes d'expression » qui permettent de produire un sentiment de sécurité dans ces espaces en ligne.

Malgré ces dispositifs mis en place, il s'avère que certaines limites viennent nuancer la sécurité proposée par ces *safe spaces*. À l'image de l'utilisation des réseaux sociaux qui peuvent amoindrir des risques, mais en faire ressortir d'autres, la création de ces espaces suit dans différentes mesures cette dialectique. À commencer par l'entre soi qui se crée dans cette communauté autogérée. C'est un risque dont peu de jeunes nous ont fait part. Pourtant ils sont plusieurs à relever des détails significatifs à ce propos, qui pour eux sont anodins. Beñiat,

⁴⁷¹ HUNT Scott et BENFORD Robert, « Identity talk », *Journal of Contemporary Ethnography*, vol. 22, n° 4, 1994, p. 488-516.

⁴⁷² RIESMAN David, *La foule solitaire*, op.cit., p. 111.

⁴⁷³ *Ibid.*

16 ans, explique que « quand on est écolo, on pense d'une certaine façon ». Laurie, 15 ans, affirme qu'à « part les gens de Youth For Climate, personne ne sait comment ça fonctionne ». Maé, 17 ans, parle de « bulle » pour décrire le mouvement et son organisation. Cette expression de bulle est reprise par Marion, 16 ans, qui dit avoir pris conscience que l'entre soi pouvait être un risque. Elle raconte sa discussion avec une mère de famille qui lui a ouvert les yeux :

« je me suis rendu compte que c'était très intéressant. J'ai vu que l'engagement écologique pour certains ça devenait une secte et des gens ne se remettaient pas du tout en question (...) si on reste dans un environnement où tout le monde est d'accord avec tout le monde... ça ne risque pas d'évoluer. Même si j'aime bien l'environnement bienveillant de Youth For Climate je préfère avoir un peu de personnes qui peuvent avoir des opinions différentes et qui peuvent être contre ce que je vais dire et qui peuvent faire évoluer le débat. C'est aussi un problème, en restant dans une bulle écologiste avec Youth For Climate ou Extinction Rebellion, globalement tout le monde a le même type d'avis et c'est dommage parce que ça te fait peu évoluer » (Marion, 16 ans).

Le constat d'un manque d'évolution des modes de pensée et d'agir dans une communauté homogénéisée et homogénéisante est le point de départ de sa remise en question. Pour elle, la bienveillance et l'uniformisation des représentations est un effet pervers de ces *safe spaces* qui l'empêche d'avancer. Elle va même jusqu'à parler de « secte » des engagés en faveur de l'écologie. Dans un certain sens, nous pouvons pousser l'analyse plus loin en nous demandant si parfois le mouvement de Youth For Climate ne tend pas plus vers la communauté d'émotion que la communauté d'intérêts décrite par Richard Sennett dans *Les tyrannies de l'intimité*⁴⁷⁴. Dans ce cas, les individus se réunissent seulement à cause de leurs ressemblances et acceptent l'autre si ses traits sont communs aux leurs.

L'autre est différent et il est rejeté parce qu'il représente l'étranger, le « monde extérieur » qui menace la communauté. L'auteur rappelle que ce phénomène peut être questionnant dans l'appréhension du monde, des autres ou de soi. Le manque de confrontation à la différence poserait un problème pour l'individu, qui risque de se replier sur lui-même. L'entre soi dans cette communauté peut s'avérer être une tendance dans notre cas d'étude. D'abord parce que les membres ont créé un univers d'échange isolé entre les membres sur Discord et parce que cet univers est fait pour protéger ces derniers des personnes qui ne partagent pas leurs convictions sur l'écologie. Ici, un excès d'intégration pourrait être détecté dans notre schéma de l'expérience militante. Nous pouvons imaginer, pour compléter notre deuxième hypothèse, que les jeunes qui se réfugient dans cet entre soi et qui rejettent « le monde extérieur » sortent

⁴⁷⁴ SENNETT Richard, *Les tyrannies de l'intimité*, Paris, Le seuil, 1995.

de l'expérience militante. Dans un sens ils refusent l'altérité, l'autre devient une menace et plus un allié à aider ou à sauver. Ainsi, ils vont à l'encontre de certaines valeurs humanistes promulguées dans le mouvement. La logique critique se voit alors délaissée par un excès d'intégration avec l'entre soi. Bien sûr, d'autres espaces accessibles à tous et ouverts aux débats existent comme les comptes Twitter ou Instagram du collectif, ce qui permet de nuancer notre propos.

La seconde limite relevée dans ces *safe spaces* est la gestion des non-respects minimales des règles interactionnelles. Il s'agit d'échanges qui n'ont pas lieu dans les bons salons de conversation. Les modérateurs font à ce moment-là des rappels à l'ordre et des remarques aux utilisateurs. Victor, 15 ans, explique faire « attention à réorienter les gens », à les faire « migrer vers les salons adéquats » et « dire que ce n'est pas le salon le plus approprié » pour avoir cette discussion. Même si ces rappels à l'ordre se font dans les conditions les plus bienveillantes possibles, il arrive que parfois les jeunes le vivent autrement. Une de nos répondantes, Nola, 17 ans, raconte s'être pris un rappel à l'ordre « froid et clair » lorsqu'elle n'avait pas respecté les ambiances des salons.

Lors de notre observation en ligne, nous avons pu remarquer de nombreux messages de ce type dans le salon « Aveux » (réservé aux jeunes ayant besoin de parler d'une difficulté qu'ils rencontrent). En voici quelques exemples : « Ce salon n'est pas pour discuter. Merci de le laisser aux aveux », « s'il vous plaît, ce n'est pas un salon d'échanges, du coup on perd un peu la teneur des émotions exprimées ici. Vous pouvez aller dans #blabla pour continuer ! » ou encore « Nous tenons à rappeler que ce salon est dédié à avouer nos ressentis, il faut donc le limiter à cela (...) Nous vous prions de respecter ces quelques principes pour que ce salon reste un salon où l'on peut se confier ». Ces rappels à l'ordre peuvent être un problème dans un sens puisqu'ils conduisent parfois à de l'autocensure pour certains des membres. En postant un message dans le mauvais salon, le rappel à l'ordre que prend le publicateur est accessible à tous les autres membres de la communauté. Le jeune est mis devant son erreur face aux autres. David Riesman écrivait à ce propos que devant « le jury des pairs, rien ne dispense de l'auto-accusation »⁴⁷⁵. Par la suite, certains de nos répondants expliquent ne plus oser publier de message par manque de connaissance sur les espaces où ils doivent publier et par peur de se faire remarquer à nouveau par l'ensemble du groupe. Théo, 16 ans, parle de la « pression » qu'il ressent quand il

⁴⁷⁵ RIESMAN David, *La foule solitaire*, op.cit., p 114.

veut « poster un message sur un des groupes ». Cette expérience peut être dévalorisante et impacte le travail réputationnel du jeune engagé au sein de son groupe local.

3. Conclusion

Comme nous l'avions imaginé dans notre hypothèse quatre, quand les jeunes s'engagent en faveur de l'écologie, ils existent un risque pour leur réputation, qui peut aussi se combiner à d'autres formes de risque (moraux, physique ou de surveillance). Certains d'entre eux semblent assez faciles à éviter, comme les risques physiques et de surveillance puisque l'engagé n'a qu'à se limiter aux actions légales. Toutefois, les répondants sont confrontés quotidiennement aux risques moraux et réputationnels dans des situations qui peuvent les mettre dans l'embarras. Stigmatisation, discrimination ou encore la perte d'amis sont des éléments de l'expérience que nos répondants semblent vivre régulièrement à cause de leur engagement écologique. C'est pour cette raison qu'ils mettent en place des stratégies pour éviter de laisser trop de marques de leur réputation d'éco-engagé.

Pensons par exemple à Hugo ou Violette, qui ont évoqué les risques pour leur avenir universitaire ou professionnel, dans le cas où un futur recruteur ne serait pas en accord avec les convictions environnementales dévoilées par le jeune sur ses réseaux sociaux. Ici, ils se devaient de protéger leur réputation pour anticiper l'avenir. D'autres, comme Léo ou Victor, dissimulaient leur engagement lorsqu'ils étaient en présence de leurs amis qui n'étaient pas engagés pour ne pas être « déclasser » socialement, pour reprendre les mots d'Adrien⁴⁷⁶. S'intégrer dans son groupe de pairs en ayant une bonne réputation dans ce dernier prime ici face à la logique critique. Qu'il s'agisse de l'invisibilisation de ces pratiques en ligne ou hors ligne, du mensonge, de l'omission ou de la création de *safe spaces*, les jeunes cherchent à se protéger de l'intimidation d'autrui et/ou de protéger leur facette réputationnelle de militant.

Finalement, ces choix permettent de mettre en lumière des tensions entre différentes logiques d'action dans leur expérience d'engagé dans Youth For Climate. Cette analyse permet de valider au moins partiellement notre deuxième hypothèse, mais aussi, et surtout de la compléter avec plus d'exactitude. En effet, il semblerait que plus la tension entre deux logiques serait forte, plus le travail réputationnel deviendrait complexe. Repensons à l'expression, hautement symbolique, de Tom, 18 ans, qui illustre bien l'idée qu'il est complexe de faire des choix quant à l'exposition de son engagement, pourtant nécessaire pour s'affirmer : « cacher son engagement, c'est comme cacher une partie de son visage ». Selon lui, il est à la fois compliqué de se dévoiler pleinement comme individu engagé, mais il est aussi impensable de

⁴⁷⁶ Voir 2.1.4 Risques réputationnels dans le Chapitre IV. Les épreuves de l'engagement.

rester invisible. Tirailé entre sa logique critique et sa logique stratégique, ce jeune soulève bien la difficulté de gérer cette tension. Nous pouvons même imaginer que cette dernière est supportable jusqu'à un certain seuil, avant d'arriver à un point de rupture. Dans les cas les plus poussés, il arrive qu'elle soit insurmontable, ce qui déclenche chez le jeune une sortie de l'expérience en quittant une logique (par l'invisibilisation totale avec le cas d'Alban) ou en étant dans l'excès avec une autre (se réfugier dans un entre soi d'engagés).

Ces tensions sont d'ailleurs elles-mêmes indicatrices de l'injonction à non plus devoir gérer sa visibilité, mais bel et bien d'être efficace dans cette gestion. Nous pouvons d'ailleurs nous demander si cette quête de maîtrise réputationnelle chez ces jeunes n'est pas révélatrice d'un manque de confiance en soi et/ou en ses principes écologiques ? Quoi qu'il en soit, la réputation, alors en jeu, vient nous éclairer sur ces tensions ainsi que sur l'expérience vécue des jeunes du collectif. Il peut arriver que les tensions dans lesquelles se trouvent les jeunes les renvoient à leurs propres incohérences et contradictions. Cela signifie alors qu'un écart trop important est ressenti par le jeune ou révélé par l'autre entre l'éthique écologique et les pratiques concrètes. C'est sur ce sujet que nous allons nous pencher maintenant.

Chapitre V. Vivre avec ses incohérences réputationnelles et les accepter.

1. Culpabilité, honte et (il) légitimité : les sources de l'amoindrissement de l'engagement

« Perdre son estime est le pire danger. Le reste n'est que le prix à payer pour maintenir sa place ou prendre de l'ascendant sur le groupe » David Le Breton, *Rite de virilité à l'adolescence*, op. cit., p. 21.

Un des résultats majeurs de nos terrains a été la découverte d'une tension chez nos répondants entre l'urgence d'agir en faveur de l'environnement et les formes de désengagement qui se manifestent lors de leur parcours. Ces désengagements peuvent être des arrêts temporaires ou définitifs, progressifs ou brutaux. Dans les cas de figure rencontrés, l'arrêt est motivé par une difficulté à faire face aux nombreux publics qui soulignent régulièrement l'incohérence des jeunes engagés entre leur travail réputationnel d'éco-engagé et leurs pratiques quotidiennes. Il s'agit d'étudier à présent les jeunes qui arrivent moins bien à gérer leurs incohérences et les effets sur leur (dés) engagement.

1.1 Se retrouver face à ses propres contradictions : vivre en tension

1.1.1 Se sentir soi-même en contradiction

Dans de nombreux cas, les répondants se sentent eux-mêmes en contradiction face à la réputation d'engagé qu'ils travaillent. Ces moments sont souvent provoqués par leur mode de vie. D'office, il faut distinguer ceux qui ont la liberté de choix dans leur quotidien, et ceux qui ne l'auront pas. Dans le second cas, ils seront donc en situation de contradiction forcée. Revenons sur quelques exemples.

Le choix de la contradiction

Dans le premier cas, il s'agit souvent d'une habitude dont les adolescents ont du mal à se débarrasser. Annabelle, 16 ans, engagée dans le groupe bordelais, évoque le moment de la journée où elle ressent le plus de culpabilité : lors de la douche. Elle explique aimer rester plusieurs dizaines de minutes dessous en sachant pertinemment que son impact sur la planète augmente à mesure que l'eau coule. Elle précise : « [je culpabilise] à partir du moment où en soi je n'ai plus besoin d'être sous la douche, mais que j'y reste quand même parce que c'est

sympa quoi ». Antoine, 17 ans, parle de gâteaux à emballage individuel qu'il apprécie, mais dont il n'a pas réussi à se priver tout de suite :

« ce sont des choses qui mettent du temps à se mettre en place. Par exemple tout ce qui est gâteaux industriels à supprimer de ma vie, j'ai mis du temps à le mettre en place. Je le revendiquais avant, mais j'ai mis du temps à arrêter parce que ce n'est pas un changement qui peut se faire de suite. Ce qui compte le plus c'est d'essayer d'être le plus droit dans ces idées, de suivre ces idées au mieux et d'essayer de changer pour être à l'image de ce qu'on renvoie. D'être le moins menteur possible. Mais y'a toujours des différences » (Antoine, 17 ans).

Le répondant avouera plus tard avoir eu honte de faire du « Green Washing » individuel, à son échelle, en affirmant à ses amis d'avoir arrêté d'acheter ces gâteaux avant de réellement stopper sa consommation. Dans ces deux exemples, la notion de privation est centrale. Qu'il s'agisse de la durée des douches ou d'interrompre une habitude alimentaire, le plaisir quotidien des jeunes se voit restreint. Cette idée est renforcée par le nombre de témoignages de jeunes qui expliquent essayer de se priver, avec plus ou moins de succès, des *fast foods* lorsque leurs amis s'y rendent. Quand Philippine, 15 ans, engagée dans le groupe palois, essaye d'y aller « le moins souvent possible », Bixente, 17 ans, parle lui de « l'effet de groupe » auquel il résiste difficilement. Tous évoquent que c'est une pratique « normale » chez les jeunes de leur âge et dont il est très compliqué de se défaire.

La « pression sociale » dont parle Bixente nuance la relative liberté de ces jeunes dans leur choix de suivre ou non leurs pairs au risque d'être contradictoires avec ses principes écologiques. Il s'agit moins d'un choix autonome de la part du jeune de se rendre ou non dans un *fast food* que le souhait de ne pas se sentir exclu de son groupe d'amis. En particulier lorsque l'ensemble du groupe d'amis s'y rend. Nos répondants expliquent s'en vouloir dans ce genre de moments. Sans parler de cette incohérence avec leurs amis ou sans que leurs amis leur fassent remarquer, les répondants expliquent se sentir coupables. Souvent, ils regrettent, mais ils doivent « faire avec » afin de rester intégrés dans leur groupe et ne pas être perçus différemment. Ces jeunes dans ces situations se retrouvent alors dans des dilemmes, entre renforcer leur intégration au sein de leur groupe d'ami et concilier au mieux pratiques alimentaires et valeurs.

L'exemple le plus frappant est celui d'Alyssa, 17 ans. Cette jeune, peu de temps après voir bloqué un Mac Donald lors d'une désobéissance civile explique s'être sentie mal d'être retournée manger à Burger King avec ses amis quelques jours plus tard :

« ce serait l'hôpital qui se foutrait de la charité d'y retourner. Donc ça je m'interdisais réellement (...) Mais à côté de ça s'il y a vraiment tous mes amis qui vont manger à Burger King, ça s'est passé récemment, j'y suis

allée, mais je n'ai pas pris de burger et j'ai juste pris des frites. Ce n'était pas bon quand même. Je n'étais pas fière de moi, j'avais honte » (Alyssa, 17 ans).

Dans cet exemple, la répondante justifie ses actes contradictoires par le désir de suivre son groupe d'amis. Elle explique avoir ressenti de la honte quant à son choix. Elle n'insiste pas sur le regard qu'auraient pu porter ses amis sur cette action par rapport à ses valeurs écologiques, mais plutôt du sentiment de culpabilité qu'elle a ressenti individuellement. Puis elle cherche tout de même à nuancer sa contradiction par le choix de son menu sans viande. Son effort de justification pour se rassurer est de relativiser l'impact de son action en se disant que cela aurait pu être pire et que malgré tout, elle respecte quand même la cause animale.

À propos des *fast foods*, un contre-exemple intéressant mérite d'être relevé. Mathilde, 17 ans, raconte avoir réussi à convaincre ses amis non engagés pour l'écologie à ne plus manger dans ces enseignes :

« je leur ai tellement dit que “non c'est nul ne mangez pas MacDo et tout” que maintenant ça arrive que des potes mangent MacDo et qu'ils viennent me voir en me disant “je m'excuse je suis trop désolé j'ai mangé MacDo hier, je sais que ce n'est pas bien, mais j'en avais trop envie”. Je trouve ça un peu cool parce que j'ai l'impression de les avoir influencés puisque maintenant ils ont honte de faire quelque chose qu'ils ne pensaient pas être une mauvaise chose. Alors que je ne leur ai jamais interdit ou quoi, s'ils le font ce n'est pas mon problème (...) du coup ils savent que c'est mal écologiquement. Ils savent que je trouve ça mal et je pense qu'ils ont juste honte par rapport à moi. Ils savent qu'ils font quelque chose de mal » (Mathilde, 17 ans).

À force de sensibiliser ses amis sur les méfaits écologiques des *fast foods*, cette répondante raconte avoir créé une gêne chez eux lorsqu'ils souhaitent y manger au point que certains vont s'excuser dans le cas où ils s'y rendraient. L'influence qu'a eue Mathilde sur son groupe de pairs fait changer de camps le sentiment de honte et de culpabilité face à cette pratique. Elle poursuit : « vu qu'ils savent que je suis là et que je les juge, ils se sentent mal où ils s'excusent par rapport à moi (...) j'ai l'impression de créer des normes dans des mini groupes où ce n'est pas normal de manger MacDo, donc fière de moi ». La fierté de cette jeune réside précisément dans sa capacité à avoir renversé cette norme de manger dans ce type d'enseigne à cet âge. En sensibilisant ses amis sur les bienfaits des actions écologiques, ces derniers se sentent coupables, presque en contradiction avec cette nouvelle norme instaurée. La place que Mathilde occupe au sein de son groupe rend son jugement sur les autres significatif. Elle endosse alors le rôle d'entrepreneuse de moral au sens d'Howard Becker en fixant une norme dans un groupe au nom d'un but, d'une vision du monde⁴⁷⁷. Nous n'avons pas assez de données pour cet

⁴⁷⁷ BECKER Howard, *Outsiders*, op.cit.

exemple, mais dans la mesure où elle a rendu « inacceptable ce qui était acceptable » selon ses propos, nous pouvons imaginer que ses opinions ont un poids qui agit sur les représentations et les pratiques de ses amis. Il serait pertinent d'analyser la façon dont elle a travaillé sa réputation pour arriver à cette place de leader dans son groupe.

Les contraintes de la contradiction

Dans d'autres cas, nos répondants nous ont raconté se retrouver dans des situations qui les contraignaient à aller à l'encontre de leurs convictions écologiques. La culpabilité et/ou la honte perçue proviennent de facteurs qu'ils ne peuvent maîtriser. Ils peuvent être économiques, parentaux ou encore structurels. Beaucoup des jeunes interviewés expliquent ne pas avoir les moyens de pouvoir répondre à leurs exigences écologiques dans leur mode de vie. L'accessibilité à certaines denrées alimentaires issues de circuits courts, de productions biologiques ou à certains objets du quotidien certifiés respectueux de l'environnement représentent un coût trop élevé pour que les jeunes puissent les acheter. Par conséquent, les répondants dans cette situation sont souvent obligés de vivre en contradiction avec leurs valeurs écologiques. Ils sont en tension entre leurs convictions et leur réalité économique précaire.

Quand certains parents peuvent aider économiquement leur(s) enfant(s) à financer des produits en accord avec leurs convictions, d'autres refusent catégoriquement de changer leur mode de vie. La dépendance des adolescents face à leurs parents est ressortie comme un moteur de leur incohérence dans certaines situations. L'exemple le plus souvent cité est celui de l'alimentation et particulièrement lors des repas familiaux le dimanche. Certains de nos répondants comme Martial, 17 ans, explique qu'il essaye de convaincre les membres de sa famille de manger moins de viande ou de trouver des alternatives. Il racontera que ses tentatives sont sans succès. Le jeune doit donc se contenter de repas qui ne prennent pas en compte ses demandes végétariennes. Mathilde, 17 ans et Caroline, 16 ans nous ont indiqué être entrées en conflit avec leurs grands-parents à cause de cela⁴⁷⁸. Les deux jeunes expliqueront dans l'entretien leur mal-être de ne pas réussir à les faire changer d'avis lorsqu'elles sont chez leurs aïeux. Nous pouvons mobiliser un dernier témoignage que nous avons observé sur le groupe Discord de Pau pour renforcer cette idée :

⁴⁷⁸ A ce propos, les jeunes de Youth For Climate ont créé sur Discord des « guides » pour les repas de famille en cas de conflit afin de gérer au mieux ces situations.

Histoire de me plaindre encore :

TW : Bouffe

Je suis de base végétarien depuis peu mais mes parents pensent que c'est du bullshit, alors cette année au repas c'est du rôti de chapon "arrête de nous faire chier avec ça, ça ne va pas te tuer de manger de la viande une fois"

D'autres parents sont plus ouverts sur ces questions sans pour autant accepter un changement radical dans leurs pratiques de consommation. Raphaël, 15 ans, explique : « J'essaye aussi de consommer moins de plastique, mais après il y a les emballages individuels (...), mais je ne le fais pas toujours tout le temps parce que ce n'est pas toujours moi qui fais les courses à la maison ». A cela, Léonie, 15 ans, ajoute que « quand je suis avec mes parents, on ne mange pas souvent végétarien, mais j'aimerais bien. Là encore c'est une contradiction, mais vu que je suis avec eux je ne leur pose pas de contrainte et je mange quand même ». Ce sont souvent dans les discours de nos plus jeunes répondants (14-15 ans) que ces genres de situations ont lieu. Tous expliquent manquer d'écoute et de crédibilité lorsqu'ils font part de leur souhait à leurs parents. L'âge et le manque de connaissance apparaissent comme des facteurs qui favorisent les situations où les jeunes doivent faire face à leurs contradictions quotidiennes.

Enfin, des freins structurels empêchent les jeunes de se sentir cohérents entre leur travail réputationnel d'éco-engagé et leurs pratiques ordinaires. Éloïse, 18 ans, affirme « regretter des actions » qu'elle fait tous les jours sans pour autant pouvoir « les contrôler ». Elle prend l'exemple du gaspillage alimentaire :

« Par exemple au lycée on n'a pas toujours le choix de ce qu'on mange et parfois on n'a même pas le choix de la quantité non plus. Il m'est arrivé de ne plus avoir faim et de plus pouvoir manger et de devoir laisser une partie de mon assiette de ce qu'on devait manger. Et ça, ça me choque beaucoup de devoir jeter quelque chose. Particulièrement quand je dois jeter des légumes dans le cadre de mon travail de maraichère : je vois les chiffres. On va ramasser une tonne de courgettes il va y avoir celles qui ont été oubliées sous les feuilles, qui vont être trop grosses pour la vente, qui sont encore consommables, mais pas pour la vente. Soit on les mange, mais on en jette la plupart. Et puis dans les magasins il y a celles qui vont être abimées, puis jetées et finalement il y a plus d'un tiers qui va être jeté, ou par les gens qui les consomment ou par les intermédiaires et ça, ça me choque beaucoup » (Éloïse, 18 ans).

À la fois dans la cantine de son lycée et dans son travail de maraichère, cette jeune se dit témoin impuissante de pratiques allant à l'encontre de ses convictions écologiques. Quand nous lui demandons comment elle se sent lorsqu'elle assiste à ces scènes, elle répond se sentir « coupable », « fautive » de faire partie d'un système avec ce genre de pratiques. Être mis en

contradiction de manière « forcée » avec son engagement comme c'est le cas d'Éloïse, Léonie, Raphaël et d'autres encore, augmentent chez eux le sentiment de culpabilité, de honte, mais aussi de frustration par rapport aux jeunes qui ont plus liberté dans leur quotidien.

Ce manque de maîtrise les renvoie directement aux limites de leur autonomie dans les choix de leur mode de vie. Parfois, ce phénomène peut entraîner un certain découragement chez ces jeunes au point de perdre confiance en eux, en leur engagement et de lever le pied sur leurs exigences en termes de responsabilités écologiques. C'est une des manières pour eux d'accepter leur situation. Mais alors, que viennent nous dire ces exemples sur le travail réputationnel de ces engagés ? Se sentir en contradiction par rapport à ses valeurs écologiques déclenche un sentiment de honte et de culpabilité chez certains répondants. Ainsi, ils finissent par douter de leurs capacités à être ce qu'ils se représentaient de l'engagé écologique. Sans réussir à atteindre cet idéal, ils perdent généralement en confiance et en estime de soi.

Par conséquent, leur travail réputationnel est moins motivé par l'envie de se présenter comme une personne qui est active et respectueuse de l'environnement que par un jeune qui doit renoncer à ses convictions. L'expérience de la prise de conscience de ses incohérences individuelles joue également un rôle sur la motivation des pratiques engagées du jeune qui vient à s'amoindrir avec le temps. Pour discuter de notre hypothèse trois à propos de l'incidence du degré de réputation sur la nature du travail réputationnel, il est possible d'affirmer après cette analyse que parfois, même si les jeunes ont un degré de conviction important, des forces sociales leur imposent des modes de vie qu'ils ne peuvent refuser (la pression des pairs ou les obligations des parents). Leur travail réputationnel se voit directement impacté. Il leur est quand même possible, parfois, d'aller à l'encontre de ces forces ou d'essayer de leur résister.

1.1.2 Être mis face à ses contradictions : le jugement de l'autre

S'il arrive que les jeunes remarquent par eux-mêmes qu'ils sont en contradiction avec leurs valeurs écologiques, il est fréquent qu'ils soient aussi confrontés aux reproches des autres. Ces jugements participent à développer le sentiment de honte et de culpabilité chez nos répondants. Trois types d'acteurs mettent les éco-engagés face à leurs incohérences : les adultes, les jeunes non militants et plus étonnamment, d'autres jeunes engagés dans Youth For Climate.

Les adultes

D'abord la figure de l'adulte est souvent associée par nos répondants à un profil d'individus aux idées libérales qui ne partagent pas la même vision qu'eux sur les causes du changement

climatique. Par exemple, Noa, 16 ans, définit son oncle avec qui il a souvent des débats sur ces questions comme quelqu'un de « très à droite et pour eux, il n'y a pas vraiment de problèmes écologiques. Il rejoint Trump quand il dit que "les problèmes écologiques sont des fake news" ». Cette figure de l'adulte se décline à travers trois relations que le jeune entretien avec l'autre : la relation de parenté, la relation occasionnelle avec un inconnu et la relation scolaire avec le professeur. Le parent comme nous l'avons vu peut refuser de changer son mode de vie en faveur de pratiques plus respectueuses de l'environnement. Par conséquent, le jeune se retrouve contraint par le mode de vie qui lui est imposé.

Les reproches des inconnus sont plutôt retrouvés en ligne avec des pseudos et des messages qui remettent ouvertement en cause les mouvements qui luttent en faveur de l'écologie. L'exemple des captures d'écran sur Twitter qui recensaient des insultes à l'égard des jeunes de Youth For Climate à la suite du blocage de l'Apple Store est un bon exemple. Les internautes soulevaient le paradoxe de bloquer ce type de magasin en diffusant l'action depuis un *smartphone*. Les réseaux sociaux ont eu cet effet d'augmenter le nombre de personnes qui mettent les jeunes face à leurs contradictions, en particulier sur leur page collective.

Enfin, il arrive que le professeur lors d'un cours relève les incohérences de ses élèves engagés en faveur de l'écologie. C'est ce que deux de nos répondants ont relevé lors de leur entretien respectif. Laurie, 15 ans, parle d'un moment « très violent » et du sentiment d'être « rabaisée devant les autres » sans réussir à se défendre parce qu'elle avait « raison dans le fond du débat ». Depuis, la répondante explique ne plus oser exprimer son engagement à cause de la honte ressentie ce jour-là. Alban, 16 ans, nous parle d'une altercation avec l'un de ses professeurs un jour :

« un prof nous lançait des piques parce qu'il était très peu écolo et il nous disait "ah on se laisse manipuler par les masses, on va aux manif c'est ça ? On se fait embarquer par les masses ?" parce qu'on se dit écolo et qu'on est sur les réseaux et tout... (...) C'est un prof, il peut baisser notre note. Il le pouvait donc on n'est pas rentré dans le débat donc on ne répondait pas pour garder une stabilité scolaire (...) C'est énervant parce que juste parce que cet homme est adulte et a une certaine position dans l'institution scolaire dans laquelle je suis, je ne peux pas exprimer mes opinions. Donc c'est très frustrant (...) Les profs sont humains, donc s'ils décident d'être méchants ils le seront et je ne pourrai rien y faire » (Alban, 16 ans).

Alban nous dit clairement que son professeur ne partageait pas ses convictions écologiques et qu'un risque pour sa scolarité le suivait de près dans le cas où il lui répondrait. La manipulation dont fait part l'enseignant ici est aussi une critique que l'on retrouve dans le discours adulte face à l'engagement écologique. C'est un argument que beaucoup d'individus

utilisent pour reprocher aux jeunes le paradoxe de leur engagement. Elle concerne le manque de réflexion globale des engagés à propos des raisons de leur lutte face à leur mode de vie. En d'autres mots, cette critique reproche aux jeunes d'être engagés pour l'environnement en ayant une empreinte importante sur le climat.

Dans les deux anecdotes racontées par Laurie et Alban, le cadre scolaire implique un silence chez le jeune lors de l'interaction. Le « pouvoir » que confère la place du professeur dans l'institution devient une barrière pour les répondants qui n'osent pas réagir. Qu'il s'agisse de relever les incohérences de la lutte des jeunes ou de les accuser d'être « manipulés » par les médias, ces deux répondants se retrouvent dans une situation où une figure d'autorité remet en cause la cohérence de leur engagement écologique. Dans ces discours, l'estime que ces jeunes ont d'eux-mêmes se voit affectée par cette expérience. Si le lien entretenu avec l'adulte est fort (comme avec le parent) ou institutionnel (comme avec le professeur), le constat de l'incohérence pour le jeune peut provoquer un sentiment de mal-être plus ou moins fort. Les répondants ont souvent souligné que dans ce discours adulte le manque de crédibilité était dû à leur jeune âge. L'enquête ECOCOV partage ce constat en insistant sur le fait que les jeunes soient « réduits à leur manque d'expériences et leur peu de maturité »⁴⁷⁹.

Les non-militants

C'est également deux points constitutifs de la critique des non-militants sur les pratiques des jeunes de Youth For Climate⁴⁸⁰. Par exemple, Samy, 16 ans, suggère à ces militants de « finir leur lycée avant de s'engager » puisque leurs manques de connaissances et d'expérience font qu'ils se retrouvent dans des situations où ils ne sont pas en position de défendre leurs incohérences. Il précise « adorer » débattre avec eux puisqu'il peut les mettre très rapidement en « difficulté » face à leur « hypocrisie complète », face à leur « imposture ». Il précise :

« on s'autorise de la provoquer (...) je trouve ça ironique de dire aux gens de sauver la planète et à côté d'avoir le nouvel iPhone qui est sorti, d'avoir un Mac Book voire deux branchés tout le temps même à 100 % de batterie. Ce sont des petits gestes pourtant simples, mais qu'ils ne faisaient pas et ils venaient rabâcher leur leçon quoi (...) s'ils voulaient vraiment respecter ce combat-là, il faudrait retourner au 33 10, au téléphone à touche, il faudrait arrêter de passer sa vie sur Insta et sur Twitter, il faudrait lâcher les ordis, arrêter de les recharger, tout ça. Ça me fait rire les gens en permanence sur leur téléphone à faire des *posts* Insta et tout alors

⁴⁷⁹ LACHANCE Jocelyn et MANE Idrissa, *Le rapport aux enjeux environnementaux des jeunes est-il différent de celui de l'ensemble de la population française ?*, op.cit., p. 25.

⁴⁸⁰ En plus de ceux que l'on a pu voir dans la partie sur les quatre figures de l'engagé (cf. Chapitre III. 2.1 La pluralité des définitions de l'engagé : entre logiques et tensions).

que ça pollue avec les histoires de serveurs. Il y a quelque chose avec Internet qui est différent du mythe : Internet pollue. Tout le monde le sait, mais on a l'impression que ça les arrange d'oublier ça » (Samy, 16 ans).

L'argument phare de ce jeune est similaire à ceux de certains adultes. Il s'agit de l'incohérence de défendre la planète avec des technologies qui la dégradent, telle que l'utilisation de *smartphones*, d'ordinateurs ou des réseaux sociaux. Nous manquons de données quant aux réponses lors de ces échanges entre jeunes engagés et jeunes non-militants. Cette figure peut se rapprocher dans un sens du « contrôleur » défini par Erving Goffman comme un individu qui se comporte « comme un agent chargé de protéger le public sans méfiance, en jouant le rôle du spectateur avec plus d'attention et de rigueur morale que les spectateurs ordinaires ne seraient capables de le faire »⁴⁸¹. Ces jeunes non-militants se voient chargés de la mission de révéler les coulisses du quotidien des jeunes engagés dans Youth For Climate qui vont à l'encontre de leurs messages écologiques, afin d'éclairer les personnes qui les suivent sur les réseaux sociaux. Dans un sens, ce sont des jeunes fortement attachés à une vision « pure » de l'écologie et de ce qu'elle devrait être, sans utiliser de technologies polluantes malgré leur efficacité dans l'organisation et la réalisation d'actions. Dans cette idéologie, il arrive que les « non militants » ne soient plus capables de faire des compromis entre les valeurs écologiques et les pratiques mises en place pour les défendre, quitte à ce que le mouvement soit plus efficace. Alors ces jeunes sortent de l'expérience sociale du militant engagé, précisément quand ils ne peuvent plus composer dans cette tension, entre logique utilitaire (utilisation du numérique pour rendre le mouvement plus efficace) et logique critique (faire concorder principes écologiques et pratiques concrètes pour le mouvement). Dans ce cas, ils sont considérés par les autres comme ayant un discours radical. Leur réputation en est alors marquée ainsi.

Les jeunes éco-engagés

Le dernier type d'acteurs qui place les jeunes face à leur contradiction sont, de manière assez surprenante, d'autres jeunes engagés du mouvement. Ces cas de figure sont assez rares, mais ils restent particulièrement significatifs pour notre travail. Deux cas d'études peuvent être mobilisés.

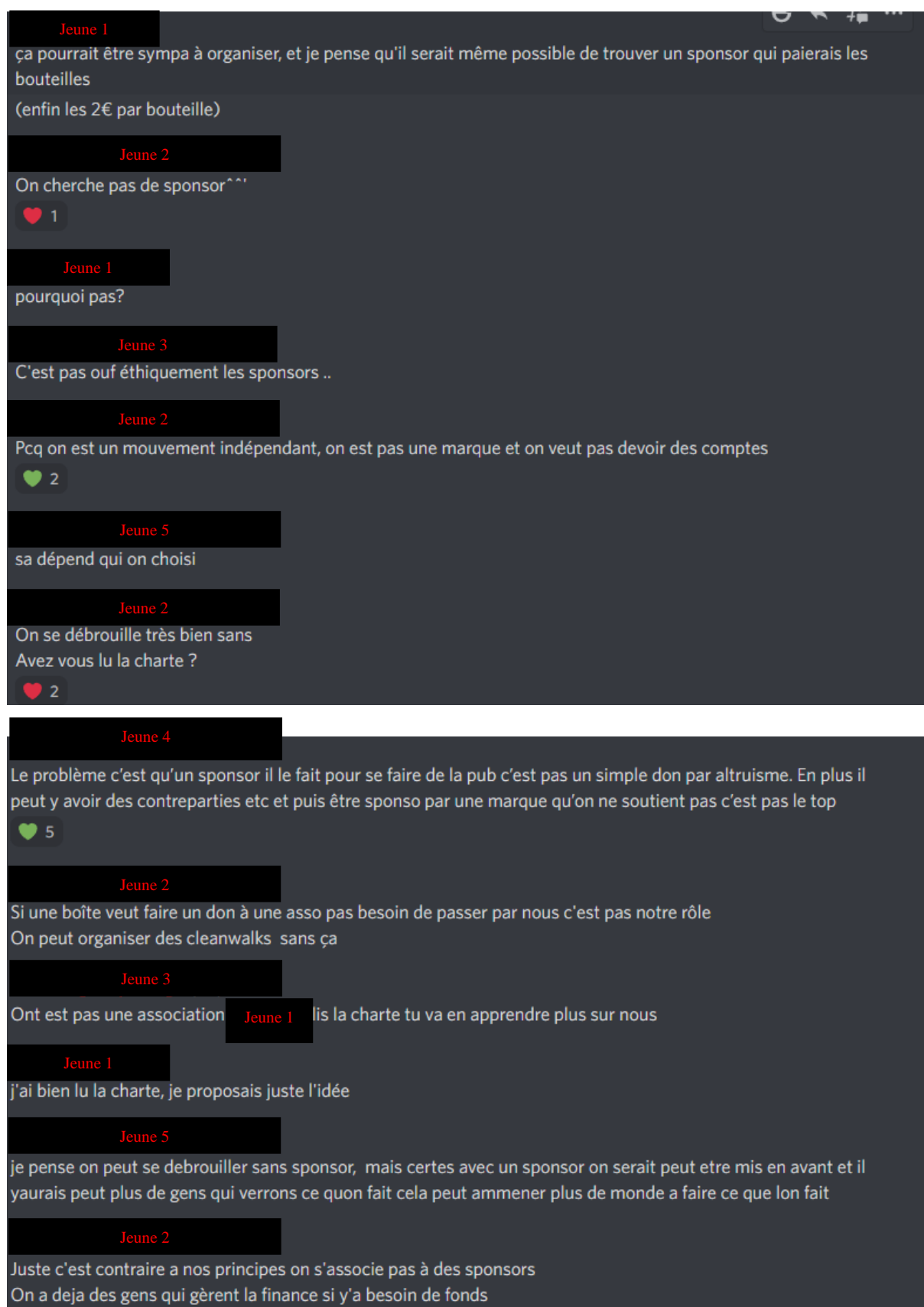
D'abord, il y a les situations où un jeune de Youth For Climate propose une initiative pour le collectif sur Discord. Dans le cas où sa proposition ne colle pas avec les valeurs du groupe, il s'expose à des critiques en interne parce que son initiative est trop en contradiction avec ses

⁴⁸¹ GOFFMAN Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi*, op.cit, p. 143.

valeurs. Alexandre, 16 ans, parle de l'organisation d'un *clean walk* où d'autres membres de son groupe local voulaient récompenser la personne qui ramassait le plus de déchets. La récompense était un repas offert dans un restaurant qui propose des plats à emporter :

« ils ne s'en sont pas rendu compte, mais tu vois ils ont fait un *clean walk* et celui qui ramasse le plus il aurait un bon pour aller à Noy, alors qu'on se bat contre ce qui est à emporter... voilà quoi. Noy c'est un resto à emporter donc il y a du plastique et donc carton donc bon. Ça encourage à consommer ça et ce n'est pas très bien (...) Du coup on a eu des malentendus avec eux parce qu'on leur a dit qu'ils ne pouvaient pas faire ça sous notre nom dans le sens où ils incitaient à prendre du à emporter avec des déchets. Donc ils ont rectifié en mettant un bon pour un marchand bio, ce qui voulait dire que ça incitait à la consommation bio. C'est mieux » (Alexandre, 16 ans).

Pour ce jeune, l'incohérence se situe dans l'incitation à consommer des produits qui impliqueront des déchets comme récompense à un ramassage de déchet. Le travail réputationnel du mouvement pouvait être mis en péril dans le sens où si un autre individu remarquait cette incohérence, il pouvait remettre en cause l'image du collectif. Après négociations et débats, Alexandre arrivera à changer la récompense pour un bon plus en accord avec les valeurs du mouvement. Un second exemple s'est déroulé sur Discord dans le groupe local de Bordeaux. Il est question ici de sponsoring lors d'un événement. Le « Jeune 1 » propose cette solution moins coûteuse pour le mouvement. Un autre membre semble d'accord s'il y a une sélection de la marque qui sponsorise (« Jeune 5 »), quand d'emblée trois autres jeunes qui ont une place importante dans le mouvement lui répondent (« Jeune 2 », « Jeune 3 » et « Jeune 4 ») :



Les jeunes qui refusent le partenariat avec des marques mettent en avant l'éthique et l'indépendance du mouvement qui sont contraires à cette proposition. L'échange est conclu par

le message de la « Jeune 2 » qui maintient son opposition face à cette idée sous prétexte que cela « est contraire à nos principes ». Les jeunes contre ce type de partenariats mettent en avant la contradiction dans laquelle ils situeraient le mouvement dans cette démarche. Dans ces deux exemples, c'est quand le travail réputationnel du collectif qui est potentiellement menacé que certains membres, opèrent une régulation des choix en interne. Ils justifient leur refus par l'incohérence dans laquelle cela placerait le mouvement. Être le moins en contradiction possible en tant que collectif est une priorité dans le travail réputationnel des membres de Youth For Climate. C'est une façon de se protéger face aux potentiels reproches. De ce fait, les jeunes engagés n'hésitent pas entre eux à relever les incohérences qui concernent certains projets.

Le second cas d'étude se situe au niveau individuel. C'est Violette, 17 ans, qui lors de la quatrième grève pour le climat le 29 novembre 2019, se retrouve dans une situation particulière avec une de ses amies engagées :

« J'étais un peu choquée... le thème c'était *fast fashion*. On a beaucoup parlé des vêtements et quand on est rentré et une copine me tend son téléphone. Je vois qu'elle était en train de commander quatre t-shirts sur Sheine et me disant "oh ! Regarde est-ce que je le prends en noir ou en orange ?" Et là je lui dis "non, mais est-ce que tu as vraiment besoin de ces quatre t-shirts qui sont quasiment les mêmes qui vont te tenir même pas un an ?". Sheine on sait d'où ça vient et puis on sort d'une manif qui parle de ça ! » (Violette, 17 ans).

Pour cette jeune, il est difficilement concevable de voir son amie commander des vêtements en ligne sur une plateforme après une manifestation contre le *fast fashion*. Ainsi, elle tente de convaincre son amie de ne pas acheter ces t-shirts au nom du manque de cohérence dans l'enchaînement chronologique de ses actes : manifester contre le phénomène auquel elle participe. La sensibilisation à cette échelle se fait lorsque la contradiction est trop forte pour nos répondants. Mais nous pouvons aussi nous demander si Violette ne fait pas ce reproche à son amie afin de conserver une représentation collective cohérente des engagés écologiques ? Face aux nombreux reproches qui leur sont adressés, justement à cause ce type de contradictions, il est possible que certains membres cherchent à défendre l'imaginaire social que leur groupe d'appartenance renvoie.

Les cas de figure où les membres Youth For Climate mettent face à leurs propres contradictions d'autres jeunes du mouvement sont particulièrement significatifs pour notre travail parce qu'ils touchent très directement le travail réputationnel individuel et collectif des jeunes engagés. Il y a là aussi des tentatives pour essayer de faire coller au mieux pratiques et convictions écologiques. Ils tentent à travers ces reproches de fortifier la cohérence de l'image renvoyée. Nous pouvons rapprocher ce phénomène aux « secrets inavouables » d'un groupe

identifié par Erving Goffman. Il s'agit « des faits concernant une équipe, des faits qu'elle connaît, qu'elle cache et qui sont incompatibles avec l'image d'elle-même, qu'elle s'efforce de maintenir devant son public »⁴⁸². Les jeunes éco-engagés sont conscients que s'ils sont identifiés comme membre de Youth For Climate et que les non engagés apprennent leurs contradictions, il y a le risque que leur travail réputationnel, mais aussi celui du mouvement soit discrédité.

Ainsi, il arrive que certains des répondants rencontrés avec un degré de conviction important soient perçus comme illégitimes à mener leur lutte par d'autres acteurs. Qu'il s'agisse de parents et de leur façon de vivre, d'enseignants ou de non-militants et de leur façon de concevoir les mouvements écologiques, d'engagés dans Youth For Climate et leur conception de ces mouvements, leurs jugements vis-à-vis des jeunes interrogés ont une incidence directe sur le travail réputationnel. Malgré le degré de conviction de ces derniers et de leur tentative de changer une pratique ou de convaincre par le discours, tous ne réussissent pas à affirmer leur identité d'engagé.

1.1.3 Se rassurer en se privant : la question des sacrifices des plaisirs

« les choses les plus accessibles sont souvent contre nos valeurs », Mia, 17 ans.

Dans ces interactions où les jeunes se retrouvent face à leur manque de cohérence, entre valeurs écologiques et actions quotidiennes, certains répondants nous ont confié un moyen pour eux de se rassurer. Il s'agit de « sacrifier » et de montrer qu'ils sacrifient des plaisirs ainsi qu'une partie de leur confort de jeune occidental moderne au nom de leurs convictions écologiques. Ils reconnaissent le manque de cohérence dans leur quotidien, mais ils expliquent généralement faire partie d'un système global dans lequel il est impossible de ne pas polluer. Le fait d'appartenir à ce système, souvent désigné comme « la société capitaliste » ou encore comme « la société de consommation », augmente le sentiment de culpabilité des jeunes engagés. Notamment lorsqu'ils observent les effets de la consommation de masse sur certains pays (surexploitation de ressources naturelles, conditions des travailleurs, pollution, etc.).

Certains de nos répondants affirment que renoncer à une partie du confort occidental moderne dans lequel ils baignent est pour eux un moyen d'amoindrir leur sentiment de culpabilité face à ces incohérences. Certains disent même se battre au quotidien pour ne pas « céder » à ces plaisirs faciles (Vincent, 17 ans). À ce propos, le cas de Nyla, 18 ans, est assez

⁴⁸² GOFFMAN Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi*, op.cit., p. 137.

intéressant. Depuis qu'elle est engagée, cette jeune lycéenne explique être devenue plus exigeante sur les cadeaux de Noël qu'elle demandait à ses parents. Elle témoigne :

« pour Noël je lui ai dit qu'à part un peu d'argent je ne voulais rien, dans l'optique de m'acheter un appareil photo. Mais sinon je lui ai dit rien parce que je suis dans un mode de vie où je ne veux pas avoir des objets qui au bout de 6 mois vont finir à la poubelle ou ne peuvent plus être utilisés. Ma mère a compris même si elle était en mode "c'est Noël, il faut fêter ça avec des petits cadeaux !". Et même à mon père je lui ai juste demandé un vélo parce que je n'en ai pas et que c'est un moyen vert pour se déplacer » (Nyla, 18 ans).

Nyla souhaite ne plus recevoir de cadeaux qui sont rapidement obsolètes ou dont elle ne se servirait plus à un moment donné. Le seul cadeau qu'elle se permet de demander à son père est un vélo et à des fins environnementales et pratiques à ses yeux. Nyla tente d'accorder son mode de vie écologique à la fête de Noël. Ainsi, elle réaffirme son engagement à travers ce choix. Il en est de même dans les « trucs du quotidien » (Nyla, 18 ans), comme le visionnage de séries sur les plateformes de *streaming*. Selon elle, ce sont des « petits plaisirs » qui polluent, mais qui prennent « de l'ampleur de plus en plus. Elles sortent tout le temps. *The Witcher* tout le monde en parle et moi je ne l'ai pas vu parce que je ne veux pas avoir Netflix. Donc j'irai lire le livre. Il faut faire attention à ça et ne pas en abuser ». Elle explique préférer se priver du visionnage de séries en vogue en favorisant la lecture de celles-ci. Son souhait est de ne pas soutenir ces plateformes de *streaming* souvent critiquées par les engagés écologiques à cause de l'empreinte environnementale des serveurs informatiques nécessaires à leur fonctionnement. Les cadeaux de Noël et le visionnage de séries sont deux pratiques pour Nyla qui ne sont pas compatibles avec son engagement écologique. Même si elle est souvent mise face à ses incohérences, cette jeune expliquera à la fin de son entretien que ce sont des sacrifices qui lui permettent d'attester de la véracité de son engagement.

Dans un autre domaine, Éloïse, 18 ans, indique ne plus prendre la voiture pour aller au lycée parce qu'elle culpabilisait trop de polluer autant pour des trajets au quotidien. Depuis elle prend le bus. Même si le trajet est plus long, qu'il est moins adapté à ses horaires et que le moyen de transport est moins confortable, cette jeune a fait le choix de refuser « la facilité » pour moins déroger à ses principes et vivre plus en cohérence son engagement. La répondante précisera que ce choix a dans un premier temps surpris ses amis qui ne la comprenaient pas. Les exemples évoqués plus haut sur les *fast foods* sont aussi pertinents pour étudier ce phénomène. Certains répondants refusent catégoriquement de se rendre dans ces enseignes avec leurs amis au nom de leur conviction. Marie, 16 ans, dit : « je leur explique pourquoi moi je ne le ferais pas et qu'est-ce qui faut savoir avant d'y aller, mais après le choix leur revient, mais je ne veux pas

dépendre de leur choix. Si lui veut manger Mac Do, moi je vais aller m'acheter un truc à côté et je vais aller les rejoindre ». Dans le cas où ses amis iraient dans un *fast food*, Marie explique qu'elle préfère s'acheter un repas différent et prendre le temps de leur préciser ce qu'implique écologiquement de manger dans cette enseigne plutôt que de faire comme eux. En plus de sensibiliser ses amis, elle leur précise qu'elle se prive pour son engagement.

En montrant ouvertement aux autres qu'ils sacrifient régulièrement ou de manière occasionnelle un plaisir ordinaire, les militants trouvent un moyen de compenser la culpabilité ressentie ou que certains acteurs leur font ressentir au quotidien. Certains jeunes qui affirment être moins capables de se priver de ce type de confort admirent leurs pairs qui y arrivent. Ne pas céder à la facilité devient alors un signe valorisé et valorisant dans le monde des éco-engagés. Par exemple, Clémentine, 17 ans, parle de ces renoncements comme « de gros sacrifices dans leur vie » au nom de l'écologie qu'elle ne serait pas prête à faire. Un des effets de ces « sacrifices » est la reconnaissance des jeunes engagés dans Youth For Climate. Ainsi, leur travail réputationnel se voit valorisé par la restriction de plaisirs quotidiens, mais polluants. Ces choix de vie revêtissent un aspect aux frontières de la pratique religieuse, à la fois dans leur dimension sacrificielle pour une cause qui dépasse le jeune qui se prive, dans la résistance aux « travers » et aux tentations impulsées par la société de consommation, mais aussi dans le « pardon » et dans la reconnaissance obtenue dans cette résistance.

Le sacrifice de ces plaisirs n'est pas toujours suffisant pour prouver aux autres sa valeur d'engagé pour l'environnement. Leurs sentiments de honte et de culpabilité ne sont pas toujours comblés dans cette équation. D'autres situations encore, placent les répondants dans des phases de doutes quant à leur légitimité et dans des états de souffrance. Dans ces cas-là, ils entrent dans des phases de remise en question de leur engagement. C'est ce que nous traiterons dans la partie suivante.

1.2 Le manque de légitimité et les souffrances des engagés.

1.2.1 L'exigence de maîtrise intellectuelle de l'écologie

L'augmentation des espaces et des publics avec qui interagissent les jeunes engagés leur demande une maîtrise accrue des sujets sur lesquels ils débattent. C'est en tout cas un sentiment largement partagé chez nos répondants. Ils expliquent se sentir obligés d'enrayer une représentation ancrée dans la société du jeune écologiste associé au « babos révolutionnaire

gauchiste et anarchiste »⁴⁸³, selon les dires d'Hugo, 16 ans. Ils se sentent devoir renvoyer une image de militants sérieux et capables de montrer de quoi ils parlent afin d'être pris plus au sérieux. Les jeunes semblent avoir évolué avec l'injonction de maîtriser les concepts, les idées et/ou les données qu'ils mobilisent lors des discussions quotidiennes. C'est une exigence qui, si elle n'est pas respectée, peut donner l'impression d'incohérence entre le statut d'engagé du jeune et le discours qu'il promeut (être engagé pour l'écologie, mais ne pas être capable de se défendre dans un débat par exemple). Ainsi, nombre de répondants ne se sentent pas toujours légitimes à prendre la parole pendant un échange pour cette raison. La difficulté pour eux réside à la fois dans l'étendue du champ et des thèmes que l'écologie recouvre, mais aussi dans la complexité de certaines données qu'il leur faut maîtriser pour pouvoir débattre⁴⁸⁴.

Ce phénomène d'autocensure peut avoir lieu à la fois lors de conversations sur les réseaux sociaux dans les espaces de commentaires, lors de débats en classe ou encore en interne avec d'autres membres qui donnent l'impression de mieux maîtriser les sujets évoqués. C'est parce que leur travail réputationnel est mis en jeu dans ce type d'interactions que certains de nos répondants n'osent pas prendre la parole dans ce genre de situation. En effet, si le jeune répond à côté ou s'il mobilise une donnée avec une « mauvaise » source lorsqu'il s'exprime, il y a le risque pour lui d'être vu comme quelqu'un qui ne sait pas de quoi il parle. Par la suite, il peut voir sa crédibilité diminuer dans son groupe. Tout compte fait, il y a cette peur de « perdre la face » lors d'un échange où le jeune ne serait pas en capacité de répondre. Ainsi, quelqu'un peut venir « surprendre et les contredire brutalement (...) leur infligeant ainsi une humiliation dans l'immédiat et leur faisant perdre parfois définitivement leur réputation »⁴⁸⁵. Les membres de Youth For Climate se retrouvent dans une tension qui mêle le sentiment d'urgence à agir pour l'environnement et leur manque de légitimité à exprimer cette même urgence.

Cette maîtrise des concepts écologiques devient donc à la fois une exigence, mais aussi un indicateur réputationnel du jeune. Plus il maîtrisera, ou donnera l'impression de maîtriser son sujet, plus il sera écouté et respecté par les autres. Pour donner cette impression, il faut, selon nos répondants, savoir convaincre l'autre en mobilisant des arguments au bon moment dans la conversation. La place de la donnée scientifique est très importante dans ce genre d'interaction

⁴⁸³ Le terme « babos » est ici entendu par le répondant comme un groupe de jeunes écologistes qui rejettent la société consumériste, qui souhaite vivre en marge de cette dernière. Une connotation péjorative est associée à cette expression selon lui.

⁴⁸⁴ Données qui pour rappel, sont souvent mobilisées lorsque le jeune interagit avec une connaissance ou un inconnu afin d'essayer de légitimer son discours.

⁴⁸⁵ GOFFMAN Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi*, op.cit., p. 61.

puisqu'elle légitime le propos de celui qui l'utilise. La façon dont sont mobilisées et vulgarisées ces données peut d'ailleurs questionner la manière dont certains jeunes l'emploient : il arrive qu'ils déforment la « vérité » scientifique afin de gagner l'adhésion de celles et ceux avec qu'ils interagissent⁴⁸⁶. En somme, le jeune qui à la « bonne » donnée ou le « bon » chiffre avec une source vérifiable et qui vient d'un rapport considéré comme irréfutable dans ce domaine (tel que le GIEC par exemple) s'assure déjà une légitimité dans le débat. Si ce même jeune sait placer la donnée de manière pertinente pendant le débat, alors il assoit sa légitimité lors de cette discussion. À ce propos, Marion, 16 ans, parle des « vraies données » importantes à maîtriser :

« C'est important d'avoir des arguments, de se renseigner soi-même, d'aller lire des rapports, faire des recherches (...) Et sur un débat ça fait la différence : ça se voit direct quand quelqu'un a de vraies données, s'est renseigné sur le sujet et quelqu'un qui n'en a pas du tout (...) avoir du savoir sur les sujets pour ne pas avoir l'air démuni » (Marion, 16 ans).

Par ailleurs, un jeune qui ne possède pas ces qualités oratoires ou qui n'est pas autant renseigné sur le sujet débattu va souvent ne pas se sentir assez légitime pour intervenir dans l'interaction. Le risque étant pour lui de ne pas être cohérent lorsqu'il présente son propos ou de mobiliser une « mauvaise » donnée. Ça a été le cas de Clémentine, 17 ans, qui explique avoir supprimé plusieurs fois des *stories* sur Instagram parce qu'elle n'était pas sûre de leurs véracités. Sur ces questions, les réseaux sociaux ont un effet rassurant pour les jeunes. Ils permettent de revenir en arrière en supprimant le commentaire ou la *story* comme dans le cas de Clémentine lorsqu'ils se rendent compte que l'information n'est pas bien sourcée. De même, l'asynchronie des débats en ligne permet aux jeunes de se renseigner avant de publier une réponse en commentaire ou avant de répondre à un message privé. Plusieurs jeunes qui se posent des questions sur leur légitimité à prendre la parole nous ont avoué préférer débattre de l'écologie en ligne. Le temps de réponse de cet espace n'est plus obligatoirement instantané comme il peut l'être en présentiel. Ainsi, il leur est possible d'aller chercher des arguments et/ou des chiffres « sûrs » pour les mobiliser par la suite. Une anecdote sur l'utilisation de ces données au sein même des groupes de discussion de Discord nous est racontée par Morgan, 15 ans. Il explique faire des recherches de son côté sur les arguments scientifiques qu'il peut mobiliser lors de débat pour « faire genre d'en avoir beaucoup » et ne pas paraître pour un ignorant.

⁴⁸⁶ LACHANCE Jocelyn et PRZYGODA Mathias, « Scientific Data in the Ecological Commitment of Young People in the Digital Age », op.cit.

Malgré cela, certains jeunes racontent ne pas toujours oser s'exprimer en ligne ou hors ligne devant les autres. Ce sentiment de ne pas être légitime provoque la peur de ne pas être capable de défendre son point de vue. Fanny, 17 ans, a par exemple « l'impression d'être illégitime et d'avoir l'air débile » quand elle s'exprime en public à propos de l'écologie. C'est aussi le cas de Caroline, 16 ans, qui a peur de « passer pour une débile » si elle se retrouve dans un débat avec moins d'arguments que l'autre. Chloé, 18 ans, les rejoint en expliquant que : « si je n'ai pas assez de connaissances, je n'ai pas ma place pour parler ». Léo, 17 ans dit s'en vouloir « de ne pas être assez informé, de ne pas pouvoir bien savoir quoi répondre et bien convaincre les gens ». Les manques d'arguments et de connaissances sont au centre de ce sentiment d'illégitimité. Annabelle, 16 ans, prend le temps de développer un peu plus son propos :

« Je n'écris pas de choses que je pense même si parfois j'aimerais bien, justement parce qu'il y a cette peur que les gens nous voient d'une certaine façon ou viennent répondre avec des choses un peu haineuses parce qu'il y a vraiment des gens stupides. C'est pour ça que je préfère partager des choses qui ne sont pas de moi. Parce qu'après les gens ne peuvent rien me dire à moi, même si ce sont des choses que je pense. Le fait que ce ne soit pas moi qui les aient écrites c'est plus facile (...) Mais aujourd'hui je n'en fais pas [de publications sur l'écologie] parce que je... je ne sais pas je pense que ça n'apporterait rien en fait » (Annabelle, 16 ans).

La répondante explique craindre les réactions virulentes des autres lorsqu'elle s'exprime. Pour remédier à cela, Annabelle préfère utiliser les publications d'autres personnes qu'elle considère comme plus légitimes à prendre la parole. Ainsi, elle peut diffuser de l'information et exprimer son engagement écologique en ligne tout en se dédouanant de la responsabilité du propos. Puisqu'elle n'est pas l'auteure du contenu et dans le cas où les données transmises ne seraient pas correctes, son travail réputationnel ne se verrait pas affecté.

Une autre stratégie pour contourner cette autocensure est le travail intensif sur chaque publication postée en ligne mêlée à la vérification minutieuse de l'information partagée. C'est ce qu'explique Beñiat, 16 ans :

« avant de publier, je vois l'info, je l'enregistre, je reviens dessus après je vois si elle est bien. Je vais voir le compte, je vais voir les commentaires, je vais tout voir pour être sûr qu'il n'y ait rien qui n'aille pas et après je la partage. Ça peut prendre une semaine, mais au moins je suis sûr que je ne vais pas me demander si la publication est bien, si les gens ne vont pas rebondir dessus de manière à me piéger ou à me faire sentir mal (...) le risque est le même que quand on expose toute idée : tomber sur quelqu'un qui n'est pas d'accord et qui s'énerve » (Beñiat, 16 ans).

Ce jeune semble avoir grandi avec l'injonction de ne pas faire de vagues en entrant en opposition avec les autres. Or, il s'avère que l'expression de l'engagement écologique peut être une source de conflit, de discrimination ou de stigmatisation. En s'appliquant à contrôler le

moindre détail de sa publication, Beñiat cherche à se protéger de commentaires agressifs et malveillants. Si les jeunes mettent en place ces stratégies ou qu'ils n'osent pas exprimer leur engagement, c'est bien parce qu'ils craignent les retombées des jugements des autres sur leur discours. Être dévalorisé sur une scène publique par manque de connaissance est un risque qui participe au sentiment de ne pas être légitime. Clémentine, Fanny, Chloé, Caroline ou encore Annabelle préfèrent ne rien dire plutôt que d'affronter l'autre lors de l'interaction. Si l'expression de son idée écologique peut être considérée comme une forme d'engagement contemporaine⁴⁸⁷, le silence devient alors une forme de désengagement.

1.2.2 Du découragement à la perte d'espoir

« rien ne changeait... je me disais à quoi bon ? », Léo, 17 ans.

Le sentiment d'être incohérent par rapport à ses valeurs écologiques déclenche chez les membres de Youth For Climate des pertes de motivation, des phases de pause et de désengagement. Ces temps d'arrêt sont pour la plupart des moments compliqués à vivre pour les jeunes. Ils sont des moteurs de remise en question intense dans leur engagement. Un lien fort est fait par nos répondants entre leurs difficultés à trouver un sens à leurs pratiques et l'impression d'agir dans le vide. Parfois l'écart entre les sacrifices (temporel, humain, financier, matériel, etc.) qui leur sont demandés ou qu'ils s'imposent et les résultats concrets de leurs actions est tel que les membres de Youth For Climate finissent par perdre espoir.

L'inaction gouvernementale et le constat de dégradation continue de la planète participent à ce sentiment d'agir dans le vide. Céline, 17 ans, explique à ce propos que même quand les manifestations attirent de nombreux jeunes et qu'ils communiquent beaucoup dessus, les effets concrets sur la société sont souvent peu visibles et « ne font pas bouger les politiques ». Léo, 17 ans, précise qu'il est actuellement en train de faire une pause dans son engagement pour cette raison :

« je fais une sorte de pause parce que ça faisait trop pour moi un an de Youth For Climate (...) C'est très très fatigant. Vraiment ce n'est pas facile. C'est décourageant parce qu'on n'a pas de résultats concrets des gouvernements et c'est beaucoup de temps pour pas grand-chose (...) on est démotivé par le manque de résultats concrets, voire d'empirement des choses aux infos. Au bout d'un moment les choses s'empilent et on ne trouve plus de moyens de... de se remobiliser » (Léo, 17 ans).

La surcharge de travail dans le mouvement, la fatigue, le manque de résultats sur la société « voire d'empirement des choses aux infos » sont les moteurs du découragement de Léo quant

⁴⁸⁷ PLEYERS Geoffrey et CAPITAINE Brieg (dir.), *Mouvements sociaux. Quand le sujet devient acteur*, op.cit.

à son engagement. Éloïse, 18 ans, explique avoir eu besoin elle aussi de se déconnecter du monde du militantisme et des informations qui tournaient autour de l'écologie parce que la réalité était trop dure à accepter : « je n'arrive plus émotionnellement à endurer et à résister au flot d'informations et d'horreurs qui nous arrivent tous les jours ». C'est pour elle une forme de désengagement nécessaire afin de se couper d'une source de souffrance importante à ses yeux.

Pour revenir sur l'exemple de Léo, ce jeune insistera plus tard dans l'entretien sur une autre raison qui a déclenché sa baisse de motivation progressive et qui le conduira à faire une pause. Il s'agit du manque de sensibilisation des autres jeunes de sa génération. Il raconte être régulièrement moqué par les jeunes de son âge et en conclut que « s'ils ont cette réaction-là, c'est que ça ne leur paraît pas normal et qu'ils ne sont pas sensibilisés, qu'ils ne comprennent pas les enjeux ». Ce constat est pour lui une source « d'inquiétude » et de perte de motivation à essayer de les convaincre. Victor, 15 ans, rejoint Léo sur le manque de sensibilisation des jeunes non engagés de sa génération. Lors de son entretien, il raconte une phase de découragement fort à cause de ce manque de prise de conscience. Avec d'autres membres de Youth For Climate, il avait essayé d'organiser un débat dans son lycée sur le réchauffement climatique. Il revient sur ce qu'il considère être un échec :

« dans mon lycée, si ce n'est pas quelque chose d'obligatoire, les gens s'en foutent et n'iront pas. Il faudrait que ce soit genre une conférence obligatoire sauf que ça, ce n'est pas possible. L'année dernière on avait organisé un débat dans mon lycée avec le club écologie avec les écodélégués et les seules personnes qui étaient venues étaient les personnes du club plus une ou deux sur un lycée de mille personnes. Les jeunes s'en fichent et n'ont pas conscience de l'urgence où ils ne se sentent pas touchés. Je ne sais pas, même les jeunes ne considèrent pas ça intéressant... ça fait peur » (Victor, 15 ans).

Lors du débat organisé par ce répondant et d'autres membres du mouvement, seuls les jeunes déjà engagés de son lycée y ont participé. Selon lui, ce type d'évènement devrait être obligatoire dans le cursus scolaire afin de sensibiliser le plus grand nombre sur ces questions. Victor fait le constat inquiétant d'un manque de mobilisation face à l'urgence de la situation chez les jeunes de sa génération. Découragé face à cette expérience peu fructueuse à ses yeux, le répondant expliquera plus tard lors de notre rencontre ne plus avoir envie de proposer ce type d'actions au sein de son lycée.

Ce type de découragement et/ou de perte d'espoir sont régulièrement retrouvés sur les groupes Discord. Ce sont des sujets largement discutés dans chacun des serveurs observés. Nous avons recueilli un témoignage assez fort d'un jeune sur le groupe Discord Youth For

Climate France à ce propos. Son témoignage est un peu plus large que la seule incohérence qu'il a vécu dans son engagement. Il parle de sa perte d'espoir en tant que militant désabusé :

Aujourd'hui, la seule question que je me pose sur ce mouvement est : Comment est-ce qu'YFC espère encore changer la société dans sa totalité et sa profondeur alors qu'on est même pas capables d'être un semblant de groupe fonctionnel à quelques dizaines ou centaines de personnes qui pensent pareil sur beaucoup de choses ? Combien d'entre nous qui ont sombré dans le burnout, l'anxiété, la dépression, les pensées suicidaires, j'en passe et des meilleures ? Combien de temps passé à se demander si ça va nous arriver aussi, et si oui quand ? Certes, c'est aussi le fait de vivre dans un système basé sur l'oppression et l'exploitation, la quête de la productivité à tout prix, qui nous en ont fait arriver là. Mais c'est pas pour autant qu'il faut se dédouaner complètement de l'impact que ça a de militer ici sur nous. Tout en luttant, je crois qu'on a aussi une responsabilité collective dans le fait de créer un cadre militant un minimum mentalement soutenable. Et j'ai l'impression qu'on en est loin du moins de ce qu'on voit sur les serveurs publics de ce mouvement.

J'entendais souvent dire "oui les copaines c'est cool pour tenir le coup". Est-ce que c'est normal d'en arriver à faire des groupes de personnes toutes dézinguées par le militantisme en premier lieu pour essayer de se sentir un peu moins mal ? Et si on a pas de copaines militantes, ou pas de copaines du tout, bonne chance à nous pour aller crever en silence du coup ?
Même les dernières assises étaient invivables, du moins pour moi. C'est pas normal de finir en crise d'angoisse chaque soir parce que la journée s'est mal passée et que la suivante s'annonce encore pire. J'ai fait partie de l'orga, et c'était juste intenable (sans parler du fonctionnement douteux de l'autogestion quand il a été question de pas laisser 10 personnes dont 2/3 de personnes sexisées se taper toutes les corvées au prix de leur énergie et de leur bien-être). Et pourtant j'ai l'impression que tout le monde s'en tape. Que "ça fait partie du truc", et que c'est devenu normal et qu'il faut prendre sur soi sans faire de vague. Qu'on détourne le regard quand on voit une personne en larmes dans un couloir comme pour se cacher à soi-même que c'est aussi ça, le militantisme ici.

Aujourd'hui, et je le dis sans détour, je suis au bord du gouffre. En grande partie à cause de mon engagement ici et des sacrifices que ça demande, mais aussi et surtout de la pression de l'ordre social qu'il y a autour de ce dernier. L'anxiété, l'épuisement, la culpabilité de ne pas en faire assez, de ne pas être à la hauteur, de souler tout le monde. L'envie que tout ça s'arrête aussi, de plus en plus souvent et de plus en plus fort. Et on est combien à vivre ça en le gardant pour nous, en se disant qu'il faut encore continuer quelques temps de plus parce que la lutte ne se préoccupe pas de nos états d'âme ? Sans doute trop. C'est acceptable d'en arriver à avoir besoin de médicaments et de voir un-e x psy à 19 ans à cause de ça ? Je crois pas non plus. Le système dégeulasse dans lequel nous vivons ne peut pas prendre toutes les critiques à ce sujet. La réalité c'est aussi qu'on se laisse tomber entre nous. Si le monde que YFC/FFF veut créer demain ressemble à ça, alors non merci.

La souffrance dont fait part ce jeune est grande. Elle réunit globalement l'ensemble des difficultés relevées par nos répondants jusqu'à présent dans notre travail. D'abord, il remet en question l'impact du mouvement sur la société. Il remet d'ailleurs en question le mouvement lui-même en relevant plus tard une limite que nous avons mise en valeur : celle de l'autogestion du groupe. Puis il évoque les revers de l'engagement écologique contemporain que nous avons aussi cités comme le *burnout* militant et la dépression. Il parle aussi de l'anxiété et des pensées suicidaires de certains jeunes engagés qui sont des difficultés auxquelles nous n'avons pas été confrontés dans les entretiens. Il insiste aussi sur la responsabilité des autres membres du

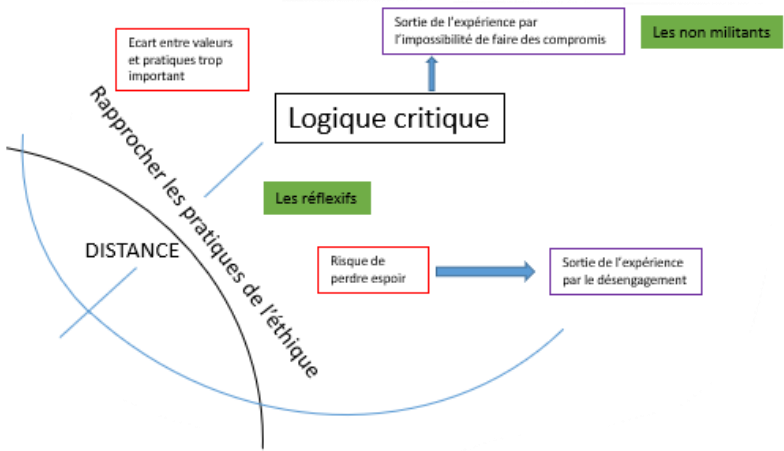
mouvement à devoir prendre en considération ces répercussions du militantisme sur les jeunes et d’agir pour aider ceux qui sont dans le besoin. À ce propos, il fait référence aux *safe spaces* (« groupes de personnes toutes dézinguées par le militantisme ») pour souligner dans sa critique le fait qu’il soit anormal d’en arriver là lorsqu’un jeune s’engage pour une cause qui lui tient à cœur.

Plus tard dans son témoignage, il mentionne ses souffrances psychologiques répétitives (« crise d’angoisse chaque soir ») en affirmant qu’elles sont nourries par les assises. Ces réunions font le point sur l’état de leur combat en faveur de l’environnement et de sa dégradation accélérée. Ce sont pour lui des moments qui pointent encore plus leur échec en tant que mouvement social. Il précise bien qu’il n’est pas le seul dans cet état de souffrance et que malgré cela, la gestion de ces difficultés reste l’ignorance collective. Selon lui, tous ceux qui souffrent peuvent se reconnaître dans le groupe, mais rien d’efficace n’est fait pour lutter contre. Tout le monde l’accepte et « détourne le regard quand on voit une personne en larmes dans un couloir comme pour se cacher à soi-même que c’est aussi ça, le militantisme ici ». Pour ce jeune, la souffrance de l’autre, lorsqu’elle est reconnue, renvoie le jeune à son propre tourment. Tous l’acceptent et/ou sont dans une forme de déni (« détourne le regard [...] pour se cacher à soi-même »).

Il est intéressant que ce jeune fasse aussi appel à la notion de « sacrifice » qu’implique l’engagement écologique. Engagement qui selon lui, induit une pression sociale forte provoquant de l’anxiété, de l’épuisement et de la culpabilité « de ne pas en faire assez, de ne pas être à la hauteur, soûler tout le monde ». Finalement ce jeune se retrouve « enfermé dans une spirale infernale, obligé de courir toujours plus vite »⁴⁸⁸ pour la cause qu’il défend jusqu’à craquer. Il fait aussi référence aux solutions médicales qu’il a dû mettre en place (prise de médicaments et consultation chez une psychologue) pour gérer au mieux ce qu’on pourrait nommer « la boîte noire de Youth For Climate ». C’est précisément dans cette « boîte noire », sur ces non-dits à propos des souffrances des jeunes qui s’engagent que s’inscrit notre thèse. En somme ce militant fait une synthèse (partiellement complète) des problèmes et des souffrances auxquels les jeunes de notre terrain sont confrontés. Il résume les différents éléments qui peuvent pousser un jeune à se décourager, à perdre espoir et à se désengager tel que la honte, la culpabilité ou le manque de légitimité. Lorsque l’écart est trop grand entre ses convictions

⁴⁸⁸ AUBERT Nicole et DE GAULEJAC Vincent, *Le coût de l’excellence*, op.cit., p. 180.

écologiques et la réalité, le jeune peut envisager de sortir de l'expérience comme indiqué sur notre schéma.



1.3 Conclusion

Les jeunes rencontrés peinent à accorder pleinement leurs pratiques à leurs valeurs écologiques (à l'échelle individuelle comme collective). L'image qu'ils produisent d'eux-mêmes n'est donc pas complètement cohérente. Cet écart entre utopie et pragmatisme dans leur engagement crée des tensions entre les logiques d'expérience. Par conséquent, il arrive qu'ils soient renvoyés à leurs contradictions soit par une prise de conscience individuelle soit par des reproches faits par différents acteurs sociaux (les adultes, les non-militants ou les éco-engagés eux-mêmes). Ces situations sont souvent vécues comme une mise en évidence de leur propre échec puisque l'image qu'il se faisait de leur engagement ne colle pas à la réalité. Ainsi, il peut arriver qu'ils perdent confiance et qu'ils reconsidèrent leur facette réputationnelle de militant. Comme nous l'avions déjà évoqué, ces écarts, ces tensions peuvent être tolérés jusqu'à un certain degré avant une potentielle sortie de l'expérience pour le jeune, et cela malgré un certain degré de conviction de sa part.

Ces incohérences peuvent déclencher chez eux de la honte, de la culpabilité et peuvent venir remettre en question leur légitimité en tant qu'engagé. Ces données viennent nous renseigner sur notre hypothèse quatre à propos des risques liés à l'engagement. En effet, la capacité à défendre ses positions écologiques lors d'un échange n'est pas évidente pour tous les jeunes interviewés. La peur de ne pas être capable de mobiliser la bonne donnée au bon moment est un moteur d'autocensure afin de protéger son travail réputationnel de toute dévalorisation. Nombre d'entre eux se découragent à exprimer leur engagement face à la peur de l'humiliation.

En somme, les sentiments de honte, de culpabilité et les constats d'échecs répétés sont dans les cas les extrêmes synonymes de perte de motivation dans leur engagement, de pause voire de désengagement définitif. La souffrance emmagasinée par les membres de Youth For Climate est parfois trop grande pour garder espoir en leur engagement. Mais alors, comment ces jeunes arrivent-ils à passer au-dessus de ces difficultés ? Comment se fait-il que le mouvement soit encore actif presque cinq ans après sa création et malgré ces constats ? Il semblerait que ces jeunes réussissent aussi à accepter leurs incohérences et qu'ils apprennent à vivre avec ces sentiments de honte et de culpabilité.

2. Affronter ses incohérences et apprendre à déculpabiliser : un exercice réflexif face à son travail réputationnel

« je ne vois pas pourquoi on ne serait pas crédible, parce que c'est aussi notre société, c'est presque plus notre société d'ailleurs », Paul, 15 ans.

La culpabilité, la honte et le manque de légitimité sont des sentiments qui se développent chez un jeune lorsqu'il est mis face à ses propres contradictions dans son engagement. Ils sont des facteurs qui peuvent ralentir ses pratiques en faveur de l'écologie. Cependant, certains de nos répondants ont évoqué dans leur discours des éléments qui montraient qu'ils faisaient face à ces contradictions tant bien que mal. Nous allons maintenant voir de quelle manière ils mobilisent ces arguments, de quelle façon ils composent leur discours afin d'affronter les tensions qu'ils traversent.

2.1 Déculpabiliser et se justifier : « L'engagé parfait n'existe pas ».

« ça m'arrive de faire un écart (...) il faut réussir à pas s'en vouloir », Marie, 16 ans.

2.1.1 *Accepter ses torts*

D'abord, les jeunes cherchent à s'éloigner de la figure de l'engagé « parfait ». Selon eux, il s'agit d'un modèle utopique d'individu qui vivrait dans notre société occidentale moderne sans avoir d'impact sur l'environnement tout en se revendiquant engagé en faveur de l'écologie. Ce modèle, aussi idéalisé qu'irréalisable, est souvent au cœur de la critique des individus qui reprochent aux jeunes de Youth For Climate leurs incohérences. C'est en ayant conscience de l'impossibilité de coller à ce modèle que beaucoup de nos répondants prennent de la distance face à ces critiques. En se détachant de cet idéal, les jeunes interviewés acceptent de se distancier de cette notion de perfection et de la réputation qui y est associée. Par ailleurs, cet écart leur procure le sentiment d'être obligés de se justifier de leurs contradictions. Cet effort devient chez nos répondants une caractéristique de leur engagement qui se situe aux frontières de la culpabilité et du besoin de prouver aux autres leurs pratiques sur des scènes quotidiennes : devant leurs parents, au lycée, face à des amis, en ligne avec de connaissances et des inconnus, etc.

Dans un premier temps, pour gérer au mieux leur culpabilité, les jeunes expliquent devoir accepter leurs incohérences pour réussir à ne pas s'en vouloir et ne pas entrer dans un cercle vicieux : il se sent incohérent dans son engagement, cela le démotive et déclenche chez lui

encore plus de culpabilité parce qu'il fait moins pour l'écologie. Donc il s'en veut, il culpabilise et il se sent moins motivé dans son engagement, etc.

Ce travail d'acceptation est souvent accompagné d'un discours sur la temporalité longue qu'accompagnent de tels changements de mode de vie à ces âges. Les différentes contraintes, structurelles, organisationnelles ou encore familiales ne leur permettent pas un changement de quotidien radical pour réduire au maximum leurs impacts sur l'environnement. Nolan, 17 ans, témoigne :

« J'en parlais justement hier avec mes collègues de Youth For Climate qui disaient que oui effectivement on a des choses à se reprocher. Oui je suis allé aux USA cet été, oui j'ai pris l'avion, après j'ai pris l'hélicoptère pour faire le tour du grand canyon donc effectivement en termes d'écologie c'est vraiment à chier. Mais je pense que si on commence tous à regarder ce qui ne va pas on ne pourra pas faire avancer les choses... Si on a cette volonté d'agir, il faut qu'on y aille, il faut qu'on s'engage même si on a des choses à se reprocher ce n'est pas grave, on se corrige, ce sont des choses qu'on peut faire progresser. C'est une marche vers un idéal qui ne peut pas se faire du jour au lendemain » (Nolan, 17 ans).

Nolan reconnaît ses actions aux coûts environnementaux importants (prendre l'avion et l'hélicoptère), mais ne semble pas pour autant être tourmenté. Selon lui, il faut retenir les effets qui vont dans le sens de la lutte en faveur de l'environnement pour garder l'espoir d'un changement. Se focaliser sur la capacité de changement de l'être humain est essentiel pour ce répondant. Tendre progressivement vers des valeurs en reconnaissant ses fautes, en acceptant les « choses à se reprocher » sont des éléments que relève Nolan. Pour lui, il est important de s'éloigner de la représentation d'un changement rapide et bref en favorisant une « marche vers un idéal ». Antoine, 17 ans, parle lui de « travail de long terme » pour réduire l'écart entre ces pratiques encore trop polluantes par rapport à ses valeurs écologiques. Léonie, 15 ans, justifie et accepte ses contradictions en expliquant qu'elles ont lieu occasionnellement et sur une courte période. Elle raconte que cela a été le cas lors de vacances en Angleterre et aux États-Unis :

« cet été j'ai fait pas mal de voyages. J'ai pris deux vols en avion aller-retour et un vol long-courrier et j'ai refait un voyage aux États-Unis. Donc j'ai beaucoup pris l'avion. C'était un peu en contradiction forcément, surtout quand j'ai pris l'avion pour aller en Angleterre alors que je savais qu'on pouvait y aller en train (...) quand j'étais aux États-Unis et que j'ai beaucoup consommé dans les grandes boutiques de *fast fashion*, on a mangé plein de trucs pas bons... des trucs comme ça. Mais c'était que sur une courte période donc ça va » (Léonie, 15 ans).

Tout comme Nolan, Léonie admet avoir eu des pratiques de voyages qui ne sont pas en accord avec ses convictions écologiques, telles que prendre l'avion alors que des alternatives moins polluantes étaient possibles. Elle évoque aussi l'achat de vêtements en *fast fashion* et du

fait de s'alimenter dans des enseignes reconnues pour leur impact environnemental. Par ailleurs, la répondante utilise l'argument du temps pour justifier ses torts qui se situent dans « une période courte ». Dans son discours, la temporalité joue un rôle important dans l'acceptation de ses incohérences. Tant que son projet d'engagement s'incarne dans un temps long et que ses actions qui vont à l'encontre de ses valeurs s'inscrivent dans un temps court, Léonie semble pouvoir se rassurer et ne pas culpabiliser. Pour ces trois jeunes, la temporalité participe à l'acceptation de leurs écarts par rapport à leurs valeurs d'engagés. Elle est un outil pour les faire relativiser. Le fait d'admettre ces incohérences est aussi un moyen pour eux d'accepter que malgré leur travail sur leur facette réputationnelle de militant, une partie de leurs pratiques ne collera pas avec l'image qu'ils se font de l'engagé idéal. Ces répondants ne sont pas dans le déni face à cette réalité. Ils expliqueront dans leur entretien respectif éprouver moins de culpabilité et/ou de honte lorsque des remarques leur seront faites sur leur engagement justement parce qu'ils acceptent de ne pas coller à cette figure de l'engagé parfait. La tension peut alors être surmontée de cette manière.

2.1.2 Trouver un responsable et se dédouaner : l'exemple des parents

D'autres jeunes rencontrés sont moins dans l'acceptation de leurs incohérences que dans la volonté de trouver un responsable pour se dédouaner. Ils relativisent et justifient leurs contradictions par le mode de vie familiale. Dans plusieurs situations, les parents sont mis au centre de cette cible par les répondants. Mathilde, 17 ans, donne deux situations où elle est entrée en conflit avec sa mère pour cette raison :

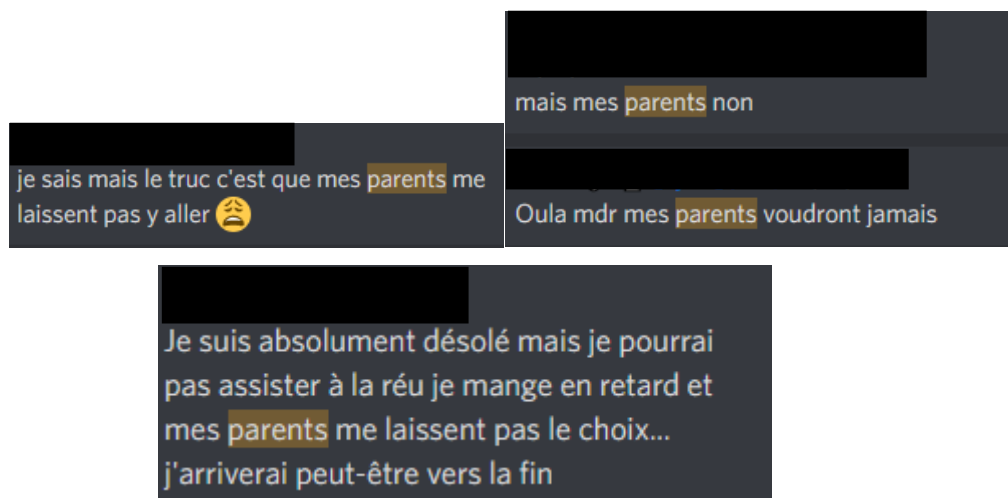
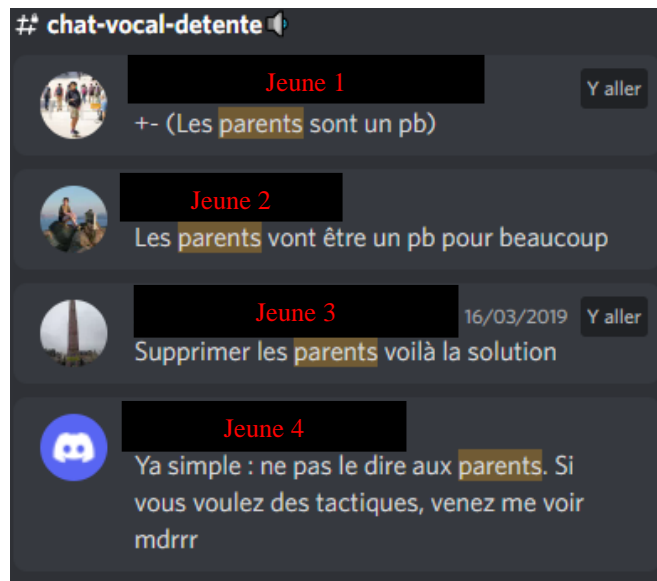
« c'est arrivé plusieurs fois. Une fois pour mon anniversaire elle voulait m'amener au resto. Mais pas dans un truc végétarien et elle trouvait que j'exagerais à vouloir aller dans un truc végé, alors que moi c'était mon anniversaire, moi je voulais y aller ! Je voulais bien manger et ça m'a un peu soulé qu'elle ne prenne pas ce que je voulais en compte et on s'est engueulées à cause de ça. C'est pareil une autre fois elle voulait voyager et je ne voulais pas prendre l'avion et elle ne comprenait pas pourquoi je ne voulais pas prendre l'avion. Elle pensait que je devais faire un effort, on s'est engueulées (...) du coup oui je me suis retrouvé en contradiction avec mes actions écologiques, mais bon ce n'était pas de ma faute quoi c'était... c'est à cause d'elle. Parce que moi je ne voulais pas, mais je n'ai pas été écoutée et je n'ai pas eu le choix. Du coup ça va ce n'est pas comme si c'était moi qui avais déconné là ! » (Mathilde, 17 ans).

Dans ces deux exemples, la mère de Mathilde lui impose des décisions qui vont à l'encontre de ses convictions écologiques. Les négociations de la répondante ne sont pas concluantes et finissent en conflit. Cette démarche de discussion reste importante pour Mathilde puisqu'elle représente la limite de ses responsabilités au niveau de la décision de ne pas aller dans un

restaurant végétarien ou de ne pas prendre l'avion. En d'autres termes, que les pourparlers soient fructueux ou non, ils sont un moyen pour la jeune de fixer la frontière de son autonomie dans le choix d'agir en contradiction par rapport à ses principes. Loin d'être un cas isolé, les adolescents ont régulièrement ce type de discussion avec leurs parents pour se rassurer en prônant que les contradictions ne viennent pas de leur propre chef.

Au niveau de la facette réputationnelle de militant de ces jeunes, ces situations sont intéressantes. En effet, la figure d'autorité parentale met à mal le travail sur la réputation du jeune en le forçant à agir contre ses convictions. Ainsi, un effort de justification devra être fourni pour se dédouaner de l'incohérence provoquée par un tiers et prouver son innocence dans la situation. Ce phénomène se développe particulièrement sur Discord entre les membres de la communauté. Les jeunes prennent souvent les devants en désignant leurs parents comme les responsables de leurs incohérences avant que tout le groupe ne soit au courant. Il y a là une forme de protection face à une critique latente sur une incohérence dans leurs actions. Pour les jeunes observés, c'est comme s'il valait mieux dire que leurs parents étaient responsables de l'action incohérente avant qu'un pair ne le découvre, le divulgue au reste du groupe et qu'il ne faille se justifier par la suite. Il est préférable de prendre les devants à ce niveau-là et d'être transparent plutôt que de devoir se justifier parce que l'on a été « démasqué ». Les évaluateurs seraient plus compréhensifs quand l'évalué est dans une position d'aveux plutôt que dans une position de justification. Le travail réputationnel du jeune qui est jugé serait moins compromis dans cette perspective.

En plus de cibler les parents comme les responsables de leurs incohérences, les jeunes les désignent aussi comme un problème plus général dans leur manque d'autonomie dans leur engagement. De très nombreux commentaires et récits sont présents sur ces questions dans les quatre serveurs Discord que nous avons observés. Voici quelques exemples :



Dans l'ensemble des situations aussi diverses soient-elles, les parents apparaissent comme la raison des freins aux pratiques engagées des jeunes. Dans les cas d'empêchements de participation à un évènement (réunion, manifestation, etc.), la raison mise en avant par les membres des groupes est le refus de leurs parents.

2.1.3 Chaque action compte

Afin de garder espoir malgré les critiques qui leur sont adressées, les jeunes interrogés ont indiqué accorder de l'importance à chacune des actions réalisées pour l'environnement. Qu'il s'agisse d'écogestes du quotidien, que certains interprètent comme de « l'écologie libérale », ou de participation à des actions du mouvement, tout doit être pris en compte. C'est un moyen pour eux d'affirmer ou de réaffirmer leur engagement face à la culpabilité ou à l'incohérence qu'ils ressentent. Des répondants comme Gaël, 16 ans, voient aussi dans cet ensemble d'actions des opportunités pour sensibiliser des publics supplémentaires qui ne l'étaient pas jusqu'à

présent. Il y aura toujours une chance en plus pour que d'autres individus aient envie de s'engager en tombant sur un contenu de sensibilisation écologique en ligne, en assistant à une manifestation ou en voyant quelqu'un ramasser un déchet dans la rue.

Hugo, 16 ans, rejoint Gaël quand il explique voir dans le Green Washing des occasions pour sensibiliser autrui sur les questions environnementales :

« S'ils ont envie de se servir de ça tant mieux parce que s'ils parlent d'écologie pour améliorer leur réputation au moins ils parlent d'écologie et peut-être que ça touchera d'autres gens qui eux ne vont pas s'engager pour leur réputation, mais parce qu'ils sont convaincus. Ce sont des relais, même si elles ne sont pas convaincues, elles peuvent être des relais pour atteindre d'autres personnes plus sérieuses » (Hugo, 16 ans).

Pour Hugo, même les individus qui utilisent l'image de l'écologie pour être valorisés vont diffuser des informations à d'autres personnes. Les « profiteurs de guerre » qui nous ont été décrits plus haut deviennent alors des « relais » qui peuvent donner envie de s'engager de manière « plus sérieuse » à leurs pairs (à comprendre comme plus impliquées dans la cause). Dans la continuité de cette idée, quand nous demandons à Marion, 16 ans, si elle pense que l'écologie est un effet de mode elle répond que :

« il y a eu un effet de mode, mais qui a été positif dans le sens où dans tous les cas peu importe le degré de conviction des gens ça a fait de la sensibilisation. Ça a fait de la pub. En plus les gens ne peuvent pas sortir moins engagés d'une manif au final. Je ne vois pas tellement le problème à ce que ce soit un effet de mode (...) pour moi ça n'a été que bénéfique. Ça a fait parler de nous, tant mieux. Si ça a pu sensibiliser des gens passivement, tant mieux. Si d'autres ont décidé de ne plus suivre le mouvement au bout d'un mois parce que ça ne leur disait plus, ce n'est pas grave. Au mieux ils ont appris des trucs au pire ils se sont dit que c'était stupide et sont partis » (Marion, 16 ans).

Même si Marion reconnaît que l'écologie a pu être un effet de mode, en particulier lors des premières grèves pour le climat selon elle, la répondante préfère voir le bon côté des choses pour le mouvement. Le seul fait de participer à une manifestation est un moyen de faire de la « sensibilisation passive », mais aussi de la « pub » pour le collectif. Dans les témoignages des jeunes qui cherchaient à garder espoir, la prise en compte de tout type d'engagement était fondamentale. Peu importe sa durée et son intensité, qu'il soit occasionnel, régulier, quotidien, hebdomadaire ou mensuel, toutes les actions se valaient et devaient être respectées. En défendant ce point de vue, les jeunes expliquent qu'ils abordent l'engagement dans un état d'esprit optimiste et d'ouverture. C'est ce qu'explique Mia, 17 ans, quand elle dit que :

« on n'a pas besoin qu'il y ait peu de personnes qui fassent très bien cet engagement écologique, leurs actions parfaitement, on a besoin de beaucoup de personnes qui le fassent imparfaitement parce que ça aura beaucoup plus d'impact et je sais que moi j'ai des amies qui ne prennent pas l'avion, mais elles font des trucs que moi

je ne fais pas. Chacun à sa vision et on le sait qu'on ne peut pas être parfait (...) On fait du mieux qu'on peut pour déjà se sentir bien nous » (Mia, 17 ans).

La quantité des engagements « imparfaits » vaut mieux selon elle qu'un petit nombre d'actions engagées bien réalisées. Mia ne situe pas la priorité sur une exigence de résultats et d'efficacité, mais plutôt sur un devoir d'agir. Même si des actions incomplètes ou inachevées pourraient porter préjudice au travail réputationnel de cette jeune et ainsi lui être reprochées par la suite, elle insiste sur le respect des « visions » de tous et sur les bienfaits de ces pratiques. La répondante écarte les formes de hiérarchisation des « bonnes » et « mauvaises » pratiques en favorisant l'action ouverte et irrégulière, comme chacun l'entend. Faire « du mieux qu'on peut » au risque de se voir reprocher des imperfections est de rigueur afin de se « sentir bien » et ne pas culpabiliser. En somme, considérer chaque action comme un pas vers le maintien d'un équilibre pour l'écologie apparaît comme un moyen pour certains jeunes de ne pas s'en vouloir.

2.1.4 Engagement écologique et numérique, une tension surmontable ?

Enfin, un dernier aspect dans le discours des jeunes participe à la justification de leurs contradictions. Il concerne peut-être une des critiques à laquelle ils doivent le plus souvent faire face : celle de l'utilisation du numérique pour défendre l'écologie. Il n'est pas rare d'entendre ou de lire l'incompréhension de certaines personnes quand un lien est fait entre la cause que défendent les jeunes de Youth For Climate et leur utilisation de technologies polluantes. Par exemple, Paul, 15 ans, raconte une anecdote lorsqu'il était passé dans le journal Sud-Ouest. Il avait partagé cette information sur son profil. Il revient sur les retours qu'il avait eus : « quelqu'un disait "génération hypocrite", qu'on était des hypocrites parce qu'on se revendiquait écolos alors qu'on avait des téléphones, qu'on avait des ordis et tout ». Ce sont aussi des remarques que Marion, 16 ans, entend souvent aussi : « vous avez des téléphones, vous ne pouvez pas être écolo et être sur les réseaux sociaux ». Sa philosophie dans ces cas-là est de répondre qu'ils vivent « dans un monde où c'est impossible de se retirer de la toile dans laquelle on est né, les réseaux sociaux et tout ça ».

Pour répondre à ce type de commentaire, les principaux arguments mobilisés tournent autour du fait qu'il faille utiliser les outils du système pour se battre contre lui. Justin, 18 ans, raconte le moment où il a eu « honte » de se racheter un nouveau *smartphone* qui lui a cependant permis d'organiser des actions en faveur de l'écologie :

« Forcément... oui à partir du moment où on vit dans un monde capitaliste qui n'est pas fait pour l'écologie... très récemment mon iPhone a lâché et j'ai dû en racheter un nouveau bah je n'étais pas bien. J'avais honte.

Mais si je rachetais un truc pas cher et tout il allait me planter dans deux ans et ça allait être encore moins écolo que d'acheter un truc plus cher et qui tiens plus la route. Et en plus avec les réseaux sociaux on a besoin d'un *smartphone* pour s'organiser et tout. Mais ça ne fait pas plaisir d'en acheter un pourtant on est obligé. Sinon on vit dans des grottes et personne n'écoute notre message. C'est ça qu'est dur, on ne peut pas vivre 100 % en adéquation avec nos principes dans ce monde-là (...) oui il faut utiliser les outils de ce système-là qui ne nous plaisent pas forcément et qui sont en contradiction avec nos valeurs et nos principes, mais c'est pour le bien quoi (...) c'est difficile de faire autrement et réussir à déculpabiliser » (Justin, 18 ans).

L'achat d'un *smartphone* neuf est pour lui un compromis obligatoire si l'on veut donner de la visibilité à la cause écologique. Malgré sa réticence, il rappelle l'impossibilité d'être totalement en cohérence avec ses « principes » écologiques « dans un monde capitaliste ». Il justifie son acte en affirmant que ce pas en arrière sur ses valeurs est « pour le bien » de la cause. Enfin, il finit par expliquer qu'il est difficile de déculpabiliser, mais qu'il n'existe pas beaucoup d'autres solutions par rapport à la société dans laquelle il vit. Alexandre, 16 ans, rejoint Justin dans le sens où il n'est pas fondamentalement d'accord avec les moyens utilisés, mais qu'il pense que c'est une technologie qui permet d'améliorer en tout point le mouvement dans son ensemble (l'organisation en interne, le recrutement, la production et la diffusion des informations ou encore la fluidité des échanges). Si le mouvement et les jeunes qui y sont engagés ne s'adaptent pas à ces outils, Alexandre explique qu'ils auront des « problèmes du futur avec des moyens du passé » notamment en termes de communication et d'organisation (externe ou interne au mouvement). Dans ce cas, il y a bien une dissociation entre le réel (outils polluants utilisés pour faire fonctionner le mouvement) et l'idéal⁴⁸⁹ chez nos répondants (se défaire de ces outils polluants), les plaçant alors face à des questionnements qu'ils doivent surmonter pour avancer collectivement.

La condition de se plier au système semble inévitable pour ces jeunes engagés. S'ils veulent faire exister leur mouvement et y faire adhérer d'autres individus, c'est une contrainte qu'ils ne peuvent contourner. Dans leur justification, ces derniers recentrent le débat non pas sur le « paradoxe » qu'on leur reproche, mais plutôt sur la manière d'utiliser les outils qu'ils ont à disposition pour dénoncer le système. Même si certains d'entre eux peuvent culpabiliser face à ces incohérences (comme Justin), d'autres semblent déplacer la responsabilité des moyens qu'ils ont pour lutter efficacement (comme Marion ou Alexandre). Beñiat, 16 ans, à un type de

⁴⁸⁹ POVEDA Txomin, *There is an alternative. Expérience de la pensée radicale et de l'agir pragmatique au Pays basque nord*, op.cit., p. 250.

réponse assez réflexive lorsque les adultes lui reprochent d'utiliser le numérique pour son engagement écologique. Selon lui :

« Personne n'est parfait. Je suis jeune et ce n'est pas comme si j'avais toute une génération qui a déjà détruit le climat avant. Là j'ai vraiment l'impression qu'on est une génération qui se bouge et petit à petit... je pense qu'on va y arriver si on y croit. Il ne faut pas s'arrêter à ce qu'ils nous ont laissé. Ils ont laissé un monde abîmé et maintenant ils nous reprochent d'agir avec nos *smartphones* alors qu'eux n'ont rien fait ! » (Beñiat, 16 ans).

Le répondant reprend les justifications que nous avons évoquées qui permettent aux jeunes de garder espoir et ne pas culpabiliser (« Personne n'est parfait », « une génération qui se bouge petit à petit », « on va y arriver si on y croit ») en ajoutant un élément intéressant. Selon lui, les générations précédentes qui formulent cette critique d'utiliser des moyens polluants pour lutter en faveur de l'écologie sont les mêmes qui sont responsables de l'état de la planète. Leur inaction à leur époque oblige les jeunes d'aujourd'hui à s'engager avec les moyens qu'ils ont à disposition selon Beñiat. Finalement les répondants qui se défendent par rapport à ces reproches entre militantisme écologique et numérique sont pour la plupart largement conscients de leurs impacts environnementaux en utilisant ces outils. Cependant, l'efficacité avec laquelle ils les manipulent leur permet de fédérer de nombreux jeunes pour faire grandir la cause et ainsi agir en faveur de l'écologie.

Les différents moyens utilisés par les jeunes pour se déculpabiliser et justifier leurs incohérences entre leurs valeurs écologiques et leurs pratiques ordinaires et/ou militantes (accepter ses torts, trouver un responsable, expliquer que chaque action compte, ou justifier son utilisation du numérique pour agir) nous renseignent un peu plus sur notre hypothèse deux. En effet, dans chacun des cas analysés les jeunes expliquent vivre des tensions dans leur travail réputationnel, qu'ils surmontent par différents moyens (par la déculpabilisation ou la justification). Ainsi, ces moyens sont des indicateurs qui montrent que les jeunes acceptent de perdre, à différents degrés, le contrôle de leur réputation. Pour compléter notre hypothèse deux, nous pouvons affirmer que la perte de contrôle sur son travail réputationnel permet aux jeunes de mieux supporter, voire de surmonter les tensions dans leur expérience militante. Elle est aussi une preuve d'une prise d'autonomie de jeunes qui résistent à des « pressions réelles objectives »⁴⁹⁰.

⁴⁹⁰ RIESMAN David, *La foule solitaire*, op.cit., p. 314.

2.2 La cohérence réputationnelle est subjective

Dans un contexte où l'engagement écologique s'incarne un peu plus dans la recherche de la « cohérence personnelle » du militant⁴⁹¹, les répondants cherchent à justifier les contradictions vécues et constatées. Ces justifications fournies sont finalement dans leurs discours, des tentatives pour amoindrir leur culpabilité. C'est particulièrement le cas lorsqu'ils sont mis face à leurs incohérences entre leurs pratiques d'engagés et leur quotidien de jeune. Quand la tentative de se justifier est un échec, les répondants se retrouvent dans les formes de mal-être déjà décrites. En revanche, si elles aboutissent à une prise de distance assez forte sur ces jugements, il s'avère que les jeunes engagés arrivent à modifier leur représentation du travail réputationnel qu'ils mènent et à voir les choses sous un autre angle.

2.2.1 *Relativiser le regard de l'autre*

D'abord, ce cheminement passe par le détachement de certains regards significatifs. Ces évaluations ont un poids considérable dans l'élaboration de la réputation du membre de Youth For Climate. En relativisant ce poids du jugement de l'autre, le jeune reprend confiance en lui et peut réaffirmer que ses convictions écologiques sont bien plus importantes à ses yeux que les évaluations de certains. Il prend conscience à ce moment de la valeur de son engagement, de ses actions et des bienfaits sur son existence. Lorsque nous avons demandé à nos répondants : « Est-ce qu'il existe des raisons pour lesquelles tu ne défendrais pas tes convictions écologiques ? », plusieurs d'entre eux ont affirmé que malgré les expériences de stigmatisation, de marginalisation, de peur ou de honte qu'ils avaient pu vivre, ils resteraient fidèles à leur engagement. C'est le cas d'Adrien, 17 ans, qui pour rappel avait parlé de la peur du « déclassé social » à cause de ses convictions écologiques (qui est la peur de perdre des amis) et qui affirme malgré tout que « l'écologie c'est le centre de ma vie ».

C'est aussi le cas de Paul, 15 ans qui explique : « J'ai toujours défendu mes valeurs écologiques même si on me fait des réflexions totalement déplacées (...) Je m'en fous un peu, l'écologie, ça me plaît, c'est ma vie, je la partage parce que ça me fait plaisir. Je fais ça pour être heureux, l'écologie c'est une passion ». Dans ces exemples, l'engagement est central dans l'existence des jeunes. Il est source de bonheur, de plaisir et devient même une passion. Ainsi, en se questionnant sur leurs expériences d'engagés ces répondants déconsidèrent les évaluations et les critiques d'une partie des cercles qui les jugent. Ils placent la valeur de leurs actes

⁴⁹¹ FAUCHER Florence, *Les habits verts de la politique*, Paris, Presses de Sciences Po, 1999, 320p.

écologiques à un niveau d'importance supérieur aux risques à s'engager, tels que la non-reconnaissance ou les « réflexions totalement déplacées ». En d'autres termes, grâce à ce travail sur eux-mêmes, ils reprennent confiance en leur identité d'engagé.

Les jeunes interviewés font également preuve d'empathie pour relativiser le regard d'autrui. En se mettant à sa place, en essayant de comprendre pourquoi l'autre ne partage pas ses convictions, les répondants créent une distance entre le jugement qui leur est adressé et l'impact de cette évaluation sur leur travail réputationnel. Cette mise à distance est souvent réalisée pour comprendre et accepter le décalage générationnel. Prenons deux exemples. D'abord, Célia, 15 ans, explique cette démarche face aux critiques de ses parents, puis Morgan, 15 ans, qui raconte les « taclés » qu'il prend de la part de ses grands-parents. La base des conflits se situe au moment où ces deux répondants sont devenus végétariens :

« ma famille n'était pas d'accord et même encore aujourd'hui après deux ans et demi, je reçois toujours des pics (...) Je comprends mes parents, ils sont d'une autre génération. Quand on a connu le fait d'avoir tout sur la table, le fait de dire qu'on s'en prive bah c'est insensé pour eux. Mais à un moment il faut avancer et leur expliquer qu'on n'a pas besoin de viande à tous les repas. Il y a une éducation derrière, j'essaye de leur expliquer les choses, mais je comprends le décalage. Même moi dans 40/50 ans je suis sûre que je serai en décalage donc je comprends et je passe à côté » (Célia, 15 ans).

« par exemple mes grands-parents si je leur parle de ça, c'est vraiment pendant les diners de famille interminables et là je vais me faire tacler. Ça ne sert à rien parce que ce n'est pas à eux de changer leur mode de penser, ce n'est pas eux qui vont changer quelque chose. Mes grands-parents je n'essaye même pas, ils ont trop été éduqués dans une société capitaliste et consummatrice qu'il n'y a plus rien à en tirer et puis leurs remarques... faut pas faire gaffe. Maintenant c'est à nous de changer les choses c'est ça qui est important » (Morgan, 15 ans).

Dans les deux situations, le choix du changement de régime alimentaire est source de réflexions à l'égard des jeunes. Quand l'une se prend des « pics », l'autre se fait « tacler ». Célia et Morgan se mettent à la place de leurs aïeux en déconstruisant l'éducation qu'ils ont reçue pour expliquer le décalage. La première parle de ses parents qui avaient « tout sur la table » et le second évoque la « société capitaliste et consummatrice » dans laquelle ses grands-parents ont vécu. Grâce à cette démarche, ils expliquent comprendre leur réaction. Célia s'imagine le futur et admet qu'elle sera elle aussi sûrement décalée par rapport aux générations qui auront son âge lorsqu'elle a passé l'entretien. Ainsi, elle relativise le jugement de ses parents en disant passer « à côté ». Le second quant à lui explique que ce n'est pas aux générations qui précèdent la sienne de changer leur mode de vie, mais bien aux jeunes d'aujourd'hui. Ainsi, il ne prend

pas en considération les « remarques » d'individus qui sont à ses yeux trop décalés par rapport aux luttes qu'il mène actuellement.

En se mettant la place de l'autre, ces deux jeunes prennent conscience des différences culturelles et des écarts de représentations sur l'écologie. Cette mise en perspective permet de relativiser l'importance des jugements qui leur sont adressés. Par conséquent, ils déconstruisent la légitimité de certains regards (ici celui de membres de leur famille) afin de réaffirmer l'importance de leurs convictions écologiques. Une fois ce travail de mise à distance réalisé, les répondants indiquent se concentrer sur d'autres types de regards qui valorisent leur engagement certes, mais qui sont aussi dans des formes de critiques cette fois-ci constructives. Ainsi, leur travail réputationnel ne se voit pas affecté par ces jugements et ces derniers font en sorte de continuer à avancer dans leur engagement. En d'autres mots, l'estime qu'ils ont d'eux-mêmes quant à leur éthique écologique n'est pas affectée par le jugement d'autrui.

2.2.2 Accepter les pertes et les sacrifices réputationnels

À un certain stade de réflexivité, les jeunes considèrent leur engagement plus important que les critiques et les jugements qu'ils reçoivent. Ce travail de déconstruction est le synonyme de l'acceptation de la perte de contrôle d'une partie du travail réputationnel de ces jeunes. L'importance de la lutte s'avère plus forte que les retombées sur la cohérence de leur facette réputationnelle de militant. C'est précisément la puissance dans les croyances de ces jeunes qui justifie l'acceptation de cette perte de contrôle sur l'image qu'ils renvoient d'eux-mêmes. Un autre élément vient renforcer cette idée. Il vient de Clémentine, 17 ans, qui nous expliquera à la fin de l'entretien que même si dans son lycée elle ne se sent pas toujours à l'aise quand elle exprime son engagement, ce qui est important de retenir pour elle aujourd'hui est que :

« il y en a qui n'aiment pas ça et d'autres qui aiment ça et honnêtement ça ne me touche pas plus que ça. Parce que je me dis qu'on est qu'au lycée et que ce n'est pas... on va dire que je ne serai peut-être jamais amené à revoir ces gens-là d'ici quelque temps. Moi je m'en fiche de ce que peuvent penser les gens là-dessus parce que pour moi c'est vraiment une cause pour laquelle je me bats et j'aime me battre pour ça donc l'impact négatif je m'en fiche » (Clémentine, 17 ans)

« Ces gens — là » qui mettent mal à l'aise Clémentine à cause de son engagement sont des jeunes qu'elle suppose ne jamais revoir dans sa vie après sa scolarité au lycée. Par conséquent, elle fait abstraction de leurs évaluations sur ses opinions et pratiques engagées. Ainsi, elle délaisse sa facette réputationnelle de militante dans ce groupe de lycéens en considérant que son combat vaut mieux que leurs jugements. Pour les individus qui ne la fréquenteront pas sur

une longue période de sa vie, Clémentine accepte de perdre du contrôle sur son travail réputationnel. En quelque sorte, cette répondante opère ici aussi à une catégorisation de l'importance des différents regards où le critère qui compte sera la durée du lien entretenu avec la personne.

Nous pouvons nous arrêter plus longuement sur un second exemple. Il s'agit de celui de Fanny, 17 ans. Elle explique que pendant longtemps elle a utilisé les pages collectives sur les réseaux sociaux pour exprimer son engagement. Cette répondante voulait à la fois se protéger des jugements dégradants de ses camarades de classe et ne se sentait pas légitime de prendre la parole en son nom pour parler d'engagement. À la fin de l'entretien, elle affirmera que depuis peu la situation a changé pour elle :

« j'avais beaucoup moins confiance en moi et j'avais peur qu'on me juge et que dans ma classe... Ou qu'on ne veuille pas me parler parce que je suis la chiante par rapport à l'écologie. Mais maintenant je m'en fous parce que je pense que les gens qui pensent ça ne sont pas faits pour moi tout simplement. Je ne veux pas traîner avec des gens qui pensent ça d'autrui. À partir du moment où on me juge pour un truc comme l'écologie, je pense que ce ne sont pas des personnes faites pour entrer dans mon cercle d'amis ou qui sont faites pour que je les côtoie. Donc non je n'ai plus peur d'être jugée. Maintenant je n'en ai rien à faire, donc non » (Fanny, 17 ans).

Cette répondante rejoint Clémentine dans un sens puisqu'elle a également fait abstraction de ce que pensent les jeunes qui ne partageaient pas ses convictions écologiques. Selon Fanny, ce sont des individus qui ne « sont pas faits pour entrer » dans son « cercle d'ami ». Ainsi, cette jeune engagée ne souhaite pas faire l'effort de justifier son engagement ou ses potentielles incohérences devant des personnes dont elle estime ne pas partager de liens significatifs. Pour elle, accepter de perdre du contrôle sur son travail réputationnel est un moyen de se libérer des jugements qu'elle considère comme insignifiants. Dans les deux récits, le détachement du regard de l'autre se situe dans des relations quasi quotidiennes (au lycée), mais qui ne sont pas pour autant significatives. Il est plus rare et plus complexe que les jeunes interviewés se détachent du jugement et qu'ils ne justifient pas leurs incohérences devant des individus qui comptent pour eux. Ainsi, l'acceptation des pertes de contrôle réputationnel se fait dans des contextes assez précis. Il apparaît ici alors un lien fort entre la force de l'engagement des jeunes et le niveau de distanciation face au regard des autres : plus le jugement d'autrui est relativisé, plus la confiance du jeune dans son engagement sera renforcée.

Pour continuer avec l'exemple de Fanny, nous pouvons revenir sur un élément qui semble important. Quelque temps après avoir affirmé s'être détachée d'une partie des jugements qui

pesaient sur elle, la jeune répondante a donné une précision sur son engagement écologique : « on pourrait dire que ça me définit parce que c'est dans mes occupations quotidiennes, mais ce n'est pas non plus ce qui me définit de manière globale ». Cette idée est simple, mais elle rappelle pourtant deux choses d'essentielles. D'abord, un individu contemporain ne peut pas être réduit à un seul statut et à un seul rôle, mais aussi, et surtout que chaque individu porte en lui plusieurs logiques d'action. Cette jeune se définit certes comme militante en faveur de l'écologie, mais elle se voit aussi comme une personne à l'identité multiple et complexe. Elle rappelle qu'elle est plus que ce qu'on lui renvoie en tant qu'engagée pour l'environnement et qu'elle peut être traversée par différentes logiques dans son expérience. Fanny n'est pas la seule à insister sur le fait qu'elle ne soit pas qu'une militante pour expliquer ses tensions et incohérences par rapport à son engagement. Sa complexité en tant qu'individu contemporain la place dans des situations de dilemme, de questionnements entre valeurs et pratiques pas toujours cohérentes ou conciliables.

Pensons aux nombreux répondants qui comparent leur militantisme à un travail qu'ils doivent mêler à leur vie de jeune « ordinaire ». Caroline, 16 ans, se définissait comme une jeune « normale » qui n'a « pas que ça à faire », sous-entendu que sa vie ne se résume pas à son militantisme et qu'elle doit composer avec ses autres occupations sociales. Il y a aussi tous les répondants qui se trouvent dans une situation de tensions entre deux logiques d'action ou facettes réputationnelles dans une situation donnée : il y a bien l'engagé d'un côté et le lycéen en cours de l'autre, l'engagé et l'enfant face à ses parents ou encore l'engagé et l'ami avec ses pairs. N'y a-t-il pas lors de ces acceptations de perte de contrôle sur son travail réputationnel, un mouvement de l'acteur vers le sujet autonome, capable de se décentrer de son rôle d'engagé et de se percevoir comme un individu plus complexe ? De plus, ce phénomène reflète l'injonction de cohérence à laquelle le jeune engagé doit répondre en accordant pleinement ses pratiques à ses valeurs écologiques. Cette exigence peut-être une source de souffrance, de mal-être voire de désengagement pour les jeunes qui n'arrivent pas à faire cet effort réflexif en plusieurs étapes. Avant d'arriver à des formes de désengagement, certains jeunes affirment que le collectif Youth For Climate leur permet de retrouver du sens à leur expérience d'engagés.

2.2.3 Youth For Climate, un lieu de reconnaissance, de légitimation et de prise d'autonomie

Les répondants ont largement insisté sur un type de reconnaissance qui leur permettait de tenir face à leur découragement. Il s'agit à la fois de la valorisation des actions offertes par le

collectif, mais aussi du sentiment de confiance (re) gagné grâce à l'organisation d'un évènement par exemple⁴⁹².

Dans le premier cas, la valorisation de l'engagé passe par la validation de son travail dans le groupe par des personnes qu'il considère comme significatives. Ce sont souvent des militants qui ont une place importante dans le collectif et/ou des membres avec qui le répondant a noué des liens d'amitié forts. Dans les deux situations, il s'agit de gratifications immatérielles à la suite de son action. Encouragements, félicitations ou soutiens, les signes de reconnaissance prennent de nombreuses formes et se jouent dans différents espaces. Afin d'en bénéficier, nos répondants affirment par exemple relayer leurs pratiques collectives engagées via les *stories* sur Instagram, comme Nick, 16 ans ou Nolan, 17 ans et attendre le retour des autres membres. Une précision doit être apportée sur l'importance des regards et des retours sur ces contenus. Une fonctionnalité sur Instagram permet de réagir aux *stories*, par un commentaire ou un emoji, mais aussi de voir qui a vu la *story* pour le publicateur. Pour les jeunes interrogés, il importe peu d'avoir une grande quantité de réactions à leurs *stories*. Ce qui compte le plus c'est que certains amis, certains regards significatifs aient vu et approuvent leurs actions en réagissant. Parfois, il est même rassurant pour eux de juste savoir qu'un autre militant qu'ils considèrent comme important a vu le contenu pour se sentir valorisé, comme nous l'explique Mélanie, 16 ans.

À ce propos, nous pouvons nous demander si ces réactions qualitatives aux *stories* et cette vérification de qui a vu le contenu ne viennent pas remplacer la quantité et la qualité des *likes* qui était recherchée auparavant sur les publications permanentes. En effet, plusieurs jeunes ont expliqué ne plus rechercher les *likes* qui sont parfois dans leurs discours considérés comme un ancien signe de reconnaissance sur les réseaux sociaux. C'est un élément retrouvé de nouveau dans le discours de Mélanie qui affirme ne plus autant rechercher « les *likes* qu'avant ». Morgan, 15 ans, vient même à dire qu'il trouve cette fonctionnalité « malsaine » à cause de la course à la popularité que cela a engendré. Selon lui, comme tout le monde pouvait voir qui avait combien de *likes* sur ses publications, une forme de concurrence entre les membres de Youth For Climate pouvait être entretenue à cause de cette fonctionnalité.

Sans considérer les *likes* comme étant obsolètes, il semblerait qu'ils tendent à perdre de leur importance en tant que signe de reconnaissance sur Instagram chez les jeunes interrogés. Par ailleurs, les vues et les réactions aux *stories* s'apparentent comme de nouvelles rétributions

⁴⁹² En plus des *safe spaces* que nous avons déjà évoqués.

symboliques significatives. Une forme de coexistence entre les deux fonctionnalités apparaîtrait selon nos répondants. Pour aller plus loin, si le *like* d'une personne pouvait compter plus qu'un autre pour le publicateur, alors la vue ou la réaction à une *story* de cette même personne l'est également. Par ailleurs, elle devient aussi une marque de reconnaissance plus personnalisée et plus intime que le *like* visible par tous qui s'englobe dans un ensemble de publications. Ainsi, ce n'est pas tant la quantité de signes de reconnaissance qui compte, mais plutôt la qualité de ces derniers. Cette démarche de vérification et d'interprétation des retours de l'autre via sa *story* (même s'il s'agit simplement de voir que quelqu'un a vu notre contenu) traduit de la quête de signes de reconnaissance des jeunes interviewés. Signes qui vont finalement venir valoriser leurs actions et valider leur travail réputationnel de militant.

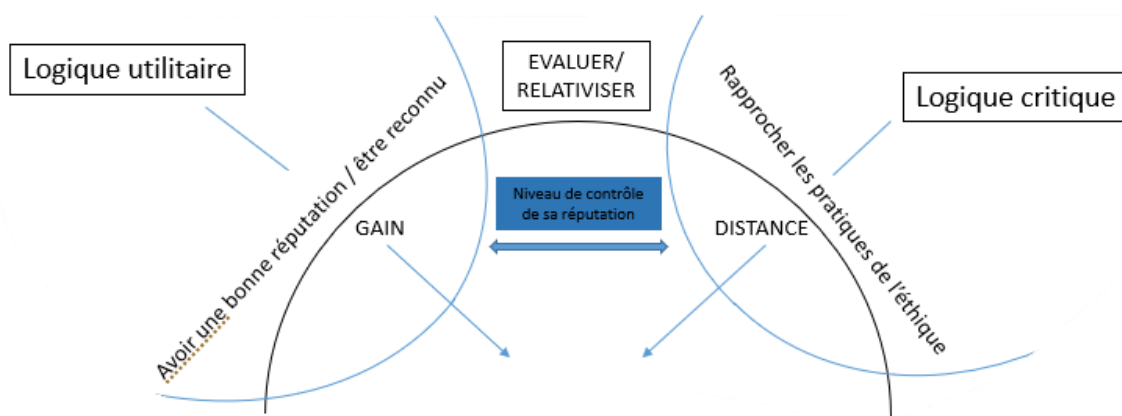
Dans le second cas de (re) prise de confiance en soi par l'action du jeune, nous pouvons mobiliser l'exemple de Victor, 15 ans. Il nous parle de la « sensation d'avoir accompli quelque chose » lorsqu'il participe à l'organisation d'une manifestation ou plus généralement quand il participe « à la vie du mouvement ». Appartenir à un collectif et participer à sa construction, a permis à Victor de reprendre confiance en son engagement et en ses idées militantes. Pour rappel, après avoir expliqué un jour à des amis qu'il utilisait des applications cryptées et qu'il connaissait des individus fichés S à cause de leur engagement, quatre d'entre eux ne lui ont plus adressé la parole. Cette expérience lui a fait remettre en question son militantisme à cause du poids des jugements des autres. Or, le fait que les autres membres de son groupe local ne l'aient pas vu comme quelqu'un de menaçant lorsqu'ils ont appris ces informations a permis à Victor de ne pas se sentir différent. Par rapport aux jugements de son groupe d'amis, le répondant n'a pas vu sa facette réputationnelle de militant se détériorer dans le collectif. L'appartenance au mouvement autorise donc une certaine forme de tolérance entre ses membres qui partagent un même centre d'intérêt. Cela procure chez eux le sentiment d'être légitimes à être ce qu'ils sont au nom de leur engagement. En somme, l'acceptation de ces comportements permet au jeune de mieux s'assumer.

Dans le même registre, Laurie, 15 ans, décrit les bienfaits de ne pas être jugée dans son groupe local pour ses incohérences. Dans son discours, l'ensemble des jeunes engagés savent qu'ils ne peuvent vivre complètement en cohérence avec leurs convictions écologiques. Cette prise de conscience collective est selon elle bénéfique pour retrouver de la confiance en soi face à certains risques à l'engagement déjà évoqués⁴⁹³. Le fait de ne pas ressentir le poids du regard

⁴⁹³ Cf. Chapitre IV. 2. Acceptabilité sociale et en écologique : deux notions pas toujours compatibles

de l'autre face à ses contradictions comme cela peut être le cas dans sa famille, est un soulagement pour la répondante. La reconnaissance de sa communauté devient pour elle un levier à son engagement puisque le groupe participe à la valorisation de ses actions ainsi qu'à la confiance qu'elle prend quand elle agit en faveur de l'écologie. Ainsi, la valorisation mutuelle des actions des uns et des autres donne aux jeunes engagés les moyens de tester leur créativité (à travers la production d'un contenu pour Instagram par exemple), mais aussi leur autonomie (en participant à l'organisation d'un événement). Ces formes de reconnaissance légitiment l'action du jeune. Elles lui permettent de lui (re) donner confiance et elles participent à lui faire (re) gagner de l'estime et de la considération. Youth For Climate est un groupe qui permet à ses membres de moins se soucier de l'efficacité, du succès ou de l'échec de leur travail réputationnel et de plutôt le concevoir sous le prisme d'une expérience globale qui participe à leur devenir adulte.

En somme, ces nouveaux éléments permettent d'augmenter notre compréhension des logiques d'action qui traversent les répondants engagés dans le mouvement. Qu'il s'agisse de la relativisation du regard de l'autre, de l'acceptation de la perte de contrôle d'une partie de sa réputation ou d'un retour vers le groupe militant, tous permettent aux jeunes de gagner à nouveau en estime d'eux-mêmes et en confiance vis-à-vis de leur éthique écologique. Situé à mi-chemin entre la logique d'intégration et la logique critique, le niveau de contrôle de sa réputation est un élément qui va jouer sur l'importance accordée au regard de l'autre, sur ses conséquences, mais aussi sur la force de l'engagement du jeune.



2.3 Conclusion

Les membres de Youth For Climate élaborent plusieurs stratégies pour se protéger des différentes attaques et des effets qu'elles ont sur eux. Quand la honte, la culpabilité ou le découragement vient à les gagner, certains jeunes entament une démarche réflexive afin de réaffirmer leur engagement et ne pas perdre confiance en eux. Plusieurs étapes leur permettent de relativiser le jugement, parfois sévère, d'individus qui ne partagent pas leurs convictions militantes ou qui les mettent face à leurs incohérences. Si certains des répondants ont indiqué leur besoin de se justifier pour se sentir mieux (en acceptant ses torts ou en se dédouanant par exemple), d'autres expliquent qu'ils arrivent à se détacher du regard de leurs pairs. Dans les deux cas, accepter de lâcher prise sur ces jugements va de pair avec l'idée de perdre du contrôle sur la gestion de sa réputation de militant. Or, c'est précisément cela qui leur permet de mieux gérer et vivre les tensions au sein de leur expérience d'engagé.

Un autre élément essentiel repéré dans cette analyse est que certains jeunes arrivent à placer leurs valeurs écologiques au-dessus des évaluations péjoratives à leur égard. Si nous avons déjà commencé à montrer qu'un type de jeune, les « réflexifs » (cf. Chapitre III, partie 2.1.6), arrivaient à placer leurs principes d'engagé au-dessus des jugements qui leur ont été adressés, il semblerait qu'ici ce phénomène soit accentué. En effet, le fait de relativiser le regard de l'autre, d'accepter de perdre le contrôle de sa réputation ou de considérer seulement des jugements mélioratifs basés sur l'évaluation de la bienfaisance d'une action écologique permet au jeune de placer son éthique d'engagé au centre de sa réputation. Cette nouvelle hypothèse peut même être complétée avec le prisme des risques évoqués en amont. Malgré les difficultés à défendre et à assumer un engagement, les jeunes qui estiment que leurs valeurs écologiques sont plus importantes et que ces risques méritent d'être courus, alors le dénouement de ce combat est une sorte de victoire sur leur propre personne, sur leurs propres craintes. Ils sortent renforcés de ces épreuves. En rapportant une partie d'eux-mêmes à leur estime, ils se fondent en tant qu'être social de demain.

Ainsi, nos hypothèses trois et quatre sur les degrés de conviction, le risque et le travail réputationnel ont apporté une base de discussion dépassée par cette analyse. Si l'engagé peut s'épanouir dans son engagement à travers cette dialectique, il nous en reste maintenant à creuser davantage dans cette direction afin d'explorer les sources de renforcement de l'engagement.

3. Estime de soi, liberté, légitimité : les sources de renforcement de l'engagement

« le combat qu'on a décidé de mener est sans doute le plus important de l'histoire de l'humanité pour l'instant. Je suis souvent enthousiaste à l'idée que c'est à notre génération d'avoir la charge lourde de faire ce changement de société » (Samuel, 18 ans).

Si l'engagement dans un mouvement social peut être rapproché d'une certaine manière au fait de tomber amoureux⁴⁹⁴, alors les jeunes de Youth For Climate ne sont pas uniquement confrontés à la souffrance, aux risques et aux tensions dans ce collectif. Le bonheur, l'épanouissement, le bien-être et la création de liens sont aussi des composantes de leur expérience d'engagé. Elles se situent davantage du côté de la logique de subjectivation qu'il nous reste maintenant à détailler.

3.1 Du renforcement de l'estime de soi vers l'autonomisation : les voies vers la subjectivation

3.1.1 L'engagement et le sentiment d'utilité

Nombreux sont les témoignages qui vont dans le sens d'un sentiment de bien-être accru lorsqu'un jeune participe à une action qu'il considère comme engagée. Qu'il s'agisse d'organiser une action contestataire collective ou de créer des publications à communiquer sur les réseaux sociaux, une fois la ou les tâches réalisées les jeunes ressentent une satisfaction personnelle associée à l'acte engagé. Plusieurs d'entre eux nous parlent du sentiment d'avoir accompli quelque chose, d'avoir fait avancer la cause d'un pas, aussi minime soit-il. Quand Mia, 17 ans, nous affirme que son engagement lui apporte du « bien-être », qu'elle se sent plus « heureuse grâce à ça », qu'elle se sent mieux depuis qu'elle a rejoint Youth For Climate, Élixa, 16 ans, partage sa « satisfaction personnelle » à s'être engagée pour la cause et le plaisir qu'elle prend à agir en faveur de l'environnement. De plus, Éva, 17 ans, nous raconte la deuxième fois qu'elle a participé à l'organisation d'une manifestation :

« la deuxième je l'ai faite en organisant, j'étais au Service d'Ordre, et du coup je me suis sentie bien parce que j'avais fait quelque chose. Et je sais qu'à Pau on n'est pas la ville où on va se dire "OK, Pau à fait ça il faut qu'on change tout le système". Mais en fait rien que le fait de passer du temps, d'y réfléchir on se sent plus

⁴⁹⁴ ALBERONI Francesco, *Le choc amoureux*, op.cit.

important. C'est ce qu'on a de plus précieux le temps. Je ne sais pas si je dirais important... [temps d'hésitation], mais je dirais utile. Je me suis dit "j'ai fait quelque chose de bien" (...) et puis je ne sais pas, mais tu te sens bien quoi quand t'y penses, t'as fait un truc de bien » (Éva, 17 ans).

Dans cet exemple, la jeune insiste sur le fait que consacrer une partie de son temps dans une action lui a permis de se sentir d'abord importante avant de revenir sur son propos et de se qualifier plutôt d'utile. Après une réflexion de sa part, Éva se reprend pour nous faire comprendre qu'elle préfère se considérer comme quelqu'un qui a apporté quelque chose aux autres (utilité) plutôt que de se valoriser par son action. Le fait de mettre à profit son temps, qui est une ressource précieuse à ses yeux, pour une cause qu'elle considère comme bonne lui procure alors cette impression d'avoir été utile dans la société. C'est en regardant son acte engagé de l'extérieur et les conséquences de ce dernier (« j'ai fait quelque chose de bien ») qu'elle finit par associer dans son témoignage un sentiment de bien-être à sa réalisation. Ainsi, l'estime que cette jeune a d'elle-même se retrouve augmentée par cette prise de conscience.

Prenons l'exemple d'un autre répondant, qui va encore plus loin dans la description du sentiment d'utilité lié à son engagement. Louis, 16 ans, parle de son épanouissement personnel, de sa réalisation en tant qu'individu à travers ses actions écologiques. Il évoque à quel point il se sent vivant lorsqu'il agit en faveur de l'environnement. Quand nous lui avons demandé de nous raconter son expérience de militant la plus marquante, il répond que « [quand je me suis engagé] je sentais vraiment qu'on pouvait avoir un impact en fait, je me sentais à ma place (...) surtout quand j'ai participé à ma première marche, là j'ai senti que j'avais fait quelque chose de bien, que j'étais utile pour la planète » (Louis, 16 ans). Après lui avoir demandé d'aller plus loin dans l'explication de son raisonnement, le jeune développe et explique : « moi je me sens moi-même quand je fais ça (...) Parce que j'exprime vraiment mes valeurs de respect et tout et je sens que je fais du bien autour de moi et que c'est pour une cause juste et peu importe ce que je fais, c'est pour quelque chose de bien et d'utile » (Louis, 16 ans). Ici, le jeune fait un lien entre le fait de se sentir à sa place avec l'utilité et la bienveillance de son engagement. La possibilité pour lui de mettre en application ses valeurs dans un acte concret permet d'entretenir ce sentiment de servir à une cause « juste » et bonne.

Dans ces différents discours, les jeunes défendent que leur engagement en faveur de l'environnement leur procure la sensation d'être utile en agissant concrètement sur le réel. Pouvoir en modifier sa structure en se basant sur ses valeurs de militant écologique participe alors à la satisfaction de nos répondants. Ainsi, la distanciation qu'opère l'ensemble de ces jeunes sur leur propre pratique déclenche chez eux d'abord du bien-être, mais leur permet aussi

de poser un regard mélioratif sur eux-mêmes, sur leur propre réputation en la rapportant à leur éthique. L'estime que ces jeunes ont d'eux-mêmes augmente alors quand ils se perçoivent comme des agents capables de changement « pour le bien », pour une cause juste et bonne. Dans cette opération réflexive, les jeunes situent leur expérience d'engagé entre logique critique et d'intégration. En se regardant « de l'extérieur », ils se voient capables d'agir sur le réel selon des valeurs qui sont les leurs et celles du groupe Youth For Climate. Ils rapprochent ainsi leur action des principes écologiques du collectif.

3.1.2 Écogestes, actions collectives et développement de compétences individuelles : vers une autonomisation ?

Dans cette capacité à se regarder de l'extérieur, une autre dimension chez nos répondants doit être mise en avant : celle de la prise de conscience de l'acquisition de nouvelles compétences au fur et à mesure de leur engagement. Différentes expériences ont été source d'apprentissages pour ces jeunes. Il s'agissait à la fois de la mise en pratique d'écogestes du quotidien, mais aussi de compétences plus administratives et bureaucratiques liées au mouvement lors d'actions collectives. D'abord, nombre de jeunes ont raconté avoir consulté et/ou visionné des contenus sur les réseaux sociaux, afin de pouvoir modifier certains gestes quotidiens pour de réduire leur impact sur l'environnement. Les DIY⁴⁹⁵ et tutoriels en ligne qui porte sur ces thématiques sont, pour nos répondants, de véritables sources d'apprentissage. Alyssa, 17 ans, nous parle par exemple des comptes « Le Comptoir Durable » ou encore de « Beaufour Family » sur YouTube qu'elle suit depuis quelque temps et qui l'aide à être plus respectueuse de l'environnement. Ces derniers proposent des alternatives tels que fabriquer ses propres éponges, son propre nettoyant pour sol, son liquide vaisselle ou encore sa lessive. Selon elle, le format et la simplicité de ces contenus permettent d'adapter rapidement et économiquement les pratiques du quotidien afin de les rendre plus écologiques. Cette idée d'efficacité de « l'apprentissage connecté » et collaboratif chez les jeunes à travers la création de contenus, se retrouve largement dans l'ouvrage collectif *Culture Participative*, en particulier quand il est motivé par un intérêt commun⁴⁹⁶.

Ainsi, en reproduisant les techniques expliquées sur les vidéos, nos répondants expérimentent d'autres façons de consommer que ce qu'ils ont appris dans leur environnement

⁴⁹⁵ Les DIY (Do It Yourself) sont des contenus incitant les individus à créer eux-mêmes leur produit sans passer par l'achat industriel ou en grande surface.

⁴⁹⁶ JENKINS Henry, ITO Mizuko, BOYD Danah, *Participatory Culture in a Networked Era: A Conversation on Youth, Learning, Commerce, and Politics*, op.cit., p. 167 et 168.

familial. Des formes d'autonomisation chez jeunes interrogés ont pu être relevées par ce procédé. Par exemple, Anabelle, 16 ans, explique avoir convaincu ses parents à ne plus acheter de démaquillant pour ses usages personnels, puisqu'elle avait trouvé une solution plus écologique. Ces alternatives sont aussi un moteur de partage pour les pairs qui côtoient les jeunes engagés. L'exemple décrit plus haut dans notre travail, du calendrier de l'avent mis en place par le groupe Youth For Climate de Pau en est une très bonne illustration. Ces jeunes, en plus d'être des récepteurs et des expérimentants des techniques proposées, sont aussi des vulgarisateurs, producteurs et diffuseurs de ces informations. Tout un travail d'assimilation, de compréhension et de vulgarisation de la connaissance est alors nécessaire pour la traduire dans un contenu adapté à Instagram dans cet exemple. Les jeunes nous l'ont expliqué, partager de l'information en ligne sur des pages collectives sur les réseaux sociaux ne va pas de soi, mais est toujours un travail particulier et différencié selon l'espace. L'apprentissage de règles de propre à chaque réseau est nécessaire pour une bonne communication⁴⁹⁷. Cela fait partie du panel de compétences que certains acquièrent au cours de leur engagement dans le mouvement. Ainsi, ils peuvent le mettre au « service de projets de construction et d'inventions personnelles »⁴⁹⁸.

D'autres compétences et connaissances apprises pendant les temps de travail collectif dans Youth For Climate sont aussi évoquées par nos répondants. Ces dernières, davantage axées sur la gestion de groupe et du mouvement social, permettent de mener un projet à terme de manière efficace. Lorsque nous les avons triées, nous avons dégagé de grandes catégories venant de domaines très variés. Elles peuvent être liées à des aspects juridiques (connaître des lois utiles pour organiser une action, connaître les droits d'un manifestant, plaider, etc.), économiques (savoir gérer un budget, aller chercher des financements, etc.), ou encore de gestion (organiser ou animer un groupe, prendre des décisions dans les projets, gérer des responsabilités, etc.). Également, des compétences d'ordres administratives sont apprises (augmenter sa connaissance sur le fonctionnement des institutions publiques pour chercher de l'information), mais aussi journalistiques (apprendre à écrire un communiqué de presse local et/ou national) ou militantes (apprendre à défendre une idéologie). Enfin, quelques qualités en termes de communication (créer des chartes graphiques, des contenus visuels, etc.), de prise de parole (améliorer son oralité) ou d'ordre personnelles (apprendre à se remettre en question, apprendre sur soi, développer son esprit critique, etc.) sont travaillées. Cet ensemble de connaissances participe

⁴⁹⁷ Voir Chapitre III. Travailler ses visibilitées.

⁴⁹⁸ TOURAINE Alain, *La fin des sociétés*, op.cit., p. 241 et 242.

grandement au développement des jeunes pendant leur engagement. Ces phases d'apprentissages sont vues comme des expériences particulièrement bénéfiques par l'ensemble de nos répondants. Elles sont valorisantes pour le jeune dans le sentiment d'être compétent qu'elles procurent.

Nola, 17 ans, explique se sentir davantage légitime vis-à-vis de ses idées et de son discours depuis qu'elle s'est engagée, elle pense « avoir appris à avoir confiance » en elle en ayant « appris à défendre » ses idées. Elle poursuit : « je trouve ça gratifiant parce que tu montres que tu es capable de faire des choses de toi-même qu'on n'a pas besoin de dire "fais ça ou ça" pour que ce soit fait et aussi quand tu proposes des idées et que les autres apprécient ça m'a fait prendre conscience que ce que je dis ça peut être intéressant ». L'acquisition de nouvelles compétences et la possibilité de les mettre en pratique de manière autonome (« pas besoin de dire "fais ça ou ça" pour que ce soit fait ») pour faire avancer le mouvement sont les moteurs d'une prise de confiance croissante pour Nola. Dans la même veine, nous pouvons citer Éloïse, 18 ans, qui explique que tous les membres de son groupe local ont :

« acquis des compétences incroyables, on a fait un travail de groupe fou a été fait. On s'est tous amélioré en s'entraînant et au final je me suis mise à lire des rapports que je n'aurai pas lus avant, j'ai acquis des connaissances que je n'aurai jamais pu avoir sur l'écologie et dans d'autres domaines. Ce sont vraiment des connaissances qu'uniquement grâce à Youth For Climate que j'ai pu avoir, et aussi les améliorer (...) J'ai pu faire des discours devant tous les maires de Gironde, ça te donne une petite pression quand même. Après ça... c'est de l'expérience qu'on arrive à acquérir et c'est super quoi » (Éloïse, 18 ans).

Un lien particulièrement fort est fait dans ce discours entre le fait d'être dans un groupe d'engagés en faveur de l'environnement et « l'amélioration » apparente dans certains domaines des membres de ce groupe. Ici, il s'agit de connaissances scientifiques sur l'environnement (la répondante se réfère à ses lectures des rapports du GIEC), ainsi que l'oralité devant des personnages publics tels que des maires. Son impression d'être davantage compétente, mais que les autres le soient aussi, est un élément du discours d'Éloïse.

En somme, l'intériorisation de nouvelles compétences et la mise en pratique dans le champ du militantisme environnemental permettent aux jeunes d'expérimenter leur capacité à faire de la société un monde plus en adéquation avec leurs valeurs. Ces prises de responsabilité leur demandent de s'autonomiser par l'apprentissage de connaissances pour avoir une emprise sur le réel et essayer de le changer. Le sentiment d'être compétent dans le domaine dans lequel ou lesquels le jeune agit est intimement lié à cet apprentissage. Ces connaissances et responsabilités sont parfois des ressources auxquelles ils n'auraient pas pu penser accéder sans

s'être engagés dans le mouvement social. Repensons par exemple au témoignage d'Éloïse qui n'est pas isolé dans les discours recueillis : « Ce sont vraiment des connaissances qu'uniquement grâce à Youth For Climate que j'ai pu avoir, et aussi les améliorer ». Cette capacité à se considérer comme capable d'agir est la traduction chez nos répondants d'un autre mouvement « en dehors de soi » pour s'évaluer. Il existe alors un déplacement du regard sur soi, qui permet aux jeunes cette prise de conscience d'être capable d'agir à partir d'un savoir-faire nouvellement acquis dans le mouvement. Savoir-faire qui sera fortement lié avec leurs principes écologiques.

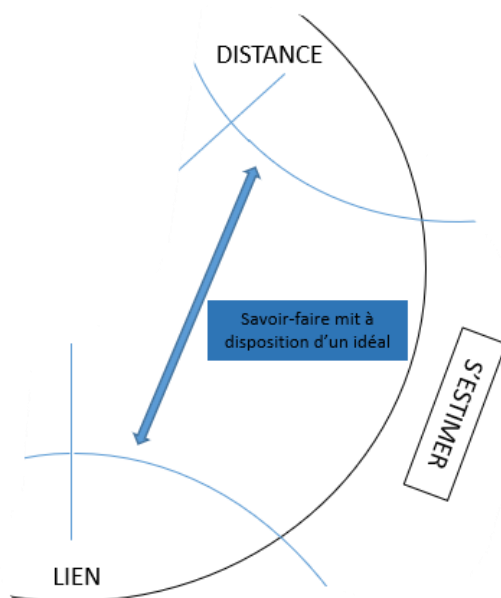
Et c'est ici, à la frontière de la logique d'intégration et critique, que nous pouvons encore aller plus loin dans notre analyse. Ce savoir-faire et ces nouvelles compétences acquises sont mis à disposition entièrement pour la cause défendue, pour l'idéal social, au nom d'une responsabilité planétaire, dans un but historique recherché. Les jeunes qui se situent entre ces deux logiques ne pensent pas à être efficaces pour être efficace. Ils sont dans une position réflexive qui les amène à se questionner de la sorte : « Est-ce que l'action menée est bonne et juste ? Est-elle en accord avec les principes défendus ? ». Ce qui importe à ce type de jeune, c'est de vivre en cohérence avec ses valeurs en se souciant peu de sa réputation et du regard qu'on les autres sur lui. L'important est d'agir selon ses convictions et en conformité avec son appartenance (ici le mouvement Youth For Climate). Et s'il y parvient ou qu'il se rapproche de cet idéal, alors c'est ce qui lui procurera une estime de lui-même. Finalement ce n'est pas la compétence, le fait de se sentir utile ou efficace pour la cause qui procure cette estime chez le jeune militant, mais bien le fait qu'il emploie et acquière ce savoir-faire pour une cause qu'il croit juste et bonne. L'estime de soi existe par rapport aux valeurs, et non par rapport à l'efficacité de l'acte engagé.

Le témoignage de Samuel, 18 ans, nous renvoie à cette idée. Pour contextualiser, ce jeune est engagé dans le groupe bordelais de Youth For Climate depuis deux ans au moment de l'interview. Il explique que ce temps d'engagement lui a permis d'acquérir « pas mal de maturité », mais aussi « des connaissances sur pas mal de trucs, comme la politique, la façon de gérer des gens dans un groupe ou même un peu sur les réseaux sociaux pour communiquer ». Un aspect marquant dans son discours est le sentiment de bien-être lié au fait de pouvoir mettre en pratiques ces connaissances au nom d'une conviction : celle de sauver l'humanité. Conscient du degré utopique de son ambition, Samuel reste profondément convaincu que les militants écologiques doivent participer à cette mission par leurs actions et discours. Il précise que : « l'écologie c'est faire attention à notre survie. Aujourd'hui la survie de l'humanité est en péril

(...) on agit tous plus ou moins dans le sens d'une sauvegarde de la planète. C'est ça qui compte le plus, d'agir pour survivre ». Il continue en disant que :

« si on doit être utopiste, je dirais que la société doit être organisée sans qu'on ait à se poser la question si elle aura un impact sur l'environnement parce que la société doit l'être de manière à ce que l'environnement ne le soit pas. Et nous c'est pour ça qu'on lutte, pour limiter l'impact de la société sur l'environnement, parce qu'on sait que c'est bon pour tous, c'est ce qui nous sauvera. Et tu vois, rien que de se le dire bah ça te met un peu en mode "superhéros écolo" pour la Terre quoi (*rire*) » (Samuel, 18 ans).

Il y a bien l'idée dans son discours d'agir, de mettre en place des actions et/ou des discours au nom de valeurs universelles et humanistes (aider et sauver l'autre, être solidaire, etc.) qu'il trouve fondamentales pour créer un monde meilleur. Dans la fin de son témoignage, le répondant rigole de l'expression qu'il a trouvée pour se qualifier en tant que militant (« superhéros écolo »). Mais n'y a-t-il pas dans ce second degré, une forme d'estime de soi par la prise de conscience que ses actions soient guidées par le sentiment de faire le bien ? Nous pouvons imaginer que oui. Ainsi, en reportant cette discussion dans notre schéma de l'expérience militante vu sous le prisme de la réputation, nous pouvons proposer cette mise à jour :



Cette mise à disposition de compétences pour un idéal social est donc une source d'estime de soi. Ainsi, les jeunes qui sont dans cette démarche réflexive prennent davantage confiance en leur propre identité d'engagé en faveur de l'environnement. Cette dernière répond à une éthique, à des valeurs associées à « faire le bien », à « être juste » pour la nature et pour

l'autre. Ce sentiment de sécurité ontologique est possible dans ce mouvement de distanciation de soi sur soi. C'est quand le jeune rapporte sa réputation à son estime, par la mise en pratique de son éthique sur le réel, qu'il se transforme temporairement en sujet. Ainsi, le projet collectif, aux valeurs partagées, porté par le mouvement social permet cette opération. Il nous faut maintenant davantage discuter les dimensions de collectivité et de réciprocité afin d'enrichir l'explication de ce phénomène.

3.2 Liens sociaux et prise de responsabilités collectives

3.2.1 Puissance des relations de la communauté

Le développement de liens forts au sein des différents groupes locaux de Youth For Climate peut être constaté lors de notre recherche. Dans la grande majorité des discours recueillis, les jeunes témoignent d'une importante solidarité, camaraderie, voire d'une amitié qui s'est développée autour du militantisme écologique. Il arrive aussi que certains rejoignent le mouvement parce qu'un(e) petit(e) ami(e) l'a fait en amont, ou lui en a parlé. Le fait de découvrir un groupe en s'engageant a permis à plusieurs de nos répondants de rencontrer de nouvelles personnes qui partagent les mêmes valeurs qu'eux. Leslie, 17 ans, parle des « liens très forts qu'ils ont créés » entre eux. Élixa, 16 ans, parle des « belles rencontres et nouvelles expériences » vécues avec ces dernières. Elle explique à quel point cela l'a marquée au point que « si un jour j'arrête de militer pour l'écologie je n'oublierais pas ces personnes et ces souvenirs ». Bien d'autres expliquent qu'arrivées à un certain moment, les relations dans les groupes locaux dépassent la dimension militante et finissent par se transformer en liens amicaux. Alors des évènements thématiques, annexes aux réunions d'organisation traditionnelles, commencent à s'organiser comme des soirées autour des thèmes de l'écologie positive par exemple. Ces formes de sociabilités viennent renforcer dans le groupe le « plaisir d'être ensemble », « les bonnes ambiances », « la cohésion forte » qui sont des éléments de langage souvent mobilisés par les jeunes (ici par Nicolas, 15 ans). Elles sont alors essentielles pour comprendre les motivations à l'engagement des jeunes contemporaines⁴⁹⁹.

⁴⁹⁹ SAINTENY Guillaume, « La rétribution du militantisme écologistes », *Revue française de sociologie*, 1995, vol. 36, n°3, p. 473-498.

Il semblerait ici que la notion de *catnet* de Charles Tilly soit pertinente pour analyser de plus près ces groupes⁵⁰⁰. Ce concept place la sociabilité au cœur de la définition du groupe organisé, y compris celle des mouvements sociaux. Il combine la notion de *netness* (organisation d'un groupe sur le volontariat, autour d'une cause, d'un thème) et celle de *catness* (organisation d'un groupe selon une catégorie, des propriétés objectives). Pour certains groupes, comme il semble être le cas pour Youth For Climate, les deux domaines de sociabilités peuvent se combiner en *catnet*⁵⁰¹. Plus ces deux domaines vont converger, plus les liens collectifs seront puissants. L'organisation s'en trouvera plus efficace pour défendre la cause et les intérêts du groupe. Dans notre cas d'étude, le *catnet* semble fort puisqu'il s'agit d'individus lycéens bordelais, palois ou basque (identité catégorielle objective) qui partagent une certaine sensibilité à la cause environnementale ainsi que des formes d'amitié (sociabilités volontaires). Leur capacité d'organisation en est alors renforcée pour défendre leur intérêt.

Pour aller plus loin sur la force de ces sociabilités, une question survient : qu'est-ce qui fonde précisément la puissance de ces relations au sein de cette communauté ? Il semblerait qu'une partie de la réponse se situe dans la faculté qu'on les jeunes à considérer l'autre comme un individu capable d'agir et de penser au-delà de ses intérêts individuels et de ses assignations sociales. Ces liens sont constitués d'une reconnaissance réciproque entre engagés. Ils s'estiment capables d'aller à l'encontre d'une société jugée comme destructrice de l'environnement, de s'y situer en dehors le temps d'une action ou d'un discours. Ils reconnaissent là les facultés d'écoute, de respect, de confiance et d'ouverture au monde de l'autre qui luttent pour la même cause. En somme, ils se considèrent comme des êtres autonomes, capables de création dans leur engagement au nom de valeurs justes. Cette reconnaissance à double sens fait sortir le jeune de sa condition de personnage social et le place en position de sujet. Pendant ce moment, il est capable de se décentrer de sa propre personne et de voir en l'autre des potentialités d'actions qui sont investies dans un projet commun.

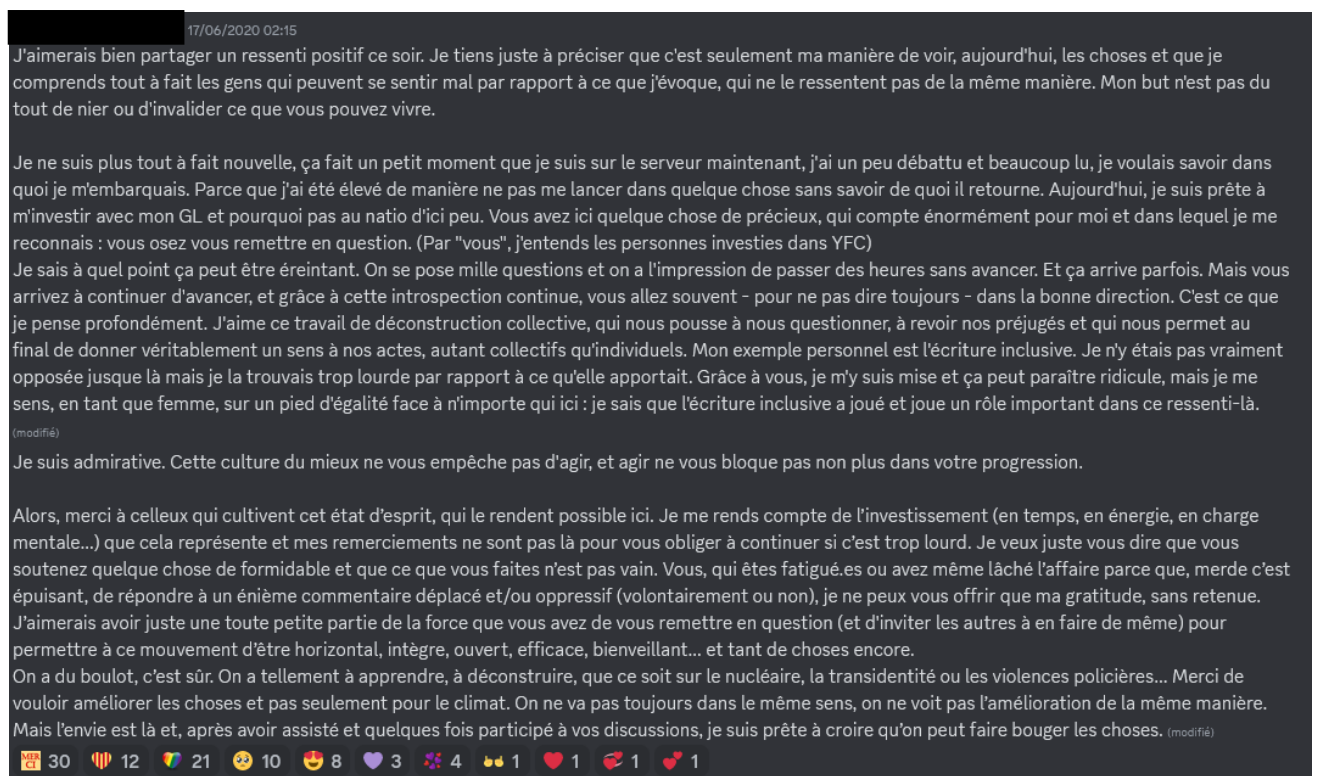
Alain Touraine explique à ce propos qu'en se reconnaissant soi-même comme un sujet, il y a la possibilité de voir en l'autre un être « capable d'action et de choix, capable de discerner le Mal, qui est avant tout la négation de l'autre comme sujet, et le Bien, qui est la défense du sujet en moi et dans les autres »⁵⁰². Il continue en précisant que « pour qu'un individu ou un groupe se comporte comme un acteur social utile, il faut qu'il ait conscience d'être traité comme un

⁵⁰⁰ TILLY Charles, *La France conteste : de 1600 à nos jours*, op.cit.

⁵⁰¹ Mot valise réunissant *catness* et *netness*.

⁵⁰² TOURAINE Alain, *La fin des sociétés*, op.cit., p. 298.

sujet responsable dont les initiatives sont valorisées »⁵⁰³. C'est bien parce que les membres des différents groupes locaux voient que les autres croient en eux et inversement qu'ils peuvent se rapprocher de la figure du sujet. Ils se sentent reconnus et responsables dans le collectif par leurs pairs. Leurs initiatives sont valorisées. Ils se sentent partie prenante de la direction qu'emprunte le mouvement. Pour appuyer nos propos, nous pouvons mobiliser un témoignage particulièrement significatif lors de notre observation en ligne. Nous tenons à préciser que bien d'autres sont parsemés dans les discussions des serveurs Discord, mais celui-ci est un peu plus développé que d'autres. Il fut récupéré dans le salon national, où une jeune prend le temps d'expliquer sa vision des autres engagés du mouvement⁵⁰⁴ :



L'éloge réalisé par cette militante à l'égard de l'ensemble des jeunes engagés dans Youth For Climate se compose d'une reconnaissance à plusieurs faces. Elle souligne différentes capacités dont font preuve ces derniers, comme la faculté de se remettre en question (ainsi que la difficulté de cet exercice), celle d'avoir une rétrospection sur le fonctionnement du mouvement, de croire en un changement par le collectif, d'avoir choisi de « bonnes directions » de lutte, de ne pas faire sentir d'inégalité (sur le genre dans cet exemple) ou encore d'être déterminés malgré les obstacles qu'ils peuvent rencontrer. Elle exprime ici toute sa gratitude,

⁵⁰³ *Ibid.*, p. 328.

⁵⁰⁴ Dans la capture d'écran, l'acronyme « GL » signifie Groupe Local.

son admiration et ses remerciements aux autres jeunes engagés. Ce témoignage ainsi que les réactions qui y sont associées en dessous, sont des preuves de la qualité et de la solidité des liens dans ce groupe. Ils peuvent se rapprocher des « relations pures ». Elles sont décrites et considérées comme essentielles par Anthony Giddens, à la vue du contexte moderne où nombre de relations impersonnelles se nouent dans un système désincarné et désenchanté⁵⁰⁵. Francis Jauréguiberry les décrit comme :

« des relations d'amitié ou d'amour qui nécessitent à la fois un fort engagement personnel et une écoute de l'autre dans son effort de construction de lui-même dans toute sa complexité. Ce qui est recherché c'est une capacité réciproque de confiance, d'ouverture et d'écoute afin de pouvoir mutuellement se rassurer et s'accompagner »⁵⁰⁶.

Ainsi, ces relations permettent chez les jeunes engagés de poser des regards bienveillants qui valideront mutuellement l'éthique profondément partagée, centrée sur la justice sociale et/ou environnementale dans une société contemporaine où les liens sont parfois impersonnels. Notons que ce qui constitue bien souvent l'horizon de cette éthique qui lie les jeunes entre eux, c'est le sens des responsabilités vis-à-vis de l'autre, proche ou lointain, mais aussi de la nature, dont l'avenir devient incertain à cause de changements climatiques menaçants.

3.2.2 Être porteur d'un projet collectif : assumer une mission d'ordre planétaire

Le sentiment de responsabilité des jeunes rencontrés a pris une place fondamentale dans leur discours lorsqu'ils revenaient sur les valeurs liées à leur engagement. Dans leur récit, les changements revendiqués dans la société avaient pour but de sauver l'autre et la nature (entendue souvent comme l'ensemble des êtres non vivants et vivants, mais non humains). Ce sens du devoir répond alors à des principes tels que le respect d'autrui et des éléments naturels, la protection de l'environnement, la durabilité des modèles sociaux (notamment économiques) ou encore la justice (sociale et/ou environnementale). Ces postulats portés collectivement doivent prévaloir sur les intérêts individuels afin de maintenir des conditions de vie supportables pour les êtres vivants et amoindrir la dégradation de la planète. Éloïse, 18 ans, explique justement l'importance de se positionner face à ces valeurs et de s'engager pour passer « au-delà de sa propre personne ». Antoine, 17 ans, nous explique que c'est précisément dans

⁵⁰⁵ GIDDENS Anthony, *Les conséquences de la modernité*, op.cit.

⁵⁰⁶ JAUREGUIBERRY Francis, *Les branchés du portable*, op.cit., p. 165.

ce positionnement qu'il a pris conscience que l'engagement passait « d'un paraître à un être », qu'il pénétrait profondément l'identité.

Agir ensemble au nom d'un idéal, d'un modèle social plus vertueux est donc une tâche dont se sentent responsables les jeunes de Youth For Climate. Ils deviennent des acteurs « qui peuvent exécuter une action décisive sur les pratiques sociales et les changements historiques »⁵⁰⁷. La prise de responsabilité va occuper ici une place forte dans la formation de l'estime de soi. Nous l'avons vu, quand le jeune s'engage, il agit, ce qui lui permet d'affirmer des compétences, des spécificités, afin de répondre à « exigence d'autonomie par des caractéristiques remarquables »⁵⁰⁸. Cela participe à la formation de son estime personnelle puisqu'il reçoit des « images favorables de lui-même en provenance des membres de la communauté proche à laquelle il appartient »⁵⁰⁹. Or, ces jugements mélioratifs ne sont pas uniquement liés à ses assignations sociales (statuts et/ou rôles), mais aussi à une dimension davantage liée à une reconnaissance de son éthique :

« Il ne s'agit en effet plus tant, pour l'individu contemporain, d'exister dans le regard des autres qui lui assignent une place, un statut et des rôles. Même s'il demeure indispensable et important, son objectif n'est plus seulement d'obtenir une validation par l'extérieur de son statut social, de ses performances et finalement de son pouvoir. Il s'agit aussi pour lui d'obtenir une reconnaissance et une validation morale de ses actes, pensées et attitudes afin qu'il puisse à la fois considérer sa vie comme non seulement réussie, mais bonne, et expérimenter une réelle estime de soi »⁵¹⁰.

La « validation morale » de l'autre vis-à-vis de l'engagement du jeune devient essentielle pour qu'il prenne conscience de la valeur de son existence, à la fois en termes de succès, mais aussi en termes de bonté, d'humanité. Être reconnu comme étant à la hauteur de la mission que confère le choix de s'engager en faveur de l'environnement permet de renforcer l'estime que le jeune aura de lui-même. Ainsi, en rapportant sa réputation à son éthique, reconnue par autrui et qu'il reconnaît lui-même comme bonne, le jeune militant fait l'expérience de devenir temporairement sujet quand il s'engage. Ces formes précises de reconnaissance mutuelle dans le groupe de Youth For Climate font prendre conscience à ses membres qu'une partie d'eux-mêmes se place à côté, en plus de ce qu'ils sont au nom de principes supérieurs. Porter un projet collectivement chargé de responsabilités, « sans doute le plus important de l'histoire de l'humanité » pour reprendre les mots de Samuel, dont l'objectif est de sauver et préserver le

⁵⁰⁷ TOURAINE Alain, *La fin des sociétés*, op.cit., p. 431.

⁵⁰⁸ DE GAULEJAC Vincent, *Qui est « je » ? Sociologie clinique du sujet*, op.cit., p. 135.

⁵⁰⁹ *Ibid.*

⁵¹⁰ JAUREGUIBERRY Francis, « L'individu hypermoderne face aux *big data* », op.cit., p. 54.

vivant, peut devenir une source morale de réalisation et d'émancipation de soi chez le militant hypermoderne.

3.3 Conclusion

Le thème de la prise de confiance en soi a donc été largement évoqué par nos répondants. Elle a lieu dans des situations où le jeune est mis en valeur par son groupe de pairs à la suite de l'accomplissement d'une tâche, d'une action collective ou bien individuelle en lien avec son engagement. Ainsi, il est reconnu par la communauté comme étant utile au mouvement étant donné ses compétences individuelles, nous l'avons vu dans les exemples cités ci-dessus. Il arrive aussi que cette prise de conscience vienne du jeune, lorsqu'il déplace le regard qu'il porte sur lui, en prenant du recul. L'estime qu'il a de lui-même émerge quand il regarde son acte de l'extérieur et se rend compte de son utilité ou de sa compétence. Cette prise de recul permet au jeune de se situer entre ses valeurs et ses agissements dans sa communauté.

Au sein des groupes locaux de Youth For Climate se retrouve donc cet ensemble d'individus qui dirigent leur action dans un même sens. Leur engagement dans l'organisation leur permet d'utiliser un savoir-faire au nom d'une cause dont ils sont profondément convaincus de la bienfaisance. Cela leur permet d'agir au nom d'un idéal social en poursuivant un but historique : celui de préserver l'environnement. C'est précisément dans cette action que leur est procurée l'estime qu'ils ont d'eux-mêmes. Cette forme de reconnaissance qu'ils tirent de leurs réalisations leur fait prendre confiance en eux, en leur identité de militant écologiste. Cela est accentué par le fait que les membres ont conscience que les autres partagent ces principes éthiques. Souvent, les jeunes voient dans chacun des autres un acteur autonome, responsable avec des potentialités d'action et des capacités de changer la société. C'est précisément dans ces moments que la figure de sujet émerge.

L'hypothèse qui est apparue au cours de notre analyse, selon laquelle le jeune surmonte les tensions de son expérience en plaçant son éthique au cœur de sa réputation, peut alors être complétée. En effet, ce n'est plus que l'individu lui-même qui opère ce mouvement, mais aussi les autres qui rapportent sa réputation et qui le reconnaissent comme une personne juste et bonne au nom de ses valeurs. C'est parce que son degré de conviction envers ces principes est assez fort que cette double considération est possible (de sa part et de celle des autres). Ainsi, pour reprendre les mots de Francesco Alberoni et filer sa métaphore, l'engagement dans un mouvement social comme en amour, permet un désintéressement de l'individu, qui se donne tout entier et se réalise aux fins communes⁵¹¹.

⁵¹¹ ALBERONI Francesco, *Le choc amoureux*, op.cit.

Conclusion générale

La question de l'engagement juvénile a très souvent été traitée en sciences humaines et particulièrement en sociologie. Notre travail s'inscrit donc dans un vaste champ de recherche. Nous avons exploré ce sujet de manière originale en faisant discuter la notion d'engagement hypermoderne avec celle de réputation. Le prisme de l'expérience sociale avec ses différentes logiques d'action a permis de faire ressortir des enjeux identitaires de taille dans le devenir adulte de ces jeunes engagés, dans un monde aussi mouvant que complexe. Nous souhaitons ici revenir sur les principaux apports dégagés à partir de notre méthodologie et de nos terrains.

Nous avons envisagé au début de notre travail que l'hétérogénéité d'espaces sur les réseaux sociaux au sein desquels les jeunes publient des contenus implique un travail réputationnel différencié. Il s'est avéré à la suite de la réalisation du terrain et de son analyse qu'en effet les réseaux sociaux proposaient un grand nombre d'espaces dans lesquels les jeunes exposaient leur engagement. Comme ils l'ont expliqué, cette hétérogénéité les amène à opérer un travail réputationnel différencié pour chacun des espaces et sous-espaces utilisés. Tous les réseaux possèdent leurs règles ainsi que leurs normes interactionnelles et communicationnelles auxquelles les jeunes doivent répondre. Leur but est de ne pas créer un décalage dans leur réputation entre les attentes des autres et leur façon d'utiliser l'espace en question.

À ce résultat, il faut ajouter la dimension individuelle ou collective du profil avec lequel le jeune utilise l'espace en question. S'il représente un des groupes locaux ou le groupe national, sa portée aura une tout autre envergure que s'il est associé au nom propre du militant. Par conséquent, le travail sur la réputation va différer puisque le public visé et touché n'a pas les mêmes attentes vis-à-vis d'un compte individuel ou d'un compte collectif. Pour le compte individuel, des contenus sur la vie ordinaire du jeune sont exposés et le militantisme écologique n'apparaît qu'en second plan quand bien même il est rendu visible. Pour le compte collectif, les contenus sont directement en lien avec la sensibilisation, la communication ou l'appel à l'action en faveur de l'environnement. Pour aller plus loin, ce travail réputationnel différencié peut devenir encore plus complexe quand le jeune possède un profil personnel sur un des réseaux utilisés et qu'il est également responsable de gérer la communication du mouvement sur ce même réseau. Il doit faire preuve de compétences particulières en termes d'adaptation afin d'être efficace sur la gestion des deux fronts qu'il mène.

De plus, si nous passons en revue les réseaux utilisés par les jeunes qui composent le mouvement, il est possible de constater qu'un apprentissage singulier est nécessaire pour chacun d'entre eux. Cette idée vient ainsi compléter notre première hypothèse. En effet, nous pouvons affirmer que la multiplication des espaces et sous-espaces d'exposition de soi en ligne demande un apprentissage social particulier pour chacun d'entre eux (publier « correctement » les contenus, trouver de nouveaux abonnés, savoir quel ton employer pour répondre selon le réseau, etc.). Nous constatons que cette intériorisation des normes ainsi que des règles communicationnelles et interactionnelles débutait avant que les jeunes ne s'engagent dans Youth For Climate. Leurs expériences en amont sur les réseaux sociaux leur ont fait développer de nombreuses connaissances et compétences sur le bon usage de ces derniers. Toute cette connaissance est synthétisée, standardisée et mise à disposition dans le « kit de survie des réseaux sociaux » afin que le travail réputationnel du mouvement soit cohérent et unifié.

Si pour Instagram, qui est de loin le réseau sur lequel le plus de travail est investi quant à l'image du mouvement, la dimension visuelle est fondamentale (avec des contenus harmonisés, épurés, humoristiques, etc.), les jeunes doivent aussi faire preuve de pédagogie, renvoyer de la positivité non moralisatrice, ne pas entrer dans le conflit lorsqu'ils publient et échanger sur le réseau. Il est la « vitrine » du mouvement. Pour Twitter, les usages qu'en ont les jeunes engagés sont bien différents. Sur ces espaces, il ne s'agit pas de protéger sa réputation par des contenus ou des interactions politiquement correctes, au contraire. Comme ils nous l'ont expliqué, le degré de véhémence, la spontanéité, l'immédiateté communicationnelle et le débat virulent sont autorisés. Aux antipodes d'Instagram, ces types d'échanges sur Twitter n'impactent pas négativement le travail réputationnel des jeunes, mais les ancrent dans une « culture du clash » présent sur ce réseau. Enfin, sur Facebook, les us et costumes sont encore différents. Les jeunes y publient moins, mais les contenus y sont souvent plus riches et détaillés. Nos répondants prennent davantage le temps de discuter, de débattre respectueusement et d'écouter les arguments de l'autre dans les espaces de commentaires et/ou en communication privée. De telles différences nous permettent de comprendre que toutes les scènes d'exposition de soi ne se valent pas, et par conséquent que le travail de sa réputation sur chacune des scènes n'est pas égal.

Si notre première hypothèse défendait l'idée que l'hétérogénéité de ces espaces avait un effet direct sur la nature du travail réputationnel, nous nous sommes aperçus que cela passait aussi et surtout par la maîtrise d'un savoir-faire communicationnel et interactionnel numérique. Cet ensemble de connaissances et de compétences des espaces en ligne quant à la gestion de

l'image de soi et/ou du mouvement, pose la question de son apprentissage. Ainsi, il est possible de parler d'un « capital réputation », que le jeune engagé acquiert en amont et/ou au fur et à mesure de son engagement dans Youth For Climate. Capital qui correspond à l'ensemble des connaissances qui permettent une gestion efficace de sa réputation selon le type d'espace physique et numérique investi. Or, comme tous les capitaux et nous l'avons vu pendant ce travail, il n'est pas également réparti selon les jeunes militants interrogés. Même si quelques différences ont surgi entre les répondants par rapport à ce capital, nous manquons malheureusement de données pour dégager une tendance dans notre population. Mais un questionnement s'ouvre ici quant à l'acquisition différenciée de ce dernier, selon quelques variables sociodémographiques comme le genre, l'âge, le lieu d'habitation ou encore la socialisation face aux outils numériques.

De plus, les questions de tensions et de contradictions autour du travail réputationnel opéré par les jeunes ont été primordiales dans notre travail. Nous avons fait le choix pour notre analyse d'utiliser la notion d'expérience sociale afin d'obtenir une meilleure compréhension de l'engagement de ces jeunes, parce que ce concept permet d'appréhender l'action dans sa complexité et selon plusieurs logiques. Pour rappel, nous nous sommes appuyés dans notre analyse sur le schéma classique de l'expérience ainsi que sur une relecture originale de ce dernier à travers les enjeux de réputation vécus par les engagés. À partir de là, nous avons pu remarquer qu'en effet, ces jeunes devaient faire face à plusieurs dilemmes lorsqu'ils se situaient entre deux logiques d'action. Plusieurs d'entre eux ont été étudiés : entre intégration et stratégie, entre stratégie et subjectivation ou entre subjectivation et intégration. Ces analyses ont permis d'aller plus loin sur notre hypothèse faisant un lien entre le travail réputationnel différencié qu'opéraient les jeunes dans leur expérience militante et les tensions vécues.

En effet, nous avons pu démontrer que plus la tension entre deux logiques était forte, plus la gestion du travail réputationnel était complexe. Nous l'avons particulièrement bien vu quand le jeune se situait entre l'intégration et la stratégie, quand il cherchait à filtrer qui avait accès ou non aux dimensions visibles de son engagement sur ses profils. Le mensonge, l'omission, l'utilisation de pseudo, le dédoublement de compte ou le paramétrage d'accessibilité de ses contenus sont des tentatives d'invisibilisation et d'effacement partiel de soi. Ces pratiques sont des témoins du dilemme suivant : pour exister en tant qu'engagé, le jeune militant doit exposer son engagement aux yeux des autres, mais il n'est pas garanti d'obtenir l'effet recherché sur sa réputation. Tirailé entre les différentes logiques de son expérience, il existe bien des difficultés à gérer ces tensions chez les jeunes militants. Nous avons découvert que ces dernières étaient

supportables jusqu'à un certain seuil, avant d'arriver à un point de rupture. En d'autres termes, quand la tension entre deux logiques d'action demande un travail réputationnel intenable, le militant sort temporairement ou définitivement de l'expérience.

Les discussions autour de ce résultat nous permettent d'affirmer que la sortie de l'expérience peut aussi avoir lieu lorsqu'une des logiques est poussée à son paroxysme, et en particulier quand le jeune veut à tout prix être à la hauteur de sa réputation. Nous faisons notamment référence ici aux militants qui racontent avoir vécu des « burnout » à cause d'un investissement « trop important » dans la cause. L'excès d'intégration a fini par pousser certains militants en dehors de leur engagement temporairement ou définitivement à cause d'un épuisement progressif. Nous avons aussi été confrontés à un autre type de jeune qui s'enfermait dans une seule logique au point de sortir de l'expérience. Il s'agit de ceux que l'on a nommés « les non militants ». Ces derniers ont des pratiques sur l'écologie qui se veulent au plus près de leurs valeurs. Elles le sont au point qu'il leur devient compliqué voire impossible d'accepter les discours et les actions des autres s'ils s'éloignent trop de ces valeurs originelles. Ils se situent dans une image d'engagé que l'on pourrait qualifier de « pure » après les avoir interrogés. Ici, la logique critique est telle qu'ils ne sont plus capables de faire des compromis sur la conception même des principes qui fondent leur engagement. Par conséquent, une forme de sortie de l'expérience est à noter.

Une dernière tension acceptée jusqu'à un certain point avant que le jeune quitte son groupe militant a été analysée dans notre travail. Il s'agit de situation où l'engagé prend conscience de l'écart entre ce qu'il s'imaginait du mouvement et son mode de fonctionnement réel. Il est question, en quelque sorte, d'un désenchantement entre l'utopie promise par le collectif et la réalité pratique expérimentée. Nous l'avons particulièrement vu lorsque les principes démocratiques n'étaient pas respectés dans l'organisation du mouvement, mais aussi quand l'égalité entre les genres qui était prônée se voit dissipée ou encore quand la radicalité s'invite au répertoire d'action du collectif. Ces jeunes pour qui l'écart est trop important peuvent se désengager en sortant de l'expérience, parce qu'ils considèrent que le mouvement s'éloigne trop des valeurs essentielles. Ces engagés refusent de se définir et d'être associés à ces pratiques et principes qui ne sont pas ou plus en accord avec la définition qu'ils ont d'eux-mêmes.

Procédant à cette déconstruction entre travail réputationnel et logiques d'action chez les jeunes, de nouvelles questions auxquelles nous n'avions pas pensé sont apparues. En d'autres termes et pour résumer, nous avons pu voir que lorsqu'une tension n'est pas surmontable pour le jeune engagé, lorsqu'il pousse une logique jusqu'à un certain seuil, ou lorsqu'un écart trop

important entre utopie et pragmatisme est constaté, ce dernier sort d'une manière ou d'une autre de son expérience d'engagé.

Revenons à présent sur le lien fait par nos répondants entre leur militantisme et les risques vécus et/ou imaginés. Nous pensions au départ que l'exposition de l'engagement écologique du jeune représentait un risque pour sa réputation. Cette idée a bien été validée par une partie de nos interviewés. À travers les récits que nous avons récoltés, nous avons dégagé différentes situations où il était en effet risqué pour le jeune de dévoiler son engagement écologique. Cependant, d'autres types de risques ont été relevés, tous plus ou moins liés à la réputation. Nous avons pu ainsi dégager une typologie, avec d'abord le risque physique dans le cas où le corps du jeune est engagé dans une action de désobéissance civile. Les marques laissées par ses actions sont alors des signes plus ou moins valorisants pour sa réputation selon le public qui l'examine (par ses amis engagés ou par ses parents par exemple). Puis, il y a les risques de surveillance, qui sont associés à la crainte d'être filé par les forces de l'ordre ou les services de renseignement. Il s'agit d'un risque vécu surtout par les jeunes les plus « radicaux » que nous avons pu rencontrer, qui mènent également des actions de désobéissance civile. Au vu des conséquences juridiques et légales de ce type de pratique, la réputation est alors directement en jeu. Enfin, il y a les risques moraux, qui correspondent à des situations où les jeunes engagés sont moqués, discriminés, stigmatisés, marginalisés et vont parfois jusqu'à se faire intimider par différents cercles d'individus. Là encore, la réputation du jeune qui vit ce type d'expérience en est directement marquée. À travers cette typologie, nous avons pu compléter notre hypothèse sur le risque réputationnel en affirmant que d'autres types de crainte viennent s'ajouter et sont, à des degrés divers, complémentaires aux risques liés à la réputation.

Par ailleurs, tous les jeunes n'abordent pas les risques de la même façon et adoptent des comportements divergents dans leur expérience d'engagé. Quand certains préfèrent se désengager parce que l'épreuve est considérée comme trop complexe, d'autres essayent de vivre et de composer avec. C'est dans le deuxième cas que nous avons pu analyser quelques stratégies de gestion des risques encourus. Ces différentes tactiques sont le résultat de rencontres entre deux logiques d'action dans l'expérience militante, souvent situées à la frontière de la logique stratégique et à celle de l'intégration. L'objectif étant pour le jeune de gérer la visibilité de son engagement pour être vu de certaines personnes sans prendre le risque d'élargir cette visibilité à un trop grand nombre. Le risque est alors de perdre le contrôle de sa réputation.

Plusieurs stratégies sont mises en place, avec d'abord les différents types d'invisibilisation de soi (comme la visibilité opportuniste, l'utilisation de pseudo, le dédoublement de compte ou encore le paramétrage d'accessibilité à son compte). Le fait de ne s'exposer que dans un entre soi (qu'est Discord), de mentir ou d'omettre une partie de son engagement aux autres non engagés sont d'autres méthodes mises en place. Elles sont toutes des preuves d'adaptation des jeunes quand ils se situent dans cette tension. À partir de ce constat, il est possible d'aller plus loin dans notre hypothèse. En effet, le risque senti ou vécu et surtout les adaptations dont doivent faire preuve les jeunes engagés les mettent dans une position réflexive. Ils sont dans la nécessité d'analyser les cadres de l'interaction, afin de choisir quel niveau de dévoilement ou d'invisibilisation de leur engagement ils doivent opérer. Ainsi, le risque réel ou imaginé devient un déclencheur de réflexivité chez le jeune militant.

Il a été possible de pousser notre raisonnement plus loin dans les situations où, même après avoir réalisé cette distanciation sur le contexte interactionnel et après avoir compris que des risques sont inhérents au dévoilement de son militantisme, le jeune fait quand même le choix d'exposer son engagement. C'est le cas par exemple de certains jeunes faisant partie de notre catégorie des « réflexifs ». Nous avons constaté que certains considèrent que ces types de risques valent la peine d'être pris pour revendiquer un message ou pour agir en faveur de l'environnement, peu importe le prix à payer pour cela. Le risque est alors vécu en quelque sorte comme un défi personnel et/ou collectif. Ce type de militant fait passer ces valeurs, ces principes qui fondent son engagement écologique au-delà de ses craintes. La logique critique prend alors le dessus et cette épreuve, une fois passée, devient une source d'accomplissement et d'estime de soi. Cette estime, qui était parfois insoupçonnée, s'est vue alors renforcée par cet exercice.

Par conséquent, notre hypothèse quatre doit être nuancée, et c'est bien là une découverte à laquelle nous n'avions pas pensé. Certes, il existe des risques à exposer son engagement écologique. Mais dans un premier temps, ce risque peut être comme nous l'avons dit, déclencheur de réflexivité chez le jeune. Dans un deuxième temps, il est aussi et surtout une source de renforcement des convictions, des principes vertueux et de l'estime que le jeune a de lui-même. Et c'est bien là que se jouent deux fonctions essentielles dans le risque à exposer et à assumer son engagement auxquelles nous ne pensions pas au début de notre travail.

Suite à la discussion de ce résultat, nous sommes parvenus à la conclusion suivante : par moment, certains jeunes acceptent de prendre des risques en exposant et/ou en assumant leur engagement devant les autres, quitte à ce que leur travail réputationnel soit impacté. Ces

derniers acceptent cette conséquence au nom de leurs principes et convictions écologiques. Ainsi, il existe des formes d'acceptation de perte de contrôle de sa réputation au profit de l'affirmation de son identité d'engagé en faveur de l'environnement. C'est une pratique à laquelle nous n'avions pas pensé au début de notre travail. Pour certains d'entre eux, il est plus important de pouvoir s'affirmer en tant que militants qui représentent des valeurs considérées comme justes et bonnes pour bâtir un monde meilleur, par un acte ou un discours, que de devoir gérer leur travail réputationnel dans ces mêmes contextes interactionnels qui peuvent leur échapper (avec un public qui ne partagerait pas ces valeurs par exemple). Pour reprendre notre idée de capital militant, nous pouvons la compléter avec cet apport. Ce capital n'est donc pas composé uniquement de connaissances et savoir-faire autour de la bonne gestion de sa réputation face aux autres, mais inclut aussi une dimension plus individuelle avec le regard que porte le jeune sur lui-même. L'estime de soi entre alors dans ce capital réputation.

Ce travail de construction militante et d'affirmation de soi est une manière pour les jeunes de se positionner face à une tension qui se situe entre la logique critique et la logique stratégique : même s'il doit entretenir une bonne réputation auprès des autres, il préfère s'affirmer comme un individu avec des convictions qui sont justes. Par conséquent, notre hypothèse peut être complétée puisque lorsqu'un militant accepte de perdre une partie du contrôle de sa réputation au nom de ses principes qui constituent son éthique, il arrive à mieux supporter une des tensions de son expérience d'engagé. Nous pouvons affirmer que ce cas peut également se retrouver pour les jeunes que nous avons rencontrés et qui, lors de l'entretien, acceptaient leurs torts et leurs contradictions entre leurs principes et leurs pratiques. Il s'avère alors que non seulement ces jeunes ont un degré de conviction dans leurs valeurs particulièrement fort, mais qu'en plus ils sont prêts à délaissier une partie de leur travail réputationnel aux yeux d'autrui justement parce que ce degré de conviction est important.

Pour aller plus loin dans cette idée et pour exposer une découverte forte de notre travail, il nous est possible d'affirmer que lorsque le degré de conviction est assez fort, le militant prendra peu en compte les évaluations et représentations sociales formées par certains cercles d'individu. En d'autres termes, quand le jeune rapporte sa réputation à son éthique, le travail réputationnel qu'il mène face aux autres passe au second plan. Ce dernier est en capacité d'accepter les tensions et les dilemmes liés à l'exposition de son engagement aux yeux des autres. Cela lui renverra une bonne image de lui-même puisqu'il se verra comme un acteur qui agit au nom d'un projet social et historique, qui dépasse ses intérêts individuels, qui est bon pour tous les êtres vivants. Ainsi, les avis négatifs à son égard, liés à son statut d'engagé, ne

sont pas pris en considération dans la formation de sa réputation. Tout comme certains des « réflexifs » que nous avons rencontrés, cette prise de conscience vis-à-vis d'eux-mêmes leur permet de voir ces jugements négatifs comme étant superficiels et secondaires face à l'importance de la cause défendue. Enfin, il est possible d'affirmer qu'il existe au sein du mouvement social étudié, une reconnaissance mutuelle de ces valeurs fondamentales qui constituent l'éthique de chacun des militants de Youth For Climate. Et c'est particulièrement cela qui participe à renforcer le degré de conviction de tous dans ces principes considérés comme vertueux. L'éthique se voit placée dans ce groupe au centre du travail réputationnel et conduit à l'amélioration de l'estime de chacun.

Ce dernier apport présenté est une invitation à poursuivre ces questionnements mélangeant engagement écologique, réputation, éthique et estime de soi. Elle se situe, comme l'ensemble de ce travail, à contrecourant du sens commun, parfois médiatique, parfois politique, autour de la représentation de l'engagement des jeunes hypermodernes. Il s'avère que notre thèse, à travers ce prisme particulier, montre que ce phénomène est bien plus complexe. En somme, cette recherche a permis de mettre en exergue la complexité de se construire en tant que jeune à travers son engagement écologique dans un monde contemporain mouvant, mais aussi les possibilités ontologiques de se battre pour des utopies chargées en principes vertueux.

Bibliographie

ALBERONI Francesco, *Le choc amoureux*, Paris, Éditions Ramsay, [1979] 1981.

AUBERT Nicole et HAROCHE Claudine, *Les tyrannies de la visibilité. Être visible pour exister ?* Toulouse, Ères, 2011.

AUBERT Nicole, *Le culte de l'urgence : la société malade du temps*, Paris, Flammarion, 2009.

AUBERT Nicole, *L'individu hypermoderne*, Paris, Ères, 2004.

AUBERT Nicole et DE GAULEJAC Vincent, *Le coût de l'excellence*, Paris, Le Seuil, 2007.

BADOUARD Romain, « Les mobilisations de clavier. Le lien hypertexte comme ressource d'actions collectives en ligne », *Réseaux*, vol. 5, n°

181, 2013, p. 87-117.

BALANDIER George, *Le désordre*, Paris, Fayard, 1988.

BALLEYS Claire, « Comment les adolescents construisent leur identité avec YouTube et les médias sociaux », *Nectart*, vol. 1, n° 6, 2018.

BARTHOU Evelyne (dir.), *Les paris à l'adolescence*, Laval, Presses Universitaires de Laval, 2021.

BAUDRILLARD Jean, *Simulacres et Simulation*, Paris, Galilée, 1981.

BAUMAN Zygmunt, *La société liquide*, Paris, Fayard, 2006.

BAUMAN Zygmunt, *L'amour liquide. De la fragilité des liens entre les hommes*, Paris, Fayard, 2003.

BECK Ulrich, *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Aubier, 2001.

BECKER Howard, *Les mondes de l'art*, Paris, Flammarion, [1982] 2010.

BECKER Howard, « Sur le concept d'engagement », *SociologieS*, 2006, [en ligne]: <https://journals.openedition.org/sociologies/642>

BECKER Howard, *Outsider: Studies in the Sociology of Deviance*, New York, The Free Press, 1963.

BECQUET Valérie et STUPPIA Paolo, *Géopolitique de la jeunesse*, Paris, Le Cavalier Bleu, 2021, p. 76.

- BECQUET Valérie, *Jeunesses engagées*, Paris, Syllepse, 2014.
- BELK Russell, “Extended self in a digital world”, *Journal of Consumer Research*, vol. 40, n° 3, 2013, p. 477–500.
- BELTING Hans, *Pour une anthropologie de l’image*, Paris, Gallimard, 2004.
- BENONY Hervé et CHAHRAOUI Khadija, *L’entretien clinique*, Malakoff, Dunod, 1999.
- BERRY Vincent, « Ethnographie sur Internet : rendre compte du “virtuel” », *Les Sciences de l’éducation – Pour l’ère nouvelle*, vol. 45, n° 4, 2012, p. 35-58.
- BEUSCART Jean-Samuel, CHAUVIN Pierre-Marie, JOURDIN Anne et NAULIN Sidonie, « La réputation et ses dispositifs », *Terrains & Travaux*, vol. 1, n° 26, 2015, p. 5-22, [en ligne] : <https://doi.org/10.3917/tt.026.0005>
- [BEUSCART Jean-Samuel, « Sociabilité en ligne, notoriété virtuelle et carrière artistique. Les usages de MySpace par les musiciens autoproduits », *Réseaux*, vol. 6, n° 152, 2008, p. 139 à 168.](#)
- BLANCHET Alain, *Dire et faire dire : l’entretien*, Paris, Masson et Armand Colin, 1997.
- BOBINEAU Olivier, *Les formes élémentaires de l’engagement. Une anthropologie du sens*, Paris, Temps Présents, 2010.
- BOUNEAU Christine et CALLEDE Jean-Paul, *Figure de l’engagement des jeunes. Continuités et ruptures dans les constructions générationnelles*, Paris, MSHA, 2015.
- BOURDIEU Pierre, *Questions de Sociologie*, Paris, Les éditions de minuit, 2002.
- BOYD Danah, *C’est compliqué. Les vies numériques des adolescents*, CetF Editions, Cambridge, 2016.
- BRACHOTTE Gilles, « L’engagement désengagé d’Internet : quelques exemples autour de la militance en ligne », dans DELAYE Richard et LARDELLIER Pascal, *Engagement de la société aux organisations*, Paris, L’Harmattan, p. 185-195.
- BRANTHONNE Adeline et WALDISPUEHL Elena, « La netnographie pour étudier une communauté masculiniste en ligne : contributions méthodologiques d’un e-terrain », *Recherches Qualitatives*, Hors-séries, n° 24, 2019, p. 6-19.

BRODIEZ Axelle, *Le Secours populaire français, 1945-2000 : du communisme à l'humanitaire*, Paris, Presses de Sciences Po, 2006.

BROMBERG Minna et FINE Gary Alan, « Resurrecting the Red: Pete Seeger and the Purification of Difficult Reputations », *Social Forces*, vol. 80, 2002, p. 1135-1155.

CADEC Kelly et PROULX Serge, « Les représentations de l'amitié sur Facebook : un continuum hors ligne/en ligne », *Communication*, vol. 33, n° 2, 2015, [en ligne] : <http://journals.openedition.org/communication/5755>.

CARDON Dominique, *Culture numérique*, Paris, Presses de Science Politique, 2019.

CHAUVEL Louis, « Les nouvelles générations devant la panne prolongée de l'ascenseur social », *Revue de l'OFCE*, n° 96, 2006 p. 35-50.

CHAUVIN Pierre-Marie, « La sociologie des réputations », *Communications*, vol. 2, n° 93, 2013, p. 131-145.

CHRISTOFIDES Emily, MUISE Amy et DESMARAIS Serge, « Information Disclosure and Control on Facebook: Are They Two Sides of the Same Coin or Two Different Processes? », *Cyberpsychol Behav*, vol. 12, n° 3, 2009, p. 341-345.

CICHELLI Vincenzo, « Les jeunes adultes comme objet théorique » *Recherches et Prévisions*, n° 65, vol. 1, 2001, p. 5-18

COHEN Louis et MANION Lawrence, *Methods in Education*, Londres, Croom Helm, 1986.

COLLOVALD Annie et MATHIEU Lilian, « « Les retournements de l'improbable. Les conditions de la mobilisation collective des intermittents du spectacle et des salariés de grandes librairies et de centres d'appel, document d'études », *DARES*, n° 145, 2008.

CONTAMIN Jean-Gabriel, « Cadrages et luttes de sens », dans FILLIEULE Olivier, AGRİKOLIANSKY Eric, SOMMIER Isabelle (dir.), *Penser les mouvements sociaux. Conflits sociaux et contestations dans les sociétés contemporaines*, La Découverte, Paris, 2010.

DAVIS Jenny, *Queer Excursions : Retheorizing Binaries in Language, Gender, and Sexuality*, Oxford, Oxford University Press, 2014.

DENZIN Norman, YVONNA Lincoln, *Strategies of Qualitative Inquiry*, Californie, SAGE Publications, 1998.

- DEAGE Margot, « *Avoir une réputation* ». *Étude du (cyber) harcèlement scolaire comme risque réputationnel genré*, Thèse de Sciences sociales et philosophie de la connaissance, Université de la Sorbonne, 2020.
- DEAGE Margot, « S'exposer sur un réseau fantôme. Snapchat et la réputation des collégiens en milieu populaire », *Réseaux*, vol. 2, n° 208-209, 2018, p. 147-172.
- DIASIO Nicoletta et PARDO Véronique, « Déconstruire la « culture adolescente » », *Cahier de l'Ocha*, n° 14, 2009, p. 16-31.
- DIASO Nicoletta, « Alimentation, corps et transmission familiale à l'adolescence », *Recherches familiales*, vol. 1, n° 11, 2014, p. 31-42.
- DOWNING John, *Encyclopédia of social movement media*, New York, Sage Publications Inc, 2010.
- DUBET François, *Sociologie de l'expérience*, Paris, Le Seuil, [1994] 2016.
- DUBET François, « Déclin de l'institution et/ou néolibéralisme ? », *Éducation et sociétés*, vol. 25, n° 1, 2010, p. 17-34.
- DUBET François, « La jeunesse n'est-elle qu'un mot ? », dans HAMEL Jacques, PUGEAULT-CICHELLI Catherine, GALLAND Olivier et CICHELLI Vincent, *La jeunesse n'est plus ce qu'elle était*, Rennes, Presses Universitaires de France, 2010, p. 13-21.
- DUBET François, *L'expérience sociologique*, Paris, La découverte, 2007.
- DUBET François, *Le déclin de l'institution*, Paris, Le Seuil, 2002.
- DUMEZIL George, « L'excellence introuvable », Entretien avec George Dumézil, *Autrement*, n° 86, 1987.
- DE GAULEJAC Vincent, *Qui est « je » ? Sociologie clinique du sujet*, Paris, Le Seuil, 2009.
- DE SINGLY François, *Sociologie de la famille contemporaine*, Paris, Armand Colin, [1993] 2017.
- DE SINGLY François, *L'individualisme est un humanisme*, La Tour d'Aigues, l'Aube, 2005.
- EHRENBERG Alain, *L'individu incertain*, Paris, Calmann-Lévy, 1995.
- ELIAS Norbert, *Mozart. Sociologie d'un génie*, Paris, Le Seuil, 1991.

- ELIAS Norbert, *La Société de cour*, Paris, Flammarion, [1969] 2008.
- ELIASOPH Nina, *L'évitement du politique : Comment les Américains produisent l'apathie dans la vie quotidienne*, Paris, Economica, coll. « Études sociologiques », 2010.
- FAUCHER Florence, *Les habits verts de la politique*, Paris, Presses de Sciences Po, 1999.
- FILLIEULE Olivier, « Le désengagement militant », Paris, Belin, 2005.
- FINE Gary Alan, "The Social Organisation of Adolescent Gossip: The Rhetoric of Moral Education", dans COOK-GUMPERZ Jenny, CORSARO William et STREECK Jurgen (dir.), *Children's Worlds and Children's Language*, 1986, p. 406–421.
- FLICHY Patrick, *Le sacre de l'amateur. Sociologie des passions ordinaires à l'ère du numérique*, Paris, Le Seuil, 2010.
- FORTIN Marie-Fabienne, *Le processus de la recherche : de la conception à la réalisation*, Montréal, Décarie éditeur, 1996.
- GALLAND Olivier, « Un nouvel âge de la vie », *Revue française de sociologie*, vol. 4, n° 31, 1990, p. 529-551.
- GAMSON William, *Talking Politics*, Cambridge, University Press, 1992.
- GAMSON William, *The Strategy of Social Protest*, Wadsworth Pub., Belmont, 1975.
- GENARD Jean-Louis et ROCA-i-ESCODA Marta, « Le rôle de la surprise dans l'activité de rechercher et son statut épistémologique », *SociologieS* [en ligne] : <http://sociologies.revues.org/4532>
- GIDDENS Anthony, *Les conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan, 1994.
- GIDDENS Anthony, *Modernity and Self-Identity. Self and Society in the Late Modern Age*, Cambridge, Polity Press, 1991.
- GLASER Barney et STRAUSS Anselm, *The Discovery of Grounded Theory: Strategies for Qualitative Research*, Oxford, Aldine Transaction, 1967.
- GOODWIN Marjorie, *He-Said-She-Said: Talk as Social Organization Among Black Children*, Bloomington, Indiana University Press, 1990.
- GOFFMAN Erving, *Les cadres de l'expérience*, Paris, Le sens commun, 1991.

- GOFFMAN Erving, *Les rites d'interaction*, Paris, Édition de Minuit, [1967] 1974.
- GOFFMAN Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi*, Paris, Le sens commun, 1973.
- GOFFMAN Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne. 2. Les relations en public*, Paris, Le sens commun, 1973.
- GOGUEL D'ALLONDANS Thierry et LACHANCE Jocelyn, *Etudier les ados*, Rennes, Presses de l'EHESP, 2014.
- GORZ André, « L'écologie, ce matérialisme historique », *Actuel Marx*, vol. 2, n° 12, 1992, p. 15-29.
- GRANJON Fabien, *Mobilisations numériques*, Paris, Presses des MINES, 2017.
- GRANJON Fabien, « Résistances en ligne : mobilisation, émotion, identité », *Variations*, vol. 20, 2017, p. 181-218.
- GRAWITZ Madeleine, *Lexique des sciences sociales*, Paris, Dalloz, 2004.
- GREISSLER Elisabeth, « Les contours de l'alter-engagement des jeunes en situation de marginalité », *Sociétés et jeunesses en difficulté*, n° 14, 2014.
- GUINI Marco et PASSY Florence, *Political Altruism ? Solidarity Movements in International Perspective*, Lanham, Rowman & Littlefield, 2001.
- GWIAZDZINSKI Luc, « De l'hybridation territoriale à la créolisation des mondes », dans GWIAZDZINSKI Luc, *L'hybridation des mondes*, Elya, 2016, p. 311-334.
- HALL Edward Twitchell, « Proxemics », *Current Anthropology*, Presse de l'Université de Chicago, vol. 9, n° 2-3, 1968, p. 83-95.
- HAUGER Sébastien (dir.), *L'environnement à la croisée des savoirs*, Paris, Vuibert, 2009.
- HEAS Stéphane et POURTAINE Véronique, « Les méthodes d'enquête qualitative sur Internet », *ethnographiques.org*, n° 4, 2003 [en ligne] : <https://www.ethnographie.org/2003/Heas-Poutrain>.
- HEIDEGGER Martin, *Kant et le problème de la métaphysique*, Paris, Gallimard, 1929.

HENRIQUEZ Narda, « Le sujet local et global. À propos des ressources naturelles dans les pays andins », dans PLEYERS et CAPITAINÉ (dir.), *Mouvements sociaux. Quand le sujet devient acteur*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 2016, p. 163-177.

HILDWEIN Fabien, « Mobilisation au travail par les compétences : l'apport de l'étude des groupes activistes », *Revue Interdisciplinaire Management, Homme & Entreprise*, vol. 6, n° 26, p. 49-72.

HINE Christine, *Virtual Ethnography*, London, Sage, 2000.

HIRSCHMAN Albert, *Exit, Voice and Loyalty*, Harvard, Presses universitaires d'Harvard, 1990.

HIRSCHMAN Albert, *Bonheur privé, action publique*, Paris, Pluriel, [1982] 2013.

HONNETH Axel, *La lutte pour la reconnaissance*, Paris, Éditions du CERF, [1992] 2000.

HUNT Scott et BENFORD Robert, "Identity talk", *Journal of Contemporary Ethnography*, vol. 22, n° 4, 1994, p. 488–516.

ILLOUZ Éva, *Pourquoi l'amour fait mal. L'expérience amoureuse dans la modernité*, Paris, Le Seuil, 2012.

ION Jacques, *La fin des militants ?*, Paris, L'Atelier, 1997.

ION Jacques, *S'engager dans une société d'individus*, Paris, Armand Colin, 2012.

JASPER James, *Getting your way*, Chicago, Press of the University of Chicago, 2006.

JAURÉGUIBERRY Francis, « L'individu hypermoderne face aux *big data* », *Sociologie et sociétés*, vol 49, n° 2, 2017, p. 33-58.

JAURÉGUIBERRY Francis et LACHANCE Jocelyn, *Le voyageur hypermoderne. Partir dans un monde connecté*, Toulouse, Érès, 2016.

JAURÉGUIBERRY Francis, « Les technologies de communication : d'une sociologie des usages à celle de l'expérience hypermoderne », *Cahiers de recherche sociologique*, n° 59-60, 2015, p.195-209.

JAURÉGUIBERRY Francis, *L'actualité de la pensée de Bernard Charbonneau*, discours d'ouverture du colloque « CHARBONNEAU Bernard : habiter la terre », Pau, 2-4 mai 2011.

JAUREGUIBERRY Francis, « Hypermodernité et manipulation de soi », dans AUBERT Nicole, *L'individu hypermoderne*, Toulouse, Éres, 2006, p. 157-170.

JAUREGUIBERRY Francis, *Les branchés du portable*, Paris, PUF, 2003.

JAUREGUIBERRY Francis, « Le moi, le soi et Internet », *Sociologie et sociétés*, vol. 32, n° 2, 2000, p. 135-151.

JAUREGUIBERRY Francis, « De l'appel au local comme effet inattendu de l'ubiquité », *Espaces et sociétés*, vol. 1, n° 71, 1993, p. 117-133.

JENKINS Henry, ITO Mizuko, BOYD Danah, *Participatory Culture in a Networked Era: A Conversation on Youth, Learning, Commerce, and Politics*, Cambridge, Polity Press, 2015.

JENKINS Henry, "Transmedia Storytelling. Moving characters from books to films to video games can make them stronger and more compelling", *MIT Technology Review*, 2003, [en ligne]: <https://www.technologyreview.com/2003/01/15/234540/transmedia-storytelling/>

KAUFMANN Jean-Claude, *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*, Paris, Pluriel, 2010.

KOZINETS Robert, *Netnography : Doing ethnographic research online*, Londres, Sage, 2009.

KOZINETS Robert, "The field behind the screen: using netnography for marketing research in online communities", *Journal of Marketing Research*, vol. 39, n° 1, 2002, p. 61-72.

KOZINETS Robert, "E-tribalized marketing? The strategic implications of virtual communities of consumption", *European Management Journal*, vol. 17, n° 3, 1999, p. 252-264.

LABBE Dominique et CROISAT Maurice, *La fin des syndicats ?*, Paris, L'Harmattan, 1992.

LACHANCE Jocelyn et MANE Idrissa, *Le rapport aux enjeux environnementaux des jeunes est-il différent de celui de l'ensemble de la population française ?*, Rapport d'enquête du projet ECOCOV, Université de Pau, 2022.

LACHANCE Jocelyn et PRZYGODA Mathias, "Scientific Data in the Ecological Commitment of Young People in the Digital Age", *Interdisciplinary Journal of Environmental and Science Education*, vol. 17, n° 1, 2021.

LACHANCE Jocelyn et PRZYGODA Mathias, « When identity issues are limits to ecological commitment of young activists. The case of exposing one's commitment on social networks », *Convergence*, vol. 29, n° 3, 2021.

LACHANCE Jocelyn, *Les tentatives de reconnaissance. Figures anthropologiques des interactions sociales et de la validation de soi*, Laval, PUL, 2021.

LACHANCE Jocelyn, LEROUX Yann et LIMAIER Sophie, *Selfie d'ados*, Laval, Presses de l'Université de Laval, 2017.

LACHANCE Jocelyn, MATHIOT Louis et SAINT-GERMAIN Philippe, « Culture adolescente », dans LE BRETON David, JEFFREY Denis et LACHANCE Jocelyn, *Penser l'adolescence*, Paris, Presses Universitaires de France, 2016, p. 46-57.

LAMBELET Alexandre, « Engagement distancié », dans Fillieule, Olivier et al., *Dictionnaire des mouvements sociaux*, Paris, Presses de Sciences Po, 2009, p. 206-212.

LAPEYRONNIE Didier et MARIE Jean-Louis, *Campus blues. Les étudiants face à leurs études*, Paris, Le Seuil, 1992.

LARDEUX Laurent, « L'engagement des jeunes : stabilité et (r) évolutions », *Revue des parents*, vol. 5, n° 619, 2016, p. 79-97.

LAURENT Alain, *Histoire de l'individualisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 1993.

LEPOUTRE David, *Cœur de banlieue, codes, rites et langages*, Paris, Odile Jacob, 1997.

LIEBER Marylène, *Genre, violences et espaces publics. La vulnérabilité des femmes en question*, Paris, Presses de Sciences Po, 2008.

LIPOVETSKY Gilles, *L'ère du vide : essai sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, 1983.

LYOTARD Jean-François, *La condition postmoderne : rapport sur le savoir*, Paris, Éditions de Minuit, 1979.

LE BART Christian, « L'individualisation comme grand récit », dans CORCUFF Philippe et DE SINGLY François., *L'individu aujourd'hui. Débats sociologiques et contrepoints philosophiques*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010, p. 25-37.

LE BRETON Davis, *Anthropologie du corps*, Paris, Presses Universitaires de France, 1990.

LE BRETON David, *Rites de virilité à l'adolescence*, Paris, Fabert, 2016.

LE LANN Yann et GABORIT Maxime, « Le profil social et politique des marches pour le climat », du collectif de recherche en sciences sociales spécialisée dans l'étude des mouvements sociaux et de la participation politique *Quantité Critique*, 2020.

MABI Clément et THEVIOT Anaïs, « S'engager sur Internet. Mobilisation et pratiques politiques », *Politiques de communication*, n° 3, 2014, p. 5-24.

MARCHAL Hervé, « Les jeunes et la conduite : une envie sous contraintes », dans LE BRETON David, *Les jeunes au volant*, Toulouse, Erès, 2022, p. 141-156.

MARGOLIS Michael et RESNICK David, *Political as usual: The cyberspace revolution*, New York, Sage Publications Inc, 2000.

MARSH David, O'TOOLE Therese et JONES Su, *Young People and Politics in the UK. Apathy or alienation?*, Londres, Palgrave Macmillan UK, 2007.

MARTUCCELLI Danilo, *Sociologie de la modernité*, Paris, Gallimard, 1999.

MARWICK Alice, *Status Update: Celebrity, Publicity, and Branding in the Social Media Age*, New Haven, Yale University Press, 2013.

MARWICK Alice et BOYD Danah, "I tweet honestly, i tweet passionately: Twitter users, context collapse, and the imagined audience", *New Media and Society*, n° 13, 2007 p. 115–133.

MATHIEU Lilian, « Un militantisme qui n'a de nouveau que le nom », dans FRÈRE Bruno et JACQUEMAIN Marc, *Résister au quotidien ?*, Paris, Presses de Sciences Po, 2013, p. 223-240.

MATHIEU Lilian, *La démocratie protestataire*, Paris, Les Presses de Sciences Po, 2011.

MATHIEU Lilian, « Un "nouveau militantisme" ? À propos de quelques idées reçues », *Contretemps. Revue critique de communiste*, 2008, [en ligne] : <https://www.contretemps.eu/nouveau-militantisme-propos-quelques-idees-recues/>

MATONI Frédérique et POUPEAU Franck, « Le capital militant. Essai de définition », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2004, vol. 5, n° 155, p. 4-11.

MAUSS Marcel, *Sociologie et anthropologie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1950.

MAUSS Marcel, *Manuel d'ethnographie. Méthodes d'observation. Morphologie sociale. Technologie. Phénomènes artistiques. Phénomènes économiques. Phénomènes juridiques. Phénomènes moraux. Phénomènes religieux*, Paris, Payot, [1926] 1947.

MEAD George Herbert, *L'esprit, le soi et la société*, Paris, Presses Universitaires de France, [1934] 2006.

MELUCCI Alberto, *Nomads of the present. Social movements and individual needs in contemporary society*, London, Hutchinson Radius, 1989.

MELUCCI Alberto, « Société en changement et nouveaux mouvements sociaux », *Sociologies et sociétés*, vol. 10, n° 2, 1978, p. 37-54.

MILAN Stefania, « Wikileaks, Anonymous, and the Exercice of Individuality: Protesting in the Cloud », dans BREVINI Benedetta, HINTZ Anne et MC CURDY Patck (dir.), *Beyond Wikileaks : Implication for the future of communication, journalism and society*, Londres, Palgrave Macmilan, 2013, p. 191–208.

MOROZOV Evgeny, *To Save Everything, Click Here. Technology, Solutionism and the Urge to Fix Problems that Don't Exist*, Londres, Allen Lane, 2013.

MOSSBERGER Karen, TOLBERT Caroline et MACNEAL Ramona, *Digital Citizenship : The Internet, Society, and Participation*, Cambridge, MIT Press, 2008.

MYLES David, « Les bénéfices mutuels de l'ethnographie et de l'analyse du discours en contexte numérique », dans MILLETTE Mélanie, MILLERAND Florence, MYLES David et LATZKO-TOTH Guillaume, *Méthodes de recherche en contexte numérique. Une orientation qualitative*, Montréal, Presses Universitaires de Montréal, 2020, p. 103-117.

NEUVEU Pauline, « Entre profils et discours : les environnements “en ligne” et “hors ligne” comme source de données complémentaires dans un réseau d'hospitalité », *Recherches Qualitatives*, Hors-séries, n° 24, 2019, p. 51-67.

NORRIS Pippa, « Preaching to the Converted? Pluralism, Participation and Party Websites », *Party Politics*, n° 1, 2003, p. 133–160.

OBERSCHALL Anthony, *Social Conflict and Social Movements*, Englewood Cliffs, Prentice Hall, 1973.

OLDENBURG Ray, *The great good place: Cafés, coffee shops, bookstores, bars, hair salons, and other hangouts at the heart of a community*, Cambridge, Marlow, 1999.

OLEINIK Anton, « Entre localisme et universalisme : le *Maidan* ukrainien en 2013 », dans PLEYERS Geoffrey et CAPITAINE Brieg (dir.), *Mouvements sociaux. Quand le sujet devient acteur*, Clamecy, MSH, 2016, p. 191-204.

OLSON Mancur, *Logique de l'action collective*, Paris, PUF, [1965] 1978.

ORIGGI Gloria, *La réputation : qui dit quoi de qui*, Paris, Presses Universitaires de France, 2015.

ORIGGI Gloria, « Un certain regard. Pour une épistémologie de la réputation », *Communications*, vol. 2, n° 93, 2013, p. 101-120.

OSER Jennifer, HOOGHE Marc, MARIEN Sofie, « Is Online Participation Distinct from Offline Participation? A Latent Class Analysis of Participation Types and Their Stratification », *Political Research Quarterly*, n° 1, 2013, p. 91–101.

PAPACHARISSI Zizi, *A Networked Self and Birth, Life, Death*, Londres, Routledge, 2018.

PASTINELLI Madeleine, « Pour en finir avec l'ethnographie du virtuel ! Des enjeux méthodologiques de l'enquête de terrain en ligne », *Anthropologie et Sociétés*, vol. 35, n° 1-2, 2011, p. 35-52.

PASTINELLI Madelaine, *Des souris, des hommes, des femmes et une ethnologue au village global. Parole, pratiques identitaires et lien social dans un espace de bavardage électronique*, Laval, Presses de l'Université Laval, 2007.

PEDERSEN Karina, SAGLIE Jo, « New Technology in Ageing Parties. Internet Use in Danish and Norwegian Parties », *Party Politics*, n° 3, 2005, p. 359–377.

PESQUEUX Yvon, « Les conséquences de la modernité par Anthony Giddens », *Développement des Ressources Humaines*, 2004.

PIZZORNO Alessandro « Rationalité et reconnaissance », dans CAILLE Alain et LAZZERI Christian, *La reconnaissance d'aujourd'hui*, Paris, CNRS Édition, 2009, p. 229-271.

PLEYERS Geoffrey et CAPITAINE Brieg (dir.), *Mouvements sociaux. Quand le sujet devient acteur*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 2016.

PLEYERS Geoffrey et CAPITAINE Brieg, « Alteractivisme : comprendre l'engagement des jeunes », *Agora débats/Jeunesses*, vol. 2, n° 73, 2016, p. 49-59.

PLEYERS Geoffrey, « Jeunes alter-activistes : de l’altermondialisme aux indignés », dans BECQUET Valérie, *Jeunesses engagées*, Paris, Syllepse, 2014, p. 51-68.

PLEYERS Geoffrey et GLASIUS Marlies, « La résonance des “mouvements des places” : connexions, émotions, valeurs », *Socio*, n° 2, 2013, p. 59-80.

PLEYERS Geoffrey, *Alter-globalization: Becoming actors in the global age*, Cambridge, Polity Press, 2010.

POVEDA Txomin, *There is an alternative. Expérience de la pensée radicale et de l’agir pragmatique au Pays basque nord*, Thèse de sociologie, Université de Pau et des Pays de l’Adour, 2020.

POWER Micheal, SCHEYTT Tobias, SOIN Kim et SAHLIN Kerstin, “Reputational, Risk as a Logic of Organizing in Late Modernity”, *Organization Studies*, vol. 30, 2009, p. 301–324.

QUERE Louis, *Des miroirs équivoques : aux origines de la communication moderne*, Paris, Aubier, 1992.

RAGOUET Pascal, « Notoriété professionnelle et organisation scientifique », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 109, 2000, p. 317-341.

REYNAUD Emmanuèle, « Le militantisme moral » dans MENDRAS Henri, *La sagesse et le désordre*, Paris, Gallimard, 1980, p. 271-286.

RHEINGOLD Howard, *Les communautés virtuelles*, Boston, Addison-Wesley, 1995.

RICŒUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Le Seuil, 1990.

RIESMAN David, *La foule solitaire*, Paris, Arthaud, [1950] 1964.

ROBERTSON Roland, « Glocalization : time-space and homogeneity-heterogeneity », dans FEATHERSTONE Mike, LASCH Scott et ROBERTSON Roland, *Global Modernities*, New York, Sage Publications Inc, 1995, p. 25-44.

RODRIGUEZ Sandra, « “J’aimerais être une antenne”. Pratiques et sens de l’engagement à l’ère des cultures en réseaux », *Agora débats/jeunesses*, vol. 2, n° 73, 2016, p. 61-76.

ROGINSKY Sandrine, « Les terrains de recherche en ligne et hors-ligne : proposition pour une triangulation des méthodes », dans MILLETTE Mélanie, MILLERAND Florence, MYLES David et LATZKO-TOTH Guillaume, *Méthodes de recherche en contexte numérique. Une orientation qualitative*, Montréal, Presses Universitaires de Montréal, 2020, p. 119 — 136.

- ROSA Hartmut, *Accélération : une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte, 2014.
- ROUDET Bernard, « Entre responsabilisation et individualisation : les évolutions de l'engagement associatif », *Lien social et politiques*, n° 51, 2004, p. 17-27.
- ROUSSEAU Jean-Jacques, *Du contrat social, ou Principes du droit politique*, Amsterdam, Marc-Michel Rey, 1762.
- SAINTENY Guillaume, « La rétribution du militantisme écologiste », *Revue française de sociologie*, 1995, vol. 3, n° 36, p. 473-498.
- SAVOIE-ZAJC Lorraine, « L'entrevue semi-dirigée », dans GAUTHIER Benoit (dir.), *Recherche sociale : de la problématique à la collecte des données*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2016, p. 263-285.
- SAWICKI Frédéric et SIMENAT Johanna, « Décloisonner la sociologie de l'engagement militant. Note critique sur quelques tendances récentes des travaux français », *Sociologie du travail*, n° 51, 2009, p. 97-125.
- SAYARH Nada, « La netnographie : mise en application d'une méthode d'investigation des communautés virtuelles représentant un intérêt pour l'étude des sujets sensibles », *Recherches Qualitatives*, vol. 32, n° 2, 2013, p. 227-251.
- SCHAAP Frank, *The Words that Took Us There: Ethnography in a virtual reality*, Amsterdam, Aksant, 2002.
- SEDDA Paola, « La politisation de l'ordinaire : Enjeux et limites de la mobilisation en numérique », *Sciences de la société*, Toulouse, Presses Universitaires du Midi, 2015, p. 157-175.
- SEGRESTIN Denis, « Les communautés pertinentes de l'action collective : canevas pour l'étude des fondements sociaux et des conflits du travail en France », *Revue française de sociologie*, vol. 21, n° 2, 1980, p. 171-202.
- SENNETT Richard, *Les tyrannies de l'intimité*, Paris, Le seuil, 1995.
- TAYLOR Bron, *Dark green religion: Nature spirituality and the planetary future*, Californie, Presses Universitaires de Californie, 2009.
- TILLY Charles, *Democracy*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007.
- TILLY Charles, *La France contestée : de 1600 à nos jours*, Paris, Fayard, 1986.

- TOURAINÉ Alain, *Nous, sujets humains*, Paris, Le Seuil, 2015.
- TOURAINÉ Alain, *La fin des sociétés*, Paris, Le Seuil, 2013.
- TOURAINÉ Alain, *Critique de la modernité*, Paris, Fayard, 1992.
- TOURAINÉ Alain, *La conscience ouvrière*, Paris, Le Seuil, 1966.
- TRONTO Joan, « Du care », *Revue du Mauss*, vol. 2, n° 32, 2008, p. 243-265.
- TRONTO Joan, *Moral Boundaries: A political Argument for an Ethic of Care*, New-York, Routledge, 1993.
- TROTTER Daniel, « Policing Social Media », *Canadian Review of Sociology*, vol. 49, n° 4, p. 411–425.
- TURNER Victor, *Forest of Symbols Aspects of Ndembu Ritual*, New York, Cornell University Press, [1967] 1970.
- VAN DE VELDE Cécile, *Devenir adulte, sociologie comparée de la jeunesse en Europe ?* Paris, Presses Universitaires de France, 2008.
- VAN GENEP Arnold, *Les Rites de passages*, Paris, Picard, [1909] 1981.
- VELKOVSKA Julia, « L'intimité anonyme dans les conversations électroniques sur les webchats », *Sociologie du travail*, vol. 44, 2002, p. 193-213.
- VILAIN Milo, *Les défenseurs de l'océan Atlantique : des écologistes sans frontières*, Thèse de sociologie, Université de Pau et des Pays de l'Adour, 2019.
- VONNEGUT Kurt, *Le pianiste déchainé*, Paris, Le Livre de Poche, 1975.
- WAHLSTROM Mattias, SOMMER Moritz, KOCYBA Piotr et DE VYDT Michiel, « Protest for a futur: Composition, mobilization and motives of the participants in Fridays For Futur climate protests on 15 March, 2019 in 13 European cities », *Research Gate*, 2019.
- WALTHER Andreas, BATSLEER Janet, LONCLE Patricia et POHL Axel, *Young People and the Struggle for participation. Contested Practices, Power and Pedagogies in Public Spaces*, Londres, Routledge, 2020.
- WEBER Max, *Le savant et le politique*, Paris, Plon, [1919] 1958.
- WIEVIORKA Michel, *Neufs leçon de sociologie*, Paris, Robert Laffont, 2008.

WIEVIORKA Michel, « Plaidoyer pour un concept », dans DUBET François et WIEVIORKA Michel (dir.), *Penser le sujet, Autour d'Alain Touraine. Colloque de Cerisy*, Paris, Fayard, 1995.

ZAFIRAU Stephen, « Reputation Work in Selling Film and Television: Life in the Hollywood Talent Industry », *Qualitative Sociology*, vol. 31, 2008, p. 99–127.

ZALD Mayer et MCCARTHY John, *Dynamics of Social Movements: Ressource Mobilisation, Social Control and Tactics*, Boston, Little Brown and Co, 1979.

Annexes

Annexe 1. Grille d'entretien.

Comment les adolescents engagés en faveur de l'écologie gèrent-ils leur réputation dans des communautés en ligne et hors ligne ?

Introduction

Parle-moi de l'organisation de YFC. *Qu'en penses-tu ?*

Quelles sont tes principales activités pour l'écologie ? *Pourquoi/Exemple.*

H1 : L'hétérogénéité d'espaces sur les réseaux sociaux au sein desquels les jeunes publient des contenus implique un travail réputationnel différencié.

Parle-moi des publications de YFC. *Qu'en penses-tu ? Est-ce que tu passes par page Instagram d'un groupe local YFC ?*

Peux-tu me parler d'une publication à propos de l'écologie qui t'a marqué ?

Pourquoi/qu'en as-tu pensé/montre-moi.

Si pas de réponse : pourquoi rien ne t'a particulièrement marqué ?

Partages-tu des contenus en rapport avec l'écologie sur tes comptes personnels ?

Si oui, pourquoi ?

Parle-moi de celle qui a suscité le plus de réactions.

Sur quel(s) réseau(x) étai (en) t-ce ?

Sur un compte public ou privé ?

Si non, pourquoi tu n'en partages pas ?

Pré pares-tu tes publications avant ? (si modérateur sur page)

Quelle place donnes-tu à l'écologie sur ton profil ?

Pourquoi/Exemple

Comment organises-tu ton profil ?

Si tu n'as pas d'organisation particulière, pourquoi ?

Parle-moi d'un profil écologique en ligne qui est exemplaire selon toi. *Explique-moi.*

Penses-tu que les publications écologiques ont une influence sur la réputation des jeunes ?
Pourquoi/Exemple.

H2: Le travail réputationnel différencié des jeunes les amène à vivre des tensions.

Comment exprimes-tu ton engagement écologique ? *Pourquoi/Exemple.*

Parle-moi de l'endroit/du moment où tu préfères exprimer ton engagement.

Parles-tu de tes convictions écologiques à tes proches ? *Pourquoi/Exemple*

Parles-tu de tes convictions écologiques à tes connaissances ? *Pourquoi/Exemple*

Parle-tu de tes convictions écologiques à des inconnus ? *Pourquoi/Exemple*

Selon toi, est-ce qu'on exprime son engagement écologique de la même manière en ligne et hors ligne ? *Pourquoi ? Exemple.*

H3 : Le degré de conviction des jeunes dans leurs valeurs écologiques à une incidence directe sur la nature de leur travail réputationnel.

Que penses-tu du « Green Washing » ? *Pourquoi/Exemple*

Définition Green Washing : Pratique consistant à se donner une image trompeuse de personne respectueuse de l'environnement.

Penses-tu que les jeunes font du Green Washing ?

Penses-tu qu'il t'ait déjà arrivé de faire du « Green Washing » ? *Pourquoi/Exemple Connais-tu quelqu'un ?* Montrer plus que ce que tu fais ?

Que penses-tu des jeunes qui profitent des mouvements écologiques pour valoriser leur réputation ? *Pourquoi/Exemple/qu'en penses-tu ? Qu'est-ce que ces personnes ont à gagner selon toi ?*

Que penses-tu des jeunes qui n'exposent pas leur engagement, mais qui agissent en faveur de l'écologie ? *Pourquoi/Exemple.*

Penses-tu que l'écologie soit un effet de mode chez les jeunes ? *Pourquoi/Exemple.*

Est-ce qu'il t'est déjà arrivé d'être à l'encontre des tendances (MacDo, fringue) par rapport à tes convictions ? *Regards des autres ?*

Parle-moi de la chose la plus importante que l'on peut donner lorsqu'on est engagé en faveur de l'écologie. *Pourquoi/Exemple.*

Raconte-moi l'action la plus importante que tu aies faite pour l'écologie. *Qu'en penses-tu ?*

As-tu en as-tu parlé ? Pourquoi ?

H4 : L'exposition de l'engagement écologique d'un jeune représente un risque pour sa réputation.

Existen-ils des raisons pour lesquelles tu ne défendrais pas tes convictions écologiques ?
Pourquoi/Exemple/Débat le plus marquant ?

As-tu déjà eu peur de parler de tes convictions écologiques à quelqu'un ?

Si oui, raconte-moi.

Si non, comment l'expliques-tu ?

Y a-t-il des raisons pour lesquelles tu ne partagerais pas un contenu écologique en ligne ?
Pourquoi/Exemple

As-tu déjà supprimé une publication écologique sur un de tes réseaux ?

Si oui, pourquoi/Exemple.

Si non, qu'est-ce qui t'amènerait à le faire ?

Selon toi, quels seraient les risques d'afficher ton engagement aux yeux de tous ?
Pourquoi/Exemple

Questions sur la place du jeune dans Youth For Climate.

Peux-tu me parler de la place que tu occupes dans YFC (rôle(s), tâche(s), responsabilité(s), etc.) ?

Explique-moi pourquoi tu as choisi cette place dans le mouvement.

Parle-moi d'une personne que tu admires dans ce mouvement.

Pourquoi ?

Si personne : parle-moi d'une personne avec qui tu as eu une mauvaise expérience au sein du mouvement.

As-tu déjà eu l'impression d'être débordé par le travail que demandait ton rôle dans YFC ?

Si oui, pourquoi/exemple/qu'en penses-tu ?

Si non, quelle a été ta principale difficulté dans ton rôle ?

Est-ce qu'on t'a déjà reproché de mal faire quelque chose dans le mouvement ?

Si oui : Qui te l'a reproché ?

Comment as-tu réagi ?

Qu'en as-tu pensé ?

Si non : As-tu déjà eu l'impression de mal faire quelque chose ?

Postes-tu des messages sur le Discord ?

Parle-moi de tes échanges sur Discord (nature échange, comment il se passe, avec qui, ambiance, etc.)

As-tu déjà eu la pression en postant les messages ?

Penses-tu être à la hauteur de ton rôle dans YFC ? *Explique-moi.*

Selon toi, quelle réputation penses-tu avoir au sein du mouvement ? *Pourquoi/Exemple*

Quels éléments ont forgé ta réputation ? *Pourquoi/Exemple*

Ouverture

Que penses-tu de l'affirmation suivante : « Derrière mon écran je me sens en sécurité de dire et de faire ce que je veux pour l'écologie » ? *Pourquoi ?*

Que penses-tu de la réputation actuelle de Greta Thunberg ? *Explique-moi.*

Choisis trois caractéristiques pour décrire le jeune engagé en faveur de l'écologie idéale.

As-tu des choses à rajouter ?

Qu'as-tu pensé de cet entretien ?

Annexe 2. Lettre de présentation de l'étude et autorisation parentale.



Formulaire de consentement : enquête sur l'engagement des adolescents dans l'écologie à l'ère du numérique

Madame, Monsieur,

L'université du Pau et des Pays de l'Adour (UPPA) mène des recherches sur les nouvelles formes d'engagement chez les 14-17 ans à l'ère des technologies de l'information et de la communication. Nous souhaitons mieux comprendre leurs pratiques de l'engagement en ligne et hors ligne. Un des enjeux de notre projet est d'étudier l'utilisation des réseaux sociaux ou des outils de messagerie chez ces jeunes afin d'explorer les potentielles évolutions que l'engagement connaît à l'époque contemporaine. Ce travail s'effectue dans le cadre d'un projet nommé ECOTIC qui est le fruit de la collaboration entre l'université, l'association ECOCENE de Pau ainsi que l'Institut des Travailleurs Sociaux Pierre Bourdieu.

À cet effet, nous menons des entretiens avec des adolescents, qui sont de grands utilisateurs de ce type de technologie. Votre enfant étant mineur(e), nous souhaiterions recueillir votre consentement pour le/la rencontrer et l'interroger à ce sujet⁵¹². En remerciement de sa participation à l'étude, nous lui remettons les résultats de notre enquête lorsque celle-ci sera terminée.

Nous attirons votre attention sur le fait que l'entretien sera l'objet d'un enregistrement audio, à des fins de retranscription. Des extraits d'entretiens pseudonymisés pourront le cas échéant être cités dans une publication. En effet, dès la fin de l'entretien, le prénom de votre enfant sera immédiatement modifié et son nom de famille ne figurera à aucun moment.

Si vous autorisez M. Mathias PRZYGODA, doctorant en sociologie de notre équipe, à s'entretenir (à votre domicile, au sein de l'université ou par téléphone) pendant une heure

⁵¹² Votre enfant peut à tout moment se désister ou refuser de répondre à certaines questions. L'enquête ne pose pas de questions sensibles de l'ordre de la sexualité, la mort, la drogue, l'alcool.

environ avec votre enfant afin que nous puissions récolter ses réponses et ainsi faire progresser notre recherche, merci de remplir le formulaire suivant :

Je soussigné(e)..... autorise....., dont je suis le responsable légal (ci-après « l'enfant ») à participer à un entretien individuel, réalisé par M. Mathias PRZYGODA, doctorant au sein du laboratoire PASSAGES de l'UPPA, dont l'objectif est d'analyser, dans leur contexte, les formes d'engagement écologiques à l'ère du numérique et d'en comprendre les enjeux sociaux (ci-après « l'Étude »). Ce faisant,

J'autorise M. Mathias PRZYGODA, chercheur au laboratoire PASSAGES de l'UPPA,

à collecter et utiliser les informations à caractère personnel données par l'enfant lors de l'entretien et portant sur ses pratiques d'engagement dans l'écologie.

à effectuer un enregistrement audio de cet entretien et à l'exploiter à des fins de recherche exclusivement dans le cadre de l'Étude.

à effectuer le cas échéant, un traitement des données sensibles au sens de l'article 8 de la protection de la Loi informatique et liberté du 6 janvier 1978 modifiée

Je déclare être informé(e) que

ces informations ne seront pas utilisées à d'autres fins que la recherche

toutes les informations concernant mon enfant, son identité, y compris les données dites sensibles au sens de la loi n 78-17 du 6 janvier 1978 modifiée, recueillies au cours des entretiens seront pseudonymisées dès la fin de l'entretien. En particulier, le nom n'apparaîtra jamais et le prénom sera modifié. Seul le chercheur connaît l'identité réelle de l'enfant.

de la même façon, tous les prénoms qui seraient éventuellement cités au cours de l'entretien seront également modifiés.

que les seuls destinataires des données recueillies seront les chercheurs membres du projet ECOTIC

à compter de la fin de l'enquête, les données seront conservées pendant trois ans

toutes ces informations seront traitées, conformément aux dispositions de la loi n 78-17 du 6 janvier 1978 sur l'informatique, les fichiers et libertés et ne seront cédées à aucun autre tiers,

je peux à tout moment au cours de l'Étude, qui se déroule sur une période d'un an, demander à M. Mathias PRZYGODA, la communication des informations concernant l'enfant et les faire rectifier le cas échéant,

pendant ce même délai, je peux exercer un droit de retrait de l'Étude.

pour ces demandes je peux m'adresser à mathias.przygoda@gmail.com. En cas de demande d'opposition, les responsables du projet ECOTIC se réservent le droit de retirer et effacer toutes les données collectées au cours de l'entretien et m'en informeront.

les résultats de l'Étude pourront être publiés dans des revues scientifiques.

Fait à....., le..... En deux exemplaires originaux, dont l'un m'a été remis.

Le Responsable légal :

Annexe 3. Sociographie des phases de terrain.

Phase 1.

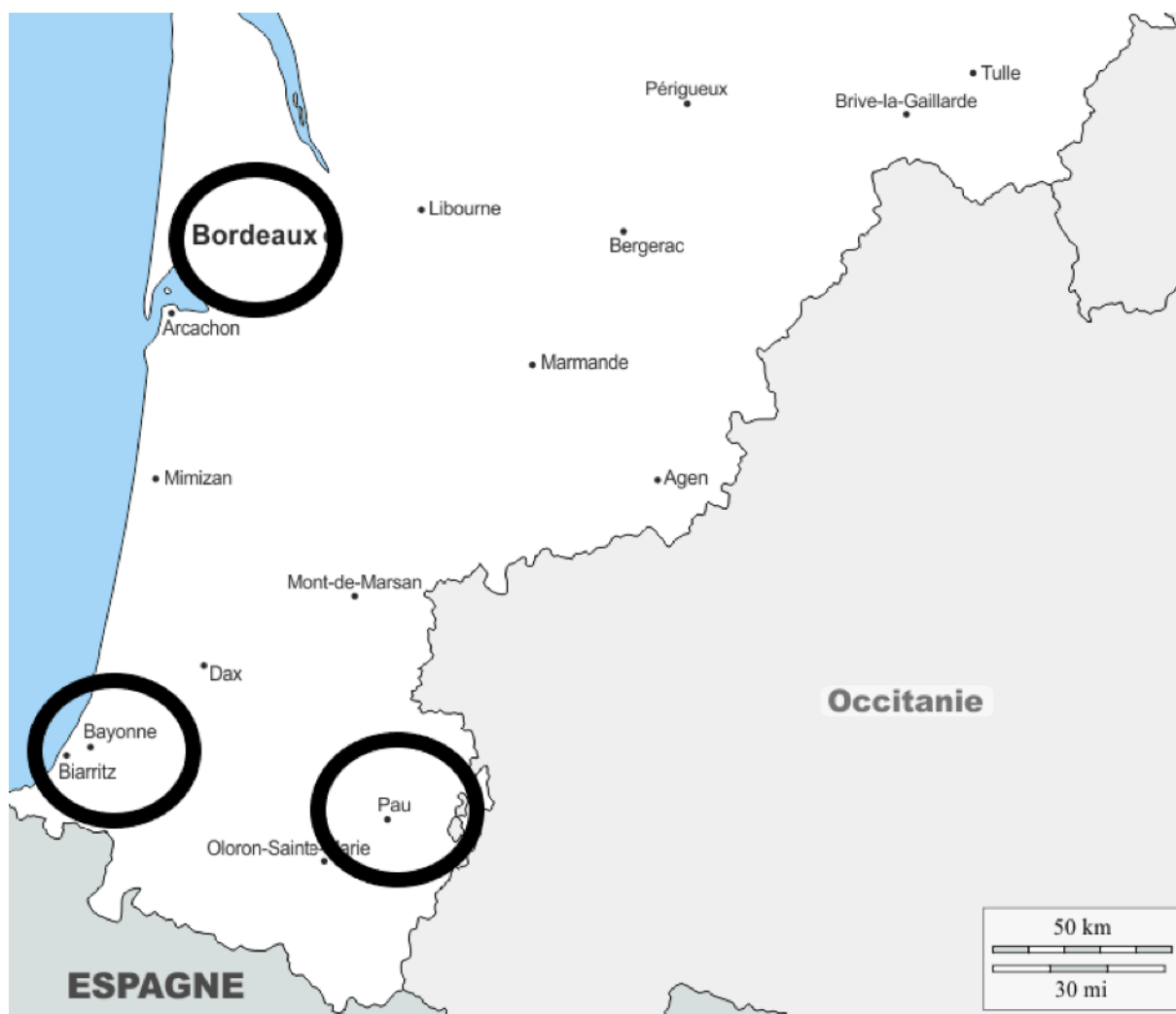
	Prénom	Age	Nationalité	Lieu d'habitation	Lieu de naissance	Parcours scolaire	Réseaux sociaux utilisés
Pau	Tony		17 Français	Pau	Paris	Terminal S	Instagram / Snapchat / Discord
	Thimoté		16 Français	Pau	USA	Première S	Instagram
	Nolan		17 Français	Pau	Mont de Marsan	Terminal S	Instagram / Snapchat / Messenger / Discord
	Alexandre		16 Français	Pau	Pau	Première ES	Instagram / Snapchat
	Nelson		16 Français	Pau	Pau	Première S	Instagram / Discords
	Violette		17 Russe	Pau	Russie	Terminal L	Instagram / Snapchat
	Léonie		15 Française	Gans	La Rochelle	Première S	Instagram / Snapchat / Twitter
	Eva		17 Française	Pau	Pau	Terminal pro	Instagram / discord
	Leslie		17 Française	Pau	Chine	Terminal S	Instagram / Snap / Messenger / Whatsapp
	Eloise		18 Française	Pau	France	Terminal ES	Instagram / Snap
	Philipine		15 Française	Lescar	Pau	Seconde générale	Instagram / snapchat
Bordeaux	Andrew		14 Française	Pessac	France	Seconde générale	Instagram / Snapchat
	Clair		16 Française	Bordeaux	Paris	Première ES	Instagram / Snapchat / Twitter
	Zariah		16 Française	Bordeaux	Bordeaux	Première ES	Instagram / Snapchat
	Lola		17 Française	Bordeaux	Bordeaux	Terminal L	Instagram / Snap
	Elsa		16 Française	Bordeaux	Bordeaux	Première ES	Instagram / Twitter
	Alyssa		17 Française	Bordeaux	Paris	Terminal ES	Instagram / Twitter
	Nyla		18 Française	Bordeaux	Bordeaux	Terminal L	Instagram / Discord
	Annabelle		16 Française	Bordeaux Sud	Grenoble	Première techno	Instagram / Snapchat
	Sammuel		18 Français	Bordeaux	Lourdes	Terminal ES	Twitter / Facebook / Discord
	Maxime		17 Français	Bordeaux Sud	Bordeaux	Terminal ES	Instagram / Facebook
Pays Basque	Louis		16 Français	Bayonne	Bayonne	Première L	Snapchat / Instagram / YT
	Raphael		15 Français	Anglet	Bordeaux	Seconde générale	Instagram / Snap
	Vincent		17 Malien	Capbreton	Malie	Terminal Pro	Whatapp / Snapchat / Instagram
	Amaya		17 Ivoirienne	Labenne	Saint Pedro	Terminal Pro	Facebook / Instagram / Youtube
	Alexis		16 Français	Vielle St Giron	Dax	Première techno	Snapchat / Instagram
	Mael		16 Français	Lit et mix	Paris	Première techno	Instagram / Snapchat
	Gael		16 Français	Cambo Les Bains	Bayonne	Terminal Pro	Instagram / snapchat
	Mia		17 Française	Anglet	Bayonne	Terminal S	Instagram / Discord
	Nola		17 Française	Anglet	Gleize	Terminal L	Instagram / Discord / Telegram
	Tristan		17 Bangladais	Labenne	Sylhet	Terminal Pro	Instagram / Facebook / Whatsapp
	Carl		17 Français	Pau	Pau	Terminal S	Twitter / Instagram

Phase 2.

	Pseudo	Age	Nationalité	Lieu d'habitation	Lieu de naissance	Parcours scolaire	Réseaux sociaux utilisés
Pau	Mélannie	16	FR	Pau	Agen	Littéraire	Discord / Insta / FB / Snap / Tiktok
	Lena	16	FR	Pau	Pau	Technologique	Discord/Instagram
	Célia	15	FR	Pau	Pau	Littéraire	Discord / Insta
	Céline	17	FR	Pau	Bordeaux	Scientifique	Discord / Insta / Twitter
	Morgan	15	FR	Pau	Bordeaux	Général	Discord / Insta / Twitter
	Maé	17	FR	Pau	Pau	Economique et social	Discord / Insta / Twitter
	Antoine	17	FR	Pau	Pau	Scientifique	Discord / Insta / TikTok
	Théo	16	FR	Tarbes	Pau	Scientifique	Discord / Insta
	Martial	17	FR	Pau	Pau	Scientifique	Discord / Insta / FB
	Hugo	16	FR	Pau	Pau	Scientifique	Discord / Insta / FB / Snap
Bordeaux	Fany	17	FR	Bordeaux	Paris	Economique et social	Discord / Insta / Tik Tok
	Caroline	16	FR	Bordeaux	Bordeaux	Technologique	Discord / Insta / Twitter
	Chloé	18	FR	Bordeaux	Bordeaux	Economique et social	Discord / Insta / Twitter
	Marie	16	FR	Bordeaux	Nantes	Littéraire	Discord / Insta / Twitter
	Marion	16	FR	Bordeaux	Bordeaux	Economique et social	Discord / Insta
	Justin	18	FR	Bordeaux	Paris	Technologique	Discord / Insta
	Gregoire	17	FR	Bordeaux	Bordeaux	Littéraire	Discord / Insta / Snap
	Paul	15	FR	Bordeaux	Paris	Seconde techno	Discord / Insta / Youtube
	Victor	15	FR	Bordeaux	Paris	Littéraire	Discord / Insta
	Adrien	17	FR	Bordeaux	Bordeaux	Scientifique	Discord / Insta / Telegram
Pays Basque	Samy	16	FR	Anglet	Bordeaux	Economique et social	Discord / Insta / Twitter
	Noa	16	FR	Ustariz	Perpignan	Technologique	Discord / Insta / Twitter
	Bixente	17	FR	Bayonne	Biarritz	Littéraire	Discord / Insta / Snap
	Léo	17	FR	Pays Basques	Paris	Professionnel	Discord / Insta / Snap
	Tom	18	FR	Bayonne	Bayonne	Scientifique	Discord / Insta / FB
	Alban	16	FR	Bidart	Paris	Littéraire	Discord / Insta / Tiktok
	Victoire	15	FR	Biarritz	Biarritz	Professionnel	Discord / Insta / FB
	Mathilde	17	FR	Bayonne	Bayonne	Economique et social	Discord / Insta / FB
	Laurie	15	FR	Bidart	Bayonne	Seconde générale	Discord / Insta / Snap
	Clémentine	17	FR	Anglet	Tououlouse	Scientifique	Discord / Insta / Snap
	Maé	17	FR	Bordeaux	Bordeaux	Economique et social	Discord / Insta / Twitter

Annexe 4. Carte géographique du terrain

Ci-dessous les trois zones géographiques encerclées, indiquant d'où viennent les répondants interrogés.



Source/support : *d-maps.com*.

Disponible sur : https://d-maps.com/carte.php?num_car=167750&lang=fr

Date et réalisation : 31.12.2020, MP



ECOLE DOCTORALE
ED 481 - Sciences sociales et humanités

LABORATOIRE TREE UMR 6031